

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1874

Compilé article par article en continu

TABLE DES MATIERES

Job et ses amis (Mackintosh C.H.)	10
1.	10
2.	14
3.	18
4.	22
5.	25
6.	29
7.	33
Réflexions pratiques sur les Psaumes (Darby J.N.).....	38
Livre 1.....	44
Psaume 1.....	44
Psaume 2.....	45
Psaume 3.....	45
Psaume 4.....	46
Psaume 5.....	47
Psaumes 6-7.....	48
Psaume 7.....	49
Psaume 8.....	49
Psaumes 9 et 10.....	49
Psaume 11.....	50
Psaume 12.....	52
Psaume 13.....	53
Psaume 14.....	54
Psaume 15.....	55
Psaume 16.....	55
Psaume 17.....	67

Psaume 18.....	70
Psaume 19.....	72
Psaumes 20-21.....	74
Psaume 22.....	75
Psaume 23.....	79
Psaume 24.....	80
Psaume 25.....	82
Psaume 26.....	85
Psaume 27.....	85
Psaume 28.....	87
Psaume 29.....	89
Psaume 30.....	89
Psaume 31.....	91
Psaume 32.....	92
Psaume 33.....	96
Psaume 34.....	97
Psaume 35.....	99
Psaume 36.....	100
Psaume 37.....	104
Psaume 38.....	107
Psaume 39.....	109
Psaume 40.....	110
Psaume 41.....	113
Livre 2.....	114
Psaume 42.....	115
Psaume 43.....	118
Psaume 44.....	119
Psaume 45.....	121
Psaume 46.....	122
Psaume 47.....	123
Psaume 48.....	124

Psaume 49.....	124
Psaume 50.....	126
Psaume 51.....	126
Psaume 52.....	130
Psaume 53.....	130
Psaume 54.....	131
Psaume 55.....	132
Psaume 56.....	134
Psaume 57.....	135
Psaume 58.....	136
Psaume 59.....	137
Psaume 60.....	137
Psaume 61.....	138
Psaume 62.....	139
Psaume 63.....	140
Psaume 64.....	143
Psaume 65.....	144
Psaume 66.....	145
Psaume 67.....	146
Psaume 68.....	146
Psaume 69.....	147
Psaume 70.....	147
Psaume 71.....	147
Psaume 72.....	147
Livre 3.....	148
Psaume 73.....	148
Psaume 74.....	150
Psaume 75.....	151
Psaume 76.....	151
Psaume 77.....	152
Psaume 78.....	153

Psaume 79.....	154
Psaume 80.....	155
Psaume 81.....	158
Psaumes 82-83.....	159
Psaume 84.....	159
Psaume 85.....	162
Psaume 86.....	164
Psaume 87.....	166
Psaume 88.....	167
Psaume 89.....	168
Psaume 90.....	169
Psaume 91.....	171
Psaume 92.....	172
Psaume 93.....	173
Psaume 94.....	176
Psaumes 95-101.....	180
Psaume 102	180
Psaume 103	182
Psaume 104	182
Psaume 105	182
Psaume 106	182
Livre 5.....	183
Psaume 107	183
Psaume 108	184
Psaume 109	185
Psaume 110	186
Psaume 111	186
Psaume 112	187
Psaume 113	187
Psaume 114	188
Psaume 115	188

Psaume 116	189
Psaume 117	190
Psaume 118	190
Psaume 119	191
Psaume 120	216
Psaume 121	216
Psaume 122	216
Psaume 123	217
Psaume 124	217
Psaume 125	217
Psaume 126	217
Psaume 127	218
Psaume 128	218
Psaume 129	219
Psaume 130	219
Psaume 131	220
Psaume 132	220
Psaume 133	222
Psaume 134	223
Psaume 135	224
Psaume 136	225
Psaume 137	225
Psaume 138	226
Psaume 139	227
Psaume 140	228
Psaume 141	228
Psaume 142	229
Psaume 143	230
Psaume 144	230
Psaume 145	231
Psaume 146	232

Psaume 147	232
Psaume 148	233
Psaume 149	234
Psaume 150	234
Notes prises dans une suite de méditations (Darby J.N.).....	236
1 Thessaloniens - ME 1873 page 438.....	236
Romains 6 - ME 1874 page 16	241
Ephésiens 1: 9 - ME 1874 page 50	245
Hébreux 9 - ME 1874 page 71	249
Philippiens - ME 1874 page 118.....	253
Sadrac, Mesac et Habed-Nego	259
Pensées	260
ME 1874 page 40	260
ME 1874 page 80	260
ME 1874 page 100	260
ME 1874 page 140	261
ME 1874 page 180	261
ME 1874 page 220	261
ME 1874 page 240	261
ME 1874 page 320	262
ME 1874 page 400	262
ME 1874 page 420	262
ME 1874 page 460	263
Les paraboles de Matthieu 13	264
Tissu de laine et de lin	267
Les deux petites cornes des chapitres 7 et 8 de Daniel.....	290
Les souffrances de Christ et la colère de Dieu.....	292
Sur la connaissance de la volonté de Dieu, et les difficultés qu'on peut rencontrer à cet égard	299
Glanures.....	304
ME 1874 page 259	304

ME 1874 page 279	304
ME 1874 page 300	305
ME 1874 page 317	305
ME 1874 page 339	306
ME 1874 page 380	307
D'où viennent les différences d'opinion qui existent au milieu des chrétiens	309
Notes sur l'évangile de Jean	316
Chapitre 1	316
Chapitre 2	321
Chapitre 3	322
Chapitre 4	325
Chapitre 5	327
Chapitre 6	329
Chapitre 7	331
Chapitre 8	332
Chapitre 9	334
Chapitre 10	335
Chapitre 11	337
Chapitre 12	339
Chapitre 13	341
Chapitre 14	343
Chapitre 15	346
Chapitre 16	348
Chapitre 17	350
Chapitre 18	354
Chapitre 19	355
Chapitre 20	356
Chapitre 21	358
Le Père	360
La pratique explique une vérité.....	363
Le trésor et le talent ou privilège et responsabilité	367

Daniel 12: 13	370
Courte esquisse de l'Apocalypse	372
«Eldad et Medad prophétisent dans le camp»	378

Job et ses amis (Mackintosh C.H.)

ME 1874 page 3

1.

Le livre de Job occupe une place toute particulière dans la Parole de Dieu. Il a un caractère à lui; il renferme des enseignements qui ne se trouvent dans aucune autre portion de l'Écriture Sainte, mais que Dieu a réservés, pour l'utilité et la bénédiction de son peuple. Nous croyons rendre service à plus d'un lecteur, en venant en aide à son intelligence par l'examen du précieux contenu de ce livre, auquel on attache en général trop peu d'importance. Que le Seigneur veuille nous accorder sa bénédiction à cet effet!

Les premières pages présentent à nos yeux le patriarche Job lui-même. Nous le voyons entouré de tout ce qui pouvait lui procurer une place importante dans le monde et le lui rendre agréable: «Il y avait un homme au pays de Huts, dont le nom était Job; et cet homme-là était intègre et droit; il craignait Dieu, et se détournait du mal». — Nous voyons là *ce qu'il était* dans sa vie. Voyons maintenant *ce qu'il avait*. «Et il lui naquit sept fils et trois filles. Et il possédait sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents couples de boeufs et cinq cents ânesses, et un grand nombre de serviteurs; et cet homme était le plus grand de tous les Orientaux. Et ses fils allaient les uns chez les autres, et se traitaient chacun à son tour; et ils envoyaient convier aussi leurs trois soeurs pour manger et boire avec eux». — Enfin pour compléter le tableau examinons *ce qu'il faisait*. «Puis quand le tour des jours de leurs festins était achevé, Job envoyait vers eux, et il les sanctifiait; et, se levant de bon matin, il offrait des holocaustes pour chacun d'eux. Car Job disait: Peut-être que mes enfants auront péché, et qu'ils auront blasphémé contre Dieu dans leurs coeurs. Et Job en usait toujours ainsi». Voilà donc un homme modèle comme il y en a fort peu. Il était intègre, droit, pieux, et se détournait du mal. En outre, la main de Dieu le protégeait de toutes parts et avait répandu sur son chemin les plus riches bénédictions. Il possédait tout ce que le coeur naturel peut désirer — des enfants et des richesses en quantité; de l'honneur et de la distinction plus que tous ceux qui l'entouraient: En un mot, nous osons presque dire, que la coupe de son bonheur terrestre était comble.

Mais il fallait que Job fût éprouvé. Il existait dans son coeur une racine profonde, cachée, qui devait être mise à nu; une propre justice qui devait être amenée à la lumière et jugée. Nous aurons en effet déjà discerné cette racine dans les paroles citées. Il dit: «Peut-être que mes enfants auront péché». Il semble ne pas penser à la possibilité d'un péché de sa part. Une âme qui s'est jugée, et qui, brisée devant Dieu, sent son propre état, ses penchants et ses tendances, pensera avant tout à ses péchés à elle et à la nécessité d'offrir un holocauste pour ceux-ci.

N'oublions pas toutefois que Job était réellement un saint de Dieu, participant de la vie divine et éternelle. Nous ne pouvons pas assez le certifier. Au premier chapitre il était un homme de Dieu aussi bien qu'il l'est encore dans le chapitre quarantième. Si nous ne saisissons pas clairement ceci, nous nous priverons d'une des grandes instructions de ce Livre. Ce point est mis hors de doute au huitième verset du premier chapitre: «Et l'Eternel dit à Satan: N'as-tu point considéré *mon serviteur* Job, qui n'a point d'égal sur la terre, cet homme intègre et droit, qui craint Dieu, et qui se détourne du mal». — Cependant, malgré tout cela, il n'avait jamais sondé les profondeurs de son coeur. Il ne se connaissait pas. Il n'avait jamais réellement saisi la vanité de sa propre réputation, ni sa totale corruption. Il n'avait jamais appris à dire: «Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien». A moins que ce point de vue ne soit maintenu, le Livre de Job ne sera jamais compris. Job fut appelé à passer par des exercices profonds et douloureux, dont le vrai but nous échappera si nous n'avons pas l'oeil sur le fait sérieux que sa conscience n'avait jamais été réellement en la présence de Dieu, qu'il ne s'était jamais vu dans la lumière, ne s'était jamais mesuré à la mesure divin, et ne s'était jamais pesé à la balance du sanctuaire de Dieu. Au chapitre 29, nous en trouverons la preuve la plus frappante: Là nous verrons s'étaler la forte et profonde racine de la satisfaction de soi-même dans le coeur de ce cher et honoré serviteur de Dieu — racine qui trouvait un aliment dans les marques signalées de la faveur dont Dieu l'entourait. Tout le chapitre renferme une plainte touchante au sujet de l'éclat terni de ses jours d'autrefois; or, le ton et le caractère de cette lamentation prouvent précisément qu'il était nécessaire que Job fût éclairé, pour apprendre à se connaître lui-même dans la lumière de la présence du Dieu qui sonde toutes choses. Écoutons ses paroles:

«Oh! qui me ferait être comme j'étais autrefois; comme j'étais dans ces jours où Dieu me gardait! Quand il faisait luire son flambeau sur ma tête, et quand, par sa lumière, je marchais dans les ténèbres! Comme j'étais aux jours de ma jeunesse, dans le conseil secret de Dieu dans ma tente; quand le Tout-Puissant était encore avec moi, et mes gens autour de moi; quand je baignais mes pas dans le lait, et que des ruisseaux d'huile découlaient pour moi du rocher; quand je sortais vers la porte, passant par la ville, et que je me faisais préparer un siège dans la place; les jeunes gens me voyant, se retiraient; les plus anciens se levaient et se tenaient debout. Les principaux s'abstenaient de parler, et mettaient la main sur leur bouche. Les conducteurs retenaient leur voix, et leur langue était attachée à leur palais. L'oreille qui m'entendait disait que j'étais bienheureux; et l'oeil qui me voyait me rendait témoignage. Car je délivrais l'affligé qui criait, et l'orphelin qui n'avait personne pour le secourir. La bénédiction de celui qui s'en allait périr venait sur moi, et je faisais que le coeur de la veuve chantait de joie. — J'étais revêtu de justice; elle me servait de vêtement mon équité m'était comme un manteau, et comme une tiare. Je servais d'yeux à l'aveugle, et de pieds au boiteux. J'étais le père des pauvres, et je m'informais diligemment de la cause qui ne m'était point connue. Je brisais les mâchoires de l'injuste, et je lui arrachais la proie d'entre ses dents. — Et je disais: Je mourrai dans mon nid, et je multiplierai mes jours comme des grains de sable. Ma racine s'étendait sur les eaux, et la rosée demeurait toute la nuit sur mes branches. Ma gloire se renouvelait en moi, et mon arc se renforçait dans mes mains. On m'écoutait et on attendait

que j'eusse parlé, et on se taisait après avoir entendu mon avis. Ils ne répliquaient rien après ce que je disais, et ma parole tombait sur eux comme les gouttes de la pluie. Ils m'attendaient comme la pluie; ils ouvraient leur bouche comme après la pluie de l'arrière-saison. Riais-je avec eux, ils ne le croyaient pas; et ils ne faisaient point déchoir la sérénité de mon visage. Voulais-je aller avec eux, j'étais assis dans la première place: j'étais entre eux comme un roi dans son armée, et comme celui qui console les affligés. Mais maintenant, ceux qui sont plus jeunes que moi se moquent de moi; ceux-là même dont je n'aurais pas daigné mettre les pères avec les chiens de mon troupeau».

Ce sont, en effet, des expressions très remarquables. Elles n'ont rien qui ressemble au gémissement d'un esprit brisé et contrit. Rien n'annonce chez lui de l'aversion pour soi-même et la défiance qui en résulte; aucune conscience de faiblesse ou d'impuissance. Dans le cours de ce seul chapitre, Job en appelle plus de quarante fois à lui-même, tandis que ses pensées ne se rapportent à Dieu que cinq fois. Là tout nous rappelle le «moi» qui prédomine dans le septième chapitre aux Romains: avec cette grande différence, toutefois, que dans l'Épître une pauvre, faible et misérable créature se trouve en présence de la sainte Loi de Dieu, au lieu que dans Job 29, le «moi» appartient à une personnalité importante, influente, admirée et presque adorée de ses semblables.

Job devait dès lors être dépouillé de tout cela; et si nous comparons le chapitre 29 avec le chapitre 30, nous pourrions nous représenter combien la marche de ce dépouillement a dû être douloureuse. Les premiers mots: «Mais maintenant», ont une force particulière. Job dépeint le contraste frappant entre ces deux chapitres. Au chapitre 30, il n'est occupé que de lui-même. Ici on n'entend que les «moi» et «je»; mais combien tout est changé! Les mêmes hommes qui le flattaient dans le temps de sa prospérité, le traitent avec mépris au moment de son malheur. Ainsi en est-il toujours dans ce pauvre monde, faux et trompeur. Tout fera voir une fois la fausseté du monde, de même que l'esprit versatile de ceux qui sont prêts à crier aujourd'hui leur «Hosannah!» et demain leur «Crucifie-le!» On ne peut se fier à l'homme. Tout sourit, quand le soleil luit; mais attendez que viennent les coups de vent d'hiver, et l'on verra jusqu'à quel point on peut compter sur les assurances et les promesses de la nature. Tant que le «fils prodigue» avait encore du bien à dissiper, il trouva des amis pour profiter de son abondance; mais lorsqu'il commence à être dans le besoin, «personne ne lui donne [rien]».

Ainsi en fut-il de Job, comme nous le voyons au chapitre 30. Néanmoins, l'affranchissement de soi-même et la découverte de la fausseté et de l'inconstance du monde ne sont pas tout ce dont on a besoin. On peut faire toutes ces expériences, et pour tout résultat n'avoir que le chagrin et le désenchantement, si l'on n'arrive pas jusqu'à Dieu. Tant que le cœur n'a pas trouvé en Dieu sa pleine satisfaction, il recule désolé en voyant le revers du bonheur humain; alors la découverte de l'inconstance et de la fausseté des hommes le remplit d'amertume. C'est ce que nous apprennent les paroles de Job au chapitre 30. «Mais maintenant, ceux qui sont plus jeunes que moi se moquent de moi; ceux-là même dont je n'aurais pas daigné mettre les pères avec les chiens de mon troupeau». Était-ce là le sentiment

de Christ? Est-ce que Job aurait ainsi parlé à la fin du Livre? Certainement pas. Oh, non, mon lecteur! (*) Lorsque Job se trouva dans la présence de Dieu il en eut fini avec l'égoïsme (du chapitre 29), et avec l'amertume (du chapitre 30). Écoutons encore ses épanchements. «C'étaient des gens de néant, des gens sans nom, chassés du pays. Et maintenant je suis le sujet de leur chanson, et je fais la matière de leur entretien. Ils m'ont en abomination; ils se tiennent loin de moi; même, ils ne craignent pas de me cracher au visage. Parce que Dieu a relâché la corde de mon arc et m'a affligé, ils ont secoué le frein de devant moi. Des jeunes gens s'élèvent à ma droite; ils poussent mes pieds, et ils dressent contre moi les chemins de l'outrage qu'ils me font. Ils ont rompu mon chemin; ils aident à me rendre misérable, sans qu'ils aient besoin de personne qui les aide. Ils viennent contre moi comme par une large brèche, et ils se sont roulés sur moi dans ma ruine. Tout a été renversé sur moi, et des frayeurs poursuivent mon âme comme un vent, de sorte que ma délivrance a passé comme une nuée».

(*) On peut se souvenir que, dans un cas particulier, un Apôtre, serviteur de Christ, a été contraint de se recommander et de se glorifier on de se vanter un peu comme ouvrier du Seigneur. Loin de se complaire là dedans, il s'appelle quatre fois insensé et une fois fou (2 Corinthiens 11: 16, 17, 21, 23; 12: 11). Puis, il en revient aussitôt à sa faiblesse, à ses infirmités et à l'écharde en la chair. (Trad.)

Tout cela constituait les tristes expériences de Job. Mais des lamentations sur un bonheur évanoui, d'amères invectives contre les autres hommes ne servent à rien pour le cœur, pas plus que pour manifester l'esprit et la pensée de Christ, ou pour glorifier son saint Nom. Si nous regardons à la personne bénie du Seigneur, nous trouvons tout autre chose: Jésus, «doux et humble de cœur», rencontra la résistance de ce monde; toute son attente fut frustrée au milieu de son peuple d'Israël; enfin l'incrédulité et le manque d'intelligence de ses disciples, tout cela Jésus s'y soumit en disant simplement: «Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant tes yeux». Il était à même de se tenir à part de l'agitation des hommes, pour prendre son refuge en Dieu. De là, il faisait entendre cette douce parole: «Venez à moi — je vous donnerai du repos» (Matthieu 11). Aucun dépit; ni amertume, ni invectives, ni paroles dures ou désobligeantes, chez ce miséricordieux Seigneur, descendu dans un monde froid et sans cœur, pour y révéler l'amour parfait de Dieu et y poursuivre son service malgré toute la haine des hommes.

Il faut que les plus justes et les meilleurs des hommes rentrent dans l'ombre dès qu'on les compare à la mesure parfaite de l'amour de Christ. La lumière de Sa gloire morale manifeste les défauts et les imperfections des plus parfaits entre les fils des hommes: «Il faut qu'en toutes choses il tienne, lui, le premier rang». Il dépasse de beaucoup Job ou Jérémie, s'il s'agit d'un patient dévouement par rapport à ce qu'il avait à supporter. Job succomba sous le poids de l'affliction. Il laissa échapper un torrent d'invectives amères contre son prochain; puis il maudit le jour de sa naissance. «Après cela, Job ouvrit sa bouche et maudit son jour; et prenant la parole, il dit: Que le jour auquel je naquis périsse, et la nuit en laquelle il fut dit: Un homme est né» (chapitre 3: 1-3).

Nous trouvons cela, même chez Jérémie, cet homme béni de Dieu. Lui aussi, ne pouvant résister à la pression d'épreuves diverses et accumulées, donna essor à ses sentiments par des paroles amères: «Maudit soit le jour auquel je naquis! Que le jour auquel ma mère m'enfanta

ne soit point béni! Maudit soit l'homme qui en apporta les nouvelles à mon père, et qui lui dit: Un enfant mâle t'est né, et qui crut le bien réjouir! Que cet homme-là soit comme les villes que l'Eternel a détruites sans s'en repentir; qu'il entende le cri le matin, et des hurlements au temps du midi. Que ne m'a-t-on fait mourir dans le sein de ma mère? Que n'a-ce été là mon sépulcre? Que jamais ma mère n'eût-elle conçu! Pourquoi suis-je né pour ne voir que travail et qu'ennui, et pour passer mes jours dans la honte?» (Jérémie 20: 14-18).

Quel langage! Il maudit l'homme qui apporta la nouvelle de sa naissance; il le maudit parce que cet homme ne l'a pas fait mourir. Quel contraste présentent le patriarche et le prophète, en face de Jésus de Nazareth, doux et humble de coeur! Lui, le Sauveur irréprochable, a traversé des épreuves plus nombreuses et plus terribles que tous ses serviteurs ensemble. Cependant, jamais un murmure n'arriva sur ses lèvres. Il se soumit à tout; il marcha au devant des heures les plus sombres, avec ces mots: «La coupe que le Père m'a donnée à boire, ne la boirai-je pas?» Précieux Seigneur, Fils du Père, combien tu es digne d'adoration! Louange et adoration soient offertes à ton amour infini!

2.

Les voies de Dieu envers les âmes sont le champ le plus fertile que ce Livre présente à notre méditation. Le grand but de l'oeuvre de Dieu en nous est d'y exciter une réelle contrition et une vraie humiliation; d'éloigner de nous toute fausse justice; de nous délivrer de toute confiance en nous-mêmes et de nous montrer Christ comme notre seul appui. Tous ont, pour ainsi dire, à passer par l'opération du dépouillement et de l'abandon d'eux-mêmes. Chez plusieurs, cette opération précède la conversion. Chez d'autres elle la suit. Quelques-uns sont amenés à Christ par de pénibles expériences de coeur et de conscience qui, souvent, durent toute leur vie; d'autres obtiennent cette même grâce à travers des exercices d'âme comparativement faciles. Les derniers ont saisi promptement la bonne nouvelle de la rémission des péchés procurée par la mort expiatoire de Christ. Leur coeur est aussitôt rempli de joie. Mais en tout cas, l'oeuvre du dépouillement doit suivre, et elle se montre souvent avec une telle force que l'âme est ébranlée jusqu'au fond. Il n'est même pas rare alors qu'elle aille jusqu'à éprouver des doutes sur sa conversion.

Cela est très pénible, mais absolument nécessaire. Le «moi» doit être, tôt ou tard, connu et jugé. Si l'on n'apprend pas à le connaître dans la communion de Dieu, il faut qu'on l'apprenne par l'expérience amère de quelque chute: «Aucune chair ne peut se glorifier devant Dieu». Il nous faut donc apprendre à connaître notre entière impuissance à tous égards, pour que nous puissions goûter la douceur et la consolation de cette vérité, que Christ nous a été fait, de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification et rédemption. Dieu veut avoir des *vases vides*. Ne l'oublions pas. C'est une vérité sérieuse et immuable. «Car ainsi a dit celui qui est haut et élevé, qui habite dans l'éternité, et duquel le nom est le Saint: J'habiterai dans le lieu haut et saint, et avec celui qui a le coeur brisé et qui est humble d'esprit, afin de vivifier l'esprit des humbles, et afin de vivifier ceux qui ont le coeur brisé». Et encore: «Ainsi a dit l'Eternel: Les cieus sont mon trône, et la terre est le marchepied de mes pieds. Quelle serait la maison

que vous me bâtiriez, et quel serait le lieu de mon repos? Car ma main a fait toutes ces choses, et toutes ces choses ont eu leur être, dit l'Eternel. Mais à qui regarderai-je? A celui qui est humble, qui a l'esprit brisé, et qui tremble à ma parole» (Esaïe 57: 15; 66: 1, 2).

Ce sont des paroles applicables à nous tous. La contrition d'esprit (un esprit brisé) est le besoin particulier du moment actuel. La majeure partie de nos souffrances est nécessitée à cause de ce besoin. Il est vraiment étonnant quels progrès nous faisons dans la vie de famille, dans l'assemblée, dans le monde, oui dans toute notre vie, quand le moi est subjugué et mortifié. Maintes choses qui, sans cela, enflammeraient nos coeurs, sont reconnues dans toute leur non-valeur, lorsque nos âmes ont été matées. Nous pouvons alors supporter les torts et les injures; passer par dessus les mépris et les affronts; mettre sous nos pieds nos caprices, nos fantaisies et nos préjugés. Nous sommes ainsi rendus capables de faire les bonnes oeuvres et les actions qui ornent la doctrine de Dieu notre Sauveur. Mais, hélas! que de fois il en est autrement de nous! Combien souvent nous montrons un esprit opiniâtre, inflexible, combien souvent nous tenons à nos droits, combien nous avons notre intérêt, nos propres avantages en vue, n'étant occupés que de nos propres personnes! Tout cela montre distinctement que notre moi n'est pas mesuré et jugé dans la présence de Dieu.

Toutefois, nous le répétons avec force: Dieu veut avoir des *vases vides*. Il nous aime trop, pour pouvoir nous laisser dans notre dureté et notre roideur; c'est pourquoi Il trouve nécessaire de nous faire passer par toutes sortes d'exercices pour nous amener à un état d'âme où Il puisse nous employer pour Sa gloire. Il faut que la volonté soit brisée, la confiance en soi extirpée jusqu'à la racine. Dieu veut faire servir à la discipline du coeur et au brisement de la propre volonté, la scène et les circonstances que nous avons à traverser, ainsi que les hommes avec lesquels nous avons à faire dans la vie de chaque jour. Tout cela se présente clairement devant nos yeux dans le Livre de Job. Il est très évident que Job avait besoin d'être criblé sérieusement. S'il en avait été autrement, le Dieu de bonté lui aurait certainement épargné les rudes épreuves qu'il dut traverser. Ce ne fut sans doute pas sans un but qu'il permit à Satan de décocher des flèches meurtrières contre son cher serviteur. Nous pouvons dire avec assurance que Dieu n'aurait aucunement permis une telle série d'angoisses, si l'état de Job ne l'eût pas réclamé. Dieu l'aimait d'un amour parfait; mais c'était un amour sage et fidèle, un amour qui pouvait pénétrer dans le coeur de son serviteur, et y découvrir une mauvaise racine morale, que Job n'aurait jamais vue ni jamais jugée non plus. Quelle grâce d'avoir à faire avec un tel Dieu. Quelle grâce d'être confié aux mains de Celui qui n'épargne aucune peine pour briser, en nous, tout ce qui Lui est contraire, et pour produire, en nous, Son image bénie.

Il est très important de voir que Dieu peut se servir de Satan comme d'un instrument pour la discipline de Son peuple. Nous trouvons ce cas dans la vie de l'apôtre Pierre, ainsi que dans celle du patriarche Job. Pierre devait être criblé, et Satan fut employé à cette oeuvre. «Simon, Simon! voici, Satan vous a demandés pour vous cribler comme le blé». C'était là une nécessité impérieuse. Il y avait dans le coeur de l'apôtre une racine cachée à mettre à découvert — la racine de la confiance en soi. Son fidèle Seigneur trouva absolument nécessaire de le faire

passer par un traitement sérieux et pénible, afin que la racine en question fût amenée à la lumière et jugée. Pour cette raison donc, il fut permis à Satan de cribler Pierre, afin qu'il ne revint jamais à se confier en son propre coeur, mais qu'il poursuivît à l'avenir son chemin avec prudence. Il faut à Dieu des vases vides, qu'il s'agisse d'un patriarche ou d'un apôtre. Tout, dans l'homme, doit être maté et assujetti, afin que la gloire divine puisse resplendir en lui avec un éclat constant.

Ah, si Job avait connu ce grand principe, s'il avait saisi le but divin, il aurait tout supporté d'une autre manière! Mais il avait, comme nous, sa leçon à apprendre; et, par son histoire, le Saint Esprit nous montre pour notre profit, de quelle manière cette leçon fut enseignée à Job.

«Or, il arriva un jour que les enfants de Dieu vinrent se présenter devant l'Eternel, et Satan aussi entra parmi eux. Alors l'Eternel dit à Satan: D'où viens-tu? Et Satan répondit à l'Eternel, disant: Je viens de courir çà et là par la terre et de m'y promener. Et l'Eternel lui dit: N'as-tu point considéré mon serviteur Job, qui n'a point d'égal sur la terre, cet homme intègre et droit, qui craint Dieu et qui se détourne du mal? Et Satan répondit à l'Eternel, disant: Est-ce en vain que Job craint Dieu? Ne l'as-tu pas environné de biens de toutes parts, et sa maison et tout ce qui lui appartient? Tu as béni l'oeuvre de ses mains, et son bétail a fort multiplié sur la terre. Mais étends maintenant ta main et touche tout ce qui lui appartient, et tu verras s'il ne te maudit pas en face» (chapitre 1: 6-11). Combien la méchanceté de Satan se présente ici clairement devant nous! Quelle description saisissante de la manière dont il surveille et observe les voies et les oeuvres du peuple de Dieu! Qu'il connaît bien le caractère humain! Quelle connaissance exacte il possède de l'état intellectuel et moral de l'homme! Combien il est terrible de tomber entre ses mains! Il est toujours aux aguets, et toujours prêt, si Dieu le permet, à exercer sa méchanceté contre les chrétiens.

Il est très sérieux de penser à tout cela. Puisque, en effet, nous sommes en spectacle, là où Satan exerce sa domination, cette pensée doit nous faire suivre une marche humble et prudente. Il est impuissant en face d'une âme qui demeure dans la dépendance et l'obéissance; Dieu en soit béni! Satan ne peut pas outrepasser d'un cheveu la limite tracée par l'ordre divin. Ainsi en fut-il avec Job. «Et l'Eternel dit à Satan: Voilà, tout ce qui lui appartient est en ton pouvoir, mais ne mets point la main sur lui» (verset 12). Ici donc, il est permis à Satan de mettre la main sur ce qui appartient à Job; de lui ravir ses enfants et de le jeter dans le dénuement. Aussi ne perd-il pas un instant pour entreprendre son oeuvre. Avec une promptitude étonnante il exécute sa commission. Coup sur coup tombe avec rapidité sur la tête du patriarche. A peine l'un des messagers a-t-il transmis sa triste nouvelle, aussitôt un autre apparaît avec une nouvelle encore plus terrible; jusqu'à ce que enfin le serviteur de Dieu affligé: «déchira son manteau, et rasa sa tête; puis se jetant par terre il se prosterna devant Dieu, et dit: Je suis sorti nu du ventre de ma mère, et j'y retournerai nu. L'Eternel l'avait donné, l'Eternel l'a ôté; que le nom de l'Eternel soit béni!» (versets 20, 21).

Combien ces événements sont saisissants! Etre privé en un instant de ses dix enfants, puis transporté d'un bien-être princier dans une complète misère, c'était, humainement parlant, une cause suffisante pour être ébranlé. Quel cruel contraste entre les premières et les

dernières lignes de ce chapitre! Au commencement nous voyons Job entouré d'une nombreuse famille et possédant de grands biens, et puis, à la fin, nous le voyons laissé seul dans une pauvreté extrême. Et c'était Satan, qui avec la permission, et même avec une commission de la part de Dieu, l'avait réduit à cet état. Quelle pensée! Mais quel était le but de ceci? Il arriva que c'était pour procurer un profit immense et durable à l'âme précieuse de Job. Dieu vit que son serviteur avait besoin d'une leçon qu'il ne pouvait apprendre par aucun autre moyen que celui de passer, en quelque sorte, par le feu de l'épreuve. Mais poursuivons:

«Or, il arriva un jour, que les enfants de Dieu étant venus pour se présenter devant l'Eternel, et Satan aussi étant entré parmi eux, pour se présenter devant l'Eternel, l'Eternel dit à Satan: D'où viens-tu? Et Satan répondit à l'Eternel, disant: Je viens de courir çà et là par la terre, et de m'y promener. Et l'Eternel dit à Satan: N'as-tu point considéré mon serviteur Job, qui n'a point d'égal sur la terre, cet homme intègre et droit, qui craint Dieu et qui se détourne du mal? Et il garde encore son intégrité, et tu m'as incité contre lui pour l'engloutir sans sujet. Et Satan répondit à l'Eternel, disant: Chacun donnera peau pour peau, et tout ce qu'il a pour sa vie. Mais étends maintenant ta main, et touche ses os et sa chair, et tu verras s'il ne te maudit pas en face. — Et l'Eternel dit à Satan: Voici, il est en ta main; prends seulement garde de toucher à sa vie. — Ainsi Satan sortit de devant l'Eternel, et frappa Job d'un ulcère malin, depuis la plante du pied jusqu'au sommet de la tête. Et il prit un morceau de pot de terre pour se gratter; et il était assis dans la cendre. Et sa femme lui dit: Conserveras-tu encore ton intégrité? Maudis Dieu, et meurs! — Et il lui répondit: Tu parles comme une femme insensée. Quoi! nous recevons les biens de la main de Dieu, et nous n'en recevons point les maux? — Dans toutes ces choses, Job ne pécha point par ses lèvres» (chapitre 2: 1-10).

Ce sont là des paroles remarquables. Elles nous montrent la place que Satan occupe par rapport au gouvernement de Dieu. Il n'est rien qu'un instrument; quoique toujours prêt à accuser le peuple de Dieu, il ne peut cependant exécuter que ce que Dieu lui permet. Ses efforts, pour autant qu'il s'agit de Job, ont échoué; après qu'il a essayé les moyens extrêmes, il disparaît; quelles qu'aient pu être comme toujours les tentations intérieures de Job, nous n'entendons plus parler de Satan dans notre livre. Job avait montré qu'il pouvait garder son intégrité; si les choses s'étaient terminées là, il aurait trouvé dans sa patience un terrain encore plus ferme pour sa propre justice, et pour se complaire en lui-même. «Vous avez appris quelle a été la patience de Job», dit Jacques. Et puis ensuite. «Vous avez vu *la fin du Seigneur*, savoir que le Seigneur est plein de compassion et miséricordieux» (Jacques 5: 11). S'il ne s'était agi que de la patience de Job, il aurait été encore affermi dans sa confiance en lui-même; et la «fin du Seigneur» n'aurait pas été atteinte. — Car, pour sûr, la vive sympathie et la miséricorde du Seigneur ne sont goûtées que par ceux qui ont l'esprit humilié et le coeur brisé. Job n'en était pas là. Lors même qu'il était assis dans la cendre, il n'était pas complètement brisé devant Dieu. Il était encore le grand homme — aussi grand dans son infortune que dans le temps de son bien-être — aussi grand sous les coups de vent violents et desséchants de l'adversité, qu'il l'était au beau soleil de jours meilleurs. Le coeur de Job n'était pas encore atteint. Il n'était pas

encore préparé à s'écrier: «Voici, je suis un homme vil!» et: «Je me condamne, et je me repens sur la poudre et sur la cendre!» (chapitre 39: 37; 42: 6).

Nous ne pouvons assez faire attention à ce point. Il présente en grande partie la clef de tout le livre de Job. Le but de Dieu était de découvrir aux yeux de Job les profondeurs de son propre coeur, afin qu'il apprit à se réjouir de la grâce et de la miséricorde de Dieu, et à n'attacher aucune valeur à son excellence à lui, excellence qui est comme une nuée du matin, et comme la rosée qui se dissipe. Job était un vrai saint de Dieu; toutes les accusations de Satan étaient écartées; néanmoins Job n'était pas un vase vide; il n'était donc pas préparé pour «la fin du Seigneur», — pour cette fin bénie qui, envers tout coeur brisé, se manifeste en compassion et en miséricorde de la part du Seigneur.

Dieu ne souffrira pas, son Nom en soit béni! que Satan nous accuse; mais il veut nous faire voir ce qu'il y a de plus caché dans nos coeurs, afin que nous nous jugions et que nous apprenions, de cette manière, à nous défier de nos propres coeurs et à nous reposer sur la fermeté inébranlable et éternelle de Sa grâce.

3.

Nous voyons donc, que Job «conserva son intégrité». Il fait face avec calme aux rudes épreuves que Satan, par la permission de Dieu, ose lui infliger. De plus il repousse avec décision le conseil insensé de sa femme. Il reçoit, en un mot, tout de la main de Dieu, et courbe la tête devant ses mystérieuses dispensations.

Tout cela doit être reconnu à sa place. Cependant l'apparition de ses trois amis provoque en Job un changement frappant. Déjà leur seule présence, le simple fait qu'ils sont spectateurs de sa misère, l'excite d'une manière sensible. «Or, trois des intimes amis de Job, Eliphaz Thémánite, Bildad Sçuhite, et Tsophar Nahamathite, ayant appris tous les maux qui lui étaient arrivés, partirent chacun du lieu où ils étaient, et convinrent ensemble d'un jour pour venir s'affliger avec lui et pour le consoler. Ces amis, levant de loin leurs yeux, ne le reconnurent point, et élevant leur voix, ils pleurèrent et déchirèrent chacun son manteau, et répandirent de la poudre sur leurs têtes, en la jetant en l'air vers les cieux. Et ils s'assirent à terre avec lui, pendant sept jours et sept nuits, et nul d'eux ne lui dit aucune parole: car ils voyaient que sa douleur était fort grande» (chapitre 2: 11-13).

Ces trois hommes, nous aimons à le croire, étaient, au fond, animés de bons sentiments envers Job; ce n'était pas un petit sacrifice de leur part de quitter leur demeure pour venir consoler leur ami appauvri et abattu. Tout cela est facile à comprendre. Il est néanmoins évident que leur présence eut pour effet de réveiller dans le coeur de Job des sentiments et des pensées qui y avaient sommeillé jusque-là. — Il avait supporté avec résignation la perte de ses enfants, de ses biens et de sa santé. Il avait repoussé les insinuations de Satan et le conseil de sa femme. Cependant la présence de ses amis renversa l'esprit du pauvre Job. «Après cela Job ouvrit sa bouche et maudit son jour» (chapitre 3: 1).

C'est très remarquable. Les amis n'avaient, selon toute apparence, pas dit un seul mot jusque-là. Ils étaient assis, dans un silence complet, leurs vêtements déchirés, leurs têtes couvertes de poussière, assistant à une affliction dont ils ne pouvaient sonder le fond. Job lui-même dut rompre le silence; tout le contenu du troisième chapitre est, un épanchement de ses plaintes amères; il fournit le triste témoignage d'un esprit insoumis. Il est, nous osons bien le déclarer, impossible qu'une âme enseignée en un degré quelconque à dire: «Seigneur, que ta volonté se fasse!» puisse maudire son jour ou tenir le langage contenu au troisième chapitre de notre livre. On a déjà dit souvent que pour quelqu'un qui n'a pas passé par des souffrances telles que celles de Job, il est facile de prononcer un jugement sur lui. Nous l'admettons volontiers; nous ajouterons même que peut-être aucun autre n'aurait agi mieux dans de semblables circonstances. Mais ceci ne change rien à la signification du livre de Job, telle que nous avons le privilège de la saisir. Job était un vrai saint de Dieu; mais, comme nous aussi, il avait besoin d'apprendre à se connaître. Il était nécessaire que les racines cachées de son état intérieur fussent découvertes à ses propres yeux, pour qu'il pût, en vérité, «se condamner et se repentir avec le sac et la cendre». Il lui manquait, en outre, un vrai et profond sentiment de ce que Dieu est, pour qu'il pût se confier en lui dans toutes les circonstances possibles.

Toutes ces choses, nous les cherchons en vain dans la manière d'agir de Job. «Et prenant la parole il dit: Que le jour auquel je naquis périsse, et la nuit en laquelle il fut dit: Un homme est né!... Que ne suis-je mort dès ma naissance» (chapitre 3: 2-11)! Ce ne sont pas les expressions d'un esprit humilié et brisé qui a appris à dire: «Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant tes yeux». C'est un point important dans l'histoire d'une âme, lorsqu'elle est rendue capable de fléchir avec douceur sous les dispensations de la main de Dieu. Une volonté brisée est un don rare et précieux. C'est un degré élevé dans l'école de Christ, quand on peut dire: «J'ai appris à être content dans les circonstances où je me trouve» (Philippiens 4: 11). Paul avait dû *apprendre* cela. Ce n'était pas dans sa nature; il ne l'aurait sûrement jamais appris aux pieds de Gamaliel. Saul de Tarse ne se serait jamais contenté, même de la plus haute position dans ce monde. Il fallait qu'il fût entièrement brisé aux pieds de Jésus de Nazareth, avant de pouvoir dire de coeur: «Je me contente!» Il eut à réfléchir sur le sens de ces paroles: «Ma grâce te suffit», avant qu'il pût «se glorifier très volontiers dans ses infirmités». L'homme qui tenait ce langage présentait le plus frappant contraste avec celui qui pouvait maudire son jour et dire: «Que ne suis-je mort dès ma naissance!» Hélas! si Job eût été en la présence de Dieu, il n'aurait certainement pas pu prononcer de telles paroles. Il aurait pleinement reconnu pourquoi il n'était pas mort. Il se serait contenté, sans murmures, de ce que Dieu avait en provision pour lui; il aurait justifié Dieu en toutes choses. Or Job ne se trouvait pas dans la présence de Dieu, mais dans la présence de ses amis; et ceux-ci montrèrent très clairement qu'ils avaient eux-mêmes, peu ou rien saisi du caractère de Dieu, et qu'ils n'avaient aucune intelligence du vrai but de ses voies à l'égard de son cher serviteur Job.

Notre intention n'est point d'entrer plus avant dans les entretiens qui ont eu lieu entre Job et ses visiteurs; ses discours remplissent vingt-neuf chapitres. Nous ne voulons prendre

que quelques fragments des discours des trois amis, pour mettre le lecteur à même de se faire une idée du faux terrain, sur lequel se tenaient ces trois hommes.

Eliphaz parla le premier: «Alors Eliphaz Thémnite prit la parole et dit: Si nous entreprenons de te parler, te fâcheras-tu? Mais qui pourrait retenir ses paroles? Voilà, tu en as toi-même instruit plusieurs, et tu as soutenu les mains qui étaient affaiblies. Tes paroles ont redressé ceux qui chancelaient, et tu as affermi les genoux qui pliaient. Et maintenant que ceci t'est arrivé, tu perds courage; le mal t'a atteint, et tu es tout éperdu. Ta piété n'a-t-elle pas été ton espérance, et l'intégrité de tes voies, ton attente? Rappelle en ta mémoire, je te prie, qui est l'innocent qui ait jamais péri; et où est-ce que les hommes droits ont été exterminés? J'ai toujours vu que ceux qui labourent l'iniquité et qui sèment l'outrage, les moissonnent» (chapitre 4: 1-8). Puis encore: «J'ai vu l'insensé qui jetait des racines; mais j'ai aussitôt maudit sa demeure» (chapitre 5: 3; voyez aussi chapitre 15: 17).

Ces sentences montrent, sans équivoque, qu'Eliphaz est de cette classe de gens, qui tirent presque toujours leurs démonstrations de leurs propres *expériences*. Son point de départ était: «*J'ai vu*». — Ce que nous avons vu pour autant qu'il s'agit de nous, peut être assez vrai. Nous nous trompons néanmoins, lorsque nous faisons de notre expérience une règle générale; c'est là une erreur, vers laquelle inclinent des milliers de personnes. Qu'est-ce que, par exemple, l'expérience d'Eliphaz avait à faire avec la position de Job? Il n'avait peut-être jamais rencontré un cas, qui fut pleinement semblable à celui-là; or, dès qu'il n'existe qu'un seul trait de ressemblance entre deux cas, la démonstration fondée sur l'expérience de l'un n'a plus aucune utilité pour l'autre. Qu'est-ce que Eliphaz a gagné par son jugement? Absolument rien. A peine avait-il achevé de parler, que Job, qui ne lui avait pas prêté la moindre attention, reprit le cours de ses plaintes, en y ajoutant une justification de lui-même et des récriminations amères contre la manière de faire de Dieu (chapitres 6 et 7).

Bildad prend la parole le second. Il se place sur un tout autre terrain que le premier ami. Il allègue une seule fois ses expériences, ou ce qu'il avait pu observer. Il s'en réfère à l'antiquité: «Car, je te prie, interroge les races précédentes, et applique-toi à t'informer avec soin de leurs pères. Car pour nous, nous ne sommes que d'hier, et nous ne savons rien, parce que nos jours sont, sur la terre, comme une ombre. Mais ceux-là ne t'enseigneront-ils pas, ne te parleront-ils pas, et ne tireront-ils pas des discours de leur coeur» (chapitre 8: 8-10)?

Il faut convenir que Bildad ouvre devant nous un champ beaucoup plus vaste que celui d'Eliphaz. L'autorité d'une multitude de «Pères» a beaucoup plus de poids, elle mérite plus d'estime que l'expérience d'un simple individu. En outre, y a en apparence beaucoup plus de modestie à se laisser guider par la voix de tant d'hommes plus sages et plus exercés, plutôt que par la lumière de sa propre expérience. Cependant, ni la propre expérience, ni la morale des anciens, ne peuvent rien décider ici. La première peut être vraie, dans sa limite; on trouvera cependant à peine deux personnes, dont l'expérience soit tout à fait identique. En ce qui concerne le témoignage des anciens, n'y règne-t-il pas la plus grande confusion? ils diffèrent souvent l'un de l'autre sur les points les plus importants, de sorte qu'il ne se peut

rien de plus indécis et de plus vacillant que la voix des temps anciens, — que l'autorité des pères.

En conséquence, comme c'était à prévoir, les paroles de Bildad n'eurent pour le malheureux Job, pas plus de poids que celles d'Eliphaz. L'un se tenait aussi loin de la vérité que l'autre. A la lumière de la révélation divine, leurs paroles se montreront dans toute leur non valeur. La *vérité de Dieu* est la seule bannière — la seule autorité. C'est à sa mesure que tout doit être mesuré; sous son autorité tout doit, tôt ou tard, s'incliner. Personne n'a en aucune manière, le droit de considérer son expérience comme une mesure pour d'autres; or, si pas *un* homme n'a ce droit, une multitude d'hommes ne l'ont pas davantage. En un mot, il faut que la voix de Dieu, et non la voix de l'homme, nous gouverne. Ni l'expérience, ni la tradition des anciens, mais la Parole de Dieu seule prononcera le jugement, au dernier jour. C'est là une vérité importante et sérieuse! Puissions-nous ne jamais la perdre de vue! Si Eliphaz et Bildad avaient discerné cela, leurs paroles auraient eu un bien plus grand poids, pour leur pauvre ami désolé. Jetons pourtant encore un coup d'oeil sur quelques paroles du troisième ami.

Tsophar Nahamathite dit: «Certainement il serait à souhaiter que Dieu parlât, et qu'il ouvrit sa bouche avec toi, et qu'il te montrât les secrets de la sagesse, parce qu'ils sont doubles en connaissance! (*) Et sache que Dieu oublie plusieurs de tes injustices». Et encore: «Si tu disposes ton coeur, et que tu étendes tes mains vers Dieu — si tu éloignes l'iniquité qui est dans ta main, et que tu ne permettes point que la méchanceté habite dans tes tentes — alors tu pourras élever ton visage qui sera sans tache; tu seras affermi, et tu ne craindras rien» (chapitre 11: 5, 6, 13, 14, 15).

(*) Version allemande d'Elberfeld.

Ces paroles sentent le *légalisme*. Elles montrent clairement que Tsophar n'avait pas un vrai sentiment du caractère de Dieu. Il ne connaissait pas Dieu. Personne ne peut, avec une vraie connaissance de Dieu, parler de lui comme de quelqu'un qui ouvre sa bouche contre un pauvre pécheur abattu, et qui oublie plusieurs de ses injustices. Que son Nom en soit béni! — Dieu n'est pas *contre* nous, mais *pour* nous. Il n'est point un créancier exigeant, mais un généreux et noble donateur. Puis, nous entendons plus loin ces paroles: «Si tu as disposé ton coeur». — Mais si Job ne l'a pas bien disposé, que faire alors? Il est vrai qu'un homme devrait toujours avoir bien disposé son coeur; il en sera ainsi chaque fois que son état moral sera bon, sinon, il ne s'y trouvera que du mal, cet homme sera complètement sans force. Qu'a-t-il alors à faire? Tsophar, ni personne de son école, ne peut le lui dire; ils savent seulement que Dieu est un juge sévère qui, s'il ouvre sa bouche, ne peut que parler contre le pécheur.

Pouvons-nous donc nous étonner que Tsophar, et ses deux compagnons, soient incapables de convaincre Job? Le légalisme, la foi aux Anciens et l'expérience particulière, ont *un seul et même* fond; ils sont également défectueux, bornés et faux. Rien de cette espèce ne peut être d'aucun profit dans le cas de Job. Pas un des trois amis ne comprit Job, et, qui plus est, ils ne connaissaient ni le caractère de Dieu, ni, par conséquent, son intention relativement à l'épreuve de son cher serviteur. Ils étaient complètement dans l'erreur. Ils ne savaient pas

comment ils devaient présenter Dieu à leur malheureux ami; ils étaient donc hors d'état d'amener la conscience de Job en la présence de Dieu. Au lieu de le conduire à se juger lui-même, ils excitèrent en lui la pensée de se justifier. Ils n'avaient pas introduit Dieu sur la scène. Ils disaient plusieurs *choses vraies*; mais ils ne possédaient pas la *vérité*. L'expérience, la morale des pères et le légalisme étaient mis en avant; la vérité restait cachée.

Par cette raison, les trois amis ne purent aider le pauvre Job. Leur ministère était borné; au lieu de l'amener à se taire, ils le poussèrent à une lutte qui paraissait interminable. Il ne demeure pas en arrière d'un mot envers eux: «Vraiment», dit-il, «êtes-vous tout un peuple, et la sagesse mourra-t-elle avec vous? *J'ai du sens aussi bien que vous; je ne vous suis point inférieur*; et qui ne sait ces choses que vous savez?... Comme vous les savez, je les sais aussi; je ne vous suis point inférieur... Vous forgez des mensonges, et vous êtes tous des médecins de néant. Plût à Dieu que vous demeurassiez dans le silence, et cela vous serait réputé à sagesse... J'ai souvent entendu de pareils discours; vous êtes des consolateurs fâcheux. N'y aurait-il point de fin à ces discours en l'air, et qu'est-ce qui te porte à répondre ainsi? Moi aussi, je pourrais parler comme vous, si vous étiez en ma place; je pourrais accumuler des paroles contre vous, et hocher de la tête sur vous... Jusqu'à quand affligerez-vous mon âme, et m'accablerez-vous de paroles? Voici déjà dix fois que vous m'avez humilié. N'avez-vous point honte de vous roidir contre moi?... Ayez pitié de moi! ayez pitié de moi, vous mes amis! car la main de Dieu m'a frappé» (chapitre 12: 2, 3; 13: 4, 5; 16: 2-4; 19: 2, 3, 21).

Toutes ces expressions indiquent combien Job était loin d'avoir cet esprit brisé, que produit constamment la présence de Dieu. Certainement ses amis avaient tort, complètement tort, autant sous le rapport de leurs remarques sur Dieu que sous le rapport de leur manière d'agir avec Job. Mais leur tort ne le justifie pas. Si sa conscience eût été en la présence de Dieu, il n'aurait pas répliqué à ses amis, quand même leur erreur eût été mille fois plus grande et leur manière d'agir encore mille fois plus sévère. Il aurait humblement courbé la tête et laissé passer sur lui le temps des reproches et des accusations. Il aurait fait tourner à son profit la sévérité de ses amis, en la considérant comme une discipline, salutaire pour son cœur. Mais non; Job n'avait pas encore fait son compte avec lui-même. Il se justifiait, blâmait son prochain et se trompait à l'égard de Dieu. Il avait besoin d'un autre ministère pour mettre son âme dans une position convenable devant Dieu.

4.

Plus nous pénétrons dans la conversation de Job avec ses amis, plus nous reconnaissons clairement l'impossibilité où ils étaient, de s'entendre. Job faisait tout pour se justifier; eux faisaient tout pour l'inculper. Il n'était ni brisé, ni soumis, et leur manière d'agir le maintenait dans son état d'opposition. Si, des deux côtés, on avait pris la position convenable, les résultats auraient été tout autres. Si Job s'était jugé, et s'était regardé comme n'étant rien, ses amis n'auraient plus su que dire. Et si, d'un autre côté, ils avaient agi envers lui avec douceur, de manière à le gagner, ils auraient beaucoup plus tôt atteint son cœur. Dans l'état actuel du débat, on ne pouvait prévoir aucune issue favorable. Job ne pouvait voir en lui-même aucune

injustice; eux n'y pouvaient rien trouver de bon. Il était fermement décidé à maintenir sa probité; eux se donnaient tout autant de peine pour découvrir en lui des torts et des manquements. Il ne se trouvait entre eux aucun point de contact, aucun terrain commun pour s'entendre. Job ne manifestait aucun repentir; eux n'avaient pour lui aucune compassion. Des deux côtés, on travaillait sur des principes opposés; c'était le moyen de ne jamais se rencontrer. Un ministère d'une tout autre espèce était donc désirable; et ce ministère est introduit dans la personne d'Elihu.

«Alors ces trois hommes-là cessèrent de répondre à Job, parce qu'il croyait être juste. Et Elihu, fils de Barakéel, Buzite, de la famille de Ram, se mit dans une fort grande colère contre Job, parce qu'il se justifiait plus qu'il ne justifiait Dieu. Il se mit aussi en colère contre ses trois amis, parce qu'ils n'avaient pas trouvé de quoi répondre, et que, cependant, ils avaient condamné Job» (Job 32: 1-3).

Elihu, avec une vigueur extraordinaire, saisit les choses par leur racine, en les envisageant chacune à sa place. Il résume, dans deux courtes sentences, tout le long entretien qui vient de remplir vingt-neuf chapitres. Job se justifiait lui-même au lieu de se juger et de justifier Dieu; les amis de Job le condamnaient au lieu de l'attirer. C'est une vérité bonne à retenir que dès que nous nous justifions, nous condamnons Dieu, tandis que nous le justifions, lorsque nous nous jugeons. «La sagesse est justifiée par tous ses enfants». Le cœur réellement brisé justifiera Dieu à tout prix. «Mais que Dieu soit vrai et tout homme menteur, selon ce qui est écrit: En sorte que tu sois justifié en tes paroles, et que tu aies gain de cause quand tu seras jugé» (Romains 3: 4). Dieu doit avoir finalement le dessus; le lui accorder au plus tôt est le chemin de la vraie sagesse.

Au moment où l'âme est humiliée et brisée en se jugeant avec droiture, Dieu se présente à elle avec toute la majesté de sa grâce comme Celui qui justifie. Mais aussi longtemps que nous sommes disposés à nous élever, nous sommes privés du bonheur de l'homme à qui Dieu compte la justice sans oeuvres. La plus grande faute que l'homme puisse commettre, est de se justifier devant un Dieu qui doit imputer le péché.

Or Job ne savait pas encore prendre cette voie bénie. Sans cesse il édifiait sur sa propre excellence; sans cesse il se revêtait de sa propre justice; sans cesse il se complaisait en lui-même. C'est pourquoi la colère d'Elihu s'embrasa contre lui. La colère se montre toujours contre la propre justice (Marc 3: 5). Le seul terrain convenable pour un pécheur, comme tel, est celui d'une sincère repentance. Là il ne rencontre que la pure et précieuse grâce qui règne «par la justice, par Jésus Christ, notre Seigneur». La propre justice n'a rien à attendre que la colère; le jugement de soi-même rien que la grâce. Vérité remarquable!

Sur quel terrain es-tu, mon cher lecteur? T'es-tu incliné devant Dieu avec un vrai repentir? T'es-tu jamais mesuré en sa sainte présence? Ou te tiens-tu sur le terrain de la propre justice et de l'estime de toi-même? Nous te prions instamment de prendre au sérieux cette question. Place-toi devant Dieu. Il veut nous avoir devant lui dans notre état réel. Il est parfaitement inutile de nous appuyer sur notre propre opinion, car il nous faudra, pour sûr, l'abandonner

une fois. Le jour du Seigneur abaissera toute hauteur; il élèvera tout ce qui est abaissé; c'est pourquoi nous sommes sages en prenant, dès à présent, une position d'abaissement et de contrition; nulle part ailleurs l'oeil ne voit aussi nettement le Seigneur et son salut. Souvenons-nous donc tous que Dieu se plaît à considérer celui qui a le coeur brisé et à demeurer avec lui, tandis qu'il résiste aux orgueilleux.

Nous allons voir clairement pourquoi la colère d'Elihu s'enflamme contre Job. Il se tenait du côté de Dieu. Job ne s'y trouvait pas. Ce n'est qu'au chapitre 32 que nous entendons parler d'Elihu — bien qu'il eût été vraisemblablement un auditeur attentif de tout l'entretien. Ayant patiemment prêté l'oreille aux deux parties, il avait trouvé que toutes deux avaient tort. Job faisait mal de se défendre; ses amis faisaient mal de chercher à le condamner.

Combien de fois cela nous arrive dans nos entretiens et nos controverses! Quelles tristes manifestations! Dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, se montre le même résultat que pour Job et ses amis. Un peu de contrition d'un côté, ou un peu de douceur de l'autre, aurait peut-être tranché la question. Nous ne parlons pas, cela se comprend, des cas où il s'agit de la vérité de Dieu. A cet égard on a besoin d'être décidé et inflexible. Une concession à l'égard de la vérité de Dieu ou de la gloire de Christ, serait une infidélité envers celui à qui nous sommes redevables de tout.

Certes, il nous convient d'être décidés et fermes, dès qu'il s'agit des droits de Celui qui, pour assurer nos intérêts, sacrifia tout, même sa vie. Que Dieu nous garde de dire une parole ou d'écrire une ligne, qui tende à affaiblir l'intelligence au sujet, de la vérité, ou à diminuer le zèle dans le combat pour la sainte foi qui nous a été une fois enseignée. Aujourd'hui n'est pas le moment de délier la ceinture de nos reins, de déposer le harnais et d'abaisser l'étendard. En aucun temps, il ne fut aussi nécessaire qu'à présent d'avoir les reins ceints de la vérité, les pieds chaussés, et de déployer dans sa grandeur la bannière des principes divins. Nous disons cela à cause des efforts de l'adversaire qui, en nous signalant les fautes de ceux qui ont manqué sous le rapport de la moralité, travaille à déplacer, à bouleverser autour de nous le terrain de la vérité. Sans doute, il y a des imperfections et des fautes, et même de très humiliantes. Qui pourrait le nier? L'homme manque toujours et partout. Son histoire, depuis Eden jusqu'à ce jour, présente une multitude indescriptible de péchés et d'infidélités. Mais le solide fondement de Dieu demeure et ne peut pas — son Nom en soit béni — être ébranlé par les fautes de l'homme. Dieu est fidèle. Il connaît les siens, et il agit pour que celui qui invoque le nom du Seigneur se retire de l'iniquité. Humilions-nous à la vue de nos fautes; mais n'abandonnons jamais la vérité de Dieu. — Maintenant revenons à notre sujet.

Le ministère d'Elihu renferme quelque chose de très remarquable en soi. Il présente un contraste évident avec les efforts des trois amis de Job. Son nom (*) désigne sa relation avec Dieu. Nous pouvons, en tout cas, considérer Elihu comme un type de notre Seigneur Jésus Christ. Il introduit Dieu sur la scène, mettant ainsi fin au violent débat entre Job et ses amis. Il ne leur fait pas la leçon en se fondant sur ses expériences; il n'en appelle pas aux anciennes traditions; il n'emploie point le langage du légalisme. Elihu introduit Dieu. C'est le seul moyen

de mettre fin à toutes les controverses et de terminer la lutte. Écoutons les paroles de cet homme remarquable:

«Or Elihu avait attendu que Job eût parlé, à cause qu'ils étaient tous plus âgés que lui. Mais Elihu voyant qu'il n'y avait aucune réponse dans la bouche de ces trois hommes, il fut embrasé de colère» (chapitre 32: 4, 5). *Il n'y avait aucune réponse*. Dans tous leurs arguments, dans tout ce que leur fournissaient l'expérience, la tradition et le légalisme, il n'y avait aucune réponse. Les amis de Job avaient, pour ainsi dire, parcouru un vaste champ; ils avaient dit beaucoup de choses vraies et soulevé beaucoup d'objections; mais il nous est dit expressément qu'ils n'avaient trouvé «aucune réponse». Dans le règne de la nature, c'est-à-dire en ne s'élevant pas plus haut que la terre, impossible de trouver une réponse pour un cœur à propre justice. Dieu seul peut donner la juste réponse, comme nous allons le voir. Vis-à-vis de tout autre, le cœur non brisé possède une réplique toujours prête. Les amis de Job ne trouvèrent aucune réponse. «C'est pourquoi Elihu, fils de Barakéel, Buzite, prit la parole, et dit: Je suis moins âgé que vous, et vous êtes fort vieux; c'est pourquoi j'ai eu peur et j'ai craint de vous dire mon avis. Je disais en moi-même: Les jours parleront, et le grand nombre des années fera connaître la sagesse. L'esprit est bien en l'homme; mais c'est l'inspiration du Tout-Puissant qui le rend intelligent» (versets 6-8). Ici la lumière divine, la lumière de l'inspiration commence à se répandre à flots sur cette scène, et à dissiper les nuages de poussière soulevés par une dispute de mots. Nous sentons que, dès ce moment, un serviteur béni du Seigneur commence à parler comme ayant de la force et du poids. Il est clair que nous sommes en présence d'un homme qui parle comme oracle de Dieu; d'un homme qui se trouve visiblement en la présence de Dieu. Il ne tire pas ses arguments de la misérable provision de son expérience bornée; il n'en appelle point aux temps les plus reculés, ni à une tradition trompeuse, ou aux avis contradictoires des Pères. Nous avons devant nous un homme, qui nous place tout d'un coup sous l'influence du «souffle du Tout-Puissant».

(*) Elihu: il est mon Dieu.

Voilà la seule autorité sûre, — la seule bannière qui ne trompe jamais. «Les grands ne sont pas [toujours] sages, et les vieillards n'entendent pas [toujours] ce qui est juste. C'est pourquoi je dis: Écoutez-moi, et je dirai aussi mon avis. Voici, j'ai attendu que vous parlassiez; j'ai prêté l'oreille, jusqu'à ce que vous eussiez bien considéré [et] que vous eussiez bien examiné les discours [de Job]. Je vous ai examinés; mais voilà, il n'y en a pas un d'entre vous qui ait convaincu Job, et qui ait répondu à ce qu'il a dit. Afin que vous ne disiez pas: Nous avons trouvé la sagesse; c'est le Dieu fort qui le poursuit, et non pas un homme. Ce n'est pas contre moi qu'il a adressé ses discours, aussi je ne lui répondrai pas selon vos paroles» (versets 9-14). L'expérience, la tradition, le légalisme, — en un mot, tout est mis de côté, pour faire place au «souffle du Tout-Puissant»: au ministère puissant et immédiat de l'Esprit de Dieu.

5.

Le ministère d'Elihu pénètre l'âme avec une plénitude et une force extraordinaires; il est en contraste absolu avec le ministère grandement défectueux des trois amis. Seul il était

capable de mettre fin à la controverse entre un grossier égoïsme et un présomptueux légalisme, — controverse qui menaçait de s'étendre à l'infini.

Cependant une controverse semblable n'est pas sans valeur ni sans intérêt pour nous. Elle nous fait voir distinctement que deux parties n'arriveront jamais à s'entendre, s'il n'existe d'un côté ou de l'autre un certain degré de brisement de coeur. Non seulement dans le monde, mais aussi dans l'Eglise, il se trouve beaucoup d'obstination et d'orgueil, beaucoup d'activité propre, partout où le «moi» joue un grand rôle; même là où on le soupçonne le moins: savoir dans les choses qui ont rapport au saint ministère pour Christ. Jamais, cependant, l'égoïsme ne porte un caractère aussi détestable, que dans le service pour notre Seigneur qui s'est anéanti lui-même; de qui toute la vie a été un complet abandon de lui-même, et qui ne chercha jamais sa propre gloire, ni son propre intérêt, ni sa propre satisfaction.

Et pourtant, hélas! ce «moi» haïssable, non subjugué, joue un bien grand rôle sur le terrain de la confession chrétienne et du ministère chrétien. Qui pourrait le nier? Si nous examinons l'entretien remarquable entre Job et ses amis, nous voyons avec surprise que dans les chapitres 29-31 le discours de Job se rapporte à lui environ cent fois. Bref, c'est «je» et «moi» tout le long.

Mais dirigeons nos regards sur nous-mêmes. Jugeons notre propre coeur dans son activité secrète. Considérons nos voies à la lumière de la présence divine. Mettons nos actes et tout notre service sur la balance du sanctuaire de Dieu. Alors, nous pourrions discerner combien ce détestable moi s'est glissé comme une chaîne sombre, impure, dans tout le tissu de notre vie chrétienne, et de notre service chrétien. D'où vient, par exemple, que aussitôt que le moi est touché, nous sommes prêts à monter sur nos grands chevaux? Pourquoi sommes-nous si facilement blessés par les réprimandes, même quand elles sont faites avec le plus de douceur? Pourquoi, enfin, nos sympathies et notre prédilection se portent-elles si volontiers vers ceux qui ont une bonne opinion de nous, qui apprécient notre ministère, qui sont du même avis et du même sentiment que nous.

Toutes ces choses n'ont-elles rien à nous dire? Est-ce qu'elles ne nous appellent pas à nous dégager premièrement de notre grand égoïsme, avant de juger celui de l'ancien patriarche Job? Sûrement il n'agissait pas bien; mais nous sommes encore beaucoup plus engagés dans le mal. On doit beaucoup moins s'étonner que ce patriarche, vivant dans le crépuscule de cet âge reculé, se fût laissé prendre au piège de l'orgueil, que de nous y voir tomber si souvent, nous qui jouissons de la pleine lumière du christianisme. Christ n'était pas encore venu. Aucune voix des prophètes n'avait encore frappé l'oreille des hommes. La Loi elle-même n'avait pas encore été donnée au temps de Job. Nous ne pouvons vraiment nous faire qu'une très faible idée de la pâleur du rayon de lumière qui éclairait la marche des hommes aux jours de Job; tandis que le privilège nous est échu, ainsi que la sainte responsabilité de pouvoir marcher dans le plein jour du christianisme. Christ est venu. Il a vécu, il est mort, ressuscité et remonté au ciel. Il a envoyé le Saint Esprit demeurer en nous, comme le témoin de sa gloire, comme le sceau de la rédemption accomplie, et comme les arrhes de l'héritage jusqu'à la rédemption de la possession acquise. Le cercle de la révélation

ou le canon des Ecritures est clos. La Parole de Dieu est complète. Nous avons sous les yeux les récits divins de Celui qui s'est anéanti et qui allait de lieu en lieu faisant du bien; nous savons ce qu'il faisait et comment il le faisait; ce qu'il disait et comment il le disait; qui il était et ce qu'il était. Nous savons qu'il est mort pour nos péchés selon les Ecritures, qu'il condamna le péché et l'ôta; que notre vieille nature — cette chose haïssable appelée «moi», le «péché», la «chair» — fut crucifiée, ensevelie et ôtée de devant la face de Dieu; que sa domination a pris fin et que sa puissance est mise de côté pour toujours. De plus nous participons à la nature divine; le Saint Esprit demeure en nous; nous sommes membres du corps de Christ — de sa chair et de ses os; nous sommes appelés à marcher comme Lui a marché; nous sommes héritiers de la gloire — héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ.

Qu'est-ce que Job savait de tout cela? Rien. Comment aurait-il pu savoir ce qui ne fut révélé que quinze siècles après lui? La fin du chapitre 19 nous montre l'étendue de la connaissance de Job, par ses paroles véhémentes: «Plût à Dieu que maintenant mes discours fussent écrits; plût à Dieu qu'ils fussent gravés dans un livre, avec un burin de fer et sur du plomb, et qu'ils fussent taillés sur une pierre de roche à perpétuité! Pour moi, je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'il demeurera le dernier sur la terre; et qu'après que ma peau aura été détruite, je verrai Dieu de ma chair. Je le verrai moi-même, et mes yeux le verront, et non un autre. Mes reins se consomment dans mon sein» (chapitre 19: 23-27).

Voilà la connaissance de Job — voilà sa confession de foi. Quel cercle restreint de connaissance, si nous le comparons avec celui des vérités au milieu desquelles nous avons le privilège d'être introduits! A travers un faible crépuscule, Job regardait en avant à quelque chose qui devait arriver dans un avenir éloigné. Au milieu de l'abondance des révélations divines, nous voyons dans le passé la même chose déjà accomplie. Job pouvait dire de son Rédempteur: «A la fin *il demeurera* sur la terre». Nous savons, nous, que notre Rédempteur est assis sur le trône de la majesté dans les cieux, après avoir vécu et travaillé sur la terre et être descendu dans la mort.

En un mot, ce que Job possédait, en fait de lumières et de privilèges, peut à peine se comparer avec ce en quoi nous nous réjouissons; c'est pourquoi nous sommes d'autant plus impardonnables, lorsque nous usons de la moindre indulgence envers les diverses formes d'égoïsme ou d'amour-propre qui se manifestent en nous. Notre renoncement devrait toujours être en rapport avec la quantité de nos prérogatives spirituelles. Malheureusement il n'en est point ainsi. Notre confession de foi va jusqu'aux vérités les plus élevées; mais notre caractère et notre marche se ressentent peu de leur influence. Nous parlons de notre vocation céleste, mais nos voies sont terrestres, souvent charnelles ou encore pires. Nous nous glorifions de la plus haute position, mais notre état pratique ne s'accorde pas avec elle. Notre conduite de fait, ne répond pas à la relation avec Dieu à laquelle nous professons d'avoir été amenés. Nous sommes orgueilleux, susceptibles, capricieux et facilement irrités. Nous sommes souvent, aussi disposés que notre patriarche Job, à nous laisser aller à des efforts pour nous justifier.

D'un autre côté, lorsque nous sommes appelés à reprendre quelqu'un, avec quel manque d'indulgence et avec quelle dureté ne nous acquittons-nous pas trop souvent de ce service nécessaire! Combien on manque souvent, en cela, de douceur et de tendresse! Qu'il y a peu de bonté, peu de cette «huile» du bon Samaritain! Qu'il est rare de trouver chez nous un coeur brisé et des yeux en pleurs! Combien elle est petite la force qui doit amener le frère égaré, à baisser la tête et à s'humilier! Pourquoi donc cela? Simplement, parce que notre propre état n'est pas bon (Galates 6: 1, 2). Si, comme Job, nous sommes tombés dans le travers de l'amour propre et de la justification de soi-même, nous serons aussi incapables que ses amis de provoquer chez notre frère le jugement de lui-même. Nous ferons étalage de notre expérience, comme Eliphaz; nous agirons dans un esprit légal, comme Tsophar; ou bien, nous introduirons l'autorité humaine, comme Bildad! Qu'il est rare que nous manifestions la pensée de Christ! Et par conséquent combien se montre peu la puissance du Saint Esprit, ou l'autorité de la Parole de Dieu!

Devoir écrire ces choses n'est point agréable. Au contraire, il nous est pénible de montrer les faiblesses et de découvrir les causes qui paralysent notre service réciproque. Mais nous reconnaissons la nécessité d'un tel langage; car nous sommes sérieusement affligés de l'indifférence et du relâchement croissant qui se montrent de nos jours. Rien n'est plus déplorable que la disproportion entre notre profession et notre marche. Les vérités les plus élevées sont professées en liaison immédiate avec beaucoup de mondanité et de satisfaction de soi. Dans certains cas il semble vraiment que plus la profession doctrinale est élevée, plus la marche est abaissée. Nous voyons au milieu de nous la connaissance de la vérité très augmentée, mais où est sa puissance manifestée? Des torrents de lumière sont répandus dans l'intelligence, mais où sont les profonds exercices de coeur et de conscience en la présence de Dieu? Une doctrine non falsifiée d'après la lettre est développée; mais où en est l'esprit?

Assurément, la saine doctrine, non falsifiée, est un bien, que nous ne saurions estimer trop haut; et nous ne déprécions nullement la confession de la précieuse vérité dans ses formes les plus élevées. Que Dieu nous garde d'écrire une ligne, qui puisse d'aucune manière diminuer, dans le coeur du lecteur, le sentiment de la valeur inexprimable et de l'importance de la saine doctrine! Mais, cher lecteur, ne déplorez-vous pas au milieu de nous l'absence de consciences délicates et de coeurs exercés? Notre piété pratique marche-t-elle de front avec la profession de nos principes ou avec les principes que nous professons? Notre conduite extérieure est-elle à la hauteur de la doctrine professée par nous? — Hélas! il n'est que trop clair que la vérité n'agit pas sur nos consciences comme cela serait à désirer; que la doctrine ne brille pas dans notre vie, et que la pratique n'est pas à l'unisson avec la profession.

Nous parlons selon les sentiments de notre coeur. Dieu nous est témoin que nous écrivons ces lignes sous son regard, en nous jugeant nous-même, avec l'ardent désir que le tranchant de la vérité pénètre dans notre propre âme et y atteigne les racines cachées des choses. Mais nous sentons aussi que nous avons à accomplir un devoir sacré envers chaque lecteur, aussi bien qu'envers l'Eglise de Dieu; or, ce ne serait pas s'acquitter de ce devoir que de présenter seulement la vérité lorsqu'elle est belle, aimable, pour le coeur naturel. Oh!

puisse la voix de l'avertissement atteindre l'oreille et la conscience de nous tous. Comment pourrions-nous tolérer le relâchement, l'indifférence, la tiédeur laodicéenne — ces choses qui préparent la voie à la plus grossière incrédulité et à l'athéisme pratique. — Comment pourrions-nous tolérer ces choses dans notre coeur et dans notre conscience, et vouloir, à côté de cela, réveiller les autres de leur sommeil? Nous sentons vivement que, si le mal est surmonté par le bien, la chair subjuguée par l'Esprit, le «moi» remplacé par Christ et l'amour du monde déplacé par l'amour du Père, la voie du ministère est aplanie devant nous. Or, nous ne devons pas seulement sentir cela et l'admettre comme une vérité, mais nous devons aussi, à l'égard de toute notre carrière, nous livrer, dans le secret de la présence de Dieu, à un examen attentif et sérieux du coeur et de la conscience. Dieu en soit béni! nous pouvons nous occuper de ces exercices, devant le trône de la grâce. «La grâce règne». Quelle précieuse et consolante vérité! Peut-elle affaiblir la valeur du jugement de soi-même? Aucunement. Le sentiment de la grâce donne à ce jugement sa vraie profondeur. Nous avons à faire avec la grâce triomphante; et c'est précisément celle-ci qui nous enseigne à n'avoir aucun égard pour notre moi, mais à le mortifier entièrement.

Que le Seigneur nous rende réellement humbles, sérieux, zélés et dévoués! Que l'expression intime de notre coeur soit: «Seigneur, je sais à toi — à toi seul — tout à toi — à toi pour toujours!»

6.

La petite digression que nous nous sommes permise ne sera pas sans profit, nous l'espérons; car quoiqu'elle dise peu de chose de Job et de ses amis, ces personnes nous ont cependant fourni l'occasion de jeter un coup d'oeil sur notre propre coeur et sur notre conscience. Si nous l'avons fait en sincérité, nous pourrions d'autant mieux comprendre et estimer le ministère puissant d'Elihu.

Le lecteur ne manquera pas de reconnaître la double portée de ce remarquable ministère, portée qui s'étendit aussi bien à Job qu'à ses trois amis. Comme on l'a déjà remarqué, Elihu avait patiemment écouté les arguments fournis par les deux parties. Il les avait, pour ainsi dire, écoutées jusqu'au bout, et les avait laissé dire tout ce qu'elles avaient à dire. «Et Elihu avait attendu que Job eût parlé, parce qu'ils étaient plus âgés que lui» (verset 4). C'était là bien certainement la voie de l'Esprit de Dieu. La modestie est un ornement pour les jeunes gens. Puisse-t-elle se montrer davantage au milieu de nous! Rien ne va mieux à un jeune homme qu'un maintien calme et réservé. Lorsqu'un mérite réel se cache sous un extérieur humble et modeste, il attire les coeurs avec une force irrésistible. Par contre rien n'est plus déplaisant que la confiance en soi, la hardiesse et la présomption de tant de jeunes gens de nos jours. O qu'il serait désirable pour la suite qu'ils prissent à coeur les paroles d'introduction d'Elihu et qu'ils suivissent son exemple!

«Et Elihu, fils de Barakéel, Buzite, prit la parole et dit: Je suis moins âgé que vous, et vous êtes fort vieux; aussi j'ai craint, et je n'ai pas osé vous dire mon avis. Je disais: Les jours parleront, et le grand nombre des années fera connaître la sagesse» (chapitre 32: 6, 7). C'est

l'ordre de la nature. Nous présumons que la sagesse est chez les hommes à cheveux blancs; il est donc raisonnable et séant que les jeunes gens soient lents à parler et prompts à écouter, en présence de personnes plus âgées. On peut presque poser en fait qu'un jeune homme impétueux n'est pas conduit par l'Esprit de Dieu; qu'il ne s'est jamais mesuré en la présence divine, et que son coeur n'a jamais été humilié devant Dieu.

Je ne doute pas que — comme ce fut le cas chez Job et ses amis — des personnes âgées ne puissent tenir des discours dépourvus de sens. Les cheveux gris et la sagesse ne vont pas toujours ensemble; il n'est même pas rare que des personnes avancées en âge, se fondant sur le nombre de leurs années, s'arrogent une place pour laquelle elles ne sont nullement qualifiées, ni sous le rapport moral, ni sous le rapport spirituel, ni enfin sous le rapport ecclésiastique. Tout cela est vrai, et mérite d'être pris en considération par ceux que cela concerne, mais cela n'ôte absolument rien au délicat sentiment moral qui s'exprime pleinement dans les premières paroles d'Elihu: «Je suis jeune, et vous êtes fort âgés; aussi j'ai craint, et je n'ai pas osé vous dire mon avis». Cela reste toujours juste. Il est toujours bienséant à un jeune homme de craindre de montrer son savoir. Soyons convaincus que quelqu'un qui a de la force morale ne montrera jamais de la précipitation à se produire; si néanmoins il se met en avant il sera certainement écouté avec respect et attention. La modestie jointe à la force morale, répand sur un caractère un grand attrait; tandis que le talent le plus brillant repousse lorsqu'il s'annonce avec le ton de la confiance en soi.

«En vérité», continue Elihu, «l'Esprit — il est dans l'homme, et le souffle du Tout-Puissant les rend intelligents» (verset 8). Un élément tout différent est introduit ici. L'Esprit de Dieu entre en scène en ce moment; et alors, en tant qu'il peut parler par un jeune homme comme par un homme âgé, il ne s'agit plus de la question de vieillesse ou de jeunesse. «Ce n'est point par armée, ni par force; mais c'est par mon Esprit, a dit l'Eternel des armées». Retenons toujours cela qui fut vrai pour les patriarches, vrai pour les prophètes, vrai pour les apôtres; et qui reste vrai pour nous et pour tous, Il ne s'agit pas ici de la force humaine, mais de l'Esprit éternel.

Là se trouve le secret de la puissance calme d'Elihu. Il était rempli de l'Esprit Saint; aussi oublions-nous son jeune âge pour prêter l'oreille à ses paroles abondantes, qui ne manquent ni de poids spirituel ni de sagesse céleste. Cela nous rappelle Celui qui parlait comme ayant de l'autorité, et non pas comme les scribes. Quelle différence importante il y a entre un homme qui parle les oracles de Dieu, et un autre qui avec volubilité n'exprime que des pensées humaines — entre celui qui, avec l'onction de l'Esprit, parle du coeur, et un autre qui avec l'autorité humaine parle selon l'intelligence! Qui peut justement estimer la différence entre ces deux choses? Personne, si ce n'est ceux qui possèdent et réalisent l'Esprit de Christ.

Mais revenons aux paroles d'Elihu: «Les grands», dit-il ensuite, «ne sont pas toujours sages, et les vieillards n'entendent pas toujours ce qui est juste. C'est pourquoi je dis: Ecoutez-moi, et je dirai aussi mon avis. Voici, j'ai attendu que vous parlassiez; j'ai prêté l'oreille, jusqu'à ce que vous eussiez bien considéré et que vous eussiez bien examiné les discours de Job. Je

vous ai examinés; mais voilà, il n'y en a pas un d'entre vous qui ait convaincu Job, et qui ait répondu à ce qu'il a dit» (versets 9-12).

Remarquons particulièrement ceci. «Il n'y en a pas un qui ait convaincu Job». C'était bien assez. Job était, à la fin de l'entretien, aussi loin d'être réfuté et convaincu qu'au commencement. Nous osons dire, en effet, que chaque nouvel argument tiré du trésor de l'expérience, de la tradition et du légalisme n'avait servi qu'à fouiller quelque nouvelle cachette de la nature non brisée et non mortifiée de Job. C'est là une grande vérité morale qui est mise en lumière à chaque page du livre que nous avons sous les yeux.

Combien elle est instructive, la raison de tout cela! «Afin que vous ne disiez pas: Nous avons trouvé la sagesse; c'est le Dieu fort qui le poursuit, et non pas un homme» (verset 13). La chair n'est pas glorifiée dans la présence de Dieu. Elle peut se vanter en dehors de cette présence. Elle peut élever ses prétentions, se glorifier de ses ressources et de ses entreprises, aussi longtemps que Dieu n'est pas pris en considération. Cependant Dieu intervient: alors toutes les jactances, les prétentions et les illusions présomptueuses se dissipent en un clin d'oeil. «La vanterie est exclue». Oui, toute vanterie — la vanterie de Job, et celle de ses amis. Si Job avait réussi à établir ses prétentions, il se serait glorifié. Si, d'un autre côté, ses amis étaient parvenus à le réduire au silence par leurs objections, ils se seraient de même glorifiés. Mais non: «Dieu le poursuit et non pas un homme». Il en est ainsi, et il faut qu'il en soit ainsi toujours. Dieu sait comment briser le coeur orgueilleux, et soumettre la volonté inflexible. Il est fort inutile de s'élever; soyons assurés que quiconque s'élève, sera tôt ou tard abaissé. Le gouvernement de Dieu est ordonné de telle manière, que tout ce qui est élevé doit être abaissé dans la poussière. C'est une vérité salutaire pour nous tous, mais surtout pour la jeunesse ardente, ambitieuse. Pour vivre heureux, vivons cachés; c'est le moyen de jouir le mieux des rayons de soleil. Cela semble un paradoxe, mais c'est clair pour la foi. Le petit sentier caché, ombreux, est sans doute le meilleur, le plus heureux et le plus sûr. Puissions-nous le suivre jusqu'à ce que nous atteignons cette scène brillante et bénie, où l'orgueil et la présomption sont des choses inconnues

Les paroles d'Elihu ont produit un effet étonnant sur les trois amis de Job: «Ils sont éperdus, ils ne répondent plus rien; on leur a fait perdre la parole. J'ai donc attendu jusqu'à ce qu'ils ne parlent plus, [mais] parce qu'ils sont demeurés [muets] et qu'ils n'ont plus répondu, je répondrai aussi ce que j'ai à dire à mon tour; j'en dirai aussi mon avis. Car je suis gros de parler, et les pensées de mon coeur me pressent» (versets 15-18). Il faut que la source et la force de tout ministère en tout temps soit «l'inspiration» ou le «souffle du Tout-Puissant», sinon tout est de nulle valeur.

N'oublions pourtant pas que, depuis que Christ est monté au ciel et s'est assis à la droite de Dieu en vertu d'une rédemption accomplie, un grand changement est survenu. Tout est changé depuis la mort, la résurrection et l'ascension de Christ, ainsi que depuis la présence du Saint Esprit sur la terre et son habitation en chaque croyant et dans l'Eglise entière, comme corps de Christ. Nous ne devons pas juger Elihu à ce point de vue-là. L'habitation du Saint Esprit dans le croyant était encore une chose inconnue. Mais son principe a vigueur en tout

temps. Celui qui veut parler avec force et efficace doit pouvoir dire dans une certaine mesure: «Je suis gros de parler, et les pensées de mon coeur me pressent. Voici, mon coeur est comme un vaisseau de vin qui n'a point d'air, et il éclaterait comme des vaisseaux neufs. Je parlerai donc, et je me soulagerai; j'ouvrirai mes lèvres, et je répondrai» (versets 18-20). Il faut ordinairement qu'il en soit ainsi, chez ceux qui veulent atteindre le coeur et la conscience de leurs semblables. Elihu possédait le germe de ce qui, quinze siècles plus tard par l'envoi du Saint Esprit, devait parvenir à une pleine floraison et à maturité. Il savait que pour parler d'une manière décidée, incisive et puissante, il faut être animé du «souffle du Tout-Puissant». Il avait écouté à satiété le verbiage des anciens, qui avaient tiré quelques vérités incontestables de leur expérience ou de la pauvre provision des traditions humaines. Presque épuisé par tout ce qu'il venait d'entendre, il se lève avec la force de l'Esprit pour se tourner vers ses auditeurs, comme quelqu'un qui a, sur ses lèvres, les oracles de Dieu.

Voici le grand secret de la force et du succès de tout vrai ministère. «Si quelqu'un parle, qu'il le fasse comme oracle de Dieu», dit Pierre. Ce n'est pas seulement que quelqu'un parle d'après l'Écriture, comme aussi c'est essentiellement nécessaire. Quelqu'un peut parler durant des heures, sans prononcer un mot qui soit anti-scripturaire, et cependant on n'a peut-être pas découvert en lui une trace d'oracles de Dieu. Ceci est particulièrement important et remarquable pour tous ceux qui sont appelés à prendre la parole au milieu du peuple de Dieu. Je puis présenter clairement des vérités détachées; mais c'est tout autre chose, d'être un canal pour communiquer les pensées du coeur de Dieu aux âmes des siens. Cette dernière opération est le vrai ministère; car celui qui parle de cette manière touchera si bien les coeurs et les consciences de ses auditeurs, que ceux-ci seront tentés de croire que leurs sentiments intimes ont été dévoilés à celui qui parle. L'orateur amènera la conscience de l'auditeur si pleinement dans la lumière de la présence de Dieu, que les replis les plus cachés de son coeur seront mis à nu, et les racines intérieures atteintes. Voilà un vrai ministère. Tout autre est sans force, sans valeur et sans fruit. Rien n'est plus fatigant que de devoir prêter l'oreille aux paroles d'un homme qui, réduit à ses pauvres ressources à lui, nous apporte, pour ainsi dire, des vérités réchauffées et des pensées empruntées, comme on ferait d'une marchandise à la foire. — Peut-être a-t-il parlé selon l'Écriture, mais il n'a rien dit comme oracle de Dieu.

Nous pouvons, en ceci, tirer une importante leçon de la manière d'agir d'Elihu. Si nous vivons en la présence de Dieu, dans le sentiment que nous ne sommes rien et qu'il suffit à tout, nous apprendrons à connaître le précieux secret d'un ministère efficace. Nous saurons alors nous appuyer sur Dieu seul, pour être, dans un bon sens, indépendants des hommes; nous comprendrons la signification et la force des paroles suivantes d'Elihu: «Qu'il ne m'arrive pas d'avoir acception de personnes; je ne me servirai point de mots couverts, en parlant à un homme. Car je ne sais point flatter; celui qui m'a fait, ne m'enlèverait-il pas incontinent?» (versets 21, 22).

7.

Nous allons trouver dans le ministère d'Elihu deux grands éléments, savoir, «la grâce et la vérité». Il donne au patriarche et à ses trois amis l'assurance qu'il ne sait pas flatter l'homme. La voix de la vérité touche l'oreille. La vérité met chaque chose à sa propre place; cela étant, elle ne peut faire entendre aucune flatterie au pauvre mortel coupable. L'homme doit être amené à voir et à confesser son véritable état; ce qu'il est réellement. C'était justement là aussi ce dont Job avait besoin. Il ne se connaissait pas, et ses amis ne pouvaient lui donner cette connaissance. Il lui était nécessaire de passer par les lieux profonds, mais ses amis étaient hors d'état de l'y conduire. Il avait besoin de se juger lui-même, mais ses amis étaient incapables de l'amener à cela.

Elihu commence pourtant à lui annoncer la vérité. Il lui présente le vrai caractère de Dieu. Précisément ce que les trois amis n'avaient pas su faire. Ils en avaient appelé à Dieu, il est vrai; mais leurs allusions étaient sombres, inexactes et fausses. Nous le verrons distinctement en lisant au chapitre 42: 7, 8, ces mots: «L'Eternel dit à Eliphaz Thémnite: Ma colère est embrasée contre toi et contre tes deux compagnons, parce que vous n'avez point parlé de moi avec droiture selon la vérité, comme mon serviteur Job. Et maintenant prenez pour vous sept taureaux et sept béliers, et allez vers Job mon serviteur, et offrez un holocauste pour vous; et Job mon serviteur priera pour vous (car, certainement, j'exaucerai sa prière), afin que je ne vous traite pas selon votre folie, car vous n'avez pas parlé bien de moi, comme Job mon serviteur». — Leur faute consistait en ce qu'ils n'avaient pas présenté Dieu à l'âme de leur ami, et n'avaient ainsi pas amené Job à se juger.

Elihu, par contre, fait agir la lumière de la «vérité» sur la conscience de Job; mais il répand en même temps le précieux baume de la «grâce» dans son coeur, lorsqu'il lui dit: «Mais maintenant, Job, écoute, je te prie, mon discours, et prête l'oreille à toutes mes paroles. Voici maintenant, j'ouvre ma bouche; ma langue parle dans mon palais; mes paroles répondront à la droiture de mon coeur, et mes lèvres prononceront la pure vérité. L'Esprit du Dieu fort m'a fait, et le souffle du Tout-Puissant m'a donné la vie. Si tu peux, réponds-moi; résiste-moi en face, et défends-toi. Voici, je suis formé de Dieu aussi bien que toi; je suis aussi tiré de la boue. Voici, ma frayeur ne te troublera point, et ma main ne s'appesantira point sur toi» (chapitre 33: 1- 7).

Par ces expressions le ministère de la «grâce» se révèle d'une manière puissante et aimable au coeur de Job. Le service des trois amis était dépourvu de ce principe excellent. Ils ne se montraient que trop disposés à «appesantir leur main» sur le pauvre Job pour le terrasser. Sévères censeurs ils avaient pu voir d'un oeil sec les plaies de leur ami désolé. Ils considéraient les ruines de sa maison, et en tiraient la dure conclusion que la perte de tout son avoir était une conséquence de sa mauvaise conduite. Ils se montraient des juges pleins de partialité. Ils méconnaissaient les voies de Dieu et ne comprenaient nullement la force de cette parole: «Dieu éprouve le juste». En un mot ils se trompaient totalement. Leur point de

vue était faux, et par conséquent leur jugement imparfait. Ils jugeaient Job sans le convaincre, tandis qu'ils auraient dû le convaincre, afin qu'il se jugeât.

Le procédé d'Elihu présente ici un contraste évident avec le leur. Il annonce à Job la vérité; mais il n'appesantit point sa main sur lui. Il connaissait la puissance de la grâce qui soumet l'âme et attendrit le coeur. Job s'était permis des expressions procédant d'une racine à laquelle il fallait appliquer le tranchant de la vérité. «Certainement, dit Elihu, tu as dit devant moi, et j'ai entendu la voix de tes discours: Je suis pur, sans péché; je suis net et il n'y a point d'iniquité en moi» (versets 8, 9). Quelles paroles téméraires pour un pauvre mortel pécheur! Lors même que la «vraie lumière» dans laquelle nous marchons, n'eût pas encore lui dans l'âme du patriarche, un tel langage doit exciter notre étonnement. Mais que s'ensuit-il? Si Job était à ses propres yeux pur, net et sans iniquité, il fallait qu'il en vint à dire de Dieu: «Voici, il cherche des sujets de me condamner; il me tient pour son ennemi. Il m'a mis les pieds dans les ceps; il épie tous mes chemins» (versets 10, 11). Voici un conflit manifeste. Comment un être juste et saint pourrait-il considérer comme son ennemi un homme pur et net? Ou Job se trompait, ou Dieu était injuste. Cependant Elihu, le serviteur de la vérité, donne la solution de ceci, en disant: «Voilà, je te répons qu'en cela tu n'as pas raison, car Dieu est plus grand que l'homme mortel» (verset 12). Quelle vérité simple! Si Dieu est plus grand que l'homme, alors il lui appartient et non à l'homme de déclarer ce qui est juste. Le coeur incrédule n'admet pas cela, de là vient sa tendance continuelle à juger les oeuvres, les voies, les paroles de Dieu et Dieu lui-même. L'homme, dans sa folie impie, ose décider ce que Dieu doit dire ou faire. Quelle présomption!

Si nos coeurs se rangent sous l'empire de cette vérité que Dieu est plus grand que l'homme, nous sommes alors capables de discerner le but des voies de Dieu par rapport à nous. Il faut certainement qu'il ait le dessus. «Pourquoi as-tu plaidé contre lui? Car il ne rend aucun compte de ce qu'il fait. Le Dieu fort parle une première fois; et lorsqu'on n'y prend pas garde, il parle une seconde fois; en songe, par des visions de nuit, quand un profond sommeil tombe sur les hommes, et lorsqu'ils dorment dans le lit. Alors il ouvre l'oreille aux hommes, et il scelle son châtiment sur eux; *afin qu'il détourne l'homme de ce qu'il prétend faire, et qu'il empêche sa fierté de paraître. Ainsi il préserve son âme de la fosse, et il sauve sa vie de l'épée*» (versets 13-18).

Toutes les fausses conclusions de Job provenaient de ce qu'il n'avait pas reconnu le caractère de Dieu. Il ne voyait pas que Dieu l'éprouvait, qu'il était derrière la scène et se servait de divers instruments pour l'accomplissement de ses desseins de miséricorde et de sagesse. Satan lui-même, l'un de ces instruments dans la main de Dieu, ne pouvait pas dépasser d'un cheveu la limite qui lui était prescrite. Dès qu'il eut exécuté l'oeuvre à lui assignée, il fut congédié et nous n'entendons plus parler de lui. Dieu s'occupait de Job. Il l'éprouvait pour l'instruire, pour lui découvrir ce qui était au dedans de lui et pour briser l'orgueil de son coeur. L'intelligence de ces choses lui aurait épargné un combat et un chagrin immenses. Au lieu d'être fâché contre les hommes et contre les choses, il se serait jugé et incliné devant Dieu, dans l'humilité et dans une vraie contrition.

Ceci est important pour nous tous. Nous oublions si facilement que «Dieu éprouve le juste». «Il ne retire point ses yeux de dessus les justes». Nous sommes constamment dans ses mains et sous ses yeux. Nous sommes les objets de son amour profond, tendre et invariable, mais nous sommes aussi les objets de son sage gouvernement. Son intention est de nous enseigner, de prévenir le mal ou de le guérir. Il détruit nos chimères, dissipe nos rêves dorés, et traverse quelque plan favori dont notre coeur est épris, mais dont la réussite serait notre ruine. «Voilà, le Dieu fort fait toutes ces choses deux et trois fois envers l'homme; pour retirer de la fosse son âme, afin qu'elle soit éclairée de la lumière des vivants» (versets 29, 30). Dans le 12^e chapitre aux Hébreux, nous voyons que nous devons recevoir la discipline de la main du Père de trois manières. Nous ne devons pas la «mépriser», comme si sa main et sa voix n'y étaient pas; nous ne devons pas «nous décourager» sous cette discipline, comme si elle était insupportable et n'était pas le précieux fruit de l'amour de Dieu; enfin nous devons être «exercés» par ce moyen, et recueillir en son temps «le fruit paisible de la justice».

Or, si notre patriarche avait compris que Dieu s'occupait de lui; qu'il l'éprouvait pour son profit ultérieur; qu'il employait les circonstances, les hommes et même Satan comme instruments pour cela; que ses grandes afflictions, la perte de tout ce qu'il possédait, et ses souffrances n'étaient que des opérations merveilleuses de Dieu pour venir à bout de ses sages et miséricordieux desseins — en un mot, si Job avait perdu de vue toutes les circonstances, pour ne regarder qu'à l'amour de Dieu; s'il avait tout accepté de sa bonne main, il aurait certainement bientôt compris les dispensations de Dieu envers lui. Tel est précisément ici l'écueil où notre navire va se briser d'ordinaire. Nous regardons aux circonstances et aux hommes et nous les mesurons à l'estimation de notre meilleure force. Nous ne les traversons pas avec Dieu; nous permettons plutôt aux circonstances de nous dominer. Au lieu de voir Dieu entre nous et les circonstances, nous voyons les circonstances entre Dieu et nous. Par là nous perdons le sentiment de sa présence, la lumière de sa face et l'heureuse assurance que nous sommes entre ses mains. Nous devenons grondeurs, impatientes et irritables, nous nous éloignons toujours plus de la communion de Dieu; nous tombons dans toutes sortes d'erreurs; nous jugeons les autres, mais pas nous-mêmes, jusqu'à ce qu'enfin Dieu nous saisisse par la main pour briser notre coeur, abaisser notre esprit et nous ramener à Lui par son ministère puissant et immédiat. C'est là «la fin du Seigneur».

L'espace de cette feuille ne nous permet pas de nous étendre davantage sur le service béni d'Elihu. Nous laissons le lecteur sérieux méditer lui-même les chapitres qui restent, et nous dirigeons notre attention vers le moment où Dieu lui-même commence à s'occuper directement de son serviteur (chapitres 38-41). Afin de faire sentir à Job sa propre petitesse, Dieu en appelle aux oeuvres de la création qui font voir sa puissance et sa sagesse. Nous ne voulons pas citer ici des fragments de ces magnifiques passages; il faut les lire de suite. Ils n'ont pas besoin d'explication. Le travail de l'homme ne ferait que ternir leur éclat. Ainsi nous essayerons seulement de diriger le regard du lecteur sur l'effet puissant, que ce ministère merveilleux et immédiat du Dieu vivant produisit dans le coeur de Job.

Cet effet fut triple. Il eut lieu par rapport à Dieu, à Job lui-même et à ses amis — le redressement eut lieu dans tous les sens où Job s'était trompé. Par rapport à Dieu, Elihu avait signalé l'erreur de Job en ces mots: «Job n'a pas parlé avec connaissance, et ses paroles n'ont point été avec intelligence. Ah! Que Job soit éprouvé jusqu'à la fin, pour avoir répondu à la manière des injustes! Car il ajoute péché sur péché; il s'applaudit parmi nous, et parle de plus en plus contre le Dieu fort... As-tu pensé avoir raison de dire: Ma justice est au-dessus de celle du Dieu fort» (chapitres 34: 35-37; 35: 2). Remarquez ici le changement. Ecoutez le soupir d'un esprit repentant, l'expression forcée et pourtant si pleine d'un vrai jugement de soi-même. «Alors Job répondit à l'Eternel, et dit: Je sais que tu peux tout, et qu'on ne te saurait empêcher de faire ce que tu as résolu». «Qui est celui qui obscurcit le conseil par des discours sans connaissance?» «J'ai donc parlé, et je n'y entendais rien; ces choses sont trop merveilleuses pour moi, et je n'y connais rien». «Ecoute maintenant, et je parlerai, je t'interrogerai, et tu m'instruiras». «J'avais ouï parler de toi de mes oreilles, mais *maintenant mon oeil t'a vu*» (chapitre 42: 1-5).

Ici commence la rétractation de Job. Il signale maintenant toutes ses allégations précédentes à l'égard de Dieu et de ses voies, comme des «paroles sans intelligence». Quelle confession! Quel moment dans la vie d'un homme lorsqu'il découvre qu'il a eu tort jusque-là! C'est un moment qui laisse, dans l'âme, une impression ineffaçable. Juger sainement de Dieu est le point de départ pour juger sainement de toutes choses. Si je me trompe relativement à Dieu, je me trompe aussi relativement à moi-même, aux autres et à toutes les circonstances qui m'entourent. Ainsi en était-il de Job. Ses nouvelles pensées sur Dieu, sont aussi accompagnées de nouvelles pensées sur lui-même. Sa vanterie passionnée était disparue, elle avait fait place à cette expression: «J'ai horreur de moi» (verset 6).

Tel est le vrai terrain sur lequel il nous faut tous nous tenir; mais, comme Job, nous avons trop souvent besoin de beaucoup de temps avant d'y parvenir. Plusieurs d'entre nous se figurent avoir rompu avec le «moi», quand ils ont découvert et jugé quelques traces de la corruption humaine dans leur conduite extérieure. Mais hélas! un petit nombre peut-être, parmi nous, connaissent réellement la pleine vérité relativement à eux-mêmes. Il est aisé de dire: «*Nous sommes méchants*»; mais un coeur abaissé en la présence de Dieu peut seul dire: «*Je suis méchant*». Les paroles: «*Maintenant mon oeil t'a vu*», — et: «*J'ai horreur de moi*», vont ensemble. Lorsque la lumière de Dieu luit sur moi, l'horreur de moi-même est une chose réelle. Le vrai secret pour avoir un coeur brisé et contrit consiste à demeurer en la présence de Dieu.

Ensuite, nous voyons que Job, aussitôt qu'il juge sainement de Dieu et de lui-même, prend encore la place convenable vis-à-vis de ses amis; il prie pour eux. Oui, il pouvait prier pour les «consolateurs fâcheux», pour ces hommes qui l'avaient si vivement contrarié. «Et l'Eternel tira Job de sa captivité après qu'il eut prié pour ses amis» (verset 10). C'était le fruit excellent de l'activité divine. Qu'il est touchant de voir les amis de Job substituer à leur expérience, à leur tradition et à leur légalisme un précieux «holocauste», et d'entendre le patriarche prononcer une douce prière d'amour, au lieu d'amères invectives! Tout est changé. Les combattants sont

dans les bras les uns des autres, et comme dans la poussière devant Dieu. La dispute de mots a pris fin; nous ne trouvons plus que les larmes du repentir, l'odeur agréable de l'holocauste, l'embrassement de l'amour. Quelle magnifique scène! Quel fruit du travail de Dieu! Que manque-t-il encore? Rien, si ce n'est que Dieu mette la dernière main à ce saint édifice. C'est aussi ce qui arriva, puisque nous lisons: «Et l'Eternel rendit à Job au double tout ce qu'il avait eu» (verset 10). Job est moralement sur un nouveau terrain. Il a de nouvelles pensées sur Dieu, sur lui-même, sur ses amis, sur les circonstances — bref, toutes choses sont faites nouvelles. «Aussi tous ses frères et toutes ses soeurs et tous ceux qui l'avaient connu auparavant, vinrent vers lui; et ils mangèrent avec lui dans sa maison; et lui ayant témoigné qu'ils étaient touchés de compassion pour lui, ils le consolèrent de tout le mal que l'Eternel avait fait venir sur lui; et *chacun* d'eux lui *donna une pièce d'argent, et chacun une bague d'or*. Et l'Eternel bénit le dernier état de Job plus que le premier... Et Job vécut après ces choses-là cent quarante ans, et vit ses enfants et les enfants de ses enfants jusqu'à la quatrième génération. Puis il mourut âgé et rassasié de jours» (versets 11-17).

Réflexions pratiques sur les Psaumes (Darby J.N.)

ME 1873 page 197 – ME 1874 page 13 – ME 1875 page 261 – ME 1876 page 38 – ME 1877 page 81 – ME 1878 page 351 – ME 1879 page 277 – ME 1880 page 298 – ME 1881 page 13 – ME 1882 page 280 – ME 1883 page 14

Réflexions pratiques sur les Psaumes (Darby J.N.)	38
Livre 1	44
Psaume 1	44
Psaume 2	45
Psaume 3	45
Psaume 4	46
Psaume 5	47
Psaumes 6-7	48
Psaume 7	49
Psaume 8	49
Psaumes 9 et 10	49
Psaume 11	50
Psaume 12	52
Psaume 13	53
Psaume 14	54
Psaume 15	55
Psaume 16	55
Psaume 17	67
Psaume 18	70
Psaume 19	72
Psaumes 20-21	74
Psaume 22	75
Psaume 23	79
Psaume 24	80
Psaume 25	82

Psaume 26	85
Psaume 27	85
Psaume 28	87
Psaume 29	89
Psaume 30	89
Psaume 31	91
Psaume 32	92
Psaume 33	96
Psaume 34	97
Psaume 35	99
Psaume 36	100
Psaume 37	104
Psaume 38	107
Psaume 39	109
Psaume 40	110
Psaume 41	113
Livre 2	114
Psaume 42	115
Psaume 43	118
Psaume 44	119
Psaume 45	121
Psaume 46	122
Psaume 47	123
Psaume 48	124
Psaume 49	124
Psaume 50	126
Psaume 51	126
Psaume 52	130
Psaume 53	130
Psaume 54	131
Psaume 55	132

Psaume 56	134
Psaume 57	135
Psaume 58	136
Psaume 59	137
Psaume 60	137
Psaume 61	138
Psaume 62	139
Psaume 63	140
Psaume 63	143
Psaume 65	143
Psaume 66	145
Psaume 67	146
Psaume 68	146
Psaume 69	147
Psaume 70	147
Psaume 71	147
Psaume 72	147
Livre 3	148
Psaume 73	148
Psaume 74	150
Psaume 75	151
Psaume 76	151
Psaume 77	152
Psaume 78	153
Psaume 79	154
Psaume 80	155
Psaume 81	158
Psaumes 82-83	159
Psaume 84	159
Psaume 85	162
Psaume 86	164

Psaume 87	166
Psaume 88	167
Psaume 89	168
Psaume 90	169
Psaume 91	171
Psaume 92	172
Psaume 93	173
Psaume 94	176
Psaumes 95-101	180
Psaume 102	180
Psaume 103	182
Psaume 104	182
Psaume 105	182
Psaume 106	182
Livre 5	183
Psaume 107	183
Psaume 108	184
Psaume 109	185
Psaume 110	186
Psaume 111	186
Psaume 112	187
Psaume 113	187
Psaume 114	188
Psaume 115	188
Psaume 116	189
Psaume 117	190
Psaume 118	190
Psaume 119	191
(Aleph 1-8)	191
(Beth 9-16)	193
(Guimel 17-24)	195

(Daleth 25-32)	196
(He 33-40)	197
(Vau 41-48)	198
(Zain 49-56)	199
(Chet 57-64)	200
(Teth 65-72)	202
(Jod 73-80)	203
(Caph 81-88)	204
(Lamed 89-96)	205
(Mem 97-104)	206
(Nun 105-112)	207
(Samech 113-120)	209
(Hajin 121-128)	209
(Pe 129-136)	211
(Tsade 137-144)	211
(Koph 145-152)	212
(Resch 153-160)	213
(Scin 161-168)	214
(Tau 169-176)	214
Psaume 120	216
Psaume 121	216
Psaume 122	216
Psaume 123	217
Psaume 124	217
Psaume 125	217
Psaume 126	217
Psaume 127	218
Psaume 128	218
Psaume 129	219
Psaume 130	219
Psaume 131	220
Psaume 132	220
Psaume 133	222

Psaume 134	223
Psaume 135	224
Psaume 136	225
Psaume 137	225
Psaume 138	226
Psaume 139	227
Psaume 140	228
Psaume 141	228
Psaume 142	229
Psaume 143	230
Psaume 144	230
Psaume 145	231
Psaume 146	232
Psaume 147	232
Psaume 148	233
Psaume 149	234
Psaume 150	234

Mon but dans les pages qu'on va lire, n'est pas d'interpréter les Psaumes, ce qui a été essayé autre part, mais d'en tirer quelque instruction spirituelle et quelque édification pour nos âmes. Les Psaumes jettent une lumière toute particulière sur le gouvernement de Dieu et sur les sympathies de l'Esprit de Christ avec son peuple. Ces deux choses ont en premier lieu les juifs pour objet et pour centre de leur action; mais tout en admettant la grande différence qui existe entre l'état des juifs et le nôtre, entre la relation d'un peuple avec Jéhovah, et celle d'enfants avec leur Père, il n'en est pas moins vrai que les voies de Dieu en gouvernement s'appliquent aussi à nous chrétiens. Comme point de vue pour envisager le chrétien, le gouvernement de Dieu, quoique au second plan (l'autre point de vue, plus élevé, est céleste) n'en est pas moins d'une importance immense et d'un haut intérêt. C'est sur ce terrain qu'on découvre tous les soins de la tendresse divine de Celui qui a même compté les cheveux de notre tête; c'est ici que l'on apprend à connaître avec quel sérieux et quelle vigilance il faut marcher devant Dieu qui jamais ne se départ de ses saintes voies, dont on ne se moque point impunément, dont les yeux sont continuellement sur les justes, quoique sa grâce agisse en toutes ces choses pour nous rendre parfaits devant Lui selon SES voies. Le gouvernement de Dieu appliqué à la marche du Chrétien, est surtout exposé dans les épîtres de Pierre. (Voyez 1 Pierre 1: 17; 3: 10-15, ainsi que l'esprit et la teneur de toute l'épître). Dans la seconde épître, le gouvernement de Dieu se poursuit jusqu'à la consommation de toutes choses. La première épître présente surtout le gouvernement des justes; la seconde, le jugement des méchants, quoique ce jugement soit aussi mentionné dans la première comme mettant fin à la puissance du mal et introduisant la délivrance finale des justes. Pierre était l'apôtre de la circoncision; c'est pourquoi le gouvernement de Dieu s'offre à lui d'une manière spéciale quand il enseigne.

Livre 1

Psaume 1

Ce gouvernement sur la terre est clairement indiqué dans le Psaume 1^{er}, ainsi que le caractère de ceux qui jouissent de la bénédiction de ce gouvernement.

Il y est question de celui qui se tient séparé de la voie du méchant, qui prend plaisir en la loi de Jéhovah et y médite. La soumission au Christ, dans les conseils de Dieu dépositaire du gouvernement au terme de cette époque d'épreuve, tel est le sujet du Psaume 2^{ème}. Quelques mots seulement sur le premier de ces deux Psaumes, qui forment la base de tous les autres: nulle participation au conseil des méchants, à la voie des pécheurs, ni au siège des moqueurs; quoiqu'ici, en connexion avec la responsabilité humaine dans la marche, on est toutefois préservé du mal. Les iniques forment des plans, suivent leur propre volonté, voient les choses à leur façon et font des arrangements pour arriver à leurs fins; ce n'est point là qu'on trouve le juste. Le pécheur va son propre chemin et s'y complaît; le juste ne marche point avec lui. Les moqueurs sont à leur aise et méprisent Dieu; le juste ne siège pas avec eux. Mais le jugement arrivera, et les pécheurs ne pourront subsister dans l'assemblée des justes introduits alors dans le repos par la gloire de Dieu.

Psaume 2

Le Psaume 2^{ème} annonce l'établissement du triomphe terrestre de Christ et de sa royauté en Sion, lorsque les gentils lui seront donnés en héritage. Ces événements ne sont pas encore accomplis.

Le gouvernement de Dieu ne met pas les fidèles à l'abri de la souffrance, ainsi que cela aura lieu alors; mais il fait tourner la souffrance en bénédiction spirituelle et retient encore sa colère. Glorieuse récompense de nos légères afflictions! Pour nous, le nom d'un Père est révélé dans ces afflictions mêmes. Nous invoquons comme Père celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'oeuvre de chacun, et nous nous conduisons avec crainte pendant le temps de notre séjour ici-bas, sachant que nous avons été rachetés. Dans ce Psaume, les rois sont exhortés à se soumettre avant que le jugement n'arrive sur la terre. Mais ce jugement n'est pas encore exécuté, et nous avons à apprendre notre propre leçon dans la patience; c'est ce que les Psaumes vont nous enseigner.

Psaume 3

Examinons les enseignements des premiers Psaumes qui suivent. Les ennemis sont multipliés; mais la première pensée de la foi est: Seigneur; l'âme est en sûreté là; elle regarde delà ceux qui la pressent. Jéhovah devient ainsi l'objet de la confiance. Si le *Seigneur* entre dans mon coeur *avant* ceux qui me pressent, tout va bien. Mon esprit est en paix, parce qu'il *Le* voit intéressé à ce qui se passe. *Lui* est ma gloire, mon bouclier et Celui qui nie fait lever la tête. Remarquons encore qu'il ne s'agit point d'une vue indolente, insensible du bien et du mal, ni d'une confiance indifférente. Le désir et la dépendance sont actifs, ce sont les liens entre l'âme et Jéhovah. *J'ai crié* et il m'a répondu; point de doute à ce sujet; c'est la confiance que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, Il nous entend; et que s'il entend nous avons les choses que nous avons demandées. Si nous sommes sincères, nous ne désirons pas recevoir quelque chose qui soit contraire à sa volonté; mais, au milieu de l'épreuve et des difficultés, quelle chose immense que la certitude de pouvoir compter sur l'oreille et sur le bras de Dieu, dans ce qui est selon sa volonté! Source de repos et de paix. Je me suis couché, je me suis endormi, je me suis réveillé, car le Seigneur me soutient. Que c'est grand et simple à la fois! Cher lecteur, pouvez-vous dire cela? L'épreuve trouve-t-elle votre coeur confiant en Dieu, comme en un père; et quand elle redouble d'intensité, votre esprit est-il tranquille, votre sommeil est-il doux? Votre coucher, votre dormir, votre réveil, portent-ils le caractère de la paix qui vous entoure, parce que vous savez que Dieu est, et qu'il dispose de toutes choses? Dieu se trouve-t-il ainsi placé entre vous d'une part et vos troubles et ceux qui vous pressent d'autre part? Alors que peut-il vous arriver? Les «milliers de peuples» font-ils une différence, si Dieu est là? L'Assyrien s'est enfui avant de pouvoir même se lever pour exécuter une seule de ses menaces; ces menaces mêmes trahissent la conscience qu'il a de sa peur. Insensés que nous sommes de mesurer toujours les difficultés et les épreuves d'après nos propres forces et non d'après celles de Dieu, Lui qui est pour nous, si nous sommes à Lui! Qu'importe que les villes de Canaan aient des murailles élevées jusqu'au ciel, si ces murailles s'écroulent au son

d'une trompette? Pierre eût-il marché plus facilement sur une mer calme que sur une mer en tourmente?

Notre sagesse est de savoir que nous sommes incapables de rien faire sans Jésus et, qu'avec Lui, nous pouvons tout ce qui est conforme à sa volonté. Le secret de la paix consiste à être occupé de Jésus pour l'amour de Lui; et alors nous trouverons la paix en Lui et par Lui, et quand l'affliction surviendra, quoique ne devant pas y être insensibles, nous y trouverons Jésus et sa tendre affection, et nous serons plus que vainqueurs.

Psaume 4

Le Psaume 4^{ème} nous présente un autre principe, non moins important: l'effet d'une bonne conscience lorsque nous crions à Dieu dans notre détresse. Il ne s'agit point d'une bonne conscience en tant que justifiés du péché, mais d'une bonne conscience en pratique, qui donne de l'assurance envers Dieu. Si notre coeur ne nous condamne pas, dit l'apôtre, alors nous avons de l'assurance envers Dieu.

Ecoute-moi lorsque je crie: O Dieu de ma justice. Il n'est pas dit: *Justifie-moi*, mais, *Ecoute-moi*.

L'âme est dans l'angoisse, mais autrefois elle avait été mise au large; elle avait déjà fait l'expérience de la bonté et de la fidélité de Dieu. Il est lui seul, la source de sa gloire et de son honneur. Combien c'était vrai de Christ! L'homme a diffamé sa gloire et a aimé la vanité. Mais il n'en reste pas moins vrai que selon le gouvernement de l'Eternel qui ne peut se renier Lui-même, Il met à part celui qui l'aime. Ils sont tiens, a dit Christ. Nous sommes un peuple qui lui appartient en propre. Cette vérité demeure, quoiqu'il en soit; mais en marchant dans la piété, elle nous devient présente, et nous donne confiance; nous voyons la clarté de la face de Dieu et nous sommes certains qu'Il nous exaucera. Nous n'avons pas perdu le sentiment de ce qu'Il est actuellement pour nous; notre âme n'est pas obscurcie. Or, rien ne s'obscurcit plus facilement que la dépendance de Dieu et la confiance en Lui. L'intégrité avec le sentiment de la dépendance donne courage. Certainement Dieu nous écoute lorsque, pleins de repentance, nous crions à Lui; mais ici, nous avons autre chose: L'intégrité du coeur donne assurance au jour de l'affliction, parce que notre esprit voit Dieu; nous l'apercevons à travers l'épreuve et nos regards sont fixés sur Lui. C'est ce que nous trouvons ici: «Pensez en vous-mêmes et demeurez tranquilles» adorez Dieu dans l'intégrité, sans crainte, et confiez-vous en Lui.

Bien des gens disent: «Qui nous fera voir du bien dans ce qui nous entoure?» Ils se découragent et désespèrent d'en trouver. Mais dans toutes les circonstances et au travers de tout, la clarté de Sa face est le seul bien solide et invariable. La faveur de Dieu vaut mieux que la vie, en outre elle assure le bonheur. La puissance du mal n'a pas le dessus sur la puissance de Dieu. Lui-même en dispose, le détourne, le change en bénédiction, l'annule, comme bon lui semble. La foi trouve cela dans la clarté de sa face et l'âme s'élève au-dessus du mal pour se réjouir en Dieu. Il y a là plus de joie que dans les bénédictions temporelles. Ces dernières sont incertaines et précaires; de plus, elles ne sont pas Dieu Lui-même, et la clarté de Sa face dans l'épreuve, c'est Lui-même; elle donne à notre âme le secret du fait que Dieu est pour

nous. Aussi «je me coucherai et je dormirai aussi en paix», mon repos n'est point troublé par l'insomnie qui craint l'atteinte du mal, car après tout c'est Dieu seul qui me protège dans la joie et dans l'épreuve.

Psaume 5

Le Psaume 5^{ème} me fournit l'occasion de dire maintenant, pour n'y plus revenir, quelques mots sur l'appel au jugement souvent mentionné dans ce livre. Toutes les fois qu'il se trouve en présence de ses ennemis, l'opprimé ne cesse de crier à Jéhovah. C'est à Lui qu'il regarde; mais il se fonde sur la justice du caractère et du gouvernement de Dieu qui ne sauraient avoir de complaisance pour le mal. Jéhovah exterminera l'homme fourbe et violent; rien n'est plus juste. Le chrétien sent que Dieu ne doit pas laisser durer à jamais le triomphe du mal; lorsqu'il réfléchit au gouvernement de Dieu, il se réjouit d'avance de l'extirpation du mal par le jugement; non pas en pensant au méchant, mais à la justice (*) et à son résultat. La vengeance appartient bien à Dieu, mais ce n'est point là l'élément dans lequel Il vit. La part du juif étant sur la terre («car les débonnaires hériteront la terre et jouiront à leur aise d'une grande prospérité»), il désire, pour son propre repos, la destruction de l'homme fourbe et violent. Différente est la part du Chrétien. Il laisse l'homme violent ici-bas et s'en va au ciel. Il vit et marche personnellement dans une époque de grâce qu'il quittera pour entrer dans la gloire. Même au temps du Millénium, pendant lequel Dieu exercera son gouvernement et retranchera le méchant, la grâce encore sera la place distinctive du chrétien. Le fleuve d'eau vive découle de la cité; les feuilles de l'arbre de la vie duquel il savoure les fruits mûrs, sont pour la guérison des nations. Pour le moment, la place du Chrétien n'est que grâce et patience. Il fait le bien, souffre pour la justice, endure patiemment et sait que cela est agréable à Dieu. Il voudrait surmonter le mal par le bien; il sait que ce mal sera jugé, que le jugement dévorera les adversaires et, en les considérant comme tels, il peut se réjouir de les voir désormais impuissants pour empêcher le bien; juste jugement dont son âme reconnaît la nécessité; mais, placé sur le terrain plus élevé de la grâce, le chrétien ne cherche point dans le jugement son gain et sa délivrance. Telle a été la position de Christ. C'est lui qui exécutera le jugement auquel son Esprit fait appel dans ces Psaumes. Mais au temps de sa marche terrestre, pendant laquelle il a été notre modèle, Christ n'a point appelé le jugement sur ses ennemis; «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font»; telle fut sa prière quand leur violence était dirigée contre Lui, et dans le jugement il n'a point ouvert sa bouche.

(*) Le mot justice correspond aux deux mots anglais *justice* et *righteousness*; il s'agit ici du second qui signifie le contraire de l'iniquité ou du péché, comme dans Hébreux 5: 13; 1 Jean 3: 7.

Le Psaume 5^{ème} présente donc l'appel au jugement selon le gouvernement de Dieu sur la terre, jugement basé sur le caractère immuable de Jéhovah, et il attend le bonheur et la joie du peuple de Dieu, qui en découleront. Mais notre bonheur à nous est dans les cieux, où il n'est plus besoin de pareilles délivrances. Nous quittons cette terre.

Ainsi, tout en désirant faire ressortir la vérité et la justesse de ce Psaume, je ne le présente en aucune façon comme l'expérience d'un chrétien, sauf que notre cri dans la détresse et dans

l'épreuve s'adresse aussi activement et sans partage au Seigneur — nous pouvons dire: à notre Père.

Psaumes 6-7

Les Psaumes 6 et 7 ont le même caractère que le précédent, en ce qu'ils appellent aussi le jugement. Mais le 6^e se place sur un tout autre terrain que le 5^e et, à certains égards, il peut présenter au Chrétien de la lumière en matière d'expérience. Quand le croyant est en angoisse, le mouvement naturel de la foi est de recourir à Dieu comme à la ressource et à l'espérance de l'âme. La grâce immense que Dieu déploie en étant pour nous, le sentiment que rien n'égale son amour, la confiance qui accompagne la soumission du coeur: toutes ces choses attirent le coeur vers Lui. Aussi n'est-il pas pour l'âme qui se confie en Lui, de temps plus doux que celui de l'épreuve. Cela suppose une volonté brisée, un coeur soumis et la connaissance de l'amour de Dieu. Dans le cas contraire, l'épreuve, par le moyen de la grâce, opère la soumission, puis elle est retirée; si elle continue, l'âme trouve son bonheur dans la sainte et parfaite volonté de Dieu et dans le fruit qu'elle y recueille. Mais il est un cas où l'épreuve, quoique tout aussi salutaire et pleine de grâce, offre un autre élément, dans lequel l'amour qui se confie en Dieu devient plus difficile à réaliser. C'est lorsque nous sommes éprouvés à cause de notre conduite. Il est difficile de voir l'amour de Dieu dans l'épreuve que nous subissons par suite d'un péché; il est difficile de ne pas être désolés en sentant que cette épreuve, fruit du péché, est une juste punition et qu'ainsi nous n'avons pas le droit d'y chercher l'amour. A qui nous adresser, si ce n'est à Lui? Mais comment chercher secours auprès de Celui que nous avons offensé? Telle est l'angoissante difficulté d'une âme qui, sachant qu'elle a attiré l'épreuve sur elle-même, sent qu'elle n'a pas le droit d'en réclamer la délivrance. Elle serait presque tentée de désespérer et de succomber sous la conscience de cet état. C'est en une occasion semblable que le Seigneur intercédait pour Pierre, de peur que sa foi venant à défaillir, sa confiance en Christ, son amour et son espérance en la faveur divine à se perdre, il ne tombât, par le moyen du remords et du désespoir, entre les mains de Satan. Pierre, il est vrai, ne subissait ni épreuve, ni châtement, mais le danger était le même. La foi empêche le désespoir, mais elle n'ôte point le sentiment du péché et de la justice du châtement; elle se confie en Dieu, en son amour, en sa bonté qui prennent maintenant le caractère de miséricorde dans l'esprit de celui qui souffre. Le sentiment du péché devient plus profond, la peur des conséquences diminue, et le coeur, humilié, se confie en Dieu malgré tout; néanmoins il sent que le châtement est mérité, et même, jusqu'à un certain degré, l'âme en souffre peut-être encore. Voilà l'état dont le psaume 6 nous fournit un exemple. Nous y trouvons le cri de détresse au fort de l'épreuve, le recours à la grâce, la prière à Dieu de ne pas châtier *dans sa colère*, et la confiance devant la pensée que la colère serait une juste conséquence de son péché. Tout en reconnaissant que la colère est méritée, la foi s'appuie sur la grâce et dit: «Jusques à quand?» Il est impossible que Dieu abandonne à toujours ceux qui se confient en Lui; la lumière se fera. Il y a une relation avec Dieu, et la foi compte sur cette relation; le coeur peut exposer sa détresse à un Dieu dont les compassions sont connues. Cette confiance est pleinement exprimée dans les trois derniers versets. On remarquera aussi, à

propos de ce psaume que, dans le gouvernement de Dieu appliqué à cette terre, la mort est envisagée comme un retranchement; c'était le cas pour les Juifs ainsi qu'on peut le voir dans l'histoire d'Ezéchias et même dans celle de Job, mais à certains égards, c'est aussi le cas pour le chrétien; il y a des péchés à la mort, et la mort peut être employée comme moyen de discipline (voyez 1 Corinthiens 11); elle peut aussi être différée (voyez les épîtres de Jacques et de Jean). Quant à notre Psaume, il n'entrevoit rien au-delà de la mort, si ce n'est les ténèbres; le gouvernement de Dieu fait de même. Lorsque le croyant a la paix, il considère la discipline, même justement sévère, comme un signe certain de la faveur divine. Son horreur du péché est d'un caractère beaucoup plus pur, parce qu'il redoute le péché même, non point ses conséquences. Peut-être les dards enflammés du méchant l'atteindront-ils, ou tout au moins la terreur le menacera; mais au travers de toutes ces choses, il voit la miséricorde et la fidélité de Dieu; Christ intercédant pour lui, sa foi ne défaut pas. C'est là cependant un terrible état; mais le coeur s'attache à Dieu et peut dire: «Jusques à quand?»

Psaume 7

Le Psaume 7^{ème} est un appel circonstancié à la justice et à la vengeance, uni à la foi dans le jugement de Dieu. Ainsi l'assemblée des peuples reconnaîtra Jéhovah et l'entourera. L'affligé s'attend à la colère de Dieu sur les iniques, tout en priant qu'elle se détourne de lui-même; et il l'attend avec la certitude de la foi. C'est ce que nous faisons aussi, en reconnaissant la justice parfaite et l'excellence de ces choses; mais il est impossible de voir dans ce psaume l'expérience d'un chrétien, sauf en ce qui concerne le sentiment de l'intégrité devant Dieu et la confiance en Lui. Le Psaume 7 est donc l'expression de ceux qui, en butte à la haine des méchants, cherchent la délivrance, et non point de ceux qui souffrent comme Christ et avec Lui, afin d'être aussi glorifiés avec Lui.

Psaume 8

Le Psaume 8 célèbre le gouvernement millénial de Jéhovah et la gloire du Fils de l'homme, en rapport avec le peuple juif et par sa bouche.

Psaumes 9 et 10

Je passe sur les Psaumes 9 et 10, dont le premier célèbre le jugement des ennemis d'Israël, et le second raconte la méchanceté de leurs oppresseurs. Ces deux Psaumes expriment l'assurance, pendant l'oppression, que Dieu la voit et n'oublie pas les humbles; puis, lors de la délivrance, ils célèbrent la fidélité de Jéhovah. Le monde est jugé avec justice et Jéhovah se fait connaître par son jugement. Il suffit d'attirer l'attention sérieuse du lecteur sur le jugement du monde, mentionné dans ces Psaumes, et sur la scène principale de ce jugement dans le pays d'Israël. En toute occasion cependant, l'âme humble peut traverser l'oppression et l'épreuve dans la tranquille certitude que Dieu la voit et que sa cause est entre les mains de Dieu. Et même, ce qui est plus difficile, subit-elle une épreuve par sa propre faute, si elle s'humilie véritablement elle peut encore compter sur Dieu.

Psaume 11

Passons maintenant au Psaume 11 et examinons quels sont les sentiments de ceux qui, souffrant sous l'épreuve qui précède la délivrance, ont encore à posséder leurs âmes par leur patience. Une chose, en premier lieu, ressort distinctement de ce Psaume (chose toujours vraie, mais non manifestée publiquement comme elle le sera alors), c'est l'impossibilité de compter sur l'homme et d'en espérer le moindre secours, l'instabilité de tout ce qui est terrestre, la ruine complète amenée par le mal. Puisque les fondements sont ruinés, que fera le juste? Pour la foi, tout cela est vrai depuis que Christ a été rejeté; mais jusqu'à présent, tant que sa patience trouve à s'exercer, et qu'il y a encore des âmes à amener en communion avec Christ, la main de Dieu refrène le pouvoir du mal. Les choses auxquelles ce Psaume fait allusion, ne seront pleinement manifestées qu'au temps où le méchant dominera sur la terre avant que Dieu se lève pour le jugement et pour délivrer tous les humbles de la terre.

Des cas particuliers d'épreuve nous placent souvent, dans notre sphère restreinte, au milieu de circonstances analogues. Seulement, n'oublions pas que nous avons affaire à un Père qui nous discipline pour notre bien, pour notre profit céleste et éternel, avec le même amour par lequel il n'a point épargné son propre Fils mais l'a livré pour nous.

La question posée dans ce Psaume est celle-ci: «Puisque les fondements sont ruinés, que fera le juste?» A quoi aura-t-il recours comme assez divinement stable pour s'y appuyer? car le bien n'existe pas et les méchants n'étant arrêtés par aucun scrupule de conscience, usent de fraude pour détruire les justes. Il y a un moment où le Seigneur avertit de fuir, où il est tout à fait inutile soit d'agir, soit d'attendre avec patience. Mais tel n'est pas le cas ici, et cela n'arrivera que lorsque Dieu aura tout abandonné, pour un temps, entre les mains des méchants. La peur et l'incrédulité pousseront à fuir, comme l'oiseau, en un lieu de refuge et d'humaine sécurité. La foi regarde plus haut: «Je me suis retiré vers Jéhovah». Se réfugier en Dieu qui est au-dessus de tout, qui connaît tout, auquel rien n'échappe, dont la fidélité est immuable, qui prend même soin de la vie d'un passereau, qui enfin dispose de tout, quoi que l'homme propose, se réfugier en Dieu qui est notre Père, c'est la ressource et la paix du juste. Le propre de cela est de rendre notre marche parfaite et de nous tranquilliser en tout temps; car les circonstances ne gouvernent plus nos sentiments, et l'âme n'a pas d'autre motif de conduite que la volonté de Dieu; elle l'accomplit avec hardiesse, quand elle y est invitée, en vertu de sa confiance en Lui. De plus, nous sommes tranquilles, sachant que le résultat est entre les mains de Dieu auquel nous nous confions. Toutefois là ne se borne pas l'enseignement du Psaume 11. Sur la terre tout est bouleversement, confusion; point de sécurité pour le juste. Mais Jéhovah est dans le palais de sa sainteté; son trône est dans les cieux; ses yeux contemplent, et ses paupières sondent les fils des hommes; Il ne dort ni ne sommeille; aussi le juste peut-il Lui remettre sa cause. Nous trouvons en outre ici une exposition des voies de Dieu au temps de l'affliction. Jéhovah sonde le juste. Lorsque les paupières de Celui qui voit toutes choses au point de vue de sa sainteté, sondent les fils des hommes, il a un but spécial quant aux justes. Il les éprouve et Il les crible. Cela est de toute importance. L'activité de Dieu dans ses voies envers les justes a pour but d'accomplir tout ce

que Sa grâce s'est proposé à leur égard, de manifester Son caractère, de juger et de les faire juger tout ce qui ne s'accorde pas avec ce caractère divin, de leur donner ainsi l'intelligence de ce qu'Il est Lui-même et de les y conformer moralement; à la fois soumettant leur volonté et mettant en activité leurs affections par le sentiment de sa fidélité et de son amour. Briser la volonté est un moyen puissant d'ouvrir l'intelligence.

Son temple et Son trône gouvernent tout cela. Dans Son palais, chacun annonce sa gloire. C'est là que l'homme s'approche de Lui; là que sont révélés Son caractère et Sa nature, afin que, conformément à cette nature, l'homme puisse être associé avec Lui. Son trône dispose toutes choses afin de nous rendre dignes d'être associés au palais. La chair ne se plie pas volontiers à ces exigences; mais cela prouve combien l'action de Dieu est nécessaire et profitable. Il sonde les fils des hommes, aucun de leurs faits et gestes ne lui échappe, toutes choses sont découvertes aux yeux de Celui auquel nous avons affaire, et Il en juge. Mais Il sonde plus particulièrement les justes, et cela en contraste avec sa haine des méchants sur lesquels Il enverra le jugement. Lorsque Dieu sonde les justes, il s'agit avant tout de Sa nature et de Sa gloire, qu'Il n'abandonne pas. Quoique Sa face considère les justes et quelque plaisir que Son amour prenne en eux, Il ne saurait se renier Lui-même; c'est à Lui qu'Il veut les rendre conformes, tout en maintenant Son caractère en gouvernement. Dieu s'est servi d'Israël pour faire connaître à toute la terre qu'Il déteste le mal; et plus ce peuple était près de Lui, moins Il pouvait tolérer en lui l'injustice: «Je vous ai connus vous seuls d'entre toutes les familles de la terre; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités». Aujourd'hui encore, malgré toute Sa grâce, on ne se moque pas de Dieu. L'homme recueillera ce qu'il aura semé. Une foule de passages démontrent ce principe dans son application à Israël, et ce principe subsiste encore (Romains 2: 6, etc.). Ce sont, nous l'avons dit, les épîtres de Pierre qui surtout révèlent ce juste gouvernement de Dieu, la première, pour les justes, la seconde, contre les méchants. En sondant et en éprouvant les justes, Dieu revendique et maintient Son caractère au milieu de ceux qui sont près de Lui. Mais Il les sonde aussi pour leur profit, et prouve ainsi, d'une manière précieuse, tout le soin qu'Il prend d'eux. «Il ne retire point ses yeux de dessus les justes», dit Elihu. Il est possible que nous soyons affligés par diverses tentations, *si cela est nécessaire*, et nous devons l'estimer comme une parfaite joie (épître de Jacques), sachant que l'épreuve produit la patience. Or, en voici le résultat: «Que la patience ait son oeuvre parfaite, afin que vous soyez parfaits et accomplis» dans toute la volonté de Dieu.

Nous devons nous glorifier dans les tribulations (Romains 5); elles produisent la patience, et notre espérance n'en devient que plus brillante, l'amour de Dieu étant répandu dans nos coeurs — cette vraie clé de tout ce qui arrive.

L'amour de Dieu agissant en discipline, nous fait conclure deux choses exprimées en Hébreux 12.

La première, c'est qu'il ne faut pas mépriser la discipline qui a sa raison en nous, puisque c'est l'amour de Dieu qui l'applique; la seconde, c'est qu'il ne faut pas perdre courage, puisque c'est à l'amour que nous avons affaire.

Le livre de Job nous apprend que Dieu a deux buts différents lorsqu'Il éprouve les saints. L'un est de faire connaître les transgressions, les fautes positives dans lesquelles l'homme a abondé; l'autre, de détourner l'homme d'une mauvaise action et de rabaisser sa fierté (Job 33: 16, 17; 36: 7-9). Ce livre nous fournit une instruction toute divine des voies de Dieu quand Il sonde les justes. Il nous enseigne aussi cette autre vérité, importante pour les âmes exercées qui, trop souvent, s'arrêtent à des causes secondaires, savoir: que la discipline provient de Dieu, que Lui seul l'exerce. L'origine de toutes les épreuves de Job n'était point l'accusation de Satan, mais bien cette parole de Dieu: «N'as-tu point considéré mon serviteur Job?» Dieu l'avait considéré et avait vu que l'épreuve était nécessaire. Il est vrai que les instruments de cette épreuve étaient pervers, c'étaient des désastres causés par Satan; mais Dieu avait considéré son serviteur; Il avait sondé le juste, mais mesuré exactement l'étendue de l'affliction. Aussi est-ce Lui qui arrête Sa tempête au jour du vent d'Orient, qui châtie par mesure; et lorsqu'Il eut achevé Son oeuvre (oeuvre que Satan n'aurait jamais pu accomplir) et qu'Il eut amené Job à se connaître lui-même, alors Il le bénit abondamment.

Dieu nous humilie et nous éprouve afin que nous connaissions ce qu'il y a dans nos coeurs. Il nous nourrit du pain de la foi, mais c'est en fin de compte, pour nous bénir. Quand nous abordons l'épreuve avec la vérité et la puissance de la vie spirituelle, elle développe et fait ressortir en nous la douceur et la maturité de la grâce; elle détache notre esprit du monde pour le rapprocher de Dieu, et le rendre plus intime avec Lui. Quand l'épreuve est abordée par la chair ou la rencontre, celle-ci se révolte et décèle sa propre volonté; cet état est rendu sensible à la conscience devant Dieu et, en définitive, la propre volonté est détruite, fut-ce d'une manière insensible. Assurément ce n'est pas l'épreuve en elle-même qui peut conférer la grâce; mais dirigée par la main de Dieu, l'épreuve peut briser la volonté et mettre au jour des maux cachés et que l'on ne soupçonnait même pas; la vie nouvelle peut alors se développer d'une manière plus large et plus complète. Dieu prend une plus large place dans le coeur, il y a plus d'intelligence de ses voies, la dépendance et l'humilité augmentent, la vanité de ce monde devient plus évidente et sensible; on se méfie davantage de la chair et de soi-même. Le chrétien se vide ainsi de lui-même, pour être rempli du Seigneur; les choses éternelles et véritables parce qu'elles sont divines, ont une plus large place dans l'âme; et tout ce qui est faux est mis au jour et rejeté. Nos relations avec Dieu prennent plus de maturité, nous vivons plus constamment au milieu des scènes éternelles dans lesquelles Il a introduit nos âmes. Regardant alors en arrière, nous découvrons l'amour qui nous a conduits à travers tout et, plein de reconnaissance, nous bénissons Dieu pour chaque épreuve. Il n'y a que l'épreuve pour nettoyer de tout alliage, pour nous affermir dans une espérance plus glorieuse, plus complète et plus pure, et pour accroître notre intelligence de Dieu, étant, en proportion, dépouillés de nous-mêmes.

Psaume 12

Evidemment le Psaume 12^{ème} a été écrit sous le poids de l'extrême injustice et de la violence et sous le sentiment de l'isolement; la puissance humaine, ainsi que tous ceux qui s'y confient, font la guerre à l'âme du fidèle. Un cas pareil est rare assurément, mais il n'est pas

impossible qu'on ait l'occasion de passer par les souffrances que décrit ce psaume, et des chrétiens individuellement peuvent être isolés et abattus. Le verset 5 annonce les jugements de Jéhovah qui mettront fin à l'oppression. Ces jugements ont souvent lieu encore aujourd'hui, comme conséquence du gouvernement de Dieu; mais ils ne constituent pas l'espérance directe et particulière du chrétien qui sait, au contraire, que sa place est de faire le bien, de souffrir en faisant ainsi, de supporter patiemment le mal, et que cela est agréable à Dieu. Son repos est autre part là où Dieu est pleinement glorifié. Il en est de nous comme de Christ qui fit le bien, endura ici-bas l'affliction qui en était la conséquence et ne fut pas délivré; inutile d'ajouter combien cela était agréable à Dieu. Il convenait que Christ souffrît et c'est notre profit, de sorte que nous pouvons aussi nous glorifier dans les tribulations à cause de leur fruit bien autrement précieux que le repos de cette terre et qui mûrit pour nous dans le ciel, parce qu'ainsi nous sommes rendus capables de jouir de Dieu plus intimement. Si donc nous souffrons pour la justice et si nous souffrons pour l'amour de Christ, nous sommes bienheureux. L'Esprit de gloire et de Dieu repose sur nous. Du reste, si nous attendons patiemment, Dieu nous délivre même aujourd'hui en mainte circonstance particulière. Dans tous les cas, et c'est l'idée principale de ce psaume, les paroles de Jéhovah sont des paroles pures; elles jugent tout ce qui est en l'homme, mais on peut se confier entièrement en leur réalité. Tout ce que sa bouche a proféré, Jéhovah le maintiendra en sainteté, mais Il l'exécutera en puissance. Notre sagesse est de nous tenir à la parole de Dieu envers et contre tout. Les épreuves extérieures ne sont que des moyens pour purifier et pour éprouver le coeur quant à la foi; la parole est la pierre de touche à l'aide de laquelle l'âme éprouve toutes choses, la mesure intérieure de son état devant Dieu et le fondement infaillible sur lequel repose sa confiance. Lorsque le coeur est éprouvé par la parole ou par les circonstances, c'est afin de le dégager de chacune des choses qui l'empêcheraient de se reposer sur toute parole qui sort de la bouche de Dieu et de se l'approprier. Certainement nous vivrons par elles.

Psaume 13

Le Psaume 13^{ème} continue à exprimer le travail d'une âme sous le poids des épreuves mentionnées au Psaume 10^{ème}. Ces épreuves, à proprement parler, nous concernent peu; toutefois le chrétien peut se trouver angoissé par le triomphe apparent et momentané de la puissance du mal; et alors il peut demander à Dieu de ne pas être délaissé, comme s'Il ne prenait aucun soin de lui. Dans ce psaume, nous voyons la différence entre la position de Christ et celle du résidu juif: extérieurement, Christ a été abandonné entre les mains des méchants, tandis que le résidu juif en général sera épargné et délivré; quelques-uns d'entre eux, il est vrai, tomberont en ce jour-là par la main de l'ennemi, afin d'obtenir une meilleure résurrection. Mais en parlant de ce psaume, j'ai surtout en vue l'enseignement moral qu'il renferme. Au milieu d'ennemis sans coeur et sans conscience, même en apparence oubliée de Dieu, l'âme se confie en sa miséricorde, compte sur lui, sur sa bonté, sur sa fidélité miséricordieuse, et se réjouit de la délivrance avant d'être délivrée par la puissance de Dieu. Ainsi, en priant Dieu, nous le remercions avant d'être exaucés, sachant, dans nos coeurs, par la foi, qu'Il nous a entendus et qu'Il nous a répondu; nous le bénissons quoique sa réponse ne

soit pas encore manifeste et c'est la vraie preuve de la foi. Cette assurance procure une paix indicible au milieu de l'affliction. Nous ignorons comment Dieu nous délivrera, mais nous savons que nous serons délivrés; Il dispose de tous les moyens. C'est en Dieu lui-même que nous avons confiance et, en regardant à Lui, le coeur reçoit une réponse réelle sur laquelle il peut compter. Les circonstances et la parole éprouvent le coeur; la confiance et la délivrance divine réjouissent l'esprit. Nous savons, même avant d'être secourus, que Dieu est pour nous. Il est bien naturel de prendre conseil en soi-même, quoique rien ne fatigue et n'angoisse davantage, mais ce n'est pas la foi. La tristesse tend à produire la mort. L'âme, même en se soumettant, se dévore elle-même, mais elle est illuminée quand elle se tourne vers Dieu. La conscience que c'est l'ennemi qui travaille contre nous, dispose notre âme à la confiance. C'est une pensée solennelle et pour l'homme, ce serait une pensée terrible; mais, avec Dieu, c'est un motif pour être assuré de la délivrance.

Psaume 14

Le Psaume 14^{ème} est un exemple frappant d'un principe fréquemment appliqué dans la Parole: des Psaumes et d'autres passages de l'Écriture s'appliquant clairement et d'une manière littérale aux juifs dans les derniers jours et aux événements de cette époque, sont cités comme représentant de grands principes qui prononcent moralement sur des vérités importantes en tous temps, vérités qui seront publiquement manifestées aux derniers jours par le jugement de Dieu. L'apôtre cite ce Psaume comme l'expression du jugement divin sur l'état des juifs déclaré par leurs propres écritures, et prouvant ainsi la nécessité d'une justice qui ne fût pas d'eux. Je n'ai que peu de chose à ajouter. Nous pouvons nous attendre à des difficultés provenant de l'absence de toute crainte de Dieu en ceux auxquels nous avons affaire; il semble presque impossible à celui qui craint Dieu, qu'un pareil état puisse exister, qu'il n'y ait dans le coeur aucune componction, aucune chose qui l'arrête dans sa méchanceté, et tout au moins dans une méchanceté délibérée; cependant cela arrive quelquefois quand on s'y attendait le moins. Mais le Seigneur voit tout cela, et c'est notre confiance.

Il attendra peut-être, Il patientera avec le mal, du moins, avec ceux qui le font, Il nous exercera de cette manière, mais Il voit tout cela. Puis Dieu Lui-même est avec la race juste. Il y a une influence produite par la présence de Dieu avec les justes, que les ennemis du Seigneur ressentent et qui, dans les justes, n'est connue que par la foi: nous en trouvons un exemple dans ce que Rahab apercevait parmi les Cananéens (Josué 2: 9), et l'apôtre fait allusion au même sentiment dans Philippiens 1: 28. Ce sentiment de frayeur qu'éprouvent ceux qui s'opposent à la vérité, peut être accompagné de vanterie et de violence; mais à coup sûr, la foi qui se confie en Dieu produit toujours un sentiment de frayeur chez les méchants, même lorsqu'ils réussissent. Les juifs, après avoir crucifié Christ, craignaient qu'après tout sa disparition du tombeau n'aggravât encore la situation. Mais pour être ainsi soutenu dans l'épreuve, il faut que le fidèle ait le sentiment de la présence de Dieu.

Psaume 15

Le Psaume 15^{ème} est une preuve évidente que ces Psaumes s'appliquent directement aux juifs dans les derniers jours. Toutefois, les saints ne doivent pas perdre de vue l'existence actuelle du gouvernement de Dieu. Ce gouvernement est exposé dans les épîtres de Pierre: dans la première en faveur des justes, dans la seconde en jugement contre les impies. (1 Pierre 3: 10-15 applique aux chrétiens les principes selon lesquels Dieu agissait envers les juifs, comme peuple, principes que, d'une manière encore plus absolue, Il mettra en action dans les derniers jours, mais qui s'appliquent au temps de notre séjour ici-bas.) Ainsi le Psaume 15^{ème}, quoique essentiellement juif, nous enseigne des principes à suivre; le verset 4, par exemple, parle de ce qui, en principe, est en tout temps agréable à Dieu.

Psaume 16

Ayant fait ces remarques, je passe au Psaume 16 qui s'applique directement à Christ, mais qui contient, en même temps, de précieuses instructions pour nous-mêmes. C'est essentiellement Christ prenant la place d'un homme, et indiquant le chemin de la vie qui l'amènerait en la présence de Jéhovah où il y a un rassasiement de joie; ce chemin le conduisait à travers la mort puisqu'il venait pour nous, mais il se confiait en Jéhovah. Malgré le sens directement prophétique du Psaume, le sentier de Christ est en même temps un exemple pour nous; le bon Berger est allé devant ses brebis. Le Psaume 16 établit un principe essentiel: la confiance en Dieu même dans la mort. La place de dépendance dans l'obéissance et le fait que Dieu Lui-même était la seule portion de l'homme excluaient tout ce qui était en désaccord avec cette vérité. Ajoutons à cela le fait que Dieu n'était pas perdu de vue un seul instant. Tels sont les grands principes de la vie divine, de cette vie divine entrant sur la scène du péché et de la mort. Sans doute nous devrions parler de communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ dans ce sentier de la vie, mais ce sont les grands principes moraux, l'état subjectif de l'âme, qui nous sont représentés ici, et cela dans la personne même de Christ: c'est, remarquez-le, sa perfection comme homme, et devant Dieu, et envers Dieu. Il ne s'agit pas de la perfection divine, de Dieu manifesté à l'homme, mais de ce qu'il était comme homme dépendant de Dieu; il ne s'agit pas même de l'offrande de Lui-même, dans laquelle nous avons aussi à le suivre (1 Jean 3: 16), mais de sa place d'homme dans la perfection. Il s'agit de sa perfection devant Dieu, du principe qui le gouvernait. Par conséquent, même cette parole de Christ: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi», s'applique aussi à nous-mêmes. Affirmer qu'actuellement notre bonté ne va pas jusqu'à Dieu, paraît absurde; mais ces mots appliqués à Christ homme, à Lui qui était absolument parfait, indiquent la nature de cette bonté et établissent un principe que nous pouvons nous appliquer, et qui nous met à notre place. C'est la perfection de l'homme envers Dieu, ce chemin nouveau dont Christ est la perfection et l'exemple sur la terre. Mais cette pensée met en évidence la place infiniment bénie que nous occupons en tant que chrétiens, quoique au milieu de la faiblesse et de luttes intérieures inconnues à Christ qui n'avait pas de péché. Malgré cette différence, la place de Christ est l'expression absolue de la notre devant Dieu; cela est pleinement révélé à la fin de l'Evangile de Jean, surtout dans le chapitre 17.

L'Épître de Jean aussi, qui d'abord présente Christ comme la manifestation sur la terre de la vie éternelle qui était auprès du Père, sa manifestation dans un homme que leurs mains avaient touché, enseigne que cela est vrai dans les chrétiens, de même qu'en Christ (1 Jean 2: 8), montre que la justice et l'amour sont le caractère de cette vie, et ajoute que, par la présence du Saint Esprit, nous demeurons en Dieu et Dieu en nous. Nous possédons cette vie éternelle descendue du ciel, mais dont il est dit qu'elle est dans le Fils seul; or celui qui a le Fils a aussi la vie. Voilà, en effet, ce qui donne à cette vie toute sa valeur. Les Psaumes assurément, ne peuvent pas la présenter comme l'Épître de Jean, qui en développe toute l'étendue et l'importance, et cependant nous voyons ici Christ prenant sa place parmi les excellents de la terre. L'apôtre Jean, tout en le laissant entendre, ne poursuit pas la vie éternelle jusqu'à sa présentation en gloire devant Dieu; il indique seulement que nous serons avec Christ dans le ciel. C'est Paul qui expose ce que Jean sous-entend; aussi bien n'avait-il vu Christ que dans la gloire. Jean présente la vie en elle-même et manifestée sur la terre la vie est la lumière des hommes.

J'ai déjà touché plus haut ce fait que le Psaume 16 présente un développement restreint de la vie de Christ sur la terre; mais cette restriction même éclaire et met à sa place propre, d'une manière directe et bénie, cette partie de la vie de Christ qui fait le sujet du Psaume. Christ, traversant ce monde, était la manifestation de Dieu lui-même (des traits divins de son caractère, non point de son titre et de sa nature divine); amour parfait, justice et sainteté parfaites, Il était la vérité dans la révélation de tout le caractère de Dieu. Quelle bénédiction! Et en cela nous avons à l'imiter. (Voyez Ephésiens 4: 32; 5: 1, 2; Colossiens 3: 10). Mais le Psaume 16^{ème} n'envisage pas Christ de cette manière; il le présente comme l'homme dépendant et soumis; il le présente aussi comme prenant sa place parmi le résidu d'Israël en contraste avec l'idolâtrie de ce peuple. Laisant de côté ce dernier point, je désire fixer nos pensées sur le caractère de la vie de Christ.

Cette expression: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi» pourrait convenir à la divine manifestation de la bonté sur cette terre. Mais, prenant en tout point, la place d'un homme ici-bas, le Seigneur nous montre la position véritable de l'homme vivant pour Dieu, non pas dans son innocence, moins encore certes dans le péché, mais parfait en justice et en vraie sainteté au milieu d'un monde de péché, connaissant le bien et le mal, tenté, mais séparé du péché et des pécheurs; non pas élevé au-dessus des cieux, mais propre à l'être par les désirs de sa nature et par sa marche vers ce but; dépendant, obéissant, ne prenant pas sa place *avec* Dieu, mais *devant* Lui, aussi responsable qu'un homme sur la terre, et fixant les yeux sur la place de la bénédiction parfaite comme homme avec Dieu, quand il serait dans sa présence et qu'il y aurait pour Lui un rassasiement de joie. Cette place, nous la partagerons avec Christ, quand nous aurons sa nature. Christ, ainsi envisagé, c'est l'homme confiant en Dieu, trouvant son plaisir et sa joie en Dieu, vivant de foi, et dans ce sens séparé de Lui; non pas Dieu manifesté en chair, quoique cela fût également vrai de notre précieux Sauveur. Telle est notre place sur la terre, en tant que sanctifiés par la vérité, place bien au-dessus de celle du résidu juif; en outre, nous avons la conscience de notre union avec Christ par le moyen du Saint

Esprit. Cette place dont je parle, le Seigneur la prend lorsqu'il dit au jeune homme: «Pourquoi m'appelles-tu bon? Nul n'est bon que Dieu seul. Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements». Quant aux pratiques extérieures, le jeune homme avait peu de chose à se reprocher; mais il fallait plus que cela, pour caractériser la vie divine dans sa marche vers le lieu du rassasiement de joie, au milieu d'un monde de péché et de pécheurs; et cela avait été montré en Abraham et dans les saints de Dieu, en David et dans les prophètes: «L'Eternel est la part de mon héritage». Ah! si ce jeune homme avait eu le Seigneur Lui-même comme ce qui gouvernait et dirigeait son coeur! «Va», lui dit le Seigneur, «vends ce que tu as et donne aux pauvres, et viens, suis-moi». Mais il paraît que le Seigneur n'était point la part de son héritage; peut-être par la grâce, l'est-il devenu plus tard.

L'état qui est décrit dans ce Psaume, c'est l'état de l'homme considéré comme distinct de Dieu (il ne s'agit naturellement pas ici d'une séparation morale; je ne parle pas non plus de l'union de la nature divine et de la nature humaine en Christ). Toutefois, c'est l'homme participant de la nature divine (il n'en pouvait être autrement), mais ayant Dieu pour objet, pour assurance, comme ayant seul autorité sur lui; c'est l'homme, dépendant de Dieu en toute chose, et parfait dans sa foi en Lui. Cet état ne pouvait se réaliser que dans un être qui participât personnellement de la nature divine — Dieu Lui-même en l'homme — tel que Christ, ou médiatement tels que ceux qui sont nés de Dieu. Mais, nous l'avons déjà remarqué, Christ n'est pas considéré ici sous ce point de vue et il ne s'agit pas non plus du croyant comme étant uni à Christ. La présence divine en Lui est considérée non point dans la manifestation de Dieu en Lui, mais plutôt dans son effet: la perfection absolue de Christ comme homme. Sa marche est celle d'un homme moralement en présence de Dieu. Christ dépend ici de Jéhovah quant à sa résurrection, et il dit: «*Tu n'abandonneras pas mon âme au séjour des morts*», quoiqu'il ait pu dire également: «*Détruisez ce temple et dans trois jours je le rebâtirai*». Homme parfait, Christ pouvait dire: «*Père, je remets mon esprit entre tes mains*»; ainsi Pierre disait aux Juifs: «*Celui que vous avez crucifié, Dieu l'a fait Seigneur et Christ*», tandis que Thomas avait dit à Jésus: «*Mon Seigneur et mon Dieu*». Pierre, en effet, considère toujours Christ comme l'homme rejeté, comme le Messie exalté par Dieu; il n'annonce pas le Fils de Dieu comme Paul l'annonça tout d'abord dans les synagogues, quoique, par une révélation divine, Pierre ait été le premier à le confesser comme tel. Christ est donc notre modèle parfait; il nous montre ce qu'est l'homme parfait. Un principe essentiel qui caractérise en premier lieu le Psaume 16, c'est l'entier abandon de Christ entre les mains de Dieu, sa confiance en Lui. Il ne se garantit pas lui-même, ne compte point sur soi, mais s'en rapporte à Dieu: «*Garde-moi, ô Dieu! car je me suis confié en toi*». Cela est d'une immense importance. Christ, comme Dieu, aurait pu se garantir lui-même; mais il n'était pas venu dans ce but. Christ était venu en amour pour souffrir, pour obéir, et ainsi pour sauver aussi par grâce, mais pour glorifier Dieu. Moralement parlant, il ne pouvait dévier de cela. Si l'on parle de sa puissance, nul doute que Christ aurait pu se délivrer lui-même; et quant à son droit à la faveur de Dieu comme Fils, s'il avait demandé douze légions d'anges, il les aurait eues. Mais alors, c'est Lui qui l'affirme, Christ n'aurait point accompli les conseils révélés de Dieu.

Cette soumission et cette dépendance étaient volontaires, mais parfaites, la seule chose convenable *dans la position* qu'il avait prise. — C'était la foi parfaite. Il était le chef et le consommateur de la foi, de l'abandon de soi, de la dépendance, de la confiance; ajoutons que la parole de Dieu était la révélation en vertu de laquelle il agissait, ce à quoi il obéissait, l'arme dont il se servait, comme il l'a prouvé lors de la tentation au désert. Christ étant la Parole et la vérité en personne, tout ce qu'il disait exprimait ce qu'il était (Jean 8: 25); mais il n'en est pas moins vrai que Christ obéissait, comme homme, à l'autorité des Ecritures, en faisait usage et agissait par elles; c'est comme homme qu'il dit: «Garde-moi, ô Dieu, car je me suis confié en toi».

Un second principe renfermé en partie dans ce qui précède, c'est l'entière subordination à la volonté de Dieu (dans ce psaume, il s'agit de Jéhovah, Dieu révélé aux Juifs; pour nous, il s'agit du Père et du Fils, d'un seul Dieu, le Père, et d'un seul Seigneur, Jésus Christ). «Tu as dit à Jéhovah: Tu es le Seigneur». Remarquez ces mots: *Tu as dit*; c'est Christ qui l'a dit. Christ était bien Jéhovah, mais dans sa marche ici-bas, il n'a point pris cette place. Etant en forme de Dieu, et ne regardant pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, il a pris la forme d'esclave et a été trouvé en figure comme un homme. Prise volontairement, gardée parfaitement dans la mort et à travers la mort, la place qu'il prit fut l'humiliation. Cet acte volontaire était divin et prouvait son titre divin; les créatures n'ont pas de place à prendre, mais à garder, quoique lorsqu'elles n'étaient pas gardées par Dieu, elles n'aient jamais agi de la sorte. La place qui a été donnée à Christ comme homme, mais qu'il a méritée, est la gloire (Jean 17); Il s'abaisse Lui-même et est élevé au dessus des cieux. Il avait dit à Jéhovah: «Tu es mon Seigneur», ce qui signifie: Je te suis subordonné. Sans cesser d'être Dieu, il avait pris en dehors de la Divinité une place dont la Divinité seule pouvait remplir les conditions; dans cette place, Il devait satisfaire Dieu comme homme, glorifier Dieu dans un monde d'apostasie et de péché, ayant contre lui tout ce qui était dans ce monde, et la puissance de Satan, et, vers la fin, même la colère de Dieu, afin d'accomplir la gloire de Dieu en justice. C'est ainsi qu'il dit: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi» — aussi haut que toi. Christ devait remplir la place de l'homme dans la condition dans laquelle la gloire de Dieu s'y trouvait intéressée. Homme parfait, quand il se trouvait dans ce caractère, il était seul dans sa perfection: personne pour le secourir ou même pour compatir avec lui. Sa confiance devait être en Dieu dans la vie et à travers la mort, que dis-je? même sous le poids de la colère divine; mais ici c'était dans le chemin de la vie et même ce chemin Dieu le lui avait fait connaître (verset 11). Mais de plus il existait sur la terre des objets de la faveur divine, dont Christ ne se séparait pas. Il n'en parle pas ici comme ayant été choisis par lui (c'est le cas dans l'évangile de Jean, lorsqu'il dit à ses disciples: «Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis», quoique là aussi pour un service), ni comme étant choisis par la grâce de Dieu, mais comme étant les objets du bon plaisir de Dieu dans le chemin qu'ils suivaient, manifestés moralement comme les saints qui sont en la terre, les personnes excellentes qui étaient dans le sentier où Il devait entrer lui-même. Cela est plein d'intérêt; il s'agit encore ici de la place morale de Christ homme, trouvant son plaisir dans ce en quoi Dieu trouvait le sien, comme il convenait à un être parfait avec Dieu, dont Moïse est le type remarquable en Hébreux 11: 24-26. Christ prend ici sa place parmi les saints,

parmi ceux qui étaient réellement mis à part pour Dieu. Il la prit de fait dans l'humiliation et l'obéissance la plus parfaite, lorsqu'il alla se faire baptiser du baptême de Jean avec ceux que l'Esprit de Dieu poussait à s'humilier. Lors du premier et du plus humble acte de la vie divine, l'acte d'un coeur qui s'abandonne à Dieu en confessant le péché, Celui qui ne connaissait pas de péché se joignit à ceux qui venaient le reconnaître; car cet aveu de leur part était la vie divine, et les consacrait à Dieu. Ils étaient véritablement les «personnes distinguées» de la terre. Quelle douceur, quelle consolation dans le désert, d'y voir Christ marchant dans ce chemin, victorieux de toutes les tentations qui s'y rencontrent, comme on le voit aussitôt après son baptême, liant l'homme fort au moyen de la vie qu'il possédait et qui était victorieuse de toute la puissance de l'ennemi! Evidemment, quoique nous trouvions dans ce Psaume la vie divine, le fruit de la grâce, il ne s'agit point ici de Dieu se manifestant soi-même, d'une bonté qui aille dans son caractère propre jusqu'à Dieu, puisqu'elle confessait le péché, tout en étant la grâce divine en Christ pour faire cela. Ajoutons qu'il n'appartenait pas proprement à Dieu, comme tel, de mourir, quoique seul l'amour parfait, seul un être qui fût Dieu, ait pu mourir comme Christ mourut, ait pu se livrer lui-même, laisser sa vie, et ainsi donner à son Père un motif de l'aimer pour ce qu'il a fait. Christ homme, agissait à la place de l'homme, devant Dieu et envers Dieu, comme les hommes auraient dû le faire; mais il agissait d'une manière absolue, parfaite et libre dans son amour pour le Père, ce qu'il n'aurait pu faire sans être lui-même divin. Qu'une personne divine ait agi de cette manière, cela est d'une valeur au-delà de toute expression. Voilà, outre beaucoup d'autres choses, ce que le Sauveur a fait pour nous, Lui, homme à notre place, étant dans la perfection de cette place les délices de Dieu, et l'occupant suivant ce qu'elle devait être au milieu d'un monde pécheur, en quoi précisément il glorifiait Dieu. Il est très important pour l'instruction et pour l'assurance de nos âmes de voir ainsi Christ, objet adorable de délices. Ce sentier de Christ, ni l'oeil du milan, ni aucune pensée de l'homme ne l'aurait découvert, si Lui, l'homme parfait, n'y avait marché. Ce sentier de la vie, nous l'avons vivant, dans une personne, dans un être vivant qui doit être l'objet de notre amour. Assurément, la parole écrite nous fournit dans tous leurs détails les éléments de cette vie, mais en même temps, quelque nombreux et précieux que soient les préceptes qui dirigent notre marche, elle nous fait beaucoup connaître de cette vie, dans celle de Christ lui-même; en sorte que nous comprenons notre vie, selon le degré de spiritualité avec lequel nous saisissons, dans ses motifs, ou plutôt dans son motif et sa nature, la vie de Christ présentée dans les Evangiles ou d'autres portions de l'Ecriture.

Même quand il s'agit de préceptes, nous sommes exhortés à marcher d'une manière digne du Seigneur afin de lui plaire à tous égards; or pour cela, il faut évidemment avoir la vraie et pleine connaissance de ce qu'Il est.

Telle que je l'ai décrite, la vie divine, parfaite en soi, mais manifestée dans la connaissance du bien et du mal, et démontrée au milieu du mal démontrée en nous, qui sommes renouvelés en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés — se présente ici dans la séparation complète d'avec le mal et surtout dans la confession de Jéhovah comme mobile et source de la vie. Il repousse tout ce qui peut être appelé un autre Dieu; il n'a aucune part à cela et le

rejette absolument. Il s'attache à Jéhovah (verset 4). La fidélité envers Jéhovah caractérise la vie de Christ sur la terre; la fidélité envers Christ caractérise la nôtre; Christ est tout et en tous. Jéhovah est non seulement le Seigneur auquel il obéit, mais aussi la portion de son héritage. Christ n'a pas cherché autre chose; plus encore que les sacrificateurs d'autrefois, car son coeur et ses affections étaient engagés, Christ possédait en Jéhovah son héritage et la portion de son breuvage, la coupe qu'il devait boire ici-bas, c'est-à-dire sa jouissance en espérance, sa provision pour la route. Voici, je le suppose, la différence entre l'héritage et la coupe: l'héritage est la portion permanente de l'âme, tandis que la coupe est l'image de ce qui occupe les sentiments et de ce qui se présente à l'esprit de l'homme pour l'occuper le long du chemin. Dieu donne à boire la coupe de la colère aux méchants; le Seigneur eut à boire la coupe de la colère sur la croix. Ma coupe est comble — la bénédiction dont elle est pleine en dépasse la mesure; nous avons aussi coutume de dire: C'est une coupe amère. Il s'agit non seulement des circonstances que nous traversons, à moins que nos âmes ne leur soient asservies, mais de ce que nous ressentons, de ce que nos esprits éprouvent, de ce qui les domine dans ces circonstances. Au Psaume 23, par exemple, les circonstances sont toutes affligeantes, mais au travers de toutes, l'Eternel est son Berger, et sa coupe est comble de joie et de bénédiction. Ainsi pour Christ; Jéhovah est la portion permanente de son âme et, en même temps, tout le long de sa marche ici-bas, Celui sur lequel son coeur se repose; Jéhovah forme et caractérise ses sentiments bien plus que toute l'affliction qu'il endure, sauf à la croix. Ma viande, dit-il, est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir Son oeuvre. Jamais l'homme n'a pu entrer dans les pensées de Christ, pas même ses disciples. Une seule, qui jadis se tint assise à ses pieds, a été mue dans son affection pour Lui par un sentiment auquel Christ a donné une voix, mais de manière à faire ressortir le mal profond qui dominait chez les autres; mais il avait une viande à manger qu'ils ne connaissaient pas. Jéhovah, la portion de son breuvage, était plus près de lui que les circonstances de la vie, auxquelles, en homme, Il était pleinement sensible et qui auraient pu l'oppresser. Nous en exceptons la croix, mais non, Il est sa portion là plus que partout ailleurs, car c'est la colère de Jéhovah Lui-même qui s'appesantissait sur son âme dans la coupe qu'Il but alors. A part cela, Jéhovah était si véritablement la grande circonstance et la substance de sa vie à travers toutes choses, qu'il pouvait seulement désirer que sa joie fût accomplie dans ses disciples. Cette joie de Christ venait de Dieu seul, voilà Sa perfection. Le monde, pour lui, n'était qu'un désert altéré et sans eau, mais la faveur de Jéhovah valait mieux que la vie; elle était sa vie en pratique au milieu d'un monde où il était sensible à tout, mais avec Jéhovah réalisé. Entre lui et toutes ces choses se plaçait Jéhovah et sa faveur, la vie de son âme. Tel aussi le chrétien, quoique peut-être isolé ou emprisonné: «Réjouissez-vous dans le Seigneur, je le dis encore: réjouissez-vous». L'homme naturel a des circonstances entre lui et Dieu; la foi a Dieu entre le coeur et les circonstances. Quelle différence! Il n'y a point de paix semblable à celle que procure le refuge dans le tabernacle, loin des insultes des hommes. Mais cela, c'est la vie divine au travers du monde; c'est avoir Jéhovah pour héritage (pour nous, c'est le Père et le Fils, une révélation plus complète par le Fils lui-même), Jéhovah comme portion permanente de l'âme; Jéhovah comme la joie actuelle du coeur, comme la force qui le remplit et qui donne sa saveur à la vie (comparez Psaumes

64; 23). Vient en troisième lieu cette précieuse confiance, que Jéhovah maintient notre lot; alors nous n'avons confiance ni en nous-mêmes, ni en des circonstances favorables, ni en «une montagne en laquelle Jéhovah avait fait que la force se tenait», mais uniquement en Lui. Prends tes délices en Jéhovah, Il t'accordera les désirs de ton coeur. La foi s'appuie sur Jéhovah, sur l'amour du Père et de Jésus. Nous n'avons que faire des circonstances, sauf pour les traverser avec Dieu; ce ne sont pas elles qui nous procureront jamais un bonheur et une paix infaillibles. Christ a réalisé cela d'une manière parfaite; il n'avait que Jéhovah, ne comptait point sur autre chose. L'apôtre Paul en est aussi un exemple frappant, et c'est en principe, le sentier que chaque chrétien, une fois ou l'autre, sera exercé à suivre. La vie de la foi se résume ainsi: Dieu lui-même est la part de notre héritage et de notre breuvage, Il maintient notre lot. Pour nous chrétiens, cette vérité trouve un précieux développement dans la connaissance du Père et du Fils; mais le principe reste le même; c'est la vie de Christ; on en jouit, et à l'exclusion de toutes les choses qui pourraient devenir l'objet de la confiance ou la portion du coeur et en contraste avec elles. Ce principe, exprimé dans le Psaume 16, selon les relations d'un Juif, est essentiellement vrai en tous temps.

Je désire faire remarquer un trait caractéristique du Psaume 16^{ème} et qui ressort surtout de la comparaison avec le Psaume suivant. Les circonstances extérieures, quoique ici sous-entendues, ne sont pas mentionnées une seule fois; c'est une vie divine avec Dieu, qui ne connaît que Lui et ne vit dans l'intimité journalière que de Lui seul; on trouve, il est vrai, la mort, le Hadès, le sépulcre, mais ils ne sont mentionnés que comme une occasion pour l'exercice de la puissance et de la fidélité de Jéhovah. Ce Psaume nous dépeint l'homme vivant dans ce monde par Jéhovah, avec Jéhovah, en vue de Lui et jouissant de Lui pour toujours en dépit de la mort. Les circonstances ne sont que des circonstances, elles ne sont point le sujet du Psaume; la vie divine ne passe jamais. «Nos regards», dit l'apôtre, «n'étant pas fixés sur les choses qui se voient, mais sur celles qui ne se voient pas; car les choses qui se voient sont pour un temps, mais celles qui ne se voient pas sont éternelles»; telle est l'expression chrétienne de cette vérité. La première partie de la phrase, dont j'ai omis la citation, parle de l'effet de cette vérité quant aux circonstances; on la comparera mieux avec le Psaume suivant. L'apôtre exprime admirablement la vie elle-même en un seul mot: «Car pour moi, vivre, c'est Christ, et mourir», peut-on s'en étonner, était «un gain». Il est important de se rappeler qu'il y a une vie divine intérieure qui habite et se réjouit en Dieu, n'ayant pas affaire aux circonstances, quoiqu'elle nous rende capables de les traverser, mais favorisée en nous par les circonstances, parce qu'elles détruisent la chair et la propre volonté, et qu'ainsi nous vivons plus complètement de la vie intérieure avec Dieu, La conséquence en est pour l'âme un sentiment profond de bénédiction: «Les cordeaux me sont échus en des lieux agréables». Christ n'aurait pas pu dire cela de cette manière, s'il avait eu le royaume pendant sa vie ici-bas; nous ne pourrions pas le dire non plus, même dans le paradis terrestre ou si nous avions le monde entier à notre disposition.

Cette relation vivante avec Dieu jette une telle clarté, une telle auréole sur toutes choses, elle allume dans l'âme un sentiment si direct de la bénédiction divine, que rien ne peut lui être

comparé, sauf l'entière réalisation de cette bénédiction en la présence de Dieu. Un homme avec Dieu, jouissant de Lui dans une nature capable de le faire avec la conscience du résultat final et nécessaire, lorsque cette jouissance sera pleinement accomplie sans aucun nuage; un homme tel que Christ a été dans ce monde avec Dieu, voilà la joie la plus parfaite qui puisse exister, sauf l'accomplissement éternel de tout ce qu'elle a fait connaître et goûter à l'âme. Il ne s'agit point ici de la part du Messie, mais de cette joie touchant laquelle Christ disait: «afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux». Il va sans dire qu'Il héritera toutes choses, mais je ne pense pas qu'il s'agisse de cela en cet endroit; ce n'était point là la joie qui était devant Lui, pour laquelle il a enduré la croix ayant méprisé la honte. Il y a «un héritage incorruptible, sans souillure, inflétrissable, conservé dans les cieus pour nous», on en a la conscience lorsqu'on se réjouit en Dieu. La vie trouve là ses délices; en la présence de Dieu il y a un rassasiement de joie.

Les cordeaux échus en des lieux agréables représentent, ce me semble, la joie de Christ homme, en Dieu et dans ce qui était devant Dieu (comparez Colossiens 3: 1-3). Ce qui suit est l'expression de cette vie dans son activité envers Dieu: «Je bénirai l'Eternel qui me donne conseil». Dans la vie divine, nous avons besoin de conseil, de l'instruction positive de la sagesse (la sagesse est une direction, un guide divin dans la confusion du mal au milieu de ce monde), pour être sages quant au bien, non pas comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages; saisissant l'occasion, non point comme étant sans intelligence, mais comprenant quelle est la volonté du Seigneur. Jéhovah donne conseil; de sorte que si quelqu'un manque de sagesse, qu'il demande à Dieu qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches. Voilà l'immense avantage d'être conduit directement par Dieu: Dieu est intéressé à conduire le juste dans le vrai sentier qui lui convient à lui-même à travers le désert où il n'y a point de chemin. L'innocence jouissant des bénédictions de Dieu n'avait pas besoin de chemin. En un monde séparé de Dieu, quel chemin trouver? Retourner en arrière? Impossible; aucun pécheur n'est jamais revenu à l'innocence; le chemin de l'arbre de la vie est fermé de ce côté. Comment donc un chemin à travers un monde sans Dieu? Mais Dieu qui peut faire un chemin, s'il donne une vie nouvelle et à cette vie un objet nouveau, — lui-même connu dans le ciel, — s'il y a une nouvelle création, et si nous sommes créés de nouveau. Or, Christ est une vie nouvelle; en accord avec cette vie et comme homme dépendant de Dieu, il traverse le monde et arrive à une nouvelle place donnée à l'homme. C'est Dieu qui a préparé le chemin pour l'homme revêtu de cette vie, il l'a préparé pour Christ qui était cette vie et par conséquent la lumière des hommes. Avec ce chemin, Dieu a aussi préparé les oeuvres qui y conviennent, «les bonnes oeuvres qu'il a préparées d'avance, afin que nous marchions en elles». Cette dernière pensée dépasse un peu, il est vrai, la portée du Psaume 16; il contient cependant l'idée de l'activité de la nature divine en l'homme et ne se borne pas à la marche juste et sainte de l'homme qui a cette vie, devant Dieu, chose, en son lieu, aussi importante que l'autre. Ainsi Moïse ne dit pas: «Montre-moi *un* chemin à travers le désert», mais: «Montre-moi *ton* chemin, afin que je te connaisse et que je trouve grâce devant tes yeux». Ce que Moïse cherchait, Jéhovah le donne: le conseil et les directions de son amour. Voilà la marche de Christ, voilà comme il conduit ses brebis, allant devant elles; et maintenant nous sommes

conduits par l'Esprit de Dieu, étant nous-mêmes fils de Dieu. C'est là le sentier divin de la sagesse, que l'oeil du milan n'a point découvert, le sentier de l'homme, mais de l'homme possédant la vie de Dieu, marchant au-devant de la présence de Dieu, vers l'héritage incorruptible, par un chemin non corrompu, le sentier de Dieu à travers ce monde. Mais, dans ce chemin, Dieu donne conseil, et pour cela il faut être dépendant de Dieu comme Christ l'était. «Tu me conduiras par ton conseil», dit même le résidu d'Israël, et nous lisons au Psaume 32: «Je te guiderai de mon oeil». Je le répète, Jéhovah est intéressé à conduire l'homme de Dieu et notre âme l'en bénit; c'est dans ce sentier que Christ marcha. La parole écrite est le moyen principal d'y marcher; toutefois, il y a aussi l'action directe de Dieu en nous par son Esprit; mais il y a de plus l'intelligence divine: «Durant les nuits mes reins m'enseignent». La vie divine est une vie intelligente; je ne sépare point cela de la grâce divine en nous, cependant c'est autre chose qu'un conseil donné par Dieu; nous pouvons être remplis de la connaissance de sa volonté en toute sagesse et intelligence spirituelle (Colossiens 1: 9, 10). «Et pourquoi aussi», disait Jésus aux Pharisiens, «ne jugez-vous pas par vous-mêmes de ce qui est juste?» Ainsi, dégagés des influences extérieures, les pensées secrètes et les mouvements intimes du coeur enseignent ce qui est conforme au sentier de Dieu dans ce monde. Un homme doué d'intelligence spirituelle, discerne toutes choses. Il s'agit de l'opération intérieure de la vie (en nous c'est par la grâce) touchant les choses divines et se manifestant par la connaissance du sentier divin, de ce qui est agréable à Dieu. En Christ cela existait d'une manière parfaite; en nous, cela existe selon la mesure de notre spiritualité; or, voici à quoi le chrétien doit être particulièrement attentif, c'est de ne point négliger ce qu'une vie divinement instruite lui suggère et lui fait conclure lorsqu'elle est dégagée de l'influence des circonstances environnantes. Cela peut paraître insensé, mais si l'on agit ainsi dans une humble dépendance de Dieu, il sera démontré, en fin de compte, que c'était sa sagesse. Du reste, l'intelligence divine se distinguera toujours d'une imagination exaltée.

D'abord, l'état de l'âme duquel je parle est tout l'opposé d'une imagination exaltée, car la prétention à une direction spirituelle spéciale n'est jamais humble; puis le contrôle que la parole de Dieu exerce et qui gouverne la vie divine tout entière est là pour juger toute fausse prétention. La vie divine est toujours absolument assujettie à la Parole: Christ qui était cette vie, même la Parole et la Sagesse, et précisément parce qu'il l'était, a toujours pleinement honoré la parole écrite comme étant les directions et l'autorité de Dieu pour l'homme. Cependant, en pratique, l'exercice de la vie divine ne se résume pas tout entier dans le fait qu'on est dirigé par Dieu; elle ne regarde absolument qu'à lui: «Je me suis toujours proposé Jéhovah devant moi», dit Christ comme homme ici-bas, aussi ne détournait-il jamais ses yeux de lui. Nos coeurs doivent l'avouer, pour eux c'est souvent le contraire. Quelle séparation de tout ce qui est mal, quelle puissance morale au milieu du monde, si nous étions ainsi constamment! Rien de comparable ici-bas à la dignité d'un homme qui marche continuellement avec Dieu, et cependant rien n'est plus éloigné d'une chute, parce que cette marche est dans l'humilité; l'humilité parfaite s'y trouve; l'orgueil et l'égoïsme ne sont ni pratiqués, ni recherchés en la présence et dans la jouissance de Dieu; mais quelle absence du moi, quel renoncement de toute volonté, quel oeil simple et, dans l'intention, quelle activité

remarquable et sérieuse, quand le Seigneur est l'unique objet, le but unique! Je dis: le Seigneur, parce qu'il est le seul objet qui puisse dominer et sanctifier le coeur; tout cède lorsqu'il s'agit de lui obéir; quand le devoir et l'intention du coeur vont ensemble, et sont une seule et même chose, il remplit à lui seul tout le coeur de lumière. Voilà ce que Jacques appelle «la loi parfaite de la liberté», parfaite obéissance, et néanmoins parfait propos arrêté du coeur, comme dit Jésus: «afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais». Nous disons comme chrétiens: Christ est tout, et celui qui l'aime garde ses commandements. De même Jésus se proposait toujours Jéhovah devant lui. C'est là la perfection de l'homme comme tel; la constance et la pureté avec lesquelles nous agissons ainsi, sont la mesure de notre degré de spiritualité. Mais si Jésus s'est constamment proposé Jéhovah devant soi, assurément Jéhovah ne pouvait lui faire défaut, et il ne nous fera pas défaut non plus. Ayant marché de cette manière, Christ maintient les saints dans le même sentier que lui. «Je me suis toujours proposé Jéhovah devant moi; et puisqu'il est à ma droite, je ne serai point ébranlé». C'est par la foi que l'on connaît cela. Dieu peut permettre que nous souffrions pour la justice; Christ a fait de même; que nous soyons mis à mort; Christ l'a été; mais il ne peut laisser tomber à terre un seul cheveu de notre tête, il ne peut manquer de nous introduire dans la vie suivant le sentier dans lequel nous marchons; néanmoins il est ici question de la confiance en Jéhovah lui-même, de la foi, non point de la justice en Jéhovah, sujet du Psaume suivant. En marchant dans le sentier de l'homme suivant la volonté de Dieu et en ayant Dieu seul devant elle comme le but et l'objet qui sanctifie, — la foi sait que Dieu est à sa droite. Jéhovah protégera, comment et par quoi, n'entre pas en question; ce sera la protection de Jéhovah. Quelle force cela donne en traversant un monde où tout nous est hostile et quelle puissance de sanctification nous y trouvons! Il n'y a pas d'autre motif que Jéhovah, pas d'autre ressource que lui; hors de lui aucune chose qui puisse répondre aux désirs du coeur, et en laquelle il veuille chercher son assurance. Aussi quoiqu'il arrivât, Christ s'attendait patiemment à Jéhovah sans chercher d'autre délivrance; nous devons agir de même et voilà précisément ce qui rend la marche parfaite: nous ne dévions ni d'un côté ni de l'autre pour nous faire le chemin plus facile. Cette pensée devient celle de notre Psaume: la mort était devant Christ. Comme Abraham, appelé à sacrifier son fils dans lequel les promesses devaient s'accomplir, Christ, vivant sur la terre, devait renoncer à toutes les promesses qui lui appartenaient à juste titre, et avec elles, il devait renoncer à la vie. Son affliction à cet égard, car il ressentait toutes choses d'une manière parfaite, est décrite dans le Psaume 102; mais comme Abraham qui se confia en Jéhovah et reçut, en figure, Isaac d'entre les morts, Christ aussi, le chef et le consommateur de la foi, se confie parfaitement en Jéhovah, en vue de sa propre mort. Il se proposait constamment Jéhovah devant lui, Jéhovah était à sa droite, c'est pourquoi son coeur se réjouissait et sa gloire tressaillait de joie; sa chair habitait en assurance, car Jéhovah dans lequel il se confiait, n'abandonnerait pas son âme dans le Hadès et ne permettrait pas que son bien-aimé, ou son Saint, vit là corruption. «Ton saint» n'a pas ici le même sens que «les saints de la terre»; les saints sont ceux qui sont mis à part, consacrés à Dieu; «Ton saint» est celui qui marche pieusement, qui est agréable à Dieu, c'est Christ connu dans ce caractère; le même nom lui est donné au Psaume 89: 19: «touchant.

ton bien-aimé». Remarquons qu'il est dit: *Ton* saint, celui qui appartient moralement à Dieu par la perfection de son caractère. Les chrétiens sont tels, mais pleins d'imperfections; ils sont saints, mis à part pour Dieu, mais ils sont aussi les «élus de Dieu, saints et bien-aimés», et doivent marcher comme tels, revêtant le caractère de grâce selon lequel Christ marcha ici-bas. La première partie de Colossiens 3 montre cette vie pleinement déployée en nous; Ephésiens 1: 4, la montre en résultat dans sa perfection. Cette confiance de l'âme pieuse en la fidélité de Jéhovah, la conclusion de la foi que d'après cette nature il ne peut en être autrement et la conscience d'être en relation avec Dieu comme objet de ses délices, tout cela est fort beau dans ce Psaume. Il n'est pas dit: «Tu me ressusciteras»; mais, dans la pensée de Celui en qui habite la puissance de la vie, il est impossible que Jéhovah laisse dans le Hadès, loin de lui dans la mort, l'âme qui possède cette vie et qu'il abandonne à la corruption l'objet de ses délices. Cette confiance et cette conclusion morales sont de toute beauté, «il n'était pas possible, dit Pierre, qu'il fût retenu par elle»; cela peut aussi comprendre sa personne, mais sa puissance ne saurait être séparée de cette grâce. La même confiance découlant de la vie en lui se manifeste en ce qu'il est sûr que Jéhovah lui fera connaître le chemin de la vie. C'est ici la perfection de la foi par rapport à la vie, mais cette foi est en Jéhovah. «Tu me feras connaître le chemin de la vie», peut-être à travers la mort, car si Christ devait être parfait avec Dieu, c'est là que conduisait ce sentier, mais non point pour y rester, sans quoi ce sentier n'eût pas été celui de la vie. Jéhovah ne pouvait pas lui en indiquer d'autre. L'homme, en dépit des avertissements, avait pris le sentier de la mort, le sentier de sa propre volonté et de sa désobéissance; mais Christ est survenu, l'homme obéissant. Il n'y avait pas de sentier pour l'homme dans le paradis, pas de sentier naturel de vie dans le désert du péché. L'homme n'avait pas la vie en lui-même; quel sentier de la vie nouvelle et divine en l'homme pouvait-il donc y avoir pour l'homme, dans un monde de péché au milieu d'hommes déjà séparés de Dieu? La loi, il est vrai, en avait proposé un, mais ce chemin-là n'avait servi qu'à manifester la corruption de la nature humaine; il donna la connaissance du péché et le rendit excessivement pécheur. Christ qui avait la vie, aurait, sans aucun doute, pu garder ce sentier, même il le garda parce qu'en lui il n'y avait pas de péché; en cela, toutefois, il était seul dans ce chemin et complètement séparé de nous qui sommes pécheurs. Mais dans un sentier de foi il pouvait s'associer à ceux qui étaient vivifiés par la parole, confessant le péché et non point observateurs de la loi, jugeant tout mal, séparés des pécheurs par la grâce qui les vivifiait et suivant, tout en n'étant pas du monde, le sentier de la foi à travers le monde vers le résultat définitif de la vie divine, qui n'était pas sur la terre et ne pouvait être atteint qu'en passant par la mort de la chair. Christ n'avait en soi rien à juger, rien à confesser, rien à quoi ou pour quoi il eût dû mourir; mais il pouvait marcher dans le sentier saint de la foi à travers le monde, sentier dans lequel eux-mêmes, vivifiés par la grâce, devaient marcher; mais pour eux, ce sentier saint était nécessairement la mort, car il existait une vie de péché. Christ aurait pu demeurer seul, il aurait pu avoir douze légions d'anges et monter au ciel; mais, je le dis avec révérence, quoique cela eût été juste en ce qui le concerne, devenir homme dans ce but n'aurait pas eu de sens. Non seulement Christ meurt pour nous (la vie, non pas l'expiation, est le sujet de ce Psaume), mais s'étant proposé de nous accompagner, même de nous précéder,

il parcourt ce sentier à travers la mort, afin d'en détruire pour nous le pouvoir. Comme il avait vaincu auparavant la puissance de Satan dans ce monde, de même il la détruisit dans la mort; mais ce sentier, il le parcourt seul, les disciples ne pouvaient pas le suivre aussi loin avant qu'il eût anéanti la puissance de Satan dans la mort: «Tu ne peux pas me suivre maintenant, mais tu me suivras plus tard»; ni la force de la volonté humaine, ni l'affection n'étaient suffisantes. Mais une fois mort au péché et fortifié par la force de Christ, Pierre, comme Christ, put se laisser ceindre et conduire par un autre là où la nature ne voulait pas aller. A partir du baptême de Jean, Christ se joignit à ces «saints qui sont en la terre», marcha dans le sentier de la vie, parfaitement séparé du péché, et seulement avec Dieu, faisant sa volonté, et fut l'exemple de ce sentier de la vie dans l'homme; puis étant mort au péché, Christ vit pour Dieu là où cette vie a son plein couronnement, là où le mal n'existe plus. Christ agit ainsi par la foi tout le temps de son séjour terrestre, mais comme homme en un monde séparé de Dieu et prenant la parole pour son guide, vivant de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, comme aussi nous devons le faire. La résurrection a démontré la perfection d'une vie qui était constamment selon l'Esprit de sainteté. Mais maintenant Christ vit de cette vie là où elle a sa place propre, et c'est cela qu'il anticipe, quoique à travers la mort, dans une vie qui n'a jamais discontinué: «En ta présence il y a un rassasiement de joie». Cette présence, sans cesse l'objet de ses délices, est maintenant sa joie parfaite: «A ta droite il y a des plaisirs pour toujours».

Voilà la vie telle qu'elle est avec Dieu, la vie manifestée comme un homme dans ce monde, s'associant aux saints de la terre et marchant dans le même sentier qu'eux (ce n'est pas Christ les unissant à lui-même), la vie devant Dieu et, regardant toujours à lui, une vie que ni l'homme innocent, quoique sans péché, ni l'homme pécheur ne pouvaient connaître, une vie dont, en réalité, on ne devait pas vivre dans le Paradis et dont on ne pouvait pas vivre comme appartenant au monde, mais dont il vivait à Dieu à travers le monde, se proposant toujours Jéhovah devant soi. Telle est la vie que nous devons vivre. «Je suis crucifié avec Christ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi; et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi». Christ, ce Psaume le montre, vécut de la vie de la foi et ne vécut jamais que de foi; et ce fut là sa perfection. Dans ce monde, il n'y en a pas d'autre pour l'homme. C'est une vie qui n'a pour objet que le Seigneur lui-même, qui n'a, chose merveilleuse, pas un seul objet dans ce monde; car autrement ce n'est pas la foi, mais la vue ou la convoitise. L'homme innocent n'avait pas d'objet, il jouissait paisiblement de la bonté de Dieu; l'homme séparé de Dieu a beaucoup d'objets, mais tous ils détournent son coeur de Dieu et aboutissent à la mort. Moralement séparé de Dieu, il peut trouver la famine dans le pays sans que Dieu soit l'objet de son coeur. Mais la vie nouvelle qui descend d'auprès du Père, regarde avec désir vers sa source et devient en l'homme cette nature qui tend vers Dieu, qui a le fils de Dieu pour objet, comme le dit Paul: «afin que je gagne Christ». La vie n'a aucune part dans ce monde, et comme vie en l'homme, elle regarde à Dieu, s'appuie sur Dieu, sans chercher d'autre soutien, obéit à Dieu et ne peut vivre que de foi. Mais c'est une vie d'homme, elle ne va pas jusqu'à Dieu. Dieu comme tel, est saint, juste, il est amour, mais ne peut évidemment vivre de foi, lui qui en est l'objet. Cette vie n'est pas non plus précisément la vie des anges, quoiqu'ils soient saints, obéissants et pleins

d'amour; c'est la vie de l'homme vivant entièrement pour Dieu et en vue de Dieu dans un monde qui s'est détourné de lui, vivant ainsi par la foi; car il ne s'agit pas seulement d'un service dans ce monde, que les anges aussi peuvent rendre; mais, moralement, nous ne sommes pas du monde, puisque la vie est descendue du ciel: «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde», dit Christ. Toutefois, quant à notre place d'hommes nous sommes du monde, par conséquent nous devons vivre de manière à ne pas en être moralement. Objectivement nous sommes entièrement hors du monde, mais nous avons affaire avec Dieu, sans quoi ce serait de l'idolâtrie. Ainsi, tandis que cette vie est une vie d'homme et comme telle, rien de plus, cependant elle doit être absolument pour Dieu selon la nature de Dieu et ce en quoi elle vit, elle le vit à Dieu. Le Père qui est vivant avait envoyé Christ, et Christ vécut (dia ton Patera) à cause du Père; ainsi il dit: «Celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi». Dieu est la mesure de la perfection de motif et, par conséquent, pour l'avenir, celle de la perfection de jouissance, et le cœur se moule entièrement sur lui. Cette vie de l'homme, Christ la commença et l'acheva tout entière. C'est hors de cette vie que Satan cherchait à le faire sortir dans le désert, pour avoir une volonté à lui en changeant les pierres en pain; pour se défier de Dieu, en éprouvant si Dieu accomplirait ou non sa promesse; et enfin pour avoir un objet: les royaumes du monde. Cette dernière chose aurait détruit la nature même de la vie, et Satan pleinement découvert est aussitôt chassé. Christ ne voulait pas quitter sa place d'homme dans la dépendance, l'obéissance et la confiance illimitée en Jéhovah. Son sentier ici-bas était avec les excellents de la terre, parfait dans la vie qui était descendue du ciel, mais dont il vivait sur la terre en regardant au ciel. Quels que soient les privilèges de notre union avec Christ, il est très important que le chrétien vive dans la crainte de Dieu et dans la foi en lui, selon la vie de Christ. Il ne s'agit pas de notre responsabilité humaine sans loi ou sous une loi comme fils d'Adam; c'en est fait de nous sur ce terrain-là; mais de la responsabilité de la vie nouvelle de la foi, étrangère et voyageuse ici-bas vie descendue du ciel. «Dieu nous a donné la vie éternelle et cette vie est dans son Fils; celui qui a le Fils a la vie»; c'est une vie dont l'homme vit en traversant ce monde, mais qui est en dehors du monde quant à son objet; une vie de foi, qui trouve en la présence de Dieu un rassasiement de joie. Une vie d'homme, quoique parfaite pour Dieu et dans sa joie en lui, ne va pas jusqu'à Dieu. Voilà ce que fut Christ, et bien plus que cela; voilà aussi ce que nous sommes en tant que chrétiens; seulement n'oublions pas que le développement de cette vie en nous n'est pas, comme dans ce Psaume, en rapport avec le nom de Jéhovah, mais avec la pleine révélation du Père et du Fils. L'être béni qui vécut ainsi comme homme sur la terre est maintenant assis comme homme à la droite de Dieu où il y a des plaisirs pour toujours; il est avec Celui en la présence duquel il y a rassasiement de joie. Sa chair n'a pas vu la corruption et son âme n'a pas été abandonnée dans le séjour des morts. En vue de la joie qui lui était proposée, il a méprisé la honte et enduré la croix, *lui le chef et le consommateur de la foi*.

Psaume 17

Le Psaume 16 nous a montré la vie spirituelle intérieure de Christ, par conséquent aussi la nôtre, aboutissant à la joie ineffable de la présence de Dieu. Le Psaume 17 considère cette

vie au point de vue pratique ici-bas et en rapport avec les difficultés qu'elle rencontre au milieu des hommes opposés à ce qui est juste. L'état de l'âme est toujours caractérisé, comme au Psaume précédent, par une entière dépendance de Dieu, mais quant à son intégrité envers Lui, et en opposition à l'homme, elle peut faire appel à la justice. Toutefois, elle ne se venge point elle-même, mais s'en remet entièrement à Dieu, et elle recueille ainsi les fruits de Ses voies en justice. Ne pas se venger soi-même, montrer la patience de la vie nouvelle au milieu du mal, regarder à Dieu et tout lui remettre — voilà le grand secret de la sagesse pratique. Cela suppose une marche intègre dans le sentier de la vie divine et ainsi la possibilité d'en appeler au jugement nécessaire de Dieu quant à cette marche, dans la connaissance de ce qu'il est et la confiance en lui; mais même alors on demande la délivrance, non point la vengeance, pourvu seulement que les plans des iniques soient déjoués. Si nous n'avons pas marché d'une manière intègre, la confiance en Dieu est encore notre vraie place; il épargne et restaure en grâce, car il est abondant en miséricorde. Mais ce point-là, quoique d'autres Psaumes s'en occupent, n'est pas le sujet de celui-ci. Ici la chose dont il est question, c'est la vie intègre à laquelle Dieu a égard et qu'il défend contre les hommes de ce monde; car il s'agit de Christ et des chrétiens, pour autant qu'ils vivent de la vie de Christ, quoique l'application directe de ce Psaume soit, comme toujours, à Christ et au résidu. Jéhovah écoute les justes et prête l'oreille à la requête qui ne part point de lèvres trompeuses. Remarquons que, dans ce Psaume, la vie de Christ est présentée comme devant rencontrer, dans le monde, l'opposition et l'hostilité des hommes du monde. Nous avons vu comment cette vie, associée aux saints de la terre, était séparée de la terre, la traversant comme étrangère, quoique y habitant humainement; mais, — et cela prouve que le coeur n'a toujours que Jéhovah seul pour objet, — la foi sait que les hommes de ce monde sont des hommes de la main de Dieu (*); ils servent à éprouver le coeur et, pour ce qui nous concerne, à nous garder étrangers dans ce monde, auquel nous sommes sans cesse en danger de nous mêler. Toutefois Dieu délivre de ces hommes-là. Pour des raisons infiniment précieuses, Christ ne fut pas délivré, aussi se livrait-il volontairement. Le coeur a ici le sentiment de son intégrité et compte par conséquent sur la délivrance; mais il n'y a aucun esprit de vengeance. C'est l'Esprit de Christ lui-même, plus élevé par conséquent que l'esprit du résidu, et bien plutôt l'esprit chrétien. Il y a la conscience de la justice et de l'intégrité, mais une entière dépendance du Seigneur à ce sujet, non pas pour ce qui concerne la justification, — il ne s'agit pas de cela ici, — mais pour ce qui concerne la délivrance. «Je n'ai rien sur ma conscience», dit Paul, «mais pour cela je ne suis pas justifié»; «si notre coeur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance envers Dieu». Jésus dit: «Le Père ne m'a pas laissé seul, parce que moi je fais toujours les choses qui lui plaisent». Il y a conscience de justice et confiance en Dieu; le coeur en appelle à lui à cause de la justice. Tout cela est juste, c'est une juste appréciation de Dieu, que d'avoir la confiance qu'il ne veut et ne peut pas être inconséquent avec lui-même.

(*) C'est ainsi qu'il faut traduire au verset 14.

Mêler à cette pensée un désir de vengeance, c'est en déchoir. Voici d'autres traits qui caractérisent cette vie consciente: Non seulement c'est une marche intègre, mais aussi un coeur éprouvé, dont les mouvements secrets sont seuls avec Dieu. Lorsque les reins

enseignent, Dieu sonde, mais il ne trouve rien. Absolument vrai de Christ, cela est aussi vrai du chrétien quant au propos arrêté de son cœur et pour autant qu'il ne garde rien, qu'il ne cache rien à Dieu; cela peut arriver même après une chute, mais alors dans une entière et profonde humiliation: «Tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime». Même chose en Job, qui avait la ferme conscience de son intégrité et non pas celle de ne pas avoir failli. Les errements de la nature humaine devaient être réprimés et jugés, et il ne put le faire qu'après s'être humilié en la présence de Dieu. Dieu rend témoignage à Job qu'il s'était pendant longtemps maintenu intègre sous tous les rapports; il agissait comme devant Dieu en toute occasion, (sans toutefois se connaître lui-même comme il le fallait). Christ a toujours marché de cette manière, et son cœur étant mis à l'épreuve, il ne s'y trouva jamais autre chose que de l'intégrité envers Dieu. De plus, il avait un dessein arrêté, c'est que sa bouche aussi ne transgressât pas (*). Il était un homme parfait, comme le dit Jacques. Ensuite, à l'égard des actions des hommes, — car il marcha comme un homme dans ce monde, — la parole de Dieu était sa règle absolue; c'est par elle qu'il s'est gardé de la conduite de l'homme violent. Or il n'y a point d'orgueil, mais une entière dépendance de Jéhovah dans le droit sentier: «Affermis mes pas en tes sentiers afin que les plantes de mes pieds ne chancellent point». Telle fût la vie pratique de Christ dans ce monde; c'étaient là sa vie et sa marche en elles-mêmes.

(*) On peut traduire ainsi la fin du verset 3.

Dans ce qui suit, à partir du verset 6, cette vie intègre est présentée comme s'attendant à Dieu, en face de l'opposition et de l'hostilité qu'elle rencontre de la part des méchants. La bonté et l'amour de Jéhovah sont pour le fidèle l'unique appui en présence de l'ennemi; voilà encore la perfection. Le sentier de Christ était avec Dieu: point de concession pour être épargné, en plaisant aux hommes; aucune plainte de ne pas avoir sa portion ici-bas; il voit sans envie le succès et la prospérité des hommes de ce monde. La foi pleinement mise à l'épreuve reste la foi. Si nous avons confiance en Dieu et qu'il soit notre portion, nous avons courage pour marcher dans son sentier et ne pas trouver de satisfaction pour la nature; mais c'est de la foi. Autrement on désirera, en quelque manière, ce qui pourrait satisfaire le cœur naturel, et on risquera de céder, afin d'obtenir ce que la nature demande et que le monde donne — pas autre chose, après tout, que des gousses périssables. Toutefois le cœur de l'homme a besoin de quelque chose: s'il a le Seigneur, cela suffit, mais cela le met à l'épreuve. Nous trouvons dans ce Psaume la perfection quant au cœur et quant au sentier dans ce monde. Le grand secret c'est d'avoir le cœur rempli de Christ et d'être ainsi dans le chemin de la volonté de Dieu. Alors il n'y a plus de place pour une volonté et des actes qui font la guerre à l'âme, et desquels le moi est toujours le centre, comme Christ est le centre du cœur qui marche dans la foi; alors l'âme, a devant elle comme résultat béni «sa face en justice». Remarquez ces mots: *en justice*; ce n'est point la joie absolue en Dieu dont parle le [Psaume 16](#)ème, mais la justice qui procure la joie en la présence de Dieu à ceux qui ont souffert pour elle et à cause d'elle ici-bas, dans les sentiers de Dieu, au milieu d'un monde hostile, en renonçant à eux-mêmes. «Dieu n'est pas injuste pour oublier». — «C'est une chose juste devant Dieu qu'il vous donne du repos avec nous». Le cœur aussi est satisfait, non pas ici précisément de ce que Dieu est, mais de ce que nous sommes. «Je serai rassasié de ta ressemblance quand je serai réveillé».

— «Nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est». — «Nous sommes prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères». Prendre de saintes délices en Dieu, se proposer toujours Dieu devant soi, conduit à des délices parfaites et à une parfaite joie en lui, lors de leur plein accomplissement en sa présence. La fidélité à Dieu, intérieure et extérieure, au milieu d'un monde qui nous est hostile et peut-être nous persécute, aboutit à une juste récompense de gloire et à la présence, de Dieu en justice. Ces deux choses sont parfaites en Christ, et par Christ elles sont la portion des saints. Les versets 7 et 11 contiennent une application générale à ceux qui sont associés à Christ; mais, quoique applicable au résidu, ce Psaume montre la propre perfection de Christ, et ainsi celle du chrétien: le Psaume 17 s'occupe de la délivrance ici-bas, tandis qu'au 16 il s'agissait du passage parfait de la vie avec Dieu à travers la mort, jusqu'à la plénitude de joie en Lui dans sa présence. Ici, au contraire, il est fait appel à une juste délivrance d'entre les mains des hommes, et c'est ce qu'il est aussi permis aux chrétiens de désirer, quoiqu'ils puissent être honorés du martyre selon le modèle des souffrances de Christ; «le Seigneur me délivrera de toute mauvaise oeuvre et me conservera pour son royaume céleste», dit l'apôtre. Comme marchant dans le sentier de la justice, et comme opposée à toutes les machinations des hommes iniques, l'âme peut entièrement compter sur Dieu. Celui qui marche ainsi, Dieu le délivre par Sa droite. S'il a failli, il peut avoir la confiance d'être restauré. Mais il y a un sentier de justice tracé par Christ ici-bas en un monde de péché; il nous a laissé les traces bénies de ses pas et le témoignage des mouvements de son coeur, afin que nous y marchions et que nous en vivions.

Psaume 18

Le Psaume 18 est d'un profond intérêt, car il présente les souffrances de Christ, comme centre de toutes les délivrances d'Israël. Son cri du milieu de la souffrance a appelé sur ce peuple toute la faveur de Dieu en puissance. Aussi, pour cette raison même, ai-je peu de chose à dire touchant l'application de ce Psaume aux chrétiens. Le grand et précieux principe qu'il développe, c'est le cri au Dieu dans lequel on se confie au milieu de la détresse, cri qu'Il a sûrement entendu. Ici, comme en d'autres cas, Christ nous apparaît en exemple: «Cet affligé a crié, et Jéhovah l'a exaucé». Seulement il ne s'agit pas, comme au Psaume 34, de la tendre commisération de Dieu envers l'affligé, mais de l'intérêt que Jéhovah prend à un Christ souffrant qui a marché dans une parfaite obéissance à la loi. Ce Psaume est un chant de louange à cause de l'exaucement, Jéhovah s'étant fait connaître comme un «rocher» et un «libérateur»; mais, comme je l'ai fait souvent remarquer, ces premiers versets, servant d'introduction, expriment le résultat; puis nous trouvons le détail de ce qui conduit à ce résultat. «Je crierai à Jéhovah» (verset 3), car c'est son nom, son nom seul, à lui, le Dieu de son peuple, qui inspire la confiance. C'est son nom qui est célébré; mais le motif de toutes ces louanges, c'est la réponse de Dieu au cri dirigé vers Lui dans la détresse au milieu des ennemis et dans les angoisses de la mort. «Il a ouï ma voix de son palais»; ainsi le palais de Jéhovah se trouve associé avec la terre, avec la délivrance et le triomphe terrestres. Une autre chose

encore, et du plus haut intérêt, établit ce rapport: l'obéissance à la loi, comme motif pour être exaucé au jour de la détresse.

L'obéissance parfaite du Messie, ici-bas, et sa dépendance de Jéhovah, quand dans la détresse il criait à Lui, furent cause de sa délivrance et de son triomphe terrestres. Les deux Psaumes précédents anticipent la bénédiction céleste, quoique le 17^e s'occupe aussi de la confusion qui en résultera pour les ennemis de Christ; l'espérance proposée est céleste; la justice n'est pas une justice légale. Le premier de ces deux Psaumes montre un coeur qui se repose en Jéhovah; le second, un coeur en règle avec Dieu, dans ce monde, et attendant la justice.

Le Psaume 18 parle de l'obéissance aux statuts de Jéhovah, du cri dans la détresse, jusqu'aux angoisses de la mort; puis de la délivrance et du triomphe terrestres, comme résultat de la justice légale de Christ, lorsqu'il est dans la détresse, entouré des flots «de son puissant ennemi et de ceux qui le haïssent. «Remarquons bien qu'il s'agit ici de la puissance des hommes et de la mort; du cri que, dans ces circonstances, il jette devant Dieu, et non point de la main de Dieu, appesantie sur Christ souffrant pour le péché. La justice légale du Messie et sa détresse ont pour résultat le triomphe terrestre et la suprématie de David et de sa postérité. C'est le gouvernement de Dieu, ayant égard à la justice sur la terre, qui en Christ était parfaite (versets 25, 26). Mais cela, pleinement accompli lorsque les ennemis de Christ seront mis sous ses pieds, ne l'est pas encore maintenant, parce que Dieu prépare ses saints pour une demeure et une joie célestes, et que, pendant toute la durée de l'épreuve du premier Adam, Il leur montre, par diverses afflictions, que leur repos n'est pas ici-bas. Néanmoins ce Psaume contient aussi des enseignements précieux pour toute âme. En souffrant à cause de la justice, on peut sûrement compter sur Dieu. De plus, nous voyons ici, d'une manière bien douce, son intérêt et sa sympathie, éveillant en nous les plus précieuses affections.

Le Seigneur entend notre cri dans la détresse; au fort même de l'angoisse, nous pouvons avoir confiance, et les choses qui sembleraient devoir exclure cette confiance, en sont précisément l'occasion. Ce Psaume nous enseigne à invoquer le Seigneur dans l'affliction, quelle qu'en soit la cause; ainsi, non seulement nous savons que nous serons délivrés, mais nous apprenons aussi à connaître le Seigneur, dans sa sympathie, sa tendresse, son intérêt pour nous. «Jéhovah qui est ma force, je t'aimerai d'une affection cordiale»; le coeur s'adresse à Dieu Lui-même; puis il pense à tout ce que Dieu est pour nous: «Jéhovah est ma roche et ma forteresse et mon libérateur; mon Dieu fort et mon rocher; je me confierai en lui; il est mon bouclier et la corne de mon salut, ma haute retraite». Le coeur s'élargit, en pensant à ce que Dieu a été pour nous. Tel il est, en vérité! Quoique nos délivrances puissent ne pas être exactement de celles qui sont racontées dans ce Psaume, toutefois nous nous trouvons souvent au milieu de difficultés et d'afflictions; alors, en criant au Seigneur, la délivrance arrive.

Remarquons, en outre, que les voies du Seigneur envers nous, aussi bien que son salut éternel, éveillent en nos coeurs de saintes affections, des affections confiantes, de la piété; non seulement des louanges, parce qu'Il nous a rachetés pour toujours, mais encore la

connaissance journalière de sa sympathie et de sa tendre compassion. Il ne peut supporter de nous voir souffrir, à moins que cela ne soit nécessaire, et il y a telle épreuve qui suscite de l'amour pour Lui: «Ephraïm ne m'a-t-il pas été un enfant que j'ai aimé, car toutes les fois que j'ai parlé contre lui, je n'ai pas manqué de m'en souvenir?» Alors, il est vrai, Dieu se souvenait d'Ephraïm, quand il était sous le châtement, tandis qu'ici nous avons la souffrance au milieu d'une marche intègre; mais, au fond, il y a de l'intégrité dans le chrétien, aussi bien qu'en Christ; par conséquent, il peut crier à Dieu dans le même cas. Toutefois, au Psaume 18, c'est le cri d'un coeur saint et calme, se confiant en Dieu et trouvant dans Sa fidélité une récompense; le coeur est attiré vers Dieu lui-même.

Psaume 19

Dans les Psaumes 16, 17, 18, nous avons trouvé Christ lui-même; sa position personnelle, la joie qui Lui est proposée dans le ciel, et son triomphe final sur la terre, comme y ayant souffert, Lui, le juste sous la loi. Les trois Psaumes suivants nous montrent le résidu pieux contemplant les divers témoignages présentés à la responsabilité de l'homme. Je ferai quelques remarques sur chacun de ces Psaumes. Nous avons, en premier lieu (Psaumes 19), le témoignage de la création; particulièrement celui des cieux, car la terre, donnée à l'homme, a été corrompue. Remarquons qu'il est parlé ici non pas de Jéhovah, mais de Dieu, de l'espérance en Dieu comme tel. C'est pourquoi l'homme pieux voit que le témoignage parvient jusqu'au bout de la terre et que les Gentils sont l'objet du témoignage de Dieu. Voilà un point fort important, que les Juifs auraient dû comprendre. Paul, qui le comprenait par le Saint Esprit, leur citait le Psaume 19 dans ce but, n'insistant pas sur ce qu'était ce témoignage, mais sur le fait qu'il parvenait en tout pays, jusqu'au bout de la terre. L'homme pieux peut se réjouir de ce témoignage rendu à la gloire de son Dieu; mais il en voit aussi l'étendue; il en comprend le caractère universel; il sait que c'est à Dieu que ce témoignage est rendu. Telle sera aussi la pensée du résidu dans les derniers jours (Psaumes 148).

En outre, l'homme pieux connaît aussi, par expérience, l'excellence de la loi divine; et quoi que, pour Israël, cette loi fut celle que Moïse lui avait donnée, nous devons l'entendre ici comme le témoignage de la parole de Dieu à la conscience. Je dis «à la conscience», parce que nous n'avons pas ici la révélation des richesses de la grâce, ou la manifestation de la personne de Christ et des voies de Dieu en Lui, mais bien le témoignage de la parole de Dieu concernant l'homme, et pour la conscience de l'homme, même quand il est pris dans un sens tout à fait général. Il n'est pas dit en cet endroit: la loi de Dieu, mais: «la loi de Jéhovah»: d'un Dieu connu selon sa relation d'alliance. Sa loi est donnée à son peuple, à ses serviteurs; elle est parfaite; elle exprime exactement la pensée de Dieu, touchant ce que l'homme devrait être devant Dieu, selon Sa volonté, maintenant que le mal est connu. Or, telle n'est point la pensée de l'homme, même lorsqu'il prend plaisir en la loi de Dieu; c'est pourquoi l'âme est restaurée par elle. On a la conscience de cette action; car l'âme qui possède la vie, apprécie la loi de Dieu lorsque celle-ci est révélée (quoiqu'elle puisse l'avoir perdue de vue); l'âme est sensible, d'une manière vivante, à la vérité qui découle de cette loi. Comme parole de Dieu, elle a une puissance vivante pour celui qui vit; lorsqu'on ne la perd pas de vue, elle éclaire et dirige. Elle

est pure et fait que les yeux voient; elle nous fait voir clair, quand nos coeurs et notre vie spirituelle sont obscurcis. Notre Psaume met cela en connexion avec l'état du coeur. Le fidèle s'en rapporte non seulement à la loi, mais au Seigneur Lui-même; on trouve, dans sa conscience, l'effet du sentiment de la présence de Dieu, la crainte du Seigneur. Dieu est introduit dans chaque circonstance; le coeur s'en rapporte à Lui et à son jugement sur toute chose. Ces choses sont pures, aucune tache ne saurait s'y trouver; c'est là un principe éternel, parce qu'il dépend de la nature même de Dieu. De plus, les actes et les voies de Dieu en tant que exprimés (car le mot «jugements» comprend aussi bien son appréciation que ses jugements *exécutés*; Il montre son jugement par ses châtiments), puis en outre et généralement parlant, tous les jugements qu'Il porte, de quelque manière qu'Il les manifeste, ne sont que vérité et se trouvent pareillement justes. Ils sont donc, pour les fidèles, plus désirables que l'or et plus doux que le miel; chose infiniment douce et précieuse pour les saints, ils sont l'expression de la pensée de Dieu. Mais le coeur se trouve au milieu de dangers et de tendances humaines qui l'éloignent du Seigneur; alors les jugements qu'Il porte sur toute conduite humaine, nous servent d'avertissement; car la joie de la parole et, pour le chrétien, la joie du ciel, ne sont point suffisantes: nous avons besoin de la sagesse et de la prudence, capables d'indiquer, dans la confusion du mal, un sentier divin qui nous guide hors de l'atteinte du mal qui est dans ce monde. Ici même, la parole de Dieu nous atteint. Dans l'observation de ses jugements, il y a une grande récompense, une bénédiction réelle ici-bas, et la paix du coeur; l'âme est heureuse avec Dieu, elle traverse le monde en paix; le coeur du chrétien est ainsi entièrement libre pour servir les autres. Remarquez qu'il ne s'agit pas seulement de ce que la loi est, mais de ce que le coeur sait qu'elle est: le serviteur de Jéhovah est éclairé (ou averti) par elle. On y trouve ses délices, selon la nouvelle nature, et la conscience d'une relation avec Dieu (car nous sommes serviteurs de Dieu, bien que nous ayons avec Lui d'autres relations plus élevées, plus intimes et plus glorieuses). Cependant cette confiance et cette proximité ont pour résultat de faire éprouver le besoin de se connaître soi-même complètement, et de se défier de soi. «Qui est-ce qui connaît ses fautes commises par erreur? Purifie-moi de mes fautes cachées». Quoique trouvant mes délices en la Parole et l'appréciant, lorsque j'y pense, il se peut qu'en bien des choses je n'aie pas jugé mon propre coeur, ou que je ne sois pas moralement capable de le sonder, de manière à le juger selon la perfection de la Parole. il y a effectivement des progrès dans le jugement spirituel. Mais, avec de l'intégrité et de la confiance en Dieu, on Lui demande d'être purifié des fautes cachées et d'être gardé des actions commises par fierté, de celles qu'on commet en le méprisant ouvertement. Alors on sera pur, gardé près de Dieu, et l'on ne se détournera pas vers les idoles et la vanité. Des péchés peu apparents qu'on néglige, de la confiance en soi qu'on n'a pas jugée, conduisent à l'oubli de Dieu et au reniement de sa vérité. Je ne parle pas ici de notre sécurité, par la grâce, mais du chemin où conduisent ces fautes-là.

Enfin, le désir vrai du coeur est indiqué au verset 14: «Que les propos de ma bouche et la méditation de mon coeur te soient agréables, ô Jéhovah!» La preuve véritable d'une vie pieuse, c'est la recherche du bien, intérieurement, quand on est en la présence de Dieu seul; la recherche du bien, *avec Dieu*, non pas devant les hommes, ou pour qu'ils en aient

connaissance; sans même parler de l'hypocrisie, j'entends ici une marche avec Dieu. Finalement, nous voyons que la vraie intégrité reconnaît Dieu pour son rocher et son rédempteur, car il est impossible qu'on soit avec Lui, dans l'intelligence que nous donne une vie nouvelle, sans avoir le sentiment qu'on a besoin de Lui sous ces deux aspects.

Psaumes 20-21

Les Psaumes 20 et 21 nous font connaître le troisième témoignage présenté à la responsabilité humaine; ce témoignage, c'est Christ. Mais il y a ici encore un autre sujet, digne de notre attention; le Psaume 20 nous montre le profond intérêt que le cœur trouve à considérer le Témoin fidèle, au milieu de ses afflictions. Cette idée est présentée sous une forme juive, sans doute; mais la substance en est vraie pour nous aussi. C'est encore la confiance en Jéhovah, qui caractérise le sentiment de celui qui parle, car le Dieu de Jacob est présent à sa pensée; la foi en Lui se base sur cette relation. Cependant le Messie est contemplé au milieu des épreuves de sa vie terrestre, ne marchant que dans la piété envers Jéhovah et dans Sa dépendance. Rien ne saurait mieux que cela caractériser Christ comme homme. L'Oint de Jéhovah est délivré et exaucé; le cœur du fidèle est plongé, tout entier, dans cette pensée. Toutefois le résidu voit plus loin que cela (Israël aurait dû le voir aussi). Il voit (Psaumes 21) l'Oint de Jéhovah, qui avait demandé la vie, recevant en réponse à sa demande un glorieux prolongement de jours à perpétuité; une vie, dans la lumière immédiate de la face de Dieu, qui le remplit de joie; puis, après cela, sa main trouvant tous ses ennemis, et les faisant périr. Cependant, ici encore (comme dans Jean 17, où nous voyons en même temps, qu'il est un avec le Père), le Messie reçoit toutes choses de Jéhovah, comme un homme, et c'est ainsi qu'Il est envisagé par les fidèles. Pierre le présente de la même manière. Son privilège, c'est la faveur de Jéhovah; sa piété, la confiance en Jéhovah. Ce lien entre Lui et Jéhovah, occupe le cœur des fidèles qui sont aussi profondément attachés au Messie; or c'est là, effectivement, ce qui caractérisait Christ, qui ne cherchait, en rien, sa propre gloire, mais uniquement celle de son Père. Ainsi Jéhovah s'associe entièrement à Lui (Psaumes 21: 9); et, de son côté) le fidèle en fait de même. Comme le Messie est exalté par Jéhovah, en dépit de ses ennemis, de même aussi Jéhovah, en faisant cela, est exalté dans sa gloire. De là vient que le résidu, ayant les mêmes intérêts, chante et célèbre le pouvoir de Jéhovah (verset 13). Cet enchaînement des intérêts du résidu, ce lien profond de leur cœur au Messie, Messie et Jéhovah, caractérise la piété des fidèles; il est plein de beauté et d'intérêt. Toutefois, pendant sa vie, Christ n'a jamais pris ce titre vis-à-vis de ses disciples, parce qu'Il voulait leur enseigner plus que cela. Il était le fils de l'homme et parlait de Son Père, comme étant Lui-même le Fils de Dieu: «Mon Père», disait-il aux Juifs, duquel vous dites qu'Il est votre Dieu. Il possédait toutes les qualités morales de Messie, Fils de Dieu; mais Il voulait détacher ses disciples des relations terrestres, pour les faire participer à des relations plus élevées et célestes. Voilà la différence qu'il ne faut jamais oublier de faire, toutes les fois que nous nous occupons des Psaumes. Nous contemplons, avec un profond intérêt, les afflictions et les souffrances de Christ, mais d'un point de vue plus élevé. Ce qui nous occupe, ce n'est pas le contraste entre la place officielle de Christ et son humiliation, mais l'amour divin et parfait, par lequel Il s'est anéanti Lui-même,

pour descendre sur la terre, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes, et traversant dans un but d'amour toutes les épreuves et les douleurs d'un monde de douleurs. Dans tout cela, nous voyons sa gloire. La vérité est enseignée d'une manière bien plus profonde, dans le Nouveau Testament. Toutefois la manière dont Christ nous est présenté, dans les Psaumes, comme le vrai homme dépendant de Dieu, et sa piété, dans cette dépendance, sont très instructives pour nous qui pouvons y ajouter cette vérité plus profonde: la révélation du Fils de Dieu. On voit, en elle, la parole de vie.

Psaume 22

En commentant le Psaume 22, nous n'avons pas à développer ici la doctrine précieuse qu'il contient: l'introduction, sur une base toute nouvelle, c'est-à-dire la rédemption et la mort de Christ, de la grâce qui, s'élevant au-dessus de la responsabilité humaine, a mis fin, pour toujours, à celle-ci. Nous continuerons à nous occuper des sentiments et des pensées de Christ, car la piété, décrite dans cette partie des Psaumes, est la piété de Christ lui-même. Rien, au reste, de plus instructif, de plus sanctifiant et qui soit plus propre à donner de la profondeur à notre piété!

Nous trouvons ici ce qui donna occasion au cri suprême du Sauveur, cri qui ne pouvait être entendu, avant qu'il eût bu, jusqu'à la lie, le calice de douleur. Il décrit toutes ses angoisses; elles grandissent, elles sont à leur comble. La violence, une violence furieuse et sans frein l'entoure; ce sont les taureaux de Basan; des lions déchirants et rugissants: mais ce n'était pas la résistance hautaine de l'homme qu'il leur opposait; il faut qu'il subisse, qu'il sente tout cela dans l'humble soumission de sa nature; qu'il connaisse la faiblesse — mais jamais le péché — de la nature humaine, sauf en le portant pour l'ôter. Il s'écoule comme de l'eau, tous ses os se déjoignent, son coeur est comme de la cire, s'étant fondu dans ses entrailles; sa vigueur est desséchée comme de la brique, sa langue tient à son palais. Toutefois, il ne s'arrête pas ici à des causes secondes, et aussi ne le pourrait-il pas. Il est dans la poussière de la mort; mais c'est Jéhovah qui l'y a mis. Il s'agit ici de son état, de la poussière de la mort; mais Il regarde à la vraie source de tout, aux pensées et aux conseils de Jéhovah. Agir ainsi, percevoir moralement avec une sensibilité parfaite le caractère des ennemis qui sont les instruments de nos souffrances; mais regarder à travers tout à la sagesse, à la volonté et aux voies de Dieu, regarder à Dieu Lui-même, fidèle dans ses relations avec nous et source réelle de toutes choses, voilà, à cet égard, la perfection. Mais outre la violence, qui, comme instrument, avait mis dans la poussière de la mort, le Sauveur débonnaire, muet comme un agneau devant celui qui le tond; outre les moqueries et les mauvais traitements, que cette violence accumulait sur Celui dont la seule présence fit reculer et tomber par terre ses ennemis; il y avait encore la manifestation du caractère des hommes, au pouvoir desquels Il se trouvait, après s'être livré Lui-même. «Des chiens l'environnaient», des créatures sans coeur et sans conscience, sans honte et sans entrailles, dont le plaisir consistait dans la honte d'un autre, insultant Celui qui ne leur résistait pas, outrageant le juste. Ils étaient aussi pervers que violents; ils le contemplaient, ils le regardaient. Dépouillé de ses vêtements, exposé aux regards endurcis de ceux qui jouissaient de leur iniquité et de sa honte, combien le Sauveur n'a-t-il pas dû sentir

l'ignominie et la lâcheté de leurs insultes! Ils s'amuse à partager entre eux ses vêtements; ils jettent le sort sur la robe de l'innocent. Pas un regard de pitié; personne pour secourir! Quelle détresse! Il regarde à Jéhovah, Il le supplie de ne pas s'éloigner de lui; et si lui n'a pas de force, il supplie Jéhovah, sa force, de venir à son aide.

Ici, nous touchons au moment suprême de cette heure solennelle. Quand, du côté des hommes, il est à l'extrémité, et qu'il ne rencontre pas un regard de compassion, pas une main tendue pour le secourir, Christ regarde à Jéhovah, le Dieu de l'alliance pour la foi d'Israël et pour celle du Messie; mais, ô mystère des mystères! ici-même, point de délivrance; il ne reste que l'infinie perfection de l'Etre béni. (Il fallait que cette perfection fût alors infinie).

Là encore, Christ se trouve associé, dans ce Psaume, avec Israël, quelle que soit, du reste, l'efficace de son oeuvre, en ce moment décisif et central de l'histoire divine, où la question du bien et du mal a été définie, résolue, et décidée pour l'éternité. Il fallait que le Dieu d'Israël abandonnât Christ, abolît l'inimitié et déchirât le voile qui cachait Dieu, en Israël; il fallait cela pour que, dans le plein résultat de l'amour divin en justice, la grâce pût régner par la justice en vie éternelle, par Jésus Christ notre Seigneur, pour tout croyant, tant Juif que Gentil, et pour l'entière gloire de Dieu, dans le ciel et sur la terre.

Remarquez toutefois que Christ est nécessairement présenté d'une façon différente, dans les Evangiles et dans les Psaumes. Là, c'est comme Fils qu'Il parle (sauf lorsqu'Il est abandonné) «Père, pardonne-leur», et plus tard: «Père entre tes mains je remets mon esprit». Ici, au contraire, il dit: «Jéhovah ne t'éloigne point!» Il a recours, pour lui-même, au Dieu d'Israël, son Dieu, et le résultat y correspond: le résidu est rassemblé, puis tout Israël, puis les nations milléniales et «le peuple qui naîtra»; tous ceux enfin qui, par appel, sont le fruit béni de l'oeuvre de Christ; mais il n'est point parlé du ciel.

Ayant signalé cette différence, importante pour l'application des Psaumes, même lorsqu'ils parlent de la croix, je désire ajouter quelques mots sur le caractère de la foi et de la piété de Christ dans ce Psaume, et sur sa confiance en Jéhovah, comme étant venu Lui-même au milieu du peuple d'Israël; «car c'est d'Israël, selon la chair, qu'est issu le Christ, qui est sur toutes choses Dieu, béni éternellement». Nous trouvons ici un sentiment profond de son état extérieur d'abjection et d'isolement qui contraste, d'une manière accablante, avec celui des fidèles, circonstance éminemment propre à produire, dans le coeur humain, l'irritation et le découragement, à faire oublier ce que Dieu était, si cela eût été possible pour Jésus: «Je suis un ver et non point un homme, l'opprobre des hommes et le méprisé du peuple». Ce n'était pas tout. Le Sauveur bien-aimé, «mis en la charge de Jéhovah dès le sein maternel, dont l'attente avait été en Jéhovah, lorsqu'il était aux mamelles de sa mère», qui avait recherché Sa volonté et glorifié Son nom, Il devait déclarer publiquement, en face des insultes et des railleries de ses ennemis, que Dieu l'avait abandonné. La profondeur morale d'une pareille épreuve, personne ne saurait l'exprimer que Celui-là seul qui l'a subie; elle était en proportion de l'amour dont il jouissait, dans lequel il vivait, et de sa fidélité dans cet amour. Je parle ici d'épreuve et de piété, non pas d'expiation. Au milieu de toutes ces angoisses, le Seigneur est parfait à l'égard de Jéhovah. En premier lieu, sa confiance est parfaite; il ne dit pas: Jéhovah;

car il n'y avait pas alors d'exercice de relation, comme avec son Père, en Gethsémané; mais il dit: «*Mon Dieu, mon Dieu*». Quelque terrible que soit cet abandon, la foi parfaite en Dieu, son dévouement à Lui, comme étant le seul qu'Il reconnaisse, demeurent absolus et inébranlables. Christ subjectivement, comme homme, est parfait; absolument parfait. En second lieu, un autre fait nous démontre cette même vérité. Quelles que fussent ses souffrances, et quoiqu'il ne se trouvât dans sa marche, aucune cause pour être abandonné, le témoignage que Christ rend à Dieu, le sentiment qu'Il a de la perfection de la nature et des voies de Dieu, reste le même et dans une élévation plus grande encore: «*Toutefois tu es le Saint, habitant au milieu des louanges d'Israël*». Que Dieu abandonne le juste, Lui le juste ne doute pas un instant de Sa perfection en agissant ainsi. Rien ne saurait exprimer d'une manière plus complète, la perfection de Christ, homme, sa position comme tel, et comment Il avait pris la place désignée par ces mots: «*Ma bonté ne va pas jusqu'à toi*». Nous ne voyons pas ici Christ contemplant les conseils de Dieu et comprenant leur accomplissement qu'Il avait lui-même entrepris; nous le voyons homme dépendant, sensible à l'épreuve qui l'atteint, mais parfait et fidèle, lorsqu'au milieu de ses angoisses, — dans lesquelles il comptait sur une réponse, la seule sur laquelle il pût compter — Dieu lui-même le laisse sans réponse.

Nous, nous pouvons répondre à cette question: «*Pourquoi m'as-tu abandonné?*» Nous y répondrons dans une éternelle adoration, nous qui croyons en Lui. Mais il nous importe infiniment de savoir non seulement que Christ a fait, par lui-même, la purification de nos péchés, en buvant la coupe de la colère, mais encore de connaître Christ comme celui qui a souffert personnellement sous l'abandon de Dieu; qui est entré, comme homme, quant à lui-même, dans tout le sentiment de cet abandon dans la douleur personnelle qui s'y rattache; parce que, quoiqu'Il en ait souffert tout seul, nous sommes ainsi conduits à la joie que Christ éprouva, en entrant de nouveau et plus que jamais, dans la lumière sans nuage de la face de son Père. Il y est entré en conséquence de la Rédemption, en accord avec la valeur de cette dernière, selon le bon plaisir de Dieu, qui reposait nécessairement sur Lui selon son acceptation, lorsqu'il eut parfaitement glorifié Dieu, là où le péché avait introduit la confusion en toutes choses. Ainsi, tout ce que Dieu était, mis en évidence par le péché (car le péché avait mis en évidence l'amour souverain, la justice, la vérité, et revendiqué la majesté de Dieu), se trouvait parfaitement révélé et glorifié. Les souffrances personnelles de Christ nous mènent, dis-je, à cette joie dans laquelle il entra, comme homme, auprès de son Dieu et Père, et qu'il nous communique, en nous introduisant dans la pleine bénédiction, dans laquelle il est entré, comme homme, puisque cette joie était la conséquence d'une oeuvre accomplie pour nos péchés. Dans cette oeuvre, il fut seul; mais il y était pour nous, en même temps que pour la gloire divine; il nous introduit dans la bénédiction, dont il jouit en conséquence de son oeuvre.

Ces remarques concernent la seconde partie du Psaume 22, et je désire seulement porter notre attention sur les sentiments de Christ qui s'y trouvent exprimés. Il a été retiré d'entre les cornes des licornes lorsqu'il était transpercé par la puissance de la mort; le jugement de Dieu, sur le péché, a été exécuté; il est passé. J'ai fait remarquer ailleurs un fait très instructif que voici: Dans les Evangiles, Christ, pendant sa vie, ne parle jamais de Dieu, comme de son

Dieu, mais comme du Père; c'est là l'impression de sa propre relation personnelle; c'est là aussi le nom qu'il révèle à ses disciples. Jamais, dans l'histoire des Evangiles, il ne se nomme directement «le Christ», bien qu'il ait été présenté comme tel à Israël; mais ce n'est pas là le nom et la position qu'il prend lui-même, vis-à-vis de Dieu et de son Père; c'est dans cette dernière relation que nous avons à le connaître. Lorsque les Juifs lui disent: «Si tu es le Christ, dis-le nous ouvertement», il répond: «Je vous l'ai déjà dit». Mais, en tant que révélé à nous-mêmes, il est Emmanuel, le prophète qui devait venir, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu. En parlant avec Dieu et de Dieu, il dit toujours: «Père» et «mon Père». En parlant avec ses disciples, il se nomme «le Fils de l'homme». Dans le Psaume que nous étudions, Christ dit: «Mon Dieu, mon Dieu». Il est l'homme dont Dieu s'occupe en jugement, mais, quoique abandonné, il est l'homme parfait dans sa propre relation avec Dieu, par la foi, et il dit: «Mon Dieu». Alors il déclare le nom de Dieu à ses frères et emploie ces deux titres, lui cet homme, qui est allé jusqu'aux limites de l'épreuve avec Dieu, revendiquant tout ce que Dieu est en justice, en vérité, en majesté et en amour. Tout ce que Dieu est, dans sa propre perfection, sa majesté, et dans ce qu'il exige, il l'est nécessairement pour nous et d'une manière obligatoire, quoique, selon les délices de son amour envers nous, parce que nous sommes en Christ; sans doute selon ses propres conseils, mais il l'est d'une manière juste, par conséquent nécessaire et inaltérable. Ce qu'il est comme Dieu, il l'est comme notre Dieu; car il est pour nous, par le moyen de Christ éprouvé sur la croix; le péché ayant été mis de côté, par le sacrifice de Lui-même. La perfection de Dieu, sans nuage, luit sur nous dans toute la bénédiction qui Lui est propre, comme elle luit sur Christ, en vertu de ce qu'il a glorifié Dieu dans la perfection selon laquelle Dieu est ainsi manifesté. Ce nom de Dieu, c'est-à-dire la réalité de cette relation, nous est déclaré. La nature et le nom de Dieu, pleins de grâce, ont été déclarés, sur la terre, par Christ, qui était le Fils unique dans le sein du Père. Or, l'homme pécheur, en inimitié contre Dieu, ne pouvait avoir aucune part à cela. «La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise». L'homme a vu Christ, et l'a haï ainsi que Son Père. Mais Christ fut fait péché pour nous, se tint comme homme responsable devant Dieu, avec Dieu, dans tous les attributs selon lesquels Dieu s'occupa du péché; en tout cela Il fut trouvé parfait, afin que l'amour pût s'exercer librement sans faillir à la justice. C'est pourquoi Christ dit: «J'ai à être baptisé d'un baptême, et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli!» Car Il était cet amour — Dieu, en Christ, réconciliant le monde avec Lui-même, jusqu'à ce que cet amour pût se répandre, selon la perfection de Dieu, en justice; or cet amour ne pouvait se répandre librement, là où il y avait le péché; cela n'eut lieu que par le moyen de la croix, par le moyen de la perfection de Christ, lorsqu'il fut fait péché pour nous. Alors, en cela et par cela même, l'amour fut exalté et le caractère de Dieu pleinement déployé; son nom, le nom de Dieu qui devait être révélé, fut pleinement manifesté. Aussi Christ pouvait-il dire: «C'est *pour cela* que le Père m'aime».

Mais ensuite, Christ entra dans quelque chose de plus élevé encore; dans la joie de l'amour de son Père, et tout cela comme homme. Il le fit lorsqu'il fut exaucé, mais la résurrection en fut la manifestation publique et évidente. Il fut ressuscité par la gloire du Père; alors il déclara ce nom à ses frères. Car maintenant, le péché étant, hors de Christ, la seule

place de l'homme vis-à-vis de Dieu, celui qui croit, a, en Christ, la place de Christ ressuscité, dans la même relation que celle de Christ avec le Père. La mort étant intervenue, il ne peut pas avoir d'autre place. «Va vers mes frères et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu». Maintenant, Christ emploie les deux titres de *Dieu* et de *Père*, et les applique tous deux à nous, parce que tout ce que Dieu est, il l'est, en justice, pour Lui, l'homme dans la gloire, et que Christ est rentré dans la joie de la communion de son Père, nous plaçant, en vertu de son oeuvre accomplie pour nous, dans la position où Il est Lui-même. Il nous y place, comme ses frères, participants, par grâce, de sa faveur et de son héritage.

Je me suis étendu, plus que je ne le voulais, quoique d'une manière pratique, sur la doctrine qui est en rapport avec le Psaume 22; car mon but est de montrer les sentiments et les affections de Christ. La première pensée de Christ, lorsqu'il est retiré d'entre les cornes des licornes, est de déclarer, à ses frères, le nom de Dieu et de son Père; quoique glorifié, il n'a pas honte de nous appeler ses frères. Parfait en amour, attaché aux excellents de la terre, une fois entré dans sa position de joie et de bénédiction, par une oeuvre qui leur fournit le droit d'y entrer aussi, Il s'occupe de leur révéler ce qui les a placés dans la même position, avec Lui. Il les rassemble; puis, après avoir mis dans leur bouche la même louange que celle qu'il va prononcer, il donne le ton, comme homme, et fait entendre la louange au milieu de l'Assemblée. Comme nous devrions l'accompagner avec des voix joyeuses et des coeurs qui débordent! Quant à celui qui n'est pas au clair sur son acceptation, et sur le bonheur d'être un enfant de Dieu, en vertu de la Rédemption, il ne peut pas chanter avec Christ: «Je te célébrerai au milieu de l'Assemblée». Qui est-ce qui chante avec Christ? Celui qui a appris le cantique; celui qui peut le chanter, comme ayant échappé au jugement pour entrer dans la pleine lumière et la joie de l'acceptation. Le chapitre 1 de l'Épître aux Ephésiens (3: 4) nous montre cette position que nous occupons. Ici, nous voyons les saints entonnant, conduits par Jésus, un cantique de louange, en rapport avec la joie même dont Il jouit. La grâce de cette position est parfaite.

Je ne parlerai pas ici des résultats ultérieurs de l'oeuvre de Christ. Remarquons seulement que tout est grâce; qu'il n'est pas question du jugement (la grâce est fondée sur le jugement), et qu'ici rien ne dépasse les limites de la terre.

Psaume 23

Le Psaume 23 a été dicté par l'Esprit, de manière à s'appliquer soit à Christ mourant; soit au saint qui suit ses traces; soit au Résidu qui a été mis à part. Les souffrances de Christ de la part de Dieu ou de l'homme, ne sont pas considérées ici, non plus que celles des fidèles, si ce n'est comme de simples faits, qui fournissent l'occasion de montrer les soins de Jéhovah. «L'Eternel est mon berger», — sa sollicitude constante et invariable, voilà le sujet du Psaume. C'est une vie passée, quoi qu'il en soit, sous son oeil et sous sa garde avec l'expérience que cette vie procure et avec l'assurance que l'amour de Jéhovah donne jusqu'à la fin et pour toujours. Cette assurance que le coeur éprouve, ne provient pas des choses qu'il donne, mais de lui-même. «L'Eternel est mon berger, je n'aurai point de disette». La puissance, la grâce, la bonté, l'intérêt du seul Fidèle: toutes ces choses donnent de l'assurance à travers toutes les

circonstances, pour toujours, et pour chaque instant. Puisque c'est lui qui a entrepris et s'est chargé lui-même d'avoir soin de ses fidèles, comment ceux-ci manqueraient-ils de rien? Ni les événements qui peuvent survenir, ni les moyens qu'il emploiera, ne doivent nous préoccuper. Les soins du berger — voilà notre assurance. Le fruit naturel de sa sollicitude, c'est la sécurité des pâturages herbeux et frais, la jouissance paisible des rafraîchissements assurés de sa bonté.

En fait, l'homme, le résidu en particulier, Christ lui-même, sont au milieu d'épreuves angoissantes; de la mort, d'ennemis puissants. L'âme est-elle troublée et affaissée? — Il la restaure. Marche-t-on par la vallée de l'ombre de la mort? la mort étend-elle son voile obscur sur celui qui va descendre dans son ombre? Il est là, plus grand que la mort, pour conduire et pour soutenir. Des ennemis puissants, inexorables sont-ils là pour menacer et effrayer? Devant lui, ils sont sans force. Il dresse devant ses bien-aimés, la table où ceux-ci s'asseyent à l'abri et en sûreté. L'onction divine est le sceau de la puissance, lorsque tout est contre nous. Faiblesse humaine, mort, puissances spirituelles de méchanceté, tout cela n'est que l'occasion de manifester clairement que Jéhovah, le Berger, est la sauvegarde infaillible de son peuple.

Assurément, Christ n'était pas une brebis; mais il fraya le sentier que les brebis doivent suivre; il se confia en Jéhovah. Il est le «Jéhovah-Berger» de ceux qui sont à lui. Il nous aime, comme Jéhovah l'aima et eut soin de lui. C'est donc la sollicitude infaillible de Jéhovah, à travers toutes les choses qui assaillent la nature humaine, pendant qu'elle traverse le monde. Le fruit naturel et propre de cette sollicitude c'est des pâturages herbeux dans une paisible sécurité; dans l'état de ruine où est l'homme, et pendant sa marche au milieu des puissances du mal, c'est une puissance infaillible qui soutient.

C'est pourquoi le coeur se confiant en Jéhovah, l'immuable, compte sur l'avenir; car l'avenir est aussi certain que le passé: «Les biens et la gratuité m'accompagneront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Eternel, pour toute la durée des jours». La confiance repose sur le Seigneur lui-même; c'est pourquoi toutes les circonstances, toute la puissance du mal, toutes les difficultés de l'homme mortel qui s'y rattachent, ne sont que des occasions de manifester la puissance de Jéhovah comme intéressé, dans sa fidélité immuable, à soutenir le fidèle au travers de ces choses.

Il est intéressant d'observer cette sollicitude de la puissance divine, gardant dans les pensées du Christ souffrant sa place infaillible et certaine, au-dessus de toutes les souffrances particulières, de l'épreuve et de la mort du Seigneur. Telle est la bénédiction de l'homme fidèle, pendant que la terre n'appartient pas au Seigneur et que la puissance du mal, la mort, et des adversaires puissants sont en vue. Jéhovah est la sûre demeure de la foi.

Psaume 24

Lorsque la terre appartiendra au Seigneur (Psaumes 24), «qui est-ce qui montera à la montagne de l'Eternel; qui demeurera dans le lieu de sa sainteté?» Ici, remarquons-le, la porte a été ouverte à tous; seulement Jacob possède une position d'acceptation, et la proximité de Jéhovah. Toutefois la bénédiction et l'acceptation en grâce, de la part de Dieu, qui est leur

salut, sont la portion de tous ceux qui se sont purifiés pour rechercher Dieu, lequel a placé sa bénédiction en Jacob. Leur caractère est décrit; mais tous les Gentils qui le possèdent, ont accès à la sainte montagne de Jéhovah. Christ lui-même y entre, en triomphe, comme Jéhovah.

Le Psaume 24 clôt toute la série de Psaumes qui parle de l'association de Christ avec les excellents, avec les saints qui sont en la terre. Nous y avons vu Christ dans le chemin de la vie avec les saints; Christ dans le chemin de la justice, au milieu d'un monde méchant; Christ souffrant, centre de toute l'histoire d'Israël, objet de l'intérêt de Jéhovah quand il est identifié avec Israël; Christ, souffrant comme témoin de la vérité, l'objet des pensées et des affections du Résidu; Christ, souffrant comme abandonné de Dieu; Christ, entrant en personne, dans le sentier que les brebis doivent suivre, et leur manifestant ainsi les soins de Jéhovah, quoiqu'il soit lui-même le vrai Berger (Jean 10); enfin Christ, entrant dans le temple, en sa qualité de Jéhovah triomphant, d'Eternel des armées, lorsque tous reconnaissent Jacob et le Dieu de Jacob.

Quoique le Seigneur soit un modèle pour nous, sous plusieurs des aspects qui nous sont ici présentés, toutefois l'action réelle et efficace, sur la piété du coeur, est produite en le voyant véritablement homme, frayant le chemin devant nos yeux, et engageant toutes les affections de l'âme dans la contemplation de sa marche.

Dans les Psaumes suivants, nous trouvons de nouveau les pensées et les sentiments du Résidu, au milieu de ses afflictions, en rapport avec cette même position de Christ; mais nous y puiserons une grande instruction pour nos coeurs, dans un chemin qui est toujours celui de l'affliction et qui reste essentiellement tel, aussi longtemps que le mal règne ici-bas. En jetant un dernier coup d'oeil sur les Psaumes qui précèdent, nous pouvons signaler un développement progressif dans leur caractère: Les Psaumes 3 à 7 renferment des principes et un état généraux, indiquant que la justice ne règne pas encore par le jugement. Ceci est fondé sur les grands principes des deux premiers Psaumes: L'homme juste au milieu des méchants; le jugement encore à venir; et les conseils de Dieu concernant le Messie, annoncés, mais non encore accomplis au Psaume 8. Les Psaumes 9 et 10 renferment les événements concernant le peuple Juif et son pays, dans les derniers jours; puis dans les Psaumes 11 à 15, nous trouvons les relations, le jugement et les principes du Résidu, qui regarde à Jéhovah, dans cet état de choses. Enfin les Psaumes 16 à 24, ayant donné à connaître toute la position de Christ, par rapport à Israël, l'introduisant au milieu de ce peuple et indiquant le résultat de cette introduction; nous trouverons dans les Psaumes suivants, beaucoup plus de détails touchant les expériences et les exercices des saints aux derniers jours. Ces exercices sont nécessairement fondés sur l'intervention et le sacrifice de Christ. Je n'entends point dire, pour cela, que les saints d'alors aient une idée claire du sacrifice de Christ, et que les expressions des Psaumes supposent cela, ni qu'elles conviennent à une âme affranchie. Mais de tels exercices ne peuvent avoir lieu sans l'intervention et le sacrifice de Christ; le Saint Esprit, dans le Résidu comme en toute âme, opère en vertu de ces deux choses, et afin de les faire reconnaître d'une manière complète.

Psaume 25

Dans le Psaume 25, nous trouvons, bien définie, pour la première fois, la confession du péché. Cette confession, jointe à la déclaration et à la conscience de l'intégrité du coeur, que contient le Psaume 26, forme la base subjective de toutes les expériences des fidèles: les Psaumes 27 et 28 en forment la base objective. Nous y trouvons Jéhovah, lumière et délivrance; puis, en outre, une détresse actuelle, sous l'oppression des iniques, et, en même temps, la confiance du coeur en Jéhovah. Mais plus on étudiera les Psaumes, plus on découvrira qu'ils s'appliquent proprement aux Juifs; et cela, d'une manière presque universelle; qu'ils ont trait à l'homme pieux et juste du Résidu, dont les pensées sont *en accord avec sa position* et lui sont fournies par l'Esprit de Christ, parlant par la bouche du prophète. Plusieurs parties des Psaumes peuvent être appliquées à Christ lui-même; il n'en est pas ainsi pour toutes. Cela nous montre deux choses que j'ai déjà fait remarquer: d'abord, que la possibilité d'appliquer ces passages à Christ n'implique pas qu'ils soient des prophéties qui le concernent exclusivement, ni que le Psaume tout entier s'applique à lui: J'ai encore fait remarquer le danger réel qu'il y aurait à envisager les Psaumes comme étant l'expression de la piété chrétienne. Sans doute, ils fournissent souvent une instruction précieuse, relativement à la confiance en Dieu, mais celui qui emprunterait la forme de sa piété aux Psaumes dans leur ensemble, celui-là fausserait le christianisme.

Passons maintenant aux détails. Dans les difficultés qui l'entourent, l'âme s'élève vers Jéhovah; c'est là le vrai moyen de surmonter les difficultés et d'avoir la paix au milieu d'elles. Un coeur vrai n'a pas d'autre refuge; *tout autre le détournerait de celui-là*. Au milieu de l'épreuve, il dit: «Mon Dieu»; il peut, par Christ, le dire maintenant et se confier en Dieu: «Que je ne sois point confus; que mes ennemis ne triomphent point de moi». Tel est, dans les difficultés, le premier désir de la foi. Mais la foi, quand elle est réelle, ne peut se borner à soi; elle est associée par grâce, à la bonté de Dieu, sentie dans ce désir même, et associée, par conséquent, avec tous ceux qui s'attendent à Jéhovah. Elle souhaite que les méchants (ceux qui agissent perfidement sans sujet, — ceux qui aiment l'iniquité; non pas ceux qui tombent dans le péché) soient confus. Comme principe général, ce désir n'est pas contraire au christianisme. Le chrétien ne peut pas souhaiter que ses ennemis individuels soient jugés; mais il désire que le mal soit ôté et que les ennemis du bien soient confus. Il aime et désire la justice; il souhaite que l'oppresseur de la justice, des petits, des humbles et des justes, soit renversé et confus. Dans ses circonstances personnelles, le chrétien peut désirer cela comme résultat, sans toutefois souhaiter du mal à l'individu. Sa confiance en Jéhovah l'empêche de faire la moindre démarche au détriment de son ennemi; mais il remet sa cause au Seigneur et la laisse entre ses mains, attendant d'être délivré par lui.

Il y a encore un autre trait distinctif du saint, dont le coeur se tourne repentant vers le Seigneur. Il cherche les voies de Dieu, ses sentiers, afin d'être conduit dans sa vérité et enseigné. Tel est le caractère très défini du bien, dans une âme sincère; elle ne cherche pas simplement un bon chemin, mais c'est le chemin du Seigneur qu'elle cherche. L'esprit du saint s'est retourné vers le Seigneur; il pense à lui, il estime son caractère; il a la conscience qu'il lui

doit fidélité et service; qu'il lui appartient, et que tout lui appartient; il prend plaisir en son chemin et n'en cherche aucun autre. Toutefois, ce Psaume nous présente quelqu'un (le Juif) qui se retourne vers Dieu; non pas une personne nouvellement convertie. Israël (et le saint aussi) se souvient de ses fautes; mais il dit à Jéhovah: «Ne te souviens point des péchés de ma jeunesse, mais souviens-toi de moi selon ta gratuité». Il le prie de se souvenir de lui seulement de cette manière; car il sait que Jéhovah est plein de compassion, et c'est pour la gloire de son nom qu'il peut ainsi faire appel à sa miséricorde. Cette demande ne montre pas la connaissance du pardon, mais la confiance dans la grâce. Ce n'est pas ici une conscience purifiée, quoique cela découle de la réponse de Dieu; mais c'est une manière de s'approcher de Dieu qui lui est agréable. Nous en trouvons un exemple dans l'Evangile. La femme pécheresse s'approcha ainsi de Jésus, et elle s'en alla en paix.

Il y a une fidélité du Seigneur à sa propre bonté, à son caractère propre, élevé au dessus du mal; caractère qui le fait agir (une rançon ayant été trouvée, grâce à laquelle la justice est maintenue) pour la vraie bénédiction du pécheur qui s'approche ainsi de lui. Il est dit même de Joseph: c'était un homme juste et qui ne voulait pas faire d'elle un exemple. Quant à l'homme il a sans doute encore d'autres motifs; mais pour autant qu'il doit agir selon Dieu, le principe dont je parle trouve son application. L'Eternel est bon et droit. Il est bon envers nous; il aime la droiture et il aime à la voir; aussi veut-il l'enseigner, dans sa grâce, à ceux qui s'en sont écartés. C'est une grande douceur pour celui qui s'est égaré que de pouvoir compter là-dessus. Remarquez qu'au verset 8, il n'est pas dit *Sa voie* (*); cela exprimait plus haut l'état de coeur du saint, tandis que les mots du verset 8 expriment la confiance du saint en ce qui se trouve dans le coeur de Jéhovah. Il ne s'agit pas proprement de ce qu'est cette voie; il va sans dire qu'elle est bonne; mais le Seigneur les y enseignera. Son amour actif s'occupera d'eux pour leur bien. Toutefois, lorsque le vrai caractère du saint restauré est décrit, le caractère de la voie n'est pas non plus oublié: «Il fera marcher dans la justice les débonnaires»; dans le chemin qui exprime la pensée de Dieu: «Il enseignera sa voie aux débonnaires».

(*) La version anglaise traduit ainsi le verset 8: Jéhovah est bon et droit; c'est pourquoi il enseigne les pécheurs dans la voie. (*Trad.*)

Mais, à un autre point de vue, on peut signaler, dans ce Psaume, une marche progressive. Il se divise en trois parties: versets 1-7; 8-14; et 15-22. Dans la première, l'âme persécutée et éprouvée, jugeant ses péchés précédents, mais confiante en Dieu et regardant à lui, s'adresse à lui touchant ses besoins et ses difficultés, en face de la puissance du mal. Dans la seconde partie, cet appel à Dieu amène l'âme à parler de lui en déclarant ce qu'il est dans ses voies. Dans la troisième, l'âme regarde personnellement à Dieu, comme étant assurée de son intérêt pour elle; et invoque le regard de Dieu sur elle, sur ses ennemis, sur ses circonstances, comptant, en cela, sur son pardon, mais confiante en sa propre intégrité, dont elle a la conscience. Enfin, elle étend sa requête à tout Israël.

On peut encore remarquer une marche progressive dans les détails, quant à l'état de l'âme qui parle de Dieu. D'abord Sa bonté et Sa droiture font qu'il enseigne aux pécheurs la droiture de coeur. Ils s'étaient égarés dans leurs propres voies. Combien leur oubli des voies

de Dieu était terrible! Mais le Seigneur, dans sa bonté et sa miséricorde, ne veut pas les laisser sans direction; leur état attire sa compassion. Le Seigneur aime le chemin de la justice et ne peut bénir ailleurs: aussi enseigne-t-il les pécheurs dans la voie. Or, reconnaître son péché, et connaître en même temps la bonté du Seigneur, a pour effet l'humilité, la soumission d'esprit, la petitesse, l'absence de fierté, du moi, de ce que les païens considéraient comme la source de la vertu. Dans cet état Dieu conduit dans le discernement et enseigne Sa voie. Non seulement la voie est enseignée à celui qui s'en était écarté; mais dès qu'il y a de l'humilité et de la soumission à Dieu, il conduit dans l'intelligence, dans l'esprit et dans la pensée de ses voies. Il forme par ses instructions, ceux qui le craignent à discerner ce qu'est la voie de Dieu lui-même. C'est là une conformité intérieure et morale avec Dieu, qui s'applique à discerner et à juger les circonstances. Cette conformité morale et ce discernement sont fort précieux.

Le verset 12 va plus loin; il nous montre quelqu'un craignant Dieu, marchant dans la conscience de Sa présence, de sa propre responsabilité vis-à-vis de Dieu et, de coeur, s'en référant à lui dans une entière dépendance de lui. Il y a ici plus que le discernement moral, il y a la connaissance de la voie choisie de Dieu. L'homme qui est guidé dans le discernement (*) saura ce qui est juste; il le fera et évitera le mal. Mais l'homme d'Issacar avait la connaissance des temps (1 Chroniques 12: 32). Il y avait une voie choisie par Dieu, au milieu du mal qui régnait; et celui qui craignait Jéhovah serait enseigné dans cette voie-là; il trouverait le sentier qui menait à une entière bénédiction. C'est là un grand privilège, duquel ni les ténèbres, ni la confusion qui nous entourent ne sauraient nous priver. Il s'agit de la voie choisie, par Jéhovah, au milieu de cette confusion; d'un sentier particulier d'alliance pour ceux qui le craignent.

(*) Nos versions ont au verset 9: il fera marcher dans la justice. La version anglaise dit: Il guidera dans le jugement (ou dans le discernement). (Trad.)

Il existe certainement, aussi pour le chrétien, un tel sentier au milieu de la confusion où se trouve actuellement l'Eglise de Dieu: Les paroles qui suivent (verset 14) nous le montrent avec un surcroît d'évidence. «Le secret de Jéhovah», car il a un secret pour les oreilles de ceux qui l'écoutent, «est pour ceux qui le craignent», ses amis, auxquels il donne à connaître sa pensée. C'est remarquable que Marie connaissait mieux cette pensée que Marthe; elle oignit d'avance le Seigneur pour sa sépulture; elle avait la pensée du Seigneur quant à la scène qui se préparait. La parole est toujours un préservatif contre de fausses prétentions à posséder la pensée du Seigneur; il n'en est pas moins vrai que le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent. Quoique toutes choses semblent s'opposer à l'accomplissement de sa promesse assurée, ceux qui le craignent en prévoient cependant le résultat; par la foi, ils comprennent qu'elle avance vers son accomplissement, et ils en verront enfin la pleine réalisation lorsque les voies de Dieu seront accomplies. C'est là une grande bénédiction; cela donne, tout le long du chemin, une tranquillité et une paix qu'aucune autre chose ne pourrait procurer, parce qu'on possède la pensée de Dieu. Ici se termine la seconde partie du Psaume.

En traversant le mal, l'âme ne se confie qu'en Dieu et en son amour fidèle: «Mes yeux sont continuellement sur l'Eternel, car c'est lui qui tirera mes pieds du filet». — Le Seigneur! voilà le secret de tout. On regarde hors du mal et l'on se confie en Dieu, qui est au-dessus de

tout mal. La connaissance du secret de Dieu n'est ni de l'insensibilité au mal présent, même lorsque ce mal nous affecte nous-mêmes, ni de la froideur à l'égard de l'intérêt que Dieu prend à nous (non seulement à la justice, quoiqu'il soit toujours juste, mais à nous-mêmes). Le secret de Dieu, communiqué à ceux qui le craignent, fait naître l'intimité et la confiance «Tourne ta face vers moi, et aie pitié de moi car je suis seul et affligé». Le coeur est vrai avec Dieu; mais cela suppose l'intégrité, comme dans ce Psaume. Or, cette intégrité est en Christ, pour ceux qui sont vrais de coeur, quoiqu'ils confessent être, en eux-mêmes, les premiers des pécheurs, et que, dans leur chair, il n'habite aucun bien.

Le coeur peut raconter à Dieu toute l'hostilité de ses ennemis et laisser cela entre ses mains. Ayant mis sa confiance en Dieu, il s'attend à ne pas être confus. Christ seul a dû, pour nous, éprouver le contraire; mais une âme droite ne sera jamais confuse. Toutefois, le coeur du fidèle malgré cette intimité avec Dieu et cette confiance en lui, n'oublie pas son peuple (ici Israël; pour nous, l'Eglise) (verset 22); il lui est attaché, car c'est une conséquence nécessaire de cette intimité.

Je suis entré dans quelques détails sur les sentiments moraux dépeints dans ce Psaume; mais il ne faut pas oublier que tous ces sentiments se fondent sur le fait que le coeur a la conscience intime de ce que Jéhovah est pour lui ce qui prédomine, c'est la pensée de Jéhovah elle est la source de toutes ces expériences.

Psaume 26

Dans le Psaume 26 nous trouvons, comme je l'ai déjà dit, la conscience de l'intégrité plutôt que la confession des péchés; mais, comme dans le Psaume précédent, tout se rapporte à Jéhovah; à ce qu'il est et à l'attachement de l'âme à lui. Le fidèle en tire le principe de séparation d'avec les méchants; puis la joie finale dans *Son assemblée*, lorsqu'il y aura délivrance complète des hommes sanguinaires. L'esprit du Psaume 26 est cette intégrité, qui a gardé l'âme séparée des pécheurs par ses propres affections, par son attachement à Jéhovah et par sa confiance en Lui, vis-à-vis de la puissance du mal. Or, pour le moment, et par rapport aux saints, les méchants sont toujours les plus puissants, parce qu'ils peuvent agir selon leur propre volonté, sans conscience et sans frein. La conscience, en présence de Jéhovah, lui demande de ne point assembler le juste avec les pécheurs, lorsqu'il interviendra en puissance. Elle compte là-dessus, par la foi. Telle est l'expression du chemin et des désirs d'une conscience intègre, en présence du mal.

Psaume 27

Le Psaume 27 nous montre le coeur confiant en Jéhovah, mais toutefois exercé *devant Lui*, en présence des manifestations *extérieures* du mal. Qu'y a-t-il de plus capable de produire la frayeur que l'angoisse d'esprit? La confiance en songeant aux ennemis, et l'exercice du coeur en regardant à Dieu, réunies dans ce Psaume, me semblent très instructives, quoique étranges au premier abord. La confiance n'est pas de l'indifférence ni de l'insensibilité; elle produit de réels exercices du coeur avec Dieu; même des exercices accompagnés de crainte s'affirment par la confiance et la hardiesse en face de l'action hostile du mal. L'homme

s'attendrait à de la crainte en présence de l'ennemi, et à de la confiance quand on est devant Dieu; tandis que la grâce, lorsqu'elle agit dans de vrais exercices du coeur avec Dieu, inspire de la hardiesse en face de l'ennemi. Il existe une puissance réelle du mal. Le coeur bien enseigné la sent (d'une manière plus ou moins spirituelle) dans ses sources intérieures et sa réalité; mais il la sent avec Dieu; il est alors en paix quant au résultat du conflit, et au milieu même de ce conflit. Ainsi Christ, dans l'exercice de son âme devant Dieu, suait des grumeaux de sang; mais il était parfaitement calme en présence de ses ennemis; bien plus, la seule mention de son nom les fit reculer et tomber par terre. Cela est plein d'instruction par rapport aux difficultés et aux peines de la vie chrétienne. Lorsque le coeur est exercé avec Dieu et devant Dieu, à l'égard de la puissance du mal, dont il a conscience, le mal même, quelle qu'en soit la puissance, est impuissant lorsqu'il apparaît, si nous admettons que l'exercice du coeur a été complet. «C'est ici votre heure», dit Christ, «et le pouvoir des ténèbres». Mais il avait senti tout cela avec Dieu, et, quant au fait même, il reçut la coupe de la main du Père, et non point de celle de l'ennemi qui, quant à Christ, n'avait nullement ce pouvoir.

Le Psaume 27 nous montre ces mêmes choses opérées, selon l'esprit de Christ, dans de simples hommes. Jéhovah est, par la foi, la lumière du saint: Il éclaire tout ce qui l'entoure. Quoique les ténèbres et leur pouvoir soient là, il n'existe pas, pour l'esprit, de pouvoir des ténèbres; elles dominant les ennemis, mais, de la part de Dieu, la lumière est dans le coeur du fidèle, et ainsi il marche dans la lumière. C'est une grande consolation! Mais le Seigneur est plus que cela. Il est une délivrance actuelle. A la vérité, Dieu ne pouvait être cela pour Christ, avant qu'il eût bu la coupe; mais Il est connu comme délivrance actuelle pour l'âme rachetée au milieu de l'épreuve. La même révélation de Jéhovah qui donne la lumière, nous donne, dans cette lumière, l'assurance d'être délivrés; je ne dis pas qu'elle nous fasse voir nécessairement la délivrance, car le moyen en peut être obscurci, mais elle nous en assure. Puisque Jéhovah est là, en lumière, il délivrera. Pour nous, c'est le Père, et quand il s'agit de gouvernement, le Seigneur; mais dès que c'est Dieu lui-même, évidemment il n'y a rien à craindre. Voilà ce qui est proclamé ici; soit que l'on pense à ces méchants, sans conscience qui les réprime; ou bien à la guerre, cette scène de violence terrible, où la volonté de l'homme est déchaînée. Que le Seigneur soit là, il sera pourvu à tout.

N'oublions pas toutefois qu'il y a un principe ou un état d'âme important, lié à cette confiance et qui en est la base: c'est d'avoir un oeil simple et de ne désirer qu'une chose; de regarder à Jéhovah, en n'ayant qu'un but; celui d'être avec Lui, en sa présence, là où il se trouve et où on peut l'adorer, contempler sa présence ravissante et apprendre sa volonté et sa pensée. Mais cela est lié d'autre part avec la confiance en sa bonté. L'âme, sans défense en elle-même, sait que le Seigneur la cachera, au mauvais temps, dans sa loge et dans son tabernacle. Là, qui pourrait lui nuire ou la troubler? Quel amour nous trouvons en Dieu! Quel intérêt il porte à ceux qu'il aime! L'âme habite avec Lui, et elle habite en sûreté. Il ne s'agit pas ici d'une délivrance apparente, mais du secret de son tabernacle. C'est merveilleux de voir comment le Seigneur agit quand le mal est dans toute sa fureur et qu'en apparence il n'y a

aucune ressource. L'âme n'en cherche pas; elle se confie doucement et tranquillement en Dieu, et trouve toute sécurité en Lui.

Le verset 6 compte sur la plénitude de la délivrance et des louanges dans le tabernacle de l'Eternel, qui n'est plus un lieu secret, un asile caché, mais le lieu béni des louanges publiques. Dans les versets suivants, nous trouvons les exercices de l'âme avec Dieu, tandis qu'elle s'attend à Lui pour être secourue. Le Seigneur avait dit: «Cherchez ma face», et il ne pouvait pas la cacher. L'âme reconnaît la possibilité de la colère; elle prie Dieu de la détourner et compte sur la grâce. Cela est bien important pour l'âme, car on s'attendrait à ce qu'elle ne se confiât en Dieu, qu'à condition qu'il n'eût rien contre elle. Il n'en est pas ainsi: le coeur peut reconnaître qu'il devrait s'attendre à la colère, et néanmoins se confier en la grâce. Il a connu un Seigneur secourable et s'attend à n'être pas abandonné d'un Dieu sauveur. Cette confiance est complète, plus complète encore que celle qui se fonde sur les liens les plus étroits selon la nature. Telle est, en effet, la confiance de celui qui connaît le Seigneur. Il a affaire avec Dieu seul, il Lui demande de lui enseigner sa voie et de le conduire par un sentier uni, parce que ses ennemis épient le moment où il s'écarterait du chemin. La pression des ennemis était grande; telle elle sera aussi pour les saints. Il y a une volonté de mal, de faux témoins, puis de la cruauté. La bonté du Seigneur, à l'exclusion de tout moyen humain, la bonté du Seigneur dans son gouvernement, telle est la ressource du coeur. En voici le résultat: «Attends-toi à l'Eternel», c'est lui qui fortifie le coeur, «attends-toi, dis-je, à l'Eternel». Voilà le secret de la force, au temps de l'adversité; alors il n'y a rien à craindre. Nous, chrétiens, nous avons pu connaître l'amour d'un Père dans notre chemin comme ses enfants et les soins de Christ, le bon Berger; mais le principe de notre confiance dans le Seigneur est le même. Il est remarquable combien toute idée d'une autre ressource ou d'une autre aide que celle du Seigneur est absente de ce Psaume. C'est là ce qui maintient l'intégrité, car le Seigneur ne peut secourir autrement qu'en maintenant la droiture de coeur. Au milieu de la ruse de ses adversaires, l'âme ne connaît rien, ni les ressources, ni la force, ni la sagesse, ni les plans de l'homme; rien, si ce n'est de chercher la face de Jéhovah. Avec Lui, tout est réglé; et ainsi, quant au coeur, tout est vérité et intégrité, Désormais, c'est Jéhovah que les ennemis concernent; tel est le secret de notre sécurité et de notre tranquillité dans l'épreuve. Sa grâce étant là, nous pouvons compter sur le Seigneur en tout temps. Si nous nous sommes égarés, avouons-le Lui; c'est un exercice vrai de l'âme en sa présence. Dans les rapports entre elle et lui, il agit selon la vérité; mais la grâce, et le secret de son tabernacle et la délivrance qui en découle, sont la place de l'âme.

Psaume 28

Quoique Jéhovah soit le sujet principal du Psaume 28, comme de tous ceux dont nous nous occupons, nous trouvons cependant ici un point spécial en ce qui concerne le juste: son *cri* à Jéhovah, ses supplications. En criant à lui, le coeur entre en liaison avec le Seigneur. Le cri implique l'intérêt que le Seigneur nous porte, intérêt que nous avons pour point de départ; il indique aussi que nous reconnaissons notre dépendance de lui. Ainsi, le cri et la prière à Dieu sont importants; ils indiquent l'état de l'âme. Nous pouvons désirer quelque chose du

Seigneur, avoir foi en sa bonté qui aime à donner; mais crier à lui nous identifie avec lui d'une manière avouée, même devant autrui. Dans ce Psaume, l'âme est au comble de la détresse, le puits du *Scheol* est béant devant elle; mais le principe est toujours vrai, même lorsque nous intercédons pour d'autres. Ici la foi se montre dans le cri, lorsque, à vue humaine, tout espoir est impossible. Cette liaison avec le Seigneur est clairement indiquée ici, car nous y trouvons la raison pour ne pas être entraîné dans le jugement avec les iniques, Au Psaume 26, c'était l'intégrité du saint dans ses voies; ici, c'est la liaison avec le Seigneur, (constatée par le cri de l'âme vers lui,) qui est la sauvegarde du croyant en présence du jugement. Et, quoique ce soit sur la méchanceté des ouvriers d'iniquité que se fonde l'attente de leur jugement, toutefois il est déclaré que c'est leur mépris de l'Eternel qui est la cause de leur destruction. Le juste s'est confié en lui et a été secouru. Mais dans la délivrance que Dieu nous accorde, il y a plus, bien plus que le seul fait d'être délivré. C'est *Lui* qui nous a délivrés. Le coeur était attaché à lui, regardait à lui, l'adorait, croyait en lui, et il ne nous a pas fait défaut. Que cela est vrai, et combien cela attache, tout de nouveau, le coeur à lui: «Mon coeur a eu sa confiance en lui; j'ai été secouru et mon coeur s'est réjoui; c'est pourquoi je le célébrerai par mon cantique». S'attendre ainsi au Seigneur, avec confiance, c'est entrer réellement dans son caractère et s'y conformer; c'est l'estimer, l'honorer et y trouver ses délices, dans l'assurance que ce caractère ne peut changer; c'est apprécier le Seigneur; or, quiconque apprécie une chose moralement excellente, y est conforme, toutefois d'une manière dépendante. J'ai un ami, d'un caractère noble, fidèle et dévoué; je me trouve dans des circonstances où tout s'oppose à la probabilité, ou même à la possibilité qu'il me vienne en aide; cependant, je suis certain qu'il me secourra; je compte avec affection sur ce qu'il est. Evidemment mon appréciation n'a pas changé. Je le considère comme supérieur à toutes les circonstances, et gouverné par sa propre perfection. C'est là-dessus que je compte, c'est cela que j'apprécie. Quelles que soient les circonstances, mon coeur est avec le sien, appréciant sa conduite, quoique dans le chemin de la dépendance; et son coeur est avec le mien. Lorsqu'il a agi, je me réjouis en lui, je me réjouis de la juste appréciation que j'avais faite de mon ami; je le connaissais bien, je connaissais ce qu'il est; je me réjouis en sa perfection, à laquelle je m'attendais comme à une chose certaine, supérieure à toutes les circonstances. Son intervention m'a prouvé qu'il s'intéressait à moi. De même, lorsque Dieu délivre le chrétien, comme lorsqu'il délivrera le résidu dont parle ce Psaume, ils peuvent dire: «Celui-ci est notre Dieu, nous nous sommes attendus à Lui». C'est bien la même pensée que nous voyons chez Job, à travers sa coupable irritation. Il compte sur Dieu, il sait ce que Dieu serait et ferait pour lui, s'il pouvait Le trouver.

Le Psaume 28 nous montre donc un homme dont le coeur s'est confié en celui de Dieu, qui a trouvé ce coeur et se réjouit en lui, qui a réellement honoré Dieu, quoique seulement en s'attendant à lui dans une confiance inébranlable. Il trouve la satisfaction dans ce qu'est son puissant ami et dans son amour. Il se réjouit de la délivrance, car il a souffert, il a été opprimé dans sa faiblesse; mais il se réjouit, en trouvant les délices de son coeur dans son libérateur. Il possède un ami qui lui a formé le coeur d'après sa propre excellence, qui l'a formé pour se confier en elle.

Tout cela se trouve aussi dans le chrétien, mais d'une manière plus calme, parce qu'il est mieux instruit dans les choses célestes, qu'il connaît Dieu d'une manière plus parfaite, qu'il a moins d'anxiété touchant les choses d'ici-bas et qu'il ne regarde pas aux choses visibles. Mais le principe est le même.

Psaume 29

Le Psaume 29, envisagé au point de vue suivant lequel nous étudions maintenant les Psaumes, ne donne pas lieu à beaucoup de remarques. Il engage les puissants de la terre à reconnaître Jéhovah et à lui donner gloire, à lui rendre l'honneur dû à son nom. Je désire seulement faire remarquer la liaison qui existe entre cela et le culte; il s'agit de rendre honneur à Jéhovah dans son temple, là où il a placé son nom. Son nom a été révélé; la gloire est due à son nom, c'est-à-dire à lui-même comme ayant été révélé; son nom est à la fois la révélation de lui-même, et de sa relation avec son peuple. C'est dans son temple qu'il a placé son nom, de manière à former dans ce nom un centre d'association et un lieu révélé de culte. Ainsi, tandis que sa voix proclame la majesté de ce nom, ceux qui le connaissent sont rassemblés, par ce nom même, comme centre d'une commune adoration. La gloire du nom de l'Eternel est révélée et prouvée par le contenu des derniers versets. Jéhovah siège sur les flots (*); il domine et dirige, en vue de ses propres desseins, les mouvements tumultueux de la masse des peuples. Il siège aussi comme roi éternellement. Comme il est au dessus de l'agitation des hommes, ainsi il préside à jamais dans un gouvernement sûr et inébranlable.

Mais, outre cela, l'Eternel est en rapport avec son peuple; il lui donne la force, il le bénit en paix. Le verset 10 exprime la possession de la puissance sur toutes choses et en lui-même; le verset 11 annonce ce qu'il est pour le peuple. C'est, d'une part, l'invitation adressée aux puissants de la terre de connaître Jéhovah, d'autre part la bénédiction assurée d'Israël.

(*) Faussement rendu dans nos versions par: «l'Eternel a présidé au déluge».

Psaume 30

La grande vérité contenue dans le Psaume 30 est d'un profond intérêt pratique: c'est que la joie qui découle de la délivrance accordée par le Seigneur, (ici par Jéhovah) est plus grande, plus profonde, que les bénédictions de la prospérité, alors même que cette prospérité est reconnue comme venant de Dieu. Il se peut que la délivrance s'applique à des afflictions produites par nos fautes; ce sera certainement le cas du résidu juif; mais elle n'en est pas moins pleine et entière, et lorsque le péché, ou le mal, sont pleinement reconnus, la restauration et la bénédiction sont absolues dans la communion avec Dieu. Le pardon, ou la pensée du pardon dans une âme qui n'est pas guérie, peuvent être accompagnés de regrets. Quand l'âme est guérie, elle apprend assurément à juger le mal, à être pleine d'humilité, quand on s'adresse à elle; à avoir toujours plus de tendresse délicate et de grâce pour les autres; mais, la guérison étant complète, l'âme entièrement éprouvée n'aura pas de regrets, parce qu'elle sera exclusivement remplie de ce que Dieu est pour elle. Elle aura la chair en horreur ainsi que les principes qui l'ont conduite au mal; mais, si le mal est réellement haï, on sera délivré de l'horreur que le moi inspire et la paix régnera dans l'âme. Il est vrai que le

Psaume 30 ne poursuit pas ces pensées aussi loin; il s'occupe des circonstances extérieures; de la main de Dieu qui s'appesantit sur l'âme à cause du péché, plutôt que du péché qui y a donné lieu. De fait, les circonstances sont considérées ici comme exprimant la colère ou la faveur de Dieu, et c'est à cela que l'âme s'arrête. Elle avait été dans la prospérité, et l'avait attribuée à Dieu, mais elle fondait sur les circonstances l'assurance de son bonheur, quoiqu'elle les considérât comme lui ayant été accordées par Dieu.

En agissant ainsi et tout en reconnaissant Dieu comme celui qui donne et qui assure la bénédiction, elle se reposait sur la bénédiction et sur une bénédiction qui, au lieu de délivrer du moi, s'adressait à lui.

«Je ne serai jamais ébranlé. Jéhovah! par ta faveur tu avais fait que la force se tenait en ma montagne». Quoiqu'il puisse, dans ce cas, y avoir de la piété, cela pourrait facilement dégénérer en: «C'est ici le temple de l'Eternel, le temple de l'Eternel» (Jérémie 7: 4). Ce Psaume suppose, du reste, une piété vraie. Seulement il est dit: La faveur de l'Eternel avait donné une force stable à *ma montagne*, au lieu que cette faveur elle-même fût considérée comme la bénédiction.

Jéhovah cache sa face, et tout aussitôt l'âme sent ce qu'est la dépendance directe de Dieu, elle cherche Sa bénédiction immédiate. Les châtiments et les épreuves, qu'entraînent les fautes, surviennent, et alors l'âme éprouve que la faveur divine elle-même est la bénédiction dont elle a besoin; ce que Jéhovah est lui-même devient la source de la joie. Le fait que sa colère est sur le peuple est senti; non pas seulement les circonstances dans lesquelles cette colère s'exprime, mais le fait même que Jéhovah cache sa face à cause du péché. L'âme est amenée, quoique par l'angoisse et la détresse, dans une relation immédiate avec Dieu. Elle est amenée à considérer le «moi» non point comme un objet digne d'être cultivé, centre de sa propre bénédiction, mais comme étant pécheur et ayant besoin de la faveur de Dieu. Ainsi est produite, par grâce, une oeuvre douloureuse, mais extrêmement utile et importante, lorsque ce jugement de soi-même est opéré au-dedans de l'âme, de manière à produire l'intégrité spirituelle. La faveur de Jéhovah luit sur elle, on en jouit. Dès lors cette faveur elle-même est devenue la bénédiction, et la délivrance l'accompagne, au temps qui convient à Dieu. On entre ainsi, avec une sainte adoration, dans la vraie nature de Dieu; on ne le considère plus seulement comme un Dieu qui est utile à l'homme en le bénissant. Dans cet état, l'ennemi ne se réjouit plus à propos de nous et l'âme elle-même est guérie. Nous voyons que si Dieu montre ainsi sa colère, ce n'est qu'afin d'instruire et de discipliner les saints pour un moment; et qu'eux-mêmes, étant purifiés, jouissent ainsi plus pleinement de lui. Littéralement ce Psaume s'applique au résidu juif, délivré au moment où il est arrivé jusqu'au bord du sépulcre; mais, pour eux aussi, le vrai travail d'âme est avec Dieu.

Je dirai encore quelques mots sur différents états d'âme, dans lesquels les saints peuvent se trouver actuellement et dont ce Psaume fournit l'occasion de parler. Il y a d'abord ce qu'on peut appeler comparativement l'innocence; c'est l'état d'une âme convertie qui ne commit pas la corruption et n'a pas de grands combats intérieurs. Dans ce cas-ci, on jouit de la grâce du pardon et l'âme est heureuse dans la connaissance de la bonté et de l'amour de Dieu, son

Sauveur. Une telle âme en marchant tout près de Dieu, peut arriver à se juger véritablement et acquérir une profonde connaissance de Dieu. Autrement l'âme est superficielle, on a peu de connaissance de son propre moi, comme homme en la chair; la séparation de la sphère charnelle, du monde, sous son aspect aimable, est peu mise en pratique.

Vient ensuite l'état d'une âme qui, ayant péché, a passé par des exercices plus profonds, et se trouve amenée ainsi, d'une manière humiliante, à la connaissance du moi. C'est plutôt ce dernier cas que nous voyons dans le Psaume 30. Alors le pardon peut être connu et c'est un repos. Mais s'il y a eu de la légèreté ou de la bassesse vis-à-vis de Dieu, on a une certaine honte du péché, et l'on manque de cette libre confiance vis-à-vis de Dieu qui se montre naturellement quand on jouit de lui. Cette confiance est alors plus difficile à trouver. Mais dans ce cas, le moi n'est certainement pas mis de côté.

Un troisième état d'âme, c'est lorsque la racine qui a produit le mal est réellement jugée, c'est-à-dire non-seulement le mal lui-même, mais son point de départ, et que le *moi* est ainsi mis de côté en pratique. Alors la faveur divine est tout. Le coeur est intègre devant Dieu, et, quoique humble, plein de hardiesse vis-à-vis des hommes. Il a la conscience d'un lien entre lui et Dieu: la faveur divine; il connaît Dieu comme étant moralement à l'unisson avec lui, comme son soutien véritable et sa force. Le présent, non point le passé, est alors la place du coeur avec Dieu.

Psaume 31

Le Psaume 31 exprime une confiance absolue en Jéhovah — Dieu connu dans notre relation avec lui, — quand on traverse les phases les plus terribles de l'épreuve et de l'angoisse, et quand c'est le péché qui en a été la cause; toutefois, quand la foi est à l'oeuvre, on compte sur le nom connu de Dieu et, par conséquent, sur sa justice en le faisant valoir comme tel. Ce n'est pas que l'on compte avec orgueil sur Dieu; mais que l'on se confie en Jéhovah à cause de ce qu'il est lui-même — à cause de son nom (verset 3) — mais en confessant pleinement qu'on a failli et que c'est le péché qui a amené l'angoisse sur celui qui crie à l'Eternel. C'est moins la confession de l'iniquité elle-même, que la reconnaissance du fait que l'épreuve, du milieu de laquelle on crie à Dieu, est due à l'iniquité. Mais, étant à l'extrémité, l'âme est poussée à s'adresser en confiance à Dieu, selon la révélation qu'il a faite de lui-même.

Le caractère particulier de ce Psaume est la confiance et l'abandon de sa cause entre les mains de Jéhovah, parce qu'on le connaît personnellement. Une telle connaissance du Seigneur, une telle foi en ce qu'il est lui-même, que l'âme peut se confier en lui, et tout lui remettre, quand la détresse et l'hostilité des hommes sont à leur comble, c'est là un principe profond de la vraie piété; et, de plus, c'est un principe de parfaite justice, parce que l'âme ne peut regarder ainsi à Dieu que dans un état de justice. Jéhovah est connu comme ayant considéré la détresse de l'affligé; il a connu son âme au milieu de l'adversité. Les souffrances ne signifiaient pas que Dieu abandonnât celui qui souffrait; au contraire, Dieu connaissait et suivait l'âme de l'affligé; son coeur l'approuvait, il pensait à elle au milieu des circonstances

difficiles et, quoique coupable, l'affligé regarde à Jéhovah à travers la souffrance, comme étant approuvé par lui. Il accepte la punition de son iniquité, mais dans ce sentiment de justice se confie en Jéhovah; et dans cet esprit, dans ce qui est parfait en principe, il s'en remet entièrement à Jéhovah; il sait que tout est dans sa main; il est content qu'il en soit ainsi (verset 15). Aussi dit-il: «Fais luire ta face sur ton serviteur»; et il compte, puisque Dieu se montre favorable pour lui, ne pas être confus, non plus que ceux qui se confient en Jéhovah. Il a réservé des biens pour ceux qui le craignent, et qui se retirent vers lui en présence des fils des hommes. Sa présence est un sanctuaire sûr et infailible qui rend impuissantes toutes les entreprises de la malice des hommes. L'affligé admet que, sous l'extrême pression de l'angoisse (*) il avait dit un moment: «Je suis rejeté de devant Dieu»; néanmoins la foi s'était montrée dans l'appel qu'il faisait à Jéhovah et il avait été exaucé. L'Eternel garde les fidèles, de sorte que les saints peuvent l'aimer et avoir bon courage en toute circonstance.

(*) Faussement traduit par «précipitation» dans la version de Martin.

Il n'est pas dit que chacun ait à traverser des afflictions semblables à celles que décrit notre Psaume; mais lorsqu'elles sont la part du croyant, elles lui donnent beaucoup d'intimité et de confiance. Ce qu'est un Dieu connu, et le cri résultant de la foi en ce qu'il est, voilà le fond de ce Psaume. Je ne prétends pas que ce soit l'exercice le plus brillant de la foi; on le trouvera plutôt dans l'épître aux Philippiens, heureuse expression de l'expérience normale du chrétien ce n'est pas non plus l'exercice le plus fréquent; mais Dieu, dans les richesses de sa grâce, a, dans sa Parole, prévu chaque besoin et pourvu à chaque position. L'état d'âme, décrit dans ce Psaume, est une intime et profonde confiance en Dieu seul, très exercée, mais apprise à travers une détresse qui était nécessaire.

Psaume 32

Mais, au milieu de tous les exercices de coeur qui appartiennent à une âme renouvelée dans ses difficultés ici-bas, il est un point qui est le centre de tout, un besoin pour lequel à la fois le coeur et la conscience désirent ardemment une réponse; c'est la relation de l'âme avec Dieu, lorsqu'elle pense à son péché devant lui. Elle a besoin de confiance pour l'épreuve; de délivrance, et de secours. Elle est soutenue par des promesses, et le coeur et la volonté sont soumis aux voies de Dieu. Mais au-dessus de tout, l'âme a besoin de réconciliation avec lui, de la lumière sans nuage de sa présence; quant à son propre état, elle a besoin de pardon et d'absence de culpabilité. L'entière abolition de toute culpabilité devant Dieu et son pardon complet sont liés ici, d'une manière admirable, avec la purification du coeur et de l'homme intérieur, toute fraude étant ôtée par la confession des péchés actuels. Mais l'âme commence, ainsi qu'elle le doit, avec Dieu; et trouve sa satisfaction dans les pensées de Dieu à son égard. Cela est juste. C'est seulement ainsi que le coeur peut être réellement purifié, que le péché est envisagé sous son vrai jour, et que Dieu a sa vraie place, choses sans lesquelles rien n'est en ordre. Cependant c'est la conscience d'être pardonné qui agit d'abord sur l'âme, après que la conviction et l'affliction à cause du péché ont été opérées, et que l'âme a été amenée à le confesser: «Que bienheureux est celui de qui la transgression est pardonnée». Il a péché contre Dieu, il a transgressé; tout cela est parfaitement pardonné. Mais c'était le péché devant

Dieu et le mal, une chose haïssable aux yeux de Dieu, et qui l'est maintenant pour l'âme elle-même. Ce péché est expié, couvert; la propitiation a été faite. Ensuite l'état actuel de l'âme est présenté d'une manière absolue: Jehovah n'impute point l'iniquité, et maintenant le coeur tout entier est ouvert devant Dieu; il ne s'y trouve point de fraude; comment y en aurait-il quand tout est mis à nu devant Dieu, que tout est mis en règle, et que le péché est entièrement ôté de devant ses yeux? Quelle bénédiction que d'avoir la lumière parfaite de Dieu brillant sur une âme sans souillure. Je ne dis pas: «sur une âme innocente», ce qui serait une bénédiction bien inférieure. En effet, la lumière parfaite n'est pas appropriée à l'état d'une âme innocente, tandis qu'il est infiniment précieux, quand on connaît le bien et le mal, et quand on sait ce qu'est la lumière, en contraste avec les ténèbres, d'en être illuminé, étant soi-même aussi blanc que la neige. Je ne nie pas qu'il ne s'agisse plutôt ici d'une relation personnelle avec Dieu, relation dont je vais m'occuper; mais, pour le chrétien, cette relation est la conséquence du pardon connu, du fait que le péché est couvert et qu'il n'est point imputé. Maintenant cette relation existe sur le pied de la foi, mais la chose n'en est pas moins réelle pour cela. Ce Psaume détaille aussi les voies de Dieu pour amener l'âme à l'état dont nous venons de parler, et Ses voies après qu'elle y a été amenée. La volonté orgueilleuse qui se refuse à confesser les fautes ne trouve aucun repos; (quelle grâce, que l'âme soit ainsi poursuivie!) mais l'âme réconciliée et en communion est guidée par Lui de la manière la plus intime et entourée de ses soins au milieu de l'épreuve.

Ce Psaume est donc l'expression de la bénédiction dont l'âme a la conscience dans le sentiment qu'elle est pardonnée. Quelle douceur d'être dans la pleine lumière de la faveur de Dieu, dans le sentiment que son amour a été en activité à notre égard! Le fait que cette faveur est imméritée n'est pas le plus vif sujet de notre joie, mais lui donne une grande profondeur, parce que c'est Dieu lui-même qui pardonne. Ensuite il y a la conscience que le péché a été ôté de devant Dieu; c'est une immense bénédiction. Qu'elle est douce la pensée qu'aucun péché n'apparaît plus devant la face de Dieu! Mais il y a de plus cette conscience bien nette, non pas qu'il n'y avait pas de péché, mais que Dieu n'en impute aucun; que c'est de sa part, une décision déterminée, arrêtée: Il ne l'impute pas. On est bien loin de nier le péché; ce serait de la fraude. Dans ce verset 2, ce sont moins les *sentiments* qui sont en jeu que la certitude judiciaire de cette non-imputation du péché, chose nécessaire pour produire la sincérité dans le coeur. Ceci se rattache à la confession.

Le verset qui nous occupe parle de la droiture non seulement en paroles et de confession, mais d'esprit. Il y a de la sincérité dans le coeur: l'âme n'a aucun désir de pallier ou de se cacher à elle-même le mal; elle se place elle-même devant le pardon, devant la non imputation, c'est-à-dire, qu'elle reconnaît son péché, au lieu de chercher à l'atténuer. On voit le péché *selon la vérité* et, à cause de cela, le péché n'est pas imputé. Or, la phrase est absolue et générale: «auquel Jehovah n'impute point *l'iniquité*» (*). C'est ici la condition absolue de l'individu; ce n'est pas seulement que son iniquité, sa faute particulière lui est pardonnée, quoique cela aussi soit vrai, mais c'est la non imputation absolue de toute iniquité quelconque. Au jugement de Dieu, cet homme existe devant Lui comme n'ayant aucun péché. Alors mon coeur est

ouvert et libre devant Dieu. J'ai la conscience de cela et je regarde vers Lui comme acquitté de tout péché, ayant la certitude qu'il n'en voit aucun sur moi. Par conséquent, il n'y a aucun nuage, rien à cacher. Toutefois ceci n'a lieu que si la confession a été faite. La non-imputation absolue, c'est le jugement actuel que Dieu porte sur moi, c'est la manière dont il me considère. Il ne voit point de péché, il n'en existe aucun entre moi et Lui. Mais, pour arriver à la conscience de cette précieuse vérité, il a fallu la confession. Jusque-là, Dieu appesantissait sa main sur l'âme, afin de l'obliger à confesser son péché. Quelle grâce de Dieu, de veiller ainsi sur une âme et aussi sur une âme égarée, pour l'amener à Lui! Celui qui parle dans ce Psaume a été amené, par grâce, à reconnaître le péché devant Dieu, sans chercher à l'excuser; en lui donnant son vrai caractère, avec un esprit réellement sans fraude, quelque humiliant que cela puisse être.

(*) C'est ainsi qu'il faut traduire et non pas: «son iniquité». *Ed.*

Tout cela est important moralement. Mais il y a plus: «Je ferai confession de mes transgressions» (verset 5). Ses actes eux-mêmes lui reviennent en mémoire; il prend la résolution de confesser ses transgressions, et tout est en règle: Jéhovah «a pardonné l'iniquité de mes péchés (*)». 1 Jean 1 applique cela au chrétien, car nous aussi, nous ne pouvons dire que nous n'avons pas de péché, et nous confessons nos péchés.

(*) L'auteur traduit au verset 5: «Je ferai confession... et tu pardonneras l'iniquité de mes péchés». *Ed.*

Il est instructif de voir ici le rapport entre l'absence de tout péché sur la conscience, et l'absence de fraude dans le coeur, lorsque celui-ci a été entièrement mis au large en vertu de la non imputation dont il a connaissance. Le coeur ne peut être mis au large autrement; mais il y est amené selon la vérité par la confession, et à la confession par la confiance. C'est seulement ainsi que le coeur est ouvert à Dieu, par le moyen de la grâce, c'est ainsi qu'il est rendu sincère; bien que nous soyons amenés à l'humiliation et à une volonté brisée, par le pardon manifesté dans cette promesse: «Il y a pardon par dévers toi, afin que tu sois craint».

Cette révélation de Dieu éveille chez les justes et chez les débonnaires la pensée et le désir de regarder à Lui au temps où il se révèle Lui-même comme le Dieu qui pardonne: au temps où on le trouve. Ainsi, pour Christ lui-même, il est parlé en Esaïe 49: 8, du temps de la bienveillance. Quand il eut été trouvé parfait, c'est-à-dire parfaitement éprouvé devant Dieu, Christ fut exaucé, car il avait été fait péché. L'apôtre commente ainsi ce passage: «Voici c'est maintenant le temps agréable; voici c'est maintenant le jour du salut». La révélation du pardon et la joie d'une pareille relation avec Dieu, font que l'âme des saints le désire et se réjouit en un tel Dieu; aussi le chercheront-ils. En supposant qu'ils n'aient pas le sentiment de péchés actuels, ils savent toutefois qu'ils sont des pécheurs; et Dieu est ainsi révélé sous un caractère qui fait leurs délices; et leur âme s'attache à Lui. Ils le cherchent, non pas simplement pour trouver le pardon, car ils sont présentés ici dans leur caractère de débonnaires, de gens pieux; mais c'est Dieu lui-même, qui attire leur coeur, un Dieu qui pardonne, qui a ce caractère-là et ces voies-là. Et, remarquez-le, Dieu agissant ainsi, Dieu étant ainsi révélé, c'est le temps où on le trouve. Cette relation entre la piété du coeur, la bienveillance de Dieu et la puissance d'attraction qu'elle exerce, est fort belle, et l'effet en est profond dans une âme pieuse. Il faut

qu'il y ait le sentiment du besoin, de la dépendance, et celui du besoin de la grâce, comme telle, dans le caractère tout entier de notre relation avec Dieu. Mais il y a, en même temps, une profonde réalisation de la grâce parfaite et divine, de l'amour, comme aussi de la bonté souveraine des voies de Dieu en tout cela; cette réalisation est proportionnée à la piété, quand la conscience n'est pas mauvaise. Heureux dans cette bonté, nous sentons que cette grâce nous sied et sied à Dieu; sommes-nous pieux, elle nous attire à Dieu. Aussi nous trouvons là un abri certain, quoiqu'il advienne.

En l'appliquant au résidu, ce principe est très clair. Israël a été profondément coupable sous tous les rapports. Dieu lui offre le pardon, comme on le voit dans ce Psaume, ainsi que partout dans Moïse et les prophètes. La chose est sentie; c'est ainsi que Dieu se révèle; le résidu pieux est touché de cette grâce; les péchés sont confessés, sans doute, mais les coeurs des fidèles sont attirés vers Dieu et le cherchent. Quand le débordement des jugements survient, ils sont mis à l'abri (verset 6). Dans tous les cas, l'âme qui connaît ainsi la bonté, peut compter sur Dieu. Dieu lui-même ainsi connu, est son asile. A la fin, les chants de délivrance seront sa portion (verset 7).

Ensuite viennent des promesses. Nous avons à traverser un désert où il n'y a point de chemin; mais au milieu des pièges de toute espèce, et du danger de faire fausse route, Dieu nous guide et nous enseigne. L'oeil du Seigneur est sur nous et nous dirige. Il ne se contente pas de nous tracer le chemin puis de nous y laisser seuls; non, lui-même nous surveille et nous conduit dans le chemin qui lui agréé, et qui est le fruit de sa sagesse, un chemin divin pour nous. C'est Dieu lui-même qui nous est présenté ici: la bonté de Dieu, la direction de Dieu, l'intérêt que Dieu prend en nous pour nous pardonner au besoin, pour nous guider avec l'oeil toujours vigilant de l'amour. Mais cela suppose que nos coeurs sont attentifs à l'oeil de Dieu. Le chemin consiste à faire attention à Lui et à suivre son regard avec intelligence. Ainsi l'âme est enseignée intérieurement dans ce qui est agréable au Seigneur et formée d'après Lui en connaissance. Ce principe est largement développé dans le Nouveau Testament (Philippiens 1: 9-11; Colossiens 1: 9, 10; 3: 10; Ephésiens 4: 24); même Moïse dit: «Si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, fais moi connaître ton chemin, et je te connaîtrai afin que je trouve grâce devant tes yeux» (Exode 33: 13).

C'est la connaissance spirituelle de la voie de Dieu, acquise sous sa conduite, et la communion avec Lui, fondée sur sa faveur. Aussi sont-ils avertis, de ne pas être comme des animaux sans intelligence qui ont besoin d'être conduits par des moyens extérieurs. Il se peut que Dieu doive nous conduire ainsi, et il le fait quelquefois en grâce, par sa providence; mais dans ce chemin, il n'y a point d'intelligence spirituelle, pas d'assimilation morale à sa nature, pas d'accroissement de la jouissance de notre nouvelle nature en lui, ni d'accroissement de capacité pour connaître Dieu. Le résultat de ce qui précède est indiqué aux deux derniers versets dans les voies judiciaires de Dieu. Seulement il faut bien remarquer que c'est en Jéhovah Lui-même, que l'âme est appelée à se réjouir, non pas dans les conséquences, quoique la gratuité environne ceux qui se confient en l'Eternel. Dieu, Lui-même, connu par le pardon, connu par sa bonté toujours accessible, comme un sûr asile de l'âme, comme celui

qui la guide de ses soins et de son oeil, c'est ce Dieu en qui l'âme, ainsi enseignée, est invitée à se réjouir. Paul dit, de même; «Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur; je vous le dis encore, réjouissez-vous». Nous nous glorifions en Dieu, par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons obtenu la réconciliation. Il remplit l'âme et Il est au-dessus de tout.

Psaume 33

Je n'ai que quelques principes à indiquer en parlant du Psaume 33. Tous les Psaumes, jusqu'à la fin du 39, décrivent l'état moral du résidu juif aux derniers jours. Je dis: son état moral, plutôt que sa condition sous l'oppression de l'ennemi; l'idée du pardon donne à ces Psaumes une couleur plus brillante, quoique le sentiment de la condition du résidu s'y trouve aussi comme autre part. Le Psaume 33 fait suite au dernier verset du 32. La pensée du pardon ayant mis un nouveau cantique dans la bouche de celui qui parle, il peut, avec une confiance plus éclairée et en regardant à la parole et aux oeuvres de Dieu, rechercher les principes d'après lesquels les hommes devraient agir. La terre est considérée comme étant sous le regard et la direction de Dieu: Son gouvernement s'exerce sur elle. Cette vérité qui sera pleinement manifestée à la fin, s'applique aussi au côté inférieur de la vie chrétienne. (Comparez Psaumes 34: 12-16; 1 Pierre 3: 10).

Nous trouvons ici quelques principes généraux: «Les oeuvres de Jéhovah sont avec fermeté». Je puis compter qu'Il agira d'après les principes connus de sa sainte volonté; par conséquent sa parole, qui est essentiellement juste, peut me juger maintenant; c'est là toujours un principe important. Sans le faire publiquement et d'une manière visible, le Seigneur gouverne toutes choses; ainsi je puis agir d'après sa parole et être sûr des conséquences. Je puis, sans doute, souffrir pour Christ; c'est une bénédiction encore meilleure; mais, agir selon la parole de Dieu, aura toujours la bénédiction pour résultat.

Depuis le verset 6, la puissance de la parole est montrée dans la création. La terre devrait craindre l'Eternel: «car il a dit et ce qu'il a dit a eu son être». «Il met aussi à néant les desseins des hommes., mais son conseil se soutient à jamais». Puis vient un autre principe: la bénédiction d'être le peuple choisi de Dieu, d'être son héritage. Il s'agit d'Israël; cependant la foi doit marcher maintenant selon la puissance de ce principe. «Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés». Nous ne sommes pas l'héritage de Dieu, mais ses héritiers; toutefois la hauteur de notre position, plus élevée que celle d'Israël, ne détruit pas le principe en lui-même, quoiqu'elle lui donne une application plus profonde. Nous avons à traverser le monde comme des élus de Dieu, et c'est là une position extrêmement précieuse. Nous sommes élus selon la préconnaissance de Dieu, le Père; mais nous marchons dans la conscience d'être les élus de Dieu. Il dirige et forme tous les coeurs (verset 15). Quelle chose à savoir quand j'ai affaire avec les hommes! Il fait que toutes choses ensemble concourent à mon bien. Ainsi, tandis que toute force humaine n'est que néant, je puis m'attendre au Seigneur avec une pleine confiance. Son oeil aussi, ne se détourne jamais de moi. (Voir Job 36: 7).

Psaume 34

Le Psaume 34 va plus loin. Il traite, de la manière la plus admirable, le sujet de l'affliction et de l'épreuve. Jéhovah lui-même, comme toujours, est le refrain béni de ce Psaume.

Dans les quatre premiers versets, c'est spécialement l'esprit de Christ qui parle, mais comme donnant une expression au coeur de tous ceux qui sont éprouvés de cette manière, et afin que chacun de ceux qui possèdent la foi, en trouve ici l'expression. La force du Psaume est dans ces mots: «en tout temps» (verset 1). Il est aisé de louer Jéhovah, quand il permet que tout aille à notre souhait; mais, dans ce cas, Jéhovah n'est pas réellement loué pour ce qu'il est. Nous voyons ici, dans l'épreuve, l'âme humble et soumise. Cet homme a cherché Jéhovah et a trouvé en Lui un ami prêt à la secourir. Voilà ce qui a rendu Jéhovah intime et précieux pour lui. Le coeur du saint était éprouvé, exercé, accablé par la détresse et l'injustice, mais sa volonté ne s'est point élevée avec fierté ou colère; au contraire, il expose avec confiance son affaire à Jéhovah, s'appuyant sur Sa bonté, et Jéhovah s'intéresse à lui. Ce n'est pas ici la haute et souveraine providence dirigeant les circonstances pour notre bénédiction extérieure (ce qui doit sans doute exciter aussi notre reconnaissance), mais c'est l'intérêt affectueux du Seigneur pour un coeur qui est dans l'épreuve. La chose est bien plus intime, l'intérêt plus profond, le lien formé plus doux et plus puissant. Nous ne trouvons pas ici l'orgueil de la volonté dans l'épreuve ou dans le succès, mais un coeur angoissé et humble, trouvant l'oreille et le coeur de Jéhovah qui lui sont ouverts. Consolé ainsi lui-même, il est capable de consoler les autres par la consolation dont il est lui-même consolé de Dieu. «Jéhovah m'a délivré de toutes mes frayeurs». Oh! combien souvent nous pouvons dire cela, même au sujet d'un malheur auquel nous avons lieu de nous attendre, et que Dieu a écarté! Cette connaissance du Seigneur conduit à l'exercice de l'amour, pour encourager les autres, tandis que le coeur en fait l'expérience et en est rempli. Cela est appliqué, par l'Esprit, au résidu (verset 5): «Leurs faces ne sont point confuses»; et le résidu rappelle le cas de Christ au verset 6. Le verset 7 énonce la même vérité d'une manière générale. Les versets 8-10 nous montrent comment celui qui s'est confié dans le Seigneur est rendu capable, par sa propre expérience, de donner aux autres la certitude qu'ils trouveront le même secours.

L'expérience de la bonté de Jéhovah est bien précieuse. Non seulement on en est assuré pour toutes les épreuves, mais le Seigneur lui-même est connu. On le bénit, on le loue. Le coeur demeure en Lui, il trouve sa joie et son repos en Lui et dans la bonté de ce Seigneur qui est seul dans ce qu'il est, et auquel nul ne ressemble. Cette bénédiction est infinie et divine dans sa nature comme Celui qui en est la source; elle est, pour notre coeur, plus intime qu'aucun être humain ne pourrait l'être, car ce dernier existe toujours en dehors de nous, tandis que nous demeurons dans le Seigneur qui est notre soutien, le repos de notre coeur, comme il est la source de la bénédiction. Rien de comparable à cela.

Nul autre ne peut être aussi près de nos coeurs que Dieu, car Il est en nous. Quelle intimité que celle-là!

Il y a ici encore un autre principe, ce Psaume nous présente la marche dans laquelle on jouit de cette bénédiction (versets 7-10): craindre l'Eternel, se confier en l'Eternel et chercher l'Eternel. Le caractère de cette crainte de Dieu est indiqué aux versets 11-16, passage cité en partie dans l'épître de Pierre. La fin du verset 16 y est omise comme non applicable maintenant, quoique pour le chrétien le fait général du gouvernement de Dieu soit applicable dans la dispensation actuelle. Il importe de ne pas oublier cela. Il est parfaitement vrai, non seulement qu'on ne se moque pas de Dieu, que l'homme recueillera ce qu'il aura semé, que selon le gouvernement de Dieu, certaines conséquences sont attachées à une certaine conduite; mais encore qu'il surveille et gouverne directement ses enfants; il peut les rendre malades, les faire mourir, ou les délivrer de la maladie et de la mort en suite de la confession ou de l'intercession. «Les yeux de l'Eternel sont sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leur cri» (verset 15), et de plus, «l'Eternel est près de ceux qui ont le coeur brisé et il délivre ceux qui ont l'esprit abattu» (verset 18). Puis (verset 14) il y a un sentier désigné par Dieu comme celui de la paix dans ce monde; non seulement comme étant en lui-même le sentier de la puissance spirituelle, mais comme étant celui de la paix et de la tranquillité ici-bas, par lequel on traverse paisiblement ce monde sous le regard de Dieu. C'est bien précieux pour nous. La grâce est un moyen de marcher ainsi, pourvu que le coeur soit occupé d'autre chose que des passions. Les pieds sont chaussés de la préparation de l'Evangile de paix. Autant qu'il dépend de nous, nous vivons en paix avec tous les hommes. Ce principe est vrai, même pour les hommes inconvertis. Ceux qui marchent dans cette voie, en général, ont des jours heureux, parce que telle est la conséquence du gouvernement public de Dieu. Il sied au chrétien de marcher de cette manière, mais d'autres le peuvent aussi. Ce gouvernement de Dieu est toujours vrai, comme nous le voyons en Job; seulement chaque fidèle devrait le comprendre.

Il reste encore un mot à dire. Ce gouvernement n'est point tel maintenant que les justes n'aient pas à souffrir, et bien plus encore, quand il s'agit du nom de Christ (voir 1 Pierre 3: 14-17). Mais Jéhovah veille sur eux; aucun passereau ne tombe à terre sans la volonté de notre Père. Il nous semble étrange de lire: «On fera mourir quelques-uns d'entre vous»,... et: «pas un cheveu de votre tête ne périra». Le gouvernement de Dieu n'est pas actuellement un gouvernement public, dont le but sera de supprimer tout mal, mais il s'exerce en vue des justes, sous la puissance du mal et au travers de cette puissance. Quand Christ apparaîtra, alors le mal sera entièrement dominé. En général, ceux qui vivent paisiblement vivront en paix; toutefois, en un monde où se trouve la puissance de Satan, les justes ont à souffrir, à supporter maintes afflictions, mais aucune n'est soustraite aux regards vigilants du Seigneur; et la délivrance arrivera d'une manière ou de l'autre.

Qui eût dit que ce Psaume serait littéralement accompli en Christ, lorsque Juifs et Gentils, prêtres et gouverneurs, unissant leur fureur contre lui, semblaient n'obéir qu'à leur propre volonté et à leur haine implacable? Pas un cheveu de notre tête qui ne soit compté. Je doute que le verset 20 de ce Psaume soit exactement une prophétie, quoiqu'il ait été accompli à la lettre en Christ. Je supposerais plutôt que le passage de l'Evangile de Jean se rapporte à Exode 12: 46. Au reste, en admettant que ce verset ne soit pas cité, Christ est évidemment un

exemple parfait de la déclaration faite dans ce Psaume, comme grand principe général. Les soins de Dieu ne font jamais défaut; ils se montrent dans les plus petites circonstances et en dépit de toutes les pensées humaines, quoique Dieu puisse permettre que beaucoup d'afflictions arrivent à ceux qui se confient en Lui. Ces afflictions même seront sûrement une bénédiction. L'âme, apprenant ainsi les voies du Seigneur et se confiant en lui, peut le bénir en tout temps. Sous ce rapport, à la vérité, le christianisme nous fournit, à l'égard de la vie spirituelle, des expériences plus profondes. Mais il est précieux de connaître le Seigneur comme Celui qui veille ainsi sur nous, en amour; de connaître les soins d'un Père tendre, dans lesquels nous pouvons nous confier, et sous lesquels nous pouvons marcher paisiblement dans ce monde, cherchant le bien de ceux qui nous entourent.

Psaume 35

Le Psaume 35 contient un appel direct au jugement des adversaires, appel fait par l'Esprit de Christ dans le résidu; j'ai donc peu de remarques à faire sur ce sujet. Christ fut le premier à souffrir les choses qui doivent être l'objet du jugement; mais, comme nous l'avons vu, jamais Christ n'a personnellement le jugement en vue. Ce Psaume, toutefois, nous montre l'esprit dans lequel le jugement est requis. C'est après un temps de patience et de grâce infatigable, d'une grâce restée sans résultat, alors que, au lieu de se venger lui-même, le résidu s'en remettait à Dieu; c'est alors seulement qu'il s'adresse à Dieu pour obtenir la délivrance. Ceci est important à remarquer quant, à l'appel fait au jugement (versets 12-14). Ce n'est qu'au moment d'être englouti, qu'il supplie le Seigneur d'intervenir Lui-même et, certes, la chose aura lieu. Le pauvre ne sera pas toujours dans l'oubli; il ne convient pas que la méchanceté sans coeur, injuste et cruelle, ait toujours le dessus. Mais il convient que les saints soient patients et endurent tout, jusqu'à ce que le Seigneur lui-même intervienne. Tel est, en effet, l'esprit de ce Psaume; alors ils se réjouissent dans le salut de l'Eternel. Le sentiment de la justice divine qui inflige le châtement à l'iniquité cruelle est fort à sa place. En outre, nous trouvons ici le caractère et la voie du méchant, et ce qui l'avait précédée, la voie pleine de grâce de Celui qui avait trouvé le méchant «plus fort que lui».

Les versets 26 et 27 s'appliquent spécialement à Christ, mais le Psaume entier envisage tout fidèle intelligent, comme ayant attiré sur lui le flux montant de l'iniquité. Je veux encore citer quelques passages, afin de montrer l'opération de cet esprit dont j'ai parlé plus haut et jusqu'à quel point le Seigneur l'applique au résidu. Quant à Lui, il n'a jamais demandé ce jugement, mais il l'a prophétisé. 1 Samuel 24; 25; 26, nous montre l'esprit dans lequel David était gardé, quoique faible. David était, même alors, l'instrument particulièrement qualifié par la grâce, pour adapter la pensée de Christ, en ces Psaumes, aux circonstances dans lesquelles le résidu, rejeté comme lui, se trouvera une fois. Il a même pu s'élever, quand Dieu l'a voulu, jusqu'à la déclaration prophétique des circonstances que Christ devait traverser, et a pu fournir, (honneur immense!) dans une foule de Psaumes, les paroles par lesquelles Christ lui-même pourrait s'exprimer (voir surtout le chapitre 24: 11-13 et la fin du chapitre 26). C'est ainsi qu'Abigaïl le garde dans cet esprit, par la miséricorde; mais il n'y a point de propre vengeance il s'en remet complètement à Dieu.

Les directions que le Seigneur donne à ses disciples, en Matthieu 10, indiquent aussi l'esprit dans lequel le résidu doit rendre témoignage à la commission qu'il a reçue de Lui, et qui va jusqu'à son retour (versets 13-15, comparez Psaumes 35: 13). Il importe que le chrétien comprenne que s'il doit agir selon l'esprit de Christ pendant sa marche au milieu de ce monde, esprit qui était bien différent du désir du jugement exprimé dans les Psaumes; toutefois ce désir est juste et légitime à sa place. En effet, ce désir du jugement n'est point celui de la vengeance personnelle, mais un appel adressé au Dieu juste et libérateur, après une patience parfaite sous l'oppression injuste des méchants; le coeur s'étant soumis à la volonté divine et ayant appris la leçon que Dieu voulait lui enseigner (Voir Psaumes 92: 12, etc.). Néanmoins le chrétien est sur un terrain tout différent.

Au point de vue que je viens d'indiquer, le Psaume 35 est important. Nous y voyons l'esprit du résidu exercé devant Dieu par l'épreuve, et intérieurement soumis; n'attendant que de Dieu la délivrance telle qu'elle était promise à Israël et au résidu lui-même, Sous le gouvernement divin révélé dans la loi et les prophètes.

Psaume 36

Le Psaume 36, quoique prononcé à l'occasion d'une très grande épreuve, est néanmoins et, dirai-je, pour cette raison même, rempli d'une consolation profonde. L'épreuve consiste en ce que les voies des méchants prouvent au coeur du serviteur de Dieu qu'il n'y a en eux, ni conscience pour les refréner, ni crainte de Dieu pour réprimer leur malice, ni aucune chose sur laquelle on puisse compter. Se flattant en soi-même, il machine les moyens de nuire et n'a point en horreur le mal. Combien souvent, hélas! le fidèle rencontre ces choses, lorsqu'il se trouve en conflit avec la puissance de l'ennemi. Il est dur d'être obligé d'admettre cette absence totale de conscience, cette malice préméditée et réfléchie; et cependant elles existent; notre coeur le sait bien, et la Parole les désigne comme des traits caractéristiques du méchant. Mais la consolation n'en est que plus profonde et plus bénie, parce que la grandeur même du mal, fait que l'âme s'abandonne entièrement à un Dieu fidèle et plein de miséricorde qui est au-dessus de tous les plans des hommes; de telle sorte que nous pouvons demeurer dans une paix parfaite. «O Jéhovah! ta gratuité *est dans* les cieux». Que pourrait faire le méchant? Ses desseins ne sauraient atteindre aux cieux, ni déjouer les plans et le gouvernement qui sont établis là-haut, ni se placer entre leur réalisation et l'âme du fidèle. La miséricorde est hors de l'atteinte des stratagèmes ennemis.

Il existe encore en Dieu une autre qualité: il est fidèle. La gratuité est la source de tous ses actes, qu'elle règle et dirige, pour ainsi dire. C'est notre consolation, mais je puis aussi compter sur la fidélité de Dieu; elle s'élève bien au-dessus de toutes les machinations des iniques. Le principe immuable du gouvernement de Dieu en amour fidèle, la justice de sa manière d'agir, sont aussi fermes, aussi dominantes en force que les montagnes; ses voies en jugement et ses actes sont aussi profonds, aussi puissants que l'immense abîme. Impossible à nous de sonder à l'avance son comment et son pourquoi. Il opère au-dessus de la puissance du mal; mais aussi hors de l'atteinte de l'homme chétif; de sorte qu'il peut se servir de la malice des hommes pour accomplir ses conseils de bénédiction: «Tu conserves hommes et

bêtes, ô Eternel». Du moment où nous introduisons dans nos circonstances le Seigneur connu ainsi, toute la malice des hommes, qui ne rencontre pas un frein dans la crainte de Dieu, n'a d'autre effet que de reporter notre confiance sur Dieu, non sur l'homme. C'est une épreuve réelle, mais c'est la paix parfaite. C'est une rupture complète entre le fidèle et l'homme éloigné de Dieu, mais c'est un lien étroit, formé entre le coeur et Dieu, dans une confiance qui ne s'attache qu'à Lui.

L'effet moral en est immense; il nous est retracé aux versets 7, 8: «O Dieu, combien est précieuse ta gratuité!» Désormais, on ne trouve plus seulement un abri contre la méchanceté, sans conscience, de l'homme; mais on se trouve à la source même de la bonté; en celui dans lequel on avait cherché et trouvé cet abri. «Les fils des hommes se réfugient à l'ombre de tes ailes», parce que sa gratuité est précieuse. Telle est la condition vraie et convenable de la créature; condition qui suppose le mal et le besoin de la grâce; mais qui trouve, dans cette grâce, sa seule ressource.

Versets 7-9. Il y a plus encore: Cette bonté qui l'a protégé et abrité devient la portion du fidèle. Tel est le résultat béni du fait que Dieu est devenu notre unique ressource, et que tout rapport avec l'homme est rompu: A l'ombre des ailes de l'Eternel, on est «abondamment rassasié de la graisse de Sa maison, et tu les abreuveras au fleuve de tes délices». Il y a des joies et des plaisirs qui appartiennent à la maison de Dieu; et plus encore, à Dieu lui-même. C'est là ce qui caractérise la joie des saints; ceci ne peut être notre partage que lorsque nous avons été rendus participants de la nature divine, puisque celle-ci trouve nécessairement sa joie là où Dieu trouve la sienne. Telle est la bénédiction spéciale des saints; Dieu nous l'accorde dans sa plénitude. Il nous donne sa propre présence, Il nous donne Christ.

Quelle bénédiction incomparable que celle de recevoir une nature capable de jouir des joies divines; de joies qui n'ont pour motifs que la plénitude des objets divins, dont nous sommes appelés à jouir sous tous les rapports! Regardant en haut, notre vocation est d'être saints et irréprochables devant lui en amour; de jouir de Dieu et d'être ses délices, selon la nature divine qui nous est communiquée; notre relation avec Lui, est d'être ses fils, adoptés pour Lui-même; le lieu de notre héritage c'est la maison de Dieu, notre propre demeure; puis, en tant qu'héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ, nous possédons tout ce qui lui est assujéti. Cette dernière portion est, sans doute, inférieure à l'autre; la joie n'en est pas moins divine, puisque cette possession acquise sera rachetée et rendue parfaitement heureuse sous le gouvernement de Christ. Nous l'avons, en outre, en communion les uns avec les autres. Le chrétien jouit de tout cela de la manière la plus élevée, parce que Christ est devenu sa vie, et qu'Il l'a introduit dans la relation la plus élevée et la plus intime avec le Père. C'est ainsi que, par la puissance du Saint Esprit, nous avons communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Notre joie est accomplie. Tout cela, quoique j'en aie parlé par rapport aux chrétiens, est établi en principe dans ce Psaume; or, en principe, cela est vrai de tous les saints; mais non pas au même degré que pour les chrétiens, «Dieu ayant en vue quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne parvinssent pas à la perfection sans nous».

Notre Psaume continue ainsi (verset 9): «Car la source de la vie est chez toi, c'est en ta lumière que nous verrons la lumière». Jusqu'ici il a plutôt mentionné ce que Dieu est pour nous, considéré comme notre protection, notre asile, notre consolation; en un mot, comme notre ressource. Ensuite, ce Psaume nous ayant amenés à la graisse de la maison de Dieu et au fleuve de ses délices, il indique ce que Dieu est en bénédiction: celle-ci étant considérée davantage en Lui-même ou d'une manière intrinsèque. C'est plutôt ce qu'il est *pour* nous que *en* nous; cette dernière portion étant, par le Saint Esprit, le privilège des chrétiens. Ce qui est en nous, est vu ici en Dieu, comme sa source. Le Psaume dit: «C'est chez toi», tandis que le Seigneur dit en parlant du chrétien: «elle sera en lui» (Jean 4). Cependant, Dieu reste tel; et c'est ainsi qu'il est révélé et connu dans ce Psaume. C'est en Lui qu'est la source de la vie. La grande portée de cette parole n'a jamais été pleinement révélée avant la venue de Christ. En Lui était la vie. Il y avait un arbre de vie duquel l'homme n'a jamais mangé, ordonné pour être l'instrument de la vie de l'homme. Au temps des patriarches, la question de la vie n'était pas soulevée, mais il s'agit de ce que le Tout-Puissant est pour ceux qu'il aime et bénit. La loi rattache la vie, en tant que promesse, à l'oeuvre de l'homme et à l'arbre de la science du bien et du mal. La vie était une chose à atteindre. La vie est une connexion vivante avec la source de la bénédiction; ou, du moins, une jouissance vivante de la faveur de Dieu; elle n'est pas nécessairement le ciel. Aucune loi au monde n'était la vie ni ne pouvait la donner. Dieu la promettait à celui qui accomplirait la loi. Lui-même en est la source; mais la loi donnée à un pécheur, sur la base de sa propre responsabilité, loin d'être un moyen de vie, ne pouvait être qu'un ministère de mort et de condamnation. Elle parlait de la vie et la désignait comme une promesse faite à l'obéissance, mais, de fait, la loi fut trouvée être pour la mort.

Les Psaumes, quoiqu'ils parlent aussi de choses célestes, mettent en évidence la liaison du coeur du résidu avec Dieu; ils nous font connaître chaque battement de ce coeur dans la nécessité; ils nous font sentir tout ce que Dieu est pour lui. Tout cela a lieu selon l'opération de l'Esprit de Christ, quoique la délivrance temporelle soit toujours ici le désir principal. La vie et la résurrection, comme espérance de la foi, ont aussi nécessairement leur place dans les sentiments du résidu; mais on ne découvre cette espérance que dans les profondeurs de leurs plus intimes pensées. Cette espérance répond au besoin de ceux qui devront passer par la mort. Nous ne trouvons point, dans les Psaumes, la vie et l'incorruptibilité mises en lumière par l'Évangile; la vie dans un homme, le Fils de Dieu, comme Esprit vivifiant; la vie en nous, parce qu'il devient notre vie. Toutefois, comme l'Esprit de Christ parle dans les Psaumes, lui qui avait la vie en Lui-même, était sûr du sentier de la vie en ce monde. Or, ce sentier conduisant par la mort, selon le conseil pour l'accomplissement duquel Il était venu dans le monde, Christ était sûr aussi de la résurrection; c'est-à-dire que son âme ne serait pas laissée dans le Hadès et que sa chair ne verrait pas la corruption. Toutefois ces choses étaient réalisées par Christ dans la dépendance de Dieu, comme homme.

Les remarques que nous venons de faire, trouvent leur confirmation dans notre Psaume. Le coeur du fidèle est séparé de l'homme qui, lui-même, est entièrement séparé de toute crainte de Dieu; alors, il cherche non seulement la protection et la bonté de Dieu, mais il voit

que c'est chez Dieu qu'est la source de la vie. Nous savons que la mort est vaincue, que son pouvoir est annulé. Nous savons que la vie éternelle qui était auprès du Père est descendue du ciel. Nous savons qu'elle nous est communiquée, que Christ est notre vie, que celui qui a le Fils, a la vie; que nous sommes vivifiés selon l'excellente grandeur de sa puissance, selon l'opération de la puissance de sa force, dans laquelle il a ressuscité le Christ d'entre les morts et l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes; de sorte que la vie pour nous et en nous (car Christ est notre vie), est le triomphe final sur la mort et pénètre dans les lieux célestes. Voilà ce qui a été mis en lumière par l'Évangile. Jean annonce la vie descendue sur la terre, manifestée en Christ, puis communiquée à nous. Paul montre plutôt la vie dans la plénitude de son résultat céleste, suivant les conseils de Dieu en gloire. Évidemment notre Psaume ne parle pas de tout cela; il ne pouvait en être question avant la résurrection de Christ; et même il n'aurait pas pu y avoir de justice en cela. Qui est-ce qui avait droit aux lieux célestes avant que Christ y fût entré? En qui la vie pouvait-elle être manifestée en gloire avant que la Tête y fût entrée en résurrection? Toutefois, le principe, le fondement, la source de la vie sont vus et révélés dans ce Psaume.

Les Psaumes ne sont pas la loi, quoique la loi y soit encore reconnue. Mais ils présentent l'opération de l'Esprit de Christ et de vie en ceux qui sont sous la loi et en Christ lui-même; en ceux aussi qui ont à confesser qu'ils sont pécheurs sous la loi, et qui par conséquent, ne peuvent espérer d'obtenir la vie par le moyen de la loi; mais dont les yeux sont ouverts pour considérer la miséricorde, le pardon, la grâce et même le ciel; et encore, ce dernier, en tant que le sentiment de la joie de la présence de Dieu l'exprime, nous le trouvons atteint au Psaume 16 qui nous donne l'expression de la vie dans sa plénitude.

Ainsi, — pensée précieuse, — ce Psaume considère la source de la vie en Dieu, lorsque, sous la Loi, tout est mort et condamnation. Les fidèles des Psaumes ne peuvent pas dire: «la vie a été manifestée et nous l'avons vue»; encore moins: «*notre vie* est cachée avec Christ en Dieu»; mais ils ont appris, ils savent et peuvent dire: «c'est chez toi qu'est la source de la vie» (verset 9). Aussi s'abreuvent-ils au fleuve de ses délices. Où cette vie serait-elle satisfaite ailleurs? les besoins d'un cœur, même à son insu animé par elle, où pourraient-ils être contentés, sinon à ce fleuve, au fleuve dont les ruisseaux réjouissent la ville de Dieu? Nous qui sommes venus à Christ; nous qui avons bu de l'eau qu'il donne, nous avons en nous-mêmes une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle; et même, par l'Esprit, des fleuves sortent de nous; ils découlent de ce qu'il y a de plus intime dans la conscience de la bénédiction. Tout ceci, c'est la puissance de vie dans l'Esprit; cependant il est également précieux de savoir que la nature de cette vie est divine. J'ai fait remarquer autre part, que ce qui, dans l'épître aux Colossiens, est présenté comme la vie et la nature, est appliqué au Saint Esprit dans l'épître, aux Ephésiens. Ici, dans ce Psaume, nous trouvons Dieu comme source de la vie. Quelle bénédiction de savoir que la source, c'est Dieu lui-même! Le Père a la vie en lui-même; cela est vrai de Christ comme homme; puis nous qui avons le Fils, nous avons la vie. La vie est considérée ici comme une source qui coule. C'est à Dieu comme étant la source de la vie que nos cœurs doivent s'attacher, afin que nous puissions sentir et connaître ce qu'est la vie;

savoir que c'est une joie divine de posséder une vie divine dans sa nature et capable de se réjouir. La nature d'une telle vie est de se réjouir en ce qui est divin. En effet, elle ne peut jouir d'autre chose, sauf de la bonté ou de la vérité en tant qu'elles sont l'expression de ce qui est divin. Cette vie trouve sa joie dans les fleuves qui découlent intarissables de l'amour divin; fleuves dans lesquels nous nous abreuvons de la bénédiction qui est en la nature de Dieu. Nous possédons une nature qui, étant spirituellement la même que celle de Dieu, doit et peut jouir de Lui selon la perfection de cette nature elle-même. Nous nous réjouissons en Dieu.

Il y a autre chose encore: «En ta lumière nous verrons la lumière». Dieu n'est pas seulement une source de vie, mais une lumière qui éclaire. Il a la vie en lui-même, mais il en est la source. De même aussi il est la lumière; il éclaire; il communique la lumière. Il en est de même de Christ: en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Enfin, quant à nous, Christ est notre vie et nous sommes lumière dans le Seigneur.

Dans notre Psaume, on cherche la lumière comme consolation au milieu des ténèbres de l'épreuve, lorsque l'homme, sous la puissance de Satan, est manifesté comme étant réellement les ténèbres mêmes. Cela conduit à la découverte de ce que Dieu est. En principe et d'une manière abstraite, aucun autre Psaume ne nous fait autant approcher de ce qui a été accompli en Christ. Seulement ici ces choses sont vues en Jéhovah comme leur source et comme celui en qui elles se manifestent. C'est ce qui leur donne leur perfection divine: «C'est *en toi* qu'est la source de la vie, c'est en ta lumière que nous verrons la lumière». Au milieu des ténèbres et de l'épreuve, c'est la confiance que Jéhovah en grâce est une source de vie, et que dans sa lumière ils verront la lumière. En Christ nous trouvons, de toute manière, des vérités plus profondes; car, lorsque la vie était la lumière des hommes, non pas simplement pour une délivrance extérieure, mais lorsqu'elle brillait dans l'obscurité morale de ce monde, les ténèbres restèrent ténèbres et ne comprirent pas la lumière. Aussi longtemps qu'il fut dans le monde, Christ était la lumière du monde. Les hommes préférèrent les ténèbres à la lumière, parce que leurs oeuvres étaient mauvaises.

La fin du Psaume revient à l'espérance actuelle de la délivrance par le gouvernement de Dieu et à l'assurance de son accomplissement. La connaissance de Jéhovah et la droiture de coeur caractérisent ici les justes, tandis que les ennemis se distinguent par leur orgueil et leur malice. La foi du juste les voit d'avance tombés et incapables de se relever (verset 12).

Psaume 37

Le Psaume 37 est en rapport évident avec la manifestation du gouvernement direct de Dieu dans ce monde, telle qu'elle aura lieu quand les débonnaires hériteront la terre et que les méchants seront retranchés. Nous avons déjà vu que les épîtres de Pierre contiennent tout particulièrement le rapport de ce gouvernement de Dieu avec la condition chrétienne, dans la mesure selon laquelle il s'y applique. Nous trouvons aussi, au commencement de Matthieu 5, mais avec un caractère beaucoup plus évangélique, quoique sans aller au delà du royaume des cieux, l'application de ce gouvernement en forme de promesses, relatives à l'état moral qui plaît à Dieu.

Ce Psaume contient en outre des exhortations intéressantes et fort instructives quant à l'esprit dans lequel le croyant doit marcher et quant au caractère de sa confiance en Dieu, au milieu du mal qui l'entoure. Le temps de la manifestation directe du gouvernement de Dieu n'est, il est vrai, pas encore arrivé et, sans aucun doute, à la veille d'être détruite, la puissance oppressive du mal grandira plus que jamais; toutefois, maintenant déjà, le mal est à l'oeuvre et c'est le temps de la patience. Jusqu'à la venue de Christ nous sommes, en principe, dans le mauvais jour; la patience avec le royaume de Jésus Christ trouvent place ensemble dans nos coeurs; mais son propre royaume avec sa gloire sont encore à venir. Toutes ces exhortations sont fondées sur la certitude qu'après tout Jéhovah est au-dessus de tout mal, qu'il aime ce qui est juste, qu'il n'oublie pas les justes et ceux qui se confient en lui, et qu'en fin de compte, c'est la volonté de Jéhovah qui aura la haute main. En attendant, la foi est exercée; tout ce qui est dans le coeur est jugé ainsi que la propre volonté qui pourrait nuire au caractère spirituel et empêcher la confiance dans le Seigneur qui conviennent au saint.

La première exhortation est relative à la tranquillité d'esprit. « Ne te dépite point ». Elle est générale et s'applique à la disposition d'esprit. Lorsque la propre volonté et le désir de se trouver à l'aise se mêlent à l'amour de la justice, lorsqu'on désire la justice (et on le fait parfois en partie à cause de la crainte qu'inspire la puissance du mal) tout en aimant la paix qui satisfait des intérêts égoïstes, on est enclin à se dépiter lorsqu'on voit les méchants réussir. C'est là, au fond, le même esprit d'incrédulité que celui des méchants; quoique avec d'autres désirs, c'est de l'incrédulité et de la propre volonté. La colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. Nous ne devons pas nous dépiter, c'est de la méfiance; ni être jaloux, ce qui est plus mauvais encore, car c'est de l'égoïsme. Voici maintenant l'instruction positive touchant l'esprit dans lequel nous devons marcher, la ressource contre la puissance du mal: « Assure-toi en Jéhovah et fais ce qui est bon ». Selon la promesse tu en recueilleras le fruit.

Ensuite: (verset 4) « Prends ton plaisir en Jéhovah et il t'accordera les demandes de ton coeur ». De saints désirs qui ont Dieu pour objet seront satisfaits; on rencontrera l'opposition, la honte, peut-être la calomnie: « Remets ta voie sur l'Eternel ». Combien cela est vrai! C'est lui qui a toujours, comme on dit, le dernier mot, pourvu que nous ayons la foi d'attendre. Il accomplira ce que le coeur du juste désire, et rendra évidente la justice de ce dernier.

Au verset 7, nous trouvons le caractère le plus évident de la confiance: il consiste en ce que le coeur et les désirs s'attendent patiemment à Jéhovah. Que les circonstances tumultueuses, la violence et les efforts de l'ennemi, se pressent autour d'elle, l'âme attend patiemment qu'il plaise à Jéhovah d'intervenir quand il lui plaira. Que les méchants prospèrent, Jéhovah a son heure déterminée qui vient toujours à propos et met tout en ordre. Il peut vouloir nous châtier pour notre avantage, amener ses desseins à maturité, patienter avec les méchants, faire ressortir sa gloire, ce qui est notre joie éternelle. Ainsi, ni dépit, ni colère, ni agitation, ni inquiétude; car, en laissant agir dans ces choses notre propre volonté pour combattre le mal, nous ne ferions qu'y tomber nous-mêmes; telle n'est point la patience et la foi des saints. « Les méchants seront retranchés »; les *saints* ne doivent pas être de ce nombre. « Ceux qui se confient en Jéhovah hériteront la terre », de même aussi les débonnaires

(verset 11) et les bénis de l'Eternel (verset 22). Tout cela, sans doute, concerne les Juifs; mais, nous l'avons vu, le gouvernement de Dieu s'exerce toujours, quoiqu'il ne soit pas encore manifesté publiquement; et quand l'âme s'est attendue à lui patiemment, elle trouve sa bénédiction même ici-bas. La dernière partie du Psaume expose avec soin que la manifestation publique de ce gouvernement de la terre sera en rapport avec les Juifs; et quoiqu'il agisse plus secrètement pendant le temps de la grâce céleste, son existence n'en est pas moins réelle.

Il y a encore, sur la bénédiction, quelques passages que je voudrais faire remarquer: «Les pas de l'homme [de bien] sont conduits par Jéhovah». C'est une grande et précieuse bénédiction de penser qu'en ce désert, où il n'y a point de chemin au milieu de la confusion et de l'iniquité, notre Père dirige chacun de nos pas. Un jeune chrétien, plein de confiance en son zèle, pourra bien ne pas apprécier la valeur d'une telle ressource; mais combien d'expériences ne lui faudra-t-il pas traverser? Pour qui a vu le monde, pour qui en connaît les pièges, et a fait l'expérience que c'est un désert d'iniquité, sans chemin pour vous conduire, il est infiniment précieux de savoir que le Seigneur dirige nos pas. Le jeune chrétien, lui aussi, lorsqu'il est humble est dirigé par la grâce en s'attendant au Seigneur, quoiqu'il n'en comprenne que plus tard le privilège immense et ne saisisse point encore la sagesse et la miséricorde de Dieu. Mais ce n'est pas tout. Lorsqu'on est ainsi dirigé, le chemin est bon, il est divin; il n'y en a pas d'autre et le coeur y marche; car le chrétien est conduit par l'Esprit de Dieu; son coeur est dans les sentiers, comme dit Moïse: «Fais-moi connaître *ton* chemin (non pas *un* chemin), et je te connaîtrai». Si je connais les voies d'une personne, je connais aussi la personne. Dieu conduit par son Esprit qui agit sur l'homme intérieur et en lui, et la Parole sanctifie. Alors Il prend son plaisir à la voie du saint; Il trouve ses délices à voir un chemin divin suivi par un homme au milieu de ce monde d'iniquité. Christ a suivi ce sentier d'une manière parfaite, et Dieu y a pris ses délices. En tant que nous suivons Christ, notre voie fait aussi les délices de Dieu; elle est selon son coeur.

Remarquons bien qu'il n'y a pas d'autre chemin que Christ. Adam n'avait pas besoin d'un chemin; il devait rester où il était, pour y jouir de la bonté de Dieu. Dans un monde de péché, il n'y a point de chemin; tout y est péché, confusion. Mais Christ lui-même manifesta, selon Dieu, en ce monde, la vie divine et le sentier de cette vie à travers le monde auquel elle n'appartenait pas. C'est une chose toute nouvelle, manifestée en partie dans chaque saint pendant sa marche de foi ici-bas; mais ayant son existence propre et manifestée en Christ d'une manière parfaite. Tel est notre sentier. Nous avons à suivre les pas de Christ, il est le chemin qui mène au Père et c'est vers Lui que nous allons. C'est un privilège immense, de savoir que nos pas sont conduits par le Seigneur pour nous garder du mal et qu'ensuite il prend plaisir à notre voie. Quel chemin au milieu de ce monde pervers! Comme nous devons soigneusement nous y tenir, sans nous en laisser dévier ni distraire! Nous trouvons ici, comme en Colossiens 3 et Ephésiens 4, 5, les préceptes bénis qui s'y rapportent.

Remarquons encore une autre grâce! Dieu veille sur le saint; s'il tombe (c'est-à-dire dans l'épreuve, non pas d'une manière charnelle), il n'est pas entièrement abattu (cf. 2 Corinthiens

4: 9, etc.), car Jéhovah lui soutient la main. Il peut entrer dans les vues de Dieu, dans le gouvernement de Dieu à son égard, que le saint soit abattu, qu'il soit mis de côté, pour ainsi dire; mais la main de l'Eternel est en cela, elle ne l'a pas abandonné, elle le soutient. Le vase peut être brisé ou déshonoré par les hommes, la puissance est de Dieu.

Il y a une raison morale pour les voies de Dieu. Il *aime* ce qui est juste (verset 28), outre cela, nous avons l'assurance de son amour souverain, il aime ses saints, ils sont gardés à jamais. Puis, en rapport avec les voies de cette justice, nous trouvons ici quelques-uns des traits qui distinguent le juste: «Sa bouche profère la sagesse», c'est-à-dire la pensée de Dieu, «et sa langue prononce la justice», c'est-à-dire la droiture des voies divines, au point de vue de Dieu; la manière dont Dieu juge du bien ou du mal. «La loi de Dieu est dans son coeur»; son coeur est dans le chemin de la volonté révélée de Dieu. «Aucun de ses pas ne chancelle». Nous devons donc nous attendre à l'Eternel et garder sa voie. La fin de l'homme intègre et de l'homme droit, c'est la paix. En pratique, il en est de même du chrétien. Il se peut qu'il soit châtié pour des fautes particulières, car les voies de Dieu sont, à travers la grâce, justes et immuables; mais s'il marche ici-bas d'un coeur intègre, durant les jours de sa vie, elle se terminera, pas encore en gloire peut-être, mais en paix. Craindre Dieu et marcher en sa présence c'est un grand moyen d'avoir la paix. Je ne parle pas de la paix, acquise pour la conscience d'un pécheur par le sang précieux de Christ, mais de la paix de Dieu qui remplit le coeur lorsqu'on expose toutes choses devant Lui.

Enfin, le Seigneur est la force des justes au temps de la détresse (verset 30). Il leur aide et les délivre; il les délivrera de leurs ennemis, parce qu'ils se *confient* en Lui. Cela est toujours vrai.

Psaume 38

Le Psaume 38 nous présente un état d'âme particulier. La relation du coeur avec Dieu est connue et appréciée, même avec confiance: «Puisque je me suis attendu à toi, ô Jéhovah, tu me répondras, Seigneur mon Dieu». Toutefois l'âme est au comble de l'affliction et de la détresse, qu'elle envisage comme le châtiment du Seigneur. Elle est sous le châtiment, mais elle prie pour en être délivrée. Du milieu de la détresse la plus profonde, affligée par une maladie répugnante, abandonnée de ses amis, entourée d'ennemis actifs, dans un état qui a quelque similitude avec celui de Job, l'âme regarde à Jéhovah. Le coeur attribue au péché toutes ces souffrances, mais tout d'abord il regarde à Jéhovah et voit sa main. Voilà ce qui montre de la foi et un esprit intègre.

L'ordre des pensées qui se suivent ici est remarquable: d'abord le jugement de Jéhovah, ensuite le péché qui en est la cause, puis la misère personnelle, l'abandon des amis, l'activité et le mauvais vouloir des adversaires; puis la conscience de tout cela, et, comme résultat, la confiance du coeur en celui qui a frappé et son recours à Lui seul. Enfin ce qui était au fond du coeur se découvre: c'est l'espoir en Jéhovah, la conscience de lui appartenir si intimement que le triomphe des adversaires de la foi est impossible, mais le sentiment de la nécessité de son intervention, parce que la pauvre âme pécheresse n'a aucune force en elle-même.

Tout cela conduit à l'expression d'une vraie intégrité de coeur. Non seulement le péché est reconnu comme étant la cause du jugement, mais il est aussi confessé; de plus, on se juge soi-même devant un Dieu en qui l'on se confie et ainsi l'on peut lui demander librement son secours. Désormais l'âme qui, par la grâce, a été rendue capable, en se jugeant, de se séparer du péché, est aussi capable de distinguer entre ses ennemis et les jugements que Dieu fait tomber sur elle par leur moyen. Dès lors, elle n'envisage les ennemis que dans leur propre malice, dans leur hostilité contre le serviteur de Jéhovah, dans leur haine de ce qui est juste, et elle peut réclamer le secours de Jéhovah contre eux. En effet, le croyant, quoique dans le passé il ait gravement péché et doive subir la juste humiliation qui en est la conséquence, poursuit en réalité le bien dans sa marche ici-bas; et s'il est vrai que l'Eternel se sert de la malice des méchants comme d'une verge, ce n'est certes pas le mal que les méchants haïssent dans les saints, mais bien au contraire, les rapports de ces derniers avec celui qu'ils reconnaissent pour leur Dieu. Néanmoins le jugement était juste. Telle sera l'histoire véritable du résidu lorsque, sous les coups terribles du châtement de l'Eternel, il sera décidément converti. Mais aussi quelle instruction pour nous-mêmes, lorsque nous subissons un châtement pour avoir mal fait!

Ce Psaume paraît se rapporter au châtement compliqué d'un cas particulièrement grave; mais, lorsque nous sommes sous la discipline, comme il nous enseigne où nous devons regarder, par quoi il nous faut commencer! Il peut y avoir le sentiment que la main de Dieu nous châtie à cause du péché; que sa colère est méritée; mais si le coeur regarde à l'amour fidèle du Seigneur dans ses relations avec nous, nous crierons à Lui, pour qu'il détourne l'ardeur de sa juste colère et de son indignation. Il y a un gouvernement de Dieu en rapport avec Sa nature; et quoique ses châtements ne détruisent ni notre foi ni la connaissance de notre relation avec lui (avec le Père), ni la certitude qu'il ne saurait y avoir de péché imputé au croyant, toutefois l'âme qui se sent sous le poids du gouvernement de Dieu, ne se tranquillise pas avec ces pensées. Elles sont, à coup sûr, d'une immense importance; elles forment la base de notre confiance; elles soutiennent et dirigent l'âme d'une manière très réelle; mais elles ne sont pas, dans le cas particulier, l'objet que nous avons directement en vue. L'âme a plutôt devant elle la sainte nature du Dieu avec lequel nous avons communion, et ce qu'il est nécessairement par rapport au péché. Le gouvernement de Dieu est selon cette nature, qui a été, il est vrai, glorifiée par l'oeuvre de la rédemption, quant à l'imputation du péché; mais quoique l'âme ne mette pas en doute la rédemption, elle a néanmoins, pour le moment et avec raison, le sentiment que Dieu, suivant sa propre nature et comme Seigneur dans son gouvernement, doit voir le péché avec colère. C'est parce que nous avons une nature qui connaît Dieu et une conscience réveillée, que nous sentons cela à l'égard de nous-mêmes, de nos propres péchés; et la connaissance de la bonté de Dieu rend encore plus terrible le jugement que nous portons sur nous-mêmes. Ce n'est ni le désespoir, ni le doute quant à la justification; mais l'âme ne se cache pas derrière la connaissance de sa justification, pour échapper au sentiment de l'estimation que Dieu fait du péché. C'est parce qu'elle connaît le Seigneur, que l'âme le supplie d'arrêter la colère due à son péché; c'est parce qu'elle le connaît, qu'elle s'attend à celui dont elle a mérité le déplaisir. Dans l'épreuve, on regarde à la

main et aux pensées de celui qui l'inflige; l'on interprète les voies de Dieu, parce que tout vient de sa main, et l'on recherche quelle est sa pensée. Dès lors, la relation avec Dieu étant présente à la conscience, le coeur saisit la valeur et la puissance de l'épreuve comme moyen de purification plutôt que comme exercice de la colère divine. Il peut dire: «Seigneur, *tout mon désir* est devant toi et mon gémissement ne t'est point caché».

Cette manière d'introduire le Seigneur dans les châtiments qu'il inflige; de l'introduire selon la plénitude de son amour et selon sa relation avec nous, est de toute beauté. Dieu devient ainsi, pour le coeur, la clef de Ses propres voies. Le coeur retrouve son équilibre et, comme nous le voyons à la fin du Psaume, il a la conscience que Dieu est pour lui, sa ressource contre l'épreuve qui l'accablait auparavant, épreuve à l'égard de laquelle, dans le sentiment du péché qui en avait été la cause, il suppliait Dieu de détourner sa fureur et l'ardeur de sa colère. Tel est le résultat, lorsqu'on regarde directement à Dieu et que l'on confesse simplement, du fond de l'âme, le mal qu'on a commis envers Lui. Les rapports entre l'âme et Dieu sont réglés, et, dès lors, on règle avec Dieu les difficultés que le coeur éprouve de la part des adversaires. Le secret de tout consiste à regarder directement à Dieu Lui-même, tel qu'Il est dans sa relation avec nous, en confessant sincèrement le péché tout en remettant toutes choses entre ses mains. La confiance en Jéhovah est le mobile de toutes les pensées contenues dans ces Psaumes.

La relation de Père, que Dieu prend vis-à-vis de nous, chrétiens, et qui est réalisée par la foi, modifie en un sens la nature de nos sentiments. Nous avons, quand nous regardons à Lui, une impression plus profonde de sa tendresse pour nous et de sa grâce, de sa compassion et de son amour; mais, en principe, notre sentiment est le même que celui qui est exprimé dans ce Psaume; s'il est vrai que nous nous confions en son amour, Dieu n'en reste pas moins devant notre âme et notre conscience comme un Dieu qui exerce le gouvernement d'une manière conforme à la sainteté de sa propre nature. On remarquera que l'âme, tout en exprimant à Dieu son désir, est entièrement soumise et se tait sur les injustices de ses ennemis, parce qu'elle espère et se confie en Dieu, et qu'elle s'en remet à Lui, après avoir, dans un esprit de confession, rejeté tout son fardeau sur Lui et considéré l'épreuve comme venant de sa main. Autrement l'âme n'aurait pas mis le Seigneur entre elle et ses ennemis (versets 13 et suivants).

Psaume 39

Le Psaume 39 exprime le néant de l'homme en présence d'un mal qui se présente avec des prétentions à la puissance, tandis que le saint s'en remet à Jéhovah. En présence des méchants il est resté muet, de peur qu'il ne parlât follement ou qu'il ne s'élevât contre eux, comme si lui aussi avait de la force, tandis que tout, dans l'homme, n'est que vanité. Ensuite, dans l'épreuve qu'il a à traverser, le saint voit la main de Dieu, il a recours à lui afin d'être délivré et aussitôt, pour ainsi dire, toutes les prétentions des méchants s'évanouissent. Jéhovah le châtie à cause de son iniquité. Le croyant est étranger en ce monde; il y séjourne avec Dieu qui seul connaît la durée de ce pèlerinage. Il ne dépend pas de l'arrogance ni du succès des méchants, il ne doit pas non plus s'inquiéter de leurs bruyantes prétentions;

autrement il agirait comme étant de ce monde dont il n'a rien à réclamer. Vivons-nous toujours ainsi? Au verset 12, le saint prend cette place d'Abraham, de David et de tous ceux qui ont marché par la foi, mais sa requête comme juif croyant, ne va pas au-delà d'une délivrance terrestre; seulement il rapporte à Dieu le châtement et la délivrance. C'est aussi ce que nous pouvons faire, lorsque nous nous trouvons sous la discipline du Seigneur. En ce qui concerne le gouvernement et les voies de Dieu, ce désir est dans l'esprit du Nouveau Testament.

Psaume 40

Dans tous ces Psaumes, nous avons vu le saint en chute (le Résidu), regardant à un Dieu qu'il connaît selon sa relation personnelle et sa grâce immuable, malgré cet état de chute. Au Psaume 40, nous trouvons Christ prenant une position de patience, mais sans chute et fournissant ainsi un motif de confiance, même pour ceux qui sont tombés, puisqu'il prend sa place avec eux dans leurs afflictions et dans le sentier de l'intégrité sur la terre; car ils sont après tout les saints, les excellents de la terre. Aussi Christ ne manque-t-il pas de se placer lui-même sous le fardeau du mal et des péchés sous lequel Israël s'est mis par sa propre faute. Quoique ceci soit vrai sous tous les rapports, quant à la rédemption d'Israël, nous connaissons cependant cette vérité d'une manière plus profonde, car Christ a glorifié Dieu de manière à nous donner une place dans le ciel.

Telle n'est pas la pensée de ce Psaume; mais la manière dont Christ s'identifie ici avec Israël, selon l'intégrité du Résidu fidèle, est profondément instructive et nous fait entrer d'une façon admirable dans l'intelligence de l'un des côtés particuliers de ses souffrances. Christ n'est pas envisagé ici comme mourant pour faire l'expiation ou porter la colère, mais comme mourant au milieu des souffrances, des douleurs et de l'angoisse. En buvant la coupe de la colère, Christ ne souffre pas avec son peuple, mais pour son peuple. Ici, au contraire, Dieu est envisagé comme secourant Christ lorsque, dans son affliction, il s'attend à l'Eternel. Cette affliction pèse sur le Résidu, comme conséquence de l'opposition d'Israël, de ses fautes, de son abandon de Dieu. Christ qui a été fidèle à Dieu en toutes choses, comme il le dit dans ce Psaume, participe à cette affliction et y entre en grâce divine.

Il ne s'agit nullement ici de ses relations personnelles avec Dieu, mais de sa participation aux relations du Résidu avec Dieu, comme faisant partie d'Israël. Les siennes ont été parfaites; les leurs, quoique fondées d'une part sur la fidélité de Jéhovah, sont, d'autre part, actuellement le fruit du péché. Christ est ici à la fin de sa vie, terminée moralement déjà quant à son service. Pendant cette vie, il avait accompli la volonté de Dieu, dans le corps qui lui avait été préparé; il avait déclaré fidèlement la justice de Dieu dans la grande assemblée (verset 9), c'est-à-dire, publiquement au milieu d'Israël. Maintenant, à cause de ce témoignage fidèle envers les hommes, des maux sans nombre tombent sur lui. La même chose arrivera au Résidu; leurs épreuves, de la part des hommes, seront la conséquence de leur fidélité et de leur témoignage, mais avec cette différence qu'ils les auront méritées comme impliqués eux-mêmes dans les péchés du peuple.

Nous savons que ce qui est dit ici de Christ, a eu lieu en réalité quand son heure fut venue, l'heure de ses ennemis et de la puissance des ténèbres.

Dans ce Psaume, puisqu'il n'est pas question de ses souffrances en propitiation, mais de son association avec le Résidu, nous ne trouvons pas les paroles: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» comme au Psaume 22, qui contient le fondement de la grâce en justice. Ici, au contraire, il s'agit de la vie parfaite de Christ et de ses souffrances au moment de la quitter, souffrances au milieu desquelles il s'en remet à la fidélité et à la bonté de Jéhovah, instruisant ainsi son peuple à s'y confier à son tour, et lui fournissant dans l'épreuve l'exemple de sa propre perfection: «Je me suis patiemment attendu à Jéhovah!» La patience avait là son oeuvre parfaite, leçon importante pour nous! La chair peut attendre longtemps, mais jamais elle n'attend jusqu'à ce que le Seigneur intervienne, jamais avec une entière soumission.

Se confier en la puissance et en la fidélité seules de l'Eternel, telle était la perfection dans l'obéissance à sa volonté. Saül attendit *près* de sept jours, mais l'objet de sa confiance charnelle, son armée, diminuait; les Philistins étaient là; il n'attendit pas jusqu'à ce que Dieu intervint par le moyen de Samuel. Eût-il obéi, eût-il senti qu'il ne pouvait rien par lui-même et n'avait qu'à attendre, alors il eût dit: «Je ne puis ni ne dois rien faire jusqu'à ce que l'Eternel m'envoie Samuel». Mais la chair s'appuyait sur sa propre sagesse et se confiait en sa force, malgré les formes de la piété, et tout fut perdu. Epreuve et défaite de la chair! Christ éprouvé s'attendit patiemment à *Jéhovah*. Il fut parfait et accompli dans toute la volonté de Dieu. Tel est aussi notre sentier en vertu de la grâce.

Voilà l'importante instruction personnelle contenue dans ce Psaume, sauf que la propre perfection de Christ est toujours la plus grande de toutes les instructions. Ici il se présente lui-même comme modèle: «Je me suis attendu patiemment à Jéhovah». C'est-à-dire, j'ai attendu jusqu'à ce que Jéhovah en personne intervint. Quoique mis à l'épreuve jusqu'au bout, il n'y eut chez lui aucun mouvement de propre volonté; de là sa perfection.

Non seulement Christ ne désire dans son coeur aucune autre délivrance que celle de Jéhovah, mais il sait qu'il n'y en a pas d'autre, et que Jéhovah est parfaitement juste, lorsque sa volonté morale a été parfaitement accomplie et que sa justice a été revendiquée quand il le fallait. Il y a la perfection connue de la volonté de Dieu, le seul titre de Christ; puis la perfection de sa soumission et son désir qui ne tend que vers Lui.

Comme il s'agit ici d'un modèle pour les saints, la mort n'est mentionnée qu'en tant qu'elle peut être une épreuve; le puits bruyant, le borbier fangeux sont des images de détresse, de terreur et, humainement parlant, de danger. La ressource, c'est de crier à Jéhovah et il est exaucé à cause de sa crainte. Ici Christ parle en personne, mais au verset 3, la délivrance le rend capable de s'adresser au Résidu: «Il a mis en ma bouche un nouveau cantique qui est la louange de *notre* Dieu»; ils peuvent chanter même la délivrance des maux venus sur eux en conséquence de leurs péchés. «Plusieurs verront cela, et ils craindront, et se confieront en Jéhovah»; ceci ouvre la porte aux Gentils.

Dieu est intervenu pour délivrer des effets du mal: et il a mis, dit l'affligé, mes pieds sur un roc, au dessus du mal et de tous ses effets. Cette fidélité de la grâce, cette délivrance divine manifestée chez Celui qui avait été plongé jusqu'au fond de l'épreuve, deviendrait un lieu de repos pour la foi d'autres fidèles, d'autant plus que Christ avait subi l'épreuve comme conséquence de l'état du peuple devant Dieu. Aussi la fidélité de Dieu et sa délivrance sont-elles appliquées à l'état du Résidu, bien qu'applicables aussi à tout fidèle éprouvé par la méchanceté d'autrui et la puissance du mal, qu'il a peut-être attirée sur lui-même. «Oh! que bienheureux est l'homme qui s'est proposé Jéhovah pour son assurance et qui ne regarde point aux orgueilleux», aux prétentions élevées de l'homme et au succès apparent de sa méchanceté, «ni à ceux qui se détournent vers le mensonge», qui abandonnent Dieu, pour chercher des refuges trompeurs et les déceptions de l'infidélité.

Ensuite, comme homme, Christ commence à réciter les merveilles de la fidélité de Dieu envers son peuple: «tes merveilles et tes pensées envers *nous* sont en grand nombre». Il s'associe au peuple.

Le verset 6 introduit sur la scène, à part de tous, l'être glorieux, celui qui, dans l'éternité, pouvait s'entretenir avec Jéhovah, le Fils, la Parole qui était avec Dieu, qui était Dieu, qui était dès le commencement avec Dieu. Selon ce qui était écrit de lui dans le rouleau du livre, il trouve préparée pour lui la place de l'obéissance (tu m'as creusé les oreilles, formé un corps), et selon les conseils divins et par amour pour nous, il entre librement et volontairement dans cette place d'obéissance. Une fois qu'il l'a prise en devenant homme, et qu'il a revêtu la forme de serviteur, ses délices sont de faire la volonté de Dieu; la loi de Dieu est au dedans de ses entrailles. Tel est Christ comme homme obéissant; se présentant dans sa libre volonté, prenant le corps qui lui a été préparé, entrant comme serviteur parfait dans la place de l'obéissance volontaire et joyeuse.

Le verset 6 nous présente la pensée et les conseils de Dieu; le verset 7, Christ se présentant librement pour faire la volonté de Dieu selon ces conseils. Mais n'oublions pas qu'il parle après s'être fait homme et que les versets 6 et 7, sont une révélation de ce qui s'est passé dans le monde éternel (pensée merveilleuse!) nous disant comment Christ est devenu homme. Au verset 8 de même qu'au verset 5, Christ parle comme occupant sa place sur la terre. «Mon Dieu, j'ai pris plaisir à faire ta volonté et ta loi est au dedans de mes entrailles». Telle est sa perfection comme homme.

Aux versets 9, 10, nous trouvons la perfection de son service; il a prêché la justice devant tout le peuple d'Israël, il ne l'a pas retenue ni cachée au dedans de son coeur; c'est une leçon pour chacun de nous, mais il faut s'en servir sous la direction divine. Il a prêché la justice de Dieu, ses voies, sa nature, ses jugements, le jugement du mal et ce que Dieu était dans ce jugement, puis sa fidélité et sa délivrance (il y avait cela en Jéhovah pour Israël), sa gratuité et sa vérité. Il a prêché la justice à l'homme et cela d'une manière parfaite; il a pleinement déclaré ce que Jéhovah était envers Israël dans toute la perfection de sa nature et de son caractère. Tout cela il l'a fait, mais il en demande le plein accomplissement. Mais alors celui qui avait librement entrepris ce service pour la gloire de Dieu envers Israël, se trouve dans une position

nouvelle (versets 11, etc.); son dévouement lui attire la haine du peuple, l'opposition de tous ceux qui prennent plaisir à son malheur.

Ce grand débat et la nécessité d'une délivrance font surgir la question de savoir quel est, aux yeux de Dieu, l'état de ceux qui ont besoin d'être délivrés. Or, quoique ce Psaume ne parle pas de l'expiation, nous voyons ici que l'expression gouvernementale de la pensée de Dieu à l'égard du péché d'Israël pèse sur l'âme de Christ, comme elle pèsera en effet plus tard, sur le Résidu; car celui-ci, impliqué dans le péché d'Israël, comme faisant partie de ce peuple, sentira s'appesantir sur lui les conséquences des transgressions d'Israël. Ainsi le Résidu sera sous le poids, non pas de la condamnation (car ce fardeau, Christ l'a porté pour eux dans l'expiation), mais des épreuves et de la détresse qui seront pour eux l'expression du déplaisir de Dieu. Mais au milieu de tout cela, la foi vraie s'attendra à la gratuité et à la vérité de l'Eternel qui avaient été proclamées, tandis que la déclaration de la justice leur fera sentir qu'elle témoigne contre le péché, par l'angoisse qui en sera la conséquence: position analogue à celles des frères de Joseph devant lui.

Psaume 41

Le Psaume 40 nous a parlé du Seigneur venant prendre la place de l'obéissance dans un corps qui lui avait été préparé, descendant ici-bas pour être pauvre et misérable, et s'attendant patiemment à Jéhovah.

Le Psaume 41 parle de la bénédiction de ceux qui étaient capables de discerner cette place du misérable. Le Seigneur y était avant tous et l'a comprise mieux que personne; mais nous savons, d'après les béatitudes de l'Evangile de Matthieu, comment il déclare bienheureux ceux qui, en vertu de la grâce, sont comme lui pauvres en esprit. En réalité ces béatitudes sont, presque en entier, la description exacte de ce que Christ était, bien qu'elles soient présentées comme le caractère auquel est attachée la bénédiction: pauvre en esprit, débonnaire, pur de coeur, n'est-ce pas le portrait de Celui qui nous apportait la paix? Dans l'Evangile de Luc, il s'adresse plus directement à ses disciples: «Bienheureux *vous* pauvres», leur dit-il; mais il entre dans leurs épreuves et dans leur position, et quand il a mis dehors ses propres brebis, Il va devant elles.

Ce Psaume, tout en faisant le tableau d'un caractère général, a trouvé son accomplissement spécial en Christ, comme le prouve le verset 9, employé par le Seigneur pour parler de lui-même; et c'est l'identification de ce dernier avec le Résidu qui donne aux Psaumes un si profond intérêt. «Cet affligé a crié», (Psaumes 34) et nous trouvons ici l'intelligence de cette position: «Bienheureux celui qui use de discernement envers l'affligé» (verset 1). Nous trouvons d'autre part la confiance assurée que Jéhovah le maintiendra dans son intégrité et l'établira devant Lui pour toujours (verset 12). Lorsque l'affligé s'attend à Jéhovah, humble et soumis au milieu de l'épreuve, heureux celui qui entre dans sa position, y prend intérêt et en a l'intelligence spirituelle! Ce misérable, que poursuit la méchanceté des hommes, regarde à Jéhovah et s'attend à sa miséricorde en intégrité de coeur.

Livre 2

Les Psaumes 42 à 45, qui ouvrent le deuxième livre, offrent un détail qui donne un caractère tout particulier à la portée spirituelle aussi bien que prophétique de ce livre: c'est l'absence du nom que Dieu prend en rapport avec l'alliance. Au Psaume 46, nous trouvons la transition du nom de Dieu à celui de Jéhovah. Quelles que fussent les détresses et les afflictions décrites dans les quarante et un premiers Psaumes, du sein de l'angoisse le coeur du psalmiste regardait toujours librement vers Jéhovah; il était en pleine relation avec lui et jouissait du culte public dans lequel Son nom était célébré. Mais ici, chassé dehors, il n'a que le souvenir de ces choses; il est rejeté et ne peut plus que regarder, dans le secret de son âme et au milieu des circonstances du désert, à la nature et à l'essence même de Dieu.

N'oublions pas la différence qui existe entre la nature des relations avec Dieu comme Père et comme Jéhovah, ni que le fidèle attend ici une délivrance extérieure et le jugement qui doit l'amener. Toutefois le changement dans lequel ces Psaumes nous introduisent, nous fournira d'importantes instructions.

Le Psaume 22 exprime cette différence d'une manière frappante. Là, Christ lui-même, ayant été fait péché pour nous, était séparé de la jouissance de sa relation personnelle avec le Père; au milieu de souffrances humaines, il ne trouve pas, cette unique fois, le soulagement divin. Quant à la colère actuelle de Dieu, il va sans dire qu'aucune âme pieuse n'a jamais à la subir; mais, quant à l'affliction, la face de Dieu est cachée à Israël, et lorsque ce peuple est réveillé, il sent que Dieu lui cache sa face à cause du péché, quoique sa foi soit alors à l'oeuvre; or, telle est précisément la situation décrite par ces Psaumes. Nous y voyons la foi qui regarde à Dieu, lorsque toutes les circonstances sont contre celui qui la possède et l'exerce, et lorsque les fidèles sont exclus de la jouissance d'une communion publique et d'une relation avec Dieu, basée sur son alliance. C'est la situation dans laquelle Dieu place son peuple, lorsque la relation de l'alliance faite avec Israël est brisée ou qu'elle n'est pas connue. La foi reconnaissant la justice de cette situation, regarde, malgré tout, à la fidélité de Dieu comme faisant partie de sa propre nature. C'est, pour ainsi dire, une foi dénuée de tout, n'ayant, pour la soutenir, aucune des choses que Dieu donne à son peuple comme témoignage de sa faveur. Il en résulte que l'âme est pleinement mise à l'épreuve.

Ce qui est en question ici pour l'âme, n'est pas de savoir dans quelle mesure elle jouit des dons de Dieu, mais dans quelle mesure son état peut se rattacher à ce que Dieu est, en Lui-même, et compter là-dessus. L'âme est ainsi mise à l'épreuve jusque dans ses profondeurs, parce que tout ce qui est de la chair est complètement jugé, et qu'il ne saurait y avoir aucune relation entre cette dernière et Dieu. Cela, à coup sûr, ne sera jamais compris que par une nouvelle nature, capable de saisir ce que Dieu est, et de s'attacher aux promesses par grâce et par l'oeuvre du Saint Esprit. Mais, de cette manière, la chair est complètement jugée; on connaît, on discerne toute la différence qui existe entre elle et le nouvel homme, toutefois on ignore encore la rédemption. En conséquence de la nouvelle nature, on a la conscience d'avoir le désir de faire le bien, et qu'il y a une faveur divine, mais on n'a point de paix. Le coeur est

mis à l'épreuve, pour que nous nous abandonnions à la grâce dans une dépendance qui ne trouve aucune ressource en nous-mêmes. C'est en pratique le même principe que nous trouvons au chapitre 7 de l'épître aux Romains.

Psaume 42

En parlant du Psaume 42, nous ne pouvons nous attacher qu'au principe général qu'il renferme (à moins qu'il ne s'agisse d'un cas tout particulier d'expérience chrétienne): parce que ce Psaume suppose que l'on se souvient des bénédictions qu'on a autrefois goûtées en commun.

Voici le cas spécial dont je parle. Lorsqu'une âme a cru au pardon, qu'elle a reconnu son état de péché, mais sans avoir été réellement sondée, ou sans avoir découvert la nature toute pécheresse de la chair, il se peut que cette âme vienne à perdre sa première joie, et qu'elle connaisse Dieu juste assez pour éprouver l'angoisse de ne pas avoir la lumière de sa présence; mais alors ce sentiment même lui inspire un désir sincère d'en jouir. Un cas semblable a lieu quand une âme s'est crue chrétienne, et que, par l'opération de l'Esprit de Dieu, elle découvre qu'elle s'est trompée. Dans les deux cas, l'effet réel et bienheureux de la position dans laquelle nous sommes placés par la rédemption est ignoré. Ce Psaume ne dépasse pas l'espérance, mais celle-ci est rendue plus profonde et plus vraie par l'épreuve; il exprime plutôt le résultat de l'épreuve que l'épreuve elle-même par laquelle l'âme a dû passer; c'est pourquoi, toute délaissée qu'elle soit, nous trouvons ici une expression si bénie de son état. Elle a soif de Dieu Lui-même; différant en cela de l'âme du chrétien, qui peut se réjouir en Dieu (Romains 5); toutefois cette soif de Dieu est, sous certains rapports, quelque chose de plus profond que la première joie, parce que la joie n'est que partiellement réalisée, tandis que la soif est complète et que Dieu lui-même, en Lui-même, est l'objet que l'on désire. Le Psaume fait, sans doute, allusion aux circonstances, et c'est la perte qu'elle a faite de Dieu en rapport avec des circonstances heureuses qui la soutenaient plus ou moins, c'est cette perte qui oblige l'âme à s'appuyer plus absolument sur Dieu même, à le vouloir lui seul; et qui lui fait chercher sa joie auprès de Dieu. C'est cette soif de Dieu que l'âme spirituelle doit surtout rechercher dans ce Psaume. Celui qui parle ici, a perdu la joie de la multitude (verset 4), mais maintenant il soupire ardemment après Dieu. Pour lui, le contraste est sensible, mais c'est de Dieu même qu'il ressent la perte pour son coeur. Voilà ce qu'il désire ardemment. Les personnes et les circonstances heureuses disparaissent de son esprit, comme elles ont disparu de la scène, bien qu'il en ait joui avec Dieu. Individuellement, le coeur a besoin de Dieu pour soi. La nature divine en nous soupire après sa joie en Dieu, seul objet dont la plénitude la satisfasse, parce que cette nature est divine; objet unique, grand et précieux, le seul qui remplisse tous les désirs et qui exclue tout autre objet.

Auparavant l'âme avait joui des bénédictions de la part de Dieu, et de Dieu lui-même *en elles*. Maintenant c'est Dieu qui devient nécessairement, et d'une manière consciente, la bénédiction tout entière. L'épreuve a jugé tout ce qui est de la chair quant à l'état subjectif de l'âme, elle a mis fin à cette jouissance médiate de Dieu, qui n'avait lieu qu'au moyen des

circonstances. Alors la vie divine, pour goûter son entière bénédiction et la conscience de ce qu'est cette bénédiction, trouve sa joie parfaite en Dieu Lui-même, en Dieu seul.

Cet exercice de l'âme est remarquable par sa profondeur. Ce n'est pas que l'âme doive renoncer à la joie; mais la source de la joie, la pure bénédiction morale, prend une beaucoup plus grande place dans le coeur, et, comme nous allons le voir, le caractérise désormais. Vous rencontrerez des chrétiens qui, lorsqu'ils sont profondément éprouvés par la perte de bénédictions accordées légitimement par Dieu, deviennent bien plus calmes et ont un sentiment bien plus intime que le Seigneur est leur portion; libérés désormais de l'influence des circonstances, ils jouissent davantage de ce précieux centre de repos.

Ainsi l'adversaire contribue, bien que d'une manière douloureuse, — et même quand il s'agit de la discipline du Seigneur, les choses ne se passent pas autrement, — au progrès de l'âme dans cette direction. Les adversaires disent: Où est ton Dieu? (verset 10). En chassant le fidèle, ils l'avaient exclu de la jouissance publique des bénédictions accordées par Dieu et qui, pour Israël, se rattachaient à Son alliance. Job nous offre l'exemple d'une épreuve semblable. Où était désormais le signe que les fidèles eussent des bénédictions de la part de Dieu? Ils les Lui avaient attribuées, ils avaient proclamé la fidélité et la puissance de Dieu pour protéger; et maintenant leurs adversaires les raillent, et leur disent: «Où est ton Dieu?» comme plus tard les malheureux Juifs l'ont dit à Christ; mais ces paroles ont pour seul effet de rejeter l'âme vers Dieu, car elle n'a aucune ressource sauf ce que Dieu est Lui-même. Les adversaires lui avaient enlevé tout autre chose, en l'excluant des bénédictions dont l'abus tendait à mettre Dieu de côté. Ils avaient réussi à la priver de tout, ils ne lui avaient laissé que Dieu; elle espère en Lui; mais quelle est la conséquence? Implorera-t-elle des bénédictions? Nullement. Souvent l'âme, parce qu'elle cherche la joie, ne réussit pas à la trouver, car ce n'est pas cela qui purifie et qui bénit; or, pour bénir, il faut que Dieu purifie; tandis qu'une fois dépouillés de nous-mêmes et cherchant Dieu, nous trouvons la joie. De même ici, tout en se souvenant de la joie passée, l'âme s'écrie: «Je le célébrerai encore; son regard est la délivrance même» (verset 5).

Il y a encore d'autres points à observer dans ce Psaume. La fierté, la résistance stoïque contre l'épreuve, ne poussent pas l'âme vers Dieu; au contraire, elles la tiennent tout spécialement loin de Lui, lui apprennent, ou prétendent lui apprendre à se passer de Dieu. C'est ainsi que les Stoïques enseignaient que l'homme de courage était l'égal de Dieu. Ici, l'âme a passé par l'affliction et elle sent sa dépendance, aussi peut-elle être à l'aise avec Dieu, à cause de Sa bonté et de Sa fidélité. Quand l'affliction est complète, sans ressources et sans secours, elle donne de l'intimité avec Celui qui a la volonté et le pouvoir de secourir. On est avec Dieu, on lui dit son affliction. Auparavant le coeur raisonnait avec lui-même; maintenant il dit: «Mon Dieu! mon âme est abattue au dedans de moi-même: c'est pourquoi je me souviendrai de toi» (*).

(*) L'auteur traduit ainsi le commencement du verset 6. (Ed.)

Ceci nous amène à un autre point. Les afflictions elles-mêmes viennent de Dieu. Le jugement intérieur de soi-même et l'espoir en Dieu, l'introduisent Lui seul en toutes choses. Les ennemis ont disparu en même temps que les bénédictions: «*Tes vagues et tes flots ont passé sur moi*» (verset 7). C'est Dieu qui commença à s'occuper de Job, sans confier son dessein ni à Job, ni à Satan; il se servit de la malice aveugle de l'Adversaire pour briser la nature insoumise de son serviteur, dont ce dernier lui-même ne se doutait pas, et pour amener une bénédiction. «Un abîme appelait un autre abîme», mais c'était «à la voix des torrents de Dieu».

Lorsqu'on voit ainsi la main de Dieu dirigeant toutes choses dès l'origine afin d'accomplir son dessein, on est amené à la conscience d'une relation d'alliance avec lui selon son caractère de Jéhovah (pour nous c'est avec le Père); et, selon cette relation, on s'attend à lui pour l'avenir: «Jéhovah mandera de jour sa gratuité, et son cantique sera de nuit avec moi et je ferai requête au Dieu Fort qui est ma vie». On acquiert ainsi de la confiance, de la hardiesse vis-à-vis d'un Dieu fidèle: «Je dirai au Dieu Fort qui est mon rocher: Pourquoi m'as-tu oublié?» Le mot *abandonné* n'est pas employé ici. Christ seul a été abandonné; la foi sait qu'elle ne le sera jamais. Mais, en vertu de cette confiance dans l'amour infailible de Dieu, le psalmiste demande à Celui qui est son rocher pourquoi il l'a laissé au pouvoir de ses ennemis. Chose digne de remarque!

Du moment que nous voyons la main de Dieu dans nos afflictions, nous pouvons attendre la délivrance, parce que c'est Dieu, et que sa main est sur nous en amour.

Et maintenant les outrages des adversaires deviennent une occasion de requête à Dieu (verset 10), car lorsqu'ils disent: «Où est ton Dieu?» la seule réponse c'est que Dieu se manifeste Lui-même. En attendant l'âme a ressenti plus profondément ce que c'était que de soupirer après Dieu. Toute légèreté de coeur ayant disparu, cette manifestation a infiniment plus de valeur. Ici les assurances de bénédiction sont augmentées, avant que l'âme angoissée n'ait dit qu'elle était assurée du salut de Sa face et qu'elle en ferait le thème de ses louanges; mais nous avons vu que le coeur purifié et exercé a été amené à se confier dans la fidélité de Dieu, selon la relation qu'il sait exister entre Dieu et lui. Le coeur, sans être encore délivré extérieurement, s'attache à Dieu comme à l'objet de ses désirs et de sa confiance. Aussi s'écrie-t-il maintenant: «Il est *le salut de ma face* et mon Dieu». Sa face reflète en joie le resplendissement de la face de Dieu en amour. La détresse, la privation de toutes les bénédictions, même religieuses, qui lui avaient été données, ont fait que le coeur s'est rejeté sur Dieu et regarde à Lui comme à l'unique source de joie, avec cette confiance qui s'établit dès que l'âme est près de Dieu et qu'elle reconnaît, par la foi, la relation qui existe entre elle et Lui. Il ne peut en être autrement. Peut-être la paix complète, la pleine jouissance du coeur, se feront-elles attendre, si le Seigneur juge nécessaire de purifier encore et d'éprouver; mais on s'appuiera cependant sur lui avec confiance et l'âme sera amenée de cette façon à avoir réellement soif de lui. «Mon âme a soif de Dieu». Elle s'adresse à lui; nous ne trouvons pas ici la réponse, mais nous voyons l'état de l'âme amenée à espérer simplement en Dieu Lui-même, assurée que la clarté de Sa face brillera sur elle et qu'elle y trouvera la joie et la santé.

Encore un détail: c'est quand l'âme a été brisée, c'est quand la résistance de son orgueil a cédé, qu'elle se souvient de Dieu (verset 6). Quand elle voit la main de Dieu dans ses épreuves (verset 7), elle voit aussi que Jéhovah (Dieu connu dans sa relation avec elle) «donnera commandement à sa grâce»; or Dieu est le Dieu de sa vie et Il est son rocher.

Psaume 43

Dans le Psaume 42, nous venons de voir l'âme restaurée intérieurement et amenée à avoir véritablement soif de Dieu Lui-même; cherchant toute sa joie en Lui. Arrivée là, nous la voyons au Psaume 43 demander une délivrance qui la rende capable de jouir pleinement de Dieu en toute liberté. Dieu est devenu «l'allégresse de sa joie» et, ainsi restaurée, elle sera appelée de nouveau à l'adorer librement, à pouvoir exprimer la plénitude de sa joie et de sa reconnaissance. Dieu n'est pas nommé ici le Dieu de sa vie, mais le Dieu de sa force (verset 2). Jusqu'à ce que l'âme fût arrivée à considérer Dieu lui-même comme sa joie, ce cri de délivrance, cri naturel sans être mauvais, s'il était soumis à la volonté de Dieu (au fond, la soumission fait plutôt désirer d'être purifié, que délivré de l'épreuve), ce cri exprimait un certain désir de soulagement et de tranquillité, choses qui cependant, ne sont pas à mépriser lorsque c'est Dieu qui les accorde. Mais maintenant que l'âme est purifiée, le cri de délivrance se lie au désir de louer et de glorifier Dieu.

Notez ce changement qui s'opère dans une âme, traversant l'épreuve dispensée justement et en amour de la part de Dieu, quoiqu'injustement peut-être de la part des hommes. Il est naturel que le coeur désire d'être mis en liberté; mais, comme Elihu le dit à Job, si ce n'est pas en étant soumis aux voies de grâce de Dieu, alors c'est préférer l'iniquité à l'affliction (Job 36: 21); on manque ainsi à la fois de droiture et de soumission. Dès que le coeur est complètement restauré, le désir de la délivrance est parfaitement à sa place; il n'est plus que l'expression du besoin d'être manifestement en paix avec Dieu, ou de le glorifier et de le louer publiquement. Au Psaume 42, les ennemis outrageaient le fidèle, mais ils n'étaient, à ses yeux, que les vagues et les flots de Dieu (verset 7); la chose terrible, c'était leur question: «Où est ton Dieu?» Alors l'âme eut soif de Lui; maintenant elle désire qu'il lui soit fait justice et implore la délivrance (verset 1). Il y avait une épreuve plus sensible que l'oppression extérieure, quoique celle-ci existât encore; c'était la méchanceté directe des iniques: «Délivre-moi de l'homme trompeur et pervers». Le fidèle désire que la lumière et la vérité de Dieu apparaissent, pour le conduire et l'introduire en la montagne de Sa sainteté. Ce n'est plus seulement la conscience que Dieu est la joie secrète de son âme, mais que ce Dieu qui est sa joie l'amènera maintenant, par sa puissance, à le louer, à l'adorer publiquement: Le Dieu Fort l'amènera là, et le fidèle sera en présence de Celui qui est l'allégresse de sa joie (verset 4). Cet espoir encourage son coeur et le ramène aussi à ce qui était le secret et la plénitude de sa joie; à son espérance que Dieu serait le salut de sa face. Moralement, Dieu était l'allégresse de sa joie; et cette allégresse tendait maintenant à se montrer dans une adoration publique et à paraître sur la face radieuse de celui qui en jouissait.

Dans le Psaume précédent, le résultat de l'épreuve est la soif de l'âme après Dieu, quoiqu'elle désire la bénédiction. Ici, ce dernier point est réalisé dans l'âme, mais quoiqu'elle

ne soit pas encore rétablie dans les bénédictions extérieures et publiques, Dieu est son allégresse, son Dieu, et cette restauration extérieure est attendue prochainement.

Psaume 44

Le second livre des Psaumes présente à coup sûr un développement d'exercices moraux plus complet, plus profond, que le premier livre. L'âme y est mise en rapport direct avec Dieu; mais l'application de ces Psaumes à l'état du chrétien n'en est pas plus facile, par la simple raison, que ce livre n'a pas pour sujet les exercices qui découlent de la relation avec Dieu lorsqu'on est sous le poids de l'épreuve, les exercices de l'âme avec Dieu lorsqu'elle a perdu la jouissance de sa relation.

Pour appliquer au chrétien le contenu du premier livre, il suffisait de saisir la différence entre la relation de Jéhovah et celle de Père. Mais la relation du chrétien avec Dieu étant fondée sur la destruction de tout ce qui est dans la chair, quiconque a cette relation est placé, par cela même, au-delà de la position tout entière, exprimée dans le second livre des Psaumes. La condition chrétienne est céleste ainsi que les exercices qui en découlent; l'état chrétien proprement dit se trouve encore moins ici que dans le premier livre. Cependant, *la* relation avec Dieu d'une âme exercée y est mise en relief.

Dans le Psaume 44, les fidèles reconnaissent que c'est uniquement en vertu de la grâce et de la puissance divines qu'ils ont joui des bénédictions, des signes de la faveur de Dieu, dont ils sont maintenant privés. Le gouvernement direct de Dieu est reconnu: «O Dieu! c'est toi qui es mon roi!» C'est le langage d'Israël, toujours vrai pour nous, quoique l'autorité de Dieu, sans être moins absolue, soit infiniment plus intime dans nos relations actuelles; car Il est notre Seigneur par la rédemption.

Nous ne renions pas le Seigneur qui nous a achetés; telle est aussi la confiance des fidèles dans ce Psaume: ils se glorifient en Elohim et célèbreront à jamais son nom, quoiqu'Israël fût rejeté et que ses ennemis eussent le dessus, ils restaient fermes, n'ayant point oublié Dieu, ni violé son alliance.

Deux grands principes sont en jeu ici: d'une part, la fidélité qui s'attache à la volonté, et à l'autorité de Dieu, malgré, la ruine et l'apparence du plus complet abandon; d'autre part, la confiance qui ne cherche pas d'autre secours que Dieu lui-même, alors qu'Il semble avoir abandonné les fidèles. L'intégrité et la foi personnelle sont ainsi mises complètement à l'épreuve; or c'est précisément ce dont l'âme a besoin pour pouvoir être introduite de nouveau dans la pleine jouissance de bénédictions positives. Le fait que Dieu éprouve ainsi son peuple, est d'une haute importance (aujourd'hui c'est spirituellement qu'Il l'éprouve avant de lui faire trouver la paix). L'épreuve produit cette confiance absolue en Dieu Lui-même, qui caractérise le second livre des Psaumes; elle montre aussi, que le coeur fidèle préfère l'intégrité avec Dieu à toute espèce d'aise ou de confort; car, même si la confiance et la droiture ne leur rapportent rien, les fidèles tiennent à Dieu pour l'amour de lui; Lui-même est leur objet, à la fois moralement et dans ses droits sur eux. Dès lors, le coeur ne peut se

tourner vers autre chose, car c'est Dieu qu'il lui faut; ni chercher aucun secours qui le ferait sortir des voies de Dieu.

Cette réflexion introduit un autre sujet auquel ce Psaume nous conduit: Les épreuves qui accompagnent l'abandon apparent dans lequel le fidèle se trouve, il les attribue à la propre main de Dieu: «Tu nous as fait retourner en arrière... tu nous as livrés comme des brebis destinées à être mangées, etc.».

Outre l'application individuelle, je voudrais faire encore une observation qui se rattache à notre Psaume. Lorsque Dieu châtie et couvre de confusion son peuple engagé dans une lutte publique avec la puissance du mal; lorsque, dans l'exercice de son gouvernement, il permet que le pouvoir de l'ennemi ait le dessus, c'est là, pour les siens, une épreuve immense, non seulement à cause de leur propre affliction, mais parce que le nom de Dieu est déshonoré. En cela l'ennemi triomphe, mais c'est là aussi que le gouvernement de Dieu se montre.

Nous apprenons dans ce Psaume, quelles sont les méditations de l'âme intègre au milieu de ces circonstances douloureuses; quoiqu'elle eût été froissée parmi les dragons, elle n'avait pas oublié Dieu, ni violé son alliance. Au contraire; s'il fallait que le gouvernement public de Dieu s'exerçât vis-à-vis de ce qui professait son nom et afin de séparer les fidèles qui pouvaient se trouver au milieu d'un peuple professant, — toutefois, quant aux fidèles eux-mêmes, ils souffraient réellement pour le nom de Dieu. Je crois qu'il faut distinguer ici entre le nom de Dieu et le nom de Jéhovah; sans doute, Dieu était Jéhovah, comme il est pour nous le Père; mais il s'agit ici de ce que Dieu est comme tel. Ce n'est pas seulement la fidélité à ne point renier le nom révélé, mais les souffrances avaient lieu à cause de ce que Dieu est; on ne se tournait pas, dans soit coeur, vers les idoles; on préférerait souffrir tout au monde plutôt que renier le vrai Dieu. Les fidèles agissaient ainsi pour l'amour de lui, à cause de ce qu'il était, quoique les bénédictions leur fissent défaut, et parce que le Dieu qui était en alliance avec son peuple était le vrai Dieu. Ils ne voulaient pas être éprouvés seulement en vue des bénédictions de l'alliance, mais pour l'attachement de leur coeur à ce que Dieu était dans Sa nature. En principe, il en est de même quant à nous. C'est de la joie, parce que l'amour de l'intégrité, la participation à la nature divine, — par laquelle nous nous réjouissons en ce qui est bien, en ce qui est de Dieu, — donne la conscience d'elle-même, c'est-à-dire la joie consciente propre à cette nature qui se réjouit de ce qui est juste et bon. Ce n'est pas de la propre justice, mais la joie consciente de la nature divine dans ce qui est bon; la propre joie divine selon sa nature. Seulement, pour ce qui nous concerne, il faut que cette joie ait un objet: Dieu lui-même; alors cette joie est manifestée en nous, lorsque nous souffrons pour Lui. C'est pourquoi il est dit ici (car les ennemis haïssaient, Dieu): «Nous sommes tous les jours mis à mort *pour l'amour de toi*, et nous sommes regardés comme des brebis de la boucherie». Afin que les affections du coeur soient mises en pleine lumière et que les souffrances soient réellement pour l'amour de Dieu, il faut qu'il y ait absence des bénédictions qui appartiennent à Sa puissance. Les fidèles sont donc abandonnés, pour un temps, à l'oppression de l'ennemi; et cette dispensation, tout en scrutant leur coeur et l'intégrité de ses motifs, les amène à souffrir à cause de ce que Dieu est. Ensuite, au temps convenable, leur cri d'angoisse trouvera de Sa part une réponse, car il

ne peut sans motif laisser au pouvoir du mal ce qui répond à sa nature: l'intégrité envers lui. Il en est toujours ainsi: bien que les sources de notre joie *puissent* être toutes dans un autre monde, néanmoins, comme règle, Dieu, conformément à son alliance, délivre dans ce monde-ci. Par rapport à la terre, ce cri des fidèles introduit le Messie.

Je crois voir, dans le Psaume 44, un progrès sur les deux Psaumes précédents. Ceux-ci représentaient le fidèle délaissé, il recherchait la lumière de la face de Dieu; alors tout allait bien. Ici, le fidèle, en dépit de tout, s'attache à Dieu lui-même, dans l'intégrité de son coeur. En principe, c'est la même chose dans ces trois Psaumes; mais d'une manière plus absolue dans le dernier, et c'est ce dont on a besoin. C'est précisément cet attachement à Dieu même, en dépit de tout, qu'il faut apprendre; car c'est là que l'on peut voir si le coeur est absolument pour Dieu.

Psaume 45

Ce Psaume a évidemment pour objet de célébrer le Messie, le Roi. Le coeur sent qu'il médite un sujet excellent. Lorsque Christ est devant l'âme, il la ranime, il la réveille. Ici, c'est en sa qualité de Roi victorieux, en sorte que nous trouvons ici plus exclusivement son triomphe humain, et moins l'appréciation chrétienne proprement dite de sa personne. La puissance du mal sera alors terrassée et le coeur s'en réjouira avec chants de triomphe. Pour nous, maintenant, la joie est plus profonde, plus divine. Collectivement, nous attendons l'Epoux; individuellement, le Sauveur qui n'a pas honte de nous appeler ses frères. En pensant à lui comme à une personne divine, nous sentons la profondeur de cette oeuvre divine, insondable, dans laquelle Dieu a rencontré le péché et l'a aboli pour nous; nous contemplons la gloire dans laquelle Christ est entré, et dont il est digne à la fois dans sa personne et par son oeuvre. Toutefois, nous pouvons comprendre la joie triomphante des Juifs délivrés, ou du moins celle que produit l'anticipation de leur délivrance par le moyen du Messie.

Mais à côté de cette joie, le Psaume 45 contient un principe d'une grande importance: La fille est appelée à oublier son peuple et la maison de son père, et le roi mettra son affection en sa beauté; alors, au lieu d'être bénie en ses pères elle sera bénie en ses enfants. (verset 16). L'association avec Christ rompt les anciens liens naturels et en forme de tout nouveaux. Ce principe est évidemment d'un caractère absolu et décisif; mais le verset 11 l'établit de la manière la plus forte: «Oublie ton peuple, et la maison de ton père, et le roi mettra son affection en ta beauté!» Pour le chrétien, s'il veut pouvoir marcher de manière à faire les délices du Seigneur, il faut donc qu'il y ait une rupture complète d'avec tout ce à quoi la nature se rattache. Les doctrines qui forment la base de ce principe, ne sont pas exposées ici, cela ne conviendrait pas aux Psaumes. Il s'agit ici de l'état de l'âme, elle doit *oublier* tout ce qui, selon la nature, avait un droit sur elle; c'est l'introduction de Christ qui rend cela nécessaire. Christ lui-même aussi, en a fini avec le monde par la mort, et il est entré par la résurrection dans un monde nouveau. Son droit est absolu, en contraste avec tous les autres. En tout ce qui est selon la nature, il n'y a point de lien, point d'association avec les bénédictions dans lesquelles Il introduit; c'est un ordre de relations tout différent. Les relations anciennes à leur place revendiquaient naturellement leur droit sur le coeur; mais Christ, en nous amenant à Lui-

même, en fonde de nouvelles dont il est le centre et Il possède un droit divin. On entre dans les nouvelles relations en abandonnant les anciennes par la rédemption qui nous en délivre. Il faut que Christ, de droit divin, possède le coeur tout entier, Lui, qui en se donnant pour nous et à nous, nous introduit dans une scène toute nouvelle en relation avec Lui. Lui seul peut prétendre à notre coeur; accepter d'autres prétendants, c'est renier Ses droits; c'est abandonner notre nature divine et notre position en Lui; c'est retourner aux choses anciennes. Etre à Lui voilà tout notre être et, comme la Parole l'exprime, «Christ est tout». Nous renions cette vérité si nous acceptons la concurrence d'autres droits que les siens.

Ceci peut se dire de la religion comme d'autre chose. Lors du règne de Christ, il faudra que le Juif cesse de se glorifier dans ses pères pour se glorifier en Lui; et quant à nous, quelque religion légale ou charnelle que nous ayons eue, tout est mis de côté; tout ce qui était gain est devenu perte; les choses anciennes sont passées; nous en avons été sortis. Christ et l'avenir qu'il donne, sont notre tout. *Christ* peut nous placer au milieu de devoirs actuels en rapport avec des relations humaines, et il le fait; mais quiconque regarde en arrière n'est pas propre pour le royaume de Dieu. Auparavant tout avait manqué; Christ est joie et bonheur, et cela d'une manière stable et en puissance. On trouvera cette vérité pleinement établie comme doctrine et comme expérience en 2 Corinthiens 5: «Si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. En sorte que si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création; les choses vieilles sont passées; voici toutes choses sont faites nouvelles».

Psaume 46

Le Psaume 46 nous présente une vérité très simple, mais bien solennelle et importante; une vérité dont les chrétiens ont besoin pour traverser les souffrances de ce monde, et pour se garder de la disposition à chercher du secours dans les efforts humains. «Soyez tranquilles et connaissez que je suis Dieu» (verset 10). Voilà l'exhortation; l'encouragement, le voici: «Dieu est notre retraite, notre force, et notre secours dans les détresses, et fort aisé à trouver». Si tel est le caractère de Dieu, lorsque les eaux viendraient à bruire et à se troubler et que les montagnes seraient ébranlées par l'élévation des vagues de la mer, nous pouvons être tranquilles. Qu'importe leur élévation et leur puissance, si Dieu, notre refuge, est présent. Seulement, il nous faut attendre qu'Il intervienne et c'est là l'épreuve de la foi; aussi il ajoute: «Connaissez que je suis Dieu». On peut être mis à l'épreuve, soit comme exercice de patience, soit en résistant à l'envie de se délivrer par des efforts humains; mais la vérité que nous trouvons dans ce Psaume est un encouragement précieux et béni, qu'aucune affliction quelconque ne saurait diminuer, car c'est de la créature que vient l'affliction, tandis que Dieu est Dieu. Toutefois, cela suppose que l'on ne cherche pas d'autre refuge; c'est la confiance parfaite, manifestée lorsque tout est contre nous.

Le point capital, c'est que *Dieu comme tel* est notre refuge et notre force. Il ne dit pas: «l'Eternel» et ne parle, plus bas, de Jéhovah que lorsqu'il est question de relations. Il s'agit de Dieu dans sa nature, en contraste avec l'homme et en général avec toute puissance quelconque car si Dieu est pour nous, qui sera contre nous La foi saisit cette vérité. Dieu est

un refuge où nous pouvons trouver un abri et Il est la force, de sorte qu'aucune puissance adverse ne peut réussir à nous atteindre. L'angoisse est à son comble, un pouvoir insolent s'élève contre nous; Lui est notre secours actuel, notre abri infaillible; mais ce secours peut n'être pas toujours actuel en sa manifestation. Aussi l'on regarde à Dieu Lui-même et le fait que nous sommes absolument rejetés sur Lui et qu'il n'y a pas d'autre ressource, rend indifférente à nos yeux toute la puissance du mal, puisqu'il ne peut absolument rien contre Dieu. «Quelle est cette confiance sur laquelle tu t'appuies?» disait le roi d'Assyrie à Ezéchias. S'il s'agissait d'autres secours, nous pourrions les comparer ensemble, en peser la valeur; pour celui-ci, il ne faut que la foi: «Vous croyez en Dieu».

Tout effort est vain qui s'oppose à ce qu'Il nous aide; mais il faut savoir attendre le secours. Les moyens humains l'excluent, car alors c'est une autre espèce de ressource qui n'est pas la foi. Dieu peut nous demander d'agir, alors la foi le fait avec confiance; mais ce n'est jamais selon les voies humaines, et quand l'affaire est entre les mains de Dieu, dès qu'il ne s'agit point d'un devoir, notre rôle est d'être tranquilles et nous connaissons bientôt qu'il est Dieu. Les efforts de l'homme gâtent tout; les plans humains ne valent jamais rien. Dieu interviendra à sa manière et à son heure. Certes, *il y a* des devoirs; en avez-vous, accomplissez-les; mais quand il n'y a pas de devoirs et que la puissance du mal est à l'oeuvre contre nous, notre rôle est de rester tranquilles. Les efforts humains prouvent le manque de foi et de quiétude, les plans ne sont autre chose que la chair.

Nous avons vu ailleurs que l'intégrité est nécessaire pour se confier en Dieu, parce que c'est en la sainte nature de Dieu qu'on se confie. Cette confiance absolue est requise lorsque la puissance du mal va en grandissant; et le sentier du saint est caractérisé par la patience jusqu'au moment de la délivrance.

Nous trouvons encore ici une autre pensée. Dieu, le souverain dominateur de toute la terre, a une demeure où les rivières de sa grâce rafraîchissent; cette demeure, qui était la ville de Dieu, Sion et le temple, est maintenant l'Eglise. C'est là que coulent les fleuves rafraîchissants; il la préservera (il le fera pour l'Eglise d'une manière encore meilleure que pour Sion, la cité de ses fêtes solennelles), et c'est là qu'il entre dans le caractère particulier de sa propre relation. C'est là qu'il donne la paix, ayant détruit toute la puissance de l'ennemi. Alors quiconque aura attendu connaîtra ce que Dieu est; — mais nous l'apprendrons au milieu de scènes encore plus saintes et plus radieuses.

Psaume 47

Je n'ai que peu de mots à dire sur ce Psaume. C'est l'annonce prophétique du triomphe du peuple de Dieu, lorsque la délivrance est intervenue. Ce qu'il est utile d'observer, c'est combien le gouvernement du monde est en rapport étroit avec Israël. Dieu, le Souverain, est grand roi sur toute la terre. Puis, les peuples et les nations sont assujettis à Israël, et Dieu choisit l'héritage pour le résidu de son peuple, — Jacob lequel il aime. Tout cela aboutit aux louanges de Dieu Lui-même, en réveillant l'adoration de son peuple: quelles que soient les bénédictions et la gloire du peuple de Dieu, son bonheur est dans la gloire de Dieu Lui-même.

D'abord Sa puissance est célébrée et ceux d'entre les peuples qui sont en relation avec Israël, sont invités à s'en réjouir avec chants de triomphe, parce que cette puissance est aussi leur délivrance et leur bénédiction; Israël sait cela et le leur annonce. Là ce peuple trouve enfin sa place; mais il en résulte que Dieu domine dans sa pensée. C'est ce qui arrive toujours quand l'âme connaît réellement la bénédiction; elle se tourne vers Celui qui bénit.

Alors, ce ne sont pas seulement des actions de grâce, mais l'âme célèbre tout ce que Dieu est en tant que connu des siens sous le caractère d'un Dieu qui les bénit. Sa propre gloire à Lui, est leur joie; ils ne le connaissent pas simplement à cause de ses bénédictions, mais dans sa propre gloire qui se fait connaître en bénissant. Ainsi les versets 5-8 célèbrent ce que Dieu est, manifesté et connu de cette manière. De même en Romains 5: 11, non seulement le salut est constaté, mais il est dit: «Nous nous glorifions en Dieu par lequel nous avons obtenu la réconciliation».

Ensuite, au verset 7, on est appelé à célébrer ses louanges avec intelligence. Les relations de Dieu sont établies au verset 8; et c'est un point que nous négligeons facilement, car nous sommes appelés à vivre et à louer Dieu conformément à ses relations avec nous. Il est pour nous «le Père», Christ est «le Seigneur»; tandis qu'ici, dans le royaume, il «est assis sur le trône de sa sainteté», et il «règne sur les nations», caractères qui n'ont affaire qu'au déploiement de sa puissance sur la terre. Les principaux des peuples se réunissent, s'associant à une nation particulière, qu'ils reconnaissent comme le peuple de la promesse, celui du Dieu d'Abraham. «Les boucliers de la terre sont à Dieu; Il est fort exalté»; telle doit être la dernière pensée qui domine dans le coeur des saints.

J'ajoute, en terminant, que ce Psaume s'occupe du règne de Dieu à son point de vue le plus général en rapport avec l'exaltation divine, mais en connexion avec Israël qui la célèbre.

Psaume 48

Le Psaume 48 contient des détails locaux et les jugements par lesquels le trône de Dieu est établi en Sion. Ce que les fidèles avaient entendu (Psaumes 44) ils le voient maintenant (verset 8). Ainsi se termine le tableau historique de cette période. Elle commençait avec le rejet du résidu, tandis que le méchant était assis en puissance sur le trône; elle se termine par l'établissement du trône de justice en jugement. Les événements des derniers jours passent devant les yeux des fidèles.

Psaume 49

Le Psaume 49 est un commentaire détaillé de tout ce qui précède, et nous montre la place que l'homme occupe dans ce tableau. Ce Psaume met en lumière la vanité du monde, et ses rapports avec le jugement de Dieu à la fin. Ce qui est dit ici s'applique à tous les temps, bien que cela ne doive être publiquement réalisé qu'alors. La mort prouve la folie de toute sagesse, de toute prévoyance et de toute grandeur humaines: observation générale d'après laquelle on se dirige rarement, mais qui est toujours vraie. Il est dit de la sagesse (Job 28: 22): «Le gouffre et la mort disent: nous avons entendu de nos oreilles parler d'elle». Ces derniers ne

peuvent pas donner la sagesse positive, mais ils peuvent montrer d'une manière négative que cela seul a quelque valeur, qui n'appartient pas à l'homme mortel. L'homme établit sa famille, perpétue son nom; il disparaît; rien n'arrête la main de la mort. Il n'est pas au pouvoir de l'homme de racheter de la mort (verset 7). Il vient un matin (verset 14), où les justes auront le dessus sur ceux qui paraissent sages quant à ce monde. La mort se repaît d'eux; ou bien, comme ayant négligé Dieu, ils sont assujettis aux justes lorsque le jugement de Dieu arrive. Mais la puissance de Dieu en laquelle les justes se confient est au-dessus de la puissance de la mort; Il rachètera de la mort le résidu (verset 15). De même aussi ceux qui seront vivants à la venue de Christ pour l'Eglise, ne mourront point; ceux qui seront morts ressusciteront. Telle est la confiance du croyant: la mort ne l'alarme pas, car il se confie en quelqu'un qui est au-dessus de la mort, qui rachète (qui délivre entièrement de sa puissance), ou qui ressuscite.

Toutefois le chrétien va plus loin, quoique cela soit vrai aussi à son égard. Il peut dire: «Afin que nous n'eussions pas confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts», mais, de plus, il dit: «Nous avons en nous-mêmes la sentence de mort» (2 Corinthiens 1: 9). Il ne prend nullement, comme le résidu, sa part de ce côté-ci de la mort, en sorte que l'objet de son âme soit la délivrance de la mort pour vivre ici-bas. Christ étant mort, les rapports du chrétien avec ce monde ont cessé, sauf pour le traverser comme pèlerin. Il a la sentence de mort en lui-même; il ne connaît personne selon la chair, pas même Christ. Ses associations avec le monde sont terminées, il n'est plus qu'un serviteur de Christ dans le monde. Il se tient lui-même pour mort; il est crucifié avec Christ; toutefois il vit, mais c'est Christ qui vit en lui, et ce qu'il vit en la chair, il le vit dans la foi au Fils de Dieu qui l'a aimé et s'est livré lui-même pour lui, en sorte qu'il est délivré de ce présent siècle. Ainsi, bien que le chrétien soit placé sur le terrain de ce Psaume, quant au principe général, il est dans une position toute différente. Il n'est nullement question pour lui d'échapper à la mort (quoique extérieurement cela puisse avoir lieu, puisque nous ne mourrons pas tous), car la mort est un gain pour lui; de plus, il se considère comme mort, sa vie étant cachée avec Christ en Dieu; et Christ étant sa vie. Mais cela n'en montre que mieux la folie — sur laquelle le Psaume insiste — d'accumuler des biens, de s'élever soi-même et de compter sur l'avenir, dans un monde où règne la mort; de compter sur les choses auxquelles s'applique le pouvoir de la mort. «L'homme ne se maintient point dans ses honneurs».

Qu'il est difficile, même lorsqu'on est heureux en Christ, avec des pensées et des joies célestes, de ne pas regarder aux choses visibles, de penser que la sagesse, les talents, les succès et l'approbation des hommes ne sont absolument rien que la pâture de la mort! Que le saint veille donc; qu'il ne s'effraie point lorsque le succès accompagne ceux qui n'acceptent pas la croix. Nous attendons le jugement de Dieu sur tout ce qui est puissant et élevé; nous exerçons ce jugement dans notre conscience. Il n'y a aucune intelligence divine, dans l'homme dont le coeur est attaché à la gloire de ce monde. Les hommes le loueront: il a réussi; il a établi ses enfants; il a relevé sa position. On louera cela en termes pompeux, mais cet homme n'a point d'intelligence! Son coeur est lié aux choses dont la mort se repaît et dont la mort est la

mesure! *Tous* les motifs du monde sont pesés par la mort. Après tout, l'homme avec ses motifs est semblable aux bêtes brutes qui périssent — seulement il a plus de soucis.

Psaume 50

Cet enseignement que la mort nous donne, n'est pas tout; il y a encore l'exécution du jugement divin. Ce sujet introduit des considérations nouvelles: le contraste entre la religion cérémonielle que Dieu peut avoir ordonnée dans sa bonté envers l'homme, et cette justice pratique qui est nécessaire pour que Dieu puisse reconnaître l'homme. Mais on ne la trouvera que dans une relation spéciale avec Dieu, et selon le moyen qu'Il a ordonné pour cela. Les saints sont assemblés par le sacrifice. La grâce qui rachète et le sentiment qu'elle est nécessaire doivent intervenir pour que les saints soient reconnus de Dieu comme tels; mais c'est à Dieu qu'ils sont assemblés. (verset 5). Le jugement a lieu selon le terrain sur lequel l'homme est placé. S'il a des privilèges il est jugé pour en avoir abusé, mais c'est toujours selon le terrain moral sur lequel sa conscience se trouve. De même ici, quant à Israël, Dieu ne se plaint pas du manque de sacrifices. Il ne s'agit nullement d'une religion cérémonielle, mais de la méchanceté. Dieu ayant gardé le silence dans le temps de sa longue patience, le monde pourrait s'imaginer qu'on peut le satisfaire comme un homme, avec des formes extérieures, des sacrifices, des cérémonies, et pas de conscience; et que Dieu ne regarde pas plus loin. Mais Dieu met sous les yeux de l'homme *ce qu'il a fait* (verset 21).

Celui qui connaît Dieu de manière à pouvoir le louer, qui reconnaît ce que Dieu est, qui le bénit pour ce qu'Il est, et règle sa marche selon la justice; celui-là jouira de la bénédiction gouvernementale de Dieu (verset 23). Celui qui offre des sacrifices comme s'il pouvait ainsi apaiser Dieu, puis qui continue sans prendre garde à Lui dans sa conscience, celui-là Dieu le reprendra et mettra devant ses yeux tout ce qu'il a fait. Si la chose a lieu ici-bas, c'est pour le salut; si elle a lieu en jugement il n'y aura personne qui délivre (versets 21, 22).

Psaume 51

Ce Psaume nous enseigne que, là où il a une oeuvre de Dieu, elle dépasse encore de beaucoup en profondeur le contenu du Psaume précédent. *Dieu* avait annoncé le jugement; mais ici, l'âme, sous l'impulsion divine, espère en la miséricorde. Elle désire que Celui qui seul peut le faire, la nettoie d'une manière digne de Lui; car l'âme, ainsi enseignée, sent qu'elle a affaire avec Dieu, et recherche une purification appropriée à une telle rencontre. C'est ainsi que, en Jean 13, le Seigneur qui était venu de Dieu, qui s'en allait à Dieu, et entre les mains duquel le Père avait mis toutes choses, dit à Pierre: «Si je ne te lave, *tu n'as pas de part avec moi*». Le péché aussi est confessé. Ce qui caractérise ce Psaume, c'est le fait d'avoir affaire à Dieu lui-même et, en outre, le sentiment de celui qui est intéressé à cela. Or, comme je l'ai dit, ce que nous trouvons ici s'étend beaucoup au-delà de l'objet dont le jugement s'occupe. C'est pourquoi, à partir du verset 5, nous trouvons des principes intérieurs, car il est question d'avoir affaire avec Dieu et non pas seulement du jugement des actes commis.

Il y a le sentiment du péché dans la nature, et dans l'origine de notre être; on sent que Dieu veut la vérité dans le coeur; mais il y a, de plus, cette confiance en Dieu qu'Il enseignera

la sagesse divine dans le secret du coeur, cette sagesse que l'oeil du milan n'a point vue. Ceci est précieux à comprendre. L'âme envisage l'humiliation avec joie, comme étant le moyen de briser une volonté profane car, puisqu'elle la hait, elle désire la voir brisée. En ce sens, l'amertume de l'humiliation est douce. Il y a la conscience bénie que, lorsque le Seigneur nous lave, nous sommes entièrement nets, plus blancs que la neige. Précieuse pensée, que celle d'être nets devant Ses yeux! On y croit si peu, parce qu'on ne croit pas que c'est *Lui* qui purifie.

Jusqu'ici nous trouvons plutôt la valeur intrinsèque de la purification: ce que c'est qu'être net pour Dieu; ce qui, pour Lui, est nécessaire et ce en quoi le coeur prend son plaisir. Maintenant on recherche la joie, mais une joie qui vienne de Dieu. Le châtement, l'humiliation et tout le reste, étant considérés comme dispensés par la main de Dieu, on est autorisé dès lors, à désirer la joie, la faveur, la face de Dieu. Un tel désir n'aurait été auparavant qu'une jouissance égoïste quoique bien naturelle; mais Dieu ne donne pas la joie tant que le coeur n'est pas en règle. Pour jouir ici-bas de la faveur et de la joie, il faut que le coeur soit vrai, réellement purifié, en accord avec Dieu. D'autre part, on ne peut séparer le désir que Dieu détourne Sa face de nos péchés et qu'Il efface toutes nos iniquités, du besoin d'avoir un coeur net; mais, avec cette différence que maintenant ce désir s'exprime en face de la bonté de Dieu. Ce n'est plus seulement une chose requise par la sainteté de Dieu et à laquelle le coeur donne son assentiment, mais c'est l'oeuvre de Sa grâce, une chose qui vient de Lui: «O Dieu! crée-moi un coeur net». Donne-le moi, «et renouvelle au-dedans de moi un esprit bien remis» — un esprit recueilli, fixé calmement sur Dieu, seul objet du coeur; un esprit qui compte paisiblement sur Lui et s'attend à Lui. L'âme ainsi enseignée ne peut se passer de la présence de Dieu; sa frayeur est d'en être bannie. Elle n'a pas encore la pleine intelligence de la grâce et de la sûreté de la faveur divine, mais elle ne peut se passer de Sa présence; en être éloignée serait pour elle une misère immense; elle le sent d'autant plus que son oeil est davantage fixé sur Lui. C'est pourquoi l'âme supplie avant tout de ne pas être rejetée de devant Sa face, car elle l'a connue en vérité, comme répondant à ses désirs, comme lui étant nécessaire. En dehors de la présence de Dieu, il ne peut y avoir pour elle aucune joie.

L'action du Saint Esprit est connue ici comme la puissance de la joie; mais son habitation en nous n'est pas connue. L'âme demande de n'être pas privée de l'action du Saint Esprit. Il faut remarquer ici que le cas diffère de celui d'un chrétien; que nous le considérons au début de sa conversion ou lorsqu'il est restauré et qu'il rentre en communion. Jusqu'ici nous avons pu appliquer au chrétien les grands principes essentiels de la communion de l'âme avec Dieu; mais ces versets nous donnent l'occasion de constater la différence dont nous venons de parler. Un chrétien intelligent ne pourrait pas dire littéralement: «Ne m'ôte point l'Esprit de ta sainteté»; il considère les effets de son péché d'une toute autre manière. Il a contristé l'Esprit, il a péché contre l'amour, mais il ne croit pas que Dieu lui ôte jamais son Saint Esprit. Lorsque le châtement est extrême et que le bouclier de la foi est à terre, peut-être le chrétien doutera-t-il qu'il ait le Saint Esprit ou même qu'il l'ait jamais eu; mais jamais il ne demandera qu'il ne lui soit pas ôté. Il a atteint la limite où il ne lui restera plus que le désespoir; il se croit réprouvé, et s'il pense qu'il avait le Saint Esprit d'une manière extérieure, comme en Hébreux

6, il juge impossible, puisqu'il l'a perdu, qu'il puisse être renouvelé encore à repentance. Mais, sauf dans ce cas extrême, ou bien, lorsqu'on fait usage d'Hébreux 6 pour sa propre condamnation (usage fréquent, tant que l'on n'a pas obtenu une paix réelle), il n'y a aucune pensée pareille chez un chrétien. Un homme peut douter qu'il ait le Saint Esprit, mais un chrétien intelligent ne pense pas que Dieu le retire. Il sera peut-être dans un état qui touche au désespoir; il sera profondément affligé, parce qu'il a contristé l'Esprit qui est en lui. Le résidu peut demander que l'Esprit agisse présentement en Israël, vit que Dieu reconnaît cette nation, chose que, du moins, le résidu espère. (Comparez Aggée 2: 5).

David de même, ayant péché, pouvait parler ainsi; un chrétien ne le pourrait pas. A la rigueur, ce cri pourrait provenir d'un chrétien inexpérimenté qui n'a pas trouvé la paix, et ne sait pas que Dieu n'ôte pas son Esprit au chrétien. Un chrétien connaissant la vérité, mais ayant failli dans sa marche et assailli par l'ennemi, pourrait demander de ne pas perdre pratiquement cette action de l'Esprit qui seule nous garde dans la communion, et qui tient élevé le bouclier de la foi; et la chose serait à sa place. Celui qui se trouverait ainsi privé de cette action, pourrait dire: «Rends-moi la joie de ton salut», et encore ne s'agit-il pas là de l'état de l'âme; mais seulement du point auquel elle revient. Dans le cas extrême, on va jusqu'à croire que l'on est perdu, quoique, après tout, l'espoir ne soit jamais tout à fait abandonné. Mais lorsqu'une telle âme vient à se repentir, les versets 11 et 12 sont d'un usage pratique, quoiqu'elle n'ait jamais lieu de dire: «Ne m'ôte point l'Esprit de ta sainteté».

Il y a une action constante du Saint Esprit pour conserver la foi vivante; cette action peut être la source d'une grande joie lorsque nous marchons avec Dieu; mais lorsque nous n'avons pas de joie, elle empêche l'ennemi d'introduire le doute dans notre âme devant Dieu. Elle conserve, comme je l'ai dit, la foi vivante. L'ennemi n'est pas, comme puissance des ténèbres, entre nos âmes et Dieu. Voilà, pratiquement, ce que l'âme désire dans ce Psaume; elle demande que la joie sensible du salut de Dieu soit rétablie, mais elle n'a pas la connaissance de l'habitation de l'Esprit, fondée sur la rédemption.

Il se peut que nous ayons à exprimer aussi, comme le verset 12, le désir que la joie du salut nous soit rendue et que notre cœur soit soutenu par le libre Esprit de Dieu; qu'il ait cette liberté devant Dieu et dans son service, dont jouit par l'Esprit (quand ce dernier n'est pas contristé), l'âme qui connaît la rédemption et la lumière précieuse de la présence de Dieu. En David il y avait l'incertitude que le pardon pût être répété, incertitude aggravée par la grandeur de son péché. Alors, en effet, l'acceptation définitive et permanente du croyant était encore inconnue. En Israël, dans les derniers jours, il y aura la connaissance de relations longtemps goûtées — maintenant suspendues — quoiqu'il y ait de la confiance en Dieu à cet égard. Mais tel n'est point l'état du chrétien. S'il sait que le Saint Esprit habite en lui, il sait aussi qu'il y *demeure*.

L'âme en laquelle l'Esprit de Dieu agit, peut, à cet égard, se trouver dans les états suivants: Premièrement, exercée mais ignorante, ayant une idée générale de la miséricorde, elle s'appliquera à elle-même toutes ces conséquences du péché, vaguement peut-être, mais avec terreur. Secondement, lorsque le pardon est connu (mais surtout quand la conviction du

péché qui accompagne cette connaissance, n'est que superficielle), sans que la justice de Dieu soit connue, l'âme qui a perdu le sentiment du pardon par une chute ou par insouciance, voit le jugement devant elle, sans avoir la justice; alors, toute joie précédente devient amertume; elle s'applique la réprobation prononcée en Hébreux 6, ainsi que tous les autres passages qui parlent soit de la persévérance comme d'une condition, soit de l'apostasie. Dans ce cas, l'âme n'était pas réellement affranchie. Elle a connu le pardon, non pas la justice; elle a connu le sang sur les linteaux des portes, mais non pas la Mer Rouge. Elle est en voie d'apprendre la justice divine et la paix durable devant Dieu en Christ ressuscité. Troisièmement, il y a le cas dont j'ai parlé plus haut, où la vérité étant connue, on a traité légèrement le péché; alors on se trouve sous la puissance de l'ennemi; il n'y a point de force pour appliquer la Parole ou les promesses, et l'on s'applique à soi-même chaque sentence amère. La justice de Dieu en jugement étant reconnue comme juste, c'est, pour ainsi dire, non pas Dieu, mais Satan qui est l'interprète de la Parole. Cependant Dieu se sert de tout cela comme d'un châtiment pour remettre l'âme en règle, et celle-ci, par grâce, s'attache à Dieu, en dépit de tout.

En parlant de ces versets j'ai peut-être dépassé les limites habituelles, mais la chose m'a paru nécessaire, parce qu'on en abuse si souvent pour placer les chrétiens sur le terrain de l'Ancien Testament, et pour leur enlever la vérité de la demeure constante de l'Esprit en eux; tout cela est une fausse application de notre passage.

Je terminerai par quelques remarques sur les derniers versets. L'âme n'est pas encore restaurée ni libre devant Dieu, elle désire l'être. Une fois restaurée, elle peut librement enseigner les autres. Mais, tandis qu'elle désire un coeur net, il est un autre caractère du péché, le fardeau d'une âme qui a rejeté Christ: «*la dette du sang*». «Délivre-moi du sang versé» (verset 14). Il va sans dire que *nous* ne pouvons mettre Christ à mort; mais le péché est le même. Ainsi, dans le péché, il n'y a pas seulement la souillure, mais les sentiments sont mauvais; il y a de la haine contre Dieu, manifestée par l'inimitié envers les saints et surtout envers Christ. Nous pouvons comprendre comment Israël pourra faire une telle demande; car ils ont dit: «Que Son sang soit sur nous et sur nos enfants!» Mais, en pratique, nos coeurs aussi l'ont rejeté et n'ont pas voulu de Lui. Toutefois, l'âme qui a été approchée de Dieu par Sa grâce, peut demander d'être aussi nettoyée de cela; bien plus, en recevant le pardon de ce péché, elle voit que Dieu est en effet le Dieu de son salut; qu'il n'est pas le Dieu de jugement, mais que dans le cas du péché le plus extrême, Dieu est un Sauveur — qu'il sauve en amour. Alors l'âme chante hautement la justice de Dieu. (verset 14). Dans sa relation actuelle avec Dieu, il n'y avait que le péché; la croix, c'était Dieu rencontrant le péché et le péché rencontrant Dieu dans l'homme. L'homme (c'est-à-dire le pécheur) n'avait que le péché.

Par la croix, il a montré qu'il n'était que haine et violence contre Dieu présent en amour. Mais là même Dieu devint, non pas un restaurateur, mais un Sauveur, un Sauveur parfait; et Il montra sa justice en ce qui concerne l'oeuvre de Christ, en plaçant l'homme, Christ comme homme, à sa droite. Alors seulement la justice de Dieu est connue; et, cette justice ayant triomphé dans le salut, l'âme la chante hautement. Telle est la vraie liberté; le Saint Esprit donné en est la puissance. La conséquence nécessaire c'est que les sacrifices n'ont plus de

place; où seraient-ils? Comment reconnaîtraient-ils Dieu? Un esprit brisé, voilà ce qui s'accorde avec la croix, avec le corps rompu de Christ et les péchés pardonnés. Dieu ne méprise pas cet esprit. Cela répond à sa pensée dans la croix, à sa grâce envers le pécheur. Alors suivent la paix, la bénédiction et le service. Ici, naturellement, la chose a lieu selon l'ordre millénial juif, mais elle est réalisée en esprit dans le chrétien.

Psaume 52

Le Psaume 52 n'exige que peu de remarques. Il s'occupe du jugement en Israël, mais il contient quelques principes qui s'appliquent directement, à toute époque, au croyant qui ne regarde pas aux circonstances, lorsque prévaut la puissance du mal. Le mal se vante lui-même ainsi que sa puissance, mais la foi voit autre chose. La bonté de Dieu, devant lequel les hommes sont comme des sauterelles, dure tous les jours (verset 2), bien que le mal ait continuellement le dessus. Il n'y a pas de moment où cette bonté ne se trouve pleinement en Lui; pas de jour où quelque chose lui échappe, ou bien se trouve hors de sa portée. Il ne s'agit pas seulement de la puissance de Dieu, mais de sa bonté. C'est une grande vérité générale; mais nous chrétiens, nous disons, Notre Père! «Pas un passereau ne tombe en terre sans *votre Père*». D'un autre côté, il y a ici une pensée particulièrement précieuse; il ne s'agit pas de la bonté de Jéhovah dans sa relation avec Israël, mais de ce qui est dans la nature de Dieu. La bonté de Dieu, quelle ressource contre le mal! Comme telle, elle ne peut ni cesser, ni être interrompue. La fin de l'orgueil, c'est la ruine, mais celui qui s'assure dans le Seigneur et dans son amour fidèle, sera, lorsque tout le reste se flétrit, comme un olivier verdoyant planté dans les parvis de la maison de Dieu.

Psaume 53

Ce Psaume, comme nous le savons, apporte la conviction de leur état de péché irrémédiable, à ceux qui possèdent les plus grands privilèges. Le secret de leur conduite n'est pas nouveau; j'en dirai quelques mots. La voie du méchant tout entière a pour point de départ ceci: Pour lui Dieu *n'est pas*. La foi n'existe pas et Dieu n'est pas vu; tel est le secret de toute erreur, soit en pratique, soit dans le raisonnement humain. Plus nous examinons dans son ensemble le cours de l'activité humaine, nos fautes à nous, chrétiens, les errements divers de la philosophie, plus nous trouvons aussi que «Il n'y a point de Dieu» est à la racine de tout cela. Il s'agit ici d'une conscience qui ne tient aucun compte de Dieu. Le coeur n'a aucun désir de Lui, et la volonté est à l'oeuvre comme s'il n'y avait point de Dieu. C'est ainsi que l'insensé dit en son coeur: «Il n'y a point de Dieu». Pourquoi donc le dit-il? Parce que sa conscience lui dit qu'il y a un Dieu. Sa volonté voudrait qu'il n'y en eût point; et comme cet insensé ne voit pas Dieu dans ses oeuvres, sa volonté ne voit que ce qu'elle veut. Dieu est mis de côté et *toute* la conduite de l'insensé est sous l'influence de sa propre volonté, comme s'il n'y avait point de Dieu. S'il réfléchit, il s'efforce de prouver que Dieu n'est pas, parce qu'autrement il ne pourrait pas continuer à faire ce qu'il veut. S'exaltant lui-même et se décevant lui-même, il en vient, quant à sa condition pratique, à vouloir que Dieu n'existe pas. Ce n'est pas qu'il le pense, mais il agit comme s'il le pensait, soit dans ses intentions, soit dans ses actes. Dans un certain sens,

on peut dire que même il *pense* ainsi; car exclusivement occupé des choses présentes, aveuglé parce qu'il est devenu étranger à Dieu, mort quant au sentiment moral, jugeant d'après les choses présentes, il en tire des conclusions, et nie qu'il y ait un Dieu. Il vit dans ses pensées ainsi formées, et s'exprime, de cette manière, en son coeur. Lorsque sa conscience s'éveille, il sait bien qu'il y a un Dieu; mais il vit dans sa volonté et dans les pensées de cette volonté et, pour lui, il n'y a point de Dieu.

Il est étonnant de voir combien le raisonnement humain fait habituellement abstraction de l'existence de Dieu! Impossible qu'on regarde autour de soi, sans se rendre compte que la somme du mal est fort grande. Si l'on n'accepte pas la chute et le salut, que doit-on penser quand on ne voit pas Dieu intervenir, d'une manière immédiate, comme en Israël? On laisse Dieu de côté, et l'on se rend compte de tout comme s'il n'existait pas. Les hommes ne veulent pas placer toutes choses sur le terrain de la vérité; ils ne peuvent, par conséquent, introduire Dieu dans ces choses, et ils expliquent tout sans lui. Voilà ce qu'on appelle la philosophie. Or cela mène nécessairement sous la puissance du mal, car le mal existe et par conséquent sa puissance. Si Dieu n'est pas introduit, il faut, dans ce cas, que la puissance du mal ait le dessus, car où est celui qui l'en empêcherait? Toutefois Dieu retient, jusqu'à ce que son temps soit venu, le temps où il n'y a plus de bien à faire par la patience. Alors le mal arrive au comble, comme nous le voyons dans ce Psaume, et le résultat c'est le jugement dont il est parlé au verset 5. Mais remarquons que les principes du monde sont les mêmes à toute époque. Dès que j'agis comme si Dieu n'existait pas (c'est-à-dire sans m'inquiéter de Sa volonté), c'est comme si je disais dans mon coeur: «Il n'y a point de Dieu».

Si la peur dont il est parlé au verset 5 est celle de la congrégation des justes (*), comme je le pense, nous voyons combien les justes ont peu de raison de s'effrayer au jour de la puissance du mal; car plus ce dernier grandit, plus c'est Dieu que cela concerne. Le mal a-t-il atteint son extrême limite, Dieu seul est en cause, et, par conséquent, il n'y a plus aucune raison de craindre. C'est lorsque les méchants triomphent que Dieu les méprise. Le Psalmiste, comme Juif, désire ardemment cette époque, qui sera celle de la restauration d'Israël. Dans un certain sens, nous la désirons aussi, parce que nous désirons la disparition du mal et le repos de la terre; mais ce n'est pas la bénédiction la plus élevée.

(*) Il faut traduire ainsi le commencement du verset 5: «Ils se sont extrêmement effrayés là où il n'y avait point de peur».

Psaume 54

Ce Psaume contient un seul principe, mais des plus importants pour la pratique: Dieu seul et son nom; c'est-à-dire que la révélation de Lui-même est la ressource de l'âme. Les étrangers n'ont pas Dieu devant leurs yeux; il n'en est pas ainsi du croyant, et, pour lui, tout dépend du nom de Dieu. Le fidèle exprime sa dépendance et recherche Dieu selon Son nom. Ce nom tient la première place dans le Psaume. Il faut remarquer que Dieu n'est pas connu ici dans une relation d'alliance qui subsiste. Il ne s'agit pas de Jéhovah, sauf à la fin du Psaume, mais de Dieu, comme tel, en contraste avec les hommes et tout le reste; de Dieu connu en ce qu'Il est:

comme source de miséricorde et de bonté, de laquelle nous dépendons. Mais Dieu s'est révélé Lui-même; il s'est fait connaître Lui-même aux hommes; son nom qui exprime ce qu'Il est, ce nom est connu et le coeur se confie en cela. Que cette confiance est douce! C'est la joie et le repos. Que pourrait faire l'homme, si Dieu est pour nous? Il se peut que je ne sache pas ce que Dieu fera; mais j'ai confiance en Lui. Dieu dit qu'Il est mon secours. Une fois que l'âme est délivrée ou qu'elle pense à la délivrance, tout ce que Dieu est en relation avec son peuple, devient pour elle un sujet de louange. Mais ce que Dieu est, comme Dieu, voilà sa ressource.

Psaume 55

Le Psaume 55 est l'expression d'une grande détresse d'esprit. Il y avait là des ennemis du dehors; mais ce qui pesait avant tout sur l'esprit du fidèle, c'était la haine de ceux qui étaient dans la plus intime relation avec lui. Ceci l'amène en présence de la mort et du jugement divin, parce que, comme instruments de Satan, ses ennemis voudraient charger son âme de la culpabilité devant Dieu (*). Le Seigneur Lui-même (quoique ce Psaume ne soit pas proprement une prophétie qui s'applique à Lui) a entièrement passé par là, je n'ai pas besoin de le dire. Ils cherchèrent à faire de Lui un coupable; ils triomphèrent lorsque Jésus fut abandonné de Dieu, et ils estimèrent qu'étant ainsi frappé, il était battu de Dieu et affligé. Ce Psaume a trait directement au résidu des derniers jours; mais, comme nous l'avons vu, dans toute leur angoisse, le Christ a été en angoisse.

(*) Traduisez au verset 3: «Ils font tomber sur moi l'iniquité». (Ed.)

C'est une chose très solennelle que de voir une âme chargée de l'iniquité par des hommes méchants, instruments de Satan. Le Seigneur a éprouvé cela plus profondément que personne, parce qu'Il s'est chargé de notre iniquité. Il ne s'agit pas proprement de la colère que Christ a portée, et que nous ne porterons jamais, mais du fait, que la puissance de Satan, par le moyen des méchants, veut mettre le poids de la colère sur l'âme du juste. Le Seigneur peut juger cette épreuve nécessaire, mais ce ne sera jamais qu'un cas exceptionnel pour les chrétiens.

On trouve ici de la confiance en Dieu, l'espoir que son oreille est attentive au cri du coeur qui se confie en Lui. Mais, jusqu'à ce qu'on ait regardé au Seigneur, la puissance de l'iniquité et l'iniquité elle-même épouvantent et écrasent l'âme. L'existence et la puissance du mal, — de ce qui est opposé à Dieu, — pèsent sur l'âme; et à cela se joint le fait que la confiance du juste en l'homme a été outrageusement trompée, car ce n'est pas un ennemi avoué, mais c'est la main d'un ami qui a fait ces choses. Comment compter sur quoi que ce soit qui vienne de l'homme, si nos plus proches nous trahissent? Aussi le coeur éprouve-t-il ce que c'est que l'isolement; il ne peut compter sur rien. Le Seigneur a traversé et éprouvé cette puissance du mal: nous ne la sentons que lorsque la chair n'est pas brisée et qu'elle a besoin de l'être. Sans doute, le mal existe, mais, pour la foi, Christ a brisé sa puissance; toutefois, en tant que nous sommes pécheurs, cet effort de la puissance de Satan contre nous, aura nécessairement un caractère de jugement. Par grâce, nous pouvons être au-dessus de cela et avoir confiance. C'est pour cela aussi que Christ a prié pour Pierre; et, bien qu'ayant failli sous la puissance de

Satan, il fut préservé de douter de l'amour du Seigneur et de descendre jusqu'au désespoir. La chose la plus terrible, dans ce Psaume, c'est que la méchanceté se présente comme la puissance du mal. L'esprit du fidèle recule d'épouvante devant ce manque de coeur; il voudrait fuir; car un esprit de grâce aimerait à se reposer en paix lorsque de tous côtés le mal l'environne. Toutefois le coeur a la conscience de n'avoir aucune association avec le mal; il ne demande qu'à fuir, pour être seul, en repos, car il est dans une position où il n'a personne en qui se confier. Ceci le rejette entièrement sur le Seigneur, car, après tout, il n'a pas, dans ce monde, des ailes de colombe.

Le résultat est que la méchanceté est présentée devant le Seigneur, c'est-à-dire en pleine lumière; ce qui introduit naturellement le point de vue sous lequel tout est considéré dans les Psaumes: la patience en présence du mal, la justice qui doit envisager le mal sous son vrai caractère; et enfin la pensée du jugement. Sans doute, les Psaumes nous parlent aussi des souffrances de Christ sous le péché, même jusqu'à subir la colère, ainsi que de la grâce qui ressort d'un jugement déjà exécuté; mais, en général, les Psaumes présentent l'aspect du gouvernement de Dieu; car le jugement du mal et la délivrance de l'opprimé sont dans la nature de Dieu en tant qu'il gouverne et qu'il voit toutes choses. Jusqu'ici, le coeur gémissait sous l'oppression et dans la souffrance, en pensant avec horreur et affliction d'esprit au mal qu'on cherchait à lui imputer; mais maintenant, il peut, regardant au Seigneur, considérer le mal plus calmement quant à son caractère propre, et quant au jugement qui va suivre. De là, une pleine confiance en Jéhovah, connu comme le Dieu de l'alliance. Aussi, depuis le verset 19, le fidèle, en toute liberté d'esprit, envisage calmement toutes choses et en considère la fin. La conclusion ne se fait pas attendre. Elle est parfaite, elle est précieuse malgré le sentiment le plus profond d'un mal arrivé à son comble: «Rejette ta charge sur Jéhovah et Il te soulagera; Il ne permettra jamais que le juste soit ébranlé». Ici se terminent tous les exercices qui sont en rapport avec le fondement de notre foi; et, bien que ce Psaume exprime le désir du jugement, lorsque l'on considère le principe du verset 22, on y trouve le précieux soutien de la foi dans toutes les épreuves. Il y a deux points à remarquer ici: «*Rejette ta charge sur Jéhovah*». Quelle que soit l'épreuve ou la difficulté, rejette-la sur le Seigneur. Cela ne signifie pas que l'épreuve soit toujours retirée; dans ce cas-ci la chose n'aura lieu qu'à l'arrivée du jugement; mais «*Il te soulagera*». Cela vaut mieux que si les épreuves étaient retirées; car c'est Dieu venant directement se mettre en rapport avec nous, avec nos âmes; c'est le sentiment de son intérêt pour nous, c'est sa faveur, sa proximité; Il vient pour nous aider dans nos besoins. C'est un état divin de l'âme, meilleur même que l'absence du mal. Dieu est un ferme appui pour nous soutenir.

Le second point est la fidélité infaillible de Dieu. Il ne permettra point que le juste soit ébranlé. Peut-être sera-t-il éprouvé; mais Dieu ne peut ni ne veut permettre que le mal dans le monde ait le dessus. Par le moyen du mal nous pouvons apprendre à avoir confiance, et, en ayant confiance, nous savons que le Seigneur nous gardera. Le caractère extrême du mal rend l'intervention de Dieu nécessaire; — montre d'autant plus clairement qu'il faut que Dieu intervienne.

Psaume 56

L'âme est sortie des profondeurs de la détresse intérieure, dans laquelle elle se trouvait au Psaume 55. En effet, bien que les ennemis du fidèle se tiennent aux aguets pour surprendre son âme, il ne s'agit plus ici de l'infidélité et de la trahison de ses amis; ce sont des ennemis qui cherchent à lui faire du tort. Il est effrayé plutôt que désolé, et regarde à Dieu à travers les difficultés. Aussitôt la foi est en activité. Dans le Psaume précédent, l'esprit du fidèle était profondément abattu au-dedans de lui; ici, il est seulement éprouvé; aussi peut-il bien vite se confier en Dieu, dont la Parole est, pour lui, le témoignage d'une délivrance certaine.

Dans le Psaume 55, c'est seulement au verset 19 et à la fin que le fidèle est capable d'introduire Dieu; tandis qu'ici Dieu est aussitôt devant l'âme. En réalité, les épreuves extérieures sont peu de chose, comparées avec les déchirements intérieurs de l'esprit: «L'esprit d'un homme soutiendra son infirmité; mais l'esprit abattu qui le relèvera?» (Proverbes 18: 14). La confiance du saint est donc en Dieu. Mais cette confiance en Dieu ne peut exister sans quelque révélation de Sa part. Or, quand l'âme peut regarder à Lui et avoir confiance, le témoignage qu'Il nous a donné dans son amour, ce par quoi Il a révélé ses pensées, devient à la fois le guide et l'assurance de l'âme. Combien la possession de ce témoignage est précieuse! Dieu ne peut faire autrement que de l'accomplir. Ces deux points — Dieu Lui-même et sa Parole — sont les pivots de la pensée dans ce Psaume. «Je louerai en Dieu Sa Parole». Sa Parole nous donne le témoignage certain de ce qu'il sera, de ce qu'il est pour nous.

Mais, lorsqu'il s'agit de Dieu, que peut faire la chair? Telle est la conclusion à laquelle l'âme arrive. Elle a des ennemis, peut-être forts et puissants, et elle n'est pas insensible à cela. Ils se tiennent cachés et complotent contre le fidèle qui n'a aucune ressource en la chair. Tout cela lui est utile, en lui faisant connaître le monde dans lequel il se trouve, et en le servant de la chair. Que peut-il donc faire? Rien du tout. Dieu devient sa seule ressource et cela lui offre autant de bénédiction positive que d'utilité. En réalité, si Dieu est pour nous, que peut faire la chair? Un homme du monde peut avoir des ressources charnelles contre la chair, mais un saint ne peut recourir à de telles armes: elles le détourneraient de Dieu, au moment même où Dieu l'amène complètement à Lui. Il ne peut pas dire «confédération» toutes les fois que le peuple, faible en la foi, dit: «confédération»; d'autre part il ne doit pas craindre ce que ce peuple craint, ni s'en épouvanter, mais il doit sanctifier l'Eternel des armées lui-même qui lui sera pour sanctuaire. Ici le fidèle est amené, par ce qui est pour lui une occasion de crainte, à regarder à Dieu. *Dès lors*, que peut faire la chair? Dieu dispose de toutes choses, et Il a ses plans qu'il exécutera certainement.

Une autre bénédiction, non moins profonde, accompagne celle-ci. L'âme est dans l'épreuve, les méchants complotent contre elle, mais Dieu est avec elle dans l'affliction et enregistre tout cela. Il compte les allées et venues du fidèle; car ce dernier est considéré ici comme dépourvu des privilèges extérieurs qui appartiennent au peuple de Dieu et des bénédictions de Sa maison. Dieu enregistre tout cela et le fidèle peut être assuré, comme il l'exprime admirablement, que le Seigneur met chacune de ses larmes dans ses vaisseaux.

Chaque affliction du fidèle est écrite dans Son livre. Précieuse pensée! Ainsi le coeur se confie en Lui, et il sait que, lorsqu'il crie à Lui, tous ses ennemis retourneront en arrière. Ensuite, comme il avait loué la Parole de Dieu avec foi, regardant à elle, soutenu par elle, comptant sur elle au milieu de ses frayeurs et de ses afflictions, (oh! que les saints sachent mieux le faire!) il veut la louer encore en comptant sur la délivrance par l'intervention infaillible de Dieu.

Ce Psaume nous présente encore, naturellement sous une forme juive, un autre principe en rapport avec ces exercices du coeur, principe que l'on rencontre toujours dans ces exercices, et qui, en tant qu'ils viennent de Dieu, est, en effet, l'un de leurs objets principaux. Je veux parler du sentiment que l'on appartient, qu'on a été livré, consacré à Dieu. «O Dieu! tes vœux sont sur moi». Cela se manifeste dans le sentiment de la louange, sentiment qui se traduira en louanges, lors de la délivrance; mais le coeur apprend dans ces épreuves, ce que nous sommes portés à oublier, que «nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes». Ce sentiment, dans sa phase inférieure, se lie au besoin de la délivrance; dans sa phase la plus élevée, à la joie de savoir que Dieu nous reconnaît pour siens, en vertu de la rédemption qui, de fait, nous a rendus siens entièrement, comme ce fut le cas extérieurement pour Israël lors de la délivrance d'Egypte. C'est pourquoi les louanges sont déjà dans le coeur de l'opprimé; il a, par la foi, les choses qu'il a demandées, mais ces gratuités et ces délivrances sont, pour lui, un motif pour obtenir encore davantage. Ayant été délivré de la mort, il compte que ses pieds seront gardés de broncher. Il était sous la puissance et l'oppression de l'ennemi, du diable qui avait le pouvoir de la mort. Il est mis en liberté; désormais il lui faut marcher sans broncher et sans tomber en chemin, mais il a appris dans l'épreuve ce que c'est que la dépendance, et il regarde à Dieu pour être gardé. «Ne garderas-tu pas mes pieds de broncher?»

L'âme a encore appris autre chose dans sa détresse; elle connaît maintenant le bonheur de marcher devant Dieu dans la lumière de Sa faveur et dans la sécurité de Sa présence. Elle regarde à cela comme à l'objet en vue duquel elle doit être gardée. Elle désire sa propre paix et son bonheur, mais elle les désire devant Dieu. La «lumière des vivants» était la lumière de la faveur divine qui préservait Israël. Nous ne trouvons pas ici l'ordre le plus élevé de la joie, mais nous voyons une âme qui, du sein de la détresse et de l'oppression, s'attend à la fidèle bonté de Dieu, afin de pouvoir marcher devant Lui en paix et en sécurité.

Psaume 57

Au Psaume 57, nous trouvons les mêmes épreuves, mais avec plus de confiance. L'oeil du fidèle qui voit briller plus distinctement la puissance de Dieu et son secours, voit aussi plus clairement combien de mal et d'iniquité il y a dans ses ennemis, et s'arrête moins à ses propres difficultés. La chose reste toujours vraie, et nous avons à la noter, car notre coeur est perfide. Quand il sort de ses propres craintes et de ce qui personnellement l'opprime, il est en danger de *trop* s'appesantir sur la méchanceté de ses ennemis. Sans doute, il la verra toujours davantage, plus il regardera à Dieu. Le danger n'est pas là, mais dans le fait qu'on s'appesantit sur le mal. Il est dangereux de passer l'éponge sur le mal et de continuer tranquillement son chemin, mais il est aussi nuisible de s'y appesantir. Le mal ne nourrit pas l'âme — comment le pourrait-il? — et il en résulte peu à peu un esprit contraire à l'Évangile. Nous verrons le mal,

si nous sommes près de Dieu, mais nous nous occuperons aussitôt de Dieu et non pas du mal. Dieu est entièrement au-dessus du mal.

Ainsi il y a progression dans ces trois Psaumes. Le premier verset des Psaumes 56 et 57, nous montre ce qui les distingue. Dans l'un, il est dit: «Car l'homme m'engloutit et m'opprime»; dans l'autre: «Car mon âme se retire vers toi». Au Psaume 56, le fidèle se confie en la parole de Dieu; ici, il en attend l'accomplissement par la main de Dieu et se retire sous l'ombre de ses ailes, jusqu'à ce que les calamités soient passées. C'est de là qu'il peut considérer d'avance Dieu s'élevant sur les cieux et sa gloire s'étendant sur toute la terre. Cela ne signifie certes pas que la puissance du mal existe moins qu'auparavant, car l'âme est penchée, courbée par elle (verset 6), mais les pensées se reposent davantage sur Dieu. Remarquez, de plus, qu'il n'y a aucune idée de résister au mal et de s'en débarrasser par sa propre force. L'âme s'attend à Dieu, et il le faut pour que son sentier soit parfait: c'est ce que Christ a fait.

Le Psaume précédent s'occupe du sentiment que Dieu prend part à l'affliction du fidèle; tandis que celui-ci considère plutôt le fait que l'âme désire y échapper, mais par la délivrance que Dieu accomplira et qu'il enverra du ciel. De plus, le fidèle voit les méchants pris dans leurs propres embûches; mais il n'a pas la pensée de contre-miner leurs plans; au contraire, s'abandonnant entièrement à Dieu, il voit que leurs plans deviennent leur propre ruine, et ainsi, le jugement est exécuté d'une manière frappante et la foi est hautement confirmée. Par la foi, il reçoit, pour ainsi dire, la louange préparée, et cela parmi les Ammim et les Leummim — les peuples et les tribus: qui ne sont pas proprement des païens adversaires et ennemis. Les épreuves du fidèle sont au milieu du peuple, de la part d'hommes avec lesquels il était associé; il ne s'agit pas de triompher de ses adversaires, mais d'être délivré là où il ne pouvait que courber son âme. Le résultat, c'est la louange parmi les hommes, dans une sphère plus vaste que celle au milieu de laquelle il avait été éprouvé; et il en est toujours ainsi, car Celui qui délivre est grand. De fait, le psalmiste considère la gloire milléniale à venir, alors que, dans le Christ, toutes choses seront réunies en un; mais je ne parle ici que de ce qui a trait aux voies de Dieu.

Psaume 58

Peu de mots suffiront pour ce Psaume; en voici le point capital: Pour les méchants, comme tels, il n'y a aucun espoir d'amendement; mais Dieu les jugera, en sorte que les hommes verront qu'il y a une récompense pour le juste, et un Dieu qui juge la terre. Y a-t-il parmi les hommes un jugement intègre et juste? Telle est la question. Il y a de la méchanceté dans leurs coeurs; on y trouve des plans et des trames. La méchanceté appartient à leur nature et à leur volonté, et se caractérise par la fausseté. Elle vient du serpent, elle est diabolique de sa nature, et ils se refusent à toute puissance d'attraction, à toute influence, quelle qu'elle soit. Dieu intervient, et Jéhovah juge; et bien que leur puissance et leur force soient comme celles des lions, ils se fondent, ils se réduisent à rien, lorsque sa main se fait sentir. La vengeance intervient, mais de plus (ce qui explique la joie que le juste en ressent), elle justifie

le juste, démontre qu'il avait raison malgré sa faiblesse apparente et l'ennemi qui l'écrase; prouve enfin que Dieu est juste, et que, malgré l'oppression, il existe un Juge.

Psaume 59

Le but que je me propose ici me permet d'être bref sur ce Psaume. Il a trait directement au jugement que le fidèle invoque sur les nations. J'indiquerai seulement que, lorsqu'il s'agit du Seigneur et de ses saints, il faut attendre du monde une absence complète de conscience et de coeur; sentence terrible, mais confirmée par ces Psaumes aussi bien que par l'expérience. Le simple refuge du fidèle est en Dieu: «Dieu est ma haute retraite». On ne trouve ici ni plans, ni travaux de défense, ni recherche de moyens humains pour s'opposer à la puissance de l'ennemi. Avec ces moyens-là, nous pouvons réussir partiellement peut-être et pour un certain temps; mais, en nous servant d'armes charnelles, nous perdons la dépendance qui a pour conséquence l'intervention de Dieu, et nous perdons aussi la perfection de marche et de témoignage que l'on acquiert en s'attendant à Lui. Nous avons donné beau jeu à l'ennemi en reconnaissant comme compétente, pour résoudre la question du bien et du mal, la puissance du monde; puissance qui, après tout, restera entre les mains de ce dernier jusqu'à la venue de Christ, bien que Dieu la tienne sous sa direction souveraine. Le coeur du fidèle doit dire: «le Dieu de ma miséricorde» (verset 17); il le connaît comme tel; il tient à sa faveur et il a confiance en sa fidélité. Il prévoit la méchanceté qui n'a aucune crainte de Dieu. Les méchants reviendront, des gens sans coeur et impies (verset 14), mais le fidèle chantera la force de Dieu (verset 16). Et non seulement cela, mais, dans son affliction, il a fait l'expérience de la gratuité, des soins tendres et miséricordieux de l'Eternel, lui qui a besoin même de miséricorde à cause de ses manquements. Il louera à haute voix la miséricorde de Dieu, et cela lorsque apparaîtront des jours meilleurs, car cette miséricorde s'est manifestée aux mauvais jours. Dieu est aussi sa force, et c'est à Lui qu'il psalmodiera. Etant ainsi encouragé, le fidèle ne chante pas seulement de Dieu, mais à Dieu. La méchanceté des adversaires est considérée ici comme pure méchanceté. Il se peut qu'entre Dieu et le fidèle il y ait occasion à discipline, mais, quand il s'agit du fidèle et du méchant, le premier n'a donné aucune occasion à la perfidie de son ennemi. Cependant, se tourne-t-il vers Dieu, dans le sentiment de la puissance du mal qui est contre lui, il s'attend à la miséricorde. Son coeur aime à se tourner de ce côté-là avec la conscience de sa propre faiblesse et de sa nullité. Pour lui Dieu est «le Dieu de sa miséricorde».

Psaume 60

Nous ne pouvons appliquer en principe le Psaume 60 qu'à nos combats extérieurs avec la puissance du mal. Dans ce conflit, Dieu peut trouver bon, selon son gouvernement temporel, de nous laisser là vaincus et dispersés; et c'est bien le châtiment le plus sévère et le plus sensible en ces sortes de combats: car, servant la cause de Dieu, il nous faut la voir déshonorée sur la terre par notre faute ou par nos manquements. Sans doute, étant nous-mêmes au milieu du combat, il se peut qu'en nous l'orgueil ait aussi à être mortifié; toutefois le sentiment de douleur et d'affliction est un sentiment naturel qui doit remplir le coeur du

serviteur de Dieu. C'est une chose terrible que de voir ceux qui occupent la place du peuple de Dieu et de ses témoins, rendus confus devant leurs ennemis, tandis que la cause de Dieu semble pour le moment avoir subi un échec complet. Dieu a donné une bannière à ceux qui le craignent, afin de l'élever en haut pour l'amour de la vérité. Il a mis *son* enseigne au milieu d'eux, et c'est une chose terrible, qu'avec elle, ils soient défaits et repoussés; qu'en disant: *Jéhovah Nissi* (*), ils voient l'ennemi avoir le dessus. Jéhovah avait guerre avec Amalek; mais lorsqu'un Hacan se trouvait dans le camp, Il ne sortait pas; car lorsque Dieu conteste, c'est afin d'exercer la conscience de son peuple: cependant, lorsqu'elle est ainsi abattue, la foi ne perd point courage quoiqu'elle boive le vin d'étourdissement. Elle regarde à Dieu, juge le mal s'il est là, ou reconnaît qu'il doit en exister, bien que, peut-être, elle ne le découvre pas encore. Mais Dieu a parlé dans sa sainteté. L'immutabilité de sa nature, qui ne supporte pas le mal, donne la certitude qu'Il accomplira sa parole en leur faveur. C'est à cela que la foi regarde — sur cela qu'elle compte. Et lorsqu'elle est obligée de demander: «Qui sortira avec nos armées?» elle répond: «Ne sera-ce pas toi, ô Dieu, qui nous avais rejetés?» — Alors tout est en règle. Celui qui avait ainsi discipliné son peuple, sera leur force, leur sûr et fidèle Libérateur. Par lui, quoique d'abord dispersés, les saints feront des actions de valeur. C'est que la foi regarde à Dieu à travers *tout*, car Il est fidèle et sa faveur est meilleure que la vie. Cette confiance est pleinement mise en lumière dans le Psaume suivant.

(*) L'Eternel mon enseigne (Exode 17: 15).

Psaume 61

Ici, le fidèle est encore tenu éloigné de la jouissance des bénédictions présentes. Il est au bout de la terre, mais il regarde à Dieu. Son coeur se pâme au-dedans de lui-même. Intérieurement il ne trouve aucune ressource contre les difficultés extérieures. L'orgueil défiera les difficultés et restera hautain même dans la destruction, mais tel n'est point le chemin du fidèle. Il faut ajouter que le courage naturel, qui se maintient au milieu de l'adversité, a toujours en vue quelque résultat qu'il espère; mais nous n'en trouvons aucun dans les circonstances du fidèle qui nous sont présentées ici. Il est expulsé; il n'a aucun sujet d'espérer une délivrance humaine, et l'orgueil est loin de lui. Il s'humilie sous la main de Dieu; mais il a une ressource — Dieu le conduit sur la roche qui est trop haute pour lui (verset 2). La foi atteint ce qui est au-dessus des circonstances, lorsque la nature est écrasée par elles. Et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Dieu s'intéresse à nous; nous le savons, Il l'a montré. Le coeur peut s'attendre à celui devant qui toutes les circonstances ne sont absolument rien; il se confie en Dieu et le moi disparaît sous son accablement. Dieu est le gardien, Il est la portion du croyant. Dès lors, tout le reste n'entre pas en ligne de compte. Il s'agit du contraste entre Dieu et les circonstances, et non pas entre les circonstances et nous. Dieu a entendu le cri du croyant en détresse, et, de même qu'il a confiance maintenant, il demeurera aussi pour toujours dans le tabernacle de Dieu. Le «rocher plus élevé que nous», tel est le secret de toute paix dans l'épreuve. Vis-à-vis des géants, les espions se comparent à des sauterelles. Dieu était-Il ainsi? Les murailles atteignaient jusqu'au ciel — qu'importe, lorsqu'elles s'écroulent?

Psaume 62

Ce Psaume a pour sujet *l'attente* du fidèle, attente qui implique la dépendance et la confiance; et toutes deux sont telles que nous attendons le moment que Dieu juge convenable.

La dépendance suppose que nous ne pouvons et ne devons rien faire sans Lui, que l'âme ne désire que ce qu'Il fait, et qu'enfin, agir sans lui, même pour nous défendre, est seulement l'action de notre propre volonté, partant l'indépendance de Dieu. Saül ne s'attendit pas à Dieu. Il attendit à peu près sept jours; mais s'il avait compris la dépendance de Dieu, et que rien ne pouvait se faire sans Lui, il n'eût rien fait jusqu'à l'arrivée de Samuel. C'est ce qu'il ne fit pas; il voulut agir de lui-même et perdit le royaume. La délivrance de Dieu est douce, elle est amour; c'est une juste, une sainte délivrance, digne de la révélation de sa faveur et de sa grâce. Elle est parfaite en sa place, en sa manière et en son temps. Lorsque la volonté n'agit pas, l'âme qui attend la délivrance la rencontre et en jouit dans sa perfection, et ainsi nous sommes parfaits et accomplis dans la volonté de Dieu,

Nous avons dit que l'attente implique aussi *la confiance*. En effet, pourquoi attendrions-nous, si Dieu n'intervenait pas? C'est ainsi que, dans l'intervalle, l'âme est soutenue, et la confiance est telle qu'on attend patiemment le moment du Seigneur. La patience a son oeuvre parfaite, en sorte que nous sommes parfaits et accomplis dans toute la volonté de Dieu. Sans doute, il y a aussi une manière active de compter sur Dieu, mais la confiance dont je parle laisse l'âme s'attendant à Lui d'une façon absolue et exclusive. Elle n'est pas d'elle-même active, elle s'attend à Dieu seul, comme il est dit aux versets 1 et 5 (*).

(*) Ces versets doivent être traduits: «Mon âme s'attend à Dieu seulement» (verset 1), et: «Mon âme attends-toi à Dieu seulement» (verset 5).

Les deux points qui sont en rapport avec cette attente, démontrent l'état de l'âme. «De Lui vient ma délivrance» (verset 1), et: «Mon attente est de Lui» (verset 5). Lui seul est le rocher et la délivrance; aussi l'âme confiante s'attend à Lui, ne cherche aucun autre refuge, ne regarde qu'à Lui seul pour la délivrance. Le coeur est donc, en principe, (Christ l'était de fait) parfait dans sa confiance, et rencontre dans la dépendance la perfection de Dieu; il n'accepte rien d'autre, parce qu'il a l'assurance que Dieu est parfait et agira selon sa perfection au moment convenable.

Ainsi la foi correspond à la perfection de Dieu. D'un autre côté, il n'y a aucune activité quelconque de propre volonté; on n'accepte, pour se délivrer soi-même, aucune intervention qui, dans sa nature, soit inférieure à Dieu lui-même. C'est pourquoi l'attente patiente qui compte sur Dieu est un principe d'une immense importance, principe qui, dans les Psaumes, caractérise la foi et par conséquent Christ lui-même.

Mais il reste encore quelques points à remarquer. «Confiez-vous en Lui en tout temps» (verset 8). La *constance* accompagne cette confiance en Dieu, et elle se montre dans toutes les circonstances. Si je regarde à lui moralement, il est toujours suffisant, toujours le même, il ne change pas. Je ne puis agir sans lui, si je crois que lui seul est parfait dans toutes ses voies.

Observez, toutefois, que ceci ne suppose pas qu'il n'y ait point d'exercices, ni d'épreuves du coeur; autrement, l'on n'aurait pas besoin d'être exhorté à s'attendre à Dieu. Mais si Dieu est fidèle et s'il attend lui-même que le moment réponde à la vérité et à son propre caractère, de manière à ce que ses voies soient parfaites, il est aussi plein de bonté et de tendre amour pour ceux qui s'attendent à lui. Il les invite à épancher leurs coeurs devant lui. Combien cela fut réalisé en Christ! De quelle manière n'a-t-il pas, en Jean 12 et surtout en Gethsémané, épanché son coeur devant Dieu! Dieu est toujours un refuge. Il agit au temps convenable. Il est toujours un refuge pour le coeur; et le coeur réalise ce qu'Il est avant que la délivrance arrive. Sous certains rapports, c'est encore plus précieux que la délivrance elle-même; mais cela suppose l'intégrité.

Encore un point. Cette attente de la délivrance de Dieu a pour effet de nous faire comprendre qu'elle sera complète et parfaite lorsqu'elle arrivera. «Je ne serai pas ébranlé». Le fidèle devait attendre, en effet, jusqu'à ce que Dieu intervint en perfection; mais alors sa puissance le met parfaitement à l'abri. L'homme peut penser qu'il y a du secours en l'homme, ou en ce que l'homme possède, ou bien encore dans la force de volonté humaine; mais la foi sait que la puissance appartient à Dieu.

Le dernier verset montre que l'âme regarde à la parfaite et divine justice des voies de Dieu, mais avec la conscience de l'intégrité. L'intervention finale de Dieu, le jugement qu'il exécute, seront la délivrance du juste. Il s'est identifié dans son coeur avec les voies de Dieu sur la terre, et il a attendu jusqu'à ce que Dieu les accomplît parfaitement en puissance. Ce sera à la fois la fin du mal, et la miséricorde pour ceux qui ont cherché le bien et qui se sont attendus à Dieu, lui remettant la vengeance. Ce sera une juste récompense pour l'homme juste qui a attendu: son attente trouvera une réponse et la puissance du mal sera détruite. C'est dans ce chemin que nous sommes appelés à marcher. Dieu agit ainsi dans son gouvernement actuel, quoique l'accomplissement final manque encore, mais nous avons à compter sur Lui et à nous attendre à Lui de cette manière.

Psaume 63

Le Psaume 63 suppose l'entière connaissance des bénédictions que renferment les relations avec Dieu, mais non pas la pleine jouissance de ces bénédictions; bien au contraire, celui qui les connaît parfaitement se trouve ici dans une position qui est en contraste absolu avec leur jouissance. Or, dans ces conditions, ce n'est pas la bénédiction qu'il recherche et qu'il désire, mais c'est Dieu Lui-même et la révélation de sa gloire dans le lieu de sa demeure. L'être tout entier a soif de Lui. Le fait que le fidèle est dans ce monde, en une terre déserte, altérée et sans eau, n'a pour conséquence ni des plaintes, ni la recherche de la délivrance, mais la soif: on a soif de Dieu. Ce sentiment d'une nature qui Le désire ardemment, nous donne aussi la conscience qu'Il est notre Dieu. Les délices que trouve en Lui la nature divine qui est en nous, nous donnent le sentiment de cette relation. Ces deux choses ne peuvent être séparées. Si nous avons quelque connaissance de Dieu et que nous ne le connaissions pas comme *notre* Dieu, c'est le désespoir ou quelque chose d'approchant, et en tout cas Dieu n'est pas connu comme la source du bonheur, de manière à ce que nous le désirions. «*Mon Dieu*»

et cette soif de Lui ne peuvent être séparés. Il ne s'agit pas de Jéhovah et des bénédictions, mais de la nature divine et de Dieu qui fait ses délices; mais non pas sans le sentiment de dépendance qui s'approprie ce qui est exprimé par les mots: «Mon Dieu». L'âme qui a des désirs de même nature que Dieu et qui, en vertu de cela, le souhaite Lui-même, sent moralement et réellement qu'Il est son Dieu. Cela n'a été réalisé parfaitement qu'en Christ; quant à nous nous ne pouvons plus le réaliser dès que nous perdons le sentiment de notre relation. Or, la chose est tout aussi vraie quand il s'agit non plus de la relation, mais de la nature de la jouissance, c'est-à-dire lorsque cette jouissance ne découle pas d'une relation, comme lorsque je dis: «Père», mais de la nature divine, comme lorsque je dis: «Mon Dieu».

Ce besoin, cette soif de Dieu s'accompagne nécessairement du désir de le voir possédant en plein sa puissance et sa gloire. Nous ne pourrions pas aimer beaucoup Celui auquel nous regardons, sans désirer qu'il jouisse de toute la plénitude de la gloire qui Lui appartient et que nous le voyons dans cette gloire. La joie que nous trouvons en lui vient de lui et nous sentons que nous lui en sommes redevables; c'est pourquoi nous désirons le voir en possession de tout ce qui lui est dû. Christ répond à ce sentiment lorsqu'il dit — «Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée; car tu m'as aimé avant la fondation du monde». Mais le principe initial, la source de tout cela, c'est que Dieu Lui-même est désiré et connu comme notre Dieu, quoiqu'il en soit. Non — seulement le coeur peut s'approprier cela, comme je l'ai dit, mais il veut avoir Dieu lui-même et nul autre. La nature qui est de Dieu ne veut absolument que Lui seul. Lorsque Dieu est véritablement connu ainsi et que l'âme est identifiée avec Lui dans son désir, le fait qu'elle se trouve au milieu d'un monde où il n'y a pas même une goutte d'eau pour la rafraîchir, ne peut que rendre son désir plus intense. Mais cela dépend de ce qu'Il est connu, connu comme Il se révèle lui-même dans l'intimité de sa propre nature, dans le sanctuaire où il se manifeste et où il se fait connaître.

Une autre pensée s'ajoute à celle-ci: Lorsque Dieu est ainsi connu, tel qu'Il est dans le sanctuaire, l'âme comprend son amour, sa grâce, sa faveur et sa bonté; elle garde le sentiment de ces choses, qui sont meilleures que la vie. «La vie», c'est la vie ici-bas, la jouissance actuelle de la vie dans ce monde, et, sous ce rapport, cette vie n'offrait absolument rien au fidèle. De même aussi Paul dit: «Si, pour cette vie seulement, nous avons espérance en Christ, nous sommes plus misérables que tous les hommes». Chez Paul, à la vérité, il s'agit plutôt d'affliction extérieure — dans notre Psaume, du sentiment intime, résultant de la vie dans laquelle le fidèle sent et parle ici-bas, qu'il ne se trouve pas la plus petite chose dans le monde qui puisse correspondre à cette nature ou la rafraîchir. Ceci a été parfaitement réalisé en Christ, et remarquablement développé en Paul, bien que, pour lui, ce fût le résultat de l'épreuve. Il se réjouissait toujours dans le Seigneur, lorsque rien ne rafraîchissait son esprit.

Dans le sentiment de cet amour, au milieu d'une terre déserte et altérée, les lèvres du fidèle louent son Dieu. Ceci est très doux; et, remarquez-le, c'est parfait dans sa nature, parce que c'est Dieu seul; car il n'y a absolument rien dans la terre où se trouve le juste. Dieu, son Dieu, est aussi son désir; l'amour de Dieu est le rafraîchissement de son âme. Or, ceci est la

vie divine et parfaite dans celui qui possède la nature divine, bien qu'il soit dans le lieu de la dépendance; une vie connue seulement de l'âme née de Dieu, ou bien connue dans sa perfection céleste. Il en fut ainsi de Christ.

Voilà donc ce qui donne exclusivement sa couleur à la vie ici-bas. «Ainsi je te bénirai durant ma vie» ici-bas, dans cette terre déserte et altérée. C'est là tout ce en quoi consiste la vie de l'âme du fidèle *ici-bas*. C'est pourquoi, dans cette vie, il bénit Dieu, son Dieu. Toute sa vie, dans cette terre déserte, est, en esprit, hors de ce lieu. Là rien absolument n'attire son âme. Il ne trouve son rafraîchissement qu'en Dieu seul, car cette terre n'est qu'un désert pour la nouvelle nature. Cependant il n'est pas encore dans la pleine et actuelle jouissance de Dieu que donne sa présence; il est encore dans la terre déserte, altérée et sans eau, mais il bénit durant sa vie, il confesse et adore le Dieu qu'il connaît. Ainsi, séparé du tourbillon du monde, on trouve un bonheur parfait, une parfaite satisfaction du coeur. De plus, lorsqu'il n'y a rien pour attirer l'attention de la chair (chose insupportable pour celle-ci, mais, pour l'esprit renouvelé, une véritable délivrance), alors l'âme peut méditer sur Dieu Lui-même. Elle trouve en Lui-même la plus complète et la plus riche nourriture; elle est satisfaite; elle n'a besoin de rien autre; elle est rassasiée lorsqu'elle peut être ainsi seule avec Dieu, dans lequel est son plaisir.

Le Seigneur dit de ceux qui viennent à lui: «Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif» (Jean 6: 35). Il présente la chose du côté négatif, parce qu'il s'agit dans ce passage de ce qu'il faut à la nature humaine ici-bas: Il n'y aura plus, dit-il, les besoins non satisfaits du coeur de l'homme dans ce monde. Notre Psaume, au contraire, présente le côté positif, parce qu'il parle des délices, de la complète satisfaction que la nature nouvelle trouve en Dieu. Les jouissances du coeur sont créées et satisfaites par la révélation de Dieu Lui-même. Dieu est l'objet exclusif de la joie et des délices du coeur; l'âme étant rassasiée, les louanges débordent et de la bouche sort un chant de réjouissance. Aussi le psalmiste n'est-il pas obligé d'approfondir jusqu'à quel point nous sommes autorisés ou capables de louer dans notre état présent; il n'est question que de la nouvelle nature trouvant ses propres délices en Dieu et ne pensant à rien d'autre. Parce qu'elle pense simplement à Lui, elle ne songe pas à elle-même, et elle loue parce qu'Il est une source de louanges. Voilà la vraie simplicité. Lorsque mon oeil n'est pas simple, la pensée de Dieu découvre cela, est obligée de protester et me force à penser à moi-même; mais lorsqu'il s'agit simplement de la nouvelle nature, comme dans ce Psaume, tous ses plaisirs sont uniquement en Dieu, et la bouche le loue avec un chant de réjouissance. Cette simplicité de coeur est très précieuse. Remarquez qu'en parlant de cela, notre Psaume suppose quelqu'un qui est exposé aux distractions du monde; et c'est pourquoi il envisage la condition de l'âme solitaire, qui, au lieu de sentir sa solitude, est délivrée de la distraction pour se réjouir en Dieu.

Plus loin, le Psaume ne parle plus seulement des distractions, mais des circonstances adverses, de la force des ennemis. L'âme voit Dieu, son Dieu, comme ayant été son secours. Dieu était sa joie, et dans ce monde entièrement désert et sans eau, elle est rassasiée comme de moelle et de graisse. C'était sortir en esprit hors du monde pour se réjouir en Dieu; mais,

pour ce monde aussi, pour traverser ses combats et ses épreuves, l'âme du fidèle a besoin de l'Être béni, et la grâce de Dieu se déploie là richement. Nous nous réjouissons toujours dans le Seigneur en tant que nous regardons à la source de notre joie. Mais, si au dehors il y a des combats, et même au dedans des craintes, Il console ceux qui sont abattus; «parce que tu m'as été en secours». Nous trouvons ici la description d'une expérience déjà faite, tandis que Paul en parle comme étant lui-même en voie de la traverser. C'est pourquoi aussi ce Psaume nous présente une âme qui considère Dieu, qui veut se réjouir à l'ombre de ses ailes. C'est là le lieu connu de refuge et de confiance; c'est l'expression du bonheur de sentir en tout temps la faveur de Dieu, et la sécurité dans laquelle nous demeurons. Je ne sais ce qui peut arriver, mais Il sera là; et de plus, le sentiment de sa bonté, de son intérêt actif pour l'âme est pour elle une source de douce joie. Elle est heureuse de posséder pour refuge cette divine faveur; elle est activement occupée à la conserver. Voici donc la condition de l'âme dans son activité: elle suit Dieu de près. Elle veut le suivre, venir à Lui, jouir de Sa présence; elle dit avec certitude: «Ta droite me soutient».

Les derniers versets traitent du jugement qui, selon le gouvernement de Dieu, tombera sur les ennemis des hommes justes, et particulièrement sur les ennemis de Christ. Nous n'avons en vue proprement que la première partie de ce Psaume; toutefois remarquons ici, comme nous l'avons fait souvent, que Dieu gouverne. Nous pouvons compter sur son intervention, en tant qu'elle est nécessaire pour assurer la bénédiction de son peuple qui s'est attendu à Lui, bien que cette intervention n'ait peut-être pas lieu au moment où notre nature la désirerait.

En somme, ce Psaume nous montre une foi simple; l'âme trouve sa joie en Dieu Lui-même et se réjouit dans les soins assurés du Seigneur, dont la faveur l'a protégée comme un bouclier. Si nous comparons ce Psaume avec le Psaume 84, qui lui ressemble en plusieurs points, nous verrons que dans ce dernier il est question de la jouissance présente des bénédictions de l'alliance, ainsi que du chemin par lequel on y arrive; tandis qu'ici, nous trouvons plutôt ce qu'est Dieu Lui-même, lorsqu'on est loin des bénédictions dans une terre altérée et sans eau; puis encore ce que sont sa protection, ses soins au milieu des difficultés, des dangers qui nous entourent. Ce point de vue nous deviendra fort clair, si nous nous souvenons que le deuxième livre des Psaumes a pour caractère prophétique l'expulsion du résidu hors de son pays.

Psaume 64

Le Psaume 64 décrit un état de choses qui caractérise ce monde et qui est familier à tout homme exercé au service de Dieu ici-bas; je veux parler de la voie des méchants qui haïssent la justice, et cherchent à accuser de mal les débonnaires. Cela montre combien la conscience est universelle et puissante, et une autre vérité en ressort aussi: c'est que l'on s'attend à ce que les principes de ceux qui se confient en Dieu et confessent son nom, ne produisent que ce qui est parfaitement bon, En réalité, c'est le plus fort témoignage qui puisse être rendu, soit aux principes de la foi, soit à l'incurable méchanceté du coeur humain. Les méchants reconnaissent que la foi doit produire et produit, comme le fruit qui lui est propre, ce qui est juste et parfait et qu'elle attend ce fruit de ceux qui marchent par la foi. D'autre part, ils

montrent combien ils haïssent ce principe de la foi et ceux qui, par lui, s'attachent au Seigneur; car ils cherchent à découvrir l'iniquité et l'inconséquence dans la marche des enfants de Dieu. Quelle preuve terrible de la méchanceté du monde! Malgré cela, cette méchanceté est universelle, et on la trouve bien moins parmi les impies avoués, que parmi les honnêtes mondains. Il est vrai que nous avons ici, chez ceux qui cherchent à découvrir l'iniquité, non pas une immoralité évidente, mais, ce qui est pis, la méchanceté; ils tiennent leurs conseils secrets. Toutefois l'esprit du mal dans l'homme n'est pas différent, bien que les «conseils secrets» appartiennent au caractère extrême du mal. Mais, s'ils ne vont pas toujours jusque-là, les hommes montrent bien qu'il y a chez eux communauté de sentiments, d'action et de pensée, parce qu'un même esprit les anime.

Ensuite, leurs langues sont des instruments d'attaque et d'injures. Le saint n'a ni défense, ni remèdes extérieurs; mais en cela, aussi bien que par rapport à la violence, Dieu est son refuge. Remarquez-le: il parle de la frayeur de l'ennemi, car la méchanceté de ce dernier a pour but de produire la frayeur. Le fidèle ne peut tenir tête à cette méchanceté, car il n'a aucune arme à lui opposer, mais il présente à Dieu la difficulté en a lui remettant. Dieu éprouve les siens, mais le résultat, c'est que les méchants attirent le jugement de Dieu sur leur propre tête; la frayeur les saisira et ils verront et reconnaîtront l'oeuvre de Dieu. C'est ce que les fidèles doivent attendre pour que la joie soit complète; car leur délivrance étant divine, ils doivent attendre que le temps du jugement divin soit arrivé. Abraham fut étranger, et ses descendants restèrent sous l'oppression, «parce que l'iniquité des Amorrhéens n'était pas encore venue à son comble» (Genèse 15: 16). Peut-être aussi, pour nous, l'épreuve n'est-elle pas encore complète; mais, en tout cas, lorsque Dieu interviendra, ce sera le moment parfait. Notre délivrance n'est pas le seul résultat; comme elle arrive au moment fixé par Dieu, et ainsi selon la perfection de ses jugements, ce sont les voies de Dieu qui s'y manifestent. Les jugements de Dieu s'exerçant sur la terre, les habitants du monde apprennent ainsi la justice. Tel sera l'effet du plein accomplissement du jugement; mais même en des cas particuliers, les hommes glorifient Dieu au jour de la visitation; ils reconnaissent que ceux qui se sont confiés en Lui ont eu raison; que ce Dieu qui paraissait ne pas intervenir attendait seulement dans sa sainte justice, et qu'Il a soin des justes. Ainsi ses voies sont parfaites et c'est un gain immense, car Dieu est glorifié.

Psaume 65

Le Psaume 65 a trait à la bénédiction de la création actuelle, et parle de la louange et de la joie qui jailliront lorsque Dieu abolira la puissance du mal; cependant il envisage l'effet actuel de sa bonté comme témoignant de cette bénédiction future. Ce Psaume attend l'introduction de la bénédiction universelle, car la création en travail n'attend pas seulement, comme ici, en vue de sa délivrance, l'intervention d'Israël, mais bien plus encore, la révélation des fils de Dieu et la bénédiction du peuple de Dieu; mais le coeur est prêt, et ceci nous conduit à un principe général, instructif pour nous en tout temps; c'est-à-dire la disposition du coeur à louer Dieu au milieu de l'épreuve et à se confier en la Toute-Puissance, dont la nature est de dispenser la bénédiction. Toutefois ce Psaume ne s'applique qu'aux circonstances du croyant.

Le chrétien n'est jamais, *selon l'Esprit*, dans un état d'âme dans lequel il ne puisse louer. Son coeur peut s'être éloigné de Dieu, tellement qu'il faille que l'Esprit le reprenne et l'humilie; dans ce cas, la louange n'est pas prête du tout. Ici, bien que le coeur soit prêt, les circonstances ne fournissent pas d'occasion à la louange. La louange est silencieuse, quoiqu'il y ait la conscience qu'elle appartient à Dieu; le voeu sera rendu. Ceci peut être le fait du chrétien. Il peut dire dans l'épreuve, et c'est une pensée légitime: Je suis sûr que je le louerai encore et lui rendrai grâces pour sa délivrance. Il en est encore ainsi pour nous, maintenant, relativement à la louange la plus élevée. Dans les parvis célestes notre louange est encore silencieuse, — mais nous l'attendons et nous soupignons après elle. Le verset 4 montre clairement que notre Psaume est occupé de la forme juive de la louange. La pensée générale, c'est que nous attendons seulement l'accomplissement de la bénédiction pour que la louange déborde. La fidélité et la puissance de Dieu sont célébrées comme nous assurant cela, mais ici, c'est en jugement et pour des bénédictions terrestres; tandis que le chrétien, quels que soient les empêchements et les puissances ennemies, compte sur cette fidélité et sur cette puissance de Dieu pour l'introduire dans la cité céleste. Les transgressions ne barreront pas le chemin; par la grâce seule nous pouvons dire: «Tu *as fait* l'expiation de nos transgressions». Il entend nos prières et nous vient en aide.

De plus, il s'agit ici de la gloire du Seigneur, gloire nécessaire, même dans sa partie terrestre; mais que nous trouvons ici en principe. — «Toute créature viendra jusqu'à toi». Le Juif considérait cela comme une partie de la gloire. Les desseins de Dieu doivent être accomplis pour sa gloire, mais, dans sa grâce, il les a identifiés avec nous comme aussi Paul l'exprime par le Saint Esprit: «Autant il y a de promesses de Dieu, en lui (Christ) est le oui et en lui l'amen, à la gloire de Dieu par nous» (2 Corinthiens 1: 20). Certaine donc, que Dieu doit être glorifié, la foi voit, dans ce fait, notre propre gloire et notre bénédiction. Ce qui caractérise la foi, ce n'est pas de croire que Dieu est glorieux, mais d'associer cette gloire avec la bénédiction de son peuple. Josué dit: «Que feras-tu à ton grand nom?» (Josué 7: 9). Moïse dit: «Les Egyptiens l'entendront» (Nombres 14: 13), et il en est toujours ainsi lorsqu'il plaide avec Dieu. Quelle source de sécurité, quel sujet de louanges, que Dieu ait ainsi identifié sa gloire avec notre bénédiction et avec les promesses qu'il nous a faites en Christ!

Psaume 66

Il y a, quant à la valeur morale de ce Psaume, un point qu'il est bien intéressant de noter: Je veux parler de la manière dont tout est attribué à Dieu lorsque vient la délivrance. On voit Dieu tout du long. Le Psaume remonte jusqu'à la rédemption originelle, source non équivoque de tout (verset 6), et va jusqu'à la bénédiction finale du peuple de Dieu qui sera la bénédiction du monde. Maintenant on découvre que, lorsque tout semblait être plongé dans l'obscurité, sa puissance était au-dessus de tout. «Il domine par sa puissance éternellement; ses yeux prennent garde sur les nations». Malheur à celui qui s'élève lui-même.

Mais, bien plus encore: Dieu est vu dans la tribulation, reconnu comme en étant l'auteur, bien que nos fautes aient pu en être l'occasion. C'est la vraie pierre de touche qui fait connaître si le coeur est droit — ce que le Lévitique, parlant d'Israël, appelle: «recevoir avec soumission

la punition de notre iniquité» (Lévitique 26: 41, 43). On voit ici deux choses: Dieu les avait mis dans la difficulté et par elle il avait maintenu leur âme en vie. — Il en fut de même pour Job quant à ces deux points. — De plus, Dieu n'a pas permis que leurs pieds bronchassent, qu'ils fussent éloignés, par la tribulation, du sentier divin de la foi.

Les versets 10 et 11 reconnaissent cela; et si des instruments ont été employés dans ce but, ce n'étaient après tout que des instruments. L'épreuve était très grande; ils le sentent et le voient, mais c'était l'oeuvre de Dieu. Ce n'est pas tout. Dieu a en cela un dessein positif qu'il accomplit; il a un chemin, un lieu d'amour, et l'épreuve fait partie de son dessein, car il veut, par elle, préparer l'âme pour le lieu d'une si grande bénédiction. «Tu nous as fait entrer en un lieu fertile». Dieu envoie la difficulté, préserve l'âme qui s'y trouve, se sert de l'épreuve pour affiner l'âme comme on affine l'argent, ranime son espérance, laquelle repose ainsi plus entièrement sur Lui, et peut, d'un regard plus pur, considérer ses promesses; enfin, il la fait entrer dans un lieu fertile.

Ce Psaume fait ressortir en même temps quelques autres points, touchant l'état de l'âme. L'affliction l'a poussée vers Dieu; et quoique, pour nous, les voeux et autres choses semblables soient mauvais, cependant, bien que le fidèle soit sous le châtement, l'espoir en Dieu produit dans son coeur le besoin de s'en rapporter à Lui et de se tourner vers lui comme vers la source d'une meilleure espérance. Pour que nous puissions avoir confiance en Dieu et que notre attente soit en lui au milieu de l'épreuve et du châtement, il faut avant tout que notre volonté soit brisée; lorsqu'elle est brisée, nous le pouvons, même en ayant conscience que l'affliction est le fruit de notre propre faute, mais il faut pour cela de l'intégrité; alors des actions de grâces en sont le résultat. Dès lors, le coeur peut rendre témoignage pour Dieu vis-à-vis des autres (verset 16); il a connu l'intervention du Seigneur en sa faveur. Le fidèle a crié, Dieu l'a exaucé. «C'est ici», dit l'Apôtre, «la confiance que nous avons en Lui» (1 Jean 5: 14, 15); car ce que l'on apprend ici par le moyen de l'affliction devrait être l'état constant de l'âme lorsqu'elle n'a pas à la traverser. Le sentiment dominant de l'âme est ici la reconnaissance, et il en sera toujours ainsi; elle y retournera, c'est-à-dire à Dieu — au secret de sa propre reconnaissance envers Lui, et c'est la joie du coeur. Le point capital du Psaume, c'est que l'on reconnaît tout cela après la délivrance; mais quand ce que Dieu est pour nous est reçu dans le coeur, le résultat c'est une foi qui y répond au milieu même de l'épreuve.

Psaume 67

Je n'ai qu'une remarque à faire sur le Psaume 67. Lorsque le coeur désire les bénédictions, même sur le peuple de Dieu, c'est la gloire de Dieu qui est le ressort de ce désir. Alors les bénédictions coulent en abondance et la louange monte à Dieu. Ce Psaume explique Romains 12: 15.

Psaume 68

Quelque frappant et intéressant que soit ce Psaume, je n'ai, pour mon but actuel, que fort peu à en dire. Une ou deux remarques me sont suggérées en passant. Il s'agit spécialement du caractère de Dieu en grâce; mais dans sa propre grâce souveraine, en rapport

avec les Juifs; il ne se montre pas dans sa relation d'alliance, mais il les établit, comme autrefois en Sinaï, seulement il le fait maintenant en grâce et en puissance. Jah n'est point, j'en suis convaincu, le même nom que Jéhovah: c'est l'existence absolue de Dieu, et non pas son existence continue, qui fait que l'on peut compter sur la fidélité de Celui qui était, qui est, et qui vient. Il est ici, il vit à toujours et à perpétuité. Dans ce Psaume, il n'est appelé Jéhovah que lorsqu'il parle de son habitation et de sa demeure sur la montagne de Sion, parce que là il prend et sa position et son nom d'alliance. Nous avons Jah aux versets 4 et 18; dans le reste du Psaume, Adonaï est rendu par «Seigneur». Il me semble que ce dernier titre met Christ en rapport avec la restauration d'Israël, lui donnant la place de Seigneur, mais associant plus que le Psaume 110, ce titre avec son caractère de Jéhovah. Le verset 18 est naturellement le centre de cela, mais comme, suivant la promesse, il est Jéhovah en Sion, nous le voyons ici dans le caractère de celui qui, étant monté en haut après sa réjection, reçoit des dons comme homme. Il est au delà de toutes les promesses juives. Toutefois, ce même passage parle des Juifs rebelles; mais alors il n'est plus question de Jéhovah, mais de Jah Elohim. L'exaltation de Christ ramènera Dieu en souveraine grâce au milieu d'Israël.

Psaume 69

Le Psaume 69 est une prophétie si complète de Christ que je n'en fais l'objet d'aucune remarque. C'est une description détaillée de ses afflications dans la vie et dans la mort. J'en ai parlé longuement autre part.

Psaume 70

Le Psaume 70 suggère une seule remarque. On consent à tout supporter, à être pauvre, nécessiteux, méprisé, pourvu que le peuple de Dieu soit heureux et dans un état qui le pousse à la louange. La bénédiction de Jéhovah n'est pas méprisée, mais pour la posséder on s'attend à lui.

Le véritable esprit de foi dans le fidèle, c'est que son coeur soit attaché au bonheur et à la bénédiction du peuple de Dieu.

Psaume 71

Le Psaume 71 ne nous retiendra pas longtemps. Il repose sur deux points: d'abord la *justice* de Dieu. — Le psalmiste ne réclame rien sur le pied de sa propre justice; mais il sait que Dieu sera conséquent avec Lui-même, qu'il ne le délaissera, ni ne l'abandonnera. C'est pourquoi il compte en second lieu sur sa *fidélité*.

Psaume 72

Le Psaume 72 nous montre la gloire de Christ comme Salomon; il n'est donc pas nécessaire d'ajouter ici aucune remarque sur son contenu.

Livre 3

Psaume 73

Ce Psaume, qui forme le début du troisième livre, traite du jugement temporel de Dieu en Israël, jugement qui répond aux anxiétés dont le cœur des fidèles est agité. Toutefois, comme ces anxiétés sont de tous les temps, nous trouverons ici le sujet de quelques remarques.

Les méchants réussissent; Dieu semble avoir oublié, et le cœur du fidèle porte envie aux insensés. Qu'est-ce que cela prouve? — Que trop souvent notre cœur désire avoir sa part ici-bas, ou, tout au moins, qu'il voudrait pouvoir concilier sa part à venir avec une portion actuelle sur la terre. Il est juste que l'on éprouve de l'affliction en présence du mal qui domine dans le monde, mais cette affliction se mêle souvent, dans nos cœurs, avec le désir de faire notre propre volonté et d'en finir avec le mal par le jugement. Lorsque notre volonté va de pair avec le sentiment de la domination du mal, nous éprouvons soit de l'irritation, soit du découragement, et, par conséquent, nous cessons de persévérer à bien faire. Les méchants prospèrent dans le monde. Quelle énigme! Où donc est le gouvernement de Dieu? Quelle est donc l'utilité du bien? Sans aucun doute, cette épreuve était particulièrement sensible alors que les bénédictions temporelles avaient été données comme un signe de la faveur divine. Mais les chrétiens sont rarement assez séparés de ce monde pour ne pas ressentir le succès de la méchanceté et éprouver le désir d'en tirer vengeance. D'autre part, l'indifférence à l'égard du mal est absolument condamnable. On voit par là que notre chemin est étroit. Pour nous y conduire, il faut que la grâce agisse dans nos cœurs, car nous avons à sentir le mal en lui-même, et combien il déshonore Dieu, en même temps que nous devons attendre le moment convenable où Dieu interviendra. Dans ses souffrances, Christ a réalisé cela en perfection.

Le seul lieu où l'on puisse apprendre, c'est le sanctuaire. La volonté y est soumise; Dieu y est connu; l'oeil n'y est pas obscurci par les passions du monde et par l'incertitude ignorante qui se demande ce qu'il faut faire, comme si ce n'était pas Dieu seul qui peut faire. En effet, quel autre que lui tiendra compte du bien, où qu'il se trouve?

Quel autre aura une patience parfaite vis-à-vis du mal, en sorte que le jugement n'atteigne que le mal, et qu'il soit le jugement véritable d'un mal sans excuse. Notre impatience ne pourrait jamais réaliser ces choses, lors même que nous jugeons justement le mal comme tel. Mais, dans le sanctuaire, la volonté est muette et Dieu est écouté. Ses voies sont justes et nous considérons les choses avec ses propres yeux. Le mal nous apparaît plus haïssable; nous comprenons combien la compassion est de saison, combien la patience est adorable, mais aussi combien le jugement est assuré. Ainsi le sentiment de la justice reste entier dans le cœur, mais dépouillé de tout besoin de vengeance: la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. Le jugement est juste parce que la patience est parfaite; il est d'autant plus terrible qu'il est libre de toute passion; il appartient à Dieu. Le moi est en jeu, lorsque les disciples désirent que le feu descende du ciel. Ils ne savaient pas de quel esprit ils

étaient animés; et cependant les Samaritains, en un certain sens, méritaient réellement ce jugement. Mais lorsque Dieu se réveille au moment voulu, les méchants sont comme un songe; leur orgueil, leurs prétentions sont comme une image évanouie (verset 20). La foi accepte cela et ne cherche pas à rien hâter.

Une autre vérité précieuse ressort de ce passage. Il avait, été «stupide, sans connaissance, comme une brute en la présence de Dieu»; cependant il y avait en lui de l'intégrité et de la conscience. S'il avait donné vent à ses pensées,

lorsqu'il était sur le point de dire que la piété était inutile, il eût été infidèle à la génération des enfants de Dieu. Voilà ce qui l'arrête. Qu'il est beau de voir, au milieu des résistances de la volonté de l'homme, le coeur repris et restauré par les saintes affections, par la conscience qui craint de mettre une pierre d'achoppement dans le chemin du plus humble des enfants de Dieu! Cette occasion montre qu'Il est réellement l'objet des affections; elle manifeste aussi la crainte de Dieu, qui prouve qu'on le connaît et qu'on l'aime, que l'on possède la nature nouvelle. Reconnaître Dieu est une marque importante qu'il y a du bien; mais ce que le coeur sait de lui-même, c'est qu'il était comme une brute dans ses raisonnements. Toutefois, remarquez ceci: tout en avouant sa folie, il arrive à reconnaître qu'en dépit de tout cela il était continuellement avec Dieu. Oh! combien la connaissance parfaite de nous-mêmes, lorsque nous connaissons comme nous avons été connus mettra en lumière la grâce patiente, invariable de Dieu qui veille sur nous tout le long du chemin, selon son amour adorable et selon l'intérêt qu'il nous porte! Au milieu de toute sa folie il était toujours avec Dieu, et Dieu l'avait pris par la main droite. Précieuse grâce! Dieu nous aime, a soin de nous, veille sur nous, s'intéresse à nous; en vertu de son amour souverain, nous lui sommes nécessaires pour qu'Il soit satisfait. Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste. C'est une magnifique expression de la grâce invariable. Or il est Dieu et non pas un homme; c'est pourquoi, ici, le coeur compte sur Lui.

Jusqu'ici le juste avait pu dire à travers toutes les défaillances de sa foi: «Tu m'a pris par la main droite»; maintenant, étant en communion, il ajoute: «Tu me conduiras par ton conseil». Il ne s'agit plus seulement d'être soutenu sans en avoir conscience, mais d'être guidé dans la communion par la pensée et la volonté de Dieu. Le fidèle voit cela dès qu'il s'est jugé et qu'il jouit de la communion. Cela ne signifie pas que Dieu ne nous guide pas et ne nous force à marcher selon ses propres conseils; employant le mors et la bride lorsque nous ne sommes pas en communion avec lui. Il ne peut manquer de le faire; mais alors l'âme ne le comprend pas, et, partant, ne peut en parler, comme elle le fait ici, dans la conscience qu'Il la conduit par son conseil.

Nous rencontrons ici, en nous tenant à la force du passage, la distinction bien claire de la position juive: «Tu me recevras après la gloire». Ce passage a été altéré pour l'adapter aux idées chrétiennes, et on en a perdu le véritable sens (Comparez Zacharie 2: 8). Après la gloire, c'est-à-dire lorsqu'elle aura été établie, Israël sera reçu; mais nous reviendrons dans cette gloire avec Christ (Colossiens 3: 4).

Le coeur est maintenant restauré par cette visite au sanctuaire: «Quel autre ai-je au ciel» que le Seigneur? — Notre pensée, à nous, peut être élargie par la connaissance du Père et du Fils; toutefois c'est la même vérité, seulement mieux connue.

Quel autre avons-nous dans le ciel que Dieu, le centre, la source, l'ensemble tout entier de la bénédiction? Sur la terre, il n'y a pour le croyant aucune source de bonheur en dehors de Dieu; il est, lui, la seule source; tandis que, si nos regards ne sont pas simplement fixés sur lui, il y aura une quantité de désirs de distraction. Ici l'oeil est tout à fait simple. Etant dans le monde, cela nous donne le sentiment que nous sommes seuls, mais seuls avec Dieu. Il en fut de même de notre bien aimé Sauveur: «Vous serez tous scandalisés en moi cette nuit... et vous me laisserez seul; or je ne suis pas seul, car le Père est avec moi». Dans un sens, le coeur accepte la prépondérance du mal, et il est séparé, d'une manière très bénie, de toutes choses pour Dieu. Voyez la bénédiction qui ressort de ce mal apparent: Si tout était paisible, bon et prospère dans l'état de choses présent et imparfait, le coeur s'abaisserait à cet état d'imperfection et deviendrait réellement mondain; mais la prépondérance du mal, tout en pesant sur l'âme, lui fait chercher un refuge dans le sanctuaire, tandis que la volonté est tenue en bride par le sentiment qu'on ne peut pas se séparer du peuple de Dieu. Le coeur est sevré du monde, et, dans un monde où le mal domine, il regarde à Dieu, le possède comme sa part unique dans le ciel, et n'a ainsi rien que lui seul au monde. Dieu occupe la seule place souveraine dans le coeur. Rien ne peut rivaliser avec lui, et, comme il est dit dans le Nouveau Testament: «Christ est tout».

A ceci se rattache une autre bénédiction, une bénédiction durable, tandis que la chair et le coeur sont consumés: Dieu est la force du coeur. Il le soutient avec une bonté et une puissance divines; il n'est pas seulement un soutien actuel, mais il est le partage du coeur à jamais. Ceci conduit à une sérieuse et douce conclusion: «Pour moi, mon bien est de m'approcher de Dieu». Là nous apprenons la vérité; là nous trouvons l'encouragement. Il a mis toute son espérance au Seigneur Jéhovah, en celui qui est souverain en force, ferme et fidèle en ses promesses. Celui qui se confie en lui aura sûrement à raconter toutes ses oeuvres merveilleuses. Il se trouvera là où l'on peut les voir et en faire l'expérience; son coeur sera préparé à y prendre garde et à les comprendre; il aura la joie de témoigner de la fidélité de celui en qui il s'est confié. Au verset 20 nous avons seulement la puissance souveraine, au dernier verset nous trouvons aussi la fidélité de Dieu à soit alliance.

Psaume 74

Nous trouvons ici la confiance en la fidélité de Dieu, fondée sur la confiance en Dieu lui-même, lorsque la puissance de l'ennemi semble, quant aux circonstances extérieures, avoir enlevé tout espoir. Mais nous trouvons en même temps ce qu'Il est pour son peuple. La rédemption a prouvé son profond intérêt pour les siens. Ils sont à Lui en propre. Tout en les acquérant par sa grâce souveraine et divine, il s'est associé avec eux (en grâce aussi, sans doute), d'une manière indissoluble; et le coeur s'écrie (verset 22): «O Dieu! lève-toi, défends ta cause». Quelle bénédiction! Moïse, de même, dit continuellement: «Tu les as fait sortir». Si donc le peuple se trouve au dernier degré de l'abaissement, si le tumulte des ennemis va

grandissant toujours, c'est un motif de plus pour avoir confiance; car il s'agit de grâce, de grâce fidèle, et la puissance sur *toutes* choses est par devers Lui. Le coeur, loin d'être effrayé, supplie Dieu qu'il se souvienne des attaques et des insultes de l'ennemi, car les insultes s'adressent à son nom. Il est de fait que l'inimitié du monde contre son peuple se trouve être réellement contre le Seigneur. S'ils n'étaient pas son peuple, le monde ne s'occuperait pas tant d'eux. Il faut que le peuple de Dieu s'en souvienne, et n'oublie pas, au milieu de sa propre faiblesse, que c'est Dieu qui est en cause.

Psaume 75

Le Psaume 75 proclame l'avènement certain et le juste gouvernement du royaume de Christ; remarquez seulement que la foi rend grâces avant que ce royaume soit établi, et qu'elle avertit les pécheurs orgueilleux, car Dieu est le juge. Les prétentions humaines ne servent de rien contre lui. Remarquez encore ceci: Lorsque Christ prend le royaume, tout est confusion; la terre et ses piliers se dissolvent. Même alors, nos coeurs doivent pouvoir dire: Le nom de Dieu (pour nous le Père) est près, c'est-à-dire que tout ce en quoi Dieu se révèle est près de nous; en sorte que nous pouvons toujours avoir confiance, et être sans crainte. Les voies et les actes de Dieu sont d'accord avec son nom. Nous croyons en son nom de Tout-Puissant, de Très-Haut, nous croyons qu'il vengera l'Eglise persécutée, en jugeant Babylone et sa puissance; toutefois, comme je l'ai déjà dit, il ne s'agit pas pour nous directement du nom de Dieu, mais de celui du Père. Dans ce sens, il n'est question de gouvernement que par rapport à ses enfants. Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père. Toute la puissance contenue dans ce nom qui est ainsi manifesté, toute la grâce et la fidélité qui s'y trouvent pour ceux qui sont ressuscités avec Christ, qui sont aimés comme il est aimé, voilà ce qui est toujours près de nous; et cette oeuvre merveilleuse de la résurrection de Christ le déclare, dût la mort elle-même être sur nous.

Psaume 76

Le sujet général de ce Psaume est encore le jugement exécuté en rapport avec Israël. Mais nous pouvons noter ici un principe général: c'est que le siège de la bénédiction de Dieu et de son trône, ou plutôt, que leur manifestation sur la terre, alors même que cette manifestation serait tombée au plus bas, est bien plus excellente que toute la puissance et la violence de l'homme. Lorsque Dieu les tance, les hommes tombent sans force. Lorsque Dieu se lève, que peuvent-ils faire? Mais l'exécution du jugement de Dieu sur la terre a son effet et son but immédiats: la délivrance des débonnaires. Il délivre tous les débonnaires de la terre. Son amour et sa fidèle bonté sont en exercice, même dans le jugement.

Un second principe, que la foi applique en tout temps, principe encourageant et consolant, c'est que Dieu fait tourner la colère de l'homme à sa louange (verset 10). Il fait tout servir à sa propre gloire, à ses desseins, et il arrête tout le reste. Lorsque la foi est exercée, elle compte sur Dieu, à travers tout, bien certaine que Dieu aura le dernier mot, le mot final en toute chose.

Psaume 77

Le Psaume 77 nous présente quelques points instructifs à noter. La plainte va plus loin, peut-être, que ne devrait aller celle d'aucun chrétien. Le verset 7, dans notre bouche, serait tout simplement de l'incrédulité, tandis que, pour le Juif, dont le peuple est rejeté dans tout ce qui touche à ses privilèges, la question surgit naturellement, comme en Romains 11: «Je dis donc: Dieu a-t-il rejeté son peuple?» Mais, abstraction faite de cela, nous trouvons dans ce Psaume beaucoup d'instruction pour un temps d'angoisse profonde, lorsque le poids de circonstances très difficiles, ou même notre propre faute, ont peut-être plongé notre âme dans une aride détresse, quant à ses circonstances extérieures. Le sujet de ce Psaume, c'est que le fidèle cherche actuellement et activement le Seigneur. C'est un appel direct du coeur, et non pas un simple désir, ni seulement de la soumission. Sa voix s'adresse à Dieu. Ceci est plus important que nous ne sommes disposés à l'admettre.

Je ne crois pas qu'il soit entièrement juste de dire que «la prière est le sincère désir de l'âme proféré ou non exprimé». Loin de moi la pensée qu'il ne puisse y avoir ni soupir, ni gémissement lorsque l'Esprit saint intercède, ou bien que le coeur qui s'élève à Dieu trouve jamais auprès de Lui ni refus, ni froideur. J'admets tout cela; mais il y a dans la prière la présentation actuelle à Dieu d'une difficulté connue, l'expression d'un besoin dans lequel nous nous trouvons. Le coeur s'exprime par une invocation positive. Ainsi il se présente lui-même devant Dieu, et la chose est très importante dans notre relation avec Lui. Il y a la vérité dans le coeur, et une vraie dépendance accompagnée de confiance; tandis qu'auparavant il n'y avait que soucis rongeurs, un coeur qui se repliait sur ses difficultés, une âme qui refusait d'être consolée. La volonté agissait et ne pouvait obtenir ce qui lui manquait. L'âme *pensait* à Dieu, mais sans trouver aucune consolation; elle n'avait que ses propres pensées sur Dieu; elle gémissait, mais ne priait pas, et l'Esprit était sans force (verset 3). Eveillé, le fidèle ne pouvait naturellement pas s'occuper de choses ordinaires; son trouble l'empêchait de parler. C'est le tableau saisissant d'une âme en profonde détresse, mais cette peinture ne se trouve entièrement réalisée que lorsqu'une âme, sous la main de Dieu qui la châtie, a perdu le sentiment de la faveur divine ou bien ne connaît pas encore la paix. Toutefois cet état peut se rencontrer chez tous ceux qui, à un certain degré, ne regardent pas à Lui. Mais l'âme se tourne vers Dieu; elle se souvient d'avoir joui de sa miséricorde, d'avoir chanté des cantiques pendant la nuit. Le Seigneur a-t-il rejeté pour toujours? Il n'y a pas lieu, pour le chrétien, à une pareille question, mais bien à un châtement terrible et douloureux, lorsqu'il a laissé tomber le bouclier de la foi, et que les dards enflammés du méchant ont atteint son coeur. Le seul cas semblable, c'est lorsqu'une âme, sans manquer toutefois de sincérité, a reçu légèrement l'Évangile de la grâce, tandis que le travail de conscience n'a lieu que plus tard. Lorsque, au lieu de s'entretenir avec lui-même et de raisonner avec sa propre misère, le coeur regarde à Dieu, il voit alors que toute cette misère est en lui-même et non pas en Dieu, et les choses prennent un tout autre aspect.

Le chrétien, lui, n'a pas besoin d'en revenir aux miséricordes passées (tandis que le Juif aura raison de le faire), parce que toute la faveur de Dieu repose actuellement sur lui et qu'il

se retrouve dans la lumière de cette faveur, aussitôt que le nuage qui s'était élevé de son propre cœur est dissipé. Les Juifs avaient autrefois des bénédictions dispensées par la grâce souveraine, et ils font bien de s'en souvenir au temps de leur réjection, bien qu'ils ne soient pas rejetés pour toujours. Le chrétien n'est jamais rejeté; aussi n'est-il pas question pour lui de se souvenir, mais de rentrer dans la jouissance de la faveur divine, qui n'a jamais discontinué.

Dans le reste du Psaume, le chrétien apprend que la voie de Dieu est dans le sanctuaire. Si sa faveur est invariable, sa *voie* est néanmoins toujours d'accord avec sa sainteté, bien que, pour la même raison, elle soit aussi d'accord avec son fidèle amour. Du moment qu'Israël se convertit, c'est pour revenir à la souveraine grâce et à la rédemption. La voie de Dieu est dans la mer (verset 19); on ne peut en suivre les traces; elle est en puissance. Tous les mouvements, toute la force de ce qui semble indomptable, infranchissable, sont dans sa main.

En somme, ce Psaume présente le contraste entre le travail et l'agitation inquiète d'une âme qui s'abandonne à ses propres pensées, et l'état de cette âme qui se tourne vers Dieu et crie à Dieu lorsqu'elle se souvient de Lui. Le chrétien qui conclurait de tout cela à une interruption de la faveur divine se tromperait étrangement. Mais il peut apprendre ici qu'au milieu de souffrances accablantes, lorsque la propre volonté est à l'oeuvre, il n'y a aucun repos jusqu'à ce que son âme se souvienne de Dieu et qu'elle crie à Lui.

Psaume 78

Ce Psaume récapitule évidemment l'histoire d'Israël, pour les convaincre de désobéissance et d'incrédulité, et leur montrer l'inutilité, pour leurs cœurs, de toutes les voies de Dieu envers eux; il décrit ensuite avec magnificence comment Dieu recourt à sa grâce souveraine pour bénir; — mais on trouve en outre ici quelques-uns des signes de l'incrédulité et les avertissements qui les accompagnent. Il peut être utile de les examiner. Le grand principe que je viens de signaler est lui-même du plus haut intérêt. La grâce souveraine est l'unique ressource de Dieu, s'il veut bénir l'homme. Quelque miséricordieuses que soient ses voies, elles manquent leur but. Il aime son peuple, mais il n'a aucune ressource pour le bénir que sa propre grâce. S'il agissait suivant le résultat de ses voies, il serait obligé d'abandonner son peuple, car «ils se sont renversés comme un arc qui trompe». Il en a toujours été ainsi. Mais lorsque le mal est à son comble, il se réveille dans son amour envers eux, à cause de leur misère, et de l'amour qu'il leur porte. Alors il accomplit à sa manière le plan de sa grâce. Il choisit la tribu de Juda... il choisit la montagne de Sion, laquelle il aime... il choisit David, son serviteur (versets 68 et 70).

Tel est l'enseignement général de ce Psaume. Parlons maintenant des caractères de l'incrédulité, car ils sont instructifs. La miséricorde et la fidélité passées de Dieu ne donnent aucun courage contre la difficulté présente; Dieu doit être connu par une foi du moment. Nous ne pouvons nous fonder sur les miséricordes passées pour nous donner confiance. «Le Dieu fort nous pourrait-il dresser une table au désert? Voilà, il a frappé le rocher... pourrait-il aussi nous donner du pain?» (verset 19, 20). L'expérience de la bonté et de la puissance n'aura pas

pour résultat que l'homme se confie en elle, du moment que survient un nouveau besoin ou que la convoitise est en jeu. Les choses n'en allèrent pas mieux, lorsque «il donna commandement aux nuées d'en haut et qu'il ouvrit les portes des cieux et qu'il fit pleuvoir la manne sur eux, afin qu'ils en mangeassent». Le châtement de leur convoitise, à l'occasion des cailles que Dieu leur avait envoyées, ne mit pas non plus un frein à leur volonté incrédule. Tant qu'il se trouve sous la main de Dieu, l'homme se souvient de Lui. Un peu de relâche... aussitôt apparaissent l'oubli et la propre volonté. Mais Dieu fut plein de compassion; il arrêta sa main étendue en jugement. «Ils tentaient le Dieu fort et limitaient le Saint d'Israël»; — ils se méfièrent de cette puissance de Dieu, qui était capable d'accomplir tous ses desseins de grâce envers eux, de faire ce qu'il fallait, pour son peuple, en chaque circonstance. Je limite Dieu, du moment que je suppose qu'une chose quelconque puisse ne pas être pour la bénédiction. Ceci est un grand péché, et, si nous songeons à tout ce que Dieu a fait pour nous, nous sommes doublement coupables. Le Saint Esprit prend invariablement pour point de départ la révélation de l'amour infini de Dieu, afin d'en déduire toutes les conséquences. Il a réconcilié; certainement il sauvera jusqu'au bout. Il n'a pas épargné son Fils; comment ne donnera-t-il pas toutes choses? C'est la bonté infinie; mais, douter de sa puissance, c'est douter qu'il soit Dieu. Ce doute nous empêche de placer notre espérance en lui. L'expérience devrait fortifier la foi; mais il faut une foi présente pour mettre l'expérience à profit. Que le Seigneur de grâce nous garde de limiter Dieu dans sa puissance, et par conséquent dans sa puissance pour nous bénir. Au lieu d'être portés à ne nous souvenir de Dieu que lorsque sa main s'appesantit sur nous, puissions-nous, au milieu même de bénédictions présentes, ne penser à lui que pour lui-même, et parce que nos coeurs lui sont attachés! Alors, au milieu des épreuves, nous serons capables de compter sur sa bonté et nous ne serons pas enclins à limiter sa puissance.

Psaume 79

Le Psaume 79 appelle le jugement sur les nations; mais ce sujet ne nous arrêtera pas. Le seul point que je désire mentionner, c'est la manière dont le coeur se tourne vers Dieu, lorsqu'il est très abattu. Il ne cherche pas même à se venger, mais, étant à l'extrémité sous l'oppression du mal, il se tourne vers Dieu, et se souvient ainsi de ses propres péchés. Il n'a pas d'autre refuge que le nom de Dieu. «Ne rappelle point devant nous les iniquités commises ci-devant; que tes compassions nous préviennent... O Dieu de notre délivrance! aide-nous pour l'amour de la gloire de ton nom; délivre-nous et pardonne-nous nos péchés, pour l'amour de ton nom» (versets 8, 9). Tel est l'effet du châtement, à supposer que nous connaissions Dieu. Il produit l'humilité du coeur, la véritable confession, la conscience qui sait n'avoir aucun droit à la délivrance, mais qui compte sur la bonté de Dieu et sur son nom, en un mot, sur ce qu'il est. L'âme se repose sur le fait qu'il y a compassion, que Dieu écoute le gémissement de ses prisonniers, et qu'il agira selon la grandeur de sa puissance pour préserver ceux qui sont voués à la mort malgré la force apparente du bras qui les retient.

L'ennemi avait outragé le Seigneur en injuriant son peuple. «Où est leur Dieu?» où est leur confiance? Alors le Seigneur se manifeste; voilà ce que son peuple attendait, aussi célèbre-t-il l'Eternel.

Ce Psaume met en lumière une autre vérité que nous rencontrons souvent dans l'Écriture. Dieu n'est pas seulement un Dieu glorieux qui doit maintenir sa gloire, mais, ayant acquis un peuple sur la terre, il a identifié sa gloire avec ce peuple. La foi sent profondément cette vérité qui la pénètre de reconnaissance, et elle compte sur la délivrance et sur la grâce. Dieu délivre tout en garantissant sa propre gloire. Mais, pour la même raison, Dieu ne permet aucun mal, parce que son nom est lié à son peuple, comme Israël nous en fournit l'exemple: «Je vous ai connus vous seuls d'entre toutes les familles de la terre; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités» (Amos 3: 2). Ici, le châtement est sur son peuple et le nom de Dieu est outragé. Aussi, tout en s'humiliant et en recherchant la miséricorde et la purification, attendent-ils la délivrance, car le peuple de Dieu est devenu fort chétif.

Psaume 80

Le Psaume 80 est hardi dans ses invocations. Il passe de la délivrance d'Égypte à la connaissance, non pas de Christ, mais du Fils de l'Homme; et encore le considère-t-il plutôt comme le sarment que Dieu s'est fortifié pour lui-même. On ne trouve pas ici les mots qui rendent si clair le début du chapitre 15 de Jean: «Je suis le cep, vous, les sarments». Cependant notre Psaume va jusqu'à reconnaître l'homme de la droite de Dieu, le Fils de l'homme, qu'il s'est fortifié. Mais si, dans cette confiance en Dieu, et regardant au Fils de l'homme, ce Psaume parle hardiment; s'il attribue tout à la grâce, il porte néanmoins un caractère absolument juif. Il fait allusion à l'ordre des tribus dans le désert (verset 2); il connaît Dieu comme Celui qui est assis entre les chérubins (verset 1); il considère Israël comme la vigne de Dieu, et le Messie, dans son caractère juif le plus élevé, comme le Fils de l'homme; enfin, toute son espérance, c'est que Dieu ramènera son peuple. Nous allons examiner cette dernière expression, car elle caractérise l'invocation de ce Psaume. On la trouve aux versets 3, 7 et 19; nous la rencontrons dans la même acception en Jérémie 31: 18, 19 et au chapitre 5: 21 des Lamentations. Elle offre donc un intérêt particulier.

La discipline seule, en elle-même, peut bien briser la volonté, humilier, lorsque Dieu agit, et faire ainsi une oeuvre préparatoire, mais elle ne ramène pas à Dieu. C'est ainsi que les fidèles sont amenés à dire ici, comme dans les désolations d'Ephraïm et de Juda, lorsqu'ils sont au plus bas, et qu'ils n'attendent plus aucun autre secours: «Ramène-moi», «ramène-nous». Ce n'est pas simplement une tristesse selon Dieu et la conscience de péché, ce qui n'est pas même, à proprement parler, la pensée de ce Psaume; mais il y a le sentiment qu'ils appartiennent à Dieu, qu'ils sont le peuple de Dieu, et en même temps l'objet de sa réprobation: — «ils périssent dès que tu te montres pour les tancer». Il est question ici des voies de Dieu envers son peuple, et ce Psaume peut s'appliquer aussi à un saint dans le temps actuel, lorsque Dieu agit ici-bas à son égard selon le témoignage qu'il a rendu. Il y a, je le répète, le sentiment de lui appartenir, mais le coeur qui repasse l'oeuvre de Dieu et les bénédictions qu'elle a produites autrefois, voit maintenant cette oeuvre détruite, témoignant ainsi de la puissance de l'ennemi. Cependant ce n'est pas à cette puissance que la foi s'arrête, mais c'est au courroux de Dieu. La foi se tourne vers Lui, comme à la source première de la bénédiction et de la puissance qui a opéré cette bénédiction, comme à Celui dont c'est

l'oeuvre, et qui est toujours occupé en faveur de son peuple. La foi s'arrête à la beauté de l'oeuvre de Dieu, aux délices qu'il prend à cette vigne qu'il avait plantée pour lui-même, mais qui maintenant est arrachée; et la foi en conclut que Dieu interviendra en grâce. Mais cette intervention doit consister d'abord en ce que Dieu ramène à Lui son peuple.

L'état dans lequel ils se trouvent est en rapport avec la ruine générale, mais ce n'est pas ici la pensée principale: ils ne peuvent séparer leur propre état d'avec l'intervention divine. Il leur faut cette intervention, mais son premier acte doit être de les restaurer, de les ramener. Ils désirent la bénédiction, mais ils la veulent selon le caractère de Dieu, qui commencera d'abord par eux et les ramènera; et alors la face de Dieu reluira sur eux et ils seront délivrés. Quelle bénédiction, lorsque nous nous étions détournés de Dieu, de pouvoir l'invoquer, lui demandant qu'il nous ramène, et que sa face reluise sur nous de telle manière qu'elle apporte la bénédiction et une délivrance actuelle à son peuple. Le fidèle demande à Dieu de retourner et de visiter sa vigne; toutefois il ne s'attend pas à la restauration de l'état de choses primitif (ce n'est pas la manière de faire de Dieu), mais à l'établissement du rejeton que Dieu a fait devenir fort pour Lui-même. Il en est ainsi de nous maintenant: Nous attendons l'exaltation de Christ, quand même il ne s'agirait que de restaurer en détail les choses où nous avons manqué. Si nous avons failli, il ne nous sied pas d'attendre que Dieu rétablisse les choses sur le même pied qu'auparavant, comme si rien ne s'était passé — ceci ne pourrait pas être à sa gloire — mais nous pouvons nous attendre à ce qu'il intervienne pour montrer sa bonté dans ce qui manifeste sa grâce, et à ce qu'il écoute le cri de son peuple: «Que ta main», s'écrie la foi d'Israël, «soit sur l'homme de ta droite». C'est là qu'ils trouvent leur force et leur sûreté, et qu'ils sont gardés debout. — «Et nous ne nous retirerons point arrière de toi». Il en sera pleinement ainsi d'Israël aux derniers jours, et il en est ainsi de nous en pratique. Sa présence est ce qui nous garde.

Mais la foi cherche encore une autre chose. L'éloignement de Dieu, la recherche de la propre volonté, ont pour résultat l'engourdissement et la mort; aussi, quand ils sont ramenés, ont-ils besoin d'être vivifiés; il faut que cette puissance qui ranime et qui donne la vie, rappelle leur coeur vers Dieu. Alors ils l'invoqueront avec un redoublement de sérieux et une confiance nouvelle: «Vivifie-nous, et nous invoquerons ton nom». Pour Israël ce sera réellement la vie d'entre les morts. C'est plus que la prière qui crie à Dieu dans l'épreuve; c'est le coeur qui, plein de confiance, en appelle à Dieu, après avoir été ramené à Lui. Cette scène prophétique montre évidemment la restauration d'Israël. Dieu ne cache pas maintenant sa face aux siens, mais il l'a cachée à Israël; toutefois les chrétiens peuvent reconnaître ses voies en gouvernement dans leur oeuvre, dans leur service, et dans leur état comme corps. En rapport avec notre sujet, je voudrais ajouter quelques mots sur le retour personnel à Dieu et la repentance, tels que nous les trouvons dans les passages de Jérémie cités plus haut. Ainsi, au chapitre 31: 18, il est dit: «Convertis-moi» ou: ramène-moi «et je serai converti». Nous avons donc en premier lieu l'action de Dieu en grâce, ramenant le pécheur, le convertissant. Ce dernier ne regardait pas à Dieu, il lui avait tourné le dos; et maintenant, de coeur et de volonté, il se retourne vers Lui. La repentance vient après: «Certes, après avoir été converti, je me suis

repenti». — Mon coeur, ayant été tourné vers Dieu et amené dans la lumière, je me mis à l'oeuvre; je jugeai tout, aussi bien l'état de mon coeur que mes voies pendant mon éloignement de lui. Alors, introduit dans la vraie bénédiction, possédant la pensée de Dieu quant au bien, on reste confondu d'avoir pu désirer et poursuivre des choses si vaines et si mauvaises.

L'épître aux Corinthiens nous présente une autre pensée. La conversion que Dieu opère produit la tristesse (2 Corinthiens 7). La première lettre de l'Apôtre avait pénétré, par la puissance de l'Esprit, dans leurs âmes. Ce n'était pas encore le jugement complet de leur état dans la lumière, mais, leur propre volonté étant retenue par l'action divine, il y avait chez eux de l'affliction dans le sentiment qu'ils s'étaient écartés du droit chemin. Alors la conscience commença à agir et non plus la volonté; peut-être le moi y avait-il encore part en quelque mesure. Néanmoins c'était une tristesse selon Dieu, une volonté brisée, un coeur contrit; il y avait le sentiment que l'on avait suivi sa propre volonté et oublié Dieu. Les illusions d'une volonté perverse s'en sont allées, et dès lors commence l'action de la nature divine en nous, résultat du fait que nous avons affaire à Dieu. Cette action n'est pas accompagnée de frayeur lorsqu'elle est bien sentie; il n'y a nulle idée que Dieu veuille nous imputer le péché, ou nous condamner, mais bien la tristesse et l'affliction du coeur à la pensée que l'on a suivi la perversité et les tromperies de sa propre volonté. Cette tristesse produit un jugement du mal bien plus actif et plus décidé, et ce jugement est appelé ici *la repentance*. «La tristesse qui est selon Dieu, opère une repentance à salut dont on n'a pas de regret». Par cette conversion dont nous venons de parler, l'âme ayant été amenée, par l'opération de la grâce de Dieu, à s'affliger pour avoir écouté sa propre volonté, rentre maintenant (ou plutôt entre pour la première fois) sous l'influence naturelle et sous l'action du nouvel homme non contristé. Elle juge avec l'énergie spirituelle tout le mal, comme Dieu le juge en principe. Le sentiment de la culpabilité n'a point disparu, mais, ce qui caractérise cet état c'est le jugement de la faute — le jugement du moi en tant que celui-ci y est impliqué. Le coeur est *pur* du mal, lorsqu'il le juge comme Dieu le fait et s'en sépare comme d'une chose qui lui est extérieure, à laquelle il est étranger. Or ceci est la sainteté. Elle gagne en profondeur à mesure que l'on connaît mieux le *moi*.

Nous en voyons un exemple dans le discours de Pierre au chapitre 2 des Actes. L'apôtre venait de mettre devant leurs yeux le péché du peuple. «Alors ils eurent le coeur saisi de componction et ils dirent à Pierre: Que ferons-nous?» Il n'était plus question de leur volonté qui leur avait dicté ce cri furieux: «Crucifie-le, crucifie-le!» Le péché a accompli son acte et ne peut plus se changer. La folie d'un tel acte se présente à eux, apportant l'angoisse à leurs coeurs. «Que ferons-nous?» Ils sont convertis, ils en sont arrivés à l'affliction et à la tristesse selon Dieu. Que leur dit Pierre? «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés». Ils étaient convertis, saisis de componction en songeant à la folie de leur péché; ils avaient encore à se repentir. Il y a une chose plus grande, plus profonde, plus complète qu'une âme amenée à la lumière; c'est lorsque le nouvel homme exerce son jugement sur ce que le *moi* avait été. Il ne s'agit plus d'une âme convaincue de la

part de Dieu et se soumettant, dans le sentiment de sa culpabilité, à l'effet de Sa grâce et de Sa présence, mais il s'agit d'une âme qui rejette spirituellement, en communion avec Dieu, le mal comme tel, du terrain où le nouvel homme se tient avec Dieu. La contrition et l'humilité de coeur accompagnent cet acte, mais l'âme est rentrée dans sa liberté devant Dieu. Il y a une vraie repentance, du moment que le moi est mis de côté et que la nouvelle nature s'est emparée du jugement et de la volonté et juge librement, comme une chose rejetée, tout ce qui avait séduit la chair et ce en quoi elle prenait plaisir.

Psaume 81

Ce Psaume nous fournit l'occasion de noter quelques principes du gouvernement de Dieu. C'est lorsque l'on a été rétabli dans la bénédiction, que l'on peut considérer les voies merveilleuses de Dieu. Si le peuple avait été fidèle, loin d'être affligé, il aurait joui non seulement de la paix, mais d'une bénédiction actuelle et abondante. Loin de là, il ferma son oreille à Dieu; aussi Dieu les abandonna aux convoitises de leur coeur; ils marchèrent selon leurs propres conseils et tombèrent bientôt au pouvoir de leurs ennemis, toujours plus forts que le peuple de Dieu, lorsque celui-ci descend sur leur terrain. Dieu nous a délivrés. Nous avons été délivrés de l'esclavage et du fardeau du péché. La puissance divine (une puissance qui, tout en se manifestant par ses effets, a néanmoins sa source dans le secret des conseils divins) nous a répondu lorsque, sous le péché, nous étions dans l'angoisse et dans la détresse; et, dès lors, tout en ayant part, en vertu de notre position, à la plénitude de la bénédiction, nous sommes sous la responsabilité quant aux bénédictions présentes que nous avons reçues. «Si tu m'écoutais!» Ce que Dieu veut, c'est la vérité du coeur envers lui, c'est que non seulement l'on évite le mal quand il se rencontre, mais qu'il n'y ait point d'idole dans le coeur, qu'il y ait la vérité dans le coeur vis-à-vis de Dieu. Mais Dieu nous appelle à cela comme étant déjà notre Dieu (nous disons maintenant: Père), qui nous a délivrés et sauvés et qui nous dit (sans doute lorsque nous sommes dans le sentier de l'obéissance): «Ouvre ta bouche et je la remplirai». Nous sommes appelés à élargir nos coeurs pour recevoir la bénédiction. Dieu a de riches, d'abondantes provisions pour nous, et nous engage à ouvrir largement notre bouche. Tout son désir est de la remplir de ses propres richesses, des richesses de bénédictions de la grâce données par sa propre main. Les richesses insondables de Christ nous appartiennent et sont communiquées à nos âmes. Mais hélas! souvent nous ressemblons à Israël: «Mon peuple n'a point écouté ma voix et Israël ne m'a point eu à gré».

Alors, en guise de châtiment, Dieu laisse les siens se nourrir du fruit de leurs propres voies: jugement terrible par lequel on est parfois humilié et amené à sentir l'amertume de la puissance de l'ennemi, et d'autres fois, ce qui est pire, porté à se croire finalement abandonné! Ce cas ne peut guère se présenter, lorsque l'âme a été réellement vidée du «moi» et de la propre justice si subtile dans sa nature. Toutefois les dards enflammés du malin sont terribles pour l'âme. Ce ne sont nullement ici les doutes d'une âme exercée sous la loi, l'incertitude de savoir si Dieu sera pour elle, si elle pourra échapper; mais c'est la frayeur que l'âme éprouve vis-à-vis d'un Dieu qui est contre elle. Tandis que, dans le premier cas, il s'agit du doute légal, dans le second c'est le doute du désespoir produit par Satan. Si le saint marche

fidèlement, il aura sûrement des ennemis, Satan et ses machinations, à combattre, mais c'est de fait le Seigneur qui remporte la victoire sur eux. Ce combat est, après la patience de la foi, la preuve encourageante que le Seigneur est avec nous pendant la course. Nos adversaires sont ceux du Seigneur; avoir conscience de cela est une immense force. Ceux qui s'opposent à nous lorsque nous marchons dans le sentier du Seigneur, sont en tout cas, dans cette mesure, au nombre de ceux qui haïssent l'Eternel. Ils sont trouvés menteurs et vains dans leurs prétentions, tandis que le saint marche en paix par la puissance du Seigneur dans un chemin uni. Celui qui fait la volonté de Dieu demeure à toujours; il est nourri de la moelle du froment, de la connaissance la plus précieuse de Christ; tandis que la douceur de la grâce divine rafraîchit et satisfait le désir de l'Esprit.

Psaumes 82-83

Ces deux Psaumes ne m'offrent pas de remarque particulière en rapport avec l'objet de ces méditations. Au Psaume 82, le lecteur observera que Dieu juge les juges, spécialement ceux qui, en Israël, avaient la loi divine pour les guider. Ils tombent ainsi de la position qu'ils occupaient comme exerçant l'autorité de Dieu sur la terre, dans celle de l'homme responsable, et Dieu se lève pour juger la terre. Dans ce Psaume, Dieu s'occupe de l'iniquité de l'homme envers son semblable et de la différence entre le jugement confié à l'homme et la justice. Le Psaume 83 traite de la manière dont l'homme est coupable d'inimitié active contre Dieu, usant, dans sa haine pour le peuple de Dieu, de ruses, de conspirations, de violence, afin que même leur souvenir soit ôté de la terre (verset 4). Mais ces efforts de l'homme ont pour résultat final que «Jéhovah seul (le Dieu d'Israël) est Souverain sur toute la terre». L'oppression exercée de haut en bas par ceux qui représentent Dieu sur la terre, la rébellion dirigée de bas en haut contre Dieu et se manifestant par la haine envers son peuple terrestre; tels sont les caractères de l'homme et l'objet du jugement de Dieu sur la terre.

Psaume 84

Bien que Dieu soit nécessairement le centre de tous les désirs du nouvel homme, il n'est cependant pas parlé ici, comme au Psaume 63, du désir qui a Dieu comme tel pour objet. Jéhovah est reconnu comme le Dieu vivant, mais comme un Dieu manifesté, en relation avec son peuple. Il n'est pas dit ici: «Mon âme a soif de Dieu», mais: «Eternel des armées, combien sont aimables tes tabernacles!» Ils ne seraient pas aimables si l'Eternel n'y demeurait pas, et si ces tabernacles n'étaient pas à lui. Il s'agit donc ici du bonheur que l'on trouve dans la jouissance d'une relation publique avec Celui qui demeure au milieu de son peuple, et non pas du bonheur abstrait que l'on trouve en Dieu même. Les tabernacles de Dieu sont un lieu de repos pour le cœur; c'est comme l'hirondelle qui a, de la part de Dieu, un nid où elle met ses petits. Et ceci est juste. Le désir de l'âme après Dieu lui-même est la racine et l'essence de la piété personnelle. Le secret de Dieu se trouve là, et l'âme est gardée dans la sainteté de sa présence, et exercée dans cette sainteté devant lui. Mais le vrai refuge de l'âme pieuse est là où Dieu manifeste sa gloire, où il est adoré. «Dans son palais, chacun le glorifie» (Psaumes 29: 9). C'est là que la louange est produite et s'exprime.

Il ne s'agit pas ici des exercices de l'âme, mais d'un coeur pieux débordant (et la chose ne peut avoir lieu que dans le nouvel homme) en actions de grâces et en adoration avec ceux qui sont d'un même sentiment, là où tous adorent, là où il n'y a rien d'autre que la louange; car l'autel de Dieu est le centre des désirs et des épanchements du coeur. Là Dieu se manifeste, là le coeur a trouvé une demeure loin des exercices et des épreuves; aussi comprend-il bien que dans ce lieu on louera Dieu incessamment. Ceux qui y demeurent n'ont rien d'autre à faire. Telle sera la bénédiction dans son parfait accomplissement.

Mais il est encore une autre chose (verset 5 et suivants). dans laquelle on éprouve la bénédiction: je veux parler du chemin, chemin qui conduit au sanctuaire en traversant le monde qui est la vallée des larmes. Celui qui, d'un coeur tranquille, marche en pèlerin vers le repos et la demeure de Dieu, a sa force dans le Seigneur. Aussi est-il appelé bienheureux. Si la demeure de Dieu, le lieu où sa gloire est manifestée et que cette gloire remplit, est l'objet vers lequel tendent tous les désirs du coeur, le chemin qui y conduit sera aussi dans le coeur. Ce chemin peut être rude, il peut conduire par la vallée des larmes, vallée où l'on trouve la croix, mais c'est le chemin qui mène au but et le coeur y est attaché. D'autre part, le coeur se confie en Dieu; Son amour est pour lui la clef de tout; c'est pourquoi il est dit: «Seigneur, par ces choses-là on a la vie et dans toutes ces choses consiste la vie de mon esprit» (Esaïe 38: 16). Elles changent la vallée de larmes en une fontaine et font trouver dans l'affliction les rafraîchissements de la grâce. Car il faut que la volonté soit brisée, que les mouvements de la volonté dans les désirs du coeur soient jugés, pour que la grâce, pour que Dieu lui-même (cette source de joie et de bénédiction) puisse avoir toute sa place. C'est ce que produisent les exercices et les épreuves du désert. La vallée n'est pas appelée la vallée de l'épreuve, mais celle des larmes; car, ce qui produit la fontaine rafraîchissante, ce ne sont pas simplement les faits extérieurs, mais ce sont les exercices du coeur qui en découlent. Christ, l'homme parfait dans ses voies, était aussi un homme de douleurs, et il manifestait et exerçait son amour au milieu des souffrances. Nous avons besoin d'être humiliés et brisés afin de parvenir à cet état, mais c'est précisément ce qui change pour nous la vallée en fontaine. «Par ces choses-là on a la vie, et dans toutes ces choses consiste la vie de l'esprit». Dans la douleur de sa réjection, auprès du puits de Sichar, le Seigneur avait une nourriture à manger que ses disciples ne connaissaient pas.

Mais ce n'est pas tout: il y a des provisions de grâce qui sont directement fournies d'en haut; Dieu envoie en grâce la pluie sur son héritage, pour le rafraîchir lorsqu'il est altéré. La pluie comble les marais (*). Les communications de l'Esprit de Dieu, la révélation de Christ à l'âme, l'amour du Père, tout cela rafraîchit et réjouit le coeur et le détourne du monde pour le remplir de ce qui lui fait considérer le monde comme rien. Le nouvel homme goûte ces joies, et traverse joyeusement la vallée en pensant à ces choses. Il va de force en force. Ce ne sont pas des forces accumulées, et cependant la force est augmentée; mais cet accroissement de force, bien loin d'affaiblir la dépendance de Dieu, en augmente le sentiment. On se connaît mieux et l'on se défie beaucoup plus de soi-même; on est plus simple et l'on a un sentiment plus net que la force appartient à Dieu. Pierre nous en est un exemple. Le Seigneur lui dit:

«Quand une fois tu seras revenu, fortifie tes frères». C'était un cas extrême quant aux moyens employés pour le produire, mais qui nous montre combien le jugement de soi-même et l'école de la dépendance sont le moyen d'avoir la force, parce que la force est réellement en Christ. «Ma puissance s'accomplit dans l'infirmité». Ainsi la force que nous avons et que nous sentons, au point où nous sommes amenés à réaliser la grâce et la présence de Christ, nous pousse plus loin et nous fait avancer dans notre voyage à travers le désert; nous en usons (je ne dis pas que nous l'usons) pour le voyage; nous employons cette force en chemin, mais ce n'est pas la même chose qu'éprouver la jouissance de tirer toute bénédiction de Lui.

(*) Ou plutôt: «La première pluie aussi la comble de bénédictions».

Cela nous conduit à nous rendre mieux compte du besoin que nous avons de Christ, et à une connaissance de nous-mêmes qui est augmentée par les choses que nous traversons. Cette découverte du «moi» n'est cependant pas toujours le résultat d'un jugement que nous formons sur nous-mêmes, mais elle provient du dépouillement du moi, et du déclin de sa puissance trompeuse sur notre coeur, qui nous fait nous abandonner plus simplement à Christ. C'est ainsi que nous avançons graduellement en force; Christ est davantage notre tout, et, si nous tombons en faute, le progrès se montrera en ce que le moi sera positivement jugé et l'âme restaurée. Le résultat sera notre apparition devant Dieu, où le moi n'existera plus, et dans le lieu où il a placé sa bénédiction, et où tous montent pour l'adorer et le glorifier. Même à présent il y a une réalisation partielle de cela, mais la chose ne sera accomplie certainement qu'en gloire, dans la Jérusalem céleste et dans la maison du Père. Mais tout cela produit la supplication, la supplication avec le sentiment de la Majesté divine, mais aussi avec la conscience d'une précieuse relation dans laquelle on se trouve. Il est Jéhovah, le Dieu des armées, mais il est aussi le Dieu de Jacob.

Il y a plus encore. Jusqu'à ce que nous soyons introduits en réalité dans les parvis de Dieu, nous dépendons de cette Majesté et de cette fidélité à son alliance (pour nous, c'est le nom du Père en union avec Christ), mais nous dépendons aussi du fait que Dieu regarde à Christ. C'est notre sauvegarde pour le temps présent et, dans un sens, pour l'éternité. Nous avons de l'assurance, de la confiance, et nous prions parce que Dieu regarde la face de son Oint. Mais cette confiance que nous avons sur le chemin de la vallée de Baca se lie au désir d'être dans Ses parvis. «Regarde notre garant, ô Dieu, repose-toi en lui», «car mieux vaut un jour en tes parvis que mille ailleurs». Mieux vaut se tenir à la porte de la maison de Dieu que jouir de tout ce que les tentes des méchants peuvent offrir, ou du droit d'y habiter. Dieu éclaire de sa glorieuse Majesté, et il protège. Il donnera dans une grâce parfaite qui ne connaît pas d'entraves, tout ce dont nous avons besoin quand nous sommes dans l'épreuve en chemin, tout ce qu'il faut à notre faiblesse, qui possède le privilège de pouvoir compter sur son secours. Et enfin, lorsque nous serons introduits dans la maison avec la capacité d'en jouir, il nous donnera la gloire avec lui-même. Nous pouvons compter sur lui pour toutes choses. Il est bon; il n'épargne aucun bien à ceux qui marchent devant lui. L'âme termine avec cette affirmation bénie: «Bienheureux est l'homme qui se confie en toi». Combien cela est vrai! Rien n'est hors de Sa portée, rien ne peut troubler sa puissance; rien dont son amour ne veuille se charger à

notre place; rien dont sa sagesse ne puisse se servir pour notre bénédiction. Le coeur connaît son amour, et peut y compter; il sait que: «Bienheureux est l'homme qui se confie en lui».

Psaume 85

Le Psaume 85 fait ressortir un principe d'une grande importance pratique; c'est la différence entre le pardon de tout ce qui appartient à notre état précédent, et la bénédiction dans laquelle le croyant est introduit par la jouissance d'une relation avec Dieu. Il s'agit naturellement dans ce Psaume du rétablissement d'Israël dans la jouissance de la bénédiction, dans son pays, événement par lequel seront accomplies les promesses de Jéhovah; mais je ne parlerai ici que de ce qui nous concerne.

Le pardon est reconnu comme étant le fruit de la bonté de Jéhovah, de sa bonté assurée envers son peuple; aussi les fidèles comptent-ils sur une pleine et entière bénédiction; mais cette bénédiction et le pardon sont deux choses distinctes. Il en est de même pour nous: le pardon s'applique à tout ce que nous avons fait, en tant que nous sommes considérés comme appartenant au vieil homme et à ses actions. Nous sommes ramenés, et les fruits du vieil homme sont mis de côté pour toujours par le sacrifice de Christ; nous avons ainsi un pardon complet. Quant à notre état précédent, la colère est passée. Tous nos péchés sont couverts, mais, malgré cela, il reste encore l'éloignement de Dieu et il n'y a pas la jouissance de sa communion. La crainte du jugement et du Juge est passée, mais il n'y a pas la jouissance d'une bénédiction actuelle avec Dieu. Sa faveur qui repose sur ceux avec lesquels il n'a plus rien à débattre, et les communications de cette faveur dans une relation établie selon la nature et la justice divines, tout cela est encore inconnu. Il y a eu de la joie; elle est grande encore, car on se sent pardonné; mais ce pardon s'applique à ce que nous sommes dans la chair, et n'est pas la communion avec Dieu dans une nature qui, parce qu'elle vient de lui, est capable de jouir de lui et n'a de goût pour nul autre. Quoiqu'on ait le pardon, cette distance de Dieu, cette impossibilité de jouir de lui avec une nature nouvelle et divine, se fait sentir à l'âme comme étant proprement la colère. Dans cet état on ne peut parler d'avoir été amené à Dieu, ni de repos, car on ne le trouve que dans la jouissance de sa faveur.

C'est aussi le désir exprimé dans ce Psaume. Les captifs de Jacob avaient été ramenés (*), mais il faut davantage à l'âme du fidèle: il désire être ramené à Dieu et qu'il n'y ait plus pour lui *aucune* colère (**). Cette parole est d'une immense portée; mais, sans elle, il est impossible de trouver le repos, lorsque nous connaissons, au moins en espérance, et l'amour et la communion. Peut-être avons-nous désiré de posséder le sentiment de sa faveur, mais nous ne pouvons l'obtenir ni par des progrès ni par des victoires: on ne l'obtient que par le pardon et par la délivrance, car nous sommes des pécheurs. Mais, lorsque nous avons découvert qu'il y a rédemption et pardon, alors ce n'est plus seulement le besoin de la conscience qui nous pousse à nous approcher, mais ce sont les désirs spirituels du nouvel homme. «Ne veux-tu pas nous faire revivre, afin que ton peuple se réjouisse en toi?» (verset 6). L'âme est vivifiée par la présence de l'Esprit de Dieu et se réjouit en Dieu lui-même. C'est ce que nous trouvons aussi en Romains 5: «Nous avons la paix avec Dieu;... et non seulement cela, mais aussi nous nous glorifions en Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons maintenant obtenu

la réconciliation». «Fais-nous voir ta miséricorde, ô Jéhovah» (car c'est la miséricorde, mais provenant d'un Dieu connu dans sa relation avec son peuple — comme pour nous c'est le Père connu en Christ), «et accorde-nous ta délivrance». L'âme a appris à connaître la grâce, et elle attend la réponse, parce qu'elle espère en la grâce. Ce n'est pas une angoisse légale, mais le désir de connaître Dieu dans sa faveur. «Il parlera de paix... sa délivrance est proche de ceux qui le craignent» (versets 8, 9).

(*) «Tu as ramené *et mis en repos* la captivité de Jacob» (verset 1). Les mots que nous indiquons en italiques doivent être retranchés de notre version ordinaire. Ils détruisent complètement le sens. (Ed.)

(**) Il faut traduire le verset 4 ainsi: «O Dieu de notre délivrance! ramène-nous et réduis à néant la colère que tu as contre nous».

Ceci est de toute importance pour l'âme; elle ne doit pas s'arrêter au pardon qui est sa première et urgente nécessité, mais elle doit comprendre qu'elle est appelée à jouir de Dieu, dans la communion sans nuage d'une nature nouvelle. Cette nature qui est moralement la nature divine trouve nécessairement toutes ses délices en Dieu; seulement, dans notre cas, cette joie dépend de lui et va en augmentant — nous nous glorifions en Dieu. Sans doute, ce sentiment doit être fondé sur la justice, et, comme nous allons le voir sur la justice divine. S'il en était autrement, ce ne serait pas Dieu; mais l'idée présentée ici n'est pas celle d'un règlement de comptes avec un Dieu qui met notre justice en question: il s'agit de jouir de la présence de Dieu, d'être en communion avec lui, selon la perfection dans laquelle nous avons été placés devant lui, de trouver en lui nos délices, dans la nature divine dont nous sommes participants. Voici comment la chose nous est présentée par rapport à Israël: «La bonté et la vérité se sont rencontrées; la justice et la paix se sont entre-baisées». C'est la bonté, car elle est accordée à des pécheurs en pure et souveraine grâce, mais c'est aussi la vérité, car elle accomplit toutes les promesses de Dieu envers Israël. Pour nous, c'est bien plus que la promesse, car au fond il n'y a pas de promesse pour l'Eglise. Toutefois la réalisation de ces vérités est plus frappante dans le cas de l'Eglise, puisque la position de cette dernière en Christ correspond à la position de Christ lui-même. L'Eglise est, devant Dieu, dans la même faveur dans laquelle Christ se trouve comme ressuscité d'entre les morts. La justice semblait être contre le pécheur; elle l'était en effet; mais, en vertu de la justice divine, elle s'allie à la paix pour le pécheur. «La justice et la paix se sont entre-baisées». La paix correspond à la bonté et la justice à la vérité. Ils ont — nous avons — la paix par grâce; mais la justice par la foi en Jésus Christ nous introduit dans la pleine jouissance de la position dans laquelle il se trouve, sinon ce ne serait pas la justice. «La vérité germera de la terre»: en effet, c'est là que toutes les promesses seront accomplies pour Israël. Il n'est pas question de cela pour nous, mais d'être assis dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. Il ne nous est pas dit non plus: «La gloire habitera dans notre pays» (verset 9); non, mais nous sommes par droit et par position dans la gloire de Dieu, en haut; mais dans tous les cas «la justice regarde des cieux» (*) (verset 11). Il ne s'agit ni pour Israël ni pour nous d'une justice qui regarde de la terre pour réclamer la bénédiction du ciel. Dieu a établi la justice dans les cieux mêmes, car Christ s'y trouve. Il y est en vertu de la justice de Dieu. La justice était une justice divine et céleste. Christ ayant glorifié

Dieu, est glorifié auprès de Dieu et en lui: c'est la justice divine. Nos bénédictions célestes aussi bien que les bénédictions terrestres d'Israël en découlent. Au verset 12, nous trouvons en outre des bénédictions conférées d'en haut: tout cela est donc le produit de cette contrée céleste dont les joies et les privilèges nous sont octroyés pour en jouir.

(*) Notez comment ceci met de côté la justice légale qui regarde de la terre vers le ciel.

Le dernier verset a trait proprement à la terre, mais je désire faire ressortir une vérité qui s'y rattache. Le gouvernement actuel de Dieu ne s'applique ni au pardon, ni à la paix, mais à une marche dans la jouissance divine. Nous jouissons de cette précieuse communion en demeurant en Dieu et Dieu en nous, par l'Esprit Saint qui nous a été donné. Si nous le contristons, nous sommes affligés, humiliés, peut-être châtiés. Notre position reste la même, mais la réalisation et la jouissance de cette position dépendent des révélations et de l'action du Saint Esprit en nous, qui dépendent elles-mêmes de notre marche, de notre état, de notre obéissance.

C'est ainsi qu'en Jean 14 et 15, la jouissance des bénédictions et de la faveur divines dépend de la marche du fidèle. Cela doit être, du moment que cette jouissance est le résultat de l'habitation en nous du Saint Esprit: en effet, comment pourrions-nous jouir de la communion en amour, au milieu de pensées vaines ou mauvaises? La présence du Saint Esprit dépend de la justice, autrement dit, de la présence de Christ dans le ciel; et c'est par ce don du Saint Esprit que l'amour de Dieu est répandu dans nos coeurs. Nous demeurons en lui et lui en nous. Mais, lorsqu'il y a du mal la chair est à l'oeuvre, le Saint- Esprit est contristé, la communion est interrompue. Il n'est nullement question de notre relation (elle est établie par la séance de Christ dans le ciel), mais il est question de la jouissance des bénédictions dans lesquelles nous avons été introduits, il s'agit d'avoir communion avec Dieu. Ici toute notre marche avec Dieu entre en ligne de compte, quoique je ne puisse bien marcher que par grâce. Le point sur lequel j'insiste ici c'est qu'il est de toute importance de saisir la différence qui existe entre le pardon (c'est-à-dire la grâce appliquée par l'oeuvre de Christ au péché et à tous les fruits du vieil homme) et notre introduction en lui, en justice, dans la présence et dans la communion de Dieu, là où n'entrent jamais aucun nuage, ni aucune question de péché. Nous pouvons sortir de cette présence, perdre non pas le droit d'y avoir part, mais la jouissance de cette bénédiction dans notre âme, et voir — non pas la paix avec Dieu, — mais la communion détruite; nous pouvons, dis-je, sortir de cette présence, mais jamais aucun nuage de péché ne peut y entrer. Nous sommes aimés comme Christ est aimé. Tout dépend de son oeuvre. Mais le pardon des choses hors desquelles nous avons été retirés, c'est-à-dire l'application de l'oeuvre de Christ à notre responsabilité comme enfants d'Adam selon la chair; voilà une vérité. Une autre vérité, c'est que nous ne sommes pas dans la chair, mais en Christ, dans la jouissance des choses dans lesquelles il est entré, lui, notre vie pour toujours.

Psaume 86

Le Psaume 86, bien simple dans ce qu'il exprime, est néanmoins rempli d'importantes vérités pratiques; car les richesses de la gloire et de la puissance de Dieu y sont mises en

rapport avec la faiblesse d'une âme qui a été amenée à lui. L'âme trouve son centre, non pas en étant capable, dans son état de faiblesse, d'embrasser tout d'abord l'étendue de la gloire, mais en faisant de Dieu son centre; et ainsi elle célèbre Dieu, comptant sur sa puissance et sur la délivrance finale qui l'introduira dans la gloire.

L'âme a quatre titres à l'attention de l'Eternel: le croyant est affligé et misérable il n'est pas d'entre les orgueilleux de la terre il est saint, réellement mis à part pour Dieu; enfin, comme serviteur de Jéhovah, (il s'agit maintenant, comme nous l'avons souvent fait remarquer, du nom du Père et de Christ comme Seigneur) il se confie en lui et crie journellement à lui. Tel est l'état de l'âme du fidèle: il est affligé et saint, c'est-à-dire mis à part pour le Seigneur; il est serviteur; il se confie en Dieu et sa confiance n'est pas inactive, car il crie dans le sentiment de son besoin et de sa dépendance. Se confiant en la bonté de Dieu, l'âme demeure dans cette assurance ainsi que dans la conscience de la majesté du Seigneur, élevé au-dessus de tous ceux qui prétendent à la force. Lui seul est Dieu, lui seul est grand et fait des choses merveilleuses (verset 10). Alors l'âme désire être instruite de la voie de Dieu — elle n'a aucune envie de suivre son propre chemin. La vérité, la parole de Dieu est son guide.

Ici se présente un nouveau besoin: le coeur a la tendance d'être distrait par mille objets, par mille pensées fugitives, aussi demande-t-il au Seigneur de lui donner un seul but: «Unis mon coeur à la crainte de ton nom» (verset 11). Combien nous avons besoin d'avoir un coeur concentré tout entier sur Christ! Là se trouve la puissance; là aussi cette réalisation des choses divines qui transporte nos coeurs dans la scène céleste, qui les met en rapport direct avec les sources divines de la force. Lorsque d'autres pensées nous occupent nous sommes en dehors, dans un autre monde dont il nous faut être délivrés; nous ne sommes plus dans le monde divin et céleste dont nous avons à être des témoins.

La majesté et la gloire du nom de Dieu avaient été vues au verset 9; mais cela n'introduit pas l'âme dans la gloire comme dans sa demeure habituelle. En un sens c'est une chose trop élevée pour nous, et nous le sentons. Que nous sommes petits, et comme nous ne connaissons qu'en partie! mais cela nous engage, quelque pauvres et faibles que nous soyons, à concentrer de plus en plus toutes nos affections sur Dieu. Voilà ce qu'il faut, ce qui satisfait l'âme, ce qui répond à ses besoins. Pleine d'affection, d'adoration reconnaissante, elle est placée par grâce au centre de toute cette gloire. Aussi peut-elle dire: «Seigneur, mon Dieu, je te célébrerai de tout mon coeur». Selon le désir qu'il avait exprimé, le coeur «uni» désormais peut louer Dieu comme il est appelé à le faire, et comme il le fera bientôt en perfection. Nous sommes appelés à comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur, mais il nous faut auparavant avoir été amenés au centre: il faut que Christ habite dans nos coeurs parla foi et que nous soyons enracinés et fondés dans l'amour. Dès lors, le connaissant, nous glorifions son nom pour toujours. Notre petitesse a trouvé dans sa grandeur sa place et sa force. Nous sommes placés, comme je l'ai dit, au centre de la gloire. De là se déroule devant nos yeux la grande délivrance que Dieu a accomplie. Nous comprenons que la grâce suprême en est la seule source. Il ne s'agit pas simplement de reconnaître sa grâce dans l'ordre naturel des choses lorsque tout est en règle, mais il s'agit de la grâce, de la souveraine

grâce, de l'amour divin dans son activité, descendu ici-bas pour nous délivrer des profondeurs du sépulcre. Ceci donne un caractère tout spécial à notre connaissance de Dieu. Nous dépendons entièrement de sa bonté, et cependant notre amour pour lui a un caractère très intime, parce que, par notre misère même, nous apprenons que nous sommes les objets de son amour dont la grandeur infinie nous est ainsi connue. L'âme, se confiant ainsi en Dieu et occupée avant tout de lui pour elle-même, voit s'élever contre elle l'inimitié des gens orgueilleux qui ne craignent point l'Eternel. Elle compte sur l'intervention de Dieu, et c'est une grande preuve de foi; mais sa confiance dans l'amour qui s'est intéressé à elle lui fait demander davantage. Elle se réjouit dans l'attente que Dieu manifestera qu'il est pour elle; or le fait qu'il est pour nous, c'est non seulement la délivrance, mais la satisfaction du cœur. L'âme ne demande pas autre chose; elle désire que Dieu montre par un signe qu'il est pour elle. Cette part assurée de tous ceux qui se confient en Dieu et qui marchent avec lui, le Seigneur, comme nous le voyons au Psaume 22, l'a désirée et ne l'a pas obtenue, lorsqu'il prit la dernière place et s'anéantit pour l'amour de nous; mais en cela même, parfait en amour, il glorifiait le Père, et était ainsi au-dessus de tous. Voilà pourquoi le Père l'aimait, pourquoi comme homme il a été glorifié d'une manière bien plus grande encore, d'une manière souveraine. Au moment suprême il ne fut ni soutenu, ni consolé dans l'épreuve; mais il était le seul qui dût faire cette expérience. Nous nous confions en Dieu et il nous délivre; Christ, parfait d'une manière absolue, a été seul dans cette perfection. Au moins, que le Seigneur nous donne des cœurs unis sans distraction à la crainte de son nom et dans l'amour du Père. Là est notre centre; là nous n'avons rien à craindre des ennemis (Philippiens 1: 27, 28).

Psaume 87

La fondation de Dieu, voilà ce qui rend toutes choses sûres et certaines (*). Ce qui provoque l'intérêt, ce qui affermit le cœur du croyant, ce n'est pas le fait que la cité de Dieu soit fondée sur les saintes montagnes, mais qu'elle repose sur le fondement de Dieu même. Il en est ainsi de nous: «Le solide fondement de Dieu demeure». L'Apôtre prononce ces mots lorsque l'état de l'Eglise était si mauvais que le fidèle était appelé à le juger et à se purifier de beaucoup d'entre ceux qui en faisaient partie. Néanmoins le fondement de Dieu demeure ferme, ainsi que son appel et son héritage dans les saints.

(*) Le terme français présente une équivoque: «*Sa* fondation» se rapporte en effet à Dieu et non pas à Sion. (*Trad.*)

Ce Psaume nous présente une autre considération qui semble bien dure à l'activité selon la chair: la foi attache plus d'importance à la cité de Dieu qu'à tout ce que l'homme a construit. Le point de vue de ce Psaume est essentiellement juif. Lorsque l'Eternel enregistre les peuples, les saints et le Messie lui-même sont comptés comme faisant partie de Sion. Voilà pourquoi des choses glorieuses sont dites de Sion, car il s'agit de la manière dont Dieu considère la cité. Pour nous, cette vérité se présente sous une autre forme, celle de l'Eglise: Christ en fait partie comme étant sa Tête, et non pas comme y étant né. Là sont les sources rafraîchissantes de Dieu. Mais, en pratique, lorsque l'Eglise de Dieu est méprisée, lorsqu'elle est formée de gens qui ne comptent pour rien dans ce monde, nous en vantons-nous parce qu'ils sont riches en

foi et précieux aux yeux de Dieu? ou bien les grandeurs de cette Egypte, de cette Babylone, que Dieu jugera, éclipsent-elles à nos yeux la ville de Dieu? Jugeons-nous selon la pensée de Dieu, ou selon la pensée de l'homme? Les vaines apparences de ce monde ont-elles quelque poids pour nous; ou bien la foi au Seigneur de gloire nous porte-t-elle à estimer hautement les choses que Dieu estime glorieuses? Il a un peuple qu'il enregistre. Est-ce l'esprit du monde, est-ce l'Esprit de Dieu qui nous donne la mesure de ce qui est vil ou précieux? Pesons le langage de l'épître de Jacques. Que nos âmes soient pénétrées de la valeur des choses que Dieu estimera excellentes dans les demeures célestes.

Psaume 88

Au commencement de ce Psaume, Dieu est connu et invoqué, selon son nom révélé, comme l'unique Sauveur (verset 1), et c'est précisément à ce point-là que les exercices dont ce Psaume nous parle amènent l'âme du fidèle: tout ce qui du dehors pèse sur elle contribue à lui faire comprendre que ces choses viennent de la main, et, plus encore, du jugement de Dieu, en sorte que la délivrance ne peut être de sa part qu'un pur acte de souveraineté. «Jéhovah, Dieu de ma délivrance»; telle est la pensée dominante du Psaume.

La condition qui y est décrite est celle d'une affliction présente, au milieu de laquelle la nature ne peut trouver son compte; et l'éloignement de tous les amis et connaissances. Mais ceci n'est que la partie extérieure et négative de la souffrance. Ce qui pèse particulièrement sur l'esprit du fidèle c'est la mort, la mort comme témoignage de la colère de Dieu; et le coeur est amené à reconnaître ce fait, par conviction que le Dieu révélé de la promesse est l'unique Sauveur. La vie du Psalmiste était «venue jusqu'au sépulcre» (verset 3). La fureur de Dieu pesait sur lui (verset 7). Cependant c'est Dieu qu'il invoque. Il s'agissait de la nature dépourvue de ses ressources, de la nature, avec le poids de la mort pesant sur elle, c'est-à-dire avec, sa destruction et sa fin. Or l'introduction de Dieu et de la foi en lui, d'une foi suffisante pour reconnaître que tout dépend de lui, ne font que rendre plus sensible le poids de sa colère. Et, de fait, telle est la mort considérée dans sa vraie portée. Christ la vit ainsi en Gethsémané, quoiqu'il ne pût tenir en tout point le langage de ce Psaume. Une âme convaincue la considère ainsi, lorsque dans son état naturel, comme enfant d'Adam, elle a les yeux ouverts pour reconnaître Dieu.

Toutefois ce Psaume ne va pas au-delà de cette vie, et de sa terminaison selon la nature, en rapport avec le judaïsme. Mais la foi en la révélation de Dieu, qui a fait sentir si profondément à l'âme ce qu'est la mort, en tant que colère de Dieu, porte le coeur à invoquer comme un Sauveur Celui qui a infligé cette colère. Telle est la valeur d'une pareille expérience. Elle nous montre notre véritable état, notre vraie relation selon Dieu avec la nature. Il n'y a aucun moyen d'échapper, car c'est notre état devant Dieu, en vertu de son jugement. Cela fait que nous en avons fini avec le moi, du moment que nous sommes délivrés; que nous connaissons la délivrance comme une grâce souveraine, comme la délivrance de Dieu; et l'âme trouve son repos dans cette révélation. Jusqu'au moment de la délivrance l'âme crie à Dieu; mais, lorsque la délivrance est obtenue, la chair avec tout ce qu'elle est demeure sous la colère, comme une chose jugée. Désormais elle ne pourra plus nous tromper, en sorte que

nous mettions réellement notre confiance en elle; bien que nous puissions oublier pour un moment combien elle est mauvaise et que nous ayons même à veiller et à combattre contre elle. Mais, aux yeux de Dieu, l'état de la chair est toujours tenu comme une chose condamnée et mauvaise. Ce Psaume nous décrit de quelle manière l'âme arrive à reconnaître cela; parfois elle ne l'atteint qu'à son lit de mort. Il ne devrait pas en être ainsi, mais cela explique ce qui a lieu de surprendre souvent chez des personnes pieuses. Il faut que l'âme, pour être affranchie, ait réellement passé par là. Elle est alors sur le terrain du salut de Dieu: dans l'Esprit et non dans la chair.

C'est pour n'avoir pas vu cela que plusieurs ont été conduits à vivre d'expériences et non de Christ. Ils parlent d'un travail du Saint Esprit, ils disent connaître la méchanceté de la chair, la puissance de la loi pour faire mourir, ce qui signifie simplement qu'ils ne les ont pas apprises; autrement ils y seraient morts. Ils vivent dans ce Psaume, mais ils n'ont pas encore appris le salut et l'évangile ils ne savent pas qu'ils sont morts et ressuscités avec Christ. Ils sentent que la mort pèse sur eux, telle que ce Psaume la décrit, comme étant la colère de Dieu, mais ils n'ont pas reçu en eux-mêmes la sentence de mort, en vertu du fait que Christ est mort en grâce, pour eux, de manière à pouvoir se tenir eux-mêmes pour morts et crucifiés avec Christ, néanmoins vivants, toutefois non pas eux, mais Christ vivant en eux, Christ qui a été mort et a entièrement ôté tout ce qui pesait sur eux. Ils se trouvent sous le poids de la colère à cause de ce qu'ils sont par nature, ce qui est parfaitement vrai à sa place; mais ils n'ont pas «apprisi le Christ» et par lui qu'ils ne sont pas dans la chair, mais en Christ qui a tout porté, tout traversé pour eux, en sorte que, maintenant, par lui, ils sont libres dans le nouvel homme en tant que ressuscités en Lui.

Psaume 89

Ce Psaume offre un trait remarquable qu'il est utile de signaler: — la confiance en la fidélité de Dieu, selon la Parole de sa promesse originelle, quand extérieurement tout semble la démentir.

L'attente de l'accomplissement de cette promesse est fondée sur la grâce et, de fait, sur Christ, en qui toutes les grâces promises se concentrent. «J'ai dit: Ta bonté continuera à jamais; tu établiras ta fidélité dans les cieux» (verset 2). L'accomplissement des promesses de Dieu sur la terre sera une source de louanges pour les habitants du ciel. Cependant la fin du Psaume nous parle comme si Dieu avait fait tous les hommes en vain. Triste pensée! — la puissance du mal domine, les hommes en sont les instruments volontaires et le bien n'a d'autre place que l'opprobre et l'affliction. Malgré cela Dieu est invoqué: Qu'il se rappelle la faiblesse de ses saints et leur opprobre. Néanmoins il y a de la confiance, et, quel que puisse être l'état des choses, il a accompli la rédemption, brisé la puissance de l'ennemi; et ne l'a-t-il pas fait d'une manière bien meilleure que pour Israël? Son bras est puissant, sa main droite est élevée, quel que soit leur état. Les cieux et la terre sont à lui, bien que, jusqu'à la venue de Christ, nous ne puissions dire encore: «Possesseur du ciel et de la terre». La justice et le jugement sont les attributs inséparables de son trône. La grâce et la vérité l'annoncent

lorsqu'il s'avance. Cette expression est magnifique. Dieu a un trône, un trône avec le caractère duquel toutes choses doivent s'accorder.

Mais lorsqu'il sort pour agir, la tendre miséricorde et la bonté marchent devant lui; et la vérité fidèle annoncera à son peuple sa présence, lorsqu'il s'avancera. Il agit en grâce et en fidélité, parce que sa volonté est à l'oeuvre et que sa nature est amour. Cependant son trône maintient toujours la justice et le jugement (*). Combien la chose n'a-t-elle pas été visiblement réalisée en Christ! En Israël elle le sera aux derniers jours, mais même alors elle ne pourra l'être que par Lui. Cette connaissance de Dieu donne le sentiment de la bénédiction au milieu de l'affliction: «Oh! que bienheureux est le peuple qui sait ce que c'est que de jeter le cri de réjouissance! Ils marcheront, ô Eternel! à la clarté de ta face; ils s'égaieront tout le jour en ton nom, et se glorifieront de ta justice; parce que tu es la gloire de leur force, et c'est par ta faveur que notre corne s'élèvera». Tout cela est réalisé dans le coeur au milieu des afflictions, en sorte que le fidèle peut être «comme attristé, mais toujours joyeux;» et recevoir ainsi une douce bénédiction. Les tribulations et les difficultés ne font qu'accroître cette bénédiction pour le fidèle, car elles lui font sentir le prix de la fidélité et de la faveur de Dieu, et comprendre que rien ne peut le séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. La révélation de la faveur divine à l'âme remplit de douceur le sentier de l'affliction. Ainsi Christ lui-même fut un homme de douleurs, et cependant il pouvait dire: «Afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux-mêmes».

1 Lisez au verset 14: «La justice et le *jugement* sont la base de ton trône». (Ed.)

Le Psaume insiste ensuite sur la sûreté des promesses en Christ. Les fondements de cette sûreté sont: la grâce, la fidélité, le caractère du trône divin et des agissements divins, l'accomplissement passé de la rédemption, enfin le titre de Dieu et la puissance par laquelle il a brisé le pouvoir hostile du mal; — tout cela nous est donné à connaître par l'Esprit, comme étant l'amour du Père, par le Fils, et nous amène, au milieu de toutes les épreuves, à goûter véritablement de coeur, par la foi, la lumière de la présence de Dieu selon toute la faveur qu'il nous montre en Christ. Dans ce Psaume ces choses sont naturellement exprimées selon le point de vue juif; mais Christ se manifeste à nous comme il ne le fait pas au monde. Le Père et le Fils viennent faire leur demeure chez nous. La joie est déjà notre part; nous comptons sur une entière et finale délivrance.

Psaume 90

Le Psaume 90 nous présente, d'une manière spéciale, le cri d'Israël demandant grâce et désirant ardemment le rétablissement aux derniers jours après sa longue affliction; mais nous trouvons ici des principes dont nous désirons, selon notre habitude, faire l'application pratique. Ce Psaume considère deux points dans le gouvernement de Dieu: la discipline proprement dite, et la grâce qui satisfait à tout. Ces deux points sont fondés sur une autre vérité: Dieu est le seul Dieu immuable; il est le même aujourd'hui, il est le même avant que ce monde, auquel la discipline se rattache, fût créé; le temps qui nous semble si long, n'est rien pour Lui; de plus, il est l'habitation de son peuple, son repos, sa demeure, son asile assuré,

quels qu'aient été ses égarements. Quant au premier homme, d'un seul mot il le met de côté et le rétablit. Ils sont comme l'herbe qui croît et qui se flétrit. Mais bien que cela soit vrai, lorsque nous comparons ensemble Dieu et l'homme, la foi saisit et les voies et les desseins de Dieu dans son activité envers son peuple, dans laquelle Israël ne trouve que la colère, parce qu'il ne connaît pas encore la réconciliation, tandis que nous savons qu'elle est amour, ce qui du reste ne change en rien le fait de cette activité, quand il s'agit de nous en faire l'application.

Premièrement, quant à ses voies, il est dit (verset 11): «Selon ta crainte, ta grande colère». Sa colère n'est pas arbitraire, mais elle est selon la propre nature et le caractère de Dieu. Le craindre, c'est le connaître en vérité, en sorte que l'on applique ce qu'il est au saint jugement de tout ce qui se trouve dans l'âme, afin que rien ne lui déplaise et n'altère la communion avec lui. Or la colère comme discipline, c'est-à-dire le déplaisir de Dieu manifesté dans son gouvernement, est l'expression de ce saint jugement en présence de l'état de l'âme, quand on n'a pas surveillé ce dernier ou que la propre volonté le caractérisait. Ce jugement justifie le caractère de Dieu à l'égard de ce qui, en nous, est opposé à ce caractère. La foi, l'enseignement divin, nous montrent que «sa colère est selon sa crainte». Mais lorsque notre volonté se soumet, notre faiblesse, loin de produire la terreur, ne sera qu'un motif de plus pour invoquer Dieu. Or Dieu reconnaît cette faiblesse; il considère de quoi nous sommes faits, se souvenant que nous ne sommes que poudre. Mais, du moment que nous sentons notre néant et que nous appliquons notre coeur à la sagesse, dont le commencement est la crainte de Jéhovah, Dieu n'est plus obligé d'aggraver cette crainte, en soumettant notre volonté et en corrigeant notre négligence: le coeur prend courage, il devient hardi. Ce n'est pas du raisonnement, mais par la grâce la confiance est rétablie, et le coeur dit: «Jéhovah! retourne-toi; jusques à quand?» (verset 13).

Ces mots, nous l'avons déjà dit souvent, sont le langage de la foi. Dieu se propose de bénir son peuple, et finalement il le bénira; c'est pourquoi, lorsqu'il est dans l'angoisse, sa foi peut dire: Jusques à quand? Le moi n'est point de la foi et la crainte de Dieu doit être produite, mais là où se trouve la foi, elle s'élève de nouveau jusqu'à la certitude de la grâce qu'elle connaît, et dit: Jusques à quand? Remarquez-le, il y a connaissance de la grâce. Les fidèles ne disent pas: «Viens», mais: «Retourne»; non pas comme si Dieu les avait abandonnés (quoique, selon ses voies, la chose soit vraie pour Israël, puisque l'Eternel cache sa face de la maison de Jacob, Esaïe 8: 17), mais nous attendons qu'il se retourne, c'est-à-dire qu'il nous soit donné de jouir de sa faveur et des grâces présentes que nous connaissons. Alors l'âme s'épanouit dans une entière confiance. La foi sait que la pensée de Dieu est de bénir, de donner, par sa faveur, la joie et l'allégresse à son peuple. Elle sait qu'il prend ses délices en son peuple, elle y compte: «Rassasie-nous chaque matin» (verset 14). Quelle parole hardie vis-à-vis de Dieu! Mais c'est de la confiance maintenant; l'âme est restaurée et a retrouvé la jouissance de l'amour, dans lequel Dieu lui-même se réjouit. Cet état est envisagé aussi comme étant durable: «Nous nous réjouirons», disent-ils, «et nous serons joyeux tout le long de nos jours». Pourquoi l'âme n'attendrait-elle pas cela du Dieu de bonté? Pour Israël la chose a peut-être un caractère plutôt extérieur; elle reste vraie pour nous spirituellement. Le fidèle regarde à un Dieu qui

épargne, qui tient compte de l'affliction de son peuple, quoiqu'il ait été forcé de l'infliger. Au chapitre 40 d'Esaië, verset 2, le désir que le fidèle exprime ici, nous est présenté d'une manière admirable et touchante. «Parlez à Jérusalem selon son coeur, et lui criez que son temps marqué est accompli... qu'elle a reçu de la main de l'Eternel le double pour tous ses péchés». Le coeur de l'Eternel a estimé que le châtement nécessaire était double, lorsqu'il le comparait aux péchés de Jérusalem; car la réponse à la foi va toujours au delà de ce que celle-ci a demandé. (Voyez les prières et les réponses du Psaume 132).

Mais la foi, qui regarde aux pensées et aux desseins de Dieu, lorsqu'il bénit, ne s'arrête pas aux bénédictions dont le but est de restaurer ou d'épargner. Dieu, dans son amour, a un but à l'accomplissement duquel il travaille; aussi les fidèles ne disent-ils pas seulement: «Rassasie-nous de ta bonté», mais: «Que ton oeuvre paraisse à tes serviteurs». L'oeuvre de Dieu même amènera la bénédiction; aussi, combien cette dernière sera-t-elle parfaite, lorsqu'elle sera manifestée pour l'honneur et la joie de son peuple!

Il en est de même pour nous; nos âmes ne cherchent pas seulement la grâce qui nous restaure; elles cherchent ensuite l'oeuvre positive de Dieu qui produit la bénédiction, en nous amenant encore plus près de Lui. Il ne s'agit donc jamais pour l'âme du simple relèvement, mais d'être rendue plus capable d'apprécier Dieu, un Dieu qui lui est plus complètement révélé. Cependant nous attendons encore le résultat dans la pleine manifestation de la gloire, lorsque nous connaîtrons comme nous avons été connus. Ce verset 16, qui parle des «enfants», se rapporte littéralement à Israël pendant le millénium, mais nous attendons l'accomplissement parfait de l'oeuvre de Dieu pour nous en résurrection et en gloire, et notre introduction dans la gloire pour y habiter éternellement.

A cette pensée s'en ajoute une autre, bien précieuse aussi: «Et que la beauté (*) de l'Eternel notre Dieu soit sur nous» (verset 17). Ici les Juifs fidèles ne pouvaient guère dans leurs pensées aller au delà du don manifeste de la bénédiction, dispensée par la main de Dieu, et qui les caractérisait comme appartenant à l'Eternel. Mais pour nous, quelle plénitude de bénédiction! Ne serons-nous pas dans la gloire de Christ lui-même? tels que Lui, parés à sa ressemblance, introduits devant notre Dieu et Père, dans le lieu des parfaites délices? Toutefois les bénédictions présentes sont aussi notre part, car nous pouvons être sous le régime de la grâce, «comme des arbres d'aloès que l'Eternel a plantés»; ce qui avait lieu pour Israël lorsqu'il habitait sous ses tentes. (Nombres 24: 6). Or l'Eglise aussi devrait donner, aux yeux des anges, le spectacle de la grâce, de l'ordre et de la beauté, et chaque croyant individuellement devrait être la manifestation de la vie de Jésus. Dans ce cas aussi, les oeuvres de nos mains, sous la faveur divine, sont affermies pour nous.

1 Traduction du verset 17: «Et que la beauté de Jéhovah, notre Dieu, soit sur nous, et affermis pour nous l'oeuvre de nos mains, oui affermis l'oeuvre de nos mains». (Ed.)

Psaume 91

J'ai fait remarquer autre part la structure de ce magnifique Psaume et je n'ai pas beaucoup à en dire ici, car il définit les noms sous lesquels Dieu s'est manifesté, ainsi que les

effets spécifiques de la foi, allant même jusqu'aux choses directement applicables à Christ; c'est pourquoi aussi le principe général ne peut être déduit de ce Psaume ou y être rapporté avec autant de justesse. Ce serait réduire à quelque chose de vague ce qui est à dessein spécifique. Ce Psaume déclare que Jéhovah, comme tel, est Dieu, en sorte que celui qui reconnaît ce nom, se trouve sous les soins d'El-Schaddaï (du Tout-Puissant), pour un accomplissement spécial de promesses terrestres selon les voies de Dieu. Telle n'est pas notre position; celui qui agirait d'après cela se tromperait, quand même une foi générale, et la confiance du coeur fondée sur ce principe, seraient certainement bénies. Ce Psaume ne parle pas des châtiments d'un Père, auxquels se rattache le gouvernement de Dieu.

Ici, aucun mal n'approche de la tente de ceux qui se confient en Jéhovah. Voilà ce qui était pour Asaph un sujet d'étonnement jusqu'à ce qu'il fût entré au sanctuaire du Dieu fort: il voyait les méchants prospérer, tandis que son châtiment revenait tous les matins. Or le résultat certain du fait que l'on reconnaît Jéhovah, c'est d'être abrité de tout mal, lorsque le gouvernement de Dieu intervient. Malgré ce qui vient d'être dit, nous apprenons à connaître ici quelques-uns des caractères de la confiance. Il faut plus que connaître un Dieu Tout-Puissant, qui est au-dessus de toutes choses: il faut connaître le lieu secret où l'on trouve Dieu se révélant lui-même en vérité. La vraie foi connaît ce lieu, et s'y entretient avec Dieu selon la révélation qu'elle a reçue de son nom. Pour nous, ce nom est celui de Christ comme Seigneur et du Père. Ainsi la foi trouve son refuge et sa haute retraite dans la confession de son nom, et, de plus, elle s'y confie: c'est une grande chose, car ni puissance du mal, ni sujet d'angoisse, n'ont le pouvoir d'inquiéter l'âme, si, regardant au Seigneur, on se confie en Lui. La foi reçoit ici la promesse d'une sollicitude protectrice toujours vigilante, et cela reste vrai en dépit de tous les maux extérieurs, qui pourraient survenir. Nous en avons un exemple en [Luc 21: 16-18](#), où le Seigneur dit qu'on ferait mourir quelques-uns d'entre eux, mais que pas un cheveu de leur tête ne périrait; ils étaient tous comptés. La puissance providentielle est tout entière aux mains de Dieu. La foi s'identifie avec les intérêts du peuple de Dieu (verset 9); mais, ce qui a gouverné le coeur, c'est le propre nom du Seigneur, et le vrai nom de Dieu lui est connu; c'est-à-dire, je le répète, la vraie révélation de Dieu lui-même, connue par l'enseignement divin. Pour nous c'est Christ, et le Père en lui. La foi invoque le Seigneur (verset 15). Ce n'est pas seulement une confiance passive, qui a aussi sa place marquée; c'est une foi qui, parce qu'elle se confie en Dieu, aime à converser avec lui et à lui faire part de ses besoins. La présence de Dieu est là pour la foi, ainsi que l'exercice de sa puissance qui s'y rattache, et la chose dans sa véritable application, est aussi vraie maintenant qu'alors, et que pour l'avenir. Sans doute, le chemin est différent, parce que le but, qui est d'introduire un état céleste, est différent. Ce chemin apporte la bénédiction présente, non sans des persécutions, et il reçoit l'assurance d'un salut éternel et céleste.

Psaume 92

Ce Psaume est un chant de louange pour la délivrance finale d'Israël et, comme pour le Psaume précédent, le nom millénial de Jéhovah en est la clef, tandis que les Psaumes suivants traitent de la réintroduction du Fils unique sur la scène. Nous trouvons ici un principe à noter:

L'élévation des méchants a pour résultat final leur destruction. L'homme qui n'est pas instruit par Dieu ne voit pas cela; mais la foi discerne les ennemis du Seigneur dans ses adversaires et dans la puissance du mal qui s'élève, qui l'opprime et obscurcit son horizon. Mais aussi la foi a confiance, quoiqu'elle soit plus éprouvée qu'un autre, car cette puissance du mal lui est très pénible. Si le chrétien doit être entièrement étranger à tout désir personnel de vengeance (et nous avons à nous garder d'un tel sentiment), ne peut-il pas se réjouir en pensant que la terre sera délivrée de la puissance des méchants? Certainement, car il est dit: «Réjouissez-vous, vous les saints, et les apôtres et les prophètes!» (Apocalypse 18: 20). La foi donne un sens très vif du mal, parce que c'est le mal et qu'il est hostile à Dieu, à la bonté, à la vérité; C'est pourquoi elle se réjouit du juste jugement du Seigneur. Mais c'est comme étant l'oeuvre du Seigneur, l'ouvrage de ses mains, qu'elle s'en réjouit, et en cela consiste la perfection. En outre le jugement annonce que le Seigneur est *droit* (verset 15). Il faut, dans l'intervalle, que la foi attende avec patience. Les Psaumes suivants expriment et célèbrent l'arrivée du jugement.

Psaume 93

Nous trouvons dans ce Psaume quelques principes très importants. La puissance, bien qu'elle s'exerce maintenant pour le triomphe du bien, n'est pas une puissance nouvelle. Le trône du Seigneur est établi dès les âges; Lui-même est de toute éternité (verset 2). Nulle invasion du mal n'a pu toucher cela ni l'affaiblir. Cette invasion avait eu lieu. La fureur et la volonté de l'homme s'étaient élevées comme des vagues tumultueuses; mais en vain; l'Eternel qui est dans les lieux élevés est plus puissant. Dieu laisse libre cours à cette rébellion de l'homme; mais, tant que dure la patience, la puissance de l'Ancien des jours est cachée à l'incrédulité, en sorte que l'homme s'imagine avoir tout dans sa main. Mais lorsque le péché s'élève de manière à l'atteindre, Lui, et à provoquer son action, un seul instant suffit pour accomplir les conseils de Dieu en puissance par la destruction des méchants.

Ce n'est pas tout. La foi a quelque chose sur quoi elle s'appuie: les témoignages de Dieu qui sont fort certains (verset 5). On peut compter sur la parole de Dieu comme sur lui-même, non seulement pour la délivrance finale, mais pour être guidés le long du sentier des difficultés. Ce n'est pas tout encore; il y a un caractère qui est une sauvegarde contre l'erreur, et un moyen de discerner et de juger le vrai chemin: «La sainteté convient à ta maison». Oh! combien ces deux principes nous encouragent et illuminent notre route! Combien ils nous fortifient dans la certitude qu'il s'agit de la propre nature de Dieu, et qu'il ne peut en être autrement. Ainsi les témoignages de Dieu et la sainteté de Dieu affermissent et assurent le coeur quant à ce qui est de Dieu. Si les fortes vagues s'élèvent, la puissance de Dieu mettra tout à sa place par le jugement.

J'ai fort peu à dire sur les Psaumes 93 à 101, par rapport à mon sujet actuel, quoiqu'ils soient très frappants. En effet, ils ne traitent pas des exercices du coeur au temps de l'épreuve, mais ils parlent de la puissance, intervenant pour mettre fin à ce temps-là. Ils sont caractérisés par ce début: «L'Eternel règne, — la terre habitable est affermie» (verset 1). Je n'aurai donc que quelques remarques à faire: et d'abord, le résultat de toute cette patience de Dieu en

gouvernement, c'est que l'homme s'élève contre Lui comme les flots de la mer; mais Dieu est plus puissant que l'homme. Sa puissance met fin à tout cela.

Deux grandes vérités accompagnent celle-ci les témoignages de Dieu sont fort certains, et nous pouvons compter à travers tout sur sa Parole. Elle révèle sa nature, son conseil, son caractère. Elle montre les principes selon lesquels il agira — point de paix pour le méchant, mais une certitude infaillible des conseils et de la puissance divines. L'homme peut être comme l'herbe, le péché s'élever comme les fortes vagues de la mer, mais la parole de Jéhovah demeure éternellement, de même que celui qui fait sa volonté. Aussi dans tous les temps nous pouvons prendre cette parole pour règle, quelque sombre que tout paraisse, quelque puissant que soit le mal. Que ce soit Israël ou l'Eglise, l'apostasie ou une profession sans réalité, la persécution ou la prospérité qui séduit, Sa parole est véritable, elle est un guide sûr, répondant à la nature et au caractère de Celui auquel, en définitive, appartient tout pouvoir. Et s'il fût un temps où Celui auquel appartenait tout pouvoir était compté parmi les malfaiteurs, il était néanmoins conduit par cette parole; il s'y soumit, il l'accomplit, et après tout «le jugement retournera à la justice» (Psaumes 94: 15). Nous avons vu jusqu'ici tout ce qui se rapporte au gouvernement actuel et au déploiement futur de la puissance publique de Dieu, au royaume et à la patience, puis au royaume et à la gloire du Seigneur. Mais il y a une seconde chose: Jéhovah a une maison, une demeure. Prenez-la comme son habitation céleste, ou comme son temple où tout parle de sa gloire, ou bien, comme ce qui le remplace, comme l'Eglise, son habitation par l'Esprit; dans tous les cas, une seule chose essentielle la caractérise, parce qu'elle est son habitation. La sainteté convient à sa maison pour toujours (*), la séparation pour Dieu, selon sa propre nature.

(*) Litt.: La sainteté convient à ta maison pour de longs jours.

Ces deux points, la parole de Dieu et la sainteté de sa nature, guident le fidèle dans toutes les circonstances, jusqu'à ce que la puissance intervienne pour le soutenir; parce qu'à travers tous les soulèvements de la puissance du mal, il compte sur Dieu. Dieu, dans sa grâce, a communiqué sa pensée aux hommes, a parlé. Advienne que pourra, sa Parole demeure certaine. Cela est inhérent à sa nature et dépend de sa puissance comme Dieu. S'il parle, il doit, pour ainsi dire, à sa nature d'accomplir. Je ne peux pas croire qu'il soit Dieu, il ne serait pas Dieu, si, lorsqu'il a parlé, sa parole restait sans effet. «Il a dit, et ne le fera-t-il point? il a parlé et ne le ratifiera-t-il point?» (Nombres 23: 19). S'il est Dieu, la vérité et la puissance pour accomplir ne peuvent manquer, sinon il n'est pas Dieu. Ce serait chez lui de l'ignorance, ou quelqu'autre aurait la puissance de l'empêcher d'agir. Ses témoignages sont fort certains. Au milieu du mal c'est une immense, une parfaite consolation, un recours parfait.

Mais l'autre point est tout aussi important, et a autant de droits sur la conscience. S'il est Dieu, la sainteté est nécessaire en tout cas. Ni la vérité la plus élevée, ni la certitude entièrement digne de confiance de la parole divine, ne changeront cette nécessité. Elle met l'homme subjectivement à sa place. Il pourra s'enorgueillir de la vérité, se vanter de la certitude des promesses, comme si Dieu s'était lié lui-même vis-à-vis de l'homme, mais il faut que Dieu soit conséquent avec lui-même; ce qui n'est pas saint, ne peut nullement être de Lui.

Il est suprême, et tout doit se rapporter à Lui, tout doit lui être consacré dans sa présence, et, pour autant qu'il est révélé, tout doit correspondre à ce qu'il est. Ainsi l'homme est tenu en échec et la vraie connaissance de Dieu est donnée. Ce n'est pas une sainteté sans la Parole, ni la connaissance ou l'assurance sans la sainteté. L'Esprit de vérité est l'Esprit Saint; l'Esprit Saint est l'Esprit de vérité.

Notez encore que ces témoignages viennent de Dieu, qu'ils sont la déclaration positive de sa pensée et de sa volonté (non pas une connaissance de Dieu, que l'homme se vante d'atteindre par sa volonté, ni la prétention de l'homme à savoir ce que Dieu doit être, quoique la conscience enseignée par la tradition, souvent pervertie par elle, puisse bien en avoir une certaine conception), ce sont les témoignages positifs de Dieu, de sorte que l'homme doit s'y soumettre tout en étant soutenu par eux. Il ne s'agit ni des raisonnements de l'homme, ni de la conscience de l'homme, mais des témoignages de Dieu, de la révélation active de Dieu par lui-même, de l'émission de sa Parole. Ces témoignages sont reçus simplement par la foi, et comme tels l'âme s'y soumet. Cette soumission caractérise l'âme qui reconnaît Dieu. La puissance viendra en son temps et mettra publiquement tout à sa place. Dans l'intervalle la foi s'appuie sur les témoignages, sur la révélation de Dieu qui soumet l'âme et qui la soutient

Mais, en outre, Dieu a une habitation, une maison. Ceci, comme je l'ai remarqué autre part, est l'un des fruits immenses de la rédemption. Dieu *n'habitait* ni avec l'innocence, ni avec les fidèles; ni avec Adam avant sa chute, ni avec Abraham. L'innocence caractérisait le premier, et la foi, le sentier béni du second. Dieu les *visitait*, montrant à l'un et à l'autre sa condescendance et sa bonté, soit que cette visite fût rendue inutile, soit qu'elle apportât la grâce de Dieu. Mais, lors de la rédemption d'Israël, nous trouvons que Jéhovah avait fait sortir son peuple du pays d'Egypte, afin de pouvoir habiter au milieu d'eux (Exode 29: 45, 46). Ce n'est pas l'innocence qui convient à la maison de Dieu, mais une consécration absolue à Lui, suivant sa nature, lorsque le bien et le mal sont connus. Ce caractère et cette nature se trouvent dans le ciel, mais là, il n'y aura plus besoin de témoignages. L'homme possède la connaissance du bien et du mal, mais dans un état de séparation de Dieu et dans le péché. Mais lorsque Dieu a racheté l'homme pour Lui-même, l'a purifié et délivré, alors il habite avec l'homme, dans l'homme, — en Israël, selon la révélation partielle de lui-même qu'il avait faite alors; dans le fidèle maintenant, par son Esprit, et dans l'Eglise; et cela pour l'éternité, car maintenant cette habitation a lieu selon ce qu'il est en lui-même, pleinement révélé en Christ, et par sa mort. Elle est donc fondée sur un témoignage; car il faut que Dieu se révèle lui-même, et sa rédemption, et ses voies, et ce qu'il est. Ainsi, le Saint Esprit est donné en conséquence de l'exaltation de Christ, après l'accomplissement de la rédemption, et, de fait, en vertu de la réception, par la foi, du témoignage de Dieu. Lorsque Dieu est connu (et non pas seulement la vérité), alors on a la conscience de ce qui lui convient; on trouve ses délices dans Son nom, selon sa propre nature, et cela fournit la preuve non seulement que la vérité est connue, mais avec la vérité Dieu lui-même, — car Christ est la vérité et l'Esprit est la vérité. C'est pourquoi, du moment qu'Israël est racheté, il est parlé de la sainteté de Dieu, et non pas auparavant, car Dieu allait habiter au milieu d'eux après les avoir amenés à lui. Le monde sera établi par la

puissance; mais il s'agit ici de la consécration à Dieu par le témoignage, et de sa propre présence en vertu de la rédemption. Il ne s'agit pas ici de la magnificence et de l'ordre de sa maison (comme nous les trouvons au Psaume 101), mais de l'habitation de ses délices, et de sa nature. (Comparez Psaumes 132: 13, 14).

Psaume 94

Ce Psaume est l'expression de l'attente du jugement et de la vengeance qui mettra le monde en ordre. Mais nous y trouvons aussi la discipline et les consolations du Seigneur, soutenant l'âme dans l'intervalle; et nous allons nous en occuper un moment. Le triomphe des méchants est, pour celui qui croit en Dieu, une pensée pénible et accablante; la puissance du mal est évidente; voilà ce qui affecte maintenant aussi le coeur du fidèle, non pas dans un sens prophétique, mais dans un sens moral. L'aveuglement et l'orgueil de l'homme éloigné de Dieu, pèse sur celui qui, en vertu de la connaissance qu'il a de Dieu, voit que le jour du méchant approche. Nous trouvons aussi la perception distincte que l'on est le peuple de Dieu, dont la faiblesse et l'affliction ne font que fournir l'occasion de l'opprimer. Tels sont les deux motifs évidents, pour juger que cela ne peut pas durer toujours. Celui qui a formé l'oeil voit certainement tout cela. Les pensées de l'homme ne sont que vanité. Deux choses donc sont le fondement de la pensée du fidèle: l'intérêt de Dieu pour son peuple et Sa bonté qui n'oubliera ni le pauvre opprimé, ni le fait même de l'orgueil des méchants.

Mais une autre pensée est introduite: Dieu juge le mal, mais il commence par sa propre maison. Dans les voies qui font souffrir son peuple, on peut reconnaître la main de Dieu aussi bien que celle de l'homme. Le coeur du fidèle s'attache à cette pensée: «Oh! que bienheureux est l'homme que tu châties, ô Jéhovah!» (verset 12). Nous trouvons ici «l'interprète, un d'entre mille», dont il est parlé au livre de Job (Job 33: 2, 3). Dieu, par le châtement, nous enseigne les vérités de sa loi. Dieu, par tout ce courant du mal qui a la haute main, brise la volonté, enseigne la dépendance, sépare non seulement le coeur mais l'esprit, du monde où ce mal règne. Comment pourrait-il y avoir une union avec un monde où l'on voit cette puissance du mal, devant laquelle on recule moralement? L'homme pense qu'il peut traverser le monde à l'amiable, sans participer au mal, mais quoi donc, si le monde lui-même est mauvais, et qu'on le sente tel? Ainsi la méchanceté qui s'élève, qui rejette Dieu, devient son propre remède pour le coeur de celui qui reconnaît Dieu; elle exerce le coeur, le purifie, le transporte hors de la sphère où sa propre volonté est active, lorsque, peut-être, sans en avoir l'intention, mais de fait pratiquement, il cherchait une issue pour la nature. La vie divine lui ayant donné les pensées de Dieu, le coeur rencontre un monde qui ne veut rien de Dieu, et qui s'élève contre Lui: mais en tout cela le fidèle trouve la main de Dieu.

Il y a plus encore: nous trouvons ici, outre la discipline de sa main, l'enseignement intérieur direct par sa Parole qui le révèle Lui-même. Ainsi le mal orgueilleux a pour effet, non seulement de repousser le coeur, mais aussi, lorsque ce dernier est soumis et qu'il a goûté que le Seigneur est bon, de le pousser dans les bras d'un Dieu connu en grâce et par la révélation de Lui-même, de ses voies et de ses desseins. Ainsi la grâce produit elle-même son effet dans le coeur. Le coeur renouvelé est introduit dans sa propre sphère et apprend à

connaître non seulement le caractère nécessaire de Dieu, comme aimant le bien et haïssant le mal, mais encore ses propres voies, le développement de sa grâce et de sa vérité, sa sainteté dans la sphère dans laquelle il révèle ce qu'il est pour ceux qui le connaissent. Ceci est un repos de coeur pour le fidèle, un repos de l'esprit qui cherche le bien et y trouve ses délices. Si le fidèle cherchait à combattre le mal (bien qu'il doive y avoir activité dans le service, selon la volonté de Dieu), si, dis-je, il cherchait à combattre le mal dans le monde (quelque autorisé qu'il soit à désirer que cela ait lieu et à compter sur Dieu pour qu'il triomphe à la fin), il n'y aurait que découragement et accablement; mais lorsque la puissance du mal est arrivée à maturité, l'âme est obligée de prendre sa place là où Dieu et ses voies sont directement révélés, et là, près de l'autel de Dieu (car le culte est produit), elle trouve le repos *jusqu'à ce que...* car elle attend encore que le mal soit ôté, que le pauvre et le misérable soient délivrés, mais elle attend avec patience, apprenant la pensée de Dieu, et elle y trouve son repos, le repos dans ce qui est éternel. Elle participera à l'activité pour le bien, partout où il y a une porte ouverte, mais elle a son repos dans ce qui est proprement de Dieu. L'établissement du bien en puissance aura lieu, cela est certain. Dieu est la sûreté même dans ses voies. Il ne rejettera pas son peuple. Il ne veut pas que le mal domine à toujours.

Il s'agit ici, naturellement, de l'intervention en jugement sur la terre, du jugement retournant à la justice; la puissance et le bien allant ensemble, et non pas la puissance et le mal. Nous possédons des choses meilleures: une révélation céleste pour des fils, une position céleste, et la maison de notre Père devant nous; mais le principe est le même. Le jugement qui était autrefois dans les mains des souverains sacrificateurs et de Pilate, tandis que la justice et la vérité se trouvaient dans la personne bénie de Jésus, retournera aux mains de Celui qui fut jadis le pauvre et l'opprimé; le jugement retournera à la justice. Et si nous qui prenons notre croix, sommes heureux de souffrir, afin de régner avec Lui, il reste vrai que les pensées et les voies, les conseils et la fidélité de Dieu seront accomplis. La grâce céleste et la gloire céleste, avec le repos qui nous reste, seront ajoutées à notre repos d'esprit actuel; mais la justice aussi, puisqu'elle est céleste, aura domination, avec une bénédiction éternelle pour nous qui avons une part avec Celui qui a souffert. L'impossibilité que le mal continue à exercer sa puissance si seulement le Seigneur se montre, est exprimée d'une manière frappante au verset 20.

Remarquez que la puissance du mal est profondément sentie (versets 16, 17). Qu'il en soit ainsi! Cela peut montrer notre faiblesse parfois, mais il est bon qu'elle soit montrée, si la foi est là. Le coeur ne devrait pas s'accoutumer à la puissance du mal; il ne le fera pas s'il est avec Dieu; il y sera sensible, il s'en étonnera, et il dépendra de la restauration divine pour le rencontrer en pensée. C'est ce que Christ a réalisé, mais en perfection, car il n'y avait pas de faute dans ses pensées. Il s'étonnait de leur incrédulité (Marc 6: 6); il les regarda tout à l'entour avec colère, étant attristé de l'endurcissement de leurs coeurs (Marc 3: 5); il a dit: «Jusques à quand serai-je avec vous? jusques à quand vous supporterai-je?» (Marc 9: 19). Puis, non moins prompt de coeur dans l'activité du bien quand il s'agissait d'un besoin, il pouvait dire: «Maintenant mon âme est troublée; et que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure», et puis

encore, le voilà, parfait en soumission et en obéissance, avec le seul désir de glorifier son Père, afin que son Père pût se glorifier lui-même — parfait en toutes choses (Jean 12: 27). Et nous, hélas! si nous ne sommes aidés quelquefois, prompts à loger dans le silence (verset 17), nous aurions bientôt, pour ainsi dire, abandonné la partie, là où Christ, notre Sauveur béni, a senti toutes choses infiniment plus que nous et fut parfait en tout. Mais lorsque, dans le sentiment de notre tendance à faillir, ou bien dans la réalité d'un danger présent, nous nous tournons vers Dieu, son secours est là. C'est une grande grâce. L'instruction est donc pour le repos de l'esprit, mais nous trouvons soutien et secours dans nos voies (versets 12-18). David se fortifiait en Dieu, et dans ce cas qui pourrait faillir? Celui qui est plus puissant que tous, Celui dont la puissance s'accomplit dans l'infirmité, est là pour aider; il est là dans une personne éprouvée, dans un témoin de sa bonté, à l'exemple duquel nous pouvons voir que, même si nous n'avions jamais manqué, nous étions toutefois en danger (verset 18).

Maintenant une autre scène s'ouvre, car Dieu pense à tout pour nous. Si nos esprits travaillent, combien de questions se présentent à nous dans la confusion, dans le labyrinthe du mélange entre le bien et le mal! (verset 19). L'esprit qui jouit de la bonté de Dieu peut éviter cela, et il fait bien, mais la racine et la source de toutes ces questions sont dans les coeurs des hommes et la puissance du mal qui nous entoure les suscite. Ce n'est pas seulement de l'égoïsme, quoique le moi soit toujours le centre de toutes ces questions, mais quand l'esprit est affligé par le mal, on a une multitude de pensées. Certes, je ne dis pas que ce soit bien, c'est le fruit de notre éloignement de Dieu, par lequel le mal est entré dans le monde de Dieu, et de fait, c'est être nous-mêmes au milieu de ce mal. Mais lorsque le coeur et l'esprit vont au delà du mal, ayant la connaissance du bien et du mal, la révélation, quand l'esprit travaille, augmente encore la difficulté et la multitude des pensées, parce que l'esprit voit plus clairement le bien. Pourquoi ce mal, et d'où vient-il? L'esprit voit un autre monde de la puissance de Dieu. Pourquoi donc celui-ci? Il considère un monde qui est au delà et ramène dans celui-ci, sans pouvoir les y réaliser, les pensées de ce monde-là. Il voit la bonté et la puissance et habite pourtant au milieu de l'affliction et du mal. Ces pensées peuvent avoir, et ont souvent un caractère égoïste. C'est alors un principe bas, mais, quoiqu'il en soit, ces pensées ont toujours l'homme pour centre, sont toujours mauvaises, ne sont autre chose que «la multitude de nos pensées». Christ seul a fait exception, lui qui, parfait en amour et en sainteté, a introduit en perfection dans son esprit et dans sa personne, un autre monde dans celui-ci. Mais Dieu a compassion. Je me réfugie en lui par la foi. Cela console et réjouit mon âme. Les spéculations de nos pensées, quand nous connaissons le bien et le mal, soit par l'affliction personnelle, soit par l'activité de l'esprit, ce qui est pire, nous lancent dans ce qui n'est pas l'infini réel, dans l'infini de la spéculation sur ce qui devrait être, ou dans des reproches à Dieu sur ce qu'il est. Tout cela se montre parfois sous l'apparence plus humble de l'étonnement; on reconnaît que cela est trop difficile pour nous; mais c'est un esprit limité, un esprit qui se meut dans la sphère de ce monde, n'ayant, hors de cette sphère, aucunes facultés naturelles, et entrant dans ses pensées et ses spéculations, en relation avec l'infini, avec le bien et le mal. Il a une multitude de pensées, mais pas de repos possible. Dans son état actuel, il n'appartient pas à la sphère dans laquelle il s'est engagé.

De là procède, soit dit en passant, la forme que l'infidélité revêt habituellement de nos jours; ce qu'on nomme le positivisme ou le réalisme. On dit: «Je sais ce que je vois et ce que j'éprouve, peut-être avec les quelques petites conclusions que j'en tire»; et l'on prétend s'arrêter là. En réalité on s'y arrête pas, car on prétend nier tout ce qui est au delà. Cela est évidemment faux, car si l'on ne connaît que ce que l'homme peut connaître de lui-même, on ne peut nier ce qui est au delà, pas plus qu'on ne peut l'affirmer: C'est donc un principe sans consistance; mais il est faux encore sous un autre point de vue. L'esprit n'a aucune certitude, mais il a une multitude de pensées qui dépassent la sphère des facultés naturelles de l'homme, et peuvent décider de ce qui appartient à ces facultés. Il y a une multitude de pensées au dedans de nous. Nous sommes incompetents pour arriver à une conclusion, néanmoins il y a des pensées, suggérées par une chose ou par l'autre, mais le coeur ne trouve point de réponse. Tel est le cas, lorsqu'il n'y a pas d'incrédulité, mais seulement l'activité naturelle du coeur humain. Il n'y aura point de réponse jusqu'à ce que le jugement vienne, jusqu'à ce que «le jugement retourne à la justice».

Dans ce Psaume, l'exercice d'âme dont nous parlons se rapporte plus entièrement au gouvernement de ce monde. A ces pensées, le christianisme, la révélation d'un autre monde, a ajouté mille autres pensées qui surgissent lorsque l'esprit de l'homme travaille. Mais il y a un refuge, une ressource; ce n'est pas de donner à l'esprit l'explication de toutes choses et de le maintenir ainsi dans la folle et inique prétention de juger Dieu; mais c'est d'introduire dans l'âme le bien positif qui est en Dieu; en sorte qu'elle ait la certitude de posséder la bénédiction et la vérité, malgré la multitude des pensées dont elle est incapable de trouver la solution. La conscience est droite quand elle est mise en exercice et qu'elle juge le moi. Mais lorsque, avec notre connaissance affaiblie et obscurcie du bien et du mal, en la nommant conscience, nous prétendons juger Dieu, cette prétention est de faire de notre ignorance et de notre état moral tel quel, la mesure de ce qui est parfait, alors que nous connaissons tout imparfaitement, et Dieu pas du tout. En effet, dans cet état, les hommes se forment un jugement qu'eux-mêmes doivent ensuite reconnaître comme tel.

C'est évidemment juger de tout un système de choses, lorsque, en réalité, nous n'en avons devant nous qu'un bout obscur. Mon raisonnement, ayant pour point de départ un état de choses rempli de mal, je ne puis juger de rien. Dieu n'a pas encore mis les choses en ordre, et je ne suis nullement compétent pour juger même comment cela aura lieu; mais Dieu a introduit le bien, le bien parfait, Lui-même, au milieu du mal. Il m'a fait découvrir le mal en moi, il m'a fait me juger moi-même; avantage moral immense. Seuls, ceux qui se sont jugés ainsi sont droits et sans fraude quant à l'état de leur âme. C'est la conscience honnête et droite, et cela me fait trouver une ressource dans la grâce, une parfaite connaissance de son amour (en Israël, une connaissance relative par le moyen de Ses voies). Alors, dans les détails des exercices subséquents, destinés à produire la connaissance de soi-même et à purifier l'âme, ayant connu l'amour parfait, je puis y avoir recours, et j'ai aussi ce que cet amour m'a révélé et donné, la grâce et la vérité; et cela non pas seulement dans leur révélation extérieure, quelque autorité qu'elles possèdent, mais dans mon âme par le Saint Esprit. «Celui

qui croit au Fils de Dieu, a le témoignage au dedans de lui-même» (1 Jean 5: 10). «Ce que l'oeil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas ouï, et qui n'est pas monté au coeur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment, mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit» (1 Corinthiens 2: 9, 10). Et encore: «Nous nous glorifions en Dieu» (Romains 5: 11). Mais de plus, Dieu agit directement par son Esprit. Son amour est versé dans nos coeurs; nous pouvons compter sur sa fidélité dans cet amour; mais la communion directe avec Lui-même nous élève à une espèce de joie, à une source de joie que les difficultés ni l'affliction ne peuvent troubler. Rien ne nous sépare de son amour; nous sommes plus que vainqueurs dans ce monde; nous avons les joies d'un autre monde, des consolations divines à travers les épreuves que nous avons à porter, et en présence du mal qui nous assiège: la puissance du mal nous pousse vers notre retraite, vers notre joie en Celui qui reste toujours le même, et que nous apprenons à mieux connaître. Le jugement mettra fin à la scène dans laquelle il me faut être affligé.

Psaumes 95-101

Je ne m'arrête pas sur ces Psaumes, parce qu'ils parlent de la venue même du Seigneur en jugement, et ne traitent pas des exercices du coeur qui attend cette venue. Le Psaume 95 appelle les Juifs, et le Psaume 96, les Gentils, à être prêts pour aller à sa rencontre; au Psaume 97, il arrive dans les nuées; au Psaume 98, il a accompli la délivrance; au Psaume 99, il a établi son siège à Jérusalem entre les chérubins. Le Psaume 100 appelle les gentils à partager la joie d'Israël et à rendre culte. Le Psaume 101 nous donne les principes d'après lesquels le roi de Jéhovah gouvernera la terre.

Psaume 102

Le Psaume 102 est l'un des plus profondément intéressants de tout le livre, mais je bornerai mes remarques à ce qui suit. Ce Psaume s'applique spécialement au Seigneur Jésus, quelles que puissent être les circonstances ou l'affliction individuelle qui ont fourni l'occasion de le composer. La citation qui en est faite au premier chapitre de l'épître aux Hébreux ne laisse aucun doute à ce sujet, et lui donne une profondeur d'intérêt qu'à peine un autre Psaume peut égaler. Il montre comment la nature divine, éternelle du Seigneur, résout la difficulté d'un Messie qui a été retranché, alors que Sion doit être restaurée plus tard. Mais ceci donne une profondeur et un caractère tout particuliers à la douleur poignante de ses afflictions. Ce n'est pas un résultat glorieux en bénédiction, la conséquence d'une oeuvre unique dans sa nature et dans sa valeur, ce n'est pas non plus le jugement qui suit le rejet du Messie, mais c'est la vérité éternelle de la nature divine du Seigneur, rencontrant la réalité de ses afflictions, même jusqu'à la mort. C'est donc principalement Sa personne qui est l'objet spécial de ce Psaume et qui lui donne un intérêt particulier. Mais, quoique nous y trouvions la sécurité des enfants de ses serviteurs, il ne nous offre pas proprement d'instruction sur le gouvernement de Dieu, lors même que le fondement de tout cela soit en grâce. Les Psaumes suivants (103-106) qui terminent ce livre, ne nous apportent pas non plus beaucoup d'enseignement sur ce sujet. L'Esprit considère ce que Dieu est toujours pour la foi, mais en rapport avec la délivrance future, introduite par la venue du Seigneur.

Toutefois la puissance du bien qui sera manifestée en mettant toutes choses en ordre, et que la foi considère comme prête à intervenir, est réalisée, par cette foi, comme appartenant à Celui qu'elle connaît déjà. Ainsi la foi se repose sur cette puissance comme étant le caractère de Dieu; elle se repose sur Dieu comme portant ce caractère de puissance, quoique les résultats de cette dernière ne soient pas encore produits, et elle revêt les choses présentes de cette connaissance de Dieu, bien que le mal soit encore ici-bas. La foi considère le monde comme le déploiement de la puissance et de la sagesse, sous un gouvernement de bonté, Dieu étant connu, quoique le mal ne soit pas encore finalement aboli, et que les résultats de la bonté ne soient pas encore produits. Mais Celui qui gouverne est bon. Or cela est connu par ceux qui ont péché contre Lui, connu pour eux-mêmes et en eux-mêmes; et c'est cette connaissance de Dieu qui rend l'âme capable de voir la sagesse et la bonté en toutes choses, quoique les effets du péché soient encore présents.

Ce principe est très important: je parle de discerner Dieu et le bien au milieu de la scène de péché dans laquelle nous vivons. Il est vrai qu'un Juif pieux qui n'aurait pas vu Jésus rejeté, qui ne connaîtrait pas la croix, ne pourrait connaître le mal comme nous; cependant il le connaîtrait en partie; et la foi qui attend une délivrance finale, non encore venue, introduit Dieu, ainsi connu, sur la scène que la foi devra traverser. Dieu qui, au milieu du mal, n'a rien laissé échapper de sa main, Dieu a souverainement ordonné toutes choses au milieu de ce mal, quoique ce dernier ne vienne pas de Lui; dans le jugement, il s'est souvenu de la miséricorde. Et lorsque l'esclavage de la corruption entra dans ce monde, Lui qui avait fait toutes choses très bonnes, a tenu les rênes et a tout ordonné très sagement, malgré tous les témoignages qui puissent rester du mal, de la misère et de la mort. Nous sommes sous leur esclavage jusqu'à ce que nous soyons divinement délivrés, mais Dieu n'a jamais été sous cette servitude, il n'y sera jamais. Il veut que nous sachions que toute la création soupire et que, dès qu'Il régnera, la délivrance viendra; mais que le Créateur qui fit toutes choses très bonnes, gouverne et conduit tout maintenant. «Ses compassions sont au-dessus de toutes ses oeuvres» (Psaumes 145: 9). Maintenant la foi regarde au delà du mal qu'elle ressent, elle ne désire pas y être insensible, mais ses yeux s'attachent sur Celui qui est au-dessus du mal et qui peut introduire sa bonté, même au milieu de la scène actuelle. Elle discerne le rôle qu'Il y joue, et reconnaît même ce rôle comme étant supérieur à tout le mal. Il ne s'agit pas ici de jouissance naturelle de la création (quoique toutes les créatures comme telles soient bonnes et aimables), car cette jouissance peut être une complète déception à l'égard de soi-même, et un aveuglement complet à l'égard du mal; mais c'est la foi atteignant la bonté par-dessus le mal, et introduisant cette bonté dans la jouissance qu'elle a de Dieu dans la créature.

Je le répète: Israël ne pourrait pas connaître le péché comme nous le connaissons; mais, d'un autre côté, il ne pourrait pas avoir connu la rédemption effectuée et la réconciliation future comme nous, qui pouvons ainsi introduire Dieu maintenant d'une manière plus complète. Tel est le caractère général des Psaumes 103, 104 et 105. Ils contemplent, mais par la foi, la délivrance finale d'Israël; et ils considèrent la création, non pas dans sa perfection

abstraite, mais Dieu en elle; et voient, en outre, l'histoire d'Israël comme une série de chutes, mais la miséricorde et la bonté de Dieu qui s'élèvent au-dessus.

Psaume 103

C'est ainsi que le Psaume 103 reconnaît le pardon et la guérison, espère, par la foi, en la délivrance et en la grâce qui sont réservées à Israël, et connaît Dieu selon cette grâce et cette délivrance, tout en voyant dans l'intervalle sa patience et sa bonté appliquées à son gouvernement. Il est tardif à la colère et abondant en grâce. S'agit-il du péché, nous savons sur quel fondement parfait tout est établi, mais notre Psaume célèbre l'effet de cette oeuvre dans le gouvernement d'Israël; toutefois pour tous les temps, Dieu est connu selon cette connaissance qu'il a donnée de Lui à la croix. C'est pourquoi il ne s'agit pas ici d'une bonté vague, avec laquelle on cherche à se tromper soi-même, mais le mal est reconnu tandis que Dieu est connu dans sa bonté. Voilà ce qui devrait caractériser nos voies et nos pensées. Non pas qu'il ne nous faille pas avoir à faire avec le mal, car si nous regardons au-dessous de la surface, nous le rencontrons partout: mais je devrais m'en être occupé de telle manière avec Dieu, que je ramène Dieu avec moi, selon le caractère dans lequel je l'ai trouvé, c'est-à-dire comme étant au-dessus de tout mal. Mes pieds devraient être chaussés de la préparation de l'Évangile de paix.

Psaume 104

Le Psaume 104 envisage la création sous le même aspect. Le dernier verset montre le jugement qui nettoie le monde du mal, et la puissance souveraine de Dieu est reconnue. Mais l'esprit est capable d'introduire la bonté au milieu de tout ce qu'il voit. Toutefois ce Psaume ne va pas au delà d'une création en chute.

Psaume 105

Le Psaume 105 récapitule les voies spéciales de Dieu envers Israël aux temps passés. La délivrance actuelle par le moyen du jugement se trouve aussi mentionnée ici, mais elle est considérée comme étant Sa fidélité à sa promesse et à sa grâce. Ici, la manifestation présente de la bonté réveille le souvenir de toutes les voies de Dieu. Tel il est, tel il a toujours été.

Psaume 106

Le Psaume 106 considère l'autre côté du tableau, et montre les voies de l'homme qui, au milieu de toutes les interventions de Dieu en bonté, après la première joie de la délivrance, est retourné à sa propre méchanceté et à ses voies impies. Cependant l'oreille de Dieu restait toujours ouverte, Il s'est souvenu de sa promesse, il s'est repenti selon la multitude de ses gratuités, de manière à produire finalement la louange et les actions de grâces à son nom. Le Psaume précédent nous a montré ce que Dieu était dans ses propres voies, celui-ci montre qu'il est finalement au-dessus du mal, en accomplissant sa miséricorde et ses promesses, après que les hommes s'étaient montrés ce qu'ils sont. Dieu est bon en Lui-même, Dieu est bon au milieu du mal, non pas comme permettant le mal, mais comme se faisant connaître par ses propres voies de miséricorde! Or, Dieu étant ainsi connu par le coeur, ce dernier passe

au milieu des circonstances présentes selon cette connaissance qu'il a de Lui. Mais pour faire cela avec conséquence et constamment, il faut non seulement que le coeur connaisse Dieu, mais qu'il vive habituellement avec Lui. Ainsi se termine le quatrième Livre des Psaumes.

Livre 5

Psaume 107

Le dernier livre des Psaumes nous présente, outre les nombreux cantiques de louanges qu'il contient, toutes les circonstances morales d'Israël, lors de son retour à la bénédiction. Le premier de ces Psaumes imprime son caractère au livre tout entier. Il considère les fidèles comme rassemblés et de retour, tout en retraçant les scènes diverses qu'ils peuvent avoir traversées, même depuis leur entrée dans le pays, et montrant les voies de Dieu qui se sont exercées là envers eux. C'est la description d'angoisses et d'épreuves, au milieu desquelles les misérables ont crié à l'Eternel qui a répondu et qui est intervenu en faveur de l'âme exercée et ballottée par l'orage; aussi les hommes sont-ils exhortés à reconnaître et à louer l'Eternel.

Au premier plan nous rencontrons cette précieuse vérité: «Sa bonté demeure à jamais».

L'amour et la bonté immuables de Dieu sont célébrés tout le long de l'histoire d'Israël, depuis la première chute, évidente et démontrée, de ce peuple. L'homme a manqué, la grâce de Dieu envers son peuple ne manque jamais. Les rachetés et ceux qu'il a rassemblés sont appelés à rendre témoignage de cette vérité. Etrangers et pèlerins, sans lieu de repos, sans patrie, assaillis par la soif et la faim, leur âme défaillant au dedans d'eux, ils ont crié à l'Eternel qui les a conduits par le droit chemin là où leurs pieds et leur coeur ont trouvé du repos.

Deux caractères sont attribués à l'âme qui se trouve dans cette condition (verset 9): Elle est altérée et affamée. C'est le désir et le besoin, mais tous deux apportés devant le Seigneur, et voilà la miséricorde. Il ne s'agit pas ici de saints désirs, mais c'est Dieu répondant aux besoins. L'âme fatiguée et épuisée a des besoins, mais ceux-ci se changent en un cri vers le Seigneur. Certainement la miséricorde se trouve par devers lui. Il en serait ainsi, quand même l'affliction et la détresse seraient le châtement des affligés et le fruit de leur rébellion; mais ici, quand le coeur se tourne vers le Seigneur, la grâce le rencontre et la délivrance en est la suite. Les portes d'airain, les verrous de fer qui retenaient ces hommes captifs, sont brisés, alors que l'iniquité et la folie par lesquelles ils avaient abandonné le Seigneur avaient amené tout cela sur eux. Il envoie sa parole afin de les guérir et ainsi de les délivrer. Lorsque les hommes, aventureux, bravant les dangers, étaient à bout de ressources au milieu de la mer tempétueuse qui ne leur offrait pas où prendre pied, le Seigneur intervient en leur faveur, apaise les flots, et les conduit au port qu'ils désiraient (verset 30). Dans l'endroit même de l'habitation de son peuple, dans l'endroit des promesses, son gouvernement direct intervient. Par le jugement, les fleuves sont réduits en déserts, la terre fertile en terre salée; mais il réduit le désert en des étangs d'eaux; il juge l'iniquité et fait miséricorde à l'âme en détresse; il rassasie les affamés qui comptent sur lui. Mais insoucieux et enorgueillis dans cette position même, il faut qu'ils soient humiliés. Il répand le mépris sur les princes, mais il met en sûreté

en un lieu élevé le pauvre, hors de l'affliction (verset 40). Ce n'est pas l'ordre d'un monde béni de Dieu, dans lequel il n'y a pas de mal; c'est le gouvernement de Dieu là où le mal se trouve; d'un Dieu qui domine le mal pour accomplir les desseins de son propre gouvernement, pour rabaisser la fierté de l'homme, pour consoler et encourager les pauvres en esprit qui regardent à lui, ne se confiant ni dans l'orgueil ni dans la force de l'homme, et ne voulant se reposer que sur le Seigneur. Même dans tous les chemins où leur volonté, et jusqu'à leurs péchés, les ont conduits, du moment qu'on regarde à lui, on rencontre sa grâce et sa bonté.

Dieu s'occupe ainsi du coeur, employant l'état des choses et les voies de l'homme comme moyens pour se faire connaître lui-même à l'âme. Les hommes droits voient cela et s'en réjouissent. Oh! que cela est vrai! et combien plus encore lorsqu'on verra le fruit de la bonté du Seigneur envers l'humble coeur dans l'attente, qui avait placé sa confiance en Lui! A la fin le mal sera anéanti, mais dans l'intervalle, pendant le voyage, le Seigneur nous rencontre et nous console, justifiant ainsi le chemin d'un humble coeur; et quiconque est sage et prend garde à ces choses, verra, comprendra les bontés de l'Eternel; elles rempliront son coeur de joie et d'allégresse, malgré l'activité, les prétentions, les succès apparents de la volonté de l'homme. Que le Seigneur nous enseigne à marcher humblement et sans bruit devant lui, laissant à sa bonne main le soin des résultats. C'est difficile parfois, mais sage toujours. Il est pénible sans doute de voir prospérer le méchant et l'iniquité; le monde est rempli de mal; mais Dieu travaille au milieu de cet état de choses et ses voies produiront enfin la bénédiction, ainsi que le fruit de sa bonté et de sa juste puissance.

Psaume 108

Ce Psaume ne me fournira qu'une ou deux courtes remarques, mais sur un sujet d'une grande beauté. Nous trouvons ici une grande confiance, et, comme toujours, de la miséricorde pour l'âme qui se connaît elle-même et qui se présente en vérité devant Dieu. Mais le moyen de sa délivrance et de sa bénédiction, c'est que Dieu soit exalté. Cette exaltation sera donc nécessairement sainte et juste. «O Dieu! élève-toi sur les cieux, et que ta gloire soit sur toute la terre, afin que ceux que tu aimes soient délivrés» (versets 5, 6). C'est une pensée bénie, et une vérité que la foi doit saisir maintenant, même dans le temps de l'épreuve, que notre bénédiction et la gloire de Dieu ne font qu'un tout; seulement il nous faut mettre sa gloire en première ligne. C'est le principe même de l'intégrité de l'âme, et la bénédiction la plus élevée. «Celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé», dit le Seigneur, «celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui» (Jean 7: 18). Et autre part encore: «Que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure... Père, glorifie ton nom» (Jean 12: 27). Puis viennent ces paroles: «Moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même» (Jean 12: 32). Ainsi, au milieu de l'épreuve, et même du mal, la foi identifie la gloire de Dieu avec son peuple. «Les Cananéens l'entendront... Que feras-tu à ton grand nom?» (Josué 7: 9).

Par la même raison le mal ne peut pas être épargné quand nous sommes au milieu du peuple de Dieu, et lorsque Dieu a été publiquement déshonoré, cette injonction en est la conséquence: «Que chacun de vous tue son frère, son ami et son voisin» (Exode 32: 27). En un mot, la foi identifie la gloire et l'exaltation de Dieu avec son peuple, mais elle donne à Dieu

le premier rang. Dans notre Psaume, c'est en bénédiction, aussi nous y trouvons cette remarquable réponse de Dieu: «Je me réjouirai» (verset 7). Il trouve sa joie et ses délices dans la bénédiction de son peuple. Il se réjouit en leur faisant du bien, en délivrant ses bien-aimés, en usant de sa puissance pour écarter le mal qui les oppressait, et pour les mettre en possession de ce qui leur appartient comme don de sa grâce. Quelle que soit la force de leurs adversaires, il accomplira la bénédiction des siens. La ville munie ne peut pas tenir devant lui. Et quand même, par leur propre faute, son secours leur avait été refusé (Israël, comme nous le savons, avait été rejeté pour longtemps), lorsque viendra le temps déterminé pour la bénédiction des humbles, il déploiera la puissance nécessaire pour tout accomplir. Il donne la force à son peuple, et son propre pouvoir les délivre. Ils ont appris que sa puissance seule a de la valeur et de l'efficace.

Psaume 109

Ce Psaume nous présente le jugement de Juda, et celui des Juifs, compagnons de l'antichrist aux derniers jours: si l'enseignement qu'il renferme ne traite pas beaucoup d'expériences, nous y trouvons cependant un témoignage de la plus grande solennité. Et d'abord le motif pour être secouru: «Agis avec moi en ta gratuité! pour l'amour de ton nom, et parce que ta miséricorde est tendre, délivre-moi» (verset 21). La nature et la gloire de Dieu sont à la source de toutes ses voies, et lorsque le coeur s'est emparé de cette vérité, il voit la délivrance comme réponse, car Dieu ne peut être en désaccord avec lui-même.

Mais, pour trouver cette réponse, il faut que le coeur soit amené à une condition qui corresponde à ce nom, c'est-à-dire à l'humilité, au jugement du mal en nous, et ainsi à l'intégrité et à la dépendance. Il se peut que Dieu nous éprouve à fond pour manifester le brisement de la volonté et le produire, et pour que le coeur, entièrement soumis, s'en remette à lui de toutes choses. Quant à Christ, toutes ces épreuves n'eurent pour résultat que de faire ressortir son entière perfection; en nous, elles produisent l'intégrité et la dépendance. En lui, toute cette affliction venait absolument de la main de Dieu, c'est-à-dire qu'elle ne trouvait aucun motif en lui-même. Or ce privilège de recevoir tout de sa main nous est aussi accordé par grâce, et même si nous avons donné occasion à l'affliction par notre propre volonté ou par le mal, Dieu s'en sert en discipline; puis, lorsqu'il a accompli son oeuvre, il établit ses saints dans la bénédiction, à la confusion des adversaires, forcés ainsi de reconnaître sa main, alors que, triomphants dans le mal, ils ne pensaient qu'à triompher du juste. Mais, contre leur attente, ils se sont rencontrés avec Dieu, car l'affliction faisait partie de ses voies envers son peuple; et ce gouvernement de Dieu peut continuer ainsi à notre égard, parce que la rédemption est complète. Cette affliction, dans le cas de Christ, n'était que la pure haine de l'homme contre le bien parfait, et il la subissait pour nous. «Pour son amour ils ont été ses ennemis» (verset 4). Mais ces hommes qui aiment le mal sont «continuellement devant l'Eternel» (verset 15) le moment de manifester cela lui appartient pour nous, ce sera lorsque son oeuvre pour subjuguier notre volonté, et nous enseigner une sainte dépendance sera complète; cela eut lieu en Christ, lorsque sa dépendance ayant été pleinement manifestée, Dieu fut pleinement glorifié.

Psaume 110

Je n'ai qu'une remarque à faire sur ce Psaume qui traite de la glorification du Christ à la droite de Dieu. Le dernier verset nous montre la perfection du Seigneur dans cet esprit de dépendance qui a caractérisé sa course terrestre, et c'est aussi le chemin où ceux qui marchent dans le nouvel homme ont à le suivre. Heureux des rafraîchissements que Dieu fournit, n'en ayant pas d'autres, et les recevant comme nous les trouvons, c'est-à-dire comme Dieu lui-même les donne le long du chemin, — tel est l'esprit de l'humble dépendance.

Psaume 111

Dans la plupart des Psaumes de ce dernier livre, il est tellement question de l'intervention du jugement et de la puissance, que les instructions en vue des épreuves du voyage sont un peu reportées à l'arrière plan. C'est ce que nous trouvons dans ce Psaume-ci. Il entonne, par anticipation sans doute, son Alléluia sur les oeuvres de Dieu. Seulement il faut remarquer que ces oeuvres de délivrance sont toujours conformes à la vérité du caractère de Dieu, qu'elles sont fondées sur cette vérité et la confirment. Les oeuvres de ses mains sont vérité et jugement. En elles tous ses commandements sont démontrés sûrs et véritables. Ils restent debout à perpétuité et pour toujours, étant faits avec vérité et droiture (versets 7, 8). Aussi, pour jouir du fruit de ses oeuvres, il nous faut marcher selon les voies du Seigneur, comptant sur la certitude de sa promesse, et, s'il tarde, nous attendre à lui. Mais, comme nous l'avons toujours vu, dans ses oeuvres sont trouvées et senties la miséricorde et la compassion envers nous. Notre délivrance est le fruit de la bonté souveraine. C'est pourquoi la crainte de Jéhovah est le commencement de la sagesse; l'obéissance nous conduit à l'intelligence. Etant dans le chemin de Dieu, la lumière c'est la vérité dans ce chemin, c'est d'être en accord avec ce dernier.

Vous ne pouvez séparer la vraie connaissance des choses divines d'avec la piété. La nouvelle nature pieuse, obéissante, qui par grâce dépend de Dieu, peut seule désirer ou comprendre ces choses. «Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu» (Jean 7: 17). C'est pourquoi, dans le chemin de l'obéissance, on trouve toujours davantage, à mesure qu'on réalise la lumière en étant soumis à Dieu et dépendant de lui, car la lumière et le chemin de la nouvelle nature ne sont qu'un; aussi est-il dit: «La vérité selon qu'elle est en Jésus, c'est-à-dire d'avoir dépouillé le vieil homme, et d'avoir revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité» (Ephésiens 4: 21-24), et encore: «Nous sommes renouvelés en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés» (Colossiens 3: 10). Dans ce chemin, nous avons à marcher par la foi, jusqu'à ce que la puissance intervienne. Pour Israël, ce chemin de l'obéissance avait plutôt un caractère légal, mais le principe reste toujours vrai, parce que la vraie connaissance est la connaissance de Dieu. Il est impossible de séparer la vraie connaissance d'un état qui reconnaît Dieu pour ce qu'il est, c'est-à-dire de l'obéissance et de la dépendance.

Psaume 112

J'omets intentionnellement les promesses de bénédiction temporelle; elles s'appliquent directement au peuple et au système juifs, et si ces derniers Psaumes en font une mention spéciale, c'est qu'ils nous présentent la bénédiction comme venant d'être introduite par le jugement. Néanmoins nous y trouvons quelques principes dignes d'attention, car ces Psaumes insistent en particulier sur la sagesse qui consiste à agir dans l'obéissance à travers le chemin de l'épreuve. Il y avait bien des raisons, et il y en a toujours, pour dire que la fidélité était tout simplement une folie et la ruine pour les fidèles; mais Dieu les avertit, et le chemin de la sagesse consiste à l'écouter. Les résultats de ce chemin demeurent, alors que les méchants disparaissent. La génération des hommes droits sera bénie. Sa justice demeure à perpétuité. Sans doute les ténèbres semblent envelopper le juste, mais là même, la lumière se lève pour lui. Il nous faut apprendre à nous confier en Dieu: la bénédiction est assurée à celui qui obéit. Mais cette marche avec Dieu, la paix du coeur et l'intelligence de la bonté, rendent l'âme miséricordieuse, pleine de compassion pour d'autres, et en même temps intègre à leur égard. La recherche de soi-même n'est pas le principe qui gouverne le fidèle. Il est miséricordieux, libéral, il n'y a pas chez lui la promptitude de la propre volonté. Il conduit et maintient ses affaires dans la crainte de Dieu; il n'use pas de légèreté, en sorte que son «oui» soit «non». Guidé par Dieu dans ses entreprises, il poursuit son chemin jusqu'au bout, parce que telle est la volonté du Seigneur, et il le fait avec la force et la fermeté que donne la conscience d'accomplir cette volonté. Or cela est important pour le chemin des saints, car c'est un témoignage que Dieu s'y trouve et que sa pensée est le guide de notre marche. Dieu demeure; celui qui fait la volonté de Dieu demeure aussi.

De plus, lorsque la puissance du mal est à l'oeuvre, le croyant n'est pas ébranlé. Au milieu d'exercices de coeur, et du mal moral, il était avec Dieu. Sa volonté était pour le fidèle la chose unique, essentielle. Il regardait à Lui comme à celui dont la volonté a tout ordonné, et considérait Dieu lui-même comme son tout. Il lui suffisait que Dieu fût satisfait. En tant que motifs, les circonstances avaient perdu leur influence sur lui, et Dieu avait, pour ainsi dire, pris leur place dans son coeur et dans son esprit. Aussi quand les difficultés s'élèvent, elles rencontrent un coeur qui connaît Dieu et se confie en Lui: «Son coeur est ferme, s'assurant en l'Eternel» (verset 7).

Psaume 113

Un seul principe se présente à nous dans ce Psaume, mais il ne peut nous être rappelé trop souvent, car nous avons une tendance constante à l'oublier. Dieu choisit des choses faibles, afin qu'il soit évident que le bien et la bénédiction proviennent de sa puissance et de son amour. Dieu se sert de moyens; mais quand l'homme parle de moyens il n'entend généralement pas par là cette dépendance du coeur qui s'en remet à Dieu, la prière, la Parole, etc., mais plutôt l'appuie que l'on cherche dans l'influence et la force de l'homme. Cela est très mal. Souvenons-nous bien que Dieu choisit les choses folles de ce monde pour confondre les sages, et les choses faibles, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont, afin que

nulle chair ne se glorifie devant Dieu! S'il en était autrement, la bénédiction ne serait pas une bénédiction divine. Mais dans cette puissance divine nous trouvons la grâce et pouvons compter sur elle. «Il habite aux lieux très hauts, mais il s'abaisse pour regarder les choses qui sont aux cieux et en la terre. Il relève l'affligé de la poudre, et retire le pauvre de dessus le fumier pour le faire asseoir avec les principaux, avec les principaux de son peuple; il fait habiter dans une maison la femme stérile, la rendant mère d'enfants et joyeuse». Telles sont les voies de Dieu; le coeur y trouve ses délices. A lui la puissance et la bonté, mais quelle leçon que celle-là au milieu du monde et pour le coeur de l'homme!

Psaume 114

On trouve dans ce beau petit Psaume la même pensée sur la puissance de Dieu que dans le Psaume précédent. «Il a changé la pierre très dure en une source d'eaux». Sa présence fait trembler cette terre qui l'avait oublié, mais sa puissance et sa grâce apportent à son peuple dans le désert, le rafraîchissement et la vie qu'elles font sortir de ce qui est aux yeux de l'homme sans espoir et tout à fait contraire. La dépendance et la confiance en Lui, tel est le paisible chemin de la foi.

Psaume 115

Le premier principe que nous rencontrons ici, principe simple mais puissant, est exprimé par ces mots: «Non point à nous, ô Eternel! non point à nous, mais à ton nom, donne gloire»; c'est-à-dire que l'âme donne à la gloire du Seigneur le premier rang; et c'est ce que Christ a réalisé en perfection. Mais le principe que l'on trouve ensuite, c'est la relation qui existe entre cette gloire et le peuple de Dieu. Le premier principe donne la pureté de motifs, le second le courage et l'espérance de la foi. Remarquez en outre une chose particulièrement précieuse: le nom de Dieu, c'est-à-dire la révélation de son caractère, est spécialement approprié aux bénédictions de son peuple. Il avait parlé pour donner la promesse, mais, pour leur part, ils ont manqué de se l'approprier dans le chemin de la justice. Toutefois Dieu a promis, et c'est ici que son nom est introduit en rapport avec son gouvernement en grâce: «A ton nom donne gloire, pour l'amour de ta miséricorde», qui est une partie de son nom; «pour l'amour de ta vérité», voilà l'autre partie. Or c'est en ceci que se montre sa gloire: s'il n'avait pas le premier de ces caractères, le second ne pourrait être maintenu. Un jugement juste aurait retranché les coupables, mais alors, où aurait été l'accomplissement de sa promesse? Mais la miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement (Jacques 2: 13). Ce que Dieu est dans sa nature — il est *amour* — se manifeste et se fait connaître dans ses voies de grâce envers les errants, voies qui les conduisent sans doute à la repentance, mais afin qu'ils soient en mesure de jouir de leurs relations avec Dieu d'une manière qui convienne moralement à ces relations; ensuite il accomplit sa promesse selon sa vérité. Mais la gloire divine va en premier rang et l'âme y compte.

Dieu s'était fait le Dieu de son peuple pour manifester ses voies. «Pourquoi diraient les nations: Où est maintenant leur Dieu?» (verset 2). Telle avait été anciennement la parole de Moïse et de Josué quand ils plaidaient avec Dieu. De plus, cela est dit en contraste avec les

idoles des païens. Lorsque c'est la gloire de Dieu qui est recherchée en premier lieu par la foi, la conséquence en est non seulement que le peuple est béni selon cette gloire, mais que le cœur des fidèles reçoit par là l'intelligence et la perception de cette gloire en elle-même. C'est une grande bénédiction. Ils se réjouissent sans doute du salut, mais ils se réjouissent en Dieu. Pour que leur salut soit complètement manifesté il faut que Dieu se montre en jugement. Il n'en est pas de même quand il s'agit de *notre* bénédiction, car il nous a donné des choses célestes, là où est sa propre demeure, se révélant à nous dans ce qu'il est en lui-même, et non pas seulement comme ce qu'il est dans ses voies. Car nous pouvons remarquer ici comment cette terre est la sphère, et cette vie présente l'énergie dans laquelle Dieu est connu et confessé. «Ce ne sont pas les morts qui célébreront l'Eternel»; «il a donné la terre aux fils des hommes»; tandis que *nous* nous réjouissons d'être morts et d'avoir, avec Christ, notre place en résurrection dans les lieux célestes. Nous ne pouvons assez insister là-dessus, quoique l'on trouve dans ces Psaumes de l'instruction quant aux voies de Dieu sur la terre. Dans les derniers Psaumes spécialement, c'est le gouvernement terrestre qui est en vue, parce que le jugement final est sur le point d'intervenir. Quelle bénédiction pour nous de posséder le ciel au lieu de cette perspective, et d'avoir notre Dieu, tel qu'il est, c'est-à-dire comme notre Père!

Psaume 116

Ce Psaume nous montre les supplications du fidèle exaucées, aussi y est-il peu question du gouvernement de Dieu. L'âme est délivrée, après avoir été plongée dans les angoisses de la mort. Nous trouvons ici l'histoire du résidu de la fin, histoire dans laquelle le Seigneur est entré en grâce d'une manière si merveilleuse, quoiqu'il ne soit pas le sujet de cette prophétie, comme on le voit d'après la citation qu'en fait l'Apôtre (verset 10; conf. 2 Corinthiens 4: 13), citation applicable à tous ceux qui souffrent de la même manière. La délivrance a trait à ce monde-ci. Ce Psaume a pour pensée fondamentale la grâce et la fidélité de Jéhovah dans l'acte de délivrer. Ce qui caractérise le fidèle, c'est la simplicité, qualité précieuse, mais, pour quelques-uns, difficile à réaliser. Elle est produite chez ceux qui s'en rapportent en simplicité de cœur aux pensées de Dieu et vivent en elles, puis s'attendent à Celui qui accomplit toujours ses propres pensées et qui se souvient de ceux qui se confient en lui. L'esprit opposé à celui-là, c'est l'activité des pensées de l'homme, auxquelles viennent se mêler sa volonté et ses projets. Ces derniers s'évanouissent et l'on est désappointé. L'esprit d'humilité ne pense pas autant; il reçoit les pensées de Dieu, et ces pensées ont un caractère moral. Il demeure en elles; il obéit, il s'attend à Dieu. Tel était Eliézer au chapitre 24 de la Genèse.

La délivrance divine survenant comme une faveur et comme une réponse au cri de l'âme, est pleine de douceur. On éprouve la fidélité de Dieu à l'égard de notre état et de notre attente. Aussi la bénédiction reçue, plutôt que de produire simplement la *jouissance* de la bénédiction, a-t-elle pour fruit la reconnaissance et ces mots: «J'aime l'Eternel». Alors l'âme entre plus avant dans la jouissance de ce qu'elle possède. Elle sent que le Seigneur a agi miséricordieusement. Elle retourne en son repos, sa foi ayant été en activité auparavant. Elle avait cru, elle avait parlé comme se confiant en Dieu, mais elle avait été fort affligée; maintenant elle trouve le Dieu en qui elle s'est confiée, comme source de joie et de

bénédictio, et non pas, remarquez-le, la bénédiction comme source de joie. Au temps de l'épreuve, l'âme se tournait vers Dieu et non vers la consolation; c'est encore lui qu'elle cherche maintenant, au temps de la joie. Le Seigneur lui-même est devant l'âme, source pour elle de tout bien.

Remarquez encore, dans ce Psaume, la conviction que tous les hommes ont entièrement failli. Il ne faut pas traduire proprement: «Je disais en ma précipitation» (verset 11), mais: «dans ma détresse», c'est-à-dire sous la pression de l'anxiété qui pousse l'homme à fuir en toute hâte. Cette détresse donnait la conscience que l'on ne pouvait nullement se fier à l'homme. Sans doute, ce n'était ni la simple foi, ni un jugement sain, mais il y a des moments où Dieu nous fait sentir que nous ne pouvons nous reposer sur l'homme et que Lui seul nous reste. Nous recevons souvent des consolations par les hommes. Paul dit: «Dieu qui console ceux qui sont abattus, m'a consolé par l'arrivée de Tite», mais nous ne devons pas nous fier à l'homme; aussi y a-t-il des moments où nous devons nous écrier: «Tout homme est menteur», en nous en remettant entièrement au Seigneur. Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien il en fut ainsi pour Christ; et cependant il pouvait, en grâce, dire à ses disciples: «Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations». Mais il y eut une heure où il dut dire et sentir ces paroles: «L'un d'entre vous me trahira», et: «Vous serez tous scandalisés en moi cette nuit», et: «Vous me laisserez seul». Cela mettait en lumière sa perfection, et nous y apprenons à nous appuyer sur le Seigneur seul, sans que cette connaissance de l'homme diminue en rien chez nous la confiance et l'ouverture de coeur, mais enseignés que nous sommes à ne dépendre que de Dieu. Une joie sans obstacle viendra ensuite, mais maintenant, dans toutes nos difficultés, le Seigneur pense à nous.

Psaume 117

La conscience de la grâce et de la faveur divines élargit le coeur. Alors qu'il était sous la loi, le peuple d'Israël n'avait jamais pensé à inviter les nations à la louange; il le fait quand la grâce lui a apporté la bénédiction. Le sentiment de ce que Dieu est pour nous, la jouissance reconnaissante des choses que nous possédons comme étant de Dieu, ouvrent, par la connaissance que nous avons de lui, nos bouches et nos coeurs pour la louange. Cette jouissance nous engage à inviter d'autres encore pour qu'ils jouissent de sa bonté. On trouve ici, dans la connaissance de l'amour, une assimilation à la nature divine et à sa prérogative; seulement *nous* connaissons l'amour, lorsque nous apprenons comment il s'exerce envers nous-mêmes.

Psaume 118

Ici nous sommes de nouveau sur le terrain de la bénédiction finale; aussi, quand il s'agit dans ce Psaume du gouvernement de Dieu au milieu de l'épreuve, il n'y est fait allusion qu'au passé. Nous assistons à la reconnaissance par Israël, des voies de Dieu, et de la personne de Christ, après que la bénédiction a été introduite; ils célèbrent cette grâce de Jéhovah qui a dépassé en durée toutes leurs voies, cette bonté qui demeure éternellement. Je ne fais que noter ici l'aspect sous lequel les circonstances de ce Psaume peuvent nous être appliquées en

tout temps. Dieu est pour son peuple, pour les siens; mais les hommes, peut-être tous les hommes, sont contre eux. Il n'y a qu'à se confier au Seigneur, et la victoire reste à la foi. Mais au milieu de circonstances où le gouvernement de Dieu est à l'oeuvre pour corriger le mal, Satan cherche et trouve sa part. Combien cela fut vrai, lorsqu'il conduisit tous les hommes contre Christ! Ai-je besoin de dire combien cela se réalisera aux derniers jours de la puissance de l'Antichrist? Mais, comme nous le montre le livre de Job, il en est de même dans les divers châtements de Dieu. Le mal dans la conscience, ou même le mal inconscient dans le coeur, donne prise à Satan, souvent une prise terrible sur l'âme, même quand cette âme est intègre. On ne trouve du repos que dans le jugement de soi-même et dans la confession de ce qui a donné prise à l'ennemi. Ce dernier voudrait nous faire tomber ainsi, mais, comme dans le cas de Job, derrière tous ces châtements la main de Dieu peut être vue. «L'Eternel m'a châtié sévèrement, mais il ne m'a point livré à la mort» (verset 18). Oui, car l'Eternel voulait bénir. Un seul a pu dire: «Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi» (Jean 14: 30); mais, pour ce qui nous concerne, tout est amour et bénédiction, pour que nous arrivions à nous connaître nous-mêmes, et que nous jouissions de sa bénédiction (comparez Deutéronome 8), et qu'enfin nous reconnaissons pleinement ce que Christ est dans les conseils de Dieu selon sa victoire et selon sa gloire. Il nous faut être exercés; il faut que le sol soit labouré par la charrue et par la herse, mais ce travail a pour résultat: «C'est ici la journée que l'Eternel a faite» (verset 24). Sans doute il s'agit ici de la bénédiction finale de la terre lors de l'apparition de Christ, mais le même principe se réalise pour l'âme, chaque fois que par l'épreuve elle est amenée à être manifestée et purifiée devant Dieu. Les portes de la justice qui introduisent dans la joie de la communion sont ouvertes. Nous reconnaissons comme étant l'oeuvre du Seigneur la grâce à laquelle nous n'avons aucun droit, et tout est lumière. Il est évident que ce Psaume ne s'applique directement qu'au résidu, mais je cherche à relier cette grande manifestation du gouvernement de Dieu, aux détails dans lesquels ce gouvernement s'applique à nous.

Psaume 119

(Aleph 1-8).

Ici nous trouvons exprimé l'effet de la loi écrite dans le coeur d'Israël, lorsque ce peuple, après avoir erré longtemps loin des sentiers de Dieu, affligera son âme sous les conséquences de sa faute. Ce Psaume est l'un de ceux qui prononcent la béatitude.

Nous allons examiner quelques-uns des éléments de cette oeuvre dans le coeur. La béatitude est prononcée sur ceux qui sont «intègres dans la voie». Le monde est plein de souillure. Il n'y a qu'un seul chemin *dans* le monde (le nôtre est *hors* du monde, et nous sommes étrangers et pèlerins à la suite d'un Christ monté en haut), mais *un seul* qui puisse être sans souillure, et c'est la loi de Dieu. Il ne s'agit pas ici de ce qui est céleste, formé au dedans de nous, des affections portées aux choses qui sont en haut, d'une marche selon la puissance de l'Esprit; sans doute des fruits sont produits par là, qu'aucune loi divine ne condamnera; mais il s'agit d'un chemin entièrement formé par la volonté de Dieu, exprimée par Lui pour la marche de l'homme au milieu de ce monde. Ils «marchent en la loi de Jéhovah»; ils trouvent leur bonheur dans ce qui est droit, dans ce que le péché ni le monde n'ont souillé,

dans ce qui consiste à marcher en la loi. C'est une règle parfaite, selon Dieu, pour un homme vivant dans ce monde. Mais le coeur va plus loin que cela; il regarde à la source. Dieu a témoigné sa volonté; il a montré qu'il voulait que l'homme y marchât et le coeur recherche cette volonté, non seulement parce qu'elle est sans souillure et parfaite, mais parce que ce sont «ses témoignages».

A cela se rattache le désir qui a Dieu lui-même pour objet. Ils «le cherchent de tout leur coeur» (verset 2). Tel est le caractère général des effets de la loi écrite dans le coeur. L'effet pratique est évident: ils «ne font point d'iniquité». Non seulement le coeur est mis en ordre, moralement dans l'intégrité, mais le mal relatif, l'iniquité n'est pas commise. Au lieu de faire leur propre volonté, gonflés du sentiment de leur importance vis-à-vis de Dieu, ils «marchent dans ses voies» (verset 3). L'autorité de Dieu est reconnue dans le coeur, on s'empresse de s'y soumettre, et les désirs du coeur se portent vers elle.

«Oh! que mes voies soient dirigées, pour que je garde tes statuts» (verset 5). Il ne s'agit plus seulement de la connaissance des voies de Dieu, ou de ce que le coeur approuve au dedans de lui-même, mais du désir que tout le cours présent de la vie soit ordonné de manière à garder les statuts de l'Eternel, qu'il ne soit pas dirigé vers la satisfaction de notre volonté, ou bien que notre volonté ne soit pas simplement inclinée vers celle de Dieu. Ici le fidèle sent sa dépendance quant au cours tout entier de sa vie et exprime le désir qu'il soit dirigé. La conscience et le discernement spirituel vont ensemble. La honte ne découle pas de la désapprobation de l'homme, mais du fait d'une conscience en désaccord avec la volonté révélée de Dieu. Or ce chemin est unique dans sa perfection. Tout ce qui est en dehors de lui n'est pas parfait, mais est du monde qui est une abomination pour Dieu. Il faut que, du vouloir, du coeur et de la marche, nous soyons dans ce chemin, ou que nous soyons dehors, et alors nous serons confus, si, du reste, notre coeur est de franche volonté. Si mon esprit et mon âme ont discerné moralement l'excellence du chemin de Dieu, ma conscience me rend honteux lorsque je suis en quelque manière hors de ce chemin. Le coeur qui est en règle prend garde à «tous les commandements» de Dieu. Or quand cela a lieu, non seulement la conscience est à l'aise et paisible, mais le coeur est mis en liberté. «Je te célébrerai avec droiture de coeur quand j'aurai appris les ordonnances de ta justice» (verset 7). Dieu est connu par ses voies, et le coeur restauré et ayant appris Ses pensées (non plus ses commandements, mais ses jugements), est capable de le célébrer non seulement pour Ses bienfaits, mais parce qu'il est en association avec Dieu lui-même.

Un autre élément de cet état (verset 8) est la pleine volonté et la résolution du coeur d'obéir à ce que Dieu a ordonné et établi, et de le garder; de garder ce qui a pour soi l'autorité de Dieu, et non pas simplement ce qui est moralement bien ou mal. Mais c'était un temps où Israël s'était éloigné de l'Eternel; c'est pourquoi nous trouvons ici une invocation spéciale à Dieu pour qu'il ne les délaisse pas entièrement. Nous voyons ainsi que la *forme* de ce Psaume ne peut s'appliquer au chrétien. Ce dernier ne s'attend jamais à être complètement délaissé, et il ne pourrait s'appliquer ce passage que lorsque, dans une marche particulière, il a la conscience d'avoir suivi sa propre volonté. Mais le principe général est pour nous une source

abondante d'enseignements, car il s'agit de ce qui est produit dans le coeur quant à sa disposition morale.

(Beth 9-16).

Mais il est encore d'autres points d'une importance pratique. La tendance de l'énergie humaine, comme telle, est de suivre sa propre volonté. C'est maintenant une chose naturelle, mais il en était autrement avant la chute. Alors l'homme jouissait, rendait grâces et bénissait; il suivait tout naturellement le chemin, chemin très simple, prescrit par Dieu. Maintenant, par une première défiance à l'égard de Dieu, la propre volonté a été introduite. Or ici nous trouvons un contraste d'une importance capitale entre l'obéissance chrétienne et la loi. La loi s'adresse, comme telle, à l'homme responsable ici-bas, sans introduire la question d'une nouvelle nature et sans même la supposer, quoiqu'elle nous fasse découvrir le besoin de cette nature nouvelle, lorsque nous reconnaissons que la loi est spirituelle. La loi suppose une volonté et des convoitises qui doivent être tenues en bride et comprimées. L'Ancien Testament ne parle pas de chair et d'esprit, mais d'hommes responsables et de leurs voies. L'obéissance chrétienne est comme celle de Christ; la volonté de Dieu est non seulement la règle, mais aussi le motif de l'activité. «Je viens pour faire ta volonté!» il va sans dire que cette volonté sera aussi une règle pour nous guider. Christ étant notre vie, l'obéissance en nous est le fruit d'une nouvelle nature. Nous ne trouvons pas dans l'Ancien Testament ces mots: «Il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu». Ce n'est pas que, sous l'ancienne alliance, il n'y eût pas chez les âmes renouvelées le désir d'obéir; tel était le cas, en effet, et il ne pouvait en être autrement; mais la relation entre les hommes et Dieu reposait sur une loi en dehors d'eux-mêmes, pour gouverner leurs voies en tant qu'hommes dans la chair, et non pas sur une nouvelle nature connue, basée sur les résultats de la rédemption, nature dont le seul mobile était la volonté de Dieu. Les prophètes ont parlé de Christ comme ayant ce caractère (voyez Psaumes 40), et les docteurs d'Israël auraient dû connaître ces choses; pour entrer dans leurs futurs privilèges, il fallait qu'ils fussent nés d'eau et de l'Esprit (cf. Ezéchiel 36). Mais l'obéissance sous la loi était une règle s'appliquant à des hommes qui avaient une volonté dont les manifestations devaient être jugées par la loi, et non pas à des hommes avec une nature dont le seul mobile était la volonté de Dieu, nature basée de telle sorte sur la puissance de la rédemption, qu'elle a le droit de tenir pour mort le vieil homme, mis à découvert, après que Dieu l'a déclaré mort par Christ. Aussi les héritiers ne différaient-ils sous la loi en rien des esclaves, quand il s'agissait de faire ceci ou cela, quoique leur volonté pût différer.

Ce qui était donc en question, c'étaient les voies et non la *nature*, alors même que le coeur était renouvelé sous la loi. C'est pourquoi le jeune homme, chez lequel on trouve l'énergie de la volonté devait «purifier sa voie» (verset 9). Les convoitises tendaient à conduire ailleurs sa volonté; comment trouverait-il le moyen de maintenir ses voies pures devant Dieu? Par la vigilance, par la crainte de Dieu selon la parole de Dieu, et non par sa volonté. La parole de Dieu! Qu'il est précieux de l'avoir, au milieu d'un monde de ténèbres et de propre volonté, pour conduire nos pas dans un chemin qui réponde à la pensée de Dieu! Le coeur est mis en règle par elle. Ce n'est pas, il est vrai, la douce jouissance de l'amour dans une âme réconciliée,

l'amour versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné, mais, ce qui est d'une importance vitale, c'est le coeur mis en règle en la présence de Dieu. Cela suppose un homme éloigné de Dieu, mais intègre quant à ses désirs. Toutefois la position du chrétien est autre. Il est réconcilié, il a des affections paisibles dans une relation parfaite, chose inconnue sous la loi; et tous ses désirs sont pour Celui qui l'a aimé, tel qu'il le connaît et le voit dans la gloire; il ne le cherche plus, il le connaît. Ici (verset 10) il le «recherche de tout son coeur»; il n'y a pas de fraude; c'est un coeur vrai qui désire Dieu. Alors ce coeur vrai, auquel les commandements de Dieu sont précieux, parce qu'ils lui font connaître Sa volonté, demande à l'Eternel qu'il ne le laisse point égarer loin d'eux. Il a confiance en la bonté de Dieu, car, lorsqu'on le cherche en vérité, il y a toujours en quelque mesure le sentiment de Sa bonté. Le désir qui se porte vers lui et le sentiment de sa bonté, ces deux choses distinguent la conversion du travail d'une conscience effrayée.

Nous trouvons ensuite un autre principe. Le coeur qui cherche Dieu de cette manière, avec le désir de faire sa volonté, ne cherche pas seulement d'être en règle quant à sa conduite extérieure, lorsque l'occasion s'en présente, mais il garde la parole au centre, pour ainsi dire, et à la source de son activité (verset 11). Il la serre en lui-même, comme ce qu'il aime; «car de lui procèdent les sources de la vie» (Proverbes 4: 23). Combien grande est la place que la Parole occupe ici! Remarquez aussi que l'appréciation de notre conduite par les hommes disparaît. Tout se passe entre Dieu et l'âme, et c'est là l'intégrité du coeur. Il ne s'agit pas d'un oeil simple qui n'a qu'un objet, mais la simplicité consiste ici à chercher de tout son coeur. C'est l'intégrité qui, en vertu du désir qui porte l'âme vers Dieu, voit dans Sa volonté ce qui gouverne les sources de la vie. Ce principe est important et précieux. La parole serrée dans le coeur nous garde de pécher contre lui.

Mais l'âme va plus loin (verset 12). Elle reconnaît que Jéhovah lui-même est béni, tel qu'il est connu dans ses voies, dans sa bonté, dans sa grâce qui demeure éternellement. Au milieu de ses tribulations, c'est là que le coeur renouvelé trouve sa ressource et son repos. «O Jéhovah, tu es béni!» Cela pousse le coeur à s'occuper de ce que l'Eternel a décrété et ordonné, et à y chercher l'enseignement divin. Regarder à Dieu donne du courage ainsi que la conscience de l'intégrité et de la fidélité; il en est toujours ainsi quand le coeur est droit. Quelque humble que l'on soit, quand on marche dans l'intégrité on en a conscience devant Dieu. On verra de la faiblesse et de l'infirmité dans ses voies, des manquements dont on jugera la cause; mais, vis-à-vis de Dieu, l'on aura la conscience de n'avoir aucune fraude et d'être pur dans ses intentions. «Je fais une chose»; «pour moi vivre c'est Christ». Cela n'entrave pas l'humilité; quoique, en fin de compte, quand nous aurions fait toutes les choses qui nous ont été commandées, nous serions encore des serviteurs inutiles, nous sentons l'entière dépendance de la grâce et la force divine pour vouloir et pour faire, et cette dépendance est notre devoir et notre bonheur; mais nous avons la joyeuse assurance, auprès de Dieu et de sa part, que notre coeur est intègre.

Le service (verset 13) découle de la confiance en Dieu jointe à la connaissance de la bénédiction qui est en lui, et à l'appréciation de ce qu'il a donné. Au Psaume 40, Christ exprime

cela en perfection; ici l'esprit du fidèle est le même. L'intelligence des choses divines selon leur puissance et la valeur, qu'elles ont pour nous, nous engage à les déclarer, et par là nous glorifions Dieu. L'amour envers d'autres peut accompagner cette déclaration, mais, c'est un autre point. Nous devons à Dieu de déclarer ce qu'il est. La louange diffère de cette déclaration en ce que le sentiment de ce qu'il est s'adresse à lui-même. La perfection se trouve là où il est pleinement connu, en sorte qu'il n'est pas nécessaire de le déclarer à d'autres. En vertu de cette connaissance, tous ensemble l'adorent d'un même cœur. Alors nous ne réservons rien: «J'ai raconté de mes lèvres *toutes* les ordonnances de sa bouche». Nous sommes remplis de ce que Dieu est, de son excellence, et nous l'exprimons. Nous pouvons avoir à nous retenir pour le bien des autres, mais nous estimons Dieu suffisamment pour l'annoncer dans sa plénitude. Les témoignages de Dieu deviennent la richesse de nos âmes (verset 14). La possession du ciel modifie cela en quelque manière, cependant le chemin des témoignages de Dieu nous prépare ici-bas une joie morale, comme les richesses préparent de la joie aux hommes de ce monde. Mais à côté de l'activité extérieure du devoir, il y a une vie intérieure qui s'occupe de ces choses. Quelle nourriture, combien de choses à digérer, à apprendre, dans les témoignages de Dieu! Nous les méditons (verset 15); nous y trouvons la pensée de Dieu, l'intention du Saint Esprit. Ainsi l'âme est rassasiée de joie, mais les voies de Dieu sont considérées avec respect comme autorité pour notre cœur, et ce dernier s'en occupe aussi. Non seulement les témoignages de Dieu réjouissent l'âme, mais il y a aussi l'activité du nouvel homme. Il y prend plaisir (verset 16), il en fait son occupation; il y cherche sa jouissance et les garde en sa mémoire, (hélas! combien cela nous manque!) ce qui est la vraie preuve d'affection.

(Guimel 17-24)

Avec la troisième division, un nouveau principe est introduit. Cette division a trait littéralement aux afflictions d'Israël dans les derniers jours, mais en principe elle s'applique à tous les temps, c'est-à-dire aux afflictions et aux épreuves qui accompagnent la piété. Dans un monde où elle est étrangère l'âme s'attend à la miséricorde de Celui qui est au dessus de tout. Pour garder la loi, elle a besoin de cette miséricorde. Sans doute elle peut être fortifiée de telle manière qu'elle aille courageusement au-devant du martyre, mais en général elle implore la miséricorde pour être rendue capable de marcher. Le fidèle la proclame, comme serviteur de l'Eternel, et compte être gardé par elle afin de marcher en vérité. C'est un des grands éléments du retour de l'âme à Dieu. Par ce fait, Dieu a désormais sa vraie place et l'autorité qui lui appartient. Quelle que soit la grandeur du mal qu'il permet (voyez Psaumes 94), Dieu, notre Dieu est au-dessus de tout, et, de plus, la bonté lui appartient nécessairement toujours (verset 17).

Mais il y a plus: l'âme qui connaît Dieu de cette manière désire connaître Sa pensée, non pas seulement comme règle de conduite, mais afin de «voir des merveilles dans sa loi» (verset 18). Or tout cela nous donne la conscience d'être des étrangers en la terre (verset 19). Un Dieu bon, dont nous sommes les serviteurs, et un monde méchant, font de l'homme «un étranger»; et combien plus encore nous le sommes par Christ! Nous avons besoin des commandements

de Dieu qui font moralement nos délices, mais nous chrétiens, nous y ajoutons la plénitude de Christ. «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde». «Sanctifie-les par ta vérité; ta Parole est la vérité». Ici le coeur est entièrement absorbé et rempli par l'objet de son désir: «Mon âme est brisée par le désir» (verset 20), car la nouvelle nature trouve une jouissance infinie dans la plénitude des révélations de Dieu. Mais la jouissance de la Parole donne une juste estimation de ce qu'est l'homme dans le monde, l'homme «orgueilleux», agissant selon sa propre volonté et s'exaltant lui-même (verset 21). Il peut paraître réussir en jetant son défi à Dieu; mais il est sous une malédiction; il s'égare du seul vrai chemin de l'homme, le chemin de Dieu. L'exaltation de la volonté humaine a pour conséquence nécessaire la malédiction, car nous sommes ainsi éloignés de Dieu, en rébellion contre lui, et toute activité de la volonté humaine a ce même caractère. Mais la piété ne fait pas seulement de nous des étrangers (position affligeante pour le coeur), elle nous attire de cruelles moqueries (verset 22), car l'homme orgueilleux ne tolère pas la soumission à Dieu, qui est pour lui une chose méprisable. Le déiste s'exalte lui-même; l'homme ne méprise pas cela, car la volonté propre y est en jeu; mais en présence de Dieu il faut que l'homme se soumette, et c'est ce que les hommes volontaires méprisent, bien que leur coeur souvent ne les laisse pas tranquilles. Le fidèle, tout en souffrant patiemment, souhaite d'être délivré de ces choses; il désire que Dieu revendique ses droits, qu'il ne supporte pas que les siens soient écrasés par le mal. Mais, en attendant, le coeur peut se retirer dans ce qui fait ses délices; il médite sur les statuts de Dieu (verset 23), abrité là de l'orgueil de l'homme. Les témoignages divins sont ses plaisirs et aussi ses conseillers (verset 24).

(Daleth 25-32)

Celui qui cherche à marcher dans les voies de Dieu aura souvent à traverser de mauvais jours, jours où la puissance du mal a le dessus et exerce sa pression sur l'esprit du fidèle. Ce qui caractérise alors la fidélité, c'est que le coeur ne se détourne pas vers un chemin plus facile ou vers d'autres consolations, mais compte sur Dieu pour qu'il le relève selon sa Parole (verset 25). Là est le coeur du fidèle; il préfère l'affliction avec la Parole plutôt que d'abandonner celle-ci, mais il a appris à se fier en Dieu et compte être secouru au milieu de l'affliction, selon cette révélation qu'il a faite de lui-même; or on peut compter sur Lui pour ce secours. Le coeur avait été vrai à l'égard de Dieu; il savait non seulement que Celui-ci connaissait toutes ses voies, mais il avait encore le désir d'être sincère devant sa face et se confiait en Dieu même en de telles circonstances: il lui avait déclaré au long ses voies (verset 26).

Cette intégrité du coeur au temps de la tribulation, quand on n'a pas encore la joie de la délivrance de Dieu, est très importante. On est capable de dire: «Quand mon esprit défaillait au dedans de moi, tu connaissais mon sentier» (Psaumes 142: 3). Toutefois il y a confiance dans le résultat, en sorte que l'âme s'attache aux voies de Dieu, et le coeur qui compte sur sa fidélité est certain de pouvoir annoncer bientôt ses merveilles, s'il est conduit par lui dans une marche fidèle (verset 27). L'âme n'avait pas seulement pris une place abaissée et humiliée, n'ayant aucun courage quant aux choses extérieures, mais elle sentait aussi sa faiblesse intérieure: elle s'était fondue de tristesse (verset 28). Cependant la force qu'elle attend est

selon la parole de Dieu. Elle ne cherche pas autre chose. Elle demande que les voies de mensonge qui l'entourent, soient éloignées de son propre coeur (verset 29). Ces voies étaient pour elle une cause d'abattement, mais il vaut mieux être abattu par le mal que de trouver son plaisir en y marchant. Une foi plus énergique pourrait élever l'âme au-dessus du mal; il est bon toutefois d'avoir le sentiment du mal et de la dépendance. Le fidèle s'était engagé délibérément dans ce chemin; il connaissait toutes les difficultés, mais il avait choisi la voie de la fidélité (verset 30). «Seigneur, vers qui irions-nous?» Combien simple dès lors est notre chemin! L'âme était demeurée ferme, et une autre chose en découle: elle voit que ses joies et ses douleurs sont en la main de Dieu. Dût-elle rougir de honte (verset 31), cela viendrait de Lui, mais comment aurait-il la pensée de nous rendre honteux, parce que nous gardons ses propres témoignages? «Rougir de honte» ne signifie pas ici: porter l'opprobre sous les moqueries des hommes, mais: être couvert de honte comme ayant à venir en jugement. Après tout (verset 32), on ne court librement dans la voie de Dieu, que lorsque le coeur est mis au large et jouit en liberté de la joie de sa présence.

(He 33-40)

Les versets dont nous venons de parler, expriment le désir de comprendre la voie des commandements de Dieu, afin que le coeur reçoive de l'enseignement au milieu de l'affliction; tandis qu'ici il est plutôt question de garder et d'observer ces commandements dans le chemin de Dieu. Dans les trois divisions précédentes, il s'agissait des résolutions du coeur; nous trouvons ici la demande d'être enseigné de Dieu, car le coeur, intègre dans ses résolutions, se tourne alors vers lui, en premier lieu, peut-être, à cause de ses afflictions, mais ensuite pour être guidé et pour dépendre de lui. Quand notre volonté est droite, nous avons encore besoin de son enseignement (verset 33), de l'intelligence qui vient de lui (verset 34), et aussi de son aide (verset 35). «Fais-moi marcher». Le coeur désire être incliné au bien, mais l'avarice, cette racine de tout mal, le détourne; il en est de même de la vanité, seulement cette dernière nous entoure et ne constitue pas l'inclination du coeur proprement dite, mais plutôt la distraction qui éloigne le coeur de la présence de Dieu pour l'occuper de folies. Aussi le fidèle demandait-il à être doué d'énergie et de vie pour chercher de coeur et avec un oeil simple le Seigneur et sa volonté (versets 36, 37). Il désire aussi que la Parole soit confirmée à son âme, et cela peut avoir lieu intérieurement par le Saint Esprit qui lui donne de la puissance, ou même par les voies de Dieu selon cette Parole. Le coeur suit Dieu et lui obéit sans hésitation, mais il désire être fortifié et confirmé dans cette voie. L'opprobre qu'il craint (verset 39) a lieu quand Dieu permet que les siens soient humiliés pour la justice, sans intervenir pour les protéger ou les en délivrer. C'est comme s'il abandonnait son serviteur aux moqueries de l'ennemi auquel tout réussit, ou du moins, comme s'il laissait le fidèle dans un état tel que ses adversaires doivent triompher de lui. Christ a dit aussi: «L'opprobre m'a rompu le coeur;» et le monde pouvait dire: «Il s'est confié en Dieu; qu'il le délivre maintenant».

Mais après tout, les choses ordonnées de Dieu, dans lesquelles le fidèle avait à marcher, étaient bonnes (verset 39). Pourquoi serait-il abandonné à l'opprobre qu'il craignait? Son coeur était en règle; il était affectionné aux commandements de Dieu, et comptait sur le

Seigneur pour être vivifié et doué de l'énergie d'une volonté renouvelée, pour être gardé de toute distraction par la fidélité divine, c'est-à-dire par un Dieu qui est en accord parfait avec sa propre bonté et sa propre faveur sur lesquelles nous pouvons compter. «Fais-moi revivre dans la justice». Cette demande suppose une connaissance croissante de Dieu, en sorte que nous pouvons compter sur lui, et il en est de même des appels du fidèle à être secouru, et enseigné. La droiture et l'intégrité mènent à la confiance en lui pour être conduits dans le chemin de la justice, chemin, nous en avons la certitude, qu'il doit aimer. La communion avec lui, par grâce, donne cette confiance; mais les derniers mots du verset 40 dénotent une intimité de foi plus profonde, qui compte sur ce que Dieu est nécessairement.

(Vau 41-48)

Remarquez ici que nulle part la pensée ne surgit de regarder à autre chose qu'à Dieu, au milieu de la difficulté ou de l'épreuve. Le fidèle cherche aide pour garder la loi, il cherche la délivrance de l'épreuve qui lui est survenue à cause de sa fidélité, mais il n'a pas la moindre idée de chercher du secours autre part; la chose ne se présente pas même à sa pensée; et c'est la vraie intégrité du cœur. Il cherche Dieu en vérité, sa volonté, Dieu en grâce, Dieu lui-même comme objet, mais il ne cherche que Dieu, rien hors de lui, rien à part de lui. Il s'attend à ses miséricordes, et cela doit être; à la délivrance qu'il accorde, et cela selon sa parole; car Dieu s'est parfaitement révélé et il nous suffit parfaitement. Quelle réponse il y a dans sa délivrance, à l'ennemi qui nous charge d'opprobre! Sa parole qu'il nous avait envoyée a trouvé dans le cœur la confiance aussi bien que l'obéissance (versets 41, 42).

Ce point est important; il ne s'agit pas seulement de l'autorité de la Parole, mais nous avons «scellé que Dieu est vrai» (Jean 3: 33); nous recevons cette Parole comme celle de Dieu, et Dieu, nous le savons, doit être vrai, car nous le connaissons. L'âme est intéressée à la vérité de la Parole; elle l'a reçue comme étant de Dieu et venant de lui; elle en a fait ses délices, y a mis sa confiance, l'a tenue en face des méchants comme ce qu'elle avait reçu de Dieu, comme ce qui était aussi parfait que lui et le révélait; elle l'a identifiée, pour ainsi dire, avec Dieu. Aussi, quand il y avait délivrance selon cette Parole (et le cœur ne voulait pas la chercher autrement), c'était la réponse même que le fidèle désirait faire à ceux qui le chargeaient d'opprobre. La Parole de Dieu a une place immense dans le cœur: elle est ce qui révèle Dieu: non seulement elle fait cela, mais elle est ce qui le fait (Jean 5: 39). Si Dieu avait abandonné le fidèle, comme la crainte le portait à le penser, la Parole aurait été «arrachée de sa bouche». Toutefois il n'exprime pas ici un doute quant à la vérité de la Parole; il ne met nullement en question si elle est le témoignage de Dieu; mais il craint qu'il ne lui soit plus permis de l'accréditer par la foi. Cela le préoccupe, parce qu'il a la connaissance de la valeur de cette Parole. Telle a été l'épreuve de Christ et la perfection de la croix: s'agissait-il là de son désir, il disait: «Comment donc seraient accomplies les Ecritures?» (Matthieu 26: 46). S'agissait-il de sa confiance, il s'exprimait ainsi: «Toutefois tu es le Saint» (Psaumes 22: 3).

Dans notre Psaume, le fidèle s'est attendu aux jugements (*) de Dieu, à ce que Dieu agisse selon ce qui est sorti de sa bouche, selon la révélation qu'il a faite de lui-même dans sa Parole et il a été ainsi rendu capable de garder cette Parole pour toujours et à perpétuité. Il en sera

ainsi d'Israël lorsqu'il sera délivré de l'opresseur à la fin, la loi ayant été écrite dans son coeur. Dans sa vie, Christ n'a reçu aucune des promesses, mais une gloire plus élevée l'attendait comme homme, en réponse à une fidélité plus haute, infinie envers Dieu, fidélité à révéler la nature de Dieu, à en être la preuve, lorsque lui était abandonné, au seul moment où Christ pût l'être, c'est-à-dire à cause du péché. Israël marchera au large lorsque les *jugements* de Dieu seront accomplis, car son désir était d'être libre pour les garder dans le bonheur et dans la joie.

(*) Partout «ordonnances» dans notre version.

Par grâce, nous pouvons l'apprendre aussi en certaines occasions, mais notre chemin est plus élevé que cela: il consiste à suivre Christ et à souffrir avec lui. Le fidèle, lui, a été encouragé par ces pensées la Parole a pris pour lui sa valeur et Dieu sa place, pour ainsi dire, quoiqu'invisible; il parle de ses témoignages devant les rois et ne rougit point de honte (verset 46). Tel est le caractère de la foi: elle a le sentiment de l'importance du témoignage de Dieu et en est remplie. Elle donne aux hommes leur place, et le respect qui leur est dû, mais Dieu remplit et gouverne la pensée, sans effort et, pour ainsi dire, naturellement. Les commandements de Dieu deviennent ainsi les délices du coeur, au lieu d'exercer une pression sur la conscience (verset 47). On les confesse ouvertement et l'on s'y voue; telle est, je suppose, la signification «d'élever ses mains» (verset 48). C'est un aveu solennel, une affirmation du coeur. Le fidèle ne les a pas seulement aimés, mais il déclare ouvertement qu'il reconnaît leur vérité et leur autorité; il dit: Voilà ce que je reconnais. Et comme il reconnaît ouvertement la confiance en ses commandements, il s'en entretient, il les médite pour sa propre joie (verset 48).

(Zain 49-56)

Le fidèle a compté sur la parole de Dieu; Dieu l'a enseigné en faisant que son âme s'y attendit; elle attend maintenant que Dieu ajoute son amen à sa Parole, comme elle-même l'a fait de son côté par grâce (verset 49). Cette confiance de foi en la parole de Dieu avait été sa consolation dans son affliction. Elle y trouvait ce qui rendait son espérance ferme et inébranlable, et ce qui apportait à l'âme la fidélité et le témoignage de Dieu, Dieu lui-même comme espérance, lorsque le fidèle était entouré de circonstances adverses et n'avait rien sur quoi il pût s'appuyer. Or c'est là sa vraie consolation dans l'affliction; mais il compte sur Dieu pour qu'il accomplisse sa Parole; il sait que Dieu ne peut faire autrement. La Parole elle-même avait fait revivre l'âme pour en attendre l'accomplissement. Cette obéissance humble et patiente qui accepte l'opprobre avec soumission, avait été pour les orgueilleux un sujet d'outrages et de moqueries, mais la foi en la Parole avait empêché l'âme de chanceler (verset 51); elle était restée ferme dans l'affliction. Elle se souvenait des voies de Dieu, telles qu'elles avaient été d'ancienneté, lorsque son bras avait été étendu. Ce qui la rendait obéissante lui inspirait aussi la confiance, c'est-à-dire qu'elle regardait à Dieu, et cela conservait leur clarté à la vision et à la mémoire de la foi. L'âme comptait sur la fidélité de Dieu et se souvenait de ses jugements, car le gouvernement de Dieu comprend ces deux choses. Les voies d'ancienneté sont la pensée constante d'Israël dans les Psaumes et nous pouvons aussi y penser à

l'occasion, quoique notre espérance soit autre part, semblable à celle de Christ, en faveur duquel rien ne se réalisa, lorsqu'il eut été entièrement mis à l'épreuve; mais la meilleure part, la résurrection, fut la réponse pour nous.

Cependant la pensée des jugements de Dieu rend solennelle la contemplation de leur résultat pour les méchants qui courent volontairement à leur rencontre. Toutefois ce passage nous présente encore autre chose que la fin des méchants. La méchanceté elle-même donne à l'âme du fidèle un sentiment de tristesse poignante. L'âme séjourne en Mésec (Psaumes 120: 5), et ce qu'elle voit autour d'elle la remplit de douleur, car son bonheur est dans la fraîche atmosphère de la sainte volonté divine. L'haleine empestée et fétide du péché n'est pour elle qu'angoisse et souffrance; elle voit le péché, non seulement comme tel et dans son caractère intrinsèque, mais dans l'orgueil de sa perversité. En dépit de cela elle connaît la joie: les statuts de l'Eternel sont le sujet de ses cantiques dans la demeure de son pèlerinage (verset 54).

Comme cela est vrai! Comme le coeur, oppressé par le mal qui l'entoure, est soulagé et rafraîchi par la Parole et les témoignages de Dieu lui-même! Ses statuts sont le sujet de nos cantiques dans la maison de notre pèlerinage; et l'isolement dans lequel se trouve le coeur au milieu d'un monde méchant (car il veut et doit être isolé, s'il est fidèle, quelque douce que soit la communion pendant le voyage) sera compensé par le nom du Seigneur (par le nom de Jéhovah pour le résidu, et pour nous par celui de Christ et du Père en lui). Et lorsque nous sommes seuls avec nos pensées (verset 55), elles sont remplies de leurs noms; tout est paix et les résolutions du coeur, dans l'obéissance et la communion, sont établies et affermies. Or tel est le fruit de l'obéissance, car la sainteté et la communion — le sentiment de la présence de Dieu — sont le fruit de l'obéissance. L'épître aux Romains (6: 22) dit: «Vous avez votre fruit en sainteté, et pour fin la vie éternelle». L'obéissance signifie ici l'observation diligente des préceptes divins, chose qu'il ne faut pas oublier.

(Chet 57-64)

Cette division du Psaume nous présente plutôt les affections en rapport avec la Parole écrite dans le coeur: «Jéhovah est ma portion» (verset 57) (*). Le coeur le possède, lui, comme source de joie et de bénédiction. A cela se joint nécessairement la résolution du coeur envers Dieu: «*J'ai dit*». Il est impossible de considérer le Seigneur comme sa portion sans avoir le dessein de faire sa volonté, autrement ce ne serait pas le reconnaître. Et cela implique aussi nécessairement le désir de sa faveur (**), puisqu'il est Dieu. Toutefois la Parole qui a éveillé ce désir et cette confiance a sa place ici, car d'une part, elle certifie la grâce, et de l'autre, elle révèle les principes sur lesquels la faveur et la grâce reposent. Nous trouvons le même désir au verset 59, non pas simplement l'obéissance (quoique ce désir la produise), mais la méditation du coeur: «*J'ai fait le compte de mes voies;*» ce sont les exercices intérieurs du coeur, chose nécessaire et importante pour nous, — «*et j'ai dirigé mes pieds vers tes témoignages*».

(*) (Verset 57). «*Jéhovah est ma portion! j'ai dit que je garderais tes paroles.*» Ou: «*Jéhovah! j'ai dit que ma portion était de garder...*» (Trad.)

(**) (Verset 58). «J'ai cherché de tout mon coeur la faveur de ta face.» (Trad.)

Il se peut que nous obéissions instinctivement, presque indifféremment, avec une bonne intention, sans doute, mais de manière à montrer que le coeur n'est pas avec Dieu, qu'il n'est pas exercé, ni désireux de lui plaire, et c'est la preuve, même si notre chemin n'est pas mauvais, d'un bien pauvre état d'âme. Mais le fidèle, qui est en bon état devant Dieu, repasse le but de ses voies, leur direction, dans quelle mesure elles répondent au but vers lequel nous conduit la lumière qui nous est donnée, et, si notre but correspond à cette lumière, dans quelle mesure nous y répondons en le poursuivant sérieusement en pratique, et en réalisant son caractère. Car nous pouvons être extérieurement sans reproche, aimables même en apparence, mais infidèles à l'appel de Dieu. Dans ce cas, il nous faut, cela va sans dire, retourner aux témoignages de Dieu, qui sont capables de rendre «l'homme de Dieu accompli, et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre.» (2 Timothée 3: 17). Nous voyons comment la source de tout cela, c'est d'avoir le Seigneur pour notre portion; mais il faut que nous ayons un coeur qui fasse le compte de ses voies.

Or cela nous rend diligents lorsque notre coeur est en règle. Nous ne prenons alors conseil ni de la chair, ni du sang, n'ayant en vue que la faveur de Dieu et le but qui nous est assigné: «Je me suis hâté, je n'ai point différé à garder tes commandements» (verset 60). Il est à peine besoin de dire combien cela est caractéristique et de toute importance. Ce sont les prémices essentiels, c'est le ressort d'une vie de fidélité envers Dieu, comme nous le voyons d'une manière remarquable chez l'apôtre Paul. On trouvera, dans ce chemin la souffrance, l'opposition des instruments de Satan, de ceux qui haïssent le Seigneur, mais la vie intérieure reste ferme et bien dirigée, et n'a pas d'indécision quant à l'appréciation du chemin à suivre: «Je n'ai point oublié ta loi» (verset 61). On peut être occupé de résistance et du mal, en sorte que l'état du coeur, quoiqu'il s'oppose aux méchants, soit formé par ces choses. Dans ce cas, c'est combattre la chair par la chair; tandis que le caractère du chemin de celui qui regarde au Seigneur, au milieu de la scène d'iniquité qu'il traverse, est formé par la parole de Dieu que le coeur n'a pas oubliée, et cela conduit à reconnaître que c'est Dieu qui s'occupe de ces choses. On s'attend à la perfection des voies de Dieu à l'égard du mal.

C'est une consolation; car un esprit intègre voudrait parfois s'élever avec indignation contre le mal qui se manifeste publiquement; mais la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu (Jacques 1: 20). Il est souvent difficile à un esprit actif et énergique de prendre une position d'humilité et de ne pas faire descendre le feu du ciel, ou de ne pas vouloir frapper de son épée, lorsque Christ et sa vérité sont attaqués et insultés, mais lorsque nous regardons en haut, nous avons des cantiques pour l'heure de minuit (verset 62). Un coeur simple, conduit par le Seigneur dans ses voies, possède des sources de joie qui le raniment et le réveillent dans les mauvais jours et lorsqu'il est seul avec Dieu. La tristesse l'entoure, mais la joie est avec lui. Il se lève, il vibre de louange; il est non seulement consolé dans l'affliction, mais délivré des liens du mal, et actif dans la louange de Celui qu'il connaît et qui est sa portion. Car le jugement et la délivrance arriveront selon sa parole et le coeur s'élevant à Dieu s'en remet dès lors à lui pour les accomplir. Mais si nous sommes et devons être seuls, lorsqu'il s'agit de foi et non pas

de communion, et que le Seigneur est notre portion, nous sommes, d'autre part, les compagnons de ceux qui le craignent et qui marchent dans ses voies (verset 63). Ici le fidèle peut regarder autour de lui et voir la bonté de Dieu malgré tout le mal qui pesait sur l'âme. Il en est toujours ainsi; le mal s'élève comme les flots en courroux, mais le Seigneur est toujours au-dessus du mal; et lorsque le coeur réalise cela par la foi, et que la volonté est soumise à l'égard de toutes ces choses, si l'âme avait été *autrefois* consolée par la pensée des jugements de Dieu, elle trouve *maintenant* les preuves constantes de sa grâce, et cherche en paix à être conduite dans ses voies. Ainsi se termine cette partie intéressante de l'expérience de l'âme sous l'influence de la parole de Dieu.

(Teth 65-72)

Avec le sentiment des bénédictions qui viennent de Dieu, le coeur le considérant désormais comme sa portion, et la volonté étant brisée, nous trouvons maintenant la conscience que l'on est son serviteur. Mais dans sa perfection immuable, la Parole, le grand sujet de ce Psaume, a toujours sa place. La Parole est le chemin de Jéhovah selon sa bonté; elle nous donne l'assurance de cette bonté en nous le révélant lui-même ainsi que ses voies, et elle est le guide de notre chemin. C'est une chose très précieuse, car cette Parole nous enseigne que nous pouvons et comment nous pouvons compter sur elle. Ici (verset 67), c'est par l'expérience que le fidèle a pu l'apprendre; il avait été affligé; il peut maintenant se rendre compte du pourquoi; mais telle qu'a été la parole de Jéhovah, telles ont été ses voies. Nous aussi, et c'est d'un prix inestimable, nous pouvons compter sur elle en tout temps; nous pouvons avoir encore davantage; mais nous *avons* cela. Maintenant le fidèle désire posséder le discernement, fruit de l'enseignement divin; il demande le bon sens et la connaissance que Dieu donne, car il a mis son sceau aux commandements de Dieu, le mot: «ajouter foi» étant ici ajouter l'amen de son coeur. Comme lui, nous aussi nous pouvons avoir pleine confiance que nous serons guidés en cela. Sa volonté avait été brisée; l'affliction était survenue; auparavant la volonté avait eu son cours, on avait oublié Dieu, suivi son propre chemin. Maintenant on comprend le but de l'affliction et l'obéissance est produite.

Quelle grâce dans les voies de Dieu envers nous, bien que ses voies en gouvernement soient selon sa justice et qu'il reste en toute occasion nécessairement juste! Car parfois, quand nous nous sommes éloignés de lui, il brise le coeur par sa faveur, comme lui seul sait le faire. Aussi voyons-nous le coeur humilié et soumis connaître Dieu selon sa bonté: «Tu es bon et bienfaisant» (verset 68). Il recherche les voies de Dieu: Maintenant, dit-il, «enseigne-moi tes statuts»; c'est là cette bonté qu'il désire. Il est beau de considérer comment la volonté est brisée et le coeur mis en règle. L'orgueil d'adversaires impies est sous les yeux du fidèle; ils forgent des mensonges contre lui, et cela est naturel, puisqu'il a abandonné leurs voies et l'orgueil de sa propre volonté, mais l'expérience lui a donné la décision du coeur. C'était assez de s'être égaré; maintenant il s'attache avec décision à ce qu'il possède, et la différence morale est grande. D'un côté, la propre volonté et le moi et peut-être le succès; de l'autre, un coeur qui trouve ses délices dans la loi de Jéhovah, de celui auquel nous appartenons, dans la volonté de Jésus Christ en toutes choses.

Mais on trouve encore autre chose qu'une volonté brisée et le retour à Dieu: par la grâce infinie il y a, dans cette expérience, un progrès positif. Le brisement de la volonté met les éléments du coeur en contact direct avec la Parole. Le moi est jugé selon les différentes formes qu'il revêt au dedans de nous; on discerne ce qu'est la chair dans ses voies, quelque trompeuses qu'en soient les apparences. Ainsi le coeur, délivré du moi, reçoit l'enseignement, et, la lumière de la Parole le pénétrant et l'exerçant, il apprend à en connaître la portée et la puissance; car, bien qu'elle soit, ou plutôt parce qu'elle est la parole de Dieu, elle s'adresse et s'adapte au coeur de l'homme, mais elle ne l'atteint, de manière à être comprise, que lorsque la volonté est brisée et la conscience réveillée. Voyez la parabole du semeur et le quatrième chapitre de l'évangile de Jean. Mais alors la loi sortie de la bouche de Dieu (verset 72), l'expression de sa pensée et de sa volonté parfaites, de sa volonté à notre égard, cette loi nous est plus précieuse que toutes choses. Nous vivons par elle et nous vivons d'elle; elle fait nos délices, comme venant de lui et comme répondant parfaitement à nos besoins.

(Jod 73-80)

L'âme s'adresse maintenant à Dieu, comme dépendant de lui pour l'existence même de l'homme, afin d'être dirigée sûrement et guidée par lui. Cette pensée est exprimée par l'apôtre Pierre quand il dit: «Remettant leurs âmes, en faisant le bien, à un fidèle Créateur» (1 Pierre 4: 19). Seul le coeur qui le connaît en grâce peut faire cela; sinon nous cherchons notre propre volonté dans la résistance à la sienne. Mais du moment que nous le connaissons, c'est dans *tout* ce qu'il est, selon la vérité de sa nature en grâce; ainsi notre connaissance de Dieu s'élargit et nous pouvons l'appliquer à tout. Elle justifie ainsi le désir fondé sur elle. Ici (verset 73), cette connaissance s'applique à l'enseignement de la Parole, parce que l'âme marche et doit marcher dans l'ancienne création. Mais nous pouvons aussi, comme étant actuellement ici-bas, compter sur la vérité de la nature de Dieu, lorsque, comme je l'ai dit plus haut, nous le connaissons; et nous pouvons compter sur lui de cette manière, parce qu'ainsi, dans le sens le plus complet et le plus absolu, s'exprime notre dépendance de lui, aussi bien que le désir d'un coeur renouvelé. Je n'existe que par toi: fais-moi donc marcher sous ta conduite et dans les dispositions de coeur que tu donnes.

Celui qui m'a fait peut me donner de l'intelligence. Mais cette confiance en Dieu devient un lien commun, formé chez d'autres par la même disposition du coeur, qui trouve son plaisir à voir Dieu reconnu et honoré, et est affectionné à ceux qui font de même au milieu d'un monde méchant (verset 74). Ils deviennent compagnons, comme il est dit: «Ceux qui craignent l'Eternel ont parlé l'un à l'autre» (Malachie 3: 16), et comme nous le voyons aussi dans cette délicieuse peinture du résidu caché, au commencement de Luc.

Un autre trait de cette oeuvre divine dans l'âme, c'est que, ayant une vraie connaissance de Dieu, elle arrive à le justifier dans ses voies, quelque pénibles qu'elles lui soient. Le coeur reconnaît de deux manières que ses jugements sont justes (verset 75). D'abord ce sont ses jugements, et nous savons ce qu'il est. Il ne peut agir qu'avec justice, et de plus, avec justice à notre égard; il est fidèle envers nous en grâce. Mais, en second lieu, nous reconnaissons moralement la justesse de ses jugements. Dieu ne peut tolérer le mal, et surtout quand il s'agit

de son peuple. Pour leur bien, il ne le peut pas. Ainsi le bien et le mal sont connus et jugés, et l'on comprend que la sollicitude de Dieu pour les siens l'oblige à surveiller leurs voies. Mais la certitude que le châtiment vient de Dieu, tout en produisant la soumission, donne aussi le désir de sa faveur, lorsque la soumission est complète. Sans doute on souhaite du soulagement; mais un coeur humilié, avec le désir naturel d'être soulagé, cherche dans cet allègement à sa souffrance et non pas dans la propre volonté, la faveur divine, la consolation de la part de Dieu. «Je te prie, que ta miséricorde me console» (verset 76). «Dieu qui console ceux qui sont abaissés», dit l'apôtre (2 Corinthiens 7: 6), et cette consolation dépend de la fidèle parole de Dieu. Le croyant compte sur cette miséricorde, s'y attend, et il a raison.

Désirer simplement d'être soulagé, n'est pas autre chose que la propre volonté, et pourrait devenir, si ce désir nous était accordé, le moyen d'afflictions nouvelles; mais une volonté soumise et brisée dans le châtiment, a raison de désirer qu'il lui soit fait miséricorde. Le croyant connaît ce caractère du Dieu de miséricorde (verset 77); il désire que Dieu l'exerce si possible; il peut, dans ce cas, mettre en avant son intégrité, car ce désir est légitime lorsque la soumission est complète et quand on sent que la bonté est en Dieu. Aussi dit-il ici: «Car ta loi est tout mon plaisir», et le jugement, ajoute-t-il, est la portion des orgueilleux. (verset 78). Il a le sentiment que la volonté orgueilleuse est la cause du jugement. Pendant la période actuelle de la grâce, le chrétien désire que cette volonté de l'homme puisse être changée. Il sait néanmoins que «la foi n'est pas de tous» (2 Thessaloniens 3: 2). Ici, le désir que les orgueilleux soient rendus honteux est selon le caractère d'un Dieu juste. Le fidèle se tient à part et médite la volonté révélée de Dieu. Mais il ne cherche pas seulement la faveur de Dieu; il demande que ceux qui craignent Dieu reviennent vers celui qui est affligé (verset 79) Les rapports avec eux ont un caractère spécial. Ce n'est pas qu'il les recherche, bien que la chose soit bonne; mais on trouve ici cette énergie de confiance en Dieu qui fait qu'on ne cherche que Lui, qu'on ne s'appuie pas sur d'autres, mais qu'on trouve plaisir à leur association. Ce n'est pas que le fidèle ne soit pas le compagnon de ceux qui craignent Dieu (verset 63), mais ici il ne cherche sa consolation qu'en Dieu. Il en est de même pour les amis de Job qui revinrent à lui lorsque le témoignage de Dieu fut avec lui. Seulement, quelles que soient les consolations données, le désir du fidèle est d'être maintenu dans l'intégrité (verset 80). Il ne lui vient pas à la pensée de pouvoir être béni en dehors du chemin de la parole de Dieu. De cette manière le serviteur de Dieu ne sera pas rendu honteux.

(Caph 81-88)

Ces versets vont encore plus loin. La pression de la puissance du mal est plus grande, le cri du fidèle plus pressant, mais sa confiance en la Parole est complète. Cette précieuse révélation de Dieu, de sa volonté et de sa faveur (choses dans lesquelles il ne peut mentir), maintient le coeur à travers tout. Quelle bénédiction d'avoir une révélation de lui, aussi sûre que lui-même! Ensuite le fidèle présente deux motifs pour être exaucé: d'abord l'extrémité de sa détresse: il est desséché comme une outre à la fumée (verset 83), mais il n'a point oublié les statuts de l'Éternel. En second lieu, il était une pauvre créature, d'une existence éphémère; il était temps, s'il devait jouir de la bonté de Dieu, que celui-ci étendit sa main pour le secourir.

Or l'affliction qu'il traversait était d'une part le produit de l'orgueil de l'homme, de l'autre, elle n'était pas selon la Parole que Dieu avait confirmée et reconnue (verset 85). Toutefois cette parole tout entière n'était que fidélité, et la persécution était injuste (verset 86) et avait atteint ses dernières limites. Le fidèle était presque consumé dans le pays, dans le lieu même de la promesse et de la puissance de Dieu; mais il n'avait point abandonné Ses commandements. Il s'attend aussi à la miséricorde comme moyen de vivification pour lui-même (verset 88). La consolation venant du dehors ne lui suffit pas; il désire que son âme elle-même soit restaurée, et qu'il puisse ainsi garder fermement, avec bon courage et confiance, le témoignage de la bouche de Dieu. Ainsi l'affliction et la détresse deviennent, quand le coeur est intègre, une raison que nous présentons à Dieu pour être exaucés.

(Lamed 89-96)

Un autre aspect de la Parole est maintenant placé devant l'âme. Cette Parole est devant Dieu, dans le ciel même; elle y est établie pour toujours. Là où Dieu est, elle demeure avec le caractère qui lui est propre, comme étant l'expression du propos arrêté de Dieu. Mais, quoique son conseil soit arrêté dans le ciel, c'est hors du ciel qu'il a agi. Sa fidélité, sa manière invariable de s'en tenir à ce qu'il a dit et à ce qu'il est, restent les mêmes à travers les générations changeantes des hommes. Aussi, quand nous avons sa Parole, nous pouvons y compter aussi sûrement que sur ce qui est dans le ciel; elle ne change pas davantage que Dieu lui-même. Il a établi la terre et elle demeure ferme (verset 90). Tout subsiste comme Dieu l'a ordonné, car, autre vérité importante, toutes les choses qui existent sont au service de Dieu (verset 91). Si même il leur a donné des lois déterminées, pourquoi n'en sortent-elles pas? Parce qu'elles dépendent de lui: «Toutes choses le servent». Or l'âme trouve sa force dans cette Parole. Ici, nous trouvons une obéissance morale volontaire dans un coeur renouvelé; lorsque toutes les circonstances étaient contraires, il aurait été difficile de tenir bon, si le côté moral de la loi n'avait exercé sa puissance sur l'âme (verset 92). Dieu semblait être en dehors des circonstances, mais le plaisir que le coeur trouvait à la loi de Dieu le faisait tenir ferme.

Comme chrétiens, nous avons, je le pense, quelque chose de plus, quoique ceci mérite notre attention comme témoignage d'un coeur renouvelé, et par conséquent s'applique à nous. Nous nous glorifions dans les tribulations, sachant ce qu'elles produisent en nous, et l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné, amour qui nous est témoigné par le don de son Fils. «Toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu» (Romains 8: 28). Combien, dans le sens le plus élevé, Christ fut attaché à la volonté de Dieu au milieu des circonstances les plus contraires — même en face de la colère! Cette puissance de la Parole pour soutenir le coeur dans l'affliction, pour restaurer la force du nouvel homme et vivifier l'homme intérieur, affermit le coeur dans la conscience de la valeur divine de cette Parole (verset 93). Et ceci nous amène à Dieu avec la conscience que nous sommes siens (verset 94). Je ne dis pas que cela produise en nous cette pensée, mais cela conduit nos coeurs à en avoir conscience et, par conséquent, à regarder vers Celui qui est fidèle pour sauver et délivrer.

Comme toujours, dans ce Psaume, cela a lieu dans la conscience de notre intégrité: «J'ai recherché tes commandements» (verset 94). Cette intégrité est nécessaire; si elle manque, la confiance est affaiblie, quoique Dieu puisse faire grâce.

Nous voyons ici l'âme mise continuellement en présence de ses ennemis qui l'oppriment; il en sera ainsi du résidu d'Israël aux derniers jours. Dans un sens, il en est toujours de même pour nous, mais cela s'applique plus particulièrement aux mauvais jours. «Les méchants m'ont attendu pour me faire périr» (verset 95). Mais l'âme attend en paix, attentive aux témoignages de Dieu. Ils lui donnent la paix et la rendent capable de remettre tout à Dieu.

Une autre cause de tristesse pour l'âme est la ruine générale (verset 96). Non que l'intégrité n'existe pas, mais, dans son accablement, le coeur serait disposé à le croire. Car il n'y a pas d'accomplissement (telle est la force du mot) de la volonté de Dieu, même dans ceux qui entreprennent d'y marcher (*). Mais si le coeur se tourne vers la Parole, l'effet en est bien différent. Cette ruine même, quoiqu'elle ne puisse être justifiée, nous amène à voir combien le commandement de Dieu est parfait, complet, d'une grande étendue; combien il touche à toutes les circonstances de l'homme, à tout ce qui tient aux relations entre Dieu et sa créature, à toutes ses relations morales.

(*) Litt.: «J'ai vu la fin de toute perfection» ou accomplissement. (*Trad.*)

(Mem 97-104)

Ces versets nous montrent l'affection que le fidèle a pour la loi et la valeur qu'il y attache, connaissant cette valeur par expérience. Il aime la loi de Dieu en elle-même. Elle lui est donnée de Dieu comme la révélation de sa volonté. Il en fait l'objet de sa méditation tout le jour (verset 97), non pour le fruit qu'il en retire, ou la sagesse dont elle le pare, vis-à-vis des autres, mais il l'aime pour elle-même. C'est ce qui caractérise le nouvel homme. Or l'effet de la loi lorsqu'elle est aimée pour elle-même, est de rendre l'homme plus sage que ses ennemis, quelque subtils et rusés qu'ils puissent être (verset 98). Il y a un sentier que l'oeil du vautour ne connaît point — «sages quant au bien, et simples quant au mal» (Romains 16: 19) — sentier qui surmonte et déjoue les adversaires de Dieu et du juste. Ils ne peuvent se former aucune appréciation des principes de ceux qui craignent Dieu, si ces derniers restent attachés à ces principes et conséquents avec eux. «Tes commandements sont toujours avec moi» (verset 98). Telle est la sagesse divine, sagesse sans intermédiaire, en sorte qu'elle donne le discernement (car, parfaite sous tous les rapports, elle agit sur l'âme et la forme), ce que ne peut aucun enseignement humain, quelque pieux qu'il puisse être. Celui-ci peut être fort utile en tant qu'il est tiré de la Parole ou qu'il y mène; mais même lorsqu'il s'agit du don le plus élevé, rien de ce qu'on peut apprendre par ce moyen ne fait partie du trésor de la foi dans l'âme, tant qu'elle ne l'a pas appris dans la Parole. Cela peut intéresser l'esprit et le coeur, mais pour le posséder, il faut l'avoir appris avec Dieu. «Ils seront tous enseignés de Dieu» (Jean 6: 45).

Rien n'enseigne comme la parole de Dieu, recherchée et sondée dans une soumission sainte et reçue avec la simplicité d'un petit enfant. Elle nous donne alors l'intelligence, — la sagesse divine, — pour notre esprit et notre marche; et ainsi, quand les préceptes de Dieu

sont observés, elle nous donne plus de sagesse que n'en apporte l'expérience humaine (versets 99, 100). Elle devient un mobile positif; nous la préférons aux mauvaises voies que nous quittons toutes pour la seule qui soit celle de Dieu, parce que c'est en celle-là que le coeur a appris à trouver ses délices (verset 101). Nous voyons aussi combien l'âme est ici en relation directe avec Dieu en grâce, et combien la conscience qu'elle est de Dieu, donne de l'autorité à Sa parole. «Je ne me suis point détourné de tes arrêts, car c'est toi qui m'as enseigné» (verset 102). Ceci est d'un grand poids pour l'âme, lorsque la puissance de la parole de Dieu a été réalisée. Ce qui est enseigné par l'homme pourra être abandonné pour l'homme; mais ce qui est enseigné par Dieu, nous ne pourrons jamais l'abandonner pour Dieu; pour qui d'autre le laisserions-nous? Cet enseignement engage l'âme par la foi et par l'autorité divine. Il vient de Dieu et mène à lui. Maintenant l'âme revient à la pensée de la douceur de la Parole (verset 103). Ces communications divines sont ses délices. Elles ne sont pas seulement un devoir, quoiqu'il soit reconnu aussi, mais elles sont plus douces que le miel à la bouche. C'est par les préceptes de Dieu que le coeur est formé et qu'il apprend à discerner le mal d'avec le bien. Il ne s'en tient pas à l'obéissance à une loi, mais le discernement moral se développe dans le coeur et dans la volonté. Le coeur étant attaché à la parole de Dieu, par le fait de l'habitude, les sens sont exercés à discerner le bien et le mal, et l'on déteste tout mauvais chemin.

(Nun 105-112)

Il est remarquable de voir à combien de choses la Parole s'applique. Dans la dernière section, le coeur et les affections s'occupaient de la Parole pour elle-même, comme conduisant à la sagesse. Maintenant elle nous est montrée comme un guide pour notre chemin, à travers le monde dans lequel nous marchons — ce qui est un but bien différent du premier. «Elle est une lampe à mon pied, et une lumière à mon sentier» (verset 105). Elle est le moyen de produire une marche droite, non seulement parce qu'elle place le coeur dans la droiture, mais parce qu'elle jette la lumière sur ce monde, et non seulement sur ce monde tel qu'il est, mais aussi sur notre chemin qui le traverse. De même aussi Christ ne se borne pas à faire ressortir par sa justice pratique ce qu'est le monde, mais il donne à celui qui le suit la lumière de la vie. La Parole montre le chemin de la loi (pour nous le chemin de la vie divine) à travers le monde. Mais le caractère d'obéissance ne se perd jamais. Ici il prend la forme juive, cela va sans dire: «J'ai juré, et je le tiendrai, de garder les jugements de ta justice» (verset 106).

Cependant je crois que nous trouvons ici une estimation morale bien marquée du caractère de ces jugements en contraste avec l'homme et le monde. Il n'est point parlé ici de témoignages; ceux-là sont pour le fidèle; mais «tes justes jugements» indiquent le contraste entre les voies de Dieu et celles de l'homme.

Ensuite (verset 107) le fidèle considère les épreuves au milieu desquelles doit passer son chemin. L'affliction est regardée ici simplement comme une affliction, non comme venant de la main de Dieu. Le croyant avait eu à l'apprendre sous ce dernier caractère, sa volonté étant brisée (voyez versets 67, 71, 75), ce qui détruisait toute force humaine (versets 81-83). Le

verset 107, au contraire, nous présente l'affliction dans un chemin qui est éclairé par la Parole, et le fidèle cherche, pour y marcher, la force et la vigueur que la Parole donne à l'âme. Le désir du coeur n'est pas ici la délivrance, quelque douce qu'elle puisse être, mais que les oblations volontaires de sa bouche soient acceptées, parce qu'il se tourne vers Dieu dans ce chemin de justice où, gardé par Dieu et possédant ses pensées, il peut lui offrir des louanges volontaires. Ces dernières n'avaient point été interrompues par l'affliction (verset 108). Il avait été extrêmement affligé, il avait erré; mais, marchant maintenant dans la droiture du coeur, il désire que les louanges qui en sortent, fruits de la puissance de la Parole, soient acceptées. Ceci est juste, mais ce n'est pas la joie du salut actuel. La conscience d'avoir erré se montre ici partout, quoique le coeur soit rétabli. La Parole a de l'empire sur ses voies; il sent qu'elle est une lumière sur le chemin où il vient d'entrer, et quoiqu'il soit encore, dans un certain sens, sous les conséquences de son ancienne marche, son coeur redressé peut éclater en louanges; pourront-elles être acceptées? Son désir est qu'elles le soient et certainement elles le seront.

L'humilité de ce désir est juste, comme le désir lui-même est le fruit de la grâce. Ce n'est pas la louange pleine de simplicité d'une âme en relation connue avec Dieu, louange qui coule sans hésitation, comme fruit naturel et nécessaire de la bénédiction; au contraire, tout en louant, il désire être enseigné dans les voies de Dieu, en contraste avec le mal. La décision du coeur caractérise alors sa marche. Son affliction et son danger étaient grands, son âme vivait continuellement dans l'angoisse, mais cela ne change pas sa détermination, il n'oublie pas la loi de Dieu. Le danger ne l'absorbait pas au point de la lui faire perdre de vue. Ceci est une preuve bénie de la puissance qu'ont les liens établis, par la grâce, entre nous et Dieu; et combien, lorsque la foi est exercée, ce que nous connaissons de Dieu est supérieur à la puissance de Satan et aux plus grands effets des circonstances! En dépit d'eux, l'âme garde la mémoire de ce que Dieu lui donne. L'astuce et les ruses subtiles étaient semées sur son passage; pour un esprit droit cela est éprouvant et pénible, mais ses pieds restent dans le bon chemin. Des obstacles y avaient été placés pour jeter le fidèle dans le découragement, mais la Parole exerçait son influence sur l'homme intérieur. Le secret de ceci, c'est qu'il avait pris les témoignages de Dieu pour sa portion à jamais (verset 111). Ce n'était pas une jouissance présente, sentiment qui peut exercer une influence immédiate sur l'esprit et se perdre en un instant, mais c'était l'estimation donnée de Dieu, de la vérité bonne et divine contenue dans ces témoignages. Aussi, quand cette pensée est réellement retenue par grâce, elle demeure et n'est point affectée par les circonstances. Les terreurs et les ruses de l'ennemi poussent l'âme à s'attacher plus solidement à la vérité de Dieu et à tout ce qui vient de lui. Ses témoignages ont été et seront la jouissance du coeur. Seulement nous disons encore davantage: «Rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur». L'obéissance, dans sa pratique continue, était le but du coeur — c'était un engagement à perpétuité. Ainsi en est-il de nous. Cependant nous dirons plutôt: «Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin» (Jean 13: 1). Or ceci nous engage aussi à une obéissance perpétuelle, qui doit être notre élément et le seul état qui nous convienne comme hommes.

(Samech 113-120)

La section suivante est d'un caractère simple. L'âme rend compte de son propre état, puis s'attend à l'intervention de Dieu selon la Parole (verset 116); elle espère la voir, mais en même temps elle appréhende les jugements de Dieu sur les désobéissants: «J'ai eu en haine les pensées diverses, mais j'ai aimé ta loi» (verset 113). Je suppose qu'il entend par là les pensées et les raisonnements de l'entendement humain, mais il aime la parole de Dieu. Ainsi l'âme se détourne des raisonnements vers Dieu. Dieu seul est son asile et son bouclier; elle espère dans sa Parole (verset 114). Puis, regardant du côté des hommes, elle se retire d'avec les méchants (verset 115); son parti est pris, elle s'attend à être soutenue jusqu'à la fin, et à n'être pas déçue dans cette espérance fondée sur la Parole.

Mais le désir du fidèle a plus de précision encore; c'est-à-dire qu'il regarde au Seigneur afin qu'il le soutienne dans le chemin, et alors il sera en sûreté. Il n'a pas seulement besoin d'être gardé, mais d'être tenu moralement dans la droiture; il a besoin de la grâce et de la force de Dieu pour le soutenir. Autrement l'ennemi aurait l'avantage sur lui; mais, gardé ainsi, il obéira constamment aux commandements de Dieu (verset 117). Mais il voit ses jugements sur ceux qui se sont éloignés de ses commandements. Ce par quoi ils avaient cherché à séduire les hommes se trouve n'être que vanité et vide (verset 118). La tromperie est, vis-à-vis des hommes, de la fausseté, c'est-à-dire ce qui est vain et faux en soi-même. Dieu rejette les méchants (verset 119), et les traite comme n'étant que néant, comme de l'écume, et cela encourage le fidèle dans les témoignages de Dieu, dont il a gardé les voies en dépit du méchant qui les raillait. Mais il est rempli de frayeur, d'une juste frayeur à la vue de ces jugements. *Nous serons au-dessus d'eux, gardés hors de l'heure de la tentation qui viendra sur toute la terre, mais nous sommes encouragés par la Parole et par le jugement même à regarder à Celui dont il émane, et il en est toujours ainsi dans ce Psaume. Rien ne peut être plus naturel, ni mieux à sa place que cette juste frayeur. L'expression de l'apôtre (combien l'Écriture est toujours parfaite!) en vue de jugements plus profonds, quoique extérieurement moins terribles, montre que, lors même que lui n'y serait pas directement engagé du tout, il n'y était point insensible. Il dit: «Connaissant donc combien le Seigneur doit être craint, nous persuadons les hommes» (2 Corinthiens 5: 11).*

Cette crainte n'éveillait en lui que l'amour (car Lui-même ne viendrait point en jugement), mais il en connaissait la solennité et la terreur. Cette pensée agissait en puissance sanctifiante en le manifestant actuellement à Dieu, mais lorsqu'il passait à travers ce jugement, quoique sans en être atteint, la crainte était juste. C'est ainsi que, «par la foi, Noé étant averti divinement des choses qui ne se voyaient pas encore, craignit, et bâtit une arche pour la conservation de sa maison» (Hébreux 11: 7).

(Hajin 121-128)

Il y a trois points dans cette section. Le croyant est en pleine présence de la puissance du mal, et il regarde à Jéhovah lui-même. L'énergie du mal, dans son caractère moral, l'attache toujours davantage à la parole de Dieu et à ses témoignages. Tel est l'effet de la proximité de

Dieu, parce que sa présence guide le coeur libre et confiant, et maintient le sentiment de la valeur des choses contenues dans la parole de Dieu. Je pense qu'il y a progrès ici.

Au verset 82, il dit: «Quand me consoleras-tu?» Ici il n'en est pas de même, quoiqu'il recherche sérieusement la faveur de Jéhovah. Il en appelle à la protection de Dieu sur le principe de la justice; avec cela, il me semble que, lors même qu'il éprouve un ardent désir de délivrance, il y compte plus à cause de la Parole de la justice de Dieu, qu'à cause de la fidélité à sa promesse de le délivrer, comme le montre le verset 123. Il sent que, lorsqu'il sera délivré, son coeur sera en liberté pour obéir. Mais il demandait encore plus que la délivrance et faisait encore mieux que de mesurer celle-ci au mal sous lequel il gémissait. Son coeur était venu à Dieu et il désirait être traité selon sa miséricorde.

Ceci est aussi un progrès et montre, je le crois, la conscience d'une intégrité sur laquelle Dieu a mis son sceau dans le coeur. Lorsque nous sommes dans les souffrances sous la main de Dieu en châtement, nous cherchons la miséricorde pour être délivrés: c'est le désir de sa faveur et la grâce qui nous y portent. Mais sa délivrance dépend de Lui - elle est imméritée. L'oppression de la puissance du mal est méritée et la délivrance est une preuve suffisante de la miséricorde. Mais lorsque cette épreuve a eu son effet, lorsque le coeur purifié est rendu capable de penser davantage à Dieu, à sa sainteté, à sa volonté, moins à l'affliction et au mal extérieur sous lequel il ne plie plus — en un mot, lorsque le coeur est rétabli moralement — (or la place que Dieu y occupe, en contraste avec la place qu'y prend l'affliction, est la pierre de touche de ce rétablissement moral), il mesure par Dieu ce qu'il cherche, car il est, pour ainsi dire, rentré dans sa connaissance intérieurement révélée. A cause de cela nous voyons, dans ce qui suit, le fruit de cette réconciliation avec Dieu, ou de ce retour à lui. Le coeur rentré dans l'intégrité dit: «Je suis ton serviteur» (verset 125). Nous n'avons pas encore rencontré ceci. Nous avons vu de saints désirs, de la confiance, une confession sincère et l'expression générale: «Tu as agi fidèlement envers ton serviteur» (verset 65; cf. 49 et 76). Mais ceci est autre chose. Le fidèle se présente directement à Dieu comme étant dans cette relation et cette position. «Je suis ton serviteur». C'est la soumission parfaite de quelqu'un qui a cette position, sachant, comme cela est vrai, que Dieu l'y reconnaît. C'est beaucoup dire. Quel fondement pour demander à Dieu l'intelligence nécessaire pour le servir! Quelle chose sérieuse, en effet, que des êtres tels que nous soient appelés à servir Dieu d'une manière qui lui convienne! Sans nul doute, il y a un grand encouragement à pouvoir dire: «Je suis ton serviteur». Il en est ainsi dans la parabole des talents, où la confiance en Celui qui les avait rendus capables de le servir était pour les serviteurs le ressort du service. Mais là tout était heureux et en règle, tandis qu'ici, dans ce Psaume, l'âme arrive seulement à dire: «Je suis ton serviteur», après de longs châtements pour ses errements.

Le verset 126 nous montre la confiance qui s'accroît, et qui prend le langage béni de quelqu'un qui est libre devant Dieu. La loi de Dieu est précieuse à Dieu lui-même; pas un iota n'en passera sans être accompli. Lorsque le croyant a appris à regarder en dehors de lui, le mépris général de la loi ne fait que l'enhardir auprès de Dieu. Il est temps pour toi d'agir: «ils ont aboli ta loi» (verset 126). Quel principe que celui-ci! L'autorité de Dieu doit toujours être

maintenue; en sorte que le comble du mal donne l'assurance de la délivrance. Cela rend la loi de Dieu excessivement précieuse à l'âme. L'amour pour la loi (ici elle est l'expression de la volonté de Dieu) grandit avec l'agrandissement de la puissance du mal. Nous sentons davantage combien elle est précieuse, sûre, combien elle procède de Dieu; et ce qui rend l'intervention de Dieu précieuse contre la puissance du mal, rend sa parole précieuse aussi contre le *développement* de ce mal. Ceci est éprouvé de deux manières: d'abord les commandements de Dieu sont aimés au-dessus de tout ce que l'homme apprécie, ensuite il y a décision dans notre jugement moral. Tous les commandements de Dieu sont estimés comme absolument droits (verset 128) et comme étant l'ensemble de ce qui est bon, et toute voie de mensonge est haïe. La distinction entre le bien et le mal se fait uniquement par la Parole.

(Pe 129-136)

L'âme en est arrivée maintenant au point d'estimer la valeur de la loi en elle-même, après y avoir obéi et en avoir compris l'excellence. C'est de l'intelligence. «Tes témoignages sont des choses merveilleuses, c'est pourquoi mon âme les a gardés». Les paroles de Dieu, entrant dans le coeur, donnent la lumière; elles donnent de l'intelligence même aux simples (versets 129, 130). Ainsi, elles deviennent pour le coeur le sujet d'un sérieux désir; l'âme est occupée de leur excellence. Elles produisent une soif; elles n'ont pas encore rempli le coeur, quoiqu'elles aient engendré le désir. Il peut y avoir intelligence, obéissance quant à la voie que nous suivons ici-bas, faim et soif de justice, une appropriation morale au besoin et à sa satisfaction; mais ce désir ne sera pleinement satisfait que lors de l'accomplissement des promesses, et lorsque Dieu prendra sa place, lui qui révèle sa pensée par ses témoignages. Ainsi en est-il de nous, quoique d'une manière plus élevée, car Christ lui-même et les choses célestes sont le but de nos désirs.

Ce que le fidèle demande ici, c'est la grâce pour diriger ses pas, et pour le délivrer de l'oppression (versets 133, 134). On voit qu'il est au milieu du mal et cherche la face de Dieu pour être éclairé et enseigné (verset 135). Il éprouve une profonde tristesse, parce que la loi n'est point observée. Mais cela semble découler plutôt du sentiment de l'excellence de la loi, que de l'amour pour les personnes qui ont failli.

(Tsade 137-144)

Mais la justice de la loi de Dieu et la clef qu'elle nous donne de ses voies, mènent à la connaissance de ce qu'est Jéhovah qui la donna. «Tu es juste, ô Eternel! et droit en tes jugements» (verset 137). C'est la manière dont Jéhovah agit dans un cas donné, ou la décision morale qu'il exprime à ce sujet. Il a ordonné ses témoignages suivant la justice et la fidélité (verset 138). C'est ce qui les caractérise. Le mépris des paroles de Jéhovah avait excité le zèle du fidèle, de manière à le consumer (verset 139); il devenait comme un combattant sérieux en collision avec le mal dans sa puissance, comme Christ dans le temple. Mais quel que soit le mal autour de lui, il y a un repos et une consolation pour le coeur, lorsque la parole de Dieu est connue et aimée. «Ta parole est souverainement raffinée» (verset 140); plus vous la mettez à l'épreuve, plus elle se montre être la pureté même; le coeur l'aime comme son refuge

et sa joie. Elle donne de la grandeur et du courage à l'âme. Il se peut qu'on soit petit et méprisé, cependant on a le courage de garder les préceptes de Dieu, en dépit de la puissance du monde ou de son mépris (verset 141), car ce sont les paroles de Dieu - ce que Dieu est lorsqu'il juge le mal et le bien; il est éternel. Sa justice est éternelle, sa loi, vérité (verset 142).

Il n'est pas question ici de la vérité qui vint avec la grâce par Jésus Christ. Mais en présence de toutes les choses de la terre, qui ne sont que mensonge, la loi est la vérité, la vraie religion, la pensée de Dieu sur toute chose, en contraste avec les pensées de l'homme et tout ce qu'il prétend être. Et Dieu établira à jamais son jugement révélé dans la loi (Cf. Esaïe 42: 3). La *loi* n'est pas la révélation absolue de Dieu, tel qu'il est; nous avons cette révélation en Christ. Mais elle est la révélation du jugement de Dieu quant à l'homme, quant au bien et au mal; ce jugement sera établi à toujours. Le jugement exécuté sera ratifié. Ceux qui ont péché contre la loi seront jugés par la loi; exactement comme ceux qui auront entendu la parole de Christ, seront jugés par elle. La puissance du mal jettera la tribulation sur le résidu; mais il aura pour consolation les commandements qui seront pour lui les délices de l'homme intérieur. Il en est de même pour nous dans toutes les affections, au mauvais jour, et cela d'une manière plus élevée. Maintenant il en arrive au point que nous avons déjà touché: «Tes témoignages sont éternellement justes» (verset 144). Ils viennent de Dieu, ils sont sa volonté et sa pensée à l'égard de l'homme; et celles-ci seront établies à jamais. Ce que le croyant doit rechercher, c'est de l'intelligence. Alors il vivra, guidé dans le chemin où l'on trouve la vie, où on la trouve, alors même que les méchants sont retranchés; et jamais ici-bas autant qu'alors. Ceci est vrai du gouvernement de Dieu envers nous et même de Christ: «Comme j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour» (Jean 15: 10). Quant à la vie, elle était *en* lui, mais nous l'avons par lui, ainsi que tous ceux qui vivent; mais cela ne fut mis en lumière que par l'évangile. Ce qui était présenté alors comme le chemin gouvernemental de la vie et le sera littéralement aussi à la fin, est le chemin gouvernemental de bénédiction pour nous ici-bas.

(Koph 145-152)

Ici l'âme exprime à Dieu le sentiment de sa dépendance. Ceci est un point important. Nous sommes dépendants, nous savons que nous le sommes, mais nous restons ainsi sans chercher du secours. Cela montre véritablement un manque d'intérêt à ce pour quoi nous sommes dépendants, et un manque de confiance en l'amour fidèle de Dieu. S'il en était autrement, nous crierions à Lui. «Si tu connaissais le don de Dieu et celui qui te dit: Donne-moi à boire, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné» (Jean 4: 10). Ici, il crie de tout son coeur et déclare sa ferme intention d'obéir aux statuts de Jéhovah.

Ensuite il cherche la délivrance, afin que, par son moyen, il puisse sans empêchement et d'un coeur bien disposé, garder ses ordonnances (verset 146). Il y avait du zèle dans ce cri, car le coeur dirigé par la Parole avait confiance en elle, - cependant le zèle ne s'applique pas seulement à la délivrance, mais aussi au désir de méditer la parole même de Jéhovah. Certainement la délivrance était recherchée, mais la Parole elle-même était aimée. Tout cela se lie nécessairement dans l'âme. La délivrance, c'est d'être avec Dieu à l'abri de ceux qui

transgressent sa loi, des oppresseurs rebelles. La méditation de la loi (c'est aussi être avec Dieu), et la parole qui nous donne espérance, ce sont les témoignages dont nous faisons nos délices. De plus, le fidèle s'attendait à ce que Jéhovah le fit revivre selon sa miséricorde, — il en est ainsi pour nous dans la détresse, — mais avec le désir que l'oeuvre de la puissance fût accomplie en lui; il s'attendait à recevoir la vie selon la pensée de Dieu (c'est-à-dire avec une nature et des désirs conformes à la pensée de Dieu. Le fidèle ne parle point comme étant mort, mais il parle d'une vivification morale). Nous savons qu'il nous faut une vie nouvelle.

Le sentiment de la puissance actuelle du mal pesait sur l'âme du fidèle. Jéhovah seul était le refuge où il pût se retirer. Ceci est très beau, la seule vraie ressource qui repose sur un principe parfait. «J'ai attendu patiemment l'Eternel» (Psaumes 40: 1). C'est une soumission parfaite à sa volonté; aucune délivrance n'est recherchée avant que sa volonté ne la donne; mais la foi savait que Jéhovah était près, et que le chemin était uni. Tous ses commandements étaient le seul chemin véritable de sécurité, le seul chemin selon Dieu. Les témoignages de Jéhovah étaient fondés pour toujours (verset 152); ils ne pouvaient changer et seront justifiés. Seulement, il faut que Dieu intervienne, et telle est ici la demande et le cri de l'âme. Ces versets sont un appel à être délivré. Pour être véritable et venir de Dieu, cette délivrance doit être selon sa Parole, elle doit confirmer à jamais la vérité de cette Parole dans ses témoignages moraux et comme fondement de l'espérance.

(Resch 153-160)

L'âme de celui qui ouvre son coeur à Dieu est maintenant beaucoup plus en présence de ses persécuteurs et de ses ennemis, de la délivrance de Dieu et du besoin de son secours, qu'elle ne l'était au commencement. Là, en effet, le coeur avait plus en vue ce que la loi était pour lui. Il en est toujours ainsi. Christ a commencé avec la parole de bénédiction; à la fin il est en présence des ennemis et demande la délivrance. Paul commence aussi par présenter la bénédiction, puis à la fin de sa carrière il souffre la persécution et l'abandon. Il en est toujours ainsi lorsqu'on persévère dans le bien, parce que le témoignage de Dieu sous toutes ses faces et la fidélité attirent l'opposition, et que la place de la Parole dans le monde (non dans nos propres coeurs) se fait sentir plus distinctement. Malgré cela le coeur ne ressent aucune incertitude. On a besoin de salut, c'est-à-dire de délivrance actuelle, mais cette délivrance est loin des méchants (verset 155). Quand il y a droiture de coeur et de marche, l'affliction est une raison pour supplier Dieu.

Avec la délivrance, l'âme demande aussi d'être vivifiée; elle recherche la puissance pratique d'une vie selon la Parole et les jugements révélés de Dieu. On recherche la justice en liberté et en puissance, lorsqu'elle est aimée dans le coeur. On recherche la sécurité extérieure dans la Parole, mais aussi la puissance intérieure, tout en pensant aux tendres miséricordes de Jéhovah; on cherche encore à être vivifié selon les jugements de Dieu. Le sentiment de la bonté de Dieu nous porte toujours à désirer sa volonté. Lorsque nous pensons avec délices à la pureté et à la bénédiction de la Parole, nous pensons à Sa bonté comme au moyen de nous vivifier. Sa Parole est si précieuse! nous regardons à la grâce pour nous former complètement d'après elle. La vérité et la perpétuité caractérisent cette Parole (verset 160).

(Scin 161-168)

Dans cette partie du Psaume, l'âme va un peu plus loin. Le coeur est dans la crainte en présence de la parole de Dieu; c'est un sentiment selon Lui (verset 161). Elle se présente avec l'autorité de Dieu; et néanmoins il se réjouit en elle, comme un homme qui aurait trouvé un grand butin (verset 162). La connexion de ces deux choses caractérise la pleine compréhension de la Parole. Elle est de Dieu, — chose solennelle, — l'âme tremble, est-il dit, à sa Parole (Esaïe 66: 2, 5). Elle vient à nous avec une autorité divine, absolue; mais comme elle est la Parole de Dieu et que nous avons une nouvelle nature, et sommes enseignés de Dieu, nous nous réjouissons d'une manière indicible en ce qui est de lui, en ce qui le révèle. La loi est reçue comme la vérité elle-même, c'est-à-dire comme seule mesure de ce qui est bien, et cette mesure s'applique indifféremment à tout, soit au bien, soit au mal. Le fidèle hait et il aime; il hait le mensonge, il aime la loi; il n'aime pas seulement ce qui est juste, mais ce qui en est l'expression selon l'autorité de Dieu (verset 163). Tout ceci engendre la louange, parce que le coeur s'élève jusqu'à la source de toutes ces choses (verset 164).

Non seulement nous possédons ce qui est bon, mais nous l'avons de Dieu. L'âme le loue selon ses relations avec lui. Ce sont les voies de Jéhovah avec son peuple. Mais la volonté exprimée de Dieu possède encore un autre pouvoir, lorsqu'elle est reçue réellement; le coeur est en paix (verset 165). Il connaît une communication parfaite de Dieu dont il est satisfait, et, s'il se confie en Dieu, les circonstances ne peuvent le faire broncher, parce qu'il possède la pensée de Dieu qu'aucune circonstance ne peut affecter. Rien ne peut donc le renverser. Je possède ce qui est parfait, de la part de Dieu, j'en connais la perfection, et j'en jouis avec une nature nouvelle. Tout cela ne peut être ébranlé par rien d'extérieur.

Outre l'obéissance, nous trouvons ici un autre élément d'une marche selon Dieu. «Toutes mes voies sont devant toi» (verset 168). Cela mène naturellement à l'obéissance, mais le coeur et la conscience sont entièrement devant Dieu. C'est un principe des plus importants. Paul dit: «Nous sommes manifestés à Dieu;» seulement il va plus loin. Il regardait au jugement final et complet des hommes, et en vue de cela il connaissait la justice de Dieu. Ce n'étaient pas seulement ses voies devant Dieu, quant à son gouvernement terrestre. Il était manifesté lui-même, comme les hommes le seraient, devant le tribunal de Christ, — qui jugera parfaitement comme Fils de l'homme, manifestant le coeur tout entier avec ses pensées les plus secrètes.

(Tau 169-176)

Lorsque les hommes se sont égarés, les cris et les supplications viennent en premier lieu, la louange et le témoignage ensuite. Cependant le cri et la supplication sont selon Dieu, lors même qu'ils sont produits par le besoin. Le croyant cherche la sagesse, l'intelligence, non pas précisément celle de la Parole elle-même, mais celle qui est selon cette Parole. C'est là cette sagesse en discernement que possèdent ceux qui sont instruits dans la parole de Dieu. Ils pénètrent clairement ce qui est devant eux. Sans doute c'est la pensée de Dieu et sa volonté qu'ils discernent, mais ils les discernent dans les circonstances. Ils ne marchent pas comme des fous, mais comme des sages. La Parole a formé leur jugement. Ensuite l'âme désire être

exaucée et délivrée. Cependant la volonté révélée de Dieu reste toujours ses délices. Elle louera Dieu lorsqu'il le lui aura réellement enseigné. La reconnaissance vient en premier lieu, puisque notre part est toujours de recevoir d'abord de Dieu, ensuite nous avons la liberté d'en parler à d'autres (versets 171-172).

Ce principe est important. Aucun témoignage, aucune prédication, aucun enseignement, même lorsque le sujet en est parfaitement légitime, n'est véritablement un bon enseignement lorsque l'âme n'a pas été d'abord nourrie pour elle-même. Il nous faut boire nous-mêmes, afin que des sources d'eau vive puissent découler de nous. Toute autre chose en effet dessèche l'âme. «Afin que tes progrès soient évidents parmi tous,» dit l'apôtre. L'enseignement n'est frais, bon, puissant, que quand il a été d'abord la part de l'âme avec Dieu. L'aide de la main de Dieu (verset 173), le souhait de Son salut (verset 174), n'est pas uniquement le désir d'être délivré. Si l'on ne cherche que cela, c'est chercher la délivrance par un chemin de traverse et non pas dans le chemin de Dieu. Mais lorsque le coeur vit dans les préceptes de Dieu, il ne recherche que la délivrance de Dieu. Tel fut le Christ: «J'ai attendu patiemment l'Eternel.» C'était la soumission à la volonté de Dieu. Dieu ne pouvait intervenir avant que sa volonté fût accomplie, de manière à ce que sa gloire fût établie dans son intervention — avant que ses conseils fussent accomplis et que le jugement parfait fût produit par son intervention. L'âme avait appris au moyen de la souffrance à désirer la seule délivrance selon Dieu. Là était la perfection de Christ. Sous ce rapport, tel doit être aussi notre sentier dans l'intégrité de notre soumission. Alors l'âme loue Dieu, Dieu lui-même dans ses voies, et ses arrêts lui sont en aide (verset 175). C'est un principe de grande bénédiction et d'une grande perfection. Cependant, bien qu'il ait été amené jusque-là, ou plus exactement parce qu'il en est venu là, le peuple (et à l'occasion nous aussi) reconnaît qu'il a été «égaré comme la brebis perdue,» car dans tout ce Psaume la condition du peuple est qu'ils avaient été égarés, mais qu'enfin la loi est écrite dans leurs coeurs, au moins en tant que désir. Le résidu humble et repentant (et nous, je le répète, lorsque nous nous sommes éloignés de Dieu) désire que Dieu les recherche, car ils sont droits de coeur, attentifs à ses commandements.

Telle est la clef de tout ce Psaume: Israël s'était égaré, mais il a dans le coeur le désir et l'amour de la loi de Dieu; sa condition et ses circonstances ne sont pas encore rétablies par la délivrance de Jéhovah, mais son coeur est rétabli, en sorte que Dieu peut intervenir, sa Parole et sa délivrance étant leur désir, et cette Parole étant le fondement de leur espérance. Dans le relèvement de toute âme, nous voyons un procédé analogue, spécialement lorsque cette âme est sous le châtement. On ne cherche pas la consolation sans relèvement, lorsqu'on est droit de coeur. Seulement, si nous connaissons le Seigneur, nous nous tenons en lui, comme étant notre justice. Israël ne pouvait pas parler de cela comme d'une chose établie, comme d'une position connue; il ne s'attendait à posséder ce privilège, que lorsqu'il aurait obtenu la délivrance; la prophétie avait annoncé que Jéhovah serait leur justice. Quelque vrai et miséricordieux que cela soit pour eux, notre place est infiniment plus élevée.

Je termine ici ces notes courantes sur le Psaume 119, et je sens vivement combien elles sont restées au-dessous du sujet. Mais je sens aussi chaque jour davantage que, quoique cela

soit vrai et puisse s'appliquer au gouvernement de nos coeurs, nous nous trouvons ici fort loin du terrain chrétien. Rien ne rend la chose plus sensible que les Psaumes. Ni le Père, ni la justice divine n'y sont connus, ni cette classe entière de sentiments précieux et saints qui en découlent pour nous. Puissions-nous nous souvenir que nous sommes des chrétiens!

Psaume 120

Ces Psaumes des degrés (120-134) traitent tous des circonstances du résidu restauré, mais non encore délivré; nous chercherons ici à pénétrer leur portée morale. Le premier Psaume déclare l'état du résidu et sa ressource. «J'ai invoqué l'Eternel en ma grande détresse, et il m'a exaucé» (verset 1). Il parle du caractère du mal; c'est la tromperie et la puissance hostile. Il était pénible pour le coeur d'avoir toujours à les rencontrer. Mais telle était la position du fidèle; il habitait au milieu du mal; c'était là sa souffrance et sa détresse. Lorsqu'il cherche la paix, eux sont pour la guerre. C'est là l'esprit et le caractère du chrétien au milieu de la puissance du mal, qui se montre telle lorsqu'elle est provoquée par la présence du bien. Cependant le jugement tombera sur la langue trompeuse. Ce Psaume est la simple expression de l'affliction d'une âme qui aime la paix, qui la procure et se trouve en présence de la tromperie inique de l'homme. Sa ressource est d'en appeler à Dieu, qui entend.

Psaume 121

Où l'âne doit-elle se tourner? vers les montagnes? (comparez Jérémie 3: 23). Le secours se trouvera dans l'Eternel. Je crois que le sens du passage est: Dois-je regarder vers les montagnes? Mon secours est en Jéhovah, et Jéhovah me gardera sûrement; il ne sommeille ni ne dort. La pensée capitale est celle-ci: Eloigne de moi toute espérance fausse et vaine, et place devant moi le seul véritable objet et la seule vraie ressource sur laquelle on puisse compter, afin de tenir tout mal à l'écart. Seulement nous devons remarquer que maintenant l'application littérale de ce Psaume ne peut être faite. Christ a été compté parmi les transgresseurs, et nous devons poursuivre notre route sans attendre une délivrance absolue; cependant nous sommes assurés que tous les cheveux de notre tête sont comptés. Dieu ne retire pas maintenant ses yeux de dessus le juste, mais, en somme, nous ne nous attendons pas à être réservés pour cette terre, comme le Juif le sera de droit s'il marche dans le sentier de la fidélité. Cependant notre Père veille sur nous avec une vigilance incessante. Nous pouvons reposer en paix sous l'ombre de ses ailes. L'instruction que nous pouvons tirer de ce Psaume est que, au milieu de tout mal, nous devons regarder seulement au Seigneur.

Psaume 122

La maison de Dieu, c'est-à-dire sa présence et son adoration dans le lieu de son repos, est notre désir (pour nous c'est le ciel). Mais l'amour pour ce lieu où Dieu habite est accompagné du sentiment que sa présence et l'adoration des saints sont liées ensemble en bénédiction. Cette demeure nous est chère, non seulement pour l'amour du Seigneur, centre de tout, mais pour l'amour de tous les saints, de nos frères et de nos compagnons. Ce n'est pas notre premier objet, mais c'est le premier cercle autour du vrai centre, c'est l'amour pour tous les saints. Nous aimons le ciel, mais nous l'aimons parce qu'il est la demeure de Celui avec qui

nous avons à faire — c'est la maison de notre Père. Si le ciel m'est cher, c'est précisément parce qu'il y habite. Nous désirons même le bien de l'Eglise maintenant pour la même raison. Nous prenons notre place dans les lieux célestes; ils sont glorieux et saints, et nous en jouissons; mais la maison de Dieu en est le centre pour nos coeurs.

Psaume 123

Le coeur s'attend à Dieu pour la délivrance. Ainsi en est-il de nous. Nous sommes oppressés par la présence de la puissance du mal. Nous nous attendons continuellement à Dieu pour qu'il envoie le Sauveur bien-aimé qui ôtera tout ce mal. Le mépris des orgueilleux cessera, et tout sera complètement changé pour le repos de nos âmes.

Psaume 124

Dieu *seul* garde son peuple. Le grand point de tous ces Psaumes est de regarder à lui seul. Et c'est là notre portion tout le long du chemin, et tout particulièrement dans ces derniers jours. Tous les autres refuges donneront, d'une manière ou de l'autre, une direction fautive à l'âme, l'entraîneront dans un faux chemin, la rendront moins sainte dans ses motifs, moins pure et moins sage dans sa marche. Dieu peut faire usage de chaque chose, parce que son motif pour nous bénir est toujours en Lui-même et qu'il dispose de toutes choses; tandis que nous sommes formés dans nos coeurs par les objets que nous avons devant les yeux, et que nous nous conformons nécessairement à ce que nous avons pris pour appui.

Psaume 125

Or la confiance dans le Seigneur est parfaitement sûre. Une main divine et puissante nous garantit. Nous savons, d'après plusieurs passages de l'Ecriture, que le Seigneur peut trouver bon de nous laisser souffrir, mais pas un cheveu de notre tête ne périra. Quand son temps sera venu, la verge de la méchanceté ne reposera pas sur le lot des justes. Il peut nous laisser souffrir pour notre Dieu ou pour l'amour de son Nom; mais, même alors, ce n'est pas selon la volonté et la puissance du méchant, mais selon sa propre volonté. Seulement cela suppose que l'on marche dans ses voies.

Psaume 126

Nous trouvons ici une restauration partielle qui nous fait espérer la pleine bénédiction. Dieu peut avoir délivré l'âme de l'éloignement et de l'affliction des jours mauvais, où elle s'était égarée et détournée, sans cependant qu'il l'ait tout à fait restaurée. Dieu intervient en bonté lorsqu'il y a repentance, nous encourage, nous apporte des bénédictions que nous n'aurions jamais osé espérer, rétablit l'âme dans le lieu de la bénédiction et manifeste sa faveur dans une certaine mesure, de manière à ce que nous sentions avec grande joie qu'il est pour nous. Cependant ce n'est point le courant paisible de sa faveur en communion avec lui, comme s'il n'y avait rien que sa faveur, goûtée naturellement dans la place où nous sommes. Il en fut ainsi de Jacob à Péniel; Dieu le bénit, mais ne voulut point révéler son Nom — il bénissait, sans se révéler lui-même. L'âme reçoit cette bénédiction de Dieu, et, dans cette mesure, trouve sa faveur; mais ce n'est pas la communion; elle ne reçoit pas non plus la

communication de ce qu'il est, de manière à être capable, étant envoyée de sa part dans ce monde, d'y être un de ses témoins. C'est là notre véritable place. Sans aucun doute, c'est une grande grâce d'être bénis et restaurés lorsque nous nous étions éloignés de lui, mais notre lot est d'être paisiblement en communion où Dieu nous a placés avec lui-même, étant ainsi des vaisseaux de sa révélation de lui-même à d'autres hommes. Notre Psaume exprime cela sous une forme juive.

Mais il y a encore un autre principe. Dans un monde où règne la puissance du mal, le temps des semailles, pendant lequel, en possession de la Parole, nous combattons le mal, est un temps de larmes. «Je leur ai donné ta parole et le monde les a haïs» (Jean 17: 14). Le christianisme a été semé dans les larmes du Fils de Dieu. C'est le fruit du travail de son âme qu'il verra en ce jour-là. Ainsi, dans chaque service (et nous devons nous y attendre) où il doit y avoir une bénédiction réelle, nous rencontrerons la tristesse produite par l'opposition du monde, et même dans l'Eglise, l'affliction plus grande encore des épreuves, des manquements et des fautes, là où nous voudrions voir Christ pleinement représenté. Mais en allant en avant avec la précieuse Parole nous pouvons être certains de rapporter nos gerbes.

Psaume 127

Ce Psaume nous dit que Dieu seul donne l'accroissement. Tout travail, toute fatigue, sont inutiles à moins que Dieu lui-même ne soit là pour agir et bénir; comme le peuple avait dit de Jonathan: «Il a opéré aujourd'hui avec Dieu». Ainsi les efforts diligents des méchants n'aboutissent à rien et, béni soit son Nom, il donne le repos et la paix à ses bien-aimés sans la fatigue et le travail par lesquels les hommes de ce monde cherchent en vain la paix et le repos.

Psaume 128

Mais si la bénédiction du Seigneur seule peut nous garder ou nous donner le succès, ceux qui craignent l'Eternel peuvent compter sur elle. Cela n'exclut pas la persécution, ni la discipline et l'exercice de la foi; mais lorsque nous marchons dans la crainte de Dieu, même dans ces épreuves, nous sommes dans le chemin de la paix. «Qui est-ce qui vous fera du mal, si vous êtes devenus les imitateurs de celui qui est bon?» (1 Pierre 3: 13). Cela ne signifie pas que nous aurons une prospérité qui consiste à satisfaire nos convoitises, mais la jouissance paisible ici-bas de la faveur divine. Mais il y a une joie au-dessus de toutes les autres, — et ce Psaume en parle comme étant alors le fruit de la piété, — c'est de voir le peuple de Dieu et son habitation dans la prospérité et dans la paix, bénis de Dieu d'une manière manifeste. C'est, pour ce monde, le désir le plus élevé, le plus constant du cœur. La bénédiction découlera sur nous de l'habitation de Dieu, qui est le lieu de la foi sur la terre, avant que le temple final de gloire soit bâti et que nous voyions la bénédiction reposer sur lui.

Les détails naturellement en sont juifs; ils présentent des bénédictions extérieures, la promesse d'une bénédiction finale qui remplacera la tribulation; et la foi s'appuie sur cette promesse aux jours mauvais et dans le temps de la détresse. Heureux d'en recevoir quelque anticipation maintenant dans l'Eglise de Dieu (car ce détail de la demeure de Dieu s'applique maintenant à l'Eglise), nous savons que la paix sera parfaite lorsque Dieu aura accompli ses

conseils. Nous regardons d'avance à cette paix, et nous sommes certains de l'atteindre, car il veut la bénédiction de l'Eglise. Sion est le lieu de la foi; ce n'est pas le temple de Morija, mais c'est là où David a placé l'arche lorsqu'il l'eût ramenée. Le Seigneur est reconnu là. Ainsi en est-il de nous; nous avons déjà la bénédiction au lieu où la grâce se déploie en puissance; nous aurons un repos parfait.

Psaume 129

L'âme regarde en arrière et découvre les voies fidèles de Dieu tout le long de la route — précieuse pensée! Combien il est doux de se retourner, pour voir, pendant que nous étions obligés de marcher par la foi et lorsqu'il nous semblait qu'il ne regardait pas, qu'au contraire l'oeil du Seigneur veillait sans cesse sur nous et ordonnait toutes choses! C'est l'intégrité qui nous rend capables de faire cela. Il est vrai que celui qui pouvait dire: «Les jours des années de mon pèlerinage ont été courts et mauvais» (Genèse 47: 9), put aussi dire: «L'ange qui m'a garanti de tout mal» (43: 16). Et il est précieux de voir Sa fidélité, même lorsque nous avons manqué, lorsque notre injustice recommande la justice de Dieu. Cependant c'est encore autre chose, quand, dans le sentier de Dieu, à travers des difficultés et des épreuves (peut-être aussi des doutes et des craintes quant à la réussite de notre service et à la réalisation de ce qui nous a été confié), nous pouvons reconnaître partout la bonne main de Dieu. Ici le chagrin et l'épreuve sont considérés comme étant l'hostilité des ennemis de Dieu contre son peuple, mais leur inimitié est déjouée. Dieu, même en châtiant, s'est montré fidèle, et maintenant il manifeste sa justice, sa fidélité à ses propres voies et à ses promesses. Il répond à l'attente et à la confiance qu'il a lui-même produites. Il a coupé les cordes des méchants. Nous aussi, nous pouvons nous y attendre. Il châtie, si cela est nécessaire, quoiqu'il n'afflige pas volontiers; mais il répondra à l'attente de la foi; il veut délivrer, il veut bénir, et l'attente des orgueilleux sera comme l'herbe des toits.

Psaume 130

Le Psaume précédent considère l'affliction et les souffrances de ceux qui sont au Seigneur, et le plaisir des méchants à les opprimer; ce Psaume-ci parle du châtiment et du mal, auxquels j'ai fait allusion en commentant le Psaume 129. Ce qui caractérise ici les souffrances de l'âme, ce n'est pas l'oppression du méchant, mais la conscience du péché devant Dieu. L'oppression est injuste, elle est le plaisir du méchant; mais, bien qu'après avoir été restaurés nous puissions reconnaître cela, cependant notre relèvement vient de Dieu quand nous regardons à sa miséricorde. Malgré ce que nous avons mérité, et tout en le reconnaissant, nous attendons sa délivrance avec des coeurs qui ont le sentiment de leur péché. Car ici ce n'est pas le pardon dans le sens de justification, quoiqu'il s'y rattache, mais en gouvernement. Il est question d'un Dieu qui tient compte de l'iniquité, et il ne s'agit pas de l'oppression, quoique cette dernière soit la verge extérieure de la main de Dieu qui amène l'âme à reconnaître son péché. Mais elle invoque le Seigneur. Ce n'est pas à l'oppresseur qu'elle s'adresse pour obtenir du relâche; car ce serait le caractère de l'apostasie, d'accepter la puissance du mal, de faire un compromis avec elle. L'âme est dans les lieux profonds, mais

intègre; elle en cherche la cause dans son péché; elle crie au Seigneur par la foi, comme à Celui qui pardonne; elle s'attend à ce que le Seigneur intervienne lorsqu'il lui plaira, en sorte que sa délivrance aussi bien que sa faveur soient justes, et elle se confie en sa parole. «Israël, attends-toi à l'Eternel» (verset 7), telle est sa conclusion, et cela glorifie son caractère comme étant au-dessus du mal, et le glorifie lui-même comme étant bon; et tant que la délivrance n'a pas ce caractère on ne la recherche pas. «L'Eternel est miséricordieux, et il y a rédemption en abondance par devers lui pour l'âme qui a péché». Ainsi la vérité est dans le coeur, le véritable caractère de Dieu est connu, ainsi que sa puissance active en complète délivrance. Combien cela ne vaut-il pas mieux que de faire un compromis avec le mal!

Psaume 131

Ce Psaume nous donne un autre caractère de l'âme restaurée; elle est en règle avec Dieu. Elle ne s'enfle point, elle ne raisonne pas. Elle marche humblement comme un enfant sevré et attend la délivrance: elle espère en l'Eternel. L'activité de l'esprit quant à ce qui devrait être, et pour arranger les choses qui sont en réalité dans la main de Dieu, ne peut aller de pair avec la vraie espérance en Lui, dans l'humilité de coeur. Or c'est là souvent une grande épreuve pour notre foi, lorsque nous sommes témoins de la puissance du mal.

Psaume 132

Ce Psaume est important, car il nous montre la position qu'occupent tous ces Psaumes des degrés. Nous avons ici, en effet, la maison, comme dans les Psaumes 122 et 127, dont le premier semble se rapporter au temple, sans que, selon moi, il soit encore accepté et construit par Dieu, comme dans le Psaume 127. Le résidu se réjouit à la pensée d'aller à la maison et à Jérusalem, et orne cette maison des pensées de la foi, car le Seigneur ne l'a pas encore bâtie. Tous les chants des degrés sont l'expression des pensées et des sentiments des saints entre leur restauration extérieure, lorsque le raisin mûrissant sera encore dans sa fleur (Esaïe 18), et l'entière restauration pour la jouissance des bénédictions du Seigneur, lorsque leurs ennemis auront été retranchés par le jugement. C'est la position du résidu, telle qu'Esaïe 18 la décrit; mais nous avons en outre Sion et David — l'intervention de la puissance en grâce, liant les coeurs du résidu avec Jéhovah, comme une chose présente, et donnant le témoignage actuel que sa miséricorde demeure à jamais. Car David plaça l'arche sur le mont de Sion, et ce cantique fut chanté pour la première fois, lorsque l'arche eut été délivrée de la main des Philistins et rapportée de la maison d'Obed-Edom. Israël responsable avait failli, et Dieu avait livré sa force en captivité et son ornement entre les mains de l'ennemi (Psaumes 78: 61). Enfin l'arche fut ramenée, et la grâce souveraine, pour l'amour de son Nom (premièrement par un prophète, et ensuite réellement par la puissance en grâce, par un roi), agit alors en faveur d'Israël et donna un nouveau lien, un nouveau fondement de relation, par la présence de l'arche sur le mont de Sion. Ce n'était pas le temple, le lieu de paix et de prospérités assurées, mais c'était une relation avec Dieu renouvelée pour la foi, David en étant le centre. Le fils de David, le vrai Salomon, devait donner plus tard la pleine bénédiction; car, après tout, ce n'est pas David qui bâtit la maison. Ici donc le lieu du repos est dans le coeur et en espérance, et ce

que nous avons, c'est la personne sur laquelle la bénédiction est fondée (comparez 2 Samuel 7 et 1 Chroniques 17).

David nous est présenté comme la véritable racine des dispensations, comme caractérisant la bénédiction dans sa personne, mais la maison de Dieu est le sujet principal: des pavillons pour le puissant de Jacob. Il ne s'agit donc pas non plus des bénédictions du désert. Ce n'est pas: «Lève-toi, Jéhovah, et tes ennemis seront dispersés», et: «Retourne, ô Eternel, aux mille milliers d'Israël» (Nombres 10: 35, 36); mais c'est: «Lève-toi, ô Eternel! pour venir en ton repos, toi et l'arche de ta force» (verset 8). C'est Sion qui est le repos de Dieu à perpétuité. C'est elle qu'il a choisie; là il fera germer une corne à David. La personne du fils de David, la grâce royale en Sion, voilà ce qui caractérise la bénédiction. Quelle que soit la maison qui est bâtie, c'est David et son affliction qui sont rappelés, non pas Salomon, le fils typique de David, et sa maison. En réalité la foi de Salomon fut, personnellement, en tout point inférieure. Il alla à Gabaon, non pas à Sion; au tabernacle vide, et non pas à l'arche, si ce n'est plus tard. Le cœur de David était attaché à la maison, et il devait en être ainsi. Mais Dieu bâtit une maison à David, comme il le lui dit. C'est la grâce personnelle de Christ qui est le centre de tout, et la foi formait le véritable lien avec Dieu, alors que la bénédiction extérieure n'était pas encore introduite en paix.

Quelle bénédiction pour le résidu d'alors; et c'est en principe notre cas maintenant, surtout dans ces derniers jours! Son tabernacle et son marchepied sont plus que son temple. C'est pourquoi, dans l'épître aux Hébreux, le tabernacle, non pas le temple, est pris comme figure et comme ombre (mais non comme véritable image) des bénédictions de la foi. Cependant nous *désirons* le repos de Dieu, c'est-à-dire qu'il se repose, et ainsi nous adorons dans sa maison.

Etudions un peu les détails de ce qui nous est présenté. La réponse de Dieu va en toutes choses au delà de notre désir. Il y a trois requêtes. La première est que Jéhovah entre dans son repos, et que ses sacrificateurs soient revêtus de justice. C'est ce qui convient pour eux; c'est le désir du juste. «L'Eternel juste aime la justice. Sa face regarde l'homme droit» (Psaumes 11: 7). Combien souvent ils avaient manqué de droiture! La seconde requête est que la faveur et la bénédiction de Jéhovah puissent être telles que les fidèles chantent de joie. La troisième est que, pour l'amour de David, Jéhovah ne repousse pas la face de son Oint. Quant à David, il y a une promesse positive et une promesse conditionnelle, Puis voici la réponse: Sion sera Son repos à perpétuité; il l'a préférée et choisie; ses sacrificateurs seront revêtus de délivrance, ses bien-aimés chanteront avec des transports. La corne de David germera; son diadème fleurira sur lui, le vrai David, le Fils de David, le Bien-aimé! Et maintenant remarquez les principes. Les afflictions de la foi sont le vrai chemin de la bénédiction. Un lieu de repos pour Dieu, voilà le désir de la nouvelle nature; car le péché, le désordre seulement, a troublé ce repos; et remarquez que c'est le repos qui a sa place dans ses relations avec ses créatures, car il se repose toujours en lui-même; mais il doit se reposer en sainteté et en amour, dans l'état des créatures avec lesquelles il a affaire, et qui sera alors selon ses intentions, selon son amour. Voilà ce que le cœur désire. C'est le *repos de Dieu*, et

le coeur ne se reposera qu'alors. Mais ce repos a un caractère différent, selon la manière dont Dieu s'est révélé en Israël: c'est l'accomplissement de l'alliance promise et la gloire gouvernementale; pour nous, c'est la maison de notre Père, le repos de Dieu selon sa propre nature, saints et irrépréhensibles devant lui en amour, et en gloire. Cela a lieu dans le Bien-aimé, le vrai David, l'Oint, le Christ; assurant la bénédiction en lui, avec lui, et comme lui, et lui donnant son vrai caractère.

Remarquez, toutefois, que la simplicité de la foi, sa propre énergie, ne s'appuyant point sur le passé qui est ruiné ou qui doit être oublié, mais sur ce qui est devant nous comme objet de la foi, sur notre entière dépendance, sur la conduite divine, — cette simplicité de foi, opérée par Dieu lui-même, nous conduit dans le lieu que Dieu a choisi et préféré. David conduisit l'arche en Sion, mais Dieu avait choisi Sion, l'avait désirée pour son habitation. En nous, cela est identifié avec la nouvelle création, étant faits participants de la nature divine. C'est en elle que la foi vit, agit et juge; elle est dans le croyant une nature nouvelle, vivant de Christ comme de son objet et de sa nourriture, et elle apprend à connaître en lui le lieu du repos de Dieu. Car David et Sion sont réellement identifiés, chacun à sa manière, l'un avec l'autre. Ainsi donc notre nouvelle nature, le désir de Dieu, l'élection de Dieu, le repos de Dieu et Christ lui-même, tous coïncident. Mais le lieu de la gloire de Christ, qui est le repos de Dieu, où il demeure, Dieu le reconnaît comme lui appartenant pour toujours: «C'est ici mon repos à perpétuité», et la foi regarde toutes choses comme liées à ce repos: les sacrificateurs de Dieu, les saints de Dieu, — «tes sacrificateurs, tes saints». Mais Dieu, de son côté, prenant Christ pour lieu de repos de Sa gloire, et contemplant Sion, le lieu de sa demeure, de son repos, de son habitation (pour nous c'est l'Eglise qui est son habitation, son tabernacle, Jérusalem, sa sainte cité), Dieu, dis-je, s'étant ainsi associé avec elle (comparez Ephésiens 3: 21; Apocalypse 21: 3), regarde les sacrificateurs et les saints comme les sacrificateurs et les saints de Sion, montrant ainsi tout spécialement ses délices en elle, son identification avec elle. *Alors* c'est lui qui établira la gloire de la corne de David, la gloire de la puissance de son Bien-aimé et son règne. Or le sujet du Psaume (tandis que David est le fondement, sa gloire éternelle le résultat) c'est Sion — pour nous l'Eglise, la Jérusalem céleste. C'est là son repos, sa demeure éternelle, son désir, le lieu qu'il a choisi. Et s'il glorifie pleinement son Oint, ainsi qu'il veut et doit le faire, c'est là qu'il le fera. Quoique son Nom fleurisse en lui-même (car sa personne doit être le fondement et le centre de la gloire), cependant ce Nom demeurera dans la cité de la grâce et de la gloire. Les sacrificateurs, les saints de Sion, auront le salut et une abondance de joie. On ne pourrait dire de Sion: son David et son Christ, — ce serait hors de place; mais la dignité de Christ est notre gloire personnelle; cette dignité demeure là, dans le lieu auquel elle est associée; et tout le reste peut être considéré comme appartenant à ce lieu. La gloire est à lui, le lieu de cette gloire est la cité choisie de Dieu — pour nous c'est l'Eglise, la Jérusalem céleste.

Psaume 133

Ici encore nous trouvons la bénédiction et l'unité, mais d'après l'analogie d'Aaron; le bord de son vêtement a part à l'onction de la tête, et un seul Esprit produit l'unité, selon laquelle (Ephésiens 4: 3) les saints doivent demeurer ensemble. La bénédiction aussi se trouve là. La

rosée abondante de Hermon, c'est-à-dire abondante comme sur la montagne de Hermon, descend sur la montagne de Sion. Cette communion est riche en bénédiction d'en haut, comme le rafraîchissement désiré d'une rosée abondante tombe sur les coteaux d'éternité. Car Jéhovah a ordonné la bénédiction en Sion. L'onction du Seigneur, le Saint Esprit, et le rafraîchissement abondant des bénédictions célestes, accompagneront l'unité d'Israël en Sion. Combien cela a été plus profondément réalisé pour l'Eglise, lorsque l'onction du Saint Esprit et sa pleine administration de grâce, par la Parole qui révélait les choses célestes, ont enrichi l'unité en Christ, que cet Esprit avait formée! Hélas! où est-elle maintenant? Cependant elle reste notre privilège.

Psaume 134

Ces Psaumes des degrés se terminent par un appel à bénir Jéhovah. C'est dans le sanctuaire que les saints doivent adorer. D'autre part, la bénédiction est prononcée de Sion sur celui qui a traversé l'affliction et l'a supportée. Ce sont les bénédictions de Melchisédec, seulement elles sont dans le sanctuaire de Jéhovah, et sortent de Sion où sa grâce a établi la puissance pour bénir. Ce Psaume est l'expression complète, le couronnement du résultat de ceux qui précèdent; on y trouve ces deux points: les fidèles capables de bénir Jéhovah dans son propre sanctuaire, et l'homme pieux béni de Sion, désolée depuis si longtemps, mais où Jéhovah demeure désormais. La cité sur laquelle Jésus a pu pleurer, dont les serviteurs de Jéhovah n'ont pas oublié la poussière, est maintenant le siège du sanctuaire de Jéhovah, et, qui plus est, le siège de sa présence. Pour nous, cela ne sera accompli en plénitude que lorsque nous serons dans la maison du Père. Mais alors, quoique la louange sans doute retentisse sans cesse, nous n'aurons pas besoin de faire appel à d'autres pour adorer. Nous sommes rois et sacrificateurs, et, comme tels, en effet, nous bénissons maintenant en esprit; bien plus encore, comme des enfants chéris, saints et bien-aimés. C'est dans le lieu très-saint, où le sacrificateur juif ne pouvait pas entrer pour adorer, même en figure, que nous sommes en réalité, et que nous bénissons Celui dans la présence et la lumière duquel nous nous trouvons. Nous ne pourrions donc pas dire «toutes les nuits», car «il n'y aura plus de nuit;» mais, ici-bas, nous louons maintenant en esprit disant: «La nuit est fort avancée». Et, quant à nos âmes, «les ténèbres s'en vont, et la vraie lumière luit déjà». Mais c'est dans le lieu très-saint que nous bénissons, dans la propre présence de Dieu, et par conséquent dans le ciel. Nous pouvons bien dire qu'il nous a fait entrer en un lieu fertile. (Psaume 66: 12). Et, tandis qu'alors sur la terre ce sera Jéhovah, le Créateur, qui bénira du lieu choisi de la grâce en puissance, pour nous, maintenant, c'est Celui qui donne la vie éternelle et dans la connaissance duquel nous la possédons, qui nous bénit, comme introduits en possession de cette vie, dans le lieu même où elle est connue sans nuages, et où ce qu'il est comme puissance et source de cette vie est pleinement manifesté. Connaître le Père et Jésus Christ qu'il a envoyé, c'est la vie éternelle. Le Père a la vie en lui-même et, dans le Fils, l'homme ici-bas possède la vie. Il était la vie avec le Père avant que le monde fût. Nous l'avons en lui, et là-haut, en accord avec cette vie, avec ce dont elle jouit, nous posséderons en Dieu la plénitude de ce qui fait nos délices, comme un être saint jouit de la sainteté, comme un être aimant jouit de l'amour. Il est pour nous le Dieu

de l'amour rédempteur, le Père et le Fils, non pas simplement le créateur du ciel et de la terre. Telle est notre place. Nous en jouissons maintenant par l'Esprit Saint, mais seulement dans des vases de terre. Toutefois nous sommes appelés à être «saints et irrépréhensibles devant lui en amour», enfants du Père, et notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. L'accomplissement des promesses en grâce est une grande chose, la jouissance de la communion est une chose plus grande encore. Les Psaumes des degrés sont la marche d'Israël en avant dans le pays, hors de l'affliction, et par l'affliction, jusqu'à la pleine bénédiction en Sion qui en est le couronnement et le résultat, Jéhovah habitant là.

Psaume 135

Ce Psaume nous décrit moins la louange des sacrificateurs que la louange plus générale d'Israël; c'est pourquoi aussi il nous parle de la place occupée par le peuple devant Dieu. Ils sont dans les parvis de Dieu comme son peuple, le louant, car il est bon, et c'est une chose agréable. Nous le louons comme sacrificateurs dans le sanctuaire. Mais nous le louons aussi sur la terre dans le sentiment de sa bonté, et cette louange est agréable. Son Nom nous est connu, c'est-à-dire la révélation qu'il a donnée de lui-même, de manière à se faire connaître à nous. Mais il y a plus: nous chantons, comme nous faisons tout le reste, en qualité d'élus de Dieu, saints et bien aimés — immense privilège! Non seulement Dieu est bon; il l'est dans sa nature; mais nous sommes les objets spéciaux de sa faveur et de ses délices, et, lorsque nous connaissons cette vérité, elle est pour nous une source immense de jouissance. Comme peuple de Dieu nous le savons, et pour nous-mêmes comme faisant partie de ce peuple; mais, quand nous nous en faisons l'application personnelle, nous trouvons des délices divines à savoir que nous sommes le trésor particulier de Dieu, les objets personnels de son bon plaisir, et cela, non en vertu d'une élection nationale, mais selon sa propre nature. Il est clair que cette relation est pour nous le produit de la pure grâce de Dieu; et c'est ce qui lui donne son prix. La foi reconnaît ce fait comme vrai et s'y repose; c'est une doctrine de l'Écriture; la foi la saisit; mais c'est une immense bénédiction de la réaliser dans nos relations avec Dieu. Mais nous savons, en outre, qu'il est grand, et, quoique nous le connaissions comme Père, nous le connaissons et réalisons sa présence comme étant excessivement grand, et nos coeurs y prennent leurs délices. Notre Seigneur est au-dessus de tout. Ceci est plus général pour nous que pour Israël qui pouvait parler d'autres dieux, mais la suprématie de Dieu et le fait qu'il est seul Dieu restent vrais pour le coeur. Il est souverain dans ses actions partout, et c'est une consolation pour nous pendant que nous traversons en faiblesse un monde de méchanceté. Il dispose de toutes choses, il a frappé la puissance du mal et fait sortir son peuple. Il l'a amené dans un héritage céleste d'où les puissances des ténèbres sont exclues. Ceci est vrai pour nous maintenant, comme dans Ephésiens 4 et Colossiens 2, quoique nous ne possédions pas encore l'héritage. Nous comptons pleinement sur le résultat final, et nous l'anticipons quoique ignorant le jour et l'heure.

Quant à Israël, cela nous est présenté ici dans un passage remarquable. Au verset 13, la mention de son nom et de sa mémoire qui est d'âge en âge, nous reporte à la promesse primitive en Exode 3: 15, par laquelle Dieu se manifesta à Moïse comme Celui qui recevait

Israël en grâce pour toujours. Ensuite (verset 14), nous avons la même déclaration prophétique qu'en Deutéronome 32: 36, de ce qu'il ferait lorsqu'Israël serait complètement tombé: il jugerait son peuple et se repentirait à l'égard de ses serviteurs. Les idoles ne sont rien. C'est dans le lieu du repos royal que la louange se fait entendre, dans Jérusalem où Jéhovah demeure. Ainsi en est-il de nous. L'Eglise, et même le saint individuellement, sait qu'il est l'habitation céleste de Dieu, l'Epouse, et maintenant que nous demeurons en lui, et lui en nous, comme nous le savons par l'Esprit, et collectivement aussi, nous sommes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. Mais cette habitation est une chose nouvelle, céleste; elle porte le caractère de ce qui est céleste, de ce qui demeure éternellement.

Psaume 136

Ce Psaume célèbre un principe important en rapport avec Sion, lieu de la grâce souveraine en puissance: c'est que notre partage — la louange et les actions de grâces — dépend du fait que sa bonté demeure éternellement. Icabod avait été écrit sur Israël. L'arche, où le sang devait être placé au jour de l'expiation, afin qu'Israël pût se tenir devant Dieu, cette arche fut prise et même perdue quant à ce qui concernait Israël. Mais la bonté de Dieu demeure éternellement, et David, aussitôt qu'il a placé l'arche en Sion, y établit aussi ce cantique célébrant Jéhovah seul Dieu, le Créateur, Celui qui fait des merveilles en faveur de son peuple. Pour nous aussi sa bonté demeure éternellement. Christ et l'amour du Père gardent notre bénédiction de toutes manières et nous conservent pour elle. Mais tandis que la gloire nous attend et qu'il nous affermira jusqu'à la fin, nous possédons ce en quoi il nous affermit, c'est-à-dire la vie éternelle en qualité d'enfants de Dieu. Nous avons la vie et nous le savons; nous ne possédons rien encore de l'héritage, mais nous en sommes assurés et nous sommes gardés en vue de lui. Dans ce désert nous avons occasion de répéter sans cesse: «Sa bonté demeure à toujours». Mais ce n'est qu'en chemin que nous pouvons le dire, parce que nous possédons la vie éternelle. Seulement, lorsqu'une âme, s'étant éloignée de lui, a été restaurée, elle peut dire en se l'appliquant spécialement: «Sa miséricorde demeure à toujours».

Psaume 137

Il y a une double application de ce Psaume à nos âmes. Rien ne peut nous faire oublier la Jérusalem céleste, la cité dont Dieu et l'Agneau sont le temple. Toute la gloire du monde n'est rien, comparée avec cette demeure céleste. Mais l'Eglise sur la terre, qui plus tard sera cette demeure en gloire, occupe nos coeurs. Nous la voyons désolée, ses murs renversés, ses enfants dispersés ou menés en captivité; malgré cela le coeur du fidèle y reste attaché. La gloire extérieure et mondaine de Babylone ne peut détruire l'attachement et l'amour du coeur pour l'Eglise, telle que Dieu l'a fondée sur la terre. Le chrétien anticipe même avec joie le jugement de ceux qui l'ont corrompue, mais il ne peut avoir ce sentiment-là envers les individus pris isolément, — ce serait de la vengeance, — il n'est permis que quand il s'agit de la puissance du mal, considérée dans son ensemble.

Psaume 138

La durée éternelle de la miséricorde de Dieu apporte au coeur la précieuse intelligence de plusieurs autres vérités qui lui révèlent le caractère de Dieu, et lui rendent chère et certaine la Parole qui révèle ce caractère, en sorte que le fidèle est rempli de louanges. C'est un élément de toute importance; il ne s'agit pas ici d'actions de grâces à cause d'une bénédiction, ni même de reconnaissance pour ce qu'on désire, alors que le principal courant du coeur est autre part qu'auprès de Dieu; mais il s'agit d'avoir appris à connaître Dieu d'une telle manière que le coeur en est rempli de louanges, que le coeur entier le désire. Il en sera de même pour Israël au dernier jour. Cela s'apprend graduellement par le dépouillement du moi, ou en des temps de profonde affliction, lorsque le secours nous manque et qu'ainsi la propre volonté est brisée intérieurement. Il en résulte que l'âme, connaissant Dieu de cette manière, le bénit en face de toute la puissance prétentieuse de ce monde, puissance qui semblait enrichir et rendre heureux ceux qui s'appuyaient sur elle. Nous le louons de tout notre coeur, nous le louons en présence des dieux (verset 1). Tout ce qui est au dedans et tout ce qui est hors de nous, a cédé la place à Dieu, connu et révélé dans sa Parole.

La bonté et la vérité sont les grands traits par lesquels il est connu, exactement comme la grâce (mot plus étendu) et la vérité sont venues par Jésus Christ qui est la Parole vivante. C'est en lui qu'elles sont venues et c'est en lui que nous connaissons leur plénitude et leur perfection. Dans notre Psaume, la bonté et la vérité sont connues par l'expérience; c'est l'amour dans la création et dans les circonstances, non pas la grâce infinie et parfaite en elle-même. Ici Dieu avait ratifié sa parole. Sa fidélité s'était magnifiée elle-même et avait montré au croyant combien il avait raison de se confier en Dieu, lorsque tout semblait contraire. Mais cela impliquait aussi sa bonté qui prend soin de nous et sa persévérance à nous aimer, malgré nos manquements. Sa Parole nous enseignait à nous confier en lui, elle était dans sa nature un appel à cette confiance; elle nous révélait dans ce but sa bonté envers les pécheurs, mais elle nous exhortait aussi à nous attendre à lui, à nous confier en lui, quoiqu'elle nous eût mis dans une position d'humiliation, éloignés en apparence de tout ce que nous désirions, et laissés en butte à la puissance du mal pour éprouver notre foi. Il en fut ainsi de Christ et de ceux qui le suivaient.

Mais voici un autre point. Le fidèle, guidé par cette Parole, et dirigé par elle dans ses pensées, cria, fut exaucé, et, avant que la réponse publique lui fût accordée en Puissance, Dieu le fortifia en puissance dans son âme. Combien cela est vrai du chrétien, de Christ lui-même! Et nous avons ainsi l'assurance que tous, un jour, devront reconnaître cette puissance en laquelle nous nous sommes confiés au temps de l'obscurité. Nous avons eu la pensée de Dieu, en suivant Jésus; nous avons accompli la volonté de Dieu par sa puissance, avant que cette même puissance intervînt pour délivrer et pour exécuter publiquement cette volonté. Alors tout genou, forcément, se ploiera devant Celui devant lequel les nôtres se sont ployés joyeusement. Ceux qui reconnaîtront franchement sa puissance dans ce jour-là (et ce sont ceux dont il est parlé ici) loueront et béniront son Nom.

Ainsi la Parole révélait Dieu comme objet de confiance, ensuite sa fidélité vient ratifier toutes les choses dans lesquelles il avait appris au coeur à se confier. La Parole offrait ces deux choses: elle révélait Dieu et donnait à l'espérance les choses dans lesquelles cette Parole aurait son accomplissement. Mais alors se révèle un autre caractère de cette bonté. Le Seigneur, quoique haut élevé, a égard aux humbles. Il est trop élevé pour avoir égard à l'exaltation de l'homme. Si nous regardons du ciel, tout paraît égal, de niveau, sur la terre, mais il y a des grands et des humbles ici-bas, et Dieu s'occupe des humbles. L'affliction aussi vient sur celui qui est fidèle, mais la bonté et la promesse lui font trouver une issue selon la Parole. Un dernier point: Dieu veut achever ce qui nous concerne, ratifier en bénédiction en nous et pour nous tout ce qui était dans son coeur, tout ce qu'il avait révélé dans sa Parole en relation et en communion avec lui-même. Au-dessus de tout, à travers toutes les difficultés et par delà toutes choses, sa bonté demeure éternellement.

Psaume 139

Or cela ne peut avoir lieu sans que tout ce que nous sommes soit sondé à fond et c'est une grande grâce quand il y a confiance en lui; car celui qui seul peut le faire, et qui le fait selon sa propre perfection, nous sonde pour nous purifier de tout ce qui est incompatible avec lui-même, avec ses pensées, et par conséquent avec notre bonheur, qu'on ne trouve qu'en communion avec lui.

Je ne crois pas que ce Psaume aille au delà de la création, de l'oeuvre de Dieu qu'Il connaît parfaitement, quoiqu'il puisse s'y trouver une allusion bien connue à l'Eglise. C'est la conscience amenée à apprendre que Dieu sait parfaitement tout ce qui est en nous. Toute chose est découverte à ses yeux; actuellement il voit tout — mais, plus que cela, il sonde tout. Même offensé par nous, il est avec nous dans toutes nos voies, et cela produit du malaise. Adam innocent ne pouvait en avoir l'idée. Il n'y avait point en lui d'acte de réflexion pour juger sa conduite et, par conséquent, aucune idée de ce que Dieu avait à considérer. Il pouvait jouir et bénir. Mais là où il y a une connaissance du bien et du mal, un acte de réflexion sur ce qui se passe dans nos coeurs, l'oeil de Dieu qui en atteint les replis, qui connaît tout, nous inquiète, met mal à l'aise la conscience troublée. Dieu est partout, et aussi dans chaque recoin de mon coeur; les ténèbres et la lumière n'y changent rien. Ce fait nous inquiète même maintenant dans notre état naturel; car la crainte, la crainte morale est entrée, et fait désormais partie de notre nature. Cependant lorsque Dieu est connu, il y a confiance, et ici l'intégrité du coeur donne confiance. Dans ce Psaume, nous ne trouvons pas la confiance paisible d'une rédemption connue, ou d'une vie dans une nature dont Christ est lui-même la plénitude; mais nous trouvons l'état du coeur qui donne confiance, parce que cet état est l'intégrité de la nouvelle nature. Or cette connaissance de Dieu, qui sonde la conscience, est considérée ici *comme résultat* de la puissance créatrice.

Nous sommes l'ouvrage de ses mains. Ici nous voyons l'homme comme tel, et la terre de laquelle il a été façonné au commencement est considérée comme le ventre qui l'a enfanté. Dieu nous a formés; que ce soit dans le ventre de la poussière ou de notre mère, il nous a tirés d'un lieu où, avant notre existence, nous n'étions rien. Ce même Dieu a toujours pensé à nous

tout le long de la route, et la confiance a été acquise, une confiance qui atteint jusqu'à la connaissance et à la puissance créatrices de Dieu. S'il voit dans les ténèbres, il nous garde dans les ténèbres. Lorsque nous nous réveillons, et il en sera de même en la résurrection, nous sommes avec lui. Il connaît nos pensées, mais il pense à nous lorsque nous ne le savons pas. Ainsi, si Dieu connaît toutes nos pensées longtemps avant que les siennes nous deviennent précieuses, l'abolition du mal est pour nous une attente certaine, comme aussi l'annonce du jugement sur les ennemis du Seigneur que nous haïssons pour cette cause.

Les chrétiens ne désirent pas la ruine des méchants comme âmes, ni Dieu non plus; mais, en tant que méchants, ennemis du Seigneur, on désire qu'ils soient écartés par le jugement — on les abhorre comme ennemis du Seigneur, et l'on se réjouit qu'ils soient retranchés pour ne plus corrompre et détruire la terre. Mais si le désir de leur jugement est selon la sainteté et la justice, non selon notre propre volonté, nous désirerons aussi que le mal en nous-mêmes soit complètement sondé et manifesté. C'est la haine du mal, lorsque nous sommes sous l'oeil d'un Dieu dont le regard pénètre toutes choses.

Mais il est excessivement beau de voir cette intégrité du coeur amené dans la pleine lumière de la présence de Dieu, devant laquelle on tremblait autrefois parce qu'elle sondait toutes choses. Maintenant ce même coeur désire être sondé et connu de Dieu, pour être débarrassé du mal qu'il hait. Remarquez encore que la simple intégrité sans Dieu ne suffit pas pour découvrir le mal. L'homme naturel, honnête, peut se servir de sa conscience, mais comme l'oeil naturel a besoin de la lumière pour sonder les objets, nous avons besoin de la présence de Celui qui est lumière. Celui qui avait gardé les commandements depuis sa jeunesse pour sa propre conscience, se retira devant ce qui sondait son coeur et ses motifs. Ainsi, *même* si nous *désirons* connaître le mal de nos coeurs, nous introduisons Dieu dans cette oeuvre, et nous le cherchons afin qu'il travaille à cet effet; sinon il n'y a pas d'intégrité.

Psaume 140

Ce Psaume enseigne, au milieu de la malice incessante et des ruses du méchant, à s'appuyer entièrement sur le Seigneur. Le fidèle ne peut rivaliser avec le monde en ruse et en complots, mais il y en a un au-dessus de tous qui connaît la fin depuis le commencement, — nous devons regarder à lui. Considérez le caractère du peuple de Dieu en présence de cette méchanceté; ils sont les affligés, les pauvres, justes et intègres, et ils peuvent compter sur le Seigneur contre le méchant et contre l'inique. Jéhovah est reconnu comme leur Dieu. Ainsi nous reconnaissons Dieu pleinement comme nôtre, dans la révélation du Père et de Jésus notre Seigneur. Il est reconnu comme tel en face du monde.

Psaume 141

Ce Psaume désire la délivrance, mais plutôt encore la droiture du coeur au milieu de l'épreuve. Il désire d'être avec Dieu, près de lui, afin que Dieu s'approche de lui. Le coeur est avec Dieu — intègre vis-à-vis de lui. Son premier désir n'est pas: «délivre,» mais «prête l'oreille à ma voix;» afin que sa requête soit comme le parfum, l'élévation de ses mains comme l'oblation du soir. De plus il désire, et combien cela est nécessaire, que dans la calamité Dieu

veille mettre une garde à sa bouche et veiller sur la porte de ses lèvres. En principe, nous pouvons être vrais et tenir fermement le parti du Seigneur; mais combien un seul mot impatient ou prétentieux, un mot de reproche, peut ternir le témoignage, donner prise à l'ennemi et, dans cette mesure, mettre l'âme mal avec Dieu,

Aucun point n'est plus important que celui-ci pour le fidèle. Celui qui peut tenir sa langue en bride est un homme parfait. Il prend garde de n'être en aucune façon entraîné dans les sentiers ou dans la société du méchant. Ce dont il a besoin, c'est de rester dans l'intégrité. S'il est nécessaire que le juste soit battu, il s'en réjouira comme d'une huile d'onction excellente, et il honorera, comme un ami, le juste qui en agit ainsi envers lui. La grâce accompagne cela. Si les calamités tombent sur ceux qui sont extérieurement le peuple de Dieu (car c'est de ceux-là qu'il est parlé dans ce Psaume), sur ceux qui ont été les ennemis de celui qui essayait de marcher pieusement et de se garder du mal, le coeur du juste pleurera sur eux; il ne se réjouit, ni ne triomphe sur eux; sa requête monte à Dieu pour eux. Il attend le renversement de ceux qui avaient pouvoir sur le peuple; il les voit battus par l'ennemi en sorte que leur orgueil soit abaissé pour leur bien, et qu'ils écoutent les paroles du juste; et lui, il connaît la douceur de ces paroles, quelles que soient les peines qu'il traverse. La détresse était profonde, le mal dominait, mais son regard était fixé sur Dieu.

Nous trouvons encore ici que l'objet des désirs du fidèle, c'est la proximité de son âme avec Dieu. «Ne laisse pas mon âme sans ressources» (verset 8). C'est une marque certaine d'un coeur renouvelé. Ainsi, le brigand sur la croix ne songe pas même à ses souffrances, mais il demande à Christ de se souvenir de lui dans son royaume. C'est un tableau frappant d'intégrité de coeur, dans une âme qui, ayant été éloignée de Dieu, est moralement restaurée, bien qu'elle soit encore sous l'épreuve.

Psaume 142

Ici le fidèle exprime une détresse extrême; tout refuge lui manque — aucun homme ne s'inquiète de son âme. Il crie à Jéhovah de sa voix. Comme nous l'avons vu, c'est plus que de se confier en Lui. Dieu est connu selon la révélation de lui-même, et ainsi nous regardons au Seigneur et à l'amour d'un Père. Mais en criant de la voix à Dieu, il y a confession de son Nom; le fidèle reconnaît pleinement sa dépendance et se confie dans le Seigneur. Au lieu d'être inquiet, son coeur peut s'ouvrir devant le Seigneur et lui présenter ses requêtes. C'est un signe certain de confiance lorsque nous lui communiquons nos peines — c'est une grande chose que de les laisser à Dieu. Mais ici nous trouvons une autre consolation; le fidèle est dans le chemin de Dieu. Et de là découle un sentiment d'une immense importance dans les temps d'épreuve, c'est que Dieu sait, reconnaît, et observe de son regard pour l'approuver, le chemin de l'homme fidèle. C'est une source de force et de consolation. Cela suppose de la foi; il nous suffit de réaliser que notre chemin plaît à Dieu. L'esprit peut être accablé sous le poids de l'inimitié et de l'abandon, mais l'âme est en paix, se reposant sur l'approbation de Dieu.

Psaume 143

Je ne mentionne pas ici le désir du jugement, nous en avons déjà souvent parlé comme ayant trait à la dispensation judaïque. Dans ce Psaume, nous voyons une âme fléchissant sous l'angoisse, mais cependant, en principe, une âme en règle avec Dieu; une âme châtiée pour le péché, quoique entourée d'hostilité, mais amenée à être intègre devant Dieu. Elle désire le pardon, afin de ne pas être sous le jugement de la part de Dieu et afin que Dieu soit son libérateur; le fidèle désire cela comme appartenant de coeur à Dieu et étant son serviteur. Le coeur est brisé par l'affliction, mais se confie en Dieu et cherche Son chemin. Il transporte, pour ainsi dire, ses maux de la part de Dieu sur les adversaires, s'associant avec Dieu et demandant qu'il le reconnaisse et défende sa cause contre la puissance du mal dont il s'était servi comme d'une verge. Nous faisons nous-mêmes cette expérience, lorsque nous avons souffert de la malignité de nos ennemis, mais par notre propre faute. Lorsque le coeur est vrai avec Dieu et qu'il s'est complètement soumis, qu'il est restauré, acceptant le châtiment de son iniquité au lieu de s'excuser, il peut alors demander à Dieu d'intervenir en sa faveur contre la méchanceté, mais ceci n'arrive que lorsqu'il a mis la gloire de Dieu au-dessus du moi. L'âme alors s'attache à la jouissance de la bonté de Dieu avec un esprit soumis et adouci, ses motifs (non pas seulement ses voies) sont purifiés, ce qui est le vrai but de la discipline, et elle trouve ainsi la puissance de la communion qui est en relation directe avec nos motifs et l'état de notre coeur.

Les liens du coeur avec Dieu sont fortifiés et parce qu'il en est ainsi nous cherchons sa volonté. «Ton Esprit,» dit-il, «est bon». Le coeur vit dans le sentiment de ce que l'Esprit opère en nous; son influence sur le coeur est bonne. L'âme a trouvé où est le bien. L'accord est établi entre le coeur et les choses de l'Esprit, cet accord est senti et l'âme y trouve de vraies délices. Alors nous disons, comme au Psaume 147, que la louange est bonne; elle est bienséante, agréable, on sent qu'elle est agréable, agréable, parce qu'elle est juste. De plus, nous avons la conscience de la faveur divine qui repose sur nous. Mais en même temps l'âme désire en jouir là où tout sera en harmonie avec cette faveur; là où son exercice et ses fruits seront naturels, car le fidèle est encore au milieu de la souillure des ennemis. Pour nous, cela n'aura lieu que dans le ciel. Par l'épreuve le coeur est sanctifié pour Dieu, par grâce, et confesse en intégrité qu'il ne peut pas soutenir le jugement et s'attend à la faveur et à la délivrance divines.

Psaume 144

Je n'ai qu'une remarque à faire ici. Tous ces exercices nous font connaître ce qu'est l'homme et toute la portée du bien et du mal. Lorsque nous connaissons l'homme, que nous le voyons, que nous le jugeons, et qu'il est cependant délivré, nous avons alors une connaissance de toute la scène qui fait ressortir la patience de Dieu, sa bonté et ses voies, et rend toutes ces choses parfaites à nos yeux. «L'homme est semblable à la vanité» (verset 4), mais nous chantons un nouveau cantique; heureux le peuple auquel il en est ainsi! Nous avons naturellement une connaissance beaucoup plus profonde de toutes ces choses qui ont été établies par un seul acte à la croix, et nous nous tenons pour morts et vivants à Dieu par lui

qui est ressuscité. C'est une nouvelle création et nous sommes enfants du Père. Cependant chacun ne l'apprend pas comme Paul et, dans chaque cas particulier, il faut l'apprendre par expérience. Un esprit simple, saisi par Christ, et qui ne prend pas conseil de la chair ni du sang, l'apprend plus facilement, et marche dans la puissance de la nouvelle création, mais hélas! combien de chrétiens aiment à être Juifs et vivent seulement pour mourir à la fin, n'apprenant la mort que de cette manière, au lieu de mourir d'abord pour vivre ensuite comme vivants à Dieu, passant pour ainsi dire en Christ selon la puissance de cette vie, soit qu'ils veillent, soit qu'ils dorment.

Psaume 145

Ce cantique regarde en arrière et montre l'âme (car je ne parle pas ici de dispensation: sous cet aspect c'est l'Esprit de Christ montrant ce qui se passe au millénium) racontant avec louanges et actions de grâces les oeuvres et les voies de Dieu, qu'elle considère dans le passé, et célébrant la grandeur de Dieu. Dans ces voies, le caractère de Dieu s'est entièrement manifesté, et l'âme a appris cette leçon bénie et connaît ce qu'il est. Voyez les versets 8, 9, 14-20. C'est une grande bénédiction. Tout ce que nous avons traversé nous exerce, brise notre volonté, nous fait connaître ce que nous sommes, et, par cette préparation de nos coeurs, nous apprenons ce que Dieu est. Israël avait appris à se connaître dans le désert, mais ici ils apprennent à connaître Dieu, s'ils ont des coeurs pour comprendre: premièrement ce qu'il est, et ensuite de quelle manière il se montre à d'autres. Ce n'est pas seulement sa grandeur: elle a été démontrée en faisant tout concourir à ses propres fins; mais il est plein de grâce, de bonté, rempli d'amour pour les autres et plein de compassion. Il est lent à la colère, — peut-être le coeur s'en est-il plaint quelquefois quand nous étions dans l'épreuve, mais elle *nous* était nécessaire, — et grand en bonté. Oui, souvent nous sommes des Jonas, quoique nous ayons, et que nous ayons eu besoin d'autant de compassion que Ninive. Mais que n'aurions-nous pas perdu sans parler de nous être perdus nous-mêmes, si notre Dieu n'avait pas été tout cela? Tel est le Dieu auquel nous avons à faire et lorsque nous sommes délivrés, nous nous réjouissons en lui, tel qu'il est. Par la foi, sans doute, nous nous réjouissons qu'il soit tel, mais il faut que nos volontés soient brisées, que nos coeurs soient intègres dans leurs désirs, leurs pensées, dans tout leur état, pour qu'ils puissent se réjouir pleinement en Dieu, qui supporte si longtemps le mal que nous haïssons et les méchants qui contrecarrent notre désir de faire le bien, désir auquel se mêle peut-être notre volonté, quand elle revêt sa forme la plus subtile. «Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés» (Luc 9: 55).

«Car je ne suis pas venu afin de juger le monde, mais afin de sauver le monde» (Jean 12: 47). Il était la manifestation de Dieu en amour et en long support, et nous devons marcher dans l'amour comme lui a marché, s'offrant lui-même à Dieu, ne cherchant en rien sa propre volonté, s'en remettant à Celui qui juge justement.

Finalement, dans la paix, nous nous réjouissons de tout notre coeur en Dieu comme tel. C'est sa nature, son caractère, d'être bon envers tous, ses compassions étant au-dessus de toutes ses oeuvres. (Comparer les épîtres de Pierre, l'apôtre du gouvernement de Dieu et de ses jugements, par exemple: 2 Pierre 3: 9, l'épître qui applique le jugement au méchant. Il est

aussi le fidèle Créateur, 1 Pierre 4: 9. On voit dans ce passage, comme autre part, que les épîtres de Pierre traitent du gouvernement de Dieu comme les Psaumes, sauf qu'elles introduisent la rédemption).

Premièrement donc, nous trouvons la compassion. Le Seigneur est occupé des besoins des hommes, de tous ceux qui s'en vont tomber (c'est la faiblesse), de tous ceux qui sont courbés (c'est l'oppression). Puis, comme il dit en Jonas: Même de «beaucoup de bétail». C'est lui qui prend soin de l'homme et des animaux. De plus, il y a un caractère moral et des relations dans lesquelles il a affaire avec l'homme. Il est juste en toutes ses voies, il tient compte de tout ce qui est dû à autrui et aussi à lui-même. Il pense aux autres, car cela fait aussi partie de sa justice et il y a un dessein plein de grâce, sans aucun mal, dans ses oeuvres. Son oreille est ouverte au cri de ceux qui le cherchent. Il accomplit le souhait de *ceux qui le craignent*. Il garde ceux qui l'aiment; ainsi il s'intéresse à chaque besoin et tient compte de toutes nos voies. Nous voyons donc que les exercices de nos coeurs nous amènent à le connaître.

Les Psaumes suivants sont les alléluias d'un peuple délivré. On peut toutefois y trouver quelques principes des voies de Dieu en général, parce que Dieu dans la délivrance a montré à qui il pensait et comment il avait soin de nous.

Psaume 146

Nous trouvons ici cette sagesse qui consiste à se confier dans le Seigneur qui endure tout, qui vit à toujours. Ne vous confiez pas en l'homme, dit le Psalmiste; son esprit sort, tous ses desseins périssent. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Non seulement il a la puissance, mais il est fidèle, il garde la vérité pour toujours. De plus sa tendre miséricorde est à l'oeuvre pour le bien-être des affligés. L'opprimé, l'affamé, les prisonniers sont devant ses yeux, les objets de sa sollicitude et de sa puissance; il ouvre les yeux des aveugles, redresse ceux qui sont courbés. Tout cela est une consolation pour le coeur de ceux qui sont dans la souffrance, dans l'épreuve, qui sont opprimés. Mais de plus, il aime les justes, en sorte que, quoiqu'il leur arrive, ils peuvent se confier en lui. Il garde et soulage l'étranger dont le coeur peut souffrir loin de sa patrie, l'orphelin ou la veuve dont les soutiens naturels ont été enlevés. Le coeur du juste a une confiance assurée, le coeur de ceux qui sont courbés, de ceux qui sont privés de soutiens terrestres, a la main fidèle d'un Dieu qui a soin d'eux, parce qu'ils sont dans de telles circonstances. Voilà ce que Dieu est toujours.

Psaume 147

Le grand principe de tous ces Psaumes, c'est que le seul vrai Dieu, le Créateur, Celui qui a soin de toutes les créatures, est spécialement connu comme le Dieu de son peuple, est connu comme juste, plein de compassion et de bonté, par son peuple qu'il a délivré. Ses voies et son caractère se sont manifestés à ceux qui ont été délivrés; mais il est le Dieu d'Israël, tandis que *nous* disons: Notre Père, ou: Le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ.

Tout ceci est largement développé dans ce Psaume; nous y trouvons le motif pour se confier en lui dans chaque épreuve, mais aussi pour le chercher et marcher dans la justice pratique, car il prend plaisir en ceux qui le craignent. Il est encore question d'une autre bénédiction qui appartient à son peuple, et à nous aussi, c'est-à-dire sa Parole. C'est la première des bénédictions. Il a donné sa Parole à son peuple, il n'en a pas fait de même pour les autres nations. Il y a ici une différence entre nous et Israël. En soi-même cela est vrai pour tous deux; mais le Juif était renfermé dans son propre système. Le temple était un lieu de refuge pour toutes les nations, mais, même pour les Juifs, il n'y avait aucun accès jusqu'à Dieu, aucune connaissance de lui par la révélation de lui-même. La loi leur enseignait ce que l'homme devait être, les voies de Dieu leur enseignaient bien des leçons, s'ils voulaient les apprendre comme ils le font ici; mais le chemin du lieu très-saint n'était pas manifesté, et le témoignage que Dieu est amour n'avait pas encore été donné. Ils étaient enseignés par ses voies sur la terre, mais ils ne le connaissaient pas dans le ciel; ils ne le connaîtront pas même dans le millénium comme nous le connaissons, quoique sa grâce et sa rédemption leur deviennent plus claires alors; tandis que nous le connaissons comme lumière et comme amour. Nous serons alors dans la maison du Père. C'est pourquoi, tandis que nous avons la Parole qui nous révèle Celui qui s'est sanctifié lui-même, comme homme dans le ciel, à part du monde, nous avons aussi connu l'amour de Dieu se révélant dans la puissance de la vie éternelle. Nous connaissons le Père dans le Fils, et ainsi Dieu comme amour; et, de plus, nous sommes en lui et lui en nous. Nous avons par conséquent un ministère de l'évangile, et chacun de nous est un témoin de l'amour divin et de la justice céleste. Nous n'avons point de sacrificature ici-bas, sauf ce que nous sommes tous, mais nous entrons avec hardiesse dans le lieu très-saint, notre souverain sacrificateur y étant pour toujours. La Parole est dans ce sens autre chose pour nous que pour les Juifs, quoiqu'elle soit toujours la parole de Dieu. Nous avons la Parole pour d'autres, parce qu'elle est la véritable connaissance de Dieu lui-même en grâce, une parole céleste.

Quelques autres éléments de sa bonté sont mentionnés dans ce Psaume, quoique le contenu général en soit le même. Il *guérit* ceux qui sont brisés de coeur, et il bande leurs plaies. Il n'a pas seulement de tendres compassions en grâce, mais un remède, et de plus en plus il établit sûrement, il renforce les barres des portes de la cité de Dieu, et bénit au milieu d'elle ses enfants. Ainsi nous avons dans ce Psaume un déploiement plus complet, plus riche de la grâce. Le principe général est le même: les voies de Dieu révélant ce qu'il est dans sa bonté et son juste gouvernement, et la connaissance de Dieu par le moyen de ses statuts et de ses jugements; mais non pas la révélation de lui-même et l'introduction dans sa présence tel qu'il est, ni la connaissance de son caractère de Père. C'en est plutôt le contraste (voyez Ephésiens 1: 3-5, où nous trouvons la position du chrétien, comme aux versets 19-23, notre relation avec Christ; comparez encore chapitre 5: 25-30).

Psaume 148

Une remarque suffira pour noter le caractère de ce Psaume. Toute la création est appelée à louer Dieu, mais avec le mot additionnel: «Il élève la corne de son peuple». C'est plus que la

délivrance et la miséricorde. Il exalte Israël dans la création comme le peuple de sa faveur sur la terre. Il est le sujet de louanges de ses saints, du peuple qui est près de lui — pensée bénie! mais bien plus encore pour nous qui serons près de lui, sans voile, dans sa maison et en sa présence. Israël est près du Créateur comme son peuple sur la terre; mais nous, avec Dieu notre Père dans le ciel, semblables au Seigneur Jésus, son Fils unique. Dans ce Psaume, comme dans le suivant, il n'est pas parlé de délivrance, parce qu'ils indiquent un progrès: d'abord la miséricorde et la délivrance, ainsi que la faveur divine sur le juste éprouvé au milieu de Sion, puis la corne de son peuple élevée; Israël, un peuple qui est près de lui; et maintenant viennent la joie et le triomphe.

Psaume 149

Dieu prend plaisir en ses bien-aimés, et ils sont son arme contre ses ennemis; les louanges du Dieu fort sont dans leurs bouches, dans leurs mains une épée à deux tranchants, pour exécuter le jugement qui est écrit. Nous voyons aussitôt que nous sommes sur le terrain juif du jugement dans ce monde. Il y a du bonheur, même pour le chrétien, à voir le mal aboli par la puissance: «O ciel! réjouis-toi sur elle, et vous les saints, et les apôtres, et les prophètes». Mais cela n'a lieu pour l'Eglise que lorsqu'elle est sur le terrain prophétique et non pas sur son propre terrain. C'est pourquoi aussi, le Père n'est pas mentionné dans l'Apocalypse plus que dans les Psaumes. Lorsqu'il est question de relation avec le Père, elle se manifeste en amour, et cette différence que nous avons notée si souvent, est aussi distincte, aussi simple que possible pour un cœur spirituel; elle est de toute importance pour rendre les Psaumes intelligibles et pour placer le christianisme sur son terrain propre et véritable. Le chrétien n'est pas un Juif; Dieu ne se révèle pas à lui sous le nom de Jéhovah, mais sous celui de Père, comme Christ l'établit d'une manière si frappante.

Psaume 150

Ce Psaume donne la pleine louange à Jéhovah de deux manières: dans le sanctuaire et dans la forteresse de sa force (*), car ses voies qui viennent du firmament de sa puissance ont toujours été d'accord avec le sanctuaire d'où il gouvernait Israël, et elles confirmaient la révélation qu'il avait faite de lui-même dans le sanctuaire. Il en est de même pour nous: il fait concourir toutes choses ensemble au bien de ceux qui l'aiment, mais c'est en accord avec la place céleste à laquelle ils appartiennent et vers laquelle il les conduit. Christ est maintenant dans la forteresse de sa puissance. Il est loué pour ses actes, loué pour sa grandeur qu'il a manifestée dans ses actes. Jéhovah est l'objet de la louange — Jéhovah le Dieu d'Israël, mais aussi Jéhovah le Créateur et le Conservateur de toutes choses — le juste Juge. Mais ici c'est Jéhovah, *Dieu* dans son sanctuaire. Nous aussi, après tout ce que nous avons reçu dans un sens plus élevé qu'Israël, nous nous glorifions dans les tribulations et finalement en Dieu lui-même — non pas dans ce que nous avons reçu. On ne trouve pas ici, comme auparavant: «Louez notre Dieu,» mais le Psaume s'élève plus haut: «Louez Dieu dans son sanctuaire». Le sentiment profond de ce qu'est Dieu s'élève au delà de la relation dans laquelle nous sommes, quoique ce soit aussi pour nous une relation avec lui dans le sens le plus élevé. L'amour de

notre Père, de Celui qui est notre Père et le Père de Christ, est doux, mais nous nous réjouissons en Dieu. Loué soit son Nom!

(* Il faut traduire le verset 1: «Louez Jéhovah! Louez Dieu dans son sanctuaire! Louez-le dans la forteresse (le firmament) de sa force!». *(Ed.)*

Notes prises dans une suite de méditations (Darby J.N.)

1 Thessaloniens - ME 1873 page 438

Nous tous qui croyons, nous faisons partie de l'Eglise. Je désire présenter quelques passages des Ecritures dans le but de mettre nos consciences en rapport avec cette vérité. Comment agit-elle sur nous? Nous a-t-elle vraiment saisis? Pour en faire l'épreuve pratique, prenons d'abord individuellement notre place dans l'Eglise au jour de la Pentecôte, et pour cela lisons la description que la Parole nous en donne. Considérons l'effet produit par la descente du Saint Esprit sur eux pour lesquels le Seigneur était monté au ciel; je parle de l'effet pratique de la lumière envoyée par Celui qui était allé au ciel (Actes des Apôtres 2: 41).

Lorsque nos âmes éprouvent de la bénédiction, nous devrions toujours nous demander: Jusqu'à quel point reflétons-nous la lumière qui est venue sur nous? Passant au chapitre 4 de l'épître aux Thessaloniens nous trouvons l'autre terme du passage de l'Eglise ici-bas. La Pentecôte en était le premier. En résumé, nous voyons un peuple céleste sur la terre, et le Seigneur qui vient l'y chercher. Si le Seigneur paraissait maintenant, la bénédiction consisterait pour nous dans cette pensée: Celui qui vient est notre Seigneur, et nous l'avons attendu. Je désire que ces deux points: le commencement de l'habitation et de la formation de l'Eglise ici-bas et la fin de ces choses, demeurent présentes à vos coeurs. Etudiez-les, puis voyez jusqu'à quel point votre vie pratique, vos voies, tous vos sentiments, dans les circonstances au milieu desquelles vous pouvez vous trouver, sont conformes à la lumière qui descendit du ciel à la Pentecôte; — ou à l'attente du Seigneur qui *vient du ciel*. Nous devrions tous connaître quelles sont les choses qui conviennent à la position de l'Eglise. Les Thessaloniens avaient été convertis des idoles à Dieu. Vous direz peut-être que vous ne vous êtes jamais inclinés devant la pierre ou le bois; cependant il peut y avoir, en vos coeurs, beaucoup d'indulgence pour les choses du monde, pour la chair et le diable; ce sont là des idoles; tout aussi bien des idoles pour vous que la pierre et le bois l'avait été pour les Thessaloniens. — Ils attendaient, du ciel, «le Fils du Dieu vivant et véritable». Vous ne pouvez pas dire que vous attendez quelqu'un, lorsque tout chez vous n'est pas préparé pour le recevoir. Un serviteur *n'attend pas* son maître quand toute la maison est en désordre. L'attente du Fils de Dieu venant du ciel, est folie pour le monde: sagesse pour le chrétien (1 Thessaloniens 1: 9, 10.)

Mes chers amis, sommes-nous des enfants de Dieu? Le Père vous a-t-il accueillis avec amour, vous disant qu'Il vous connaît; que le même amour qui reposait sur son Fils repose aussi sur vous; que le sentier que son Fils a suivi, est celui par lequel Il vous conduit; que la perspective des biens qui sont en réserve pour ce Fils bien-aimé est aussi la vôtre? — Quelles gens devrions-nous être! Que cette parole demeure en vous! Prenez exemple des Thessaloniens. Pouvez-vous dire: Je l'attends? Si vous connaissiez mon coeur, mes circonstances, vous sauriez que mon compte est fait, que je suis prêt et que j'attends le Fils du Dieu vivant et son signal pour aller à Lui. Apocalypse 22: 16, nous présente l'attitude de

son peuple à sa venue. Il a laissé ici-bas un peuple qui doit y passer la nuit. Nous sommes dans la nuit, attendant l'étoile resplendissante du matin. Plus il y a de choses mondaines qui vous lient, plus vous perdez de la jouissance des privilèges que Dieu vous a donnés. Votre position est d'être pratiquement en dehors du monde; l'Eglise à la Pentecôte était en dehors du monde; les Thessaloniens l'étaient aussi; or notre position est la même. Lorsque vous et moi nous serons dans la gloire, ce qui fera notre joie ne sera pas la gloire, mais le Seigneur lui-même. Que serait pour moi, ici-bas, la nouvelle Jérusalem sans Lui? Que ceci devienne pour nous une question pratique: Combien vivons-nous en dehors de la lumière qu'Il nous a donnée? Jusqu'à quel point nos pensées, notre manière de vivre, ce dont nous nous entourons, se trouvera-t-il à l'unisson avec Christ quand Il viendra? Le Seigneur, dans l'humiliation, est un des côtés de la médaille; le Seigneur dans la gloire, en est l'autre côté, le Seigneur revenant en est la devise.

La question du salut étant une fois réglée, on trouve dans l'Ecriture, deux sujets principaux relatifs aux voies de Dieu, savoir: le gouvernement de ce monde, puis la grâce souveraine qui donne à l'homme une place selon les conseils de Dieu: Les Juifs sont le centre de l'un, l'Eglise, le centre de l'autre, après Christ, naturellement. Lui est le grand centre de tout, mais généralement parlant, les Juifs sont néanmoins le centre du gouvernement de Dieu dans le monde, quoiqu'il y ait maintenant un gouvernement spécial du Père même sur ses enfants. Vous verrez en Deutéronome 32: 8, à quoi je fais allusion: Quand le Souverain partageait les nations, quand il séparait les enfants d'Adam les uns des autres, il établit les bornes *des peuples* (non du peuple) *selon le nombre des enfants d'Israël*. «Le Souverain», tel est le nom de Dieu en rapport avec Melchisédec (Psaumes 91); c'est-à-dire que Celui qui a le secret du nom du «Souverain» jouira des soins du Dieu d'Abraham, — du Tout Puissant — de Jéhovah le Dieu des Juifs. Au verset 9 de ce Psaume, c'est le peuple Juif qui parle, dans le verset 14 c'est Jéhovah. En premier lieu, vous avez cette énigme telle qu'elle est proposé: Celui qui connaît, qui est le Souverain, aura les bénédictions du Dieu d'Abraham, car ils disent: «*Jéhovah* est le Souverain», alors *Jéhovah* met son sceau sur eux (verset 14). Il est le *Tout Puissant* pour Abraham. «Je suis le Dieu Fort Tout-Puissant; marche devant ma face et sois intègre». Il est «*Jéhovah*» pour les Juifs: «Je suis Jéhovah et je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob, comme le Dieu Fort Tout-Puissant, mais je n'ai point été connu d'eux par mon nom de Jéhovah». Pour nous Il est le *Père*: «Soyez parfaits comme votre Père qui est dans les cieux est parfait» (Son nom de Souverain n'est pas encore mis en lumière.) *Notre* responsabilité est de manifester ce qu'est notre Père. Nous sommes l'épître de Christ; Lui a été le déploiement de la grâce de Dieu parmi les hommes.

Nous voyons en Deutéronome 32: 8, qu'Israël est le centre du gouvernement de ce monde; mais il y a encore une autre chose: je vois la souveraine grâce de Dieu, associant l'homme au second Adam, de la même manière qu'il l'a été au premier Adam; d'un côté l'homme responsable qui a failli; et de l'autre l'homme qui a glorifié Dieu en toutes choses. Nous sommes associés au second homme en gloire; nous lui serons semblables: «La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée...» La pensée et le dessein de Dieu est que nous soyons,

pour toujours, avec Christ et semblables à Christ, son Fils bien-aimé. Nous avons cette position dès à présent, quoique n'étant pas encore dans la gloire. L'homme croit que douter de la grâce de Dieu est de l'humilité. *Il n'en est rien*. C'est suivre ses propres pensées quoique *Dieu ait parlé*. Lorsque Dieu me donne la plus belle robe, la plus grande humilité consiste à m'en revêtir et à la porter. Si vous dites: je n'en suis pas digne, cela montre que vous pensez, que vous pourriez le devenir. La vraie humilité accepte la pensée de Dieu. Nous n'avons que faire de nos propres pensées, lorsque Dieu a parlé; notre affaire est de croire. Lorsqu'Il dit que nous Lui serons semblables, nous savons que nous le serons, parce que *Dieu l'a dit*. C'est ici la seule vraie humilité, d'abandonner la pensée de ce que *nous sommes pour Dieu*, et de ne plus penser qu'à ce *qu'Il est pour nous*. L'enfant prodigue disait *avant* que de venir à son père: «qu'il me traite comme l'un de ses mercenaires». Cela *paraît* humble; mais cela montre seulement qu'il ne connaissait pas le cœur de son père. Il ne le dit plus lorsqu'il est dans les bras de son père; il ne pouvait plus le dire.

A proprement parler, il n'est question des conseils de Dieu, qu'après la mort de Christ (Ephésiens 1: 1-4.) Le choix que Dieu a fait de nous avant la fondation du monde, n'a rien à faire avec Sa souveraineté sur le monde. La grâce serait toute aussi *souveraine* qui élirait aujourd'hui, dans ce moment, en tous temps, mais c'est «*avant que le monde fût*», qu'Il avait des pensées et un propos arrêté envers un certain nombre d'hommes. Il résulte de cela que les élus ne sont pas du monde, quoique y étant de fait. 2 Timothée 1: 9, 10 présente cet appel et ce salut qui nous a été donné en Christ avant les temps des siècles, mais qui a été manifesté maintenant. Dans l'épître à Tite (1: 2), je trouve le conseil de Dieu promis avant les siècles, mais qui n'a pas été manifesté avant la mort de Christ. Voilà le premier point. Après cela, si j'en viens à la création, je trouve autre chose: un homme responsable, né dans le monde. Ses premiers actes et tout le reste de son histoire, consistent en des chutes continues: ce que nous apprenons d'Adam en premier lieu, c'est qu'il faillit. La première chose qui est rapportée de Noé, après le déluge, c'est qu'il s'enivre. Aussitôt que la loi fut donnée, elle fut violée; la sacrificature est à peine établie, qu'Aaron fait le veau d'or; il n'a jamais mis ses vêtements de gloire et de beauté que le jour de sa consécration. Adam est créé innocent et parfait; sa chute est complète et le jugement s'exécute. Adam se méfie de Dieu; il écoute le diable, la convoitise entre dans son cœur, puis vient la transgression. Alors tout est fini. Adam est chassé du paradis. Le monde continue ce mauvais train, et le déluge arrive; après cela, Noé faillit sur le champ, et ainsi de suite. Dans chaque position de responsabilité, nous voyons l'homme faillir immédiatement et complètement. Dans le paradis, vous trouvez à côté l'un de l'autre, les deux principes pour lesquels les hommes ont combattu dès lors: la responsabilité de l'homme, et la communication de la grâce de Dieu, ou: l'arbre de la science du bien et du mal, et l'arbre de la vie. La loi survient, et soulève la question de la justice: «*Fais cela et tu vivras*». Voilà de nouveau les deux arbres; mais je trouve ici l'arbre de la justice *avant* celui de la vie. L'homme continue à faillir. Alors Dieu envoie ses prophètes pour rappeler l'homme à l'obéissance, comme étant le chemin du bonheur. L'homme étant démontré totalement pécheur, Dieu envoie la loi et ses prophètes pour mettre devant lui ses paroles et sa pensée. Même résultat! Dieu dit alors: «*J'ai mon fils, mon unique, peut-être auront-ils du respect pour lui*». Ils le jettent

hors de la vigne et le font mourir. La parabole du figuier nous présente le jugement de la nature. Le Seigneur dit alors: «*Maintenant* est le jugement de ce monde». — Ce jugement du monde n'est pas encore exécuté: néanmoins toute la responsabilité de l'homme trouve ici sa fin, c'est-à-dire que la ruine de l'homme est démontrée aux yeux de chacun; car du moment où Christ est rejeté, l'histoire morale du premier Adam est close. En ce sens, c'est la fin des siècles comme en parle l'Apôtre.

Il vint chercher du fruit, mais il n'y en avait point pour Lui. Il vint leur offrir un festin, mais ils ne voulurent pas s'y asseoir (Matthieu 20; 21). Il nous faut apprendre qu'il n'y a aucun bien en nous. Les trois premiers évangiles présentent Christ à l'homme, afin qu'il le reçoive. L'évangile de Jean témoigne que Jésus ne fut pas reçu, lorsqu'il apportait la grâce. L'élection et la grâce se trouvent tout le long de l'évangile de Jean. Les trois autres évangiles ont un autre langage. Il est dit en Jean: «Vous avez pour père le diable», mais je n'en aurai pas moins mes brebis; «mais à tous ceux qui L'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir, à ceux qui croient en Son nom». Ici je trouve le peuple. La responsabilité de l'homme est close, — il est un *pécheur perdu*. L'homme *a été* mis à l'épreuve et c'en est fait de lui. Quant aux voies morales envers chaque individu, la responsabilité demeure en son entier, mais ce que chacun doit apprendre, c'est qu'il est *déjà perdu*. Le résultat du principe de la responsabilité est d'apprendre à chacun qu'il est perdu; que la responsabilité est passée, parce que l'homme est perdu et ruiné. J'en viens donc au second homme: Il ne s'agit point de l'amélioration du premier homme; mais de la substitution du second homme au premier. Je trouve ici les deux arbres du paradis réalisés en grâce. Je suis d'abord conduit à faire la découverte de ce que je suis; ensuite je vois Christ mort sur la croix, après avoir pris sur Lui toute responsabilité. Voici le Fils de Dieu mourant sur la croix. Si ceci n'est pas de la justice — le jugement sur le péché, — je ne sais plus ce que c'est que la justice. Mais pour qui est-ce? Pour le pécheur coupable. Si cela n'est pas de l'amour, je ne sais ce que c'est que l'amour. Jésus a fait l'expiation pour le péché, afin que *l'Évangile* pût s'étendre à *tout le monde*; *quant aux croyants*, Jésus a porté chacun de leurs péchés. Il a répondu à tout, et ainsi l'ancienne responsabilité *du croyant* a disparu; l'arbre lui-même de la responsabilité est coupé jusqu'à la racine. L'expiation a répondu à la responsabilité, puis le Seigneur lui-même se trouve être l'arbre *de la vie*. (Naturellement, lorsque je dis que toute responsabilité est ôtée, je ne touche point à la responsabilité du croyant envers Christ, autrement il me faudrait entrer sur un tout autre terrain.) Les conseils de Dieu sont maintenant manifestés. La justice est accomplie, et ma position n'est plus celle de la responsabilité comme enfant d'Adam, mais celle d'un enfant de Dieu par la rédemption, tout en admettant, (naturellement) mon état complet de péché. Tout est sur un nouveau pied, sur un nouveau fondement. Non seulement mes péchés sont ôtés, mais ce qui les a ôtés a tellement glorifié Dieu et satisfait à sa justice que l'homme a pris place à la droite de Dieu dans la gloire. Il dit: «Je t'ai glorifié» — maintenant «*glorifie-moi*», et Jéhovah répond: «Assieds-toi à ma droite». C'est ce qui a placé le fils de l'homme dans la gloire de Dieu, d'où il envoie le Saint Esprit pour unir les membres avec Lui qui est la tête, étant allé prendre sa place, comme homme, dans le ciel: C'est ainsi que se forme l'Église. Vient maintenant la responsabilité du chrétien. La responsabilité de l'homme découle de la place

qu'il occupe. Vous n'êtes pas responsable envers moi comme étant mes enfants, ou mes domestiques, si vous n'êtes ni mes enfants ni mes domestiques. Si je suis un croyant, Dieu dit que je suis un enfant de Dieu. Eh bien! Faites-nous voir maintenant que vous marchez comme un enfant de Dieu dans toutes vos voies. Là est notre responsabilité; laissez-moi voir «Christ en vous», et que chacun puisse l'y lire. Si vous êtes en Christ, Christ est en vous. Christ est devant Dieu *pour nous*, et nous sommes devant le monde *pour Christ*. Voilà *votre* responsabilité. Vous êtes un enfant de Dieu; il me faut donc voir que la vie de Jésus se manifeste dans votre corps mortel. Ceci est individuel. Vous remarquerez que l'homme individuellement est mis en premier dans l'Écriture, parce que l'individu doit être mis en règle avant qu'il puisse être question de l'Église.

Notre relation avec le Père est celle d'enfants, notre relation avec Christ est celle de membres de son corps, de sa chair et de ses os, — le Saint Esprit nous unissant avec Lui, qui est la tête. C'est là l'Église. L'œuvre de Christ est notre fondement. L'Église de Dieu est formée de ceux que le Saint Esprit envoyé du ciel unit à Christ la tête, après que celle-ci a été glorifiée dans le ciel, comme homme. Le Saint Esprit n'était jamais venu, et ne pouvait point *venir* auparavant. Toute action immédiate dès la création est du Saint Esprit; il est l'agent direct, mais il n'était jamais venu, jusqu'au jour de la Pentecôte. Il ne faut pas confondre l'*action* d'une personne divine avec la *venue* de cette personne.

Toutes choses ont été créées *par* et *pour* le Fils; cependant, il n'est pas *venu* avant l'incarnation. Ce qui donne à cette vérité une importance spéciale, c'est que le Saint Esprit demeure *dans* le croyant, et *dans* l'assemblée. Le Saint Esprit est venu demeurer ici-bas. Il ne se trouve aucune chose semblable à l'habitation de Dieu en nous, si ce n'est dans la rédemption. Dieu venait *visiter* Adam, mais n'a jamais *demeuré avec* lui. Il *parlait* souvent avec Abraham, mais ne *demeurait* jamais avec lui; cependant lorsqu'il eut racheté Israël, il descendit dans la nuée et demeura *avec* eux quoique ce ne fût qu'en figure et extérieurement. L'habitation du Saint Esprit est distincte du fait que l'on est né de Dieu. Elle est fondée sur ce que, par le sang de Christ, nous sommes parfaitement lavés et sans aucune tache. Dieu doit avoir une maison nettoyée pour qu'Il vienne y demeurer. Prenons une figure dans l'ancien Testament: Un homme était lavé avec de l'eau, aspergé de sang et oint d'huile. Nous sommes vivifiés, amenés sous l'aspersion du sang; puis, le Saint Esprit nous scelle en venant habiter *en* nous. Il ne peut sceller un incrédule: «Parce que vous *êtes fils*, Il a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos cœurs». Par la descente du Saint Esprit, l'Église est associée avec Christ dans le ciel; or, la descente du Saint Esprit est la conséquence de l'ascension de Jésus; le Saint Esprit n'aurait pu venir auparavant. Le Saint Esprit dans l'Église ne pouvait exister comme chose actuelle sur la terre, avant que Christ eût été mort et ressuscité. Le système *juif* consistait à *maintenir* debout le mur mitoyen de clôture. L'Église l'a renversé. Vous ne pouvez lire les Écritures sans voir que l'idée même de l'Église ne pouvait être révélée avant que Christ fût élevé en haut et le mur mitoyen de clôture renversé. Auparavant il nous était dit: «Réjouissez-vous, Gentils, avec *son peuple*»; la distinction était encore maintenue. Les Juifs avaient les promesses. Celui dans lequel étaient les promesses est venu. Ils l'ont rejeté et crucifié. Par là

ils ont été placés sous la *miséricorde* aussi bien que les Gentils; il n'y avait plus de différence, tous ayant péché. Dieu avait bien accompli sa promesse, mais les Juifs l'ont méprisée. Le mur mitoyen de clôture a dû être ôté, pour que tous deux, Juifs et Gentils, fussent également placés sous la miséricorde.

Comme Israël, au chapitre 8 du Deutéronome, aussi dans un sens spirituel, nous traversons le désert. Dieu avait pris soin tout le long que leurs vêtements ne s'envieillissent pas. Il nous laisse ici-bas, afin que nous y apprenions ce que *nous sommes*, et ce que *Dieu est*. Etant enfants de Dieu, notre demeure est la maison du Père. Christ est allé nous y préparer une place, afin que là où il est nous y soyons aussi. Ceci nous conduit directement à la venue de Christ. Nous sommes identifiés avec Christ. Il vient pour nous mettre à notre place à côté de Lui. C'est là notre espérance. Le Juif est le centre de la prophétie; le monde aussi a affaire avec la prophétie.

Comme rachetés nous étions élus dans le conseil de Dieu avant la fondation du monde, c'est ainsi donc que nous ne sommes nullement du monde. Je dois attendre jusqu'à ce que Christ vienne pour être pleinement identifié avec Lui. Ce qui occupe l'esprit de Paul dans les Philippiens, c'est son départ pour être *avec* Christ; non pas pour aller au ciel, quoique ce soit bien le ciel. Je ne serai rendu conforme à l'image de Christ que lorsque je serai réveillé. Christ est les prémices. La résurrection des saints est la conséquence parfaite du sceau mis sur la justice de Dieu. Nous devons tous comparaître devant le siège judiciaire de Christ; mais nous aurons été glorifiés avant que nous nous y présentions. Nous rendrons compte à Dieu de tout ce que nous aurons fait depuis que nous sommes nés, mais nous serons dans la gloire quand nous aurons à rendre ce compte. Ce sont les sauvés (les autres le feront au jour du jugement sans doute) qui rendront compte de la manière dont ils auront glorifié Celui qui les a sauvés. C'est là *notre* espérance. Je serai rendu *semblable* à Christ quand Il me *ressuscitera* et me glorifiera. Je serai rendu conforme à son image *quand il viendra*, et pour ce qui concerne l'Eglise les noces de l'Agneau n'ont point lieu auparavant. La seule espérance propre au chrétien est d'attendre, du ciel, le Fils de Dieu. Personne ne sait quand Il vient. Lorsque le dernier membre de l'Eglise y aura été introduit, le Fils de Dieu viendra. Sera-ce à minuit, à la première veille ou à la seconde, ou à l'heure que le coq chante? ni vous ni moi ne le savons: il se peut que ce soit cette nuit!

Romains 6 - ME 1874 page 16

Nous avons parlé aujourd'hui des voies de Dieu et des bénédictions que nous avons en suite de notre relation avec le Seigneur Jésus. Je vais parler maintenant du fondement sur lequel nous sommes placés, afin que nous puissions marcher dans la conscience de notre relation avec Dieu; de celle-ci découlent nos devoirs aussi bien que notre service; puis, j'examinerai plus en détail, comment une âme peut cheminer en paix. «Ayant donc été justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu». Bien des personnes diront: Non, je ne puis dire que j'aie la paix. Une chose met le coeur à l'épreuve lorsqu'il s'agit de savoir s'il a

réellement la paix et je l'emploie souvent vis-à-vis des âmes. — Cette chose la voici: Quel effet produit sur l'âme la pensée du jour du jugement? Quand vous parlez de la croix, plusieurs ont la paix; mais si vous parlez du siège judiciaire, ils ne l'ont plus. Dieu ne veut pas que ses enfants tremblent et soient incertains devant Lui. La connaissance de notre relation avec Dieu est une chose certaine. Quelques-uns ont une vague notion de la bonté de Dieu; cette expression représente, pour eux, l'espoir que Dieu n'aura pas une plus mauvaise opinion de leur péché qu'ils ne l'ont eux-mêmes. Une telle notion est entièrement fautive. Dieu est bon. Nous en avons la preuve dans le don de Son Fils. Tout est réglé: le passé, le présent, le futur. Par l'oeuvre du Seigneur à la croix, nous avons la paix; pour le présent, l'assurance et la force; l'espérance de la gloire pour l'avenir. En vue de la doctrine de la paix, l'Écriture traite de deux points: le péché entièrement ôté; et la conscience purifiée. Dieu s'occupe à fond de ma condition de pécheur, de manière à m'amener avec Lui-même et avant le jour du jugement dans une relation dont j'aie la conscience. Il est descendu dans les profondeurs de *mon* coeur, pour me montrer toutes les profondeurs du sien — je connais ainsi tout mon péché et toute sa grâce: je sais ce que j'ai fait et ce que je suis; je sais aussi ce qu'Il a fait et ce qu'Il est. A cet effet, deux choses sont nécessaires: premièrement les voies de Dieu au sujet du péché, je dois savoir que tout mon péché a été ôté avant qu'au jour du jugement, Dieu s'occupe de moi comme d'un enfant d'Adam. J'ai besoin de plus encore; une autre chose m'a introduit dans une position toute nouvelle, tout ce que la chair produit a été ôté; je ne suis plus dans la chair, mais je suis en Christ: je ne suis plus dans le premier Adam, mais Dieu me voit dans le second.

Dans les Romains, voici ce que je trouve premièrement, que mes péchés sont ôtés; puis, que je suis mort avec Christ, et vivant en Lui; l'enseignement ne va pas plus loin. Nous faisons un pas de plus dans l'Épître aux Colossiens. Non seulement nous sommes morts et nous vivons, mais nous sommes *ressuscités* avec Christ. Dans l'Épître aux Ephésiens l'apôtre ne parle pas du premier point, il s'attache *entièrement* au second; allant même plus loin, il nous fait asseoir ensemble dans les lieux célestes, en Christ. Nous ne trouvons pas la justification dans les Ephésiens, mais notre séance avec Christ dans les lieux célestes; puis toute la série des privilèges de l'Église de Dieu, privilèges dont elle a la conscience actuelle par l'Esprit saint. On peut suivre ces degrés précieux dans les trois Épîtres.

Je reviens maintenant en arrière, pour montrer comment nous pouvons entrer dans cette relation avec Dieu. Le paradis de l'innocence n'est plus. Il est perdu et je ne puis subsister avec Dieu, dans ma condition de pécheur. Je dois être «*dans la lumière, comme Lui est dans la lumière*». Si je ne suis pas cela, je ne puis être avec Lui. Le voile subsistait en Israël, le Saint Esprit indiquant par là que le chemin des lieux célestes n'était pas encore ouvert. Il n'était pas question *alors* d'entrer dans la présence de Dieu. Il n'est pas question *maintenant* d'en être dehors. Vous devez être dans sa présence conformément à la sainteté de cette présence; sinon vous devez être condamné et rejeté à toujours. Dieu commence son oeuvre, en venant à nous, tels que nous sommes dans notre misère. Si je me dis chrétien, je dis par là, que j'appartiens à une race qui a crucifié Jésus et qui a craché contre Lui lorsqu'Il était sur la terre. L'acte *extrême* du péché a rencontré l'acte *le plus élevé* de l'amour. Nous voyons, dans la vie

de Christ, la puissance de la parfaite bonté au milieu du mal, chose qui n'avait jamais été connue jusqu'alors; nous devons le considérer comme un exemple à suivre. C'était Dieu au milieu du mal, montrant qu'Il était plus grand que le mal. Dès lors, Il commença à agir directement envers l'homme, quand ce dernier n'était que pécheur sans loi ou sous la loi. C'est ainsi qu'Il agit envers les publicains et les pécheurs; méprisé des pharisiens, Il révélait le coeur de Dieu, mais aussi le coeur des hommes. Prenons pour exemple le pharisien Simon: Jésus montre qu'Il est un prophète en répondant à des pensées que Simon n'avait pas même exprimées. Il montre qu'Il est plus qu'un prophète lorsqu'il déclare que les nombreux péchés de cette femme lui sont pardonnés. Il les connaissait *tous*. Lui qui connaissait le coeur de cette femme, lui révèle Son propre coeur. Il découvrait les sépulcres blanchis et les mettait au jour. «Que celui de vous qui est *sans péché* jette le *premier* la pierre contre elle», et ils sortirent tous *l'un après l'autre*. Pourquoi n'ont-ils pas avoué leur péché et ne sont-ils pas sortis tous ensemble? C'est parce qu'ils cherchaient à conserver leur bonne réputation. Nous avons, dans la vie du Seigneur, le péché de l'homme mis entièrement à découvert et le coeur de Dieu parfaitement révélé.

La grande vérité qui ressort ici, c'est qu'au lieu de me rejeter à cause de mes péchés, Dieu vient en amour les ôter. C'est là, la première partie de l'oeuvre: mes péchés sont parfaitement ôtés; et d'une manière telle que je puisse avoir une conscience parfaite devant Dieu. Christ est l'accomplissement de la promesse; Il est déclaré Fils de Dieu en puissance par la résurrection des morts; c'est-à-dire que Dieu a tenu ce qu'Il avait promis; de plus, qu'une grande puissance est entrée dans le lieu où régnait la mort, qui était mon partage, et qu'Il a ainsi été déclaré Fils de Dieu. Christ a porté mes péchés, chacun de mes péchés. Il ne peut plus jamais en être fait mention; ayant porté mes péchés, son sang me rend aussi *blanc que la neige*; et son sang EST répandu; si je viens donc à Dieu par Jésus, et que mes péchés ne soient cependant pas tous ôtés et une fois pour toutes, ils ne le seront jamais, parce que Christ ne peut mourir de nouveau. «Car après avoir fait, par Lui-même, la purification de nos péchés il s'est assis». «Par une seule oblation il a rendus parfaits pour toujours ceux qu'il a sanctifiés». Cela nous montre la justice de Dieu dans le support des péchés des Saints de l'Ancien Testament. Lorsque le sang de Christ a été répandu, la preuve a été donnée que Dieu était juste en les supportant. Je me fonde sur cette justice comme sur un rocher. Le péché a été imputé à Christ, il est donc impossible que Dieu me l'impute, *Dieu* s'en est occupé; Christ l'a porté, il est complètement ôté; ainsi quand vient le jugement, il ne trouve rien à faire à mon égard. Pour ceux qui s'attendent à Christ, il n'y aura plus de péchés à juger lorsqu'il viendra pour eux. «Etant *donc* justifiés par la foi nous avons la paix avec Dieu». Dieu a été parfaitement glorifié dans la croix — parfaitement glorifié quant au péché; je puis donc dire aux pécheurs: venez. — Dieu a été glorifié quant au péché; si vous venez à Lui, le Père se jettera à votre cou et sera heureux de vous recevoir. Lorsque je viens à Christ à la croix, j'y trouve une justice parfaite quant au péché, et un amour parfait pour le pécheur. Non seulement mes péchés ont été ôtés, mais Dieu est parfaitement glorifié; la mort est détruite; la puissance de Satan anéantie — et je puis me réjouir dans l'espérance de la gloire de Dieu.

Ce n'est pas tout: il n'y a pas seulement *les péchés*, mais *le péché*. Entre les deux la différence est fort simple: dès que nous parlons des *péchés*, vous avez commis les vôtres, moi les miens; mais lorsque nous parlons du *péché*: «Par la transgression d'un seul, plusieurs ont été constitués pécheurs», etc. Ici nous sommes tous égaux. Nous trouvons la division de ces deux sujets entre le 11^e et 12^e verset du chapitre 5 des Romains. *Ma nature* ne peut être pardonnée, j'ai besoin d'en être *délivré*: «Qui me délivrera?» Ici ce n'est plus seulement que Christ est mort pour mes péchés; mais *je suis mort* avec Lui. Ceci est une autre application de la mort de Christ: Je suis autorisé à dire que je *suis mis à mort* dans la mort de Christ. Par l'obéissance d'un *seul*, plusieurs sont rendus justes. Eh! bien, direz-vous, si c'est par l'obéissance d'un *seul*, je puis alors continuer à vivre dans le péché. Mais comment avez-vous part à cette obéissance? En étant mort avec Lui; et si vous êtes morts, comment pouvez-vous continuer à vivre? Je suis mort avec Christ; par là, j'ai été délivré de ma nature, et non pas seulement délivré de mes péchés qu'Il a portés. Voilà pourquoi il n'y a maintenant plus de condamnation. Votre position est changée. Christ étant mort pour vous et ressuscité, Il mourut là, pour vos péchés; vous êtes actuellement en Lui mort et ressuscité: vous n'êtes plus du tout dans le premier Adam. La loi provoque le péché, elle ne m'est d'aucun secours: elle me maudit pour l'avoir enfreinte; elle ne m'aide nullement à la garder. La loi me fait découvrir que j'ai besoin d'une délivrance. Je trouve que je suis mort à ce en quoi j'étais tenu — je suis mort en Christ. Ce n'est pas seulement qu'Il ait porté mes péchés. L'oeuvre de Christ sur la croix n'est pas uniquement d'avoir porté mes péchés et de les avoir ôtés; mais par cette oeuvre je ne suis plus en la chair; je suis dans le second Adam devant Dieu, juste, comme Il est juste. Lui étant devenu ma vie, je traite le premier homme comme un homme mort. Je ne suis pas toujours conséquent dans la pratique — j'ai à m'en humilier, mais j'ai toujours un titre à dire que je suis mort. Cela est plus que d'avoir seulement mes péchés pardonnés ou d'avoir ma dette payée: Je donnerai ici un exemple dont je me suis souvent servi ailleurs — je suppose un fils chargé de dettes — sans ressources — n'ayant aucun moyen de subsistance — incapable de s'acquitter. Son père vient et paie ses dettes. Il n'en est pas mieux ensuite; n'ayant pas de quoi vivre, avant peu il se trouvera dans le même état qu'auparavant. Mais si le père lui dit: je ne payerai pas seulement tes dettes; je t'associe à moi; ceci est une toute autre chose. Le fils réalise alors qu'il est associé dans le commerce: il est mis sur un nouveau pied. Vous l'entendrez parler de *notre* capital, de *notre* clientèle, de *nos* affaires, et ainsi de suite.

Au chapitre 8, je trouve le croyant, en Christ, devant Dieu; je vois toute la bénédiction qui m'appartient; j'ai la paix devant Dieu et je suis accepté dans le bien-aimé.

Vous avez affaire à une personne possédant le pardon dont parle le chapitre troisième; elle n'a pas encore appris à connaître ce qu'elle est, ni la provision qui est en Christ; elle devra apprendre ces choses tôt ou tard, mais jusqu'à ce qu'elle les ait apprises, elle n'aura pas une paix entière et assurée. Lorsque nous avons appris réellement que Dieu nous a aimés quand nous n'étions que pécheurs, qu'Il nous a alors purifiés selon Sa sainteté, et acceptés dans le bien-aimé, à cause de ce que Christ a fait, nous avons une pleine paix. Que le Seigneur vous

donne de savoir parfaitement ce que vous êtes; souvenez-vous que Christ étant mort et s'étant donné Lui-même pour nos péchés, il ne peut plus jamais être fait mention de ceux-ci. Nous sommes châtiés pendant le chemin; ceci est une tout autre chose; mais, je le répète, si vos péchés ne sont pas ôtés, ils ne pourront jamais l'être. Mes chers amis, connaissez-vous votre position en Christ maintenant? Savez-vous que vous êtes en Lui et Lui en vous? Sinon que le Seigneur vous donne de savoir qu'Il a une fois et pour toujours ôté vos péchés, puis aussi de connaître cette seconde vérité, que vous êtes morts avec Christ, ressuscités avec Lui, assis avec Lui dans les lieux célestes; ainsi tout sera en règle.

Ephésiens 1: 9 - ME 1874 page 50

Tout ce qui a failli dans le premier Adam sera accompli dans le second, et bien plus glorieusement accompli. Dans le 1^{er} chapitre de l'épître aux Ephésiens, il est fait mention de deux choses, comme étant la part de l'Eglise: l'une n'est pas entièrement accomplie; nous ne possédons encore rien de l'autre. L'une est *l'appel* de Dieu; l'autre *l'héritage* de Dieu. Nous trouvons l'appel dans les versets 4 et 5 du chapitre 1. La première partie de l'appel nous place devant *Dieu* pour être saints et irrépréhensibles (verset 4). La seconde partie de l'appel est notre relation avec le *Père* (verset 5), comme enfants. Non seulement il nous place dans une certaine position, mais il nous a fait connaître le mystère de sa volonté; tout son plan pour la gloire de Christ, savoir: de réunir en un, toutes choses dans le Christ. Du moment qu'il est question de cela, je trouve l'héritage; non pas seulement l'appel mais l'héritage. De ce dernier, sauf les arrhes de l'Esprit, nous ne possédons encore rien, tandis que nous possédons l'appel: cette vérité générale se trouve aussi dans l'épître aux Colossiens, où elle est un peu plus développée. Les deux titres de Christ y sont présentés: Christ, chef sur toutes choses; et puis Christ, tête du corps, c'est-à-dire de l'Eglise (Colossiens 1: 15, 18). Il prend possession comme homme, de ce qu'il a créé comme Dieu; puis il s'associe des hommes pour qu'ils soient cohéritiers avec lui. Il nous réconcilie, nous qui, non seulement étions dans la confusion et le désordre, mais qui étions positivement ses ennemis (verset 21). Nous *sommes* réconciliés: c'est une vérité que l'Eglise professante a perdue. L'état de choses n'est pas encore réconcilié, mais *nous le sommes*. Nous ne pouvons être en possession de l'héritage, avant que l'héritier véritable l'ait pris en main. Christ n'est pas maintenant assis sur son trône, mais sur celui de son Père. Lorsqu'il s'assiéra sur son propre trône, il nous y placera avec lui. Il est sur le trône de son Père, en vertu de son titre de Fils. «A celui qui vaincra, je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme j'ai vaincu, et me suis assis avec mon Père sur son trône». Notre condition actuelle est de savoir que Christ est exalté et que nous sommes réconciliés. Cependant il n'est pas encore entré en possession de l'héritage, ni, par conséquent, nous non plus. Notre position devant Dieu est selon son appel: toutes les choses créées seront notre héritage. Vous trouvez les conseils de Dieu relatifs à Christ, dans le Psaume deuxième. Il l'établira Roi en Sion. Adonaï se moquera d'eux, non pas Jéhovah. Christ établi Roi, sur la sainte montagne à Sion, est reconnu Fils de Dieu: voilà les deux points que nous trouvons au Psaume deuxième. Au Psaume 8, il ne nous est pas présenté comme Fils de Dieu, mais comme Fils de l'homme établi sur toutes les choses que Dieu a créées, que lui a créées car il est Dieu. Le

Seigneur fait allusion à ces deux choses en Jean 1: 49: Nathanaël le reconnaît ici comme Roi d'Israël, suivant le Psaume 2. Jésus dit que, pour le moment, cela ne sera pas: je ne viens pas à présent pour être Roi sur Israël; mais vous verrez de plus grandes choses que cela, vous me verrez tel que le dit le Psaume 8, toute créature m'étant soumise; l'Eglise reçoit la place de cohéritière. Nous prenons maintenant notre position dans les souffrances, le Psaume 8 n'étant encore accompli que partiellement. Nous voyons Christ à la droite de Dieu; mais nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujetties; il rassemble les cohéritiers; ceci même n'est pas accompli; il reviendra pour la rédemption de la possession acquise. L'Ecriture ne reconnaît rien de semblable à un chrétien doutant de son salut. Ce doute n'est qu'une fausse prétention à l'humilité. Si mon père me pardonne et que je doute de son pardon, c'est que je ne me confie pas en lui; douter de son salut, c'est, de la part d'un croyant, douter de la parole de Dieu; ne pas recevoir les vérités qu'il nous annonce; nous n'avons pas reçu un esprit de servitude pour être de nouveau dans la *crainte*. Un croyant peut craindre la tentation; douter de son propre coeur; ceci est tout autre chose; mais il ne peut ni ne doit, comme croyant, douter de Dieu ou avoir peur de lui. L'Ecriture ne fait jamais mention d'un chrétien qui n'ait pas l'esprit d'adoption et qui ne crie pas «Abba, Père». L'Ecriture ne reconnaît aucun chrétien qui, depuis la mort de Christ, ne sache pas qu'il est sauvé. Le brigand sur la croix, était aussi prêt que Paul lui-même, pour aller au ciel. Il y est entré; or, personne n'entre à moins d'être prêt. Je sais bien qu'il faut croître, mais il n'y a point de préparation, pour le ciel, si ce n'est l'oeuvre du Seigneur Jésus Christ. Ce n'est pas du christianisme, que de douter de son salut, quoique plus d'un chrétien réel et sincère soit dans ce cas. Savoir que nous sommes réconciliés, c'est là le christianisme. Si vous n'avez pas la paix, vous n'avez pas ce que Christ vous a laissé. Il dit: «Venez à moi et je vous donnerai le *repos* de vos âmes». Si vous ne l'avez pas, je dois penser, ou que vous n'êtes pas allé à Christ, ou qu'il n'a pas dit la vérité. Cela peut venir d'un mauvais enseignement. Plusieurs crient «Abba, Père», de tout leur coeur dans leurs prières, qui n'oseraient affirmer, si on le leur demandait, qu'ils sont enfants de Dieu. De tels chrétiens ont bien l'esprit d'adoption, mais ils ne le savent pas. C'est précisément leur amour propre qui les fait douter de leur adoption. De quoi le chapitre 7 de l'épître aux Romains parle-t-il? De moi; nullement de Christ. Cela est-il de l'humilité? Il n'y a là pas un seul mot ni de Christ ni de l'Esprit, et l'on vient me dire que c'est un chrétien qui parle! Les mots «je» et «moi» s'y trouvent près de 40 fois. Ceux de Christ ou de l'Esprit, pas une seule. La loi et le moi s'y trouvent seuls; les deux ensemble produisent de belles choses! très utiles, d'ailleurs, pour labourer le coeur et pour l'abaisser jusqu'à la connaissance de lui-même. Alors que l'on voit qu'il n'y a aucun bien en soi, on vient à Christ; et, par là, toute question est résolue. Le chapitre 7 de l'épître aux Romains nous présente un homme vivifié, mais qui n'a pas la connaissance de la rédemption. En [2 Corinthiens 5: 18](#), il est dit, que nous *sommes* réconciliés, mais que l'état de choses ne l'est pas encore. Ensuite de cela, nous avons l'Esprit de Dieu qui nous est en aide dans nos infirmités, qui sympathise avec nous, tels que nous sommes, et qui recueille et exprime nos soupirs.

Lorsque le Seigneur Jésus vient, la première chose qu'il fait est de nous prendre à lui. Il ne peut entrer en possession de son héritage avant d'avoir pris à lui ses cohéritiers. L'amour

de Christ a pour objet de nous introduire dans la jouissance de tout ce dont il jouira lui-même: s'il est Fils, je suis fils; s'il s'agit de la vie, il est ma vie; de la paix, il dit: je vous laisse la paix; s'agit-il de l'amour, il dit: «Comme tu m'as aimé, ainsi je les ai aimés». Il n'y a aucun bien auquel il ne nous associe; naturellement je ne parle pas de sa divinité, qui ne peut être communiquée, mais il nous place avec lui-même dans la position qu'il occupe: «au dessus de toutes choses». Lorsqu'il reviendra, et seulement alors, «il jouira du travail de son âme et sera satisfait; alors nous aussi, nous en goûterons entièrement le fruit avec lui. Dès que sa voix se fait entendre d'entre les cornes des licornes, elle dit: «J'annoncerai ton nom à mes frères» (Psaumes 22). «Je monte vers *mon Père* et *votre Père*, vers mon Dieu et *votre Dieu*. Il est seul dans l'oeuvre de l'expiation, mais dès qu'elle est accomplie, il veut avoir des compagnons avec lui: «Je chanterai tes louanges au *milieu de l'Assemblée*». Lorsque tous les cohéritiers sont rassemblés, il vient et les prend tous avec lui; ensuite il commence à prendre l'héritage. Dans le désert, nous sommes tentés et éprouvés; là n'est pas le combat; il commence dès que nous entrons, en esprit, dans les lieux célestes pour prendre possession de nos privilèges spirituels; alors nous avons à combattre Satan. En tant qu'appartenant à l'armée du Seigneur, je suis mort à toutes les choses anciennes; j'ai traversé le *Jourdain*; je suis, non seulement racheté, ce qui est le passage de la mer Rouge, mais si je suis mort, si j'ai passé le Jourdain et que je sois devenu un soldat vivant de l'armée du Seigneur, j'ai besoin de l'armure complète de Dieu pour combattre ses ennemis. Si je garde seulement un lingot d'or, ou un vêtement babylonien, cela se manifestera par l'absence de puissance dans le combat, et par ma défaite. Avant que le Seigneur nous prenne à lui en haut, il en aura chassé Satan. Nous sommes enlevés vers Dieu et vers son trône (non le trône du Père, ce qui est la prérogative de Christ), et Satan est précipité sur la terre, étant en grande fureur, sachant que son temps est court. Alors nous serons en haut et au dessus de tout; Satan n'y rentrera jamais. Lorsque ces années seront passées, le Seigneur revient *avec nous* (lorsqu'il *paraîtra* nous *paraîtrons* avec lui en gloire). Satan sera précipité dans l'abîme, et la prophétie est accomplie. Satan ne sera pas seulement chassé du ciel, mais aussi de la terre. Avant que le jugement commence à s'exécuter nous serons avec Christ dans la gloire. «Celui qui croit ne viendra pas en jugement» (Jean 3: 18; 5: 24). Deux choses montrent la puissance de Christ, au chapitre 5 de l'évangile de Jean. D'abord, il vivifie celui qu'il veut, c'est la puissance vivifiante; ensuite nous trouvons la puissance judiciaire, en vertu de laquelle les méchants seront obligés de reconnaître son pouvoir en dépit d'eux-mêmes. Christ ne veut pas faire prévaloir sa puissance *en jugement*, là où il l'a déjà déployée en *donnant la vie*: Nous sommes passés de la mort à la vie. Nous trouvons, en Jean 5, une résurrection de vie, et une résurrection de jugement. Nous serons élevés dans la gloire au moment où il transformera les corps de notre abaissement pour les rendre conformes au corps de sa gloire. Nous serons TOUS rendus conformes à l'image du Fils de Dieu. Nous avons encore un autre privilège; celui d'être ouvriers avec lui. Lorsque le temps de la bénédiction apportée par Christ sera venu, j'y aurai ma part, aussi bien que Paul; mais, pour ce qui est de l'activité de l'amour, Paul recevra 50 mille fois plus que moi. Par exemple Paul aura les Thessaloniens pour sa couronne; je ne les aurai pas. Il sera tenu compte de la plus petite partie du service de chacun; là vous aurez votre part; moi la mienne. Lorsqu'il *paraîtra* avec

nous, ce sera pour établir son royaume. Christ nous est présenté sous trois caractères: Il a créé toutes choses; il est le Fils, par conséquent l'Héritier; il est enfin l'Homme, auquel Dieu a déterminé de donner toutes choses; ce dernier titre lui appartient en sa qualité de Rédempteur.

Si je voulais savoir ce qu'il y a de pire parmi les effets de la puissance de Satan, je devrais chercher en ce qui a usurpé le beau nom d'*Eglise*. L'Eglise responsable a entièrement failli. Trois différents cas sont présentés dans le 3^e chapitre de la 1^{re} épître aux Corinthiens: 1° Un bon architecte qui a bien accompli son oeuvre. 2° Des personnes qui ont mal édifié sur le fondement posé, ayant construit avec des matériaux de rebut, comme du bois, du foin, du chaume; ces personnes sont néanmoins sauvées, toutefois comme au travers du feu. 3° Si quelqu'un *corrompt* l'Eglise de Dieu, Dieu le détruira: Supposons le cas de l'introduction du gnosticisme, pour ne pas parler des temps actuels. Les constructeurs de pareilles doctrines n'ont pas simplement mal édifié, tous le font plus ou moins; mais ceux-ci se posent en antagonistes de «L'EGLISE DE DIEU».

Aucun des Pères (ainsi nommés), sauf Irénée, n'ont retenu l'entière divinité de Christ, ni l'entière rédemption; Irénée l'a fait. Il était un saint. Les autres étaient tous entachés de la philosophie platonicienne, de laquelle l'arianisme sortit plus tard. Justin martyr a déclaré positivement que le Dieu suprême ne pouvait devenir homme, mais qu'un certain «Logos» inférieur, l'était devenu. Plusieurs enseignent que nous devons revenir à ce qui était au commencement; je ne connais rien de plus primitif que Pierre ou Paul; à cela je veux bien revenir, mais je ne veux rien de ce qui existait 140 ans après le commencement: Justin martyr vivait alors.

Dans les quatre premières des sept Eglises de l'Apocalypse, nous avons l'histoire de ce que l'on appelle: *la succession Apostolique*. Dans les trois dernières, l'histoire du Protestantisme. Nous trouvons trois choses dans l'Apocalypse: «Les choses que tu as vues», c'est-à-dire la gloire de Christ. «Les choses qui sont», c'est-à-dire les sept Eglises. «Les choses qui doivent arriver après celles-là», ou après que nous aurons été transportés au ciel; ces choses-ci commencent par le jugement final de Dieu sur l'état de choses actuel. Les quatre premières Eglises nous donnent l'histoire complète de l'Eglise comme responsable sur la terre; cette histoire se termine par la papauté, Dieu use de deux voies pour juger «les choses qui sont»: Il met la condition actuelle de l'Eglise en contraste avec ce qu'il avait établi au commencement, et avec l'empressement primitif de l'Epouse pour aller à la rencontre du Seigneur lorsqu'il viendra la prendre. Les quatre premières Eglises sont appelées à revenir en arrière à ce qui avait été au commencement: Thyatire, à regarder en avant, vers la venue du Seigneur. C'est à Thyatire qu'il en parle premièrement. Dans les trois dernières Eglises la venue du Seigneur ayant déjà été mentionnée, il la maintient devant leurs yeux jusqu'à Laodicée, qui doit être vomie de sa bouche. Nous trouvons premièrement l'avertissement suivant adressé au Protestantisme. «Tu as le nom de vivre mais tu es mort». Il menace Sardes de ce dont il est parlé aux Thessaloniciens comme étant la part du monde. «Je viendrai sur toi comme un voleur»; ce qui signifie: Je vous traiterai absolument comme je traiterai le monde. Ce qui est

dit à Philadelphie, est un avertissement pour nous. Nous avons à nous conformer au caractère de Christ, «le Saint, le Vérable». Après Thyatire, nous ne voyons plus le Seigneur faire allusion aux caractères qu'il revêtait, comme marchant parmi les chandeliers d'or. Depuis Thyatire, il n'y a plus de *position ecclésiastique*. La chose que le Seigneur reconnaît maintenant, c'est qu'il n'y a pas d'incrédulité ni de prétentions cléricales. C'est le nom de Christ qui préserve de l'incrédulité. La parole de Christ garde de toutes prétentions cléricales: «Tu as gardé ma parole et tu n'as pas renié mon nom». A ceux-ci il promet une parfaite identification avec lui-même: «Une colonne dans le temple de mon Dieu; le nom de mon Dieu; la cité de mon Dieu; mon nouveau nom». A ceux qui ont gardé la parole de sa patience, il ne dit plus: «Je viendrai sur toi comme un voleur, et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai sur toi»; mais: Tu as eu patience, attends encore un peu, je serai bientôt avec toi. Ceux qui ont *peu de force* seront des *colonnes*, dans le temple *de son Dieu*. Vous ne trouverez jamais l'action *directe* de Dieu dans les sept Eglises, parce que Dieu ne peut juger sa propre oeuvre. Le Seigneur marche au milieu des sept chandeliers et il voit ce que ces choses sont devenues; mais vous n'apercevez jamais une intervention directe de Dieu, en tout cela. La prophétie d'Esaië: «Le coeur de ce peuple est engraisé», a été prononcée environ 800 ans avant que le jugement ait été exécuté; Paul dit dans les Actes, et c'est à peu près le dernier détail historique du Nouveau Testament: «Esaië a bien dit de vous «Le coeur de ce peuple est engraisé»... «Sachez donc que le salut de Dieu a été envoyé aux nations». Voici plus de 1800 ans qu'il a été dit de l'Eglise, que le jugement doit commencer par la maison de Dieu; pendant tout ce temps Dieu l'a supportée; mais quoiqu'il en soit le jugement de l'Eglise viendra.

Hébreux 9 - ME 1874 page 71

Il est très frappant de considérer comment, dans ce chapitre et dans le suivant, l'Esprit de Dieu a mis en évidence l'effet de l'oeuvre de la rédemption en Christ; et comment, à la fin, il rappelle au coeur son retour comme étant ce qui complète sa première venue, en contraste avec la position naturelle de l'homme: la mort, le jugement. J'insiste premièrement sur la purification de la conscience, *une fois pour toutes*. Celle-ci une fois connue, la question de l'imputation du péché ne peut plus s'élever: C'est le contraire des sacrifices juifs, qui devaient être souvent offerts. Un autre contraste existait encore: sous le système juif, le voile demeurait; on ne pouvait entrer devant Dieu. Dieu avait donné des promesses, mais on ne pouvait aller directement à lui. A la mort de Christ, le voile a été déchiré du haut en bas, indiquant que le chemin du lieu très-saint était désormais ouvert. L'application s'en trouve au chapitre 10: 19: «Ayant donc une pleine assurance...» L'acte qui a déchiré le voile et nous a mis en possession du lieu très-saint a ôté les péchés qui nous empêchaient d'y entrer.

«Mais maintenant en la consommation des siècles»: Moralement ceci a été la fin du monde. Après cela nous avons ce que Christ a fait pour ceux qui étaient *perdus*. Si, par ce seul sacrifice, le péché n'a pas été entièrement ôté, il faudrait que Christ souffrît plusieurs fois. Si maintenant tout n'est pas accompli, le sang doit couler de nouveau; or, ceci ne *peut plus se faire*. Il nous a acquis une rédemption *éternelle* par son sang; un héritage *éternel*; et «il s'est

assis», ayant achevé son oeuvre; ayant ôté les péchés de ceux qui, en quelque temps que ce soit, ont cru ou croiront en lui.

L'intercession de Christ est fondée sur la rédemption. Par l'oeuvre de Christ, j'ai ma place dans le lieu très-saint; mais comment accorder ceci avec ma faiblesse à moi, pauvre créature ici-bas? Ici l'intercession se présente: Christ est toujours là comme propitiation. Il est là; et il est notre justice. La repentance est *l'effet* de son intercession. Il dit à Simon: «Satan a demandé à vous cribler, mais *j'ai* prié pour toi, afin que ta *foi* ne défaille pas». Il a prié pour lui avant que le péché fût commis. Puis, il regarde Pierre au moment opportun Pierre se repent; il sort, et pleure amèrement mais Jésus avait prié pour Pierre avant que celui-ci se repentit. L'intercession repose sur cette double vérité: Christ est ma justice, et il est toujours là, comme la propitiation pour chaque péché que je puis commettre. Je me hais doublement à cause du péché, parce que j'ai péché contre la grâce et contre la sainteté. Pierre a pleuré amèrement; mais notre foi ne doit pas défaillir. Christ n'a pas demandé que Pierre ne fût pas criblé, mais que sa foi ne défaille pas. Le crible lui était nécessaire et a été bon pour lui; mais cela prouve toute la valeur de l'intercession.

Je vois le bon plaisir de Dieu qui agit pour moi; c'est une oeuvre divine: le Saint Esprit lui rend témoignage. Puis, le Saint Esprit est donné et, après avoir cru, nous sommes scellés; c'est le croyant qui est scellé. Il y a trois opérations de l'Esprit-Saint: Le Saint Esprit scelle les saints. Il est répandu dans leurs coeurs. Il est les arrhes de la gloire. L'unique et vraie espérance des saints de Dieu est la venue du Seigneur. La mort n'est pas mon espérance. Quoique ce soit un gain pour moi, que d'aller et d'être auprès du Seigneur, l'espérance propre du chrétien est que Christ reviendra pour le prendre avec lui. La mort m'est un gain; c'est là une lumineuse et précieuse vérité qui nous est donnée. Il a dit au brigand sur la croix: «Aujourd'hui, tu seras *avec moi* en paradis». «Déloger pour être avec Christ, cela est de beaucoup meilleur», dit l'apôtre. Etienne dit: «Seigneur Jésus, reçois mon esprit»: «Absent du corps, présent avec le Seigneur». Tous ces passages montrent combien il nous est précieux de déposer notre tente, sachant que nous serons avec lui. Mais ce n'est pas là l'espérance propre de l'Eglise: Nous attendons l'étoile brillante du matin: On a dit que le soleil de justice signifiait l'Evangile, mais là où il est parlé du soleil de justice, c'est pour le jugement. Lorsque le soleil de justice se lèvera, les méchants seront réduits en cendres. L'étoile du matin est l'espérance céleste de l'Eglise, avant que le jour vienne. La prophétie me parle bien du soleil de justice; mais les saints qui attendent le Seigneur veillent la nuit et voient venir l'étoile du matin. Ce seul verset: «L'Esprit et l'Epouse disent viens», exprime la vraie position d'espérance de l'Eglise. Les saints, après avoir dit à l'Epoux: Viens, invitent les saints ici-bas à se joindre à eux pour dire: «Viens». Puis ils se tournent vers ceux qui ont soif et leur disent: nous avons trouvé l'eau de la vie, venez et buvez; ensuite, à tout le monde: que celui qui veut vienne et boive librement de l'eau de la vie. C'est maintenant la position de chaque chrétien ici-bas. Il n'y a que deux épîtres, dans lesquelles il ne soit pas parlé de la venue du Seigneur. Dans celle aux Galates, qui abandonnaient le fondement et auxquels, dans l'angoisse de son coeur, il écrivait: «Qui vous a ensorcelés?» Il ne les salue même pas, tant son âme est absorbée par le danger qu'ils

courent. Dans celle aux Ephésiens, vous avez la pleine bénédiction de l'Eglise; et si vous n'y trouvez pas la venue du Seigneur, c'est que l'apôtre les voit déjà avec Christ dans les lieux célestes; il n'a donc plus besoin de leur parler de sa venue. Je dirais volontiers que l'une de ces épîtres est placée trop haut, l'autre trop bas pour y introduire la venue de Christ. Partout ailleurs elle est mêlée aux pensées et aux sentiments du chrétien. La décadence de l'Eglise a commencé avec l'abandon de cette espérance. On dit: Combien n'y a-t-il pas de bons chrétiens dans les temps passés qui n'ont pas attendu le Seigneur? Je réponds: Pourquoi les vierges sages se sont-elles endormies aussi bien que les folles? La différence consiste en ce que les sages avaient de l'huile dans leurs lampes, c'est-à-dire la grâce; les autres n'en avaient pas, mais toutes ont somméillé et se sont endormies. Pour votre service, vous avez l'héritage; pour votre vigilance, les bénédictions célestes que Christ donne. Christ s'en allant, a consolé ses disciples en leur disant qu'il reviendrait pour les prendre avec lui. Au chapitre 1 des Actes, lorsque les anges les voient regardant au ciel, ils leur disent: «Il viendra de la même manière que vous l'avez vu, s'en allant au ciel». Or, il ne s'agit nullement d'un retour spirituel. Voyez Actes 3: 19. Spirituellement, il avait promis d'être avec eux jusqu'à l'achèvement du siècle; il ne peut donc pas être question ici, d'un retour spirituel. Le Saint Esprit, étant venu et parlant par la puissance divine, dit que Jésus reviendra; c'est donc un non-sens que de dire qu'il s'agit dans ces paroles de la descente du Saint Esprit. (Romains 11: 26; 1 Corinthiens 15: 2, 3).

La venue du Seigneur est intimement liée à la première résurrection des saints. La valeur de la résurrection en 1 Corinthiens 15: 21, consiste en ce que c'est la résurrection *d'entre les morts*. Si tous ressuscitent ensemble, que signifie une «résurrection *des justes?*» Que signifie: «si en quelque manière je puis parvenir à la résurrection *d'entre les morts?*» Si tous ressuscitent ensemble à quoi devons-nous chercher à parvenir? Paul invente ici (*) un mot grec pour expliquer sa pensée (ἄναστασις), il n'y a pas trace d'une chose semblable dans les Ecriures, que celle d'une résurrection générale: mais une résurrection des saints, de laquelle Christ est les prémices, y est partout clairement révélée: «la pareille te sera rendue à la résurrection des justes». Cette parole peut-elle signifier autre chose? Quand Christ apparaîtra nous paraîtrons avec lui, parce que nous aurons été pris en haut pour être avec lui avant qu'il apparaisse. Les Thessaloniens avaient été convertis pour attendre le Fils de Dieu du ciel. (1 Thessaloniens 1). Avez-vous été convertis pour attendre du ciel le Fils de Dieu? pour abandonner les idoles, justement les idoles de votre coeur et pour attendre? (1 Thessaloniens 2: 19). A la venue de Christ, les Thessaloniens seront l'espérance de Paul, sa joie et sa couronne; et s'il y a aussi une question de sainteté, il en réfère encore à Sa venue (1 Thessaloniens 3: 13). Si la mort survient parmi eux, il en est de même (4: 13). Si je disais d'un saint de cette ville, qui se serait endormi en Jésus: «Ne pleurez pas comme ceux qui sont sans espérance, Dieu le ramènera avec Jésus quand il viendra», on me croirait fou, ou peut-être me chasserait-on de la maison; et, cependant, c'est la consolation que le Saint Esprit nous offre. Les pensées de l'Eglise actuelle sont, hélas! bien différentes. Si j'emploie vis-à-vis des autres ce qui a été donné comme consolation, on m'appellera un spiritualiste. Les saints morts ressuscitent; les vivants sont transmués; puis tous ensemble ils sont enlevés dans la nuée de gloire. Dans la seconde épître aux Thessaloniens, la venue du Seigneur est appliquée au

jugement des pécheurs; mais qu'il soit question de sainteté, de conversion, de la joie des saints, ou de la mort de l'un d'eux, en toute chose, en chaque pensée, en chaque sentiment, la venue du Seigneur y est mêlée.

(*) *Philippiens 3: 11.*

Partout où se trouve la responsabilité du chrétien, vous avez *l'apparition* du Seigneur Jésus Christ. Là où il est parlé d'une bénédiction positive, c'est d'être enlevé pour être toujours avec lui-même. (1 Thessaloniens 2: 13, 14; Tite 2: 12). Dans ce dernier passage, l'apôtre présente le christianisme dans ces trois éléments: La grâce *est* apparue, et nous enseigne à vivre sobrement, *quant à nous même*, justement, *quant aux hommes*, pieusement, *quant à Dieu*.

Hébreux 9; Jacques 5: 7; 1 Jean 3: 2, 3: Lorsqu'il paraîtra, nous lui serons semblables. Je tends à être semblable à Christ glorifié. *Quand* il apparaîtra nous lui serons semblables, jamais auparavant. *Auparavant*, il est question d'être avec lui, d'être heureux. Je lui serai semblable en gloire: L'effet pratique de cette vérité est de lui être semblable ici-bas autant que possible; à cette fin, je me purifie moi-même: «Celui qui a cette espérance en lui, se purifie comme lui est pur».

Nous trouvons trois degrés dans la 1^{re} épître de Pierre 1: 10-14: 1° Les prophètes qui prophétisent de la gloire à venir; 2° le Saint Esprit descendu du ciel pour en rendre témoignage; enfin, 3° les choses prophétisées qui nous seront apportées à la révélation de Christ. Jude est aussi rempli de la venue du Seigneur. Toutes les épîtres, ainsi que les évangiles en sont pleins, sauf les deux épîtres que j'ai indiquées plus haut.

L'Eglise est éternelle et ne tient pas compte du temps. Tout calcul, relatif au moment de la venue de Christ, est faux dans son essence même. Je trouve quatre choses dans l'Ecriture: d'abord, ce qui a fait faillir l'Eglise: «Mon maître tarde à venir». Puis sa recommandation d'être «semblables à des serviteurs qui attendent leur maître». Ensuite je vois que, tandis que l'Epoux tardait à venir, *toutes* les vierges ont sommeillé et se sont endormies. Elles étaient sorties au devant de l'Epoux; mais elles s'arrêtent en chemin, et s'arrangent commodément pour dormir. Enfin, quoiqu'il en soit, elles sont appelées de nouveau à sortir, et réveillées par le cri de minuit: «Voici l'Epoux vient». L'Eglise est réveillée à l'heure de minuit, au temps où l'Epoux était le moins attendu. Ce n'est pas le ciel que j'attends, quoique je doive aller au ciel et y être. C'est *Christ* que j'attends; Christ, la bénédiction suprême. Est-ce que j'attends *Christ*? Lorsqu'il viendra, il trouvera un peuple qui l'attend. Pendant combien de temps le cri de minuit se fera-t-il entendre? c'est ce que nous ne savons pas. Il se peut qu'il fasse en un moment son oeuvre de réveil dans le coeur de l'Eglise endormie: «Voici l'Epoux vient». L'Ecriture ne parle pas d'aller au ciel, mais d'être *avec le Seigneur*. La seule fois qu'il soit question d'aller au ciel, c'est dans cette parole adressée au brigand sur la croix: «Aujourd'hui tu seras avec moi en Paradis», mais il ajoute *«avec moi»*.

Une question en terminant: *Attendez-vous* son Fils du ciel? s'il n'en est pas encore ainsi, inclinez-vous devant la Parole de Dieu. Prenez l'Écriture et voyez si elle ne parle pas de la venue de Christ, comme étant l'unique espérance de l'Église.

Philippiens - ME 1874 page 118

Ce qui caractérise l'épître aux Philippiens, c'est l'expérience chrétienne; on n'y trouve pas d'exposition de doctrines. L'apôtre regarde le salut comme le but de la course ici-bas. Une autre chose particulière à cette épître, c'est que le *péché* n'y est pas mentionné; et lorsqu'il y est question de la justice, c'est une justice mise en contraste avec une autre justice et non pas avec le péché. On ne trouve pas le sujet du chapitre 7 de l'épître aux Romains dans celle aux Philippiens: ici le chrétien est toujours *en haut*, allant à travers le désert; marchant dans la puissance de l'Esprit au dessus de toutes les circonstances; regardant au but pour la plénitude du salut. Telle est la marche du chrétien dans la puissance de l'Esprit de Dieu, triomphant de Satan. Quelle est la différence entre l'épître aux Philippiens et celles à Timothée? Dans la première épître à Timothée, nous trouvons l'ordre de l'Église; dans la seconde, ce qu'il y a à faire lorsque l'Église est en désordre. Dans les Philippiens nous avons affaire aux individus; dans Timothée, à l'Église, d'abord lorsqu'elle est en ordre, ensuite dans le désordre.

Paul ne se contente pas d'un chrétien qui ne fait pas le mal, il veut qu'il ait l'intelligence spirituelle nécessaire, pour discerner ce qui est le *plus excellent*, afin qu'il ressente le besoin positif de *glorifier* Christ, et non seulement de ne pas mal faire (1: 9).

Quelle différence remarquons-nous entre cette épître et celle aux Galates (5: 16)? La différence consiste en ce qu'ici le chrétien marche dans la puissance de l'Esprit de Dieu et ne pense pas du tout à la chair. C'est comme si j'enfermais sous clef un homme qui avait l'intention de voler dans l'office d'une maison. Cela ne change pas cet homme; s'il était en liberté il ferait le mal qu'il s'était proposé de faire; il n'est pas changé; mais il est enfermé et nous n'avons plus à nous en préoccuper. Cela n'est pas de l'expérience chrétienne, comme quelques-uns le pourraient penser, que de laisser la porte de l'office ouverte et de laisser l'homme sortir. Le moi est complètement mis de côté, au verset 20. L'apôtre décide de sa propre cause avant que Néron n'en décide. Il connaît l'amour de Christ pour son Église; puis sachant «qu'il est nécessaire pour l'Église qu'il demeure» il dit: «je sais que je serai acquitté». C'est un merveilleux oubli de soi-même et une confiance entière en Christ.

Nous voyons au verset 19, qu'au lieu d'être intimidés par l'emprisonnement de ce grand conducteur, plusieurs sont encouragés à marcher en avant dans les choses auxquelles lui s'intéresse. Même ceux qui, tout remplis d'eux-mêmes, pensaient que le soleil étant couché les étoiles pouvaient briller, prêchaient Christ; Paul dit: Ceci me tournera à salut, regardant toujours au salut comme étant la chose finale (3: 20). «Le Sauveur» n'est pas simplement un titre, mais signifie qu'on s'attend à Lui comme à un sauveur. Paul aurait pu se dire: si seulement je n'étais pas allé à Jérusalem pour administrer ces aumônes je ne me serais pas mis dans ces difficultés. Si j'avais tenu compte de l'avertissement du Saint Esprit que l'on ne recevrait pas mon témoignage à Jérusalem, je serais libre maintenant de travailler à l'oeuvre

du Seigneur. Aucune de ces pensées ne vient le troubler. Il avait mis le moi complètement de côté, ainsi que les pensées relatives au moi; il dit: toutes ces choses tourneront à salut à la fin par les secours de l'Esprit. Il n'y avait pas là de délivrance actuelle, tant s'en faut. Tout le long de l'épître, il regarde au salut, comme étant le but même alors que le corps sera racheté, alors que Satan sera définitivement vaincu. Ce salut n'implique aucun doute quant à la sécurité finale du croyant. *Vous êtes* entièrement en sûreté, mais vous avez besoin d'être gardés. J'ai à traverser un milieu où j'ai besoin, à chaque instant, d'être gardé dans la dépendance de Dieu. Telles sont ses voies envers nous. Je n'ai *aucun doute* qu'il ne garde ses brebis; mais s'il ne les gardait pas, elles tomberaient toutes dans le désert. Nous voyons les soins pratiques de Dieu les conduisant chaque jour jusqu'à la fin: «Elles ne périront jamais et nul ne les ravira de ma main». S'il ne nous gardait pas, Satan est toujours prêt à nous ravir de Sa main; nous devons à chaque instant nous tenir dans la dépendance de Dieu.

Personne ne pourrait dire, autrement que dans une entière dépendance de Dieu, ce qui se trouve au verset 20; s'il n'en est ainsi, on tombe bien vite, comme Pierre, dans le fossé.

La dépendance et l'obéissance sont les deux caractères du chrétien. La prière et la Parole en sont les deux expressions. On dépend par la prière, et l'on obéit à la Parole.

Y a-t-il une différence entre le Psaume 16 et le Psaume 23. Nous en voyons une légère: Dans le Psaume 16, l'homme est montré spécialement comme n'étant rien. Christ, quoique Dieu, a pris la place comme homme. Dans le Psaume 23, le psalmiste ne regarde pas du tout à lui-même, mais demeure dans la dépendance de Jéhovah.

L'évangile de Jean nous présente le côté *divin* de Christ. Le cri de Gethsémané ne s'y trouve pas. Lorsqu'on vient pour prendre Jésus, vous l'entendez dire: «C'est moi», et tous reculent et tombent par terre. Puis il ajoute: «C'est moi; si donc vous me cherchez laissez aller ceux-ci», témoignant ainsi de ses soins pour eux et de l'entier *abandon de Lui-même*: «Personne ne me l'ôte, je la donne *de moi-même*». Il se livre lui-même, tandis que les disciples s'échappent et sont à l'abri. Sur la croix, il ne dit pas: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné»; mais il remet, comme Dieu, son esprit à Dieu. Dans l'évangile de Luc vous le voyez traversant l'épreuve comme homme. C'est là que vous avez l'agonie de Gethsémané; mais à la croix nous le trouvons au-dessus des circonstances comme *Fils de l'homme*. s'occupant des autres: «Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font»; et: «Aujourd'hui tu seras *avec moi* en Paradis». Là, il n'y a pas le cri de l'agonie; toute sa pensée est pour les autres.

Il *était* Fils de Dieu et ils l'ont rejeté; Il *était* Fils de David et ils n'ont pas voulu de lui; mais pour être glorifié comme Fils de l'homme, il devait passer par la mort. Il trouve alors ceci: ce que son âme appréhendait devait être le moyen même de glorifier Dieu. «Une fois que je serai élevé, j'attirerai tous les hommes à moi-même». Avant que de retourner à l'épître aux Philippiens je voudrais faire remarquer que nous trouvons, dans le Psaume 16, la dépendance envers Jéhovah; au Psaume 17, la justice de celui qui dit: «Eternel! écoute ma juste cause»; au Psaume 16, vous trouvez ceci: «Ta face est un rassasiement de joie» en réponse à sa

confiance; au Psaume 17: «Je serai rassasié de ta ressemblance quand je serai réveillé» en réponse à sa justice.

Au chapitre 2 des Philippiens vous avez l'amabilité de la vie chrétienne en liaison avec l'humiliation de Christ. Au chapitre 3, l'énergie de la vie chrétienne en liaison avec Christ dans la gloire, et avec la course pour l'atteindre. Au chapitre 4, on est au dessus de toutes les circonstances. Au chapitre 1, je trouve l'absence du moi et la dépendance du Seigneur; au chapitre 4, le résultat de l'expérience. Le chrétien doit l'avoir faite tout le long du chemin, sans quoi il ne l'aurait pas à la fin. Au chapitre 2, on voit comment on parvient à en avoir fini avec le moi; Christ allant de la gloire à la mort en contraste avec le premier Adam. Adam cherche étant en forme d'homme à se faire égal à Dieu, au moyen d'une usurpation. Satan lui dit: «Vous serez comme des dieux». Christ étant en forme de Dieu, prit sur Lui la forme d'un homme et fut obéissant jusqu'à la mort. Vous trouvez là le modèle d'une marche toute en grâce. Il descend toujours plus bas pour approcher l'homme de Dieu, et s'en remet à Dieu du soin de l'exalter. Il est l'exemple par excellence de ces mots: «Celui qui s'abaisse sera élevé»; comme Adam est celui de: «Quiconque s'élève sera abaissé». Adam chercha à s'élever lui-même; par cet acte, il tomba dans toute espèce de mal et de péché.

Une personne qui marche dans la puissance de l'Esprit de Dieu estimera chacun plus haut qu'elle-même, parce qu'elle voit les fautes qui sont en elle et voit Christ dans ses frères. Le Seigneur, dans sa marche ici-bas, s'est de plus en plus abaissé: c'est justement ce que le diable désirait qu'il ne fit pas; il ne voulait pas qu'il prit la place d'humble dépendance, mais qu'il agit comme Fils de Dieu. Christ savait que ce n'était pas la volonté de Dieu, et il ne le voulut pas. Le premier pas de l'humiliation est d'être venu comme homme ici-bas. Le second pas, c'est qu'étant homme, il s'est abaissé jusqu'à la mort. Qu'il y ait en vous la même pensée, celle de descendre toujours plus bas; abaissez-vous donc vous-même, et laissez à Dieu le soin de vous élever. Il ne se servit pas de sa divinité pour s'épargner de la souffrance, mais plutôt pour la sentir davantage. Dans ces trois choses: «Mon Père travaille jusqu'à maintenant et *moi* je travaille»; «*le Père...* c'est lui qui fait les oeuvres»; et encore: «Si je chasse les démons par *l'Esprit de Dieu*», nous voyons toute la trinité à l'oeuvre. Prenons garde de ne pas les séparer. Il est dit: «Personne ne connaît le Fils», parce qu'ici la divinité est mêlée avec l'humanité, et que cela est *insondable*. Ce n'est pas: «Personne ne connaît le Père»; sa divinité est une; mais c'est ceci: «Nul ne connaît le Père que le Fils et celui auquel le Fils l'aura voulu révéler». Son humanité m'est révélée pour m'être en exemple; mais c'est la perfection de ce qui est divin, révélée dans un homme. Je sais que toute la plénitude de la divinité est en lui; je sais aussi qu'il a offert des prières et des supplications avec de grands cris et avec larmes, dans la dépendance de Dieu comme homme. Voilà *l'insondable*. Le fait même de son humiliation est la preuve qu'il est Dieu, car si une *créature* ne garde pas son origine, elle tombe dans le péché; c'est donc là une preuve morale de sa divinité. Christ descend de son plein droit pour prendre sur lui la forme de serviteur.

Chapitre 2, verset 12: «Travaillez à *votre propre salut*». Ici *leur* travail est en contraste avec celui de Paul, non pas en contraste avec Dieu, car c'est Dieu qui agit en eux. Ils avaient

perdu un serviteur éminent; nous n'avons pas même un semblable secours. Maintenant il dit: Soyez dépendants de Dieu, au lieu de l'être de Paul; travaillez à votre propre salut; il voyait le salut comme étant le terme, la chose finale. Si je ne marche pas près de Dieu, il ne peut déployer sa force pour secourir ce qui est mal.

Chapitre 2, verset 15. Ici il parle d'être semblable à Christ. Au chapitre 2, Christ vient comme modèle d'humilité. Au chapitre 3, nous avons l'énergie. A la fin du chapitre 2, vous voyez quelques marques de la condescendance, de Paul. Lorsque l'amour a de la puissance il compte sur l'amour, et il n'est pas désappointé s'il n'en trouve pas: «Quoique vous aimant plus, je sois moins aimé». Il y a, dans le chapitre 2, un beau tableau de l'amabilité chrétienne. Paul diffère le retour de Timothée pour un temps, quoique ce retour eût été un soulagement pour lui; mais il leur envoie Epaphrodite, qui était fort abattu à leur sujet. Ils avaient appris la grave maladie d'Epaphrodite, et celui-ci avait pensé qu'ils étaient en peine de lui. Au verset 17, Paul considère les Philippiens comme une offrande à Dieu, ajoutant que, s'il est lui-même mis à mort, ce sera une aspersion sur leur offrande, voulant peut-être exprimer ainsi la bonne volonté du sacrifice, comme le vin qu'on répandait sur la tête de la victime; nous savons que le vin signifie la joie. Le sacrifice de soi-même est toujours joyeux lorsqu'il est mêlé avec de la grâce. Il n'y a pas de plus grande joie que de se dévouer soi-même. Endurer, n'est pas se sacrifier, mais il y a de la joie dans l'offrande de soi-même à Dieu.

Au chapitre 3, nous voyons premièrement que la religion de la chair est mise de côté. C'est le sacrifice de soi-même sous un autre aspect (verset 7).

Dans le chapitre 3, nous trouvons l'énergie de la vie chrétienne qui ne s'arrête pas aux obstacles placés en travers du chemin. Vous trouverez la mort dans le chemin; peu importe. J'ai vu Christ dans la gloire et j'ai hâte d'aller à lui; «si en *quelque manière* je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts». Ce n'est point, pour Paul, une chose incertaine; il le désire par dessus tout, nous présentant, pour but, un Christ dans la gloire, et non plus un Christ ici-bas. Ce n'est pas seulement: j'ai fait la perte de toutes choses; mais: je considère toutes choses comme des ordures. Ce n'est pas: j'ai *considéré*; mais je *considère*. La chose dont il s'agit, c'est d'avoir Christ dans le coeur, de telle sorte que toute autre chose soit réellement comme des ordures; or, il n'en coûte pas de jeter loin de soi des ordures. Si je cours pour remporter le prix et que je tiens à l'avoir, je jetterai même un très beau manteau, pour pouvoir mieux courir. Dès que mon coeur est absorbé par Christ, je traverse les rues sans rien voir; mais si ma pensée n'est pas fixée sur Christ, je me dirai: voilà une belle gravure; ou voici, un joli ruban. Pour un homme, ce sera la politique, les affaires; pour une femme ce sera la toilette, ou quelque chose de semblable. Si mon coeur est tout à fait rempli de Christ, toutes choses me seront des ordures; dans le cas contraire elles sont pour moi tout autre chose. Il y a peu de jour que j'étais auprès du lit d'une soeur malade; après lui avoir, parlé quelques instants, je me tournai vers sa fille, jeune personne de 17 ans, une bonne fille, aimable et modeste, et je lui dis: N'est-il pas vrai que vous pensez davantage à un joli ruban qu'à ce que Christ a fait pour nos âmes.

Elle me regarda comme si elle trouvait la question très étrange; je la répétai et elle répondit: Je n'ai jamais envisagé la chose ainsi; mais je ne puis pas nier ce que vous dites. Ces

choses ne paraissent point des ordures, tant que Christ n'est pas l'unique objet: C'est «gagner Christ»; non pas la gloire, mais Christ; d'abord afin d'être trouvé en lui, ensuite afin de le connaître. Paul ne cherche pas seulement à être trouvé en lui, à la fin, mais à le connaître ici-bas, afin de pouvoir être au-dessus de toutes les choses qui l'entourent. Paul avait vu Christ dans la gloire et il était en chemin pour être avec lui. Il ne connaissait même plus Christ selon la chair; il poursuivait sa route dans la puissance de la résurrection de Christ. S'il rencontre la mort en chemin, qu'importe, pourvu qu'il parvienne à la gloire qui est en Christ. S'il rencontre la mort elle ne lui peut rien, Christ le ressuscitera. Paul regarde à l'état de résurrection. Il y a deux choses ici: Christ lui-même qu'il désire gagner; puis le prix de la céleste vocation en Christ.

On possède un Christ glorieux au ciel, qui a passé par la mort sur la terre. C'est là le sentier qu'il a dû parcourir. Christ avait la vie en lui-même et il a passé à travers la mort. Je dois posséder la résurrection avant de pouvoir regarder la mort en face.

Le verset 19 dans la version française est rendu ainsi: «N'ayant d'affection que pour les choses de la terre...» Cela dénote l'état du coeur.

Autrefois à Genève un ministre méthodiste me parlait de la perfection dans la chair. Je répondis: J'ai besoin de beaucoup plus que cela; il me faut la perfection de Christ. Dans ce temps-là le monde appelait les méthodistes: *les parfaits*; nous *les plus-que-parfaits*. Il y a trois classes de personnes: Ceux qui avaient compris et reçu cette puissance dans laquelle Christ marchait, la puissance de résurrection; ceux qui ne l'avaient pas; enfin les ennemis de la croix.

Le chapitre 4 nous présente la supériorité sur toutes les choses de la terre; le chrétien se trouve placé au milieu d'elles, mais il les domine. Je n'insiste pas sur mes droits; le Seigneur est près; si nous nous faisons des soucis, c'est en pure perte. Plus Paul était frappé et emprisonné, plus Christ lui était précieux. Le monde, qui s'agite autour de moi, ne me peut rien. Dieu est en paix. La joie est un état produit par des circonstances en Christ, cela va sans dire. La paix est une chose qui n'est jamais troublée; ainsi Dieu n'est jamais appelé le Dieu de la joie mais le Dieu de la paix. Au lieu de vous tourmenter dans votre coeur pour quelque chose que ce soit, allez et présentez toutes vos requêtes à Dieu. Je ne vous dis pas que vous en recevrez l'accomplissement; il se peut que ce ne soit pas bon pour vous; mais vous aurez la paix de Dieu, parce que lors même que les choses pourraient *vous inquiéter*, Dieu est toujours en paix; *Sa paix* garde le coeur. La question n'est pas de recevoir ce que nous demandons. Maintenant il y a une autre chose; Paul a appris à être *content* (verset 11).

C'est une chose remarquable de voir dans cette épître une âme qui vit au-dessus des choses visibles. L'énergie même, qui faisait de Christ son tout, le conduisait dans les épreuves. Chapitre 4: 19; «*Mon Dieu*» cela est de toute beauté. Paul dit: «Je réponds de Dieu, je le connais»; je l'ai connu dans la joie et dans la peine. Or, ce Dieu, que je connais, «suppléera, j'en réponds, à tous vos besoins».

Il y a souvent un piège à se mêler au mal, à s'y trouver même avec le désir d'y remédier; parce que, après tout, le mal est le ressort de notre énergie. La règle chrétienne est d'être

simple quant au mal, et sage quant au bien. Lorsqu'on se mêle au mal cela donne, sans qu'on s'en rende compte, le désir de contester.

Jusqu'où pouvons-nous accorder des choses telles que la musique, la peinture, la toilette avec Christ? Si ces choses *me* sont un piège, je dois y renoncer entièrement; «tout ce qui n'est pas sur le principe de la foi, est péché». Les mêmes choses qui sont en piège à certaines personnes ne le sont pas à d'autres. Si je puis poursuivre ma vocation avec Dieu, tout va bien. Si je ne le puis, je dois abandonner ce qui me retient. C'est une chose individuelle envers Dieu; je ne puis juger de ce qui est un piège pour vous; si c'est un piège laissez-le.

Sdrac, Mesac et Habed-Nego

Daniel 3 ME 1874 page 20

Si je ne désire que Christ, je suis sûr de l'avoir. Il n'y a pas besoin de chercher quelque chose d'autre que Lui pour soutien, On peut avoir des épreuves, des afflictions, mais Dieu s'en sert pour nous faire beaucoup mieux sentir que nous avons tout en Lui. Sdrac, Mésac et Habed-Négo étaient avancés dans le monde, et ils n'y ont trouvé que des liens; ils s'y sont trouvés au milieu de cette foule qui devait adorer l'image que Nébucadnetzar avait faite, et ils étaient dans des circonstances où le Roi du monde ne pouvait leur pardonner d'avoir trop de conscience pour se prosterner. Le monde les jette dans la fournaise: ils y ont trouvé le Fils de Dieu, et y ont perdu les liens par lesquels le monde les avait liés. Ne craignons pas les épreuves, les choses pénibles; réjouissons-nous. Tout cela nous fait trouver le Seigneur Jésus. Dieu nous fasse la grâce de ne pas craindre la fournaise. La fournaise vient à la suite d'être avancé dans la province de Babylone. Mais ne craignons pas la fournaise: Nous y trouverons le Seigneur.

Pensées

ME 1874 page 40

Ce qui a le nom de vivre et qui est mort (Apocalypse 3: 1 et suivants) *est traité comme le monde*: «Je viendrai sur toi comme un larron», précisément comme il dit du monde 1 Thessaloniens 5: 2, 3: «Car vous savez vous-mêmes parfaitement que le jour du Seigneur vient comme un larron dans la nuit. Quand ils diront paix et sûreté alors une subite destruction viendra sur eux comme les douleurs sur celle qui est enceinte, et ils n'échapperont point».

ME 1874 page 80

Il y a deux lavages, celui de la *régénération* et celui de la *sanctification*. Ils étaient représentés, en type, par le lavage des sacrificateurs. Au grand jour de leur inauguration, ils étaient lavés d'eau. Cet acte n'était jamais répété. Puis, de jour en jour, ils lavaient leurs mains et leurs pieds dans la cuve d'airain du tabernacle, et étaient ainsi rendus propres à remplir leurs fonctions journalières de sacrificateurs. Ces deux lavages, étant distincts, ne doivent jamais être confondus, et se liant intimement l'un à l'autre, ne doivent jamais être séparés. Le lavage de la régénération est divinement et éternellement complet; le lavage de la sanctification s'accomplit continuellement et divinement. Le premier n'est jamais répété, le second n'est jamais interrompu. Le premier nous donne une part *en* Christ, dont rien ne peut nous priver; le second nous donne une part *avec* Christ, que la moindre chose peut nous dérober. Le premier est le fondement de notre vie éternelle; le second, la base de notre communion journalière.

ME 1874 page 100

«Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui n'assemble pas avec moi, disperse» (Luc 11: 23). La première partie de cette sentence s'applique plus particulièrement à l'homme inconverti, la seconde à l'homme converti, mais mondain dans son activité. Un homme peut être réellement avec Christ et cependant ne pas assembler avec Lui. Aux yeux de Dieu, il n'y a pas de dispersion plus réelle que le rassemblement des chrétiens sur de faux principes. C'est plus mauvais que s'ils n'avaient pas été rassemblés du tout.

Dans l'épître aux Romains, l'homme est envisagé comme *vivant* et pécheur; et ainsi cette épître nous parle de *justification*. Dans l'épître aux Ephésiens, l'homme est envisagé comme *mort*; et ainsi il est question de *vivification*.

«Voici je viens bientôt». Le Seigneur parle ainsi pour encourager et réjouir le coeur. Si je vois une lumière au milieu des ténèbres, la lumière est la chose la plus proche de moi, je ne peux rien voir d'autre.

ME 1874 page 140

La mer Rouge me dit que Christ est mort et ressuscité *pour* moi — le Jourdain déclare que je suis mort et ressuscité *avec* Christ.

ME 1874 page 180

Dans le livre de Josué qui est le livre de la puissance, nous voyons à plusieurs reprises que Josué et tout Israël revenaient au camp à Guilgal, le lieu de la mort, — du dépouillement de la chair dans la mort. Dans le livre des Juges qui est le livre de la chute, l'ange de l'Eternel monta de Guilgal (où il avait été tout le temps jusque-là) et vint à Bokim. Perdre Guilgal, c'est trouver Bokim. A Bokim nous pourrions rendre culte, mais ce sera dans les pleurs. Revenir à Guilgal est le secret de la force, car le Seigneur est *là*.

ME 1874 page 220

Comme chrétien je ne suis pas seulement en Christ, mais Christ aussi est en moi. Si Christ est en vous, marchez d'une manière digne de Lui. Etant réconcilié avec Dieu, Christ étant votre vie, vous devez glorifier Dieu en toutes choses. «Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout à la gloire de Dieu». Vous n'êtes pas à vous-même; si vous voulez être à vous-même, vous n'êtes pas à Christ. Ce que nous avons à faire, c'est de mettre à découvert le mal dans le coeur, et ainsi ne pas déshonorer Christ dans le monde. Si vous êtes chrétien, vous n'êtes plus à vous-même, mais une épître de Christ; et il faut que les hommes lisent Christ en vous, comme ils lisent les dix commandements sur les tables de pierre.

Là où le moi n'est pas jugé, le moi est en activité.

ME 1874 page 240

La récompense n'est pas du tout le motif du travail chrétien. L'amour et l'obéissance en sont les seuls vrais motifs, comme ils l'étaient en Christ lui-même. Les récompenses sont présentées comme des encouragements dans les difficultés qui sont sur le chemin dans lequel l'amour et l'obéissance nous ont conduits.

Si les eaux du sombre fleuve de la mort coulent encore, n'oublions pas que Christ y est descendu jusqu'au fond, qu'il est ressuscité et qu'il vit à toujours.

ME 1874 page 320

Jésus regarde Pierre. On voit dans ce regard toute la souffrance d'un coeur brisé; mais il pensait plus à Pierre qu'à lui-même. Il était là, répondant pour lui-même devant le tribunal, mais il avait toujours le coeur libre pour les autres.

Celui qui a le sentiment le plus profond de sa responsabilité, est celui-là même qui sentira le plus profondément qu'il dépend entièrement de la grâce.

La responsabilité chrétienne est la responsabilité d'être un chrétien, c'est-à-dire de marcher parce que nous sommes en Christ, comme Christ a marché, par le moyen de Christ demeurant en nous.

Notre place devant Dieu, c'est Christ; notre part, c'est de manifester Christ devant les hommes.

ME 1874 page 400

Le fait que je suis un enfant pour toujours n'est pas une raison pour ne pas marcher comme tel. Il faut la profonde dégradation d'un être moralement ruiné, pour supposer qu'on doit ne pas être en accord avec la relation dans laquelle on se trouve, parce qu'elle est immuable.

L'homme est un pécheur séparé de Dieu. C'est pourquoi il lui faut chercher la vie; mais c'est aussi pourquoi il n'a pas la justice nécessaire pour l'acquérir. Semblable au paralytique devant le réservoir de Béthesda, la maladie dont il doit être guéri, le rend incapable de faire ce qu'il faut pour recouvrer la santé.

ME 1874 page 420

La foi est la réception d'un témoignage divin par l'opération de l'Esprit de Dieu.

Les principes généraux sur le bien et le mal, que la conscience donne, sont vrais; mais ils ne disent rien de moi; ils ne me font pas connaître ce qu'est la responsabilité, ni ce qu'est ma relation actuelle avec Dieu, si tant est que j'en aie une.

Sans nouvelle naissance, sans l'oeuvre de l'Esprit, on pourra bien voir ce que l'on a fait, mais non pas ce que l'on est.

ME 1874 page 460

L'impossibilité de perdre ma position n'altère pas ma responsabilité, mais la rend perpétuelle.

Les paraboles de Matthieu 13

ME 1874 page 131 - Darby J.N.

Je pense, cher frère, qu'il se trouve des explications de Matthieu 13, déjà publiées; mais puisque, paraît-il, plusieurs frères ne les ont pas lues, je donnerai une courte explication de ce chapitre, en réponse à la demande de votre correspondant.

La fin du chapitre 12 avait terminé les relations de Christ avec les Juifs, et même toute relation avec les hommes selon la chair; sept esprits pires que celui qui était sorti de ce peuple, rentreraient avec lui dans la maison vide, balayée, ornée, et abandonnée, hélas! à l'ennemi; toutefois pas à jamais. Jésus ne reconnaissait plus les liens qui l'attachaient de par la chair. Ceux qui faisaient la volonté de son Père étaient ses frères, ses soeurs et sa mère. Tout était fini quant à son enseignement au peuple, comme étant, lui, «le prophète qui devait venir». Il quitte la maison et s'assied dans un bateau, sur la mer. Il ne pense plus à cueillir du fruit dans sa vigne. Il sème, il porte avec lui ce qui, étant reçu dans le coeur, portera du fruit; mais il n'en cherche plus dans sa vigne comme il l'avait fait. Il en cherche encore moins dans le monde.

Maintenant venons aux paraboles du chapitre. Nous en trouvons sept. La première n'est pas une similitude du royaume. Il s'agit de l'effet produit dans l'individu par la parole. Ensuite, il y a trois paraboles, similitudes du royaume, proclamées en présence de la multitude.

Enfin, quand Jésus est rentré dans la maison, il adresse à ses disciples seuls, une explication de la première parabole; puis il en ajoute trois autres déclarant à ce sujet, qu'il parle en paraboles, parce qu'il n'était plus donné au peuple d'entendre annoncer le royaume comme étant encore pour eux; ceci était donné à ceux-là seuls qui avaient reçu le témoignage de Jésus, et Jésus lui-même comme le Christ (verset 11). La première parabole est bien la parole du royaume; mais non pas une similitude du royaume. Il s'agit de la réception de cette parole dans le coeur; non de l'établissement du royaume dans ce monde.

Il y a quatre classes: L'auditeur insouciant; ici, de même que les oiseaux ramassent les graines jetées le long du chemin, le diable ôte la parole semée dans les coeurs insouciants; car la parole venant du coeur de Dieu, est adaptée au coeur de l'homme.

Ensuite vient un coeur qui reçoit la parole avec joie. Les bonnes nouvelles du royaume et de la bénédiction divine réjouissent son coeur; mais la conscience n'est pas atteinte; il n'y a donc pas de racines, et quand la persécution et la tribulation arrivent à cause de la parole, comme l'insouciant ne l'avait reçue que pour la joie qu'elle lui apportait, il y renonce à cause de la tribulation qui s'ensuit. Il n'y a point de fruit. Un troisième cas semblait donner l'espoir que la semence germerait, mais les ronces et les épines l'étouffent; les soucis, l'amour des richesses, ne permettent pas que la parole porte des fruits à maturité. Finalement, la semence tombe dans un bon terrain; il y a de l'intelligence spirituelle: un coeur comprend la parole, il la reçoit; alors elle porte plus ou moins de fruit en chacun. Les cas ne sont pas présentés

comme constatant la doctrine de la grâce et de l'opération de l'esprit, ni le contraire; mais pour constater le résultat qui, de fait, se manifestait en suite des semilles de la parole. Toutefois, ces cas divers sont placés par le Seigneur devant la conscience. Que celui qui a des oreilles pour entendre, écoute.

Ensuite viennent les paraboles du royaume. Les trois premières présentent l'apparence extérieure du royaume; ce qu'il devient à la vue du monde. La première de ces trois ajoute la séparation des méchants d'avec les justes; elle se termine par l'ordre aux moissonneurs, de cacher le bon grain dans le grenier. Sauf le fait annoncé par le Seigneur, que le bon grain doit être, selon ses ordres, caché dans le grenier nous n'avons dans ces paraboles que l'effet public dans le monde, de l'établissement du royaume des cieux: c'est-à-dire du royaume de Dieu, pendant que le roi est caché dans le ciel et qu'il n'a encore ni pris sa grande puissance, ni agi en roi, de sorte que le royaume, sans roi reconnu ou manifesté, fait des progrès, prend certaines formes qui témoignent de l'absence du roi, et fait son chemin comme si lui ne s'en occupait pas; bien que, de fait, il agisse par sa grâce pour appeler et faire croître les siens (comparez Marc 4: 26-29). Le fils de l'homme sème de bonne semence (la parole de Dieu) pendant que les hommes dorment. Satan vient et sème de l'ivraie là où le bon grain avait été semé. Ce n'est pas l'état naturel d'un cœur païen ou incrédule; c'est ce que Satan a introduit au milieu des vrais chrétiens, pour gêner la récolte sur la terre. Il ne peut ruiner le bon grain, ni l'empêcher d'être recueilli dans le grenier; mais, dans ce monde, la récolte est gâtée. Cela doit durer jusqu'à la moisson. Alors le Fils de l'homme s'en occupera personnellement de nouveau. En attendant, ses serviteurs n'ont pas à s'occuper de l'ivraie dans le monde, dans le but de rendre la récolte pure dans le monde. Leur affaire n'est pas avec l'ivraie. La récolte, une fois gâtée, reste gâtée jusqu'à la fin. Mais ceci se rapporte à l'état de la récolte dans le monde; c'est-à-dire à la chrétienté. Nous n'avons rien à faire ici avec l'Eglise, «assemblée de Dieu». Ici, le bon grain n'est pas réuni en assemblée. A la moisson, tout sera mis en ordre. En arrachant l'ivraie du champ (du monde) on pourrait arracher du bon grain c'est aussi ce qui est arrivé lorsque Rome a voulu détruire les hérétiques. La seconde parabole présente le royaume comme une grande puissance sur la terre (comparez Daniel 4). C'est ce dont un grand arbre est toujours la figure, dans la parole; comme l'Assyrie, l'Egypte. La semence de la parole, en apparence mesquine au commencement, est devenue, de fait, une grande, et même la plus grande des puissances sur la terre. La troisième de nos paraboles, celle du levain, montre non un effet individuel et réel, comme c'était le cas dans la parabole du semeur, où l'effet disparaît, quand la parole ne s'enracine pas dans la conscience; il s'agit d'une influence générale, qui remplit complètement une sphère limitée. Aussi un terme (le levain) est employé; terme qui *partout ailleurs*, a le sens de corruption. C'est encore la chrétienté.

Après cela, le Seigneur renvoie les troupes, rentre dans la maison, et là, ne parle qu'à ses disciples. Il explique la parabole de l'ivraie; puis il en ajoute trois autres. Nous avons à donner quelques remarques sur l'explication que le Seigneur donne de la parabole «de l'ivraie et *du champ*» (versets 36-43, comparez 24-30).

Le jugement de Dieu manifeste publiquement ce qui n'est connu que spirituellement avant ce jugement. Aussi chaque explication des paraboles et des prophéties introduit-elle toujours des éléments qui ne se trouvent pas dans la parabole elle-même, ou dans la prophétie. Ici, l'ivraie déjà liée en faisceaux (en des masses associées ensemble et restant encore sur le champ) est jetée dans le feu. Christ, par un jugement terrestre, ôte de son royaume tous les scandales et tous ceux qui commettent l'iniquité. La partie terrestre du royaume est purifiée: puis, les justes luisent comme le soleil dans le royaume de leur Père. C'est la partie céleste; alors le royaume des cieux offrira deux parties distinctes: le royaume du Père, en haut; et celui du fils de l'homme, en bas.

Les trois paraboles qui suivent (versets 44-50), montrent l'intention de Christ et l'intelligence divine dans ces choses. Le champ est acheté pour avoir le trésor. Christ a acheté (non racheté) le monde, pour avoir les siens. Son pouvoir sur ceux qui récusent ses droits, se manifestera en jugements, mais ce n'est pas là le sujet de la parabole. Ensuite (versets 45, 46), la beauté morale de l'Eglise engage ses affections. Il cherche ce qui est beau. Là, il le trouve. Dans ces deux cas il renonce à tous ses droits comme Messie, Fils de Dieu sur la terre, aux promesses comme Fils de David et venu en chair. Il a été jusqu'à s'anéantir lui-même, pour avoir le fruit de son humiliation dans la gloire des siens; le fruit du travail de son âme. Ensuite (versets 47-50), le royaume prend à la fin le caractère d'un filet jeté dans la mer et qui rassemble toute espèce de poissons; bons et mauvais. Il s'agit de la chrétienté qui n'embrasse pas tous les gens de ce monde, mais une quantité limitée quoique composée de toutes les sortes d'hommes. Ici, les pêcheurs agissent en séparant; et l'on retrouve l'intention divine qui voulait de bons poissons, tandis que l'oeuvre des pêcheurs en a réuni de toutes les espèces; cependant ils séparent les bons. C'était ce qu'ils cherchaient; et ils laissaient les autres là. Ensuite, l'explication passe outre, au jugement. Les anges séparent (non les bons des mauvais, mais) les mauvais d'avec les bons; puis les mauvais sont jetés dans la fournaise de feu. L'acte des pêcheurs est un acte d'intelligence spirituelle, lorsque la chrétienté est formée comme elle l'est à présent. Voilà, en quelques mots, cher frère, le vrai sens, je le crois, de ces paraboles pleines d'instruction pour nous. Le scribe instruit dans les choses du royaume, possède bien ce que les prophètes ont annoncé; et il y ajoute les explications qui sont le fruit de la venue et du rejet du Christ, faits qui donnent au royaume une forme qui nous est présentée dans ces paraboles.

Tissu de laine et de lin

ME 1874 page 153 - Bellett J.G.

«Tu ne te vêtiras point d'un drap tissu de diverses matières, c'est-à-dire de laine et de lin ensemble» (Deutéronome 22: 11).

Le sentier de l'Eglise de Dieu est un sentier tellement étroit que le simple sens moral s'y trompera toujours. Mais nous devrions nous en réjouir, puisque le Seigneur veut que nous soyons exercés, selon la vérité de ses voies, à désapprendre les notions humaines sur le bien et sur le mal pour être remplis de la pensée de Christ.

Le cas d'Elie exerçant le jugement contre les capitaines du roi d'Israël, et l'allusion qui y est faite dans les Evangiles, réveillent en nous ce courant d'idées (Luc 9: 52-56). Le Seigneur avait résolument dressé sa face pour aller à Jérusalem sous l'impression du sentiment que: «les jours de son assumption s'accomplissaient». Quelque chose de la gloire et du royaume occupait son âme. Je suppose que la conscience de sa dignité personnelle et de sa haute destinée, pour parler avec les hommes, remplissait son esprit au début de son voyage à Jérusalem: «Or il arriva, comme les jours de son assumption s'accomplissaient, qu'il dressa sa face résolument pour aller à Jérusalem; et il envoya devant sa face des messagers». La conscience qu'il avait de sa dignité ressort de ces mots et caractérise la scène entière; les disciples le sentent. Ils paraissent s'élever au ton de sa pensée, et en conséquence lorsque le premier village que doit traverser leur Seigneur, refuse de le recevoir, ils en sont outrés et voudraient, comme Elie en d'autres temps, faire descendre le feu du ciel sur les impies Samaritains.

Cela était selon la nature, et aussi selon un sentiment naturel du bien et du mal. Pourquoi donc le Seigneur fait-il entendre une répréhension? Ni la justice, ni l'affection n'étaient en défaut chez les disciples. Le jour viendra où les ennemis de Christ qui s'opposent à ce qu'il règne sur eux seront mis à mort devant lui. Pourvu que nous songions un instant à la personne et aux droits de Celui qui était ainsi méconnu et injurié, nous comprenons aussitôt qu'il n'y avait rien d'injuste dans cette demande: «Veux-tu que nous disions que le feu descende du ciel et les consume, comme aussi fit Elie?» Il n'y avait, non plus, aucun égarement d'affection dans cet élan du coeur. Une sainte jalousie pour leur divin Maître l'avait produit: Ce mouvement pouvait être honoré, et le sens moral peut le justifier pleinement. Cependant, Christ le censure. «Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés», leur répond le Seigneur.

Je le demande donc encore, pourquoi ce reproche? Etait-ce parce qu'ils exigeaient plus que les droits de Celui dont ils cherchaient à venger la cause? Non, nous l'avons déjà dit: ces droits-là s'exerceront un jour; mais les disciples n'avaient pas l'intelligence spirituelle de la position du Seigneur dans ce moment-là. Ils n'avaient pas «la pensée de Christ»; ils n'étaient

pas intelligents dans la connaissance des temps «pour savoir ce qu'Israël devait faire» (1 Chroniques 12: 32). Ils ne distinguaient pas les choses excellentes. Ils ne savaient pas découper justement la parole de la vérité. Voilà quelle était leur erreur: «Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés». Ce n'était pas un faux principe moral que le Seigneur découvrait dans leurs âmes; mais bien l'ignorance du caractère réel ou divin du moment qu'ils traversaient. Ils ne comprenaient pas ce que des milliers (disciples en ce temps-ci, comme eux l'étaient en ce temps-là) ne comprennent pas encore, savoir, que ce qui constitue le sentier de Christ vers la gloire, ce n'est pas le droit de juger le monde, mais le privilège de *renoncer* à ce droit; ce n'est pas la revendication de ses droits, mais le renoncement à Lui-même. Telle était leur erreur; c'est aussi ce que le Seigneur reprend chez eux. Ils pensaient tout naturellement que l'injure devait recevoir sa rétribution; et que, si la perspective de la gloire remplissait l'esprit de leur Maître, et s'ils allaient eux-mêmes dans l'esprit d'un pareil moment devant sa face pour préparer sa voie, tout obstacle qui se rencontrait sur le chemin devait sûrement en être écarté. C'est ainsi que jugeait la nature, et qu'aurait dû juger le sens moral de l'homme.

Toutefois, la pensée de Christ est différente; et, seule, elle peut guider le croyant d'une manière parfaite. Loin de pouvoir le guider, l'analogie elle-même doit être éprouvée et souvent condamnée par *l'intelligence spirituelle*. De nombreux et remarquables rapports existaient entre les circonstances d'Elie et celles du Seigneur. Elie n'était qu'à un pas ou deux de la gloire; il allait bientôt être enlevé lorsqu'il frappa, à diverses reprises, les capitaines et leurs cinquantes, Il se trouvait sur une colline anticipant les plus brillantes perspectives: les chariots d'Israël et sa cavalerie, destinés à l'emporter au ciel, étaient à peine à quelques pas de lui, et pour ainsi dire, à la portée de sa vue. Pour les disciples, l'âme de leur Maître était en cette occasion intimement associée à celle d'Elie. Mais les analogies ne suffisaient pas ici; et même, leur emploi ne faisait que tout confondre, en sortant le Seigneur Jésus de son jour de grâce pour l'introduire en son jour de jugement; en l'invitant à agir dans l'esprit des temps d'Apocalypse 11, tandis qu'il en était à l'heure de Luc 4: 23-30. Les témoins d'Apocalypse 11 peuvent aller au ciel à travers la mort de leurs ennemis, faisant sortir du feu de leurs bouches, afin de consumer, comme l'avait fait Elie, tous ceux qui les outrageaient; mais des analogies ne sont pas la règle; il faut qu'elles subissent le crible de cette «pensée de Christ», qui distingue les choses qui diffèrent et qui enseigne, au moyen de la lumière de la Parole, que Jésus va au ciel par la voie du salut et non par celle de la destruction des hommes; en renonçant au monde, et non en le jugeant. Elie se vengea des capitaines qui l'insultaient, et fut ensuite enlevé au ciel. Les témoins monteront au ciel à la vue de leurs ennemis, mais Jésus prend la forme d'un serviteur obéissant jusqu'à la mort, après cela, il est hautement exalté par Dieu. Il en est de même de chaque saint individuellement et de l'Eglise entière: «Or, vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations. Et moi je vous confère un royaume comme mon père m'en a confère un».

L'erreur des disciples provenait donc de leur ignorance, et les animait d'un esprit qui n'était pas conforme à la pensée de Christ. L'analogie justifiait pleinement le mouvement de leurs coeurs. Le sens moral qui juge selon les pensées de l'homme et non selon la lumière des

mystères de Dieu, le sanctionnait entièrement aussi. Mais Celui qui discerne les choses qui différent les censura fortement: «Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés». L'exécution des propositions des disciples aurait apporté un bouleversement complet dans le dessein de Dieu. Ils rappellent à notre souvenir les serviteurs, dans la parabole du champ et de l'ivraie. Les disciples avaient raison au point de vue de l'homme, et ces serviteurs aussi. N'est-il pas convenable de nettoyer le blé? L'ivraie n'est-elle pas nuisible, puisque, tout en profitant comme la bonne semence de la vigueur du terrain, elle n'est elle-même d'aucune utilité. Le sens commun de l'homme, son juste jugement moral eussent dit tout cela, mais la pensée de Christ dit précisément le contraire: «Laissez-les croître tous deux ensemble jusqu'à la moisson». Christ ne jugeait que d'après les mystères divins. Voilà ce qui formait la pensée du Maître, toute parfaite qu'elle était; et c'est aussi cela qui doit former la même pensée dans les saints. Dieu avait des intentions à l'égard du champ: une moisson devait se faire et des anges allaient être envoyés pour la récolter.

Après cela seulement, un feu devait être allumé pour consumer l'ivraie séparée du froment et liée en faisceaux; or, pour le moment, à l'heure de Matthieu 13, il n'y avait encore rien de tout cela; les anges n'étaient pas occupés à la moisson du champ, le feu n'était pas préparé pour consumer l'ivraie; la grâce patiente du Maître était encore tout. Le Seigneur veut que le champ reste pour le moment, sans être nettoyé; les mystères de Dieu, les pensées et les conseils du ciel, précieux et glorieux au delà de toute mesure, exigent qu'il en soit ainsi, et aucun chemin n'est le vrai, sauf celui que l'on prend à la lumière du Seigneur, dans la connaissance des mystères du royaume des cieux.

L'Eglise non plus n'a pas à se rendre au ciel à travers un monde purifié, mis en ordre, ou embelli; pas plus que Christ n'eût voulu s'y rendre à travers un monde jugé. C'est là une considération qu'il importe de peser attentivement, car que fait aujourd'hui la Chrétienté? Précisément le contraire de tout ceci: elle aspire à mettre en bon ordre le monde, à nettoyer le champ et à faire que le chemin vers le ciel et la gloire passe par un monde bien ordonné et bien orné. Elle a mis l'épée dans la main de ceux qui se disent disciples de Christ. Elle ne veut pas attendre le temps de la moisson ni laisser aller «*dans une autre bourgade*». Elle tire vengeance des injures au lieu de les souffrir; elle règle l'Eglise d'après les principes d'une nation bien organisée et non sur le modèle d'un Jésus rejeté de la terre. En un mot, elle est remplie des pensées les plus fausses, jugeant tout selon le sens moral de l'homme et non pas dans la lumière des mystères de Dieu — elle est sage à ses propres yeux.

Je sais fort bien qu'au milieu même de cet état de choses, des milliers de coeurs battent pour Jésus d'un amour sincère, mais *ils ne savent pas* de quel esprit ils sont animés. Je sais bien que le zèle, s'il est pour Christ, bien que mal dirigé est préférable de beaucoup à de la glace au coeur ou à l'indifférence à l'égard de ses droits ou de ses outrages. Et toutefois, le seul véritable sentier est celui qui est pris sous le regard du Seigneur et dans l'intelligence des mystères de Dieu, de son appel, et de la direction vers laquelle le Saint Esprit tourne son énergie, et non pas simplement d'après la coutume ou les prescriptions des pensées et de la morale humaines. Or l'appel de Dieu requiert que le champ ne soit pas maintenant purifié de

l'ivraie, que l'injure faite par les Samaritains demeure encore impunie, que les ressources de la chair et du monde soient laissées de côté et non pas employées, et que l'Eglise arrive au ciel non pas en appelant le jugement sur le monde, mais en gardant son coeur dans une sainte séparation de tout ce qui caractérise le monde, et qu'elle fasse cela dans la compagnie d'un Maître rejeté.

«Celui qui n'assemble pas avec moi disperse» (Luc 11: 23): c'est-à-dire celui qui ne travaille pas selon la pensée de Christ contribue, de fait, aux progrès du mal. Ce n'est pas assez de travailler au nom de Christ: aucun saint ne voudrait se mettre à l'oeuvre sans cela; mais s'il ne travaille pas conformément au dessein de Christ, il disperse. Beaucoup sont occupés aujourd'hui à redresser et à embellir le monde; ils veulent faire de la chrétienté une maison balayée et ornée; mais, comme il n'entre pas dans les plans de Dieu qu'il en soit ainsi pour le moment, ces chrétiens ne font qu'aider au développement du mal. Christ n'a pas chassé du monde l'esprit impur; et sa pensée n'est pas pour le moment de le faire. L'ennemi peut changer de manière d'agir, mais il n'en est pas moins toujours «*le dieu*» et «*le prince de ce monde*». La maison lui appartient encore; comme nous le voyons dans la parabole de Luc 11: 24-26. L'esprit immonde en est sorti, mais c'est là tout; il n'en a pas encore été jeté dehors par un homme plus fort que lui; de sorte que *son droit sur elle est manifeste*; aussi voyons-nous qu'il y revient, et tout ce qu'il y trouve n'a servi qu'à la rendre plus propre à ses desseins. Il la trouve balayée et parée; tellement qu'il revient avec sept autres esprits de même nature et rend la dernière condition de la maison pire que la première.

Les erreurs que nous avons voulu signaler sont de très anciennes erreurs. David se trompait de la même manière, en projetant de bâtir une maison pour le Seigneur. C'était une erreur, bien qu'elle procédât d'un coeur droit et sincère. Le temps n'était pas venu de bâtir une maison à l'Eternel parce que l'Eternel n'avait pas encore bâti une maison à David. Le pays était encore souillé de sang et jusqu'à ce qu'il eût été purifié, il n'était pas possible que le Seigneur y trouvât du repos, ou qu'il y établît son royaume. David errait donc grandement, non pas par duplicité de coeur, mais par ignorance: il pensait que le Seigneur pouvait avoir son trône sur la terre avant que la terre fût purifiée. De l'autre côté, les serviteurs de la parabole erraient aussi en croyant, que l'Eglise pouvait être l'instrument de la purification du monde. En me servant du langage de l'ordonnance lévitique inscrit en tête de ce travail, je pourrais dire que David pensait revêtir «un drap tissu de diverses matières», mais le Seigneur intervint pour l'en préserver. Le motif de son coeur, en tant que l'expression de ses sentiments, était acceptable devant le Seigneur et cependant son projet dut être abandonné. Cela ne nous dit-il pas combien le Seigneur est jaloux de voir ses principes observés et la position dans laquelle il a placé ses serviteurs maintenue? En outre, nous apprenons que le désir du saint, quelque plein de dévouement qu'il puisse être, n'amènera jamais le Seigneur à faire l'abandon de ses pensées et de ses conseils, bien qu'il puisse approuver le mobile de ce désir. S'il en était autrement tout ne serait que confusion. Les pensées de David, tout innocentes qu'elles fussent, auraient apporté le désordre partout; elles auraient eu pour résultat de placer le trône du Seigneur dans un royaume non purifié et de permettre à son

serviteur de lui donner du repos avant qu'il eût donné lui du repos à son serviteur. Et quelle confusion n'eût-ce pas été! Quel triste témoignage eussent produit ces principes mélangés! Qui eût pu reconnaître dans ce qui en fût résulté quelque chose de la grâce ou de la gloire du Dieu d'Israël?

La répréhension adressée à Pierre à Antioche fût plus péremptoire; car Pierre était, non par ignorance comme David, mais à cause de la crainte qu'il avait occasionnellement de l'homme; crainte qui est «un piège» ainsi que nous l'enseigne l'Écriture et que nous avons pu l'expérimenter. Or, c'était là plus que de la confusion; c'était une perversion. (En Deutéronome 20: 19, 20, nous avons un autre exemple de perversion ou de l'emploi de certaines choses à un mauvais usage). Lors même qu'il ne s'agirait que de confusion, par le fait d'un cher et bien-aimé serviteur de Dieu, cela ne saurait être toléré, comme l'a fait voir le cas de David, puis cet autre encore, lorsqu'il ramena l'arche de Kiriath-Jéharim. Sa consécration de coeur et sa joie ne rendirent pas excusable la confusion qu'il commettait en ceci: on ne pouvait admettre cette confusion, pas même pour un instant et par condescendance. Quelque acceptable que fût, aux yeux du Seigneur, le mouvement du coeur de David, ses voies devaient être blâmées, parce que les voies du Seigneur, ses desseins, ses conseils et ses pensées Lui sont précieux et doivent subsister à jamais. Ce n'est pas que David ou Pierre fussent des hommes à principes mélangés, comme s'exprime la Parole, ou qu'ils portassent des vêtements tissus de laine et de lin comme dit l'ordonnance; mais ces traits de leur histoire sont une illustration frappante d'une vérité solennelle, que nous devrions retenir soigneusement, savoir que le Seigneur fera prévaloir ses propres principes à l'encontre même de ses chers serviteurs; qu'il reprendra et qu'il doit reprendre les mouvements de leurs coeurs s'ils tendent à obscurcir ses conseils et son témoignage, alors même que ces mouvements sont produits par un sentiment qu'il peut approuver en lui-même et dans lequel il peut prendre plaisir.

Mais outre les cas de David, de Pierre et des disciples qui, en Luc 9, dans un zèle inintelligent pour le Seigneur, auraient voulu le venger, poussés qu'ils étaient par une sincère et juste affection, la Parole signale toute une classe de personnes qui se tiennent comme en dehors des voies de Dieu, à cause de l'incertitude de leurs pensées. La trace de cette génération peut se suivre d'un bout à l'autre des Écritures; ce sont des gens à principes mélangés, qui portent des vêtements tissus de laine et de lin, en opposition avec l'appel de Dieu et avec les saintes ordonnances de sa maison. On peut, plus que beaucoup d'autres peut-être, trouver humiliant de rencontrer une telle génération; il y a cependant, en cela, du profit pour l'âme; et le moment actuel nous semble bien opportun pour nous en occuper. Lot était associé avec l'appel de Dieu. Comme Abraham, son oncle, il quitta la Mésopotamie; puis, après la mort de Taré, son grand-père, il vint avec Abraham au pays de Canaan; il était un homme juste; nulle tache manifeste ne se trouvait en lui. Abraham obéit plus d'une fois à la voix de la nature; aussi eut-il à se dégager, avec honte, de plus d'un piège de l'Égypte et encore d'Abimélec. Lot, lui, n'encourut aucun reproche semblable, pendant toute la durée de son séjour à Sodome; tout ce que nous lisons de lui, c'est qu'il tourmentait chaque jour son âme

juste à cause de la conduite de ces abominables. Malgré tout cela, il appartenait, hélas, à la classe de personnes dont nous nous occupons. Si Abraham souilla plus d'une fois son vêtement, celui-ci n'était cependant point *«tissu de diverses matières»*, tandis que le vêtement de Lot était: «de laine et de lin tissus ensemble». *Il ne fut pas fidèle à l'appel de Dieu*; il devint un *citoyen* là où il n'aurait dû être qu'un *étranger*. Il avait choisi les plaines bien arrosées et s'était établi dans une cité, tandis qu'Abraham, le témoin de Dieu, parcourait le pays, errant de tente en tente. Lot fut toute sa vie un homme de principes mélangés, tandis qu'Abraham fut toute sa vie fidèle à l'appel de Dieu. La conduite de Lot, toute imprégnée de faux principes, a pour résultat des afflictions qui font sa honte; or, *c'est par les justes reproches de la conscience que l'affliction devient réellement amère*. Lot fut emmené en captivité alors qu'il habitait les plaines de Sodome; puis la destruction, faillit l'atteindre quand il fut venu se fixer dans la ville; de sorte qu'il a toujours été et qu'il est encore pour l'Eglise, un frappant exemple de quelqu'un qui, sauvé sans doute, ne l'est cependant que: *«comme à travers le feu»*. Son âme n'était jamais heureuse et au large; il l'affligeait tous les jours. Il n'y a, dans un tel témoignage rien de brillant; quand il s'agit de Lot, aucune joie, aucune force, aucun triomphe d'esprit ne sont rapportés. Les anges étaient d'une grande réserve à son égard, tandis que le Seigneur des anges voulait bien converser dans l'intimité avec Abraham. Lot dut s'enfuir n'ayant que sa vie pour butin, tandis qu'Abraham, placé sur une hauteur, contemplait le jugement à distance. Ce qui nous frappe, c'est que, du moment où Lot eut choisi son propre chemin comme un homme de principes mélangés, il abandonna la voie où l'appel de Dieu l'aurait maintenu avec Abraham, et que dès lors il n'y eut plus de communion entre eux, Abraham vint bien à son secours au jour où ses principes le placent dans la difficulté et la détresse; mais il n'y a point de communion entre eux. Ils ne pouvaient se rencontrer en esprit. Tout enfant de Dieu reconnaîtra bien Lot comme son parent, il remplira bien à son égard le service que lui rendit Abraham; mais aucune communion n'existe plus entre eux. Or, cela n'est point rare de nos jours. Lot, au lieu d'affermir son appel et son élection, est au nombre de ceux que les enfants de Dieu reconnaissent comme frères sur le témoignage positif de la Parole, plutôt que sur la pleine et précieuse confiance en la certitude de la vocation de Dieu à son égard, ou comme l'un de ceux dont Paul pouvait dire: «Connaisant, frères bien-aimés, que votre élection est de Dieu».

La nature prévaut tristement et d'une manière variée dans tous les saints de Dieu dont les Ecritures nous parlent; chez les uns plus, chez les autres moins, précisément selon la mesure de l'abondance des fruits de l'Esprit en eux dans les affections et le service; ici trente, là soixante et ailleurs cent. Mais c'est là tout autre chose que d'être des gens de principes mélangés. C'est le cas de David. La nature eut parfois le dessus en lui, mais jamais il ne fut un homme de principes mélangés; jamais il n'entra de propos délibéré en association avec ce qui n'était pas en harmonie avec l'appel de Dieu, d'après lequel sa vie devait être réglée. Son caractère s'était formé sur cet appel, et ses voies y étaient conformes. Il n'en était pas de même de son ami Jonathan; la vie de celui-ci n'était pas réglée par l'appel de Dieu et par l'énergie de l'Esprit travaillant selon cet appel. Il se conduisit parfois noblement et d'une manière pleine de grâce; mais il ne fut jamais un homme séparé de ce que Dieu avait rejeté.

Il ne fut pas fidèle aux purs principes établis de Dieu en ces jours-là; il fût un homme de foi manifestant les affections spirituelles les plus tendres et s'acquérant, par cela même, une place précieuse et bien marquée dans le souvenir des saints; mais, avec tout cela, il n'occupa jamais la position où l'eût voulu l'appel de Dieu. La cour de Saül était alors un lieu de souillure et d'apostasie, et Dieu était avec David. La gloire était avec lui dans le désert, dans les cavernes et dans les trous de la terre. David avait avec lui l'éphod, le sacrificateur, l'épée de la force de Dieu, témoin de sa victoire. La fleur et la promesse du pays le suivaient aussi. Ceux de la caverne d'Hadullam et ceux du jour de la vengeance de Ziklag acquièrent un nom avec lui. Tous ces fils d'Israël, tous ceux qui resplendissent plus tard à la cour et au camp du royaume se trouvent avec David dans ce moment-là. Dieu alors appelait les siens à la compagnie du fils de Jessé dans les cavernes, et c'est là que l'énergie de l'Esprit opérait. Mais Jonathan n'était point là. Il ne se trouvait pas là où étaient la gloire, le sacrificateur, l'éphod et l'homme *selon le coeur de Dieu*, rejeté et méprisé, il est vrai, par les hommes; en un mot, il ne se trouvait pas là où se concentrait toute la promesse du royaume qui allait être introduit. Voilà le côté triste de son histoire. Personnellement, Jonathan était on ne peut plus aimable; il avait accompli quelques actes de vaillance, plusieurs de ses affections avaient un parfum céleste; jusqu'à la fin, nous pouvons en être assurés, David vécut dans son coeur. Il souffrit cruellement, nous n'en doutons pas, des caprices et de l'injustice de son père. Personnellement, il ne donna que de la joie à David, tandis que d'autres qui le suivaient furent, plus d'une fois, pour lui, une occasion de honte et de chagrin, jusque dans ses afflictions. Quoiqu'il en soit la position de Jonathan, en ces jours-là, n'était pas en accord avec l'appel de Dieu. Elle le tint séparé du témoignage de Dieu et de tout ce qui lui appartenait, bien qu'il possédât le Seigneur pour lui-même. Jusqu'au moment où il succombe sur la montagne de Guilboah il reste avec la cour et avec l'armée. Il périt avec elles dans la défaite et la honte, parce que depuis longtemps la gloire les avait quittées et que tout ce qui dans la nation était de Dieu s'était retiré d'avec elles. Jonathan est ainsi l'illustration d'un cas malheureusement très fréquent. Était-ce, chez lui, ignorance de l'appel de Dieu ou incertitude de pensées? Nous ne trancherons pas la question; mais nous nous contenterons de faire remarquer que, de nos jours, plusieurs, pleins comme lui de grâces et de bonnes qualités personnelles, ont pris place en dehors du sentier où le Saint Esprit déploie son énergie conformément à la règle de la dispensation actuelle. Je dirai même, que cette classe forme le plus grand nombre. Individuellement, ils accomplissent des actes de dévouement et de valeur, mais le milieu dans lequel ils vivent tourne à leur confusion comme cela fut le cas pour Jonathan. Ils sont liés avec un monde sur lequel le jugement va fondre subitement; et ils se trouvent au milieu d'une cour et d'un camp qui succomberont bientôt sous l'épée des incirconcis. «Ne l'allez point dire dans Gath et n'en portez point les nouvelles dans les places d'Askélon». Jonathan est en cela l'illustration d'un fait qui, dès lors jusqu'à aujourd'hui, s'est reproduit sans interruption et d'une manière de plus en plus éclatante. Mais la présence de Jonathan ne peut sanctionner le lieu où il se trouve; la présence de Jonathan ne peut pas faire que le camp ou la cour de Saül soient autres que ce qu'ils sont. La seule impression que fait Lot dans Sodome est celle d'un Lot souillé et non d'une Sodome sanctionnée, purifiée. Tout cela est en harmonie avec cette parole d'Aggée (2: 12, 13): «Si

quelqu'un porte au coin de son vêtement de la chair sanctifiée, et qu'il touche du coin de son vêtement du pain ou quelque chose de cuit, ou du vin, ou de l'huile, ou quelque viande que ce soit, cela en sera-t-il sanctifié? Et les sacrificateurs répondirent et dirent: Non. Mais si celui qui est souillé pour un mort touche toutes ces choses-là, ne seront-elles pas souillées? Et les sacrificateurs répondirent et dirent: Elles seront souillées».

Il y a cependant «*des choses qui diffèrent*» et l'âme exercée devant Dieu doit savoir les discerner. Il y a des vêtements *souillés* qui ne sont pas, en même temps, des vêtements mélangés., «tissus de diverses matières, c'est-à-dire «de laine et de lin ensemble». Notre devoir est de garder, par la puissance de l'Esprit, nos vêtements exempts de la plus légère souillure. Sans cela, une vie de communion avec le Seigneur est impossible. Et cependant un *vêtement souillé* n'est pas un vêtement de diverses matières. Nous ne devons pas confondre non plus un drap où se rencontrent çà et là quelques fils étrangers, avec celui qui est positivement et en principe «tissu de laine et de lin ensemble». Les Ecritures toujours si riches et si parfaites nous présentent des caractères formés par ce que l'on a nommé fort bien «*principes mélangés*»; et d'autres caractères qui parfois se laissent atteindre par la souillure de ces principes, sans être entièrement formés par eux. La vie de Lot toute entière était une vie de principes mélangés; il était un homme incertain dans ses pensées, «inconstant dans toutes ses voies» ([Jacques 1: 8](#)). Je n'oserais me prononcer d'une manière aussi positive à l'égard de Jonathan; cependant, du commencement à la fin, sa vie et celle de Lot sont souillées par *le contact avec le mal*; chaque fois, du moins, que la tentation se présente. Lot, bien que associé avec Abraham dans l'appel de Dieu, était un homme de la terre. Jonathan, quoiqu'il fût témoin des souffrances et des outrages endurés par David, n'en servit pas moins, jusqu'à la fin, les intérêts de son oppresseur. C'est ainsi que, d'un bout à l'autre, leur vie est caractérisée par des rapports qui ne pouvaient s'accorder ni avec les voies de Dieu ni avec la présence de la gloire. Le vêtement de l'un et de l'autre était tissu de diverses matières, de laine et de lin ensemble. En contraste avec cela, arrêtons nos regards sur Jacob, et nous trouverons qu'il appartient à une génération différente. C'était un homme habile et prévoyant, rempli de craintes, de plans et de calculs terrestres, qui obscurcissent singulièrement plusieurs pages de son histoire. La construction d'une maison à Succoth; l'achat d'une pièce de terre à Sichem; sont autant de choses qui ne peuvent convenir à la vie de pèlerin, à la vie de la tente à laquelle, comme fils d'Abraham, il était appelé. Toutefois Jacob ne peut être classé avec Lot: sa vie ne fut point formée par Succoth ou par Sichem, bien que nous l'y trouvions et qu'il y fût hors de sa place; de fait il était réellement étranger avec Dieu sur la terre. Et, dans les derniers jours de son pèlerinage, nous le voyons en Egypte, quoique au milieu de beaucoup de circonstances capables de porter atteinte à son caractère d'étranger et de pèlerin, donner des preuves assurées et précieuses d'un état d'âme restauré et prospère.

Les jours d'Achab, roi des dix tribus d'Israël, sont aussi féconds en exemples de ce genre. Nous y rencontrons un Elie, un Michée, un Josaphat, un Abdias, sans parler des sept mille qui n'avaient pas fléchi le genou devant l'image de Baal et tout ceci dans un temps des plus

sombres; dans un temps d'abandon des voies de Dieu; aux jours de Jézabel et de ses abominations.

Il y a cependant des distinctions à faire, entre tous ceux que nous venons de nommer, et au point de vue des expressions: tissus «*de laine et de lin*» ou de «*vêtements de diverses matières*». Je puis affirmer sans contredit qu'il n'y a pas lieu de se méprendre quant au tissu du vêtement que portaient Elie et Michée. La ceinture de cuir de l'un, les liens de l'autre, nous disent quels sont ces hommes et parlent bien haut d'une séparation complète.

Nous ne pouvons rien dire des sept mille en particulier. Dieu ne nous les a fait connaître que comme un résidu selon l'élection de la grâce, gardé, dans un jour mauvais, de fléchir le genou devant l'image de Baal. Mais Abdias n'était pas Elie, et nous devons aussi le distinguer de Josaphat: telle est la variété morale que ces jours offrent à notre attention.

Josaphat, roi de Juda, de la maison et de la descendance de David, fut un homme séparé mais que nous rencontrons parfois, et cela trop souvent, dans des associations corruptrices. Il appartenait à la race de Jacob, bien qu'il ait été trouvé en défaut plus souvent que Jacob. La vanité le trahit mainte et mainte fois, comme la politique mondaine trahit le patriarche. Josaphat fit alliance avec Achab. Au jour de la bataille, il se revêtit du costume royal, vêtement hélas! tristement et honteusement tissu «*de diverses matières*», et qui faillit lui coûter la vie (comme le même vêtement avait fait courir à Lot le même danger dans la cité de Sodome). Dans cette circonstance, Josaphat manqua d'une manière déplorable à la sainteté et à la séparation qui convenaient à la maison de David. Malgré tout cela, je ne suis pas disposé à placer Josaphat en compagnie de Lot. Sa vie n'était pas une vie de principes mélangés; son vêtement, n'était pas, de propos délibéré, «*tissu de laine et de lin ensemble*», bien que tristement et honteusement en désaccord avec le témoignage qui convenait à un fils de David, à un roi de Jérusalem. Des actions louables et utiles s'accomplirent par ses mains; les plus tendres affections firent battre son coeur; enfin, le Dieu de son père le reconnut; mais de même que Jacob, et cela dans une mesure infiniment plus grande et plus affligeante, Josaphat fut trahi; il fut entraîné dans des relations qui firent de son témoignage une chose très mélangée et imparfaite. Ce n'était pas simplement *la nature* prenant parfois le dessus; cela, hélas, se voit chez tous; même chez ceux de la meilleure race comme, par exemple, Abraham et David. Le caractère de Josaphat n'était pas, non plus, un vêtement souillé oui dont la souillure fût très apparente, mais, un vêtement dont le tissu permettait à peine de discerner s'il était composé d'une seule matière ou si c'était le vêtement condamné comme tissu de laine et de lin, tant les diverses matières s'y montrent honteusement par places, mais non partout cependant.

Quant au vêtement d'Abdias, impossible de s'y méprendre. Un coup d'oeil suffit pour nous y faire discerner de la tête aux pieds «*les diverses matières*». Sa *vie* était de ce tissu-là. Il ne s'agit pas seulement de manquements ou de chutes dans sa vie, mais sa vie toute entière montre un homme de principes mélangés. C'était un homme pieux, mais dont les voies n'étaient pas en harmonie avec l'énergie de l'Esprit en ces jours-là. Il avait égard à l'affliction des prophètes, cela est vrai, puisqu'il les abritait de la persécution dans des cavernes et les y

nourrissait; mais il continuait à être le conseiller, le compagnon et le ministre du roi Achab, dans le royaume duquel l'iniquité était pratiquée. «La laine et le lin» composaient, en entier, le vêtement qu'il portait chaque jour. Quelle différence avec la ceinture de cuir d'Elie! et cette différence ressort de la manière la plus évidente et la plus expressive lorsque ces deux hommes viennent en contact. Abdias s'efforce de se concilier l'esprit d'Elie. Il lui rappelle ce qu'il a fait pour les prophètes de l'Eternel au temps de leur détresse et il ajoute qu'il craint Dieu; mais Elie ne se dirige vers lui que lentement et avec froideur. Pénible chose entre deux croyants, chose bien fréquemment expérimentée, mais, il est vrai, plus habituellement sentie que reconnue (1 Rois 18).

Il ne pouvait point y avoir de communion d'esprit entre Abraham et Lot, après que Lot eut fait choix de ce qui plaisait à ses yeux et à son coeur et eut continué dans cette voie jusqu'à devenir *un habitant de Sodome*. L'histoire, il est vrai, ne nous a pas dit cela, mais elle ne nous rapporte, comme je l'ai déjà fait observer, aucune entrevue, aucun tête-à-tête entre ces deux personnages depuis leur séparation, et nous pouvons facilement en comprendre le pourquoi; de *semblables* choses se produisant encore aujourd'hui parmi nous. Les Abrahams et les Lots de maintenant ne se rencontrent pas, ou, s'il leur arrive de se rencontrer, ils n'ont aucune communion. Ils ne se réjouissent pas dans les entrailles de Christ. Abraham délivra Lot de la main du roi Kédor-Lahomer, mais ce n'était pas là une réunion; ils ne pouvaient pas s'unir. Et si les saints de Dieu ne peuvent se trouver ensemble dans ce *caractère*, il leur vaut mieux rester séparés. Ils le sont déjà en esprit. Elie et Abdias nous offrent, de ce fait, une illustration plus vivante encore. L'homme à la ceinture de cuir, l'étranger pour Dieu dans le pays aux jours d'Achab, ne pouvait se trouver souvent dans la compagnie du gouverneur de la maison d'Achab. Cependant ils se rencontrent en un mauvais jour; en un jour qui peut nous rappeler la vallée des puits de bitume, lors de la captivité de Lot. Achab avait partagé le pays avec Abdias son serviteur, afin d'y chercher de l'eau au jour de la sécheresse; tandis que l'Eternel, le Dieu d'Elie, avait étendu l'épée de son serviteur sur le pays, afin qu'il n'y eût ni rosée, ni pluie; c'est dans un tel moment, celui de la perplexité d'Abdias et de la mission d'Elie que leur rencontre a lieu.

Cette circonstance n'est pas sans importance et sans signification; elle a, pour nous, d'utiles enseignements.

Abdias fait des avances; il y a de la réserve du côté d'Elie. Ne faut-il pas nécessairement qu'il en soit ainsi? Abdias recherche l'intimité avec Elie; mais celui-ci la repousse. Abdias appelle Elie son seigneur, mais Elie lui rappelle qu'Achab est son maître. L'intimité, en effet, ne saurait exister. Nous ne pouvons pas servir le monde, chacun pour soi suivre son train, et puis prétendre lorsque nous nous trouvons ensemble que nous nous réunissons en notre qualité de saints. La tentation de réaliser une réunion sur un tel pied est vaine et infructueuse, quoique le désir en soit aussi naturel que fréquent de nos jours. Mais Elie garde son caractère; il est fidèle à l'égard de son frère maintenant, ainsi qu'il l'avait été précédemment à l'égard de son Seigneur: chose magnifique et qui devrait nous être précieuse toutes les fois que nous la rencontrons. Abdias avait marché avec le monde pendant l'absence d'Elie, et lorsqu'il le

rencontre, celui-ci ne peut lui permettre de parler d'union. Abdias alors songe à se défendre: «Quel crime ai-je fait que...» Pourquoi dit-il cela? Elie ne l'avait accusé d'aucun péché. Pourquoi donc cette alarme et ce trouble d'esprit? Elie avait-il en rien compromis sa vie, sa sécurité ou même ses intérêts? Dérangeait-il quelque chose à ce qui le concernait? Non, certes. Pourquoi donc ces craintes, pourquoi chercher un refuge dans la pensée qu'il n'avait pas péché? C'est un pauvre état d'âme que celui d'un saint qui a seulement la conscience de ne pas avoir péché. Cela suffit-il pour jouir de la communion d'un Elie ou pour comprendre sa pensée? Abdias habitait le palais d'Achab, pendant qu'Elie se trouvait au torrent de Kérith. C'est là la question et nullement s'il avait péché ou non. Abdias s'était-il trouvé avec lui auprès de la cruche de farine et de la fiole d'huile? Elie ne lui dit pas qu'il a péché; il n'avait donc nul besoin de se défendre ou de se justifier de la sorte. Mais il faut qu'Elie lui fasse connaître que leurs esprits ne s'harmonisent pas, parce qu'ils venaient de deux points opposés: «N'a-t-on point dit à mon seigneur ce que je fis quand Jézabel tuait les prophètes?» Quel rapport cela avait-il avec la question? Elie lui, ne s'était pas occupé de son histoire passée: il valait mieux qu'elle fût, pour la plus grande partie, passée sous silence. C'est toujours une misérable chose, de revenir de la sorte sur son caractère ou sur ses voies passées. Cela n'est pas un titre suffisant pour une communion présente avec les saints, et n'y a même aucun rapport.

Voilà quelles sont les pensées, les excuses d'Abdias et ses motifs de justification, quand il se trouve en présence d'un témoin fidèle de Christ. *Il n'avait pas péché et dans les jours précédents il avait accompli un service.* Quelle petite idée une âme se fait de l'appel du peuple de Dieu, lorsqu'elle se figure que nous y répondons de cette manière et que là est la base de notre rassemblement. Si nous servons le monde, bien que nous ne péchions pas, comme on dit communément, et bien que nous ayons montré du dévouement et de l'activité dans les jours passés, nous ne sommes pas, pour cela, propres à la communion les uns avec les autres en qualité de saints de Dieu.

Venons-nous du ciel ou de la cour d'Achab? Avons-nous fait provision pour la chair, ou avons-nous désiré les choses de Christ? Il y a quelque chose de plus que de dire que l'on n'a pas péché ou que de se prévaloir d'un caractère établi ou de services passés, et c'est, nous allons le voir, la seule chose qui nous rende réellement aptes à la vraie communion des saints. Abdias était gouverneur de la maison d'Achab; *comment* donc un Elie *pouvait-il* être à son aise avec lui? Elie se sentait retenu, et il le montra dans ses manières, si ce n'est dans ses paroles.

Abdias, en cette circonstance, est l'homme des paroles, et cela aussi est naturel; c'est habituellement le cas dans de telles entrevues entre les Elies et les Abdias de nos jours. En réalité, il n'existe pas de communion lorsqu'il y a avances et effort d'une part, réserve de l'autre. Ce n'est sûrement pas là la communion des saints. Tout cela a, pour nous, une voix, car la chose est fort commune en ces jours-ci. Elie et Abdias ne vivaient pas dans la compagnie l'un de l'autre: c'était le fait. Leurs esprits ne pouvaient être à l'unisson. Le vêtement tissu de diverses matières, de laine et de lin, que devait forcément revêtir un saint de Dieu habitant la cour d'Achab, contrastait d'une manière fâcheuse avec la ceinture de cuir d'un témoin de Christ, solitaire et souffrant. Abdias ne nous apparaît qu'une fois, et revêtu d'un costume

mélangé. Mais quelle sainte et sérieuse signification cette voix n'a-t-elle pas pour nous? La pauvre veuve de Sarepta, qu'Elie venait de quitter, avait joui pleinement de toutes les sympathies d'Elie; sa demeure humble et solitaire, avec sa cruche de farine et sa fiole d'huile, avait été témoin d'une communion vivante entre des esprits de même nature et avait offert une scène dont Dieu était la vie et le rémunérateur. Ce n'était pas dans de tels rapports que se trouvaient Elie et Abdias. Elie est trop vrai pour laisser Abdias s'approcher de lui en esprit, ou pour répondre aux efforts qu'il fait pour se concilier les pensées d'Elie.

Tout ceci est caractéristique, j'en suis pleinement convaincu. Abraham et Lot, avons-nous dit, ne se rencontrèrent jamais en communion après que Lot eut levé les yeux sur les plaines bien arrosées de Sodome. La distance *morale* qui les séparait suffisait pour les tenir éloignés, bien que le chemin d'un sabbat eût pu les réunir. Chose profondément significative, en vérité! Et il en est de même pour Elie et Abdias: leur rencontre n'était pas une réunion. La délivrance de Lot des mains de Kédor-Lahomer par Abraham n'était pas davantage une réunion. Ce n'était point du tout *la communion des saints*, ni les affections cordiales dans le Seigneur. Mais hélas! quelle leçon fréquemment répétée se trouve en tout cela pour nos coeurs.

Hébed-Mélec aussi du temps d'un autre Elie, fut un homme de la race d'Abdias, mais cependant pas d'une manière aussi prononcée que son frère aîné. Comme lui, il aimait le prophète de Dieu à la face même d'une cour impie et injurieuse. Gêné par la politique craintive du roi il plaida néanmoins en faveur de Jérémie et le servit avec un dévouement personnel on ne peut plus touchant. Il n'était cependant pas un témoin comme l'était Jérémie. Il avait peur du Chaldéen (Jérémie 29: 17) — l'épée de la colère de l'Eternel; ce qui sûrement n'était pas la condition d'un témoin du Seigneur. Cependant sa faiblesse ne fut pas méprisée par la grâce souveraine de Dieu. Il reçut selon sa mesure; et au jour du jugement de l'Eternel, Hébed-Mélec eut sa vie pour butin, alors que Jérémie fut environné d'honneur. Hébed-Mélec fut sauvé, mais ce fut tout, le prophète reçut une récompense.

Nous avons donc rencontré en divers temps, une génération qui, tout en appartenant au peuple de Dieu, était à l'écart de la place où l'aurait voulue l'appel de Dieu. Tel fut Lot et tel fut Jonathan, tels furent aussi Abdias et Hébed-Mélec. Chez tous il y avait plus ou moins d'incertitude de pensées et l'amour du monde avait plus ou moins de puissance dans leur âme. Mais combien cette génération abonde aujourd'hui! Que de saints sont trouvés dans des positions ou des rapports d'où l'obéissance à l'appel de Dieu les éloignerait aussi sûrement qu'elle eût éloigné Lot de Sodome. Dans une foule de cas, ce mélange impur de motifs mondains ou charnels provient de l'ignorance ou de ce que les coeurs, n'ayant pas été rendus attentifs à la voix des mystères du royaume de Dieu, ont pris conseil de la chair et du sang. Ils n'ont pas discerné que la voix du Berger les appelait à *sortir*. Ils n'ont pas compris que l'Eglise était une étrangère céleste sur la terre et qu'avoir des relations — des relations religieuses — avec le monde, c'est la même chose que Lot dans Sodome, ou que l'Israélite portant un «vêtement tissu de diverses matières, de laine et de lin ensemble».

Le monde est scellé pour le jugement, plus sûrement encore que ne l'était Sodome. *Dix justes* auraient fait épargner les villes de la plaine; mais rien ne saurait détourner le jugement de «ce présent siècle mauvais».

Une remarque se présente cependant ici, sur la distinction qui doit être faite entre Lot et Jonathan; elle trouve, de nos jours, son application pour plus d'une âme. Lot n'avait aucun motif qui pût sanctionner sa présence dans Sodome. Tout ce qu'il *savait* appartenir à Dieu était en dehors; la nature elle-même n'avait aucun droit à faire valoir en faveur de Sodome. Abraham et Sara n'y étaient pas, eux, témoins de l'appel et de la présence de Dieu, aussi bien que parents de Lot, selon la chair. Tout ce que la *religion* ou la *nature* avaient de sacré, était en dehors. Les voies de la Providence plaidaient aussi pour l'en faire sortir, car les plaines de Sodome avaient déjà mis en péril sa vie aussi bien que sa liberté, et l'avertissaient ainsi d'éviter la ville. Le monde, et le monde seul, parlait au coeur de Lot en faveur de Sodome. Mais dans le cas de Jonathan la nature avait un prétexte. Tout ce qui était de Dieu se trouvait en ce jour-là, il est vrai, hors de la cour et du camp de Saül; mais les droits de la parenté, la voix de la nature, son autorité même étaient connus et éprouvés au-dedans. Le père et la famille étaient là, bien que Dieu et David n'y fussent point.

Aujourd'hui, il en est de même. Bien des choses font entendre intérieurement leurs voix. La nature, des considérations morales et religieuses; des occasions pour le service et pour le témoignage; l'obéissance à l'autorité; le maintien de l'ordre; les dangers et les maux qui menacent le bien-être social, la paix des familles; l'exemple pour les enfants et pour les serviteurs; voilà tout autant de choses qui plaident intérieurement pour faire valoir leurs droits divers en faveur du monde.

Toutefois ces motifs réunis ne s'adresseront jamais au coeur d'un saint, avec la même autorité que l'appel de Dieu. Si l'Eglise est une étrangère céleste sur la terre, toute alliance avec le monde la souille et la ruine en tant que témoignage de Dieu; or, la souiller ainsi, la séduire pour la faire sortir de sa position de témoignage, c'est ce que l'ennemi s'est proposé depuis le commencement et ce qu'il cherche encore à faire aujourd'hui. Le serpent ne chercha-t-il pas à séduire Adam afin de le faire sortir de la position où *l'Eternel Dieu l'avait* placé? Bien plus; ne nous est-il pas dit que, même avant cela, des anges avaient péché en ne gardant pas leur origine?

Il en fut de même pour Israël: «Vous êtes mes témoins» avait dit le Seigneur; mais l'ennemi gagna du terrain jusqu'à ce que le témoignage eût cessé: «Ma maison sera appelée une maison de prières, mais vous en avez fait une caverne de voleurs». Ce sont là tout autant d'efforts *couronnés de succès*, par lesquels l'ennemi a fait *sortir les témoins de Dieu de la position qu'il leur avait assignée*. Il ne s'agit pas simplement d'une souillure, d'une tache, d'un ralentissement, mais bien d'une révolte, d'un éloignement et d'un abandon, de concessions faites à l'ennemi, en abandonnant le grand dessein de Dieu ou Sa pensée.

Quelqu'un a remarqué avec vérité qu'une tentative semblable faite auprès du Seigneur Jésus avait eu pour résultat un effet diamétralement contraire: «Si tu es Fils de Dieu», avait

dit le tentateur, cherchant ainsi à lui faire quitter sa position d'entière et parfaite dépendance qui ne connaît que la volonté de Dieu. Mais tout était perfection et triomphe en Jésus et en Jésus seul; rien de pareil ne s'est vu ni avant ni après lui; et le témoignage de notre dispensation actuelle est aussi corrompu que tous les témoignages précédents. Celle qui devait être une étrangère céleste ici-bas et la compagne d'un Seigneur rejeté, s'est infidèlement alliée et mélangée avec *le monde qui a crucifié* «le Christ, le chef de l'assemblée, Lui, le sauveur du corps». Quelle ruine peut être plus complète que celle-là?

L'homme de Dieu qui fut trompé par le vieux prophète (1 Rois 13) eût trouvé sa sécurité dans les principes divins, s'ils avaient été vivants dans son âme. *La parole reçue* l'aurait très certainement garanti, puisqu'elle lui défendait expressément de manger ou de boire en ce lieu. *Les principes divins* aussi, l'eussent garanti. La parole qui lui avait été donnée au début de son voyage, était l'expression de ces principes, comme nous le découvrons aisément. Comment, en effet, le Seigneur aurait-il pu confier son témoignage à un vaisseau impur? Le vieux prophète avait été évidemment mis de côté comme impropre au service du Maître. Il habitait la ville même où le Seigneur avait un service à accomplir; mais il n'en fut point chargé. Le Seigneur était descendu vers Juda pour trouver un témoin contre l'autel de Béthel, bien qu'un de ses saints résidât sur les lieux mêmes. Comment «l'homme de Dieu» put-il se figurer un instant que le Seigneur aurait consenti à employer le prophète de Béthel comme son témoin? Il l'avait déjà mis de côté; Il l'avait traité comme impropre pour son service, ce qui était conforme aux principes de sa propre maison: qu'un *vaisseau non purifié n'est pas propre au service du Maître* (2 Timothée 2). Comment tout cela put-il rester inconnu à «l'homme de Dieu» de Juda? La parole qu'il avait reçue suffisait pour lui montrer combien la gloire de Dieu était, à ce moment-là, comme un principe vivant dans ses pensées, puisqu'il lui avait été défendu de manger ou de boire dans cette ville souillée. Il ne devait même pas retourner par le même chemin par lequel il était venu: tant la parole avait pris tous les soins possibles pour le tenir éloigné de toute communion avec quoi que ce fût des choses contre lesquelles le Seigneur l'envoyait rendre témoignage. Cependant «l'homme de Dieu» se laissa séduire, et reçut comme venant du Seigneur, un message que prétend lui transmettre un homme en contact et en communion avec le mal même, contre lequel le Seigneur l'avait amené comme témoin, en lui faisant entreprendre ce long voyage. Etrange oubli! Triste et honteuse insouciance à l'égard des principes de la maison de Dieu! Tout saint, tout serviteur qu'il fût, et fidèle aussi en face des offres d'un roi — son corps n'entrera point dans le sépulcre de ses pères.

Lorsque l'oeil est simple, tout le corps est éclairé. Il y a accord et harmonie dans l'action lorsque le principe moteur est conservé simple et sans mélange. L'action de Michée (2 Chroniques 18) est de cette nature; mais quant à Josaphat, son corps était tout autre chose qu'«éclairé». Qui aurait pu reconnaître en lui un saint de Dieu, en cette heure triste et solennelle où il laissait enfermer Michée dans la prison du roi d'Israël, pendant que lui-même accompagnait ce même roi d'Israël à la bataille? Où était alors: «le corps éclairé?» Un nuage épais recouvrait la lumière à laquelle cependant il avait réellement part. Il n'y avait pas

d'harmonie, pas de pure et éclatante lumière de midi marquant le sentier de Josaphat; rien qui pût «affermir son appel et son élection», comme dit l'apôtre. Lorsque Michée fut enfermé dans la prison d'Achab pendant qu'ensemble, les rois de Juda et d'Israël montaient à la bataille d'Achab, tout le corps du fils de David n'était-il pas rempli de ténèbres (2 Chroniques 18)? Il est précieux de suivre ce cher Josaphat quelques pas plus loin (2 Chroniques 20); car, aux jours de Hammon, de Moab et de ceux du mont de Séhir, son corps est de nouveau «rempli de lumière»; il agit comme devait agir un vrai fils de David, il recherche l'Eternel, et l'Eternel seul; alors tout est foi, triomphe et bonheur.

Les captifs, après leur retour de Babylone au pays et à la ville de leurs pères, nous offrent également une leçon instructive sur le sujet important du «vêtement tissu de diverses matières»; leur histoire est, pour nous, à la fois un encouragement et un avertissement. Ils ne refusent pas d'accepter le châtement infligé à la nation, à cause de son péché; en conséquence, ils prennent leur position sous la domination de la puissance gentile que Dieu avait établie sur eux, à cause de leurs péchés. Ils acceptent la faveur de Darius, de Cyrus et d'Artaxerxès, selon l'esprit de cette injonction: «l'honneur à qui l'honneur et la crainte à qui la crainte». Ils disent, en parlant d'une puissance gentile: «le grand et glorieux Osnapar», et se montrent reconnaissants pour la bonté dont ces puissances, l'une après l'autre, usent envers eux; ils bénissent Dieu à cause d'elles; leur coeur est tout disposé, j'en suis convaincu, à prier pour la vie du roi et de ses fils. Tout cela ne les empêchait cependant pas d'être un peuple séparé. Leur refus de toute relation avec les Samaritains était aussi sincère, et aussi bien selon Dieu, que leur acceptation de la faveur des Gentils. Le zèle qu'ils apportèrent à se purifier de principes mélangés et de l'abomination d'introduire des Gentils dans le temple pour souiller ce lieu sacré, ce zèle simple et ferme rappelait les jours de Josué et de David. Ils refusèrent les vêtements tissés de diverses matières; s'ils avaient voulu porter cette livrée, que de fatigues elle leur eût évité dans la poursuite de l'oeuvre de leurs mains qui était aussi l'oeuvre du Seigneur! Or, ils ne le pouvaient ni ne le voulaient; une telle livrée était contraire à l'ordonnance et ils n'en voulaient pas.

Paul se fût épargné la prison en acceptant le témoignage d'une servante, à Philippes; mais c'était encore un secours samaritain ou quelque chose de pire. Paul ne pouvait l'accepter; et, à cause de sa fidélité en refusant le vêtement *de laine et de lin*, il eut ses pieds attachés au poteau et subit les liens de la prison. Mais qu'importe? A la fin tout finit bien pour lui, comme pour les captifs de retour de Babylone. Dieu, lui-même, prit leur cause en main.

D'autres considérations sérieuses et particulièrement instructives, sur la même matière se présentent ici; j'éprouve, en les abordant, le sentiment profond du besoin de m'en faire l'application à moi-même. La suite de l'histoire des captifs venus de Babylone nous présente à la fois un *avertissement* et un *enseignement*. Ils repoussèrent toute alliance étrangère, et se refusèrent à porter le vêtement tissu de matières diverses. Mais, hélas! ils portent le leur *sans ceinture*, — voilà la moralité de leur histoire. Ils se mettent à bâtir leurs propres maisons, dès que les Samaritains ont arrêté la construction de celle du Seigneur. Quel avertissement solennel pour nous, quelle confusion pour eux, lorsque l'Esprit du Seigneur se voit comme

obligé de les réveiller de leur assoupissement et de leur sommeil. Ils sont occupés à se servir eux-mêmes, lorsque le service du Seigneur est interrompu. Les aises, le repos et la recherche de soi-même viennent occuper la place vacante. Aggée et Zacharie ont pour mission de les engager à ceindre leurs reins et à préparer leurs lampes. Remarquez-le, leurs conducteurs ne songent pas un instant à les renvoyer prendre des arrangements avec les Samaritains; ils ne leur disent point qu'ils ont erré en refusant le vêtement de matières mélangées; ils ne font que les inviter à ceindre les vêtements purs dont ils étaient revêtus — à faire l'oeuvre du Seigneur, selon la pensée du Seigneur, et en dépit de toute nouvelle opposition des Samaritains.

Tout ceci a une haute signification pour nous. Quelle que soit l'exigence du moment, le Saint Esprit ne peut tolérer pour un saint, le vêtement de «laine et de lin»; mais il exige la ceinture pour affermir le saint vêtement. Un vêtement lâche n'est pas selon sa pensée bien qu'il soit pur, et combien souvent, hélas! ne lui arrive-t-il pas de trouver que cela fait défaut comme aux jours d'Aggée et de Zacharie? Oui, voici pour nous un sujet de profonde humiliation: une *position élevée et pure, maintenue avec si peu de grâce spirituelle*.

Les captifs de retour à Jérusalem, étaient dans la vraie position. Leur place était bien meilleure que celle de leurs frères qui demeuraient dans les cités lointaines des incirconcis; ils avaient eu raison, comme je l'ai dit, de refuser toute alliance avec les Samaritains. L'accepter n'eût été autre chose que revêtir le drap tissu de matières diverses. Cela, Dieu en soit béni, ils ne le firent point; mais ceux qui soutinrent une telle épreuve allaient faillir, hélas! sous une autre. Ils refusèrent le tissu mélangé, cela est vrai; mais ils ne ceignirent point leur vêtement; et, ce qui est plus triste encore, ils le souillèrent et le tachèrent, tombant ainsi plus bas que leurs frères qui étaient restés dans les contrées des païens. Quel reproche pour les Juifs de la Terre Sainte, que la conduite de leurs frères restés parmi les Gentils. Les Juifs dispersés avaient racheté leurs frères des mains des païens auxquels ils avaient été vendus; et voilà que les captifs de retour à Jérusalem se vendaient entre eux pour cause de dettes (Néhémie 5). Quel spectacle humiliant! Et n'y a-t-il pas parmi nous bien de tristes analogies avec tout cela? C'est quelque chose comme «la forme de la piété mais en ayant renié la puissance». «Le royaume de Dieu n'est pas en paroles mais en puissance». Il se peut que la position que nous occupons soit selon Dieu, mais que notre mesure de grâce et de piété pratiques y soit bien minime. Si nous nous confions uniquement en la valeur d'une position pure et séparée, ou si nous en maintenons simplement la profession, sans veiller sur nos coeurs et sans les juger, il arrivera que les incirconcis eux-mêmes pourront nous reprendre. J'ai souvent remarqué beaucoup d'amour et de dévouement pratique chez ceux qui restent en deçà de la vraie position de l'Eglise, tandis que ceux qui vont au delà possèdent, trop souvent, peu de sainteté réelle et de vie céleste. En d'autres termes: il y a souvent moins de grâce et de puissance morale chez ceux qui occupent une position vraie et pure que chez d'autres qui restent dans une position douteuse. C'était le cas de Jonathan. David l'aimait tendrement; cependant il ne fut pas le compagnon de David, tandis que ceux qui suivirent ce dernier dans ses difficultés, furent souvent, pour lui, des occasions d'épreuves et de chagrins. N'est-ce pas parmi eux que se

forma le projet de lapider David? tandis que Jonathan lui demeura toujours personnellement attaché. Quel contraste ici entre *le dedans* et *le dehors*! Et cependant, la place de réjection qu'occupait David était alors le lieu de la gloire, et la seule vraie position. Quels tableaux toutes ces choses déroulent devant nous; et des tableaux, hélas! constamment reproduits jusqu'à maintenant. Il n'est pas de leçon à laquelle je désire moi-même être rendu plus attentif; et je crois pouvoir dire que je l'apprécie sérieusement: *Une position de séparation sans puissance; une vie pratiquement inférieure aux principes divins; une sainte jalousie pour l'orthodoxie, la vérité et les choses profondes de Dieu; tout cela, sans une communion personnelle et intime avec le Seigneur; voilà autant de choses dont Dieu veuille nous garder, en nous donnant de les juger dans nos coeurs et de les éviter.*

L'énergie que possédait Ephèse pour une foule de bonnes choses; l'activité et le mouvement même d'une nature religieuse à Sardes, aussi bien que l'orthodoxie de Laodicée sont repris et désapprouvés par le Seigneur. Combien ne mériterions-nous pas une telle censure (Apocalypse 2, 3). Payer la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin; puis, laisser de côté le jugement et la miséricorde, ce sont là des choses que le Seigneur discerne et manifeste avec blâme. Par l'Esprit, le croyant est capable de juger de la même manière et de coopérer avec le Seigneur au même témoignage. «Ou faites l'arbre bon et son fruit bon, ou faites l'arbre mauvais et son fruit mauvais».

Si nous ne voulons pas d'une position sans puissance, nous blâmerions également des principes sans la pratique, ou la possession de la vérité, des mystères et de la connaissance, sans Christ Lui-même et sans communion personnelle avec Lui. La parole pure et parfaite de Dieu reconnaît et honore *toutes* ces choses, mais elle garde à chacune sa place et sa mesure; sans lesquelles rien n'est exactement d'accord avec la pensée de Dieu. Comme Il l'a dit Lui-même: «Il fallait faire ces choses-ci et ne pas laisser celles-là». Ici je sens le besoin de faire une courte digression afin de m'arrêter sur un sujet qui est un vrai soulagement pour les âmes: Connaître Dieu en *grâce* est, à la fois, sa gloire et notre joie. Instinctivement nous le considérons comme quelqu'un qui *exige de nous l'obéissance* et *attend que nous le servions*. Or, la foi discerne, en Lui, celui qui *communique* et qui *donne*; et cela nous parle de *privilèges* plutôt que de *devoirs*; d'amour, de liberté, et des bénédictions de notre relation avec Lui, plutôt que de ce que nous devons Lui apporter en retour. C'est là, bien-aimés, une vérité dont nous avons aussi besoin de nos jours, bien qu'elle paraisse en dehors du sujet qui m'occupe en ce moment.

L'appel de Dieu fait, de nous, des Nazaréens; mais nous avons besoin de son Esprit, pour nous maintenir dans cette position, selon Dieu et dans un esprit d'entière consécration. «Le sel est bon»; un principe divin est une bonne chose; mais le sel peut perdre sa saveur. *Une position vraie, ou un principe divin peuvent être compris et proclamés, mais qu'est-ce que cela sans une puissance de vie?*

Quelle variété infinie d'instruction morale les paroles du Seigneur fournissent ainsi à l'âme! Prêtons encore l'oreille pour apprendre autre chose; car la mine est inépuisable.

L'histoire des deux tribus et demie a pour nous un enseignement tout particulier (Nombres 32). Elles ne sont pas placées au même rang que le Lot des jours d'Abraham, bien que, sous certains rapports, elles nous le rappellent. Mais, comme nous avons eu occasion de le remarquer, une variété étonnante d'expériences chrétiennes et de dispositions morales s'offre à nous dans les différents récits que nous présentent les Ecritures; elles ne nous tracent pas seulement les traits principaux; elles peignent aussi les lumières, les ombres, et les plus légères nuances. Cela nous frappe dans l'histoire de cette partie du peuple. L'histoire des deux tribus et demie commence, ainsi que celle de Lot, par la convoitise des yeux. Ces Israélites promènent leurs regards sur les plaines bien arrosées propres à élever du bétail; ils n'ont pas encore traversé le Jourdain, que leurs pensées sont occupées de ce qui peut convenir à leurs troupeaux: Abraham, leur père, n'avait jamais habité ce côté-là du fleuve; Moïse ne leur avait pas parlé des plaines de Galaad, et sûrement en quittant l'Egypte, leur foi et leur espérance n'avaient pas embrassé moins que Canaan. Mais Ruben, Gad et Manassé *avaient du bétail*; ils désirèrent donc un héritage sur la rive orientale, préférant rester du côté du désert, parce que les pâturages y sont gras et abondants.

Ils n'avaient pas la moindre idée de révolte ou d'abandonner la portion d'Israël; ni de se séparer, eux et leurs intérêts, de la vocation de Dieu. Seulement, leur bétail pourrait prospérer en Galaad; c'est donc là qu'ils ont le désir de s'arrêter quoique, cela va sans dire, uniquement comme des Israélites fidèles à l'appel de Dieu. Comme c'est naturel et fréquent! Ils tiennent à l'espérance du peuple de Dieu, quoique ne marchant pas à la place qui convient à cette espérance. Quant à la puissance du caractère et de la conduite, ils ne sont pas des gens morts et ressuscités, mais ils sont unis par la foi à ceux qui sont tels. Ils tiennent à manifester leur parenté avec les tribus qui vont passer le Jourdain, bien que, pour leur propre compte, ils préfèrent rester du côté du désert. Ils n'étaient pas, comme Lot, des gens à principes mélangés qui, de propos délibéré, règlent leur vie sur quelque chose en opposition avec l'appel de Dieu. Mais, quoique reconnaissant cet appel, l'appréciant et en repoussant toute espérance qui ne s'y rattacherait pas, ils ne possèdent pas la puissance qui s'y maintient. Je le répète: ce cas est fréquent, c'est une génération bien nombreuse. Nous devrions nous connaître assez pour n'en pas être étonnés.

Moïse s'inquiète de ces dispositions; il exprime ses craintes avec décision et fermeté. Il dit à ce peuple que cette manière de faire rappelle à son souvenir la conduite des espions qu'il avait envoyés de Kadès-Barnéa pour reconnaître le pays, et qui avaient découragé leurs frères et occasionné quarante années de pèlerinage dans le désert. Moïse sent que s'arrêter en chemin, était entièrement contraire à l'appel que Dieu avait adressé au peuple pour le faire sortir d'Egypte et l'amener en Canaan. Il est toujours fâcheux qu'un saint, vivant dans la puissance de la résurrection de Christ, s'alarme comme Moïse, à la première nouvelle fâcheuse, relative à un de ses frères; et cependant, combien cela aussi est une chose commune. Ruben, Gad et la demi-tribu de Manassé doivent fournir leurs raisons et donner de nouvelles preuves qu'ils ne se séparent pas de la communion et des intérêts de leurs frères; ils se prêtent à cela avec autant de zèle que d'intégrité. En ceci, ils n'ont aucune ressemblance

avec Lot. Ils auraient renoncé à Galaad plutôt que de compromettre leur identité avec ceux qui allaient s'établir dans la partie occidentale de Canaan.

Moïse, cependant, ne peut consentir à se séparer d'eux, comme Abraham s'était séparé de Lot. Ils ne doivent pas être traités de la même manière. Ils ne doivent pas, non plus, être visités par le jugement de Dieu, comme ce fut le cas pour les espions incrédules qui avaient fait un mauvais rapport concernant le pays. Cependant Moïse ne les perd pas de vue; son oeil les suit avec anxiété. Quelles nuances variées nous trouvons dans ces illustrations de caractères divers. Quels tissus différents nous offrent cette laine et ce lin. Que de classes nombreuses parmi les enfants de Dieu, et que de nuances dans ces classes elles-mêmes. Nous avons Abraham, Moïse et David; nous avons Lot, Jonathan et les tribus de Galaad; nous avons Josaphat et Abdias — et, cependant, tous font partie du peuple de Dieu. Sodome était la place de Lot; la cour de Saül, la place de Jonathan; le palais d'Achab celle d'Abdias; tandis qu'Abraham habitait sous une tente; David dans une caverne; Elie aux bords du torrent de Kérith où Dieu le nourrissait, ou bien dans la demeure de la veuve de Sarepta; tout autant de degrés variés de foi, de fidélité et de puissance, de vie et de communion. Nous pouvons en dire autant de Jonathan et des autres; car, à proprement parler, Jonathan n'était ni un Lot, ni un Abdias, bien que nous les classions généralement dans la même catégorie. Abdias aussi différait de Lot dans une certaine mesure. Les Rubénites, les Gadites et la demi-tribu de Manassé semblent trouver place entre Lot, Jonathan et Abdias d'un côté, et Moïse, Abraham et Elie de l'autre. Ils représentent une génération qui ne veut, en aucune manière, être séparée de l'appel de Dieu et de son peuple, mais qui, cependant, trahit dans son caractère moral, une étrange inconséquence par rapport à cet appel. Cette classe est, en vérité, bien commune — elle est même *la plus nombreuse* (voyez Nombres 32). Chacun de nous le sent très bien dans son coeur. Josué éprouvait, à l'égard de ce peuple, une anxiété craintive; précisément comme Moïse l'avait fait précédemment. Il les appelle et les fait venir auprès de lui, pour leur adresser en particulier un mot d'exhortation et d'avertissement au moment où va commencer l'action dans le camp de Dieu (Josué 1). Les moindres choses dans les Ecritures, sont souvent des plus significatives, comme c'est, je crois, le cas dans le premier chapitre de Josué. Quant aux tribus, en général, il suffit à Josué de leur dire: «Apprêtez-vous de la provision, car dans trois jours vous passerez ce Jourdain, pour aller posséder le pays que l'Eternel, votre Dieu, vous donne afin que vous le possédiez». Les tribus étaient libres de toute préoccupation et en bon ordre pour le voyage; elles n'avaient qu'à attendre le signal du départ. Noé aussi, était tout prêt pour le voyage vers un autre monde; il ne lui fallait que le temps d'entrer, lui et sa famille, dans le vaisseau. Les deux tribus et demie n'étaient pas aussi bien équipées; plusieurs choses les encombraient; aussi Josué, instinctivement pour ainsi dire, agit envers eux comme envers des gens embarrassés d'un nombreux et lourd bagage, au moment de décamper. Il eut à les sommer — il *sentit* du moins qu'il devait le faire — de se souvenir de leurs engagements vis-à-vis d'Israël, car, à ses yeux, ils n'étaient pas eux-mêmes comme liés et unis complètement avec Israël. Dans une certaine mesure, il est pour ces tribus ce que l'ange qui vint à Sodome fut pour Lot.

Considérez encore ce même peuple, en Josué 22.

L'arche était passée de l'autre côté du Jourdain, dont les eaux s'étaient séparées devant les pieds des sacrificateurs qui la portaient; l'arche avait donc traversé le fleuve dirigeant et garantissant l'Israël de Dieu. A la vérité, Ruben, Gad et Manassé étaient passés aussi. Néanmoins Israël et l'arche demeurent en Canaan, tandis que les deux tribus et demie s'en retournèrent *s'établir*, là où leurs frères avaient été *errants* et *voyageurs*; — présentant ainsi aux yeux de tous, le spectacle étrange d'Israélites trouvant leur place et leurs intérêts en dehors des limites naturelles de l'héritage promis et cherchant un chez-soi, là où l'arche n'avait ni pu, ni dû séjourner.

Josué sent la chose, car avant leur retour, il leur adresse un avertissement spécial. Elles-mêmes paraissent avoir éprouvé quelque chose d'analogue, aussitôt qu'elles eurent mis le pied sur la terre de leur choix. Un certain malaise s'étant emparé de leurs âmes, elles élèvent un autel. Tout ceci a, pour nos coeurs, un langage qui devrait être compris *des Israélites de nos jours* qui habitent le pays de Galaad,

Josaphat avait été, de la même manière, gêné en se trouvant sur le trône avec Achab; sous le poids de ce malaise, qui toujours oppresse un véritable Israélite au milieu des incirconcis, Josaphat fit appeler un prophète de l'Eternel. C'est bien là le langage de l'esprit renouvelé qui se trouve sur une terre étrangère. Les deux tribus et demie élèvent un autel et lui donnent le nom de «Hed» Témoin (Josué 22: 34). C'était, un témoignage, que le Dieu d'Israël était leur Dieu et qu'elles avaient part aux espérances et à l'appel de l'Israël de Dieu. Mais pourquoi tout cela? Si elles eussent pris leur portion en Canaan rien de pareil n'eût été nécessaire; elles eussent eu l'*original* et non pas une *ombre*. Leurs âmes auraient possédé le véritable témoignage *intérieur* et n'auraient eu aucun besoin d'un «Hed» *extérieur*. Or ces tribus n'étaient pas en Canaan, mais en Galaad. Silo n'étant plus à leur portée, il leur fallait un mémorial pour soutenir et aider leur confiance, et pour témoigner, par un moyen de leur propre invention, qu'elles ne faisaient qu'un avec l'Israël de Dieu. *Tout ceci* est plein de signification, et se voit de tous côtés aujourd'hui. Notre âme, aussi bien que l'âme de ceux qui nous entourent, requiert un témoignage de *ce que* nous sommes, dès que nous nous trouvons ici-bas dans une position qui n'est pas en pleine harmonie avec l'appel de Dieu. On éprouve le besoin de quelque témoignage artificiel ou secondaire; l'approbation d'autrui; le fait qu'on nous reconnaît; l'examen de notre propre condition personnelle, joints à une incertitude d'esprit incessante; puis beaucoup de raisonnements avec nous-même sur tout cela, ou encore le souvenir de jours meilleurs rendent nécessaire quelque chose de secondaire, dans le genre de l'autel à «Hed». Tel est le cas, dès que l'âme n'est pas en tout, simple et fidèle. Nous connaissons tout cela, qui est représenté, me semble-t-il, par l'inscription tracée sur la colonne du pays de Galaad. La femme de Lot, ou la statue de sel, porte une sentence que notre divin maître lui-même a déchiffrée pour nous. Oh! puisse le monument érigé par les Israélites en dehors des limites du pays de la promesse, avertir nos âmes si elles recherchent la tranquillité, l'assurance du coeur et la paix profonde de la conscience, afin que nous n'allions pas nous établir là où l'Eglise de Dieu ne doit être qu'en pèlerinage. Sais-tu lire cette

inscription, ô mon âme? Chaque coeur connaît ses propres sujets d'humiliation. Tous ces troubles de l'esprit, cette agitation de la pensée, la demande que fait Josaphat de voir un prophète de Jéhovah, l'autel de «Hed», sont autant de témoignages, à la fois pour et contre nous: ils trahissent un esprit renouvelé, mais ils le montrent au milieu de conditions et d'expériences qu'une plus grande simplicité de l'oeil, un coeur plus rempli d'amour pour Christ, lui eût toujours épargné.

Ruben, Gad et Manassé reçoivent un second avertissement. Josué et les tribus qui sont en Canaan leur parlent comme l'avait déjà fait Moïse. Leur autel en Galaad éveille des soupçons comme l'avait aussi fait leur désir de s'établir en Galaad. Tout ceci est fréquent et parfaitement naturel, mais, en même temps, significatif. Les saints de Galaad *n'affermissent pas leur appel et leur élection* dans le coeur de leurs frères, au moins pas sans quelque enquête préalable. Un grand mouvement se produit parmi les tribus qui étaient désormais en Canaan, et dans la possession consciente de Silo et du tabernacle de Dieu. Une ambassade est envoyée du milieu d'elles, pour s'enquérir de cette affaire. Quelque chose dont elles ne peuvent se rendre compte frappe leurs regards, comme étant en désaccord avec l'appel d'Israël; il faut donc que tout cela s'explique. Quel tableau vivant pour nous! Oh! sûrement nous sommes dans la chrétienté, sur une scène semblable; de pareilles circonstances nous sont familières. Je ne doute pas que l'apôtre, dans les épîtres aux Corinthiens, ne soit dans le Nouveau Testament ce qu'était dans l'Ancien Phinéas, fils d'Eléazar le sacrificateur, lorsqu'il traversa le fleuve pour prendre des informations au sujet de l'autel dressé en Galaad. Il y avait à Corinthe des choses qui alarmaient Paul; qui, pour lui, étaient de pénibles symptômes de l'abandon de la position de saints célestes. Les Corinthiens paraissaient être parmi les princes de ce siècle, régissant comme des rois sur la terre. Le ministère de Paul, exerce dans la douceur et la débonnairerie de Christ, commençait à être méprisé, tandis que d'autres obtenaient l'estime et la confiance, à cause du rang et des avantages qu'ils possédaient dans le monde. Les écoles de l'homme et sa sagesse reprenaient leur autorité et les saints semblaient revenir *se fixer* là où l'Eglise ne devait être qu'une étrangère inconnue. Avec le zèle de Phinéas, Paul traverse pour ainsi dire le Jourdain, et quelle que rassurante (2 Corinthiens 7: 11-13) qu'ait été sa découverte, ce ministère était pénible et sa nécessité un scandale dans l'histoire de l'Eglise. Les tribus de Galaad peuvent satisfaire Phinéas et ses frères, mieux que les saints de Corinthe n'avaient satisfait l'apôtre; ce sont là tout autant de différences et de variétés, qui se reproduisent de nos jours, dans l'état moral du peuple de Dieu; voici hélas! notre sujet commun de tristesse et d'humiliation, c'est que l'appel et l'élection ne sont pas retenus fermement par nos coeurs, et que nous avons souvent à faire du chemin ou à en faire faire aux autres pour l'examen et l'inspection de nos voies, de notre Hed, de nos autels, de nos colonnes, et du bêlement de nos troupeaux dans les plaines de Galaad, au lieu de nous reposer et de nous nourrir ensemble en apprenant les secrets du tabernacle et de l'autel de Silo. Dans le Nouveau Testament, l'église de Corinthe rappelle l'Israélite en deçà du Jourdain du côté du désert. Les craintes de l'apôtre à leur sujet n'avaient pas trait aux influences du judaïsme; elles ne se rapportaient pas non plus aux spéculations incrédules de la pensée; tout au moins n'est-ce pas le cas dans la seconde épître; il ne s'agissait pas de la grâce tournée en dissolution.

Ces craintes-là occupent, il est vrai, la pensée de l'Esprit, lorsqu'il s'adresse à d'autres saints ou à d'autres églises mais, à Corinthe, c'est de *la mondanité* que l'Eglise était menacée. Un individu y avait, semble-t-il, captivé les saints; la nature et les circonstances l'avaient doué de tout ce qui est susceptible de gagner le coeur de l'homme du monde. Il était, je présume, ce que nous appellerions aujourd'hui un *homme comme il faut*; ses manières étaient élégantes, sa position aisée, et les Corinthiens avaient volontiers cédé à son influence; ils s'étaient, en quelque mesure, laissé ensorceler, tournant leurs regards vers les apparences, souffrant qu'un homme se vantât et qu'il prit occasion de ce qu'il tenait de la nature et des circonstances, pour se recommander à eux.

C'était à un aussi misérable état de choses que l'apôtre avait à s'opposer. Il s'était vu enlever une partie de l'affection et de la confiance de ses chers Corinthiens, parce qu'il ne pouvait pas se glorifier dans des avantages charnels qui commençaient à avoir du prix pour eux. Il n'avait sûrement jamais eu la pensée de se prévaloir en aucune manière de choses pareilles. Bien qu'il eût de nombreux sujets de se glorifier «dans la chair», Paul préférait néanmoins se glorifier dans *ses infirmités*. Il voulait être faible quant à lui-même. Il parle des avantages charnels que cet homme possédait et avait fait valoir au milieu des saints, dans un langage analogue à celui que Moïse aurait pu employer pour parler du «vêtement tissu de laine et de lin». «Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les infidèles», dit-il maintenant aux saints, de même que Moïse avait dit à Israël: «Tu ne laboureras point avec un âne et un boeuf accouplés ensemble; tu ne te vêtiras point d'un drap tissu de diverses matières, c'est-à-dire de laine et de lin ensemble». Mais Paul n'était pas lui-même ainsi associé ni ainsi vêtu. Il avait été un des premiers de l'avant-garde ou de la tribu de Juda, pour traverser le fleuve.

Toutes ces choses sont sûrement pour nous l'illustration de leçons importantes. Nous ne devons pas nous mêler avec ce dont l'appel de Dieu nous sépare; nous ne devons pas porter le vêtement de diverses matières. Mais si nous le repoussons, si nous revêtons uniquement le vêtement pur, si nous prenons la position et entrons dans les relations auxquelles conduit l'appel de Dieu, il faut que nous nous y trouvions avec un vêtement *ceint* aussi bien qu'avec un vêtement *non mélangé*; et aussi, que nous veillions à persister en ces choses. Christ ne nous appelle point à travailler à l'amélioration du monde, mais à prendre et à garder une position séparée du monde. Or, bien-aimés, si nous prenons en principe cette position de séparation, recherchons la grâce et la puissance qui, seules, peuvent orner et embellir ce témoignage selon le Seigneur.

Tel est le caractère de l'heure que nous traversons maintenant. Le dieu et prince de ce monde en laisse les citoyens balayer et orner sa maison; et cela les porte à l'admirer dans son nouvel état, et à se féliciter de l'avoir tellement transformée que ce n'est plus, pensent-ils, la même maison qu'autrefois. Leur erreur est grande et dangereuse; la maison de l'ennemi est plus que jamais, la demeure de l'esprit impur; et même elle est d'autant plus propre à ses desseins, qu'elle est mieux balayée et ornée. Bientôt il fera usage de tout ce travail de ses citoyens pour l'accomplissement de ses impies desseins. «Celui qui n'assemble pas *avec moi*

disperse». Notre travail est-il conforme *au dessein* de Christ? Est-il accompli selon la règle de ses poids et de ses mesures? S'il n'en est pas ainsi, bien que nous travaillions peut-être en *son nom*, notre oeuvre ne fera que tourner bientôt à l'avantage de l'ennemi. Dans la parabole, le soin qu'on a pris de balayer et d'orner la maison se trouve, à la fin, avoir été complètement pour le profit de l'esprit immonde qui n'avait pas cessé d'en être le maître bien qu'il l'eût quittée pour un temps. Tout ce qui est fait en vue de l'embellissement de la maison est pour son maître. Or, Satan est le dieu de ce monde autant qu'il l'a jamais été; il continuera de l'être jusqu'à ce que le jugement tombe sur lui de la part de Celui qui est assis sur le cheval blanc. La paix dont les nations de l'Europe ont longtemps joui jusqu'à ces dernières années, a fourni des occasions nombreuses de balayer et d'orner la maison. A la façon de l'homme, l'épée était changée en charrue; la terre et ses ressources, l'homme et ses facultés, ont été cultivés au-delà de tout ce qui avait été fait jusqu'ici; la maison paraît donc toute différente de ce qu'elle a été, depuis que les serviteurs sont parvenus, par leurs efforts, à la nettoyer et à l'orner. Les progrès littéraires, moraux, artistiques et religieux, sont immenses. Les sociétés de la paix, celles de tempérance, le goût pour la littérature et la musique, les congrès de différentes nations, proclament la chose aussi haut que les orgueilleuses prétentions qui se font jouir de toutes parts. Toute cette diligence est selon la pensée du maître de la maison ou du dieu de ce monde. C'est là une vérité bien sérieuse! «Celui qui n'assemble pas avec *moi* disperse». Quelle parole solennelle! «Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les infidèles». C'est là de la confusion. C'est le tissu défendu de laine et de lin ensemble. Tandis que nos lèvres prononcent ces paroles, nos coeurs confessent humblement, que plus d'un cher serviteur de Christ plein de droiture et de sincérité, travaillant avec affection, zèle et simplicité, mais se trompant quant à l'objet qu'il poursuit, c'est-à-dire ne travaillant pas selon les poids et les mesures du sanctuaire, se trouve, quant à la pratique, de beaucoup en avant de plusieurs d'entre nous, qui ont nettement discerné son erreur.

Je redoute *l'indifférence*, plus encore que le mélange. Je crains Laodicée bien davantage que Sardes. Pussions-nous recevoir une leçon de l'une et de l'autre; apprendre à éviter l'activité religieuse de Sardes, qui a le nom de vivre, aussi bien que le formalisme froid et égoïste de Laodicée. Soyons *diligents*; mais dans un service *vrai*; utilisons nos talents; mais utilisons-les pour servir *un Maître rejeté*, n'attendant rien du monde qui l'a repoussé, mais comptant, en toutes choses, sur sa présence dont nous allons jouir bientôt.

Les deux petites cornes des chapitres 7 et 8 de Daniel

ME 1874 page 199

Dans les anciens temps aussi bien que dans les nouveaux la tendance a toujours été, en fait de prophétie, comme en toute autre matière dans l'écriture, de confondre entr'elles des choses qui diffèrent. Ainsi, sur une grande échelle, on a confondu les tribulations et les espérances d'Israël et celles de l'Eglise, au grand détriment de l'intelligence de la pensée de Dieu telle qu'il nous l'a révélée dans sa Parole; sur un champ moins vaste, on a fait une confusion analogue relativement aux grands personnages des derniers jours, rétrécissant ainsi inévitablement la portée de la prophétie et jetant de l'obscurité sur les issues solennelles des luttes finales du bien et du mal. Beaucoup de chrétiens font de l'Antichrist de la fin, le dernier ennemi de l'Eglise, au lieu de voir en lui le chef des Juifs et de la chrétienté apostate, et ils ne laissent aucune place pour les autres ennemis du Seigneur, faisant concentrer toutes les prophéties relatives aux puissances mauvaises à la fin, sur ce grand adversaire. Or, quoiqu'il soit naturel pour nous d'éprouver un intérêt spécial pour ce qui concerne l'Occident, nous ne devrions pas perdre de vue l'Orient, si nous voulons avoir un juste aperçu de la scène dont il s'agit.

Une incertitude évidente caractérise toutes les interprétations qui ont été données quant à la petite corne du chapitre 8 de Daniel. Tandis que tous les anciens sont presque unanimes, pour avancer que cette corne nous présente le caractère, les persécutions, et la fin d'Antiochus Ephiphane, quelques-uns aussi y voient une allusion à venir au méchant ou à l'inique, l'Antichrist de Jean; d'autres, en assez grand nombre, y ont vu plus tard l'empire gréco-romain, et un plus grand nombre encore la puissance mahométane ou les Turcs; d'autres l'appliquent, comme le chapitre 7 du même prophète, à la papauté...

Quoiqu'il en soit, tout ce qu'on peut accorder c'est que la prophétie de Daniel 8, n'a eu en Antiochus qu'un accomplissement précurseur et partiel; mais son vrai accomplissement est encore à venir. D'un autre côté, il faut bien se garder d'identifier les petites cornes des deux prophéties. Sans doute il y a entr'elles des points de ressemblance, comme il y en a entre tous les hommes; mais quelle folie de nier qu'elles soient distinctes!

Il y a au moins dix traits particuliers qui, selon le prophète, doivent caractériser la première petite corne:

- elle s'élève de la quatrième bête;
- elle coexiste avec les dix rois, et elle subjugué trois de ces rois;
- elle a des yeux comme d'un homme, et une bouche qui profère de grandes choses;
- elle est jugée par l'Ancien des jours;
- elle diffère des autres rois;

- elle profère des blasphèmes contre Dieu;
- elle persécute les saints;
- elle pense changer les temps et la loi;
- et ils sont livrés en sa main pour un temps, et des temps, et une moitié de temps.

D'un autre côté, nous trouvons au moins autant de points caractéristiques concernant la seconde corne:

- elle s'élève du bouc, ou empire grec, en l'une de ses cinq divisions;
- elle croit beaucoup en grandeur et en puissance, et ses conquêtes s'étendent dans trois directions;
- elle jette par terre une partie de l'armée et des étoiles du ciel;
- elle s'élève contre le prince de l'armée;
- le sacrifice continu est ôté et le domicile du sanctuaire est renversé;
- elle se maintient, elle, ou quelqu'un des événements mentionnés, deux mille trois cents soirs et matins;
- elle est puissante, non par sa propre force;
- son visage sera audacieux;
- elle s'entendra aux sentences obscures;
- elle triomphera par son habileté;
- elle sera détruite sans main.

On le voit, les marques de ressemblance entre ces deux puissances sont du caractère le plus vague; les différences entr'elles, au contraire, sont nombreuses et nettement caractérisées: elles s'accordent dans leur inimitié contre le Seigneur et contre son peuple, aussi bien que dans leur terrible fin sous son jugement quand il apparaît et qu'il règne; mais même ici la forme, les circonstances, et l'époque précise, diffèrent grandement.

Les souffrances de Christ et la colère de Dieu

ME 1874 page 221 - Darby J.N.

Des circonstances dans lesquelles je me suis trouvé, il y a peu de temps, m'ont conduit à considérer de nouveau, dans la bonne Parole de Dieu, le témoignage que celle-ci présente au sujet des souffrances de notre glorieux Sauveur, et en particulier de la coupe de douleurs que lui versa la main du Père.

Béni soit son nom, pour la faveur donnée au croyant de pouvoir, dans le sentiment de sa délivrance et dans la jouissance de la paix de Dieu, reporter ses pensées vers ce passé dans lequel son Sauveur portait le fardeau de souffrances qui nous a délivrés du jugement à venir! Sous le poids de ces souffrances, Jésus rencontra l'horreur que Dieu a pour le péché et Son inflexible sainteté! Jamais nous ne les connaissons, sauf en Celui dont l'amour accepta de les prendre sur lui pour nous les épargner. Il prit la coupe que le Père lui donnait à boire, bien qu'il eût goûté, déjà par anticipation, ce qu'elle contenait de douleurs pour lui! Troublé dans son âme à la pensée de prendre la coupe qui lui voilait la face de Dieu, il demandait que, s'il était possible, elle passât loin de lui. Mais ce ne fût point possible. Et Jésus prend la coupe, acceptant de la recevoir de la main de son Père. Cette coupe est celle de la colère de Dieu. Le moment était venu où le péché serait aboli par la mort du Juste. Dieu détournerait sa face de Lui. Jésus serait abandonné de Dieu, et tout le flot de la juste réprobation de Dieu contre le péché passerait sur son âme sainte durant ces heures d'abandon.

Le salaire du péché, c'est la mort. Après la mort vient le jugement, — un jugement à l'égard duquel il est dit, quant à ses résultats pour les pécheurs, qu'ils seront dans le lieu des tourments éternels, dans le feu inextinguible, dans la fournaise de feu, les ténèbres de dehors, où seront les pleurs et les grincements de dents. Dans ce jugement, la colère de Dieu aura son cours. Nous sommes avertis que «la colère de Dieu est révélée du ciel contre toute impiété, et toute iniquité des hommes...» (Romains 1: 18); et à ceux qui préfèrent demeurer dans leurs péchés, Dieu dit: «Selon ta dureté et selon ton cœur sans repentance, tu amasses pour toi-même la colère dans le jour de la colère et de la révélation du juste jugement de Dieu» (Romains 2: 5); et encore: «Celui qui désobéit au Fils (qui ne se range pas à la soumission de la foi), la colère de Dieu demeure sur lui» (Jean 3: 36). Ainsi, la colère de Dieu, telle qu'elle paraîtra dans son jugement, est l'effrayante portion de l'homme dans ses péchés. Il faut en excepter ceux qui échappent à ce terrible sort. Le jugement avait le même droit sur eux; ils étaient, par nature, eux aussi, des enfants de colère, comme les autres; mais ils ont été délivrés par Celui qui s'est mis à leur place sous la colère.

Lors même qu'on ne trouve pas en ces propres termes, dans le Nouveau Testament, que notre Sauveur ait enduré la colère divine, Dieu cependant ne nous laisse aucune incertitude à cet égard. Oui, Christ a enduré la colère de Dieu. La colère de Dieu, c'est la coupe du jugement mérité par nos péchés. Si Christ n'a pas bu cette coupe, la colère de Dieu reste encore sur

nous; nous sommes perdus. Mais «Il a été navré pour nos forfaits, froissé pour nos iniquités; l'amende qui nous apporte la paix a été sur lui...; l'Eternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous» (Esaïe 53: 5, 6).

Lorsqu'il était parmi les hommes, le Seigneur a souffert de leur part «pour la justice», mais il a aussi, à la fin, souffert une fois «pour les péchés» (1 Pierre 3: 18), et cette souffrance, il l'a éprouvée de la part de Dieu. Il a enduré le jugement de Dieu contre le péché, un jugement qu'il rencontrait inévitablement s'il s'avançait pour nous amener à Dieu, nous qui étions des pécheurs.

Quand nous lisons que Jésus a été fait malédiction pour nous, ayant été pendu au bois (Galates 3), et que nous voyons, Deutéronome 21: 23, qu'il est dit: «Celui qui est pendu est malédiction de Dieu», pouvons-nous éviter de reconnaître à quel degré le châtiment du péché s'est appesanti sur lui? Etre fait malédiction de Dieu, qu'est-ce, si ce n'est pas essayer sa colère? car les maudits s'en iront au feu éternel. — Et encore, ces paroles de Zacharie 13: 7, que Jésus rappelle quand le moment est venu pour lui d'en connaître l'effrayante réalité: «Epée, réveille-toi sur mon pasteur, et sur l'homme qui est mon compagnon, dit l'Eternel des armées; frappe le pasteur, et les brebis seront dispersées», paroles qui témoignent que c'est l'Eternel lui-même qui a dirigé l'épée de son jugement sur la personne de notre Sauveur.

Et ce cri de Jésus, exhalé sur la croix: «Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné?» — que de choses il nous dit de la douleur de son âme subissant l'anathème de la part de Dieu. Le juste était abandonné! C'est un acte inouï dans les voies de Dieu. «Je n'ai jamais vu le juste abandonné», est-il écrit; mais Jésus a été abandonné. Du sein de sa douleur, Jésus montre la perfection de sa foi envers son Dieu: il reconnaît la gloire de Dieu et sa fidélité envers les justes: Dieu est toujours le Saint, habitant au milieu des louanges d'Israël. Les pères se sont confiés en lui, et n'ont pas été confus; et quand ils ont crié vers lui, ils ont été délivrés. Aucune détresse des justes n'a été ignorée de Dieu, et ses fidèles compassions n'en ont laissé aucune sans réponse; mais ce cri de Jésus: «Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» est demeuré sans réponse. Assurément, notre Seigneur n'est pas resté sous l'anathème de Dieu. Le moment est venu auquel, le jugement ayant eu son cours durant ces heures de ténèbres, tout changeait pour lui; il a remis son esprit en paix dans les mains de son Père; il est mort, et il a été enseveli, et puis il est sorti vainqueur du sépulcre, — ressuscité par la gloire du Père. Mais à la croix, durant ces heures où il était fait malédiction, le Juste s'est vu abandonné de Dieu. C'est un acte de Dieu unique, sans précédent, qui jamais ne se renouvellera. Du sein de l'obscurité qui enveloppe la croix, ce cri de Jésus nous apprend quelle horrible chose est le péché et quelle est aussi l'inflexible sainteté de Dieu. Il peut y avoir dans une conscience réveillée des angoisses terribles au sujet du péché, et un sens du jugement à venir qui va jusqu'à l'extrême détresse. Nous, chrétiens, nous pouvons avoir connu cette détresse; mais jamais nous ne connaissons l'abandon de Dieu: le Christ l'a connu pour nous l'épargner.

Je trouve dans un passage de la seconde épître aux Corinthiens (chapitre 5: 21) une déclaration qui donne d'une manière sommaire, mais peut-être dans sa plus solennelle expression, tout ce que Christ a dû éprouver de la part de Dieu, quand il souffrait pour le péché

sur la croix. «Celui qui n'a pas connu le péché», dit l'apôtre, Dieu «l'a fait péché pour nous», non pas: «Il l'a traité comme un pécheur», ainsi qu'on lit dans quelques versions; mais «Il l'a fait péché!» Christ était là à la place du péché! L'amour de Dieu envers les hommes a été manifesté quand le Fils est venu ici-bas: alors, «Dieu était en Christ réconciliant le monde avec Lui-même, ne leur imputant point leurs fautes». Hélas! l'homme n'a rien voulu entendre de ce message d'amour; à part quelques enfants de la sagesse, Jésus n'a trouvé personne pour l'écouter. Il a usé sa force en vain, comme l'exprime Esaïe. Mais l'amour de Dieu avait encore des ressources à découvrir. Il restait le dessein de sa grâce que Dieu a déployé quand tout était perdu, et qu'il ne restait aucun espoir du côté de l'homme. Ce dessein de salut, Dieu seul en a eu la pensée, et sa main seule a pu le mettre à effet. Et dans une même pensée avec le Père, le Fils s'est donné pour l'oeuvre de rédemption sur laquelle devait reposer ce salut. Le Fils s'est donné, et Dieu l'a fait «péché», et l'a frappé des coups que le péché mérite. S'il s'agit du pécheur, Dieu lui montre de la compassion; il use envers lui d'un long support et d'une grande miséricorde; mais de cela il n'est pas question quand il s'agit du péché même. Dieu a les yeux trop purs pour voir le mal. Sa nature abhorre le péché, sa sainteté le repousse, et sa justice le frappe du jugement qu'il mérite: et, c'est devant ce Dieu que notre Sauveur s'est trouvé, étant fait péché. Il s'est vu dans cette extrémité-là. Qui dira la souffrance de son âme? — Aussi, quelle sûreté dans notre délivrance! Le jugement qui devait nous atteindre a épuisé ses droits à la croix; et nous qui sommes en Christ, nous sommes devenus justice de Dieu en lui (2 Corinthiens 5: 21). La mort de Christ nous place dans la paix devant Dieu, sur le pied de la justice. D'autre part, quand on voit ce qu'est le péché devant Dieu, on ne peut éviter de penser à la redoutable condition de ces hommes endurcis à qui Jésus déclarait qu'ils mourraient *dans leurs péchés*. Si l'homme qui se complaît loin de Dieu, et qui s'avance insouciant au devant de l'éternité, pouvait entrevoir ce que le péché lui prépare, à l'égard de Dieu et de son jugement, il reculerait de terreur.

L'épître aux Hébreux fournit aussi son témoignage au sujet des souffrances de Christ dans sa mort. Au chapitre 9: 26-28, nous lisons que, «en la consommation des siècles», c'est-à-dire au moment auquel l'épreuve de l'homme était faite, et où par sa conduite durant les siècles de la patience de Dieu, l'homme avait montré qu'il restait méchant et sous l'empire du mal, — à ce moment auquel la question du péché mûri dans la conduite de l'homme devait recevoir une solution devant Dieu pour fonder l'oeuvre du salut, le Christ «a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même». Et remarquons que le péché a placé l'homme dans ce double malheur, qu'il a attiré sur lui la mort et le jugement, — et que le Christ a dû non seulement passer par la mort pour sauver le pécheur, mais qu'il a dû pareillement subir le jugement à sa place. «Il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela le jugement» (verset 27): et c'est là ce que Christ a dû rencontrer, quand, pour abolir le péché, il s'est offert lui-même. Ce passage mérite toute notre attention. On voit d'après la teneur du chapitre, que le sacrifice de Christ est le vrai sacrifice qui a remplacé ceux qu'on offrait en attendant des jours de redressement. Le souverain sacrificateur entrait dans les lieux saints, chaque année, avec le sang de taureaux et de boucs; mais le Christ, souverain sacrificateur des biens à venir, est entré dans les cieux avec son propre sang, ayant obtenu

une rédemption éternelle. Si le sang de taureaux et de boucs, et la cendre d'une génisse, purifiaient pour la pureté de la chair, combien plus le sang du Christ purifiera-t-il la conscience des oeuvres mortes! Or, qu'apprenons-nous des sacrifices pour le péché? D'une part, le sang des taureaux et des boucs, au grand jour des expiations, était bien porté dans le sanctuaire, et le sang de la génisse était, chaque fois, répandu par aspersion au-devant du tabernacle, mais les corps de ces victimes étaient brûlés hors du camp, loin de la présence de l'Eternel; et, dans le cas du bouc Hazazel, ce bouc, chargé des péchés du peuple, était conduit au désert et abandonné dans une terre inhabitable. Ainsi, ce que nous savons, par des déclarations formelles, de la réprobation de Dieu à l'égard du péché, nous l'apprenons aussi de ces types dont nous venons de parler. Quand le Christ a été manifesté pour l'abolition du péché par son sacrifice, le châtement du péché est tombé sur lui; et sous le jugement qui a meurtri sa sainte personne, il a connu l'abîme qui sépare le Dieu saint des méchants. Oui, ce que les types nous disent dans leur langage figuré, le prophète nous le confirme: «Il était navré pour nos forfaits, froissé pour nos iniquités; l'amende qui nous apporte la paix a été sur lui... L'Eternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous» (Esaïe 53: 5, 6).

Après avoir considéré ces divers témoignages touchant les souffrances de notre Sauveur sous le poids de nos péchés, il ne peut y avoir aucune incertitude sur le caractère de ces souffrances: Christ a porté la colère de Dieu, sa juste indignation contre le péché. Le Seigneur aurait-il enduré un jugement moindre que la peine du péché? Alors, il n'y aurait pas de réalité dans l'expiation, car il y a un jugement contre le péché, et ce jugement, c'est la colère de Dieu. Et encore, si Christ n'a pas enduré la colère de Dieu, qu'on veuille nous dire à quel prix il a aboli notre condamnation, dépouillé Satan, et annulé la mort.

Il est des Psaumes qui ont une application évidente au Seigneur Jésus Christ, et plusieurs nous le présentent comme le Messie qui s'est associé à son peuple sur la terre, en prenant place au milieu du résidu fidèle, l'essence de la nation. Evidemment, s'il est entré dans ce résidu pour être compté comme l'un d'eux, il en est cependant le Chef. C'est pourquoi il dit (Esaïe 8: 18): «Me voici, moi et les enfants que l'Eternel m'a donnés». Comme l'un d'eux, il a marché par la foi ici-bas. Il est aussi entré dans toutes leurs circonstances et leurs douleurs. Et quand son jour est venu, il a offert, avec de grands cris et des larmes, des prières et des supplications à Celui qui pouvait le sauver de la mort. Il a été exaucé à cause de sa piété, et après, consommé par sa résurrection, il a été institué de Dieu souverain Sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec. Associé à son peuple, et entrant dans la réalité de ses espérances et de ses peines, le Seigneur Jésus a traversé toutes les douleurs que, par suite de ses infidélités, le peuple devra connaître sous le gouvernement de Dieu: et ce jugement, c'est la colère de l'Eternel. Comme le peuple s'y trouvera aux derniers jours, l'Auteur du salut éternel, qui les soutiendra de sa sympathie et de son intercession efficace, y a passé le premier. C'est ainsi que nous lisons: «Ta fureur s'est jetée sur moi, et tu m'as accablé de tous tes flots». «Les ardeurs de ta colère sont passées sur moi» (Psaumes 88: 7, 11). Le résidu connaîtra cette douleur, et sera délivré; mais le moyen et le fondement de sa délivrance, c'est précisément

que Christ le premier, par suite de son identification avec les débonnaires de la terre, y a passé pour eux, devant eux, et comme l'un d'eux; et que Lui le Juste, il a connu la colère de l'Eternel.

Remarquons de plus que Jésus sur la terre, avant l'heure de ses souffrances pour le péché, mais rencontrant la contradiction et la méchanceté des hommes et bien d'autres souffrances, n'était point dans ce chemin sans éprouver la protection et les consolations de son Dieu. Une table était servie devant lui, à la vue de ses adversaires; et il pouvait dire à l'Eternel: «Tu as oint ma tête d'huile, et ma coupe est comble» (Psaumes 23: 5). Mais si nous nous transportons à Gethsémané, là où Jésus demandait que, s'il était possible, la coupe passât loin de lui, s'agit-il de cette même coupe comble des consolations divines? Etait-ce cette coupe que Jésus redoutait de prendre? Oh! non. Quand le moment est venu auquel le péché doit prendre fin, il y a dans la main de Dieu une coupe de colère; et c'est cette coupe que Jésus a devant lui, et qui éprouve son âme jusqu'à l'agonie. C'est elle, — non pas la coupe des consolations ou des délivrances, — qui le remplit d'angoisse à Gethsémané, et qu'il reçoit de la main de son Père; c'est la coupe de la colère de Dieu, celle aussi qui sera versée aux méchants à la fin (Psaumes 75: 5; Apocalypse 16: 19) (*).

(*) Si l'expression «la colère de Dieu» n'est pas employée pour les souffrances de Christ, dans le Nouveau Testament, cela tient à une vérité de première importance. La chose y est, mais l'expression a été évitée. La même réserve se remarque quand il est parlé de la malédiction qui est tombée sur Christ. Il «nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant *devenu malédiction* pour nous». Nous ne lisons pas qu'il ait été personnellement maudit. Dieu a montré sa haine contre le péché dans le jugement dont il a frappé le Christ à la croix; mais, afin qu'on ne commette pas l'erreur de croire que le Dieu qui hait le péché, ait aussi haï Christ, quand il était fait péché pour nous, la Parole qui nous dit qu'il «est devenu malédiction», évite de dire qu'il «a été maudit»; et pour la même raison elle évite aussi de dire qu'il passait sous «la colère de Dieu» quand il souffrait pour nos péchés.

Dans la personne de Christ, dans sa vie, dans ses souffrances, dans sa mort, Dieu a été pleinement glorifié. Sa gloire a paru quand il a manifesté son amour, en donnant son Fils, afin que nous vivions par lui, — quand il était en Christ réconciliant le monde avec soi, ne leur imputant point leurs péchés. Oui, après les siècles prolongés de sa patience envers des créatures qui préféreraient à sa présence leur éloignement de Lui, il est descendu jusqu'à elles avec des paroles de paix et de réconciliation. Et, quand l'épreuve a montré que le mal ne cédait point et que l'homme demeurerait retenu dans les liens du péché, l'Agneau qui ôte le péché du monde était là pour porter remède à cet état. Oter le péché du monde! mais c'est premièrement en souffrir la peine, et mourir en glorifiant Dieu; et le Christ a souffert pour les péchés, et a passé par la mort. Par suite, en vertu de la mort de Christ, l'amour de Dieu envers les hommes se répand à nouveau. Dieu peut donner et donne un libre cours à son amour et à sa grâce, en annonçant, par l'Evangile, la bonne nouvelle d'un salut accompli, offert à tous. Si la mort de Christ a ouvert une voie dans laquelle l'immense amour de Dieu prend ses dimensions, elle a aussi posé le fondement sur lequel repose l'accomplissement des conseils de Dieu envers ses élus. Le jour d'éternité manifesterà à la gloire de Dieu, ces multitudes de sauvés que la grâce a trouvés dans les liens du péché, mais qu'elle a réconciliés avec Dieu par le sang de Christ. L'Eglise aussi, épouse de Christ, brillera de l'éclat de la gloire de son Dieu. En tout cela se déploie l'amour de Dieu manifesté en Celui qui est mort pour nous. Le péché était

là, comme un obstacle à ôter; le péché en présence de Dieu qui juge le péché. Les souffrances de la croix et la mort de Christ ont été la réponse à ce droit de Dieu; et en même temps qu'elles constatent et exaltent l'immense amour de Dieu, elles glorifient aussi tous ses caractères en majesté, en sainteté et en jugement. Si donc, fondés sur les témoignages de la Parole, nous disons que Christ, à la croix, a passé sous le coup de la colère de Dieu, nous ne disons que ce que Dieu nous enseigne expressément, et qui est d'accord avec sa gloire et l'ensemble de ses perfections ineffables; et c'en serait fait de la perfection divine de l'expiation, si le saint jugement de Dieu n'avait pas eu tous ses droits dans la mort de Celui qui a été fait péché pour nous.

Il me reste à examiner un détail et à présenter quelques remarques générales en terminant.

La part de Jésus, ici-bas, a été celle de l'abaissement et de la souffrance. Il était parmi les hommes comme une racine sortant d'une terre altérée, l'homme de douleur, sachant ce que c'est que la langueur. Ainsi se présentait le serviteur de l'amour du Père. Mais levons le voile, et nous verrons en lui Celui qui fut parfaitement agréable à Dieu.

Sous ton voile d'ignominie,

O Jésus, je vois ta beauté.

Les anges ont célébré son entrée dans le monde; et quand il se présenta pour entrer dans son ministère public, la voix du Père reconnut ce Serviteur pour le Fils de sa dilection, Celui en qui il avait trouvé son plaisir. De même sur la sainte montagne, la voix du ciel déclarait de nouveau que l'amour du Père et son bon plaisir reposaient sur lui. Jésus savourait cet amour; il poursuivait son oeuvre, conscient de l'amour du Père. «Le Père m'a aimé;...» «j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure en son amour» (Jean 15: 9, 10). «Celui qui m'a envoyé est avec moi; il ne m'a pas laissé seul parce que je fais toujours les choses qui lui plaisent» (Jean 8: 29). Et la preuve publique qu'il en était ainsi, ce sont les actes de puissance que Jésus accomplissait, au nom de son Père; actes qu'il n'aurait pas pu opérer, s'il n'y avait eu la réalité de cet amour et la pleine satisfaction du Père à son égard, ainsi qu'il le déclarait.

Ce bon plaisir du Père reposait-il sur Jésus dans le moment où il était fait malédiction pour nous? Oui, sûrement. La pleine satisfaction de Dieu ne pouvait pas, il est vrai, avoir son expression à cette heure unique, où Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous; mais Jésus était parfaitement agréable au Père. Il donnait sa vie pour ses brebis, et son dévouement et la perfection de l'acte, par lequel il s'offrait, étaient un motif pour l'amour du Père: «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie afin que je la reprenne» (Jean 10: 17). Il y aurait eu une défectuosité quelque part, s'il se fût passé un seul moment durant lequel la pleine satisfaction du Père n'aurait pas reposé sur Jésus. Dans la mort de Christ Dieu était glorifié; et en conséquence le Fils de l'homme serait aussi glorifié de Dieu. A tout ce que le Père avait trouvé d'agréable en lui, durant sa vie, le Bien-aimé ajoutait quelque chose de nouveau: il fournissait à son Père, dans l'abandon qu'il lui faisait de sa personne jusqu'à la mort, un motif pour l'aimer. L'offrande de l'holocauste nous dit cela. C'était une offrande

entièrement brûlée sur l'autel, en bonne odeur à l'Eternel. L'offrande du gâteau représente aussi tout ce qu'il y avait en Christ homme, d'agréable à Dieu; mais elle nous parle plutôt de l'offrande de sa personne durant sa vie: son service et le dévouement de sa vie étaient comme un parfum d'agréable odeur montant devant l'Eternel, tandis que l'holocauste nous montre Jésus dans la circonstance de sa mort. Historiquement, l'holocauste fait suite à l'offrande du gâteau; et présente Celui qui fut parfaitement agréable à Dieu durant sa vie, parfaitement agréable aussi dans sa mort: le feu du jugement, consumant la victime sur l'autel, n'y découvrait que des perfections, qui montaient comme un parfum devant Dieu. Ainsi, quand Dieu détournait sa face du Juste, et qu'il plongeait dans son âme l'épée tirée contre lui: dans ce même acte, il recevait ce qui établit sa gloire en présence du mal et de sa puissance; et l'entière satisfaction qu'il trouvait en Christ ne fut jamais si grande qu'à cette heure: le coup donné avait rencontré la perfection, et n'avait de retentissement qu'à la gloire de Dieu. On frémit en demandant quelle en aurait été la suite pour Jésus et pour nous, s'il n'avait été toujours et en tout parfaitement agréable à Dieu.

Les souffrances de Christ, c'est un vaste sujet dont nous n'avons considéré que l'un des côtés, — vérité ineffable dont la connaissance touche nos coeurs profondément, et nous porte à aimer la communion des souffrances de Christ comme un chemin par lequel se réalise une plus grande proximité de nos âmes avec lui, en même temps que cette vérité établit notre foi sur un fondement solide, puisque la mort de Christ a détruit pour toujours notre condamnation et la puissance de l'ennemi, qu'elle a ouvert la voie aux richesses infinies de l'amour de Dieu envers les hommes, et qu'elle a donné à Jésus un titre pour que nous soyons reçus avec lui dans la maison du Père. Quand nous voyons Jésus souffrant sous la colère de Dieu, nous ne pouvons parier de communion avec ses souffrances, car Jésus prenait cette coupe afin de nous l'épargner; mais il est des souffrances dans lesquelles les saints ont le privilège de suivre Christ. Sans dire ce qu'il a éprouvé dans son âme sainte, en se trouvant au milieu d'une scène de désolation comme elle existe sur cette basse terre, le chemin de la crèche à la croix n'a été pour lui qu'une suite de souffrances. Il a souffert parmi les hommes, pour la justice et pour le témoignage qu'il apportait de Dieu au milieu d'eux, Et c'est de ces souffrances qu'une part est laissée à ceux qui viennent après lui et le suivent dans le même chemin. Le Seigneur permet qu'ils portent les lèvres à sa coupe d'affliction. «Vous boirez bien la coupe que moi je bois» (Marc 10: 39). Et si nous y prenons une part, c'est en vertu du lien que la grâce a établi entre lui et nous; c'est pour connaître ce qui fait le disciple accompli, pour mieux connaître le Maître lui-même, et pour pénétrer, en quelque mesure, au delà de cette limite où s'arrête notre participation aux souffrances de Christ, la gloire de Celui qui fut parfait en toutes choses.

Sur la connaissance de la volonté de Dieu, et les difficultés qu'on peut rencontrer à cet égard

ME 1874 page 241 - Extrait d'une lettre

Vous ne pouvez pas supposer qu'un enfant qui négligerait habituellement son père, et qui serait tout à fait indifférent à ses pensées et à son bon plaisir, saurait, quand une circonstance difficile se présenterait, ce qui plairait à son père. Il y a certaines choses que Dieu laisse intentionnellement dans les généralités, afin que l'état d'une âme soit mis à l'épreuve. Dans le cas que je viens de supposer relativement à un enfant, — si au lieu de l'enfant, la femme se trouvait là, il n'y aurait probablement pas d'hésitation dans l'esprit de celle-ci, et elle saurait immédiatement ce qui plairait à son mari, alors même que celui-ci n'aurait exprimé aucune volonté sur le point en question. Cette épreuve, vous ne pouvez pas l'éviter, et Dieu ne permet pas que ses enfants y échappent: «Si ton oeil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière» (Matthieu 6: 22); et cette manière facile et confortable de connaître la volonté de Dieu que quelques-uns voudraient trouver, comme s'il y avait une recette pour chaque cas particulier, cette manière de connaître la volonté de Dieu sans référence à notre propre état d'âme, elle n'existe pas.

Il y a autre chose. Très souvent nous sommes beaucoup trop importants à nos propres yeux, et nous nous imaginons, bien à tort, que Dieu a une volonté quelconque pour nous dans la circonstance dont il s'agit: Dieu n'a rien à nous dire au sujet de cette chose qui nous occupe; et toute l'agitation qu'elle provoque en nous, est le mal. La volonté de Dieu, c'est que nous sachions prendre tranquillement notre place insignifiante.

D'autres fois, nous cherchons à savoir comment Dieu veut que nous agissions dans certaines circonstances, quand sa seule volonté serait que nous ne nous y trouvions pas du tout, et quand la première chose à laquelle notre conscience nous amènerait, si elle était réellement réveillée, serait de nous faire sortir de là où nous sommes. Notre propre volonté nous a placés là, et nous aimerions bien être appuyés sur la main de Dieu, et être dirigés par lui dans le chemin de notre propre volonté. C'est ici un cas très commun.

Soyez sûr, que si nous nous tenons assez près de Dieu, il ne nous laissera pas dans l'ignorance de sa pensée. Dans une longue vie active, Dieu, dans son amour, peut nous faire sentir notre dépendance, quand il y a chez nous quelque tendance à agir selon notre propre volonté, en ne nous révélant pas la sienne immédiatement; mais le principe demeure, quoi qu'il en soit: «Si ton oeil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière.» D'où il résulte, comme une chose bien certaine, que si le corps tout entier n'est pas plein de lumière, l'oeil n'est *pas* simple. Pauvre consolation que celle-là, me direz-vous. Non, douce et précieuse consolation, pour ceux dont le propos est d'avoir l'oeil simple et de *marcher avec Dieu*, non pas seulement d'être délivrés, si je puis dire ainsi, par la connaissance de sa volonté, objectivement, mais de marcher avec Lui. «Si quelqu'un marche de jour, il ne bronche pas; car

il voit la lumière de ce monde; mais si quelqu'un marche de nuit, il bronche, car la lumière n'est pas en lui» (Jean 11: 9, 10). C'est toujours le même principe. «Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie» (Jean 8: 12). Vous chercherez vainement à vous soustraire à cette loi morale du christianisme: la chose est impossible. «C'est pourquoi nous aussi, depuis le jour où nous en avons oui parler, nous ne cessons pas de prier et de demander pour vous, que vous soyez *remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle*, pour marcher d'une manière *digne du Seigneur* pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne oeuvre, et croissant par la *connaissance de Dieu*» (Colossiens 1: 9, 10). La liaison entre ces choses est d'un prix inappréciable pour l'âme. Nous avons besoin de connaître le Seigneur intimement pour marcher d'une manière digne de Lui; et nous croissons ainsi dans la connaissance de Dieu. Ainsi encore dans l'épître aux Philippiens: «Et je demande ceci dans mes prières, que votre amour abonde encore de plus en plus en connaissance et toute intelligence, pour que vous discerniez les choses excellentes, afin que vous soyez purs et que vous ne bronchiez pas jusqu'au jour de Christ» (Philippiens 1: 9, 10). Et puis, finalement «Celui qui est spirituel discerne toutes choses mais lui n'est discerné par personne» (1 Corinthiens 2: 15).

C'est donc la volonté de Dieu, et une volonté de grâce, que les hommes ne soient pas capables de discerner sa volonté autrement que selon leur propre état spirituel; et, en général, quand nous pensons que nous portons un jugement sur les circonstances, ou au sujet des circonstances, c'est Dieu qui nous juge, nous et notre état. Notre seule affaire, je le répète, c'est de nous tenir près de Dieu. Ce ne serait pas de l'amour en Dieu de nous laisser découvrir sa volonté, sans cela; ce serait ce qui pourrait convenir à un directeur de consciences. L'amour de Dieu ne peut pas nous laisser échapper à la découverte et à la correction de notre propre état moral. En sorte que si vous cherchez comment vous pouvez découvrir la volonté de Dieu dans les détails, en dehors de là, vous *cherchez* mal; et on le voit tous les jours. Vous trouverez un chrétien dans le doute et la perplexité, là où un autre, plus spirituel, y voit comme en plein jour, s'étonne de ce qui fait la difficulté, et reconnaît que c'est tout simplement, l'état du premier qui l'empêche de voir: «Celui en qui ces choses ne se trouvent pas, est aveugle, et ne voit pas loin» (2 Pierre 1: 9).

Pour ce qui est des circonstances, je pense que l'homme peut être conduit par elles; et l'Écriture s'est prononcée sur ce point, quoique ce soit ce qu'elle appelle: «Etre tenu par un mors et un frein». «Je te rendrai avisé, je t'enseignerai le chemin dans lequel tu dois marcher, et je te guiderai de mon oeil» (Psaumes 32). Telle est la promesse et le privilège de la foi qui se tient assez près de Dieu pour saisir sa pensée dans son regard seulement, tandis que Lui reste fidèle pour la diriger ainsi et promet de le faire. Dieu nous exhorte ensuite à ne pas être comme le cheval ou comme le mulet, qui ne peuvent pas recevoir intelligemment de leur maître la communication de ses pensées et de ses désirs; ils ont besoin d'être tenus avec un mors et un frein: cela vaut mieux sans doute que de trébucher et de tomber ou d'échapper à son conducteur, — mais c'est, après tout, un triste état. Voilà ce que c'est que d'être conduit par les circonstances. Dieu est plein de bonté de s'occuper ainsi de nous, mais, en ce qui nous

concerne, c'est une triste condition. Il faut ici que nous distinguions entre juger des circonstances en agissant au milieu d'elles, et être conduit par elles: celui qui est conduit par les circonstances, agit toujours aveuglément quant à la connaissance de la volonté de Dieu. Il n'y a rien de moral absolument dans une pareille direction; c'est une force venant du dehors qui exerce un contrôle sur nous. Mais il est parfaitement possible que je n'aie aucune idée préalable sur ce que je ferai, que je ne connaisse pas les circonstances dans lesquelles je vais me trouver, que je ne puisse, par conséquent, prendre aucune résolution à l'avance; et que pourtant, au moment où les circonstances se présenteront, je juge, avec le jugement divin le plus net, quel est le chemin de la volonté de Dieu, quelle est la pensée et la puissance de l'Esprit au milieu de ces circonstances. Ceci exige précisément le plus haut caractère de spiritualité: au lieu d'être conduit par les circonstances, on est conduit par Dieu au milieu d'elles, étant assez près de Lui pour juger de ce qui convient, au moment même où les circonstances se présentent. Des «impressions» ne sont pas tout. Dieu sans doute peut suggérer, et, par son Esprit, il suggère une chose à notre esprit; mais quand on perçoit cette chose, son caractère moral et sa convenance peuvent être aussi clairs que le jour. Dieu, en réponse à la prière, peut, en éloignant certaines influences charnelles, laisser toute leur puissance dans l'esprit à certains motifs spirituels, et faire ressortir un devoir tout à fait obscurci par la préoccupation de quelque objet désiré. On peut voir cela, même entre deux hommes: l'un peut ne pas avoir le discernement spirituel pour découvrir ce qui est bien, mais, si l'autre lui montre ce bien, le voir clairement lui-même. Tous ne sont pas des ingénieurs; mais un charretier sait bien ce que c'est qu'une bonne route, quand elle est faite. Ainsi, des impressions qui viennent de Dieu ne restent pas toujours à l'état d'impressions, mais sont ordinairement claires, toutes les fois qu'elles sont produites; toutefois je ne doute pas que, si nous marchons avec Lui, et si nous l'écoutons, Dieu ne les produise souvent dans l'âme.

Si Satan, comme vous dites, met des entraves, il n'est nullement démontré que ce ne sont pas des entraves, permises de Dieu, à un bon désir, par l'accumulation du mal dans les circonstances environnantes, par sa puissance sur d'autres personnes.

Supposer une personne agissant dans l'ignorance de la volonté de Dieu, c'est supposer ce qui ne devrait jamais être le cas. La seule règle qui puisse être donnée à cet égard, c'est de ne jamais agir là où l'on ne connaît pas la volonté de Dieu. Si vous agissez sans connaître la volonté de Dieu, vous serez à la merci des circonstances, Dieu toutefois dominant tout. Mais pourquoi agir en aucune manière si j'ignore la volonté de Dieu? Il n'est pas toujours si impérieusement nécessaire que nous agissions. Si j'agis en sachant que je fais la volonté de Dieu, il est clair qu'un obstacle n'est qu'une épreuve de la foi, et ne devrait par conséquent pas m'arrêter. Il m'arrêtera peut-être, parce que, si je ne marche pas assez près de Dieu, dans le sentiment de mon néant, je n'aurai peut-être pas la foi pour accomplir ce que j'eus assez de foi pour discerner.

Si nous faisons notre propre volonté, ou que nous soyons insouciants dans notre sentier, Dieu, dans sa grâce, peut nous avertir par un obstacle si nous y prenons garde, tandis que «le simple passe outre et est puni» (Proverbes 22: 3). Dieu peut permettre, là où il y a beaucoup

d'activité et de travail, que Satan suscite des obstacles, afin que nous soyons tenus sous sa dépendance à Lui, mais jamais Dieu ne permet à Satan de faire autrement que d'agir sur la chair. Il fait le mal, si nous laissons la porte ouverte entre nous et lui, parce que nous nous sommes éloignés de Dieu; mais dans les autres cas, Dieu se sert de lui comme instrument, seulement pour nous éprouver, afin d'éloigner ou de corriger ce qui serait un danger ou un piège pour nous en nous portant à nous enorgueillir. Dieu permet à Satan de faire souffrir la chair et l'esprit extérieurement, afin que l'homme intérieur soit conservé sain et sauf. S'il s'agit d'autre chose que de cela, nous n'avons qu'à nous en prendre à nos propres «*mais*» ou aux effets de notre négligence, qui par ces «*mais*», a ouvert la porte à l'Ennemi pour nous troubler par des doutes ou des difficultés, comme si elles étaient entre nous et Dieu; — nous ne savons plus «voir loin», comme dit l'apôtre; nous avons oublié que «*celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas*».

Finalement la question est morale. S'il s'élève une difficulté particulière que nous ne soyons pas capables de résoudre au premier moment, nous trouverons très souvent que la difficulté ne se serait pas présentée, si nous avions été dans une bonne position, si la spiritualité dans laquelle nous aurions dû marcher, au lieu de nous faire défaut, nous avait gardés jusque là. En pareil cas, nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de nous humilier au sujet de tout ce dont il s'agit; et puis recherchons si l'Écriture ne nous donne pas un principe pour nous conduire: et ici il est évident que la spiritualité fait tout. Là où il s'applique, le principe de regarder à ce que Jésus eût fait en pareil cas est excellent; mais combien souvent nous ne sommes pas dans les circonstances dans lesquelles Lui se serait trouvé.

Il est souvent utile aussi que nous nous demandions à nous-mêmes, d'où vient chez nous le désir ou la pensée de faire ceci ou cela; et j'ai trouvé qu'on arrive ainsi à décider de plus de la moitié des cas embarrassants dans lesquels les hommes peuvent se trouver. Les autres cas sont le résultat de précipitation, ou d'un mal précédent. Si la pensée est de Dieu, non de la chair, nous n'avons qu'à nous attendre à Dieu relativement à la manière et aux moyens, et nous serons bientôt dirigés. Il y a des cas aussi qui peuvent présenter de la difficulté et où nous avons toujours aussi besoin de direction, comme lorsque nous hésitons à faire une visite ou une autre. Une vie de charité plus ardente, ou une charité plus intelligemment en exercice, ou mise en activité par la communion avec Dieu, rendra tout à fait clairs les motifs de charité d'un côté ou de l'autre; et nous découvrirons peut-être que l'un des côtés n'était qu'égoïsme. Et si la charité, direz-vous, ou l'obéissance ne sont pas en question? — Eh bien! alors, c'est à vous d'abord de me donner une raison, un motif pour agir de quelque manière que ce soit. Si c'est votre propre volonté qui vous pousse, vous ne pouvez pas faire, de la sagesse de Dieu, la servante de votre volonté: c'est ici une autre classe nombreuse de difficultés que Dieu ne résoudra jamais. Il nous apprendra dans ces cas, en grâce, l'obéissance, et nous montrera combien de temps nous avons perdu dans notre activité.

Enfin, «Il fera marcher dans la droiture les débonnaires, et aux humbles il enseignera sa voie» (Psaumes 25: 9).

Je vous ai donné tout ce qui me vient à l'esprit pour le moment, et peu de satisfaction, je le crains. Mais souvenez-vous seulement que la sagesse de Dieu nous conduit dans le chemin de la volonté de Dieu. — Si votre propre volonté est en activité, Dieu ne peut pas en être le serviteur. C'est le premier point à découvrir. — C'est le secret de la vie de Christ. Je ne connais pas d'autre principe dont Dieu se serve, quoiqu'il pardonne, et qu'il domine tout. Vous m'avez parlé de direction: Dieu conduit *le nouvel homme*, qui *n'a d'autre pensée que Christ*, et qui mortifie le vieux; et Il nous purifie ainsi, pour nous faire porter du fruit. «Voici je viens, pour faire, ô Dieu, ta volonté»: — je trouve ma satisfaction à faire *ta* volonté. La place d'un portier peut être d'attendre, mais, en le faisant, il fait la volonté de son maître. Dieu, soyez-en bien persuadé, fait plus *en nous*, que nous *pour Lui*, — et pour Lui seulement pour autant que Lui a opéré en nous.

Glanures

ME 1874 page 259

Quand j'ouvre les Ecritures, ma foi voit et adore Celui en qui se trouve toute perfection, et qui, par la communication de sa vie, me fait boire à la source de toute adoration et de toute puissance pour vivre pour Lui: ce n'est pas seulement que la vie jaillit de son côté percé, mais je puis regarder en haut vers Lui et l'adorer comme *manifestation* de cette vie.

Quand toute l'oeuvre qu'Il a entreprise sera achevée, et que les siens auront été ravis auprès de Lui dans des corps de gloire, alors on verra que toutes les sources de Dieu sont en Lui, et toute la vivante, éternelle plénitude de la vie qui était auprès du Père sera manifestée. Mais cette vie a été manifestée sur la terre; elle a été manifestée dans l'histoire tout entière de Christ comme homme ici-bas, — en Lui, seul saint, seul innocent et sans tache, mais qui est spirituelle et divine pureté.

On passe trop légèrement sur la pensée que cette vie est une chose qui a été manifestée dans le Fils de Dieu sur la terre. Dans chaque partie de cette vie ici-bas, il attirait vers lui l'hommage et l'adoration.

On oublie souvent aussi, que la conséquence du fait que nous avons la *vie de Christ*, c'est que tout ce qui n'est pas en harmonie avec cette vie doit venir en jugement, et la foi rejette ce fardeau sur Lui, car il est le seul qui, ayant donné cette vie, peut la faire couler et l'entretenir dans nos âmes. Lui seul peut nous conduire à travers le désert, le temps présent, — jusqu'à cette heure où «ce mortel aura revêtu l'immortalité».

ME 1874 page 279

Qu'y avait-il dans votre âme ou dans la mienne que Christ pût aimer? Cependant il nous a aimés et nous a lavés dans son propre sang. — A-t-il accompli son oeuvre imparfaitement? A-t-il laissé quelque trace de péché sur nous, ou bien sommes-nous plus blancs que la neige?

Quelle magnificence dans la pensée que lorsqu'il monta dans le ciel il y monta comme celui qui avait fait la purification des péchés.

Comme croyant, individuellement, je puis dire que je suis *parfaitement sûr* qu'il m'a aimé et m'a lavé de mes péchés dans son sang; et plus que cela encore, je puis dire que j'ai Christ dans le ciel, sa personne vivante, toujours présent et secourable quand je passe par la tribulation.

Je ne puis pas avoir de relation avec Dieu excepté comme un homme sur lequel Dieu voit aspergé le sang de son Fils, et ce Fils de son amour est assis comme homme à sa droite avec toute capacité de sentir comme homme et de prendre part aux choses qui nous exercent ici-bas.

Son oeil et sa voix dirigent les siens ici-bas, quand ils sont assez près de Lui pour entendre et pour comprendre. Ceux qui savent se tenir là, connaissent sa manière de conduire, de sorte qu'ils savent ce qu'Il veut qu'ils fassent. Je ne le vois pas, Lui, mais son oeil est sur moi, et j'entends sa voix derrière moi, me disant: «Voici le chemin»... Usez-vous des épines et de la boue du chemin qui s'est attachée à vos pieds comme d'autant de moyens et de raisons plus pressants pour marcher avec Lui? La foi dit: «Il y a un homme dans le ciel et toute la gloire divine se rattache à lui: je puis marcher avec lui».

Que deviendrions-nous, si, au lieu de regarder à Christ nous regardions à tous les flots et à toutes les vanités d'ici-bas, autour de nous et au-dedans de nous? Tout est lutte ici-bas; tout est paix là-haut. Quelle douceur! Et voici, «Il vient».

Savoir que je suis à Christ et associé en vie avec lui, c'est une chose; dire que je suis son pauvre faible serviteur, est une autre chose; et c'en est une autre encore, d'être employé par Christ comme son messager pour les siens, étant à même non seulement de tenir ferme avec peu de force, mais encore de recevoir des messages directs de son coeur d'amour, pour les siens.

ME 1874 page 300

Etes-vous constamment occupés à prier pour l'Eglise de Dieu? L'Eglise de Dieu tient-elle dans vos prières une aussi grande place que vos propres épreuves et vos propres difficultés? Dites-vous: Je sais, quant à mes tribulations, que toutes choses travaillent ensemble pour le bien; mais comment ne prierai-je pas pour ce qui est si précieux et si beau pour Christ? Comment lui donnerai-je une place secondaire dans mes pensées? — Je veux vivre pour l'Eglise de la même manière que Paul fit.

C'est une chose merveilleuse, si vous et moi nous marchons dans la puissance de la vie éternelle, que le témoignage qui en résulte. Si quelqu'un entre dans un lieu obscur avec une lanterne il y voit tout ce qui n'aurait pas été visible sans la lumière. Les croyants sont des vases pour faire briller au milieu des ténèbres la lumière de la gloire de Dieu qui resplendit en eux de la face de Jésus Christ.

ME 1874 page 317

Qu'emporterons-nous avec nous dans le ciel? Un corps glorifié, propre pour la présence de Christ; — mais nous avons à nous tenir purs du mal, sans tache ici-bas aussi. Nous avons à traverser le monde comme des hommes vêtus de robes blanches, de robes qui ne devraient pas avoir une seule tache sur elles. Si quelqu'un marche avec une robe tachée, il ne s'inquiétera guère de la voir se tacher davantage; mais celui qui porte une robe sans tache marchera soigneusement, et prendra grand soin de n'y pas faire la moindre tache et de n'en pas ternir la pureté.

Philippiens 4: 16-18. «... Car même à Thessalonique, une fois, et même deux fois vous m'avez fait un envoi pour mes besoins; non que je recherche un don, mais je recherche du fruit qui abonde pour votre compte...» L'apôtre Paul avait à coeur que tout arbre dans le jardin du Seigneur portât *beaucoup* de fruit; et il pouvait se réjouir même en une chose aussi petite que l'envoi d'un peu d'argent. Il appelle ce qui lui avait été envoyé «un parfum de bonne odeur, un sacrifice acceptable qui est agréable à Dieu». Portez vos pensées maintenant sur Ephésiens 5: 2, où nous lisons que l'offrande que Jésus a fait de Lui-même à Dieu pour nous était un «parfum de bonne odeur» à Dieu. Il nous a faits si vraiment un avec Lui-même et il remplit tellement tout ce qui se rattache aux siens que même un peu d'argent envoyé pour l'amour de son nom est appelé un parfum de bonne odeur. Le parfum de l'amour divin du Seigneur Jésus faisait déborder leurs coeurs en amour les uns envers les autres, disant: «Le Seigneur nous ayant aimés, et s'étant livré Lui-même pour nous, comment exprimerons-nous notre amour?» C'est une belle chose, quand on traverse un champ de trèfle, que de respirer le doux parfum qu'il exhale; mais ici il y avait un parfum de bonne odeur, acceptable, agréable pour Dieu, non pas seulement ce qui avait été donné, mais la précieuse racine qui avait produit le fruit.

Nous sommes trop petits pour entrer dans les pensées de Christ. Quelqu'un, dans le sentiment de sa faiblesse, dit peut-être: «Hélas! je n'ai jamais rien fait pour Christ!» Mais Christ réplique peut-être: «Je n'ai pas oublié cette coupe d'eau froide que tu as donnée». Cette coupe ne renfermait rien qui fût précieux par soi-même, mais *Son nom* s'y rattachait.

Même une expression d'amour pour Christ, monte du coeur avec toute la senteur d'un parfum de bonne odeur, acceptable et agréable à Dieu.

Quelle bénédiction que de pouvoir dire que le monde vous a rejetés parce qu'il a rejeté Christ. Si vous mettez sous vos pieds tout ce qui est du monde et de la chair, il y aura abondance de joie dans tout votre service. Quand l'enfant de Dieu marche dans la puissance de la vie de Dieu, il ne peut avoir qu'une pensée et qu'un objet, disant: «Voilà Christ, et tout le coeur de Christ est tourné vers moi et je suis ici avec un coeur qui est bien petit mais c'est une chose très grande que d'avoir ce coeur occupé de Christ et entièrement rempli de Lui qui m'aime à jamais».

Dieu dit: «J'ai tracé un chemin pour toi, et si tu n'y marches pas, je suis si près de toi que ma main sera sur toi». Quand Israël ne voulut pas marcher avec Dieu, Dieu suscita un peuple pour venir contre lui et le tailler en pièces.

ME 1874 page 339

N'avez-vous jamais goûté ce que le pauvre prodigue éprouva quand les bras de son père entouraient son cou? La miséricorde de Dieu, dont votre âme est l'objet, ne tient à aucune aptitude de votre part à la recevoir, mais elle vient des étranges et merveilleuses pensées de Dieu. Quand sa miséricorde atteint l'âme, elle apporte à l'âme la révélation du caractère de Dieu en amour.

Selon la nature, le coeur de l'homme recherche toujours la bénédiction par la loi; mais le coeur de Dieu veut bénir l'homme par Christ. Si, après avoir reçu l'Esprit, l'homme voulait ajouter quelque chose que ce fût, de lui, à ce qui est la pensée de Dieu pour lui, tout est gâté: la plus petite chose que l'homme apporterait gâte tout dans la pensée de Dieu.

La loi apportait la malédiction à tous jusqu'à ce que Christ vînt et fut démontré saint par la loi même qui maudissait tous les autres. Au sixième chapitre de l'épître aux Romains nous voyons tout ce que Christ nous a donné, en contraste avec la loi. S'il s'agit pour moi de faire quoi que ce soit, il s'agit simplement de ceci: comment trouverai-je la foi en ce précieux Seigneur Jésus? Ayant trouvé cette foi, le pauvre pécheur peut dire: Je suis mort et j'ai été ressuscité ensemble avec Christ, et Dieu l'a élevé, Lui, à sa droite pour moi, et qui peut troubler ou détruire ma paix quand Dieu a dit: «J'ai trouvé un asile pour toi, je t'ai ressuscité ensemble avec Christ, et ta vie est cachée avec Lui en moi» (Voyez Colossiens 3: 3).

Un homme en Christ est placé sur un terrain autre que celui sur lequel l'homme naturel se trouve; il est devant Dieu sur un principe absolument nouveau. Il est devant Dieu sans péché. Si vous regardez en haut là où Christ est, pouvez-vous voir vos péchés? — Non. — Qu'est-ce qui les a ôtés? Christ qui les porta, les a laissés dans le tombeau, et Dieu l'a ressuscité d'entre les morts et l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, et nous en lui; un esprit avec lui. C'est là ce qui établit l'unité: Christ en est la source. Dieu nous a fait un seul esprit avec Lui, et nous demande d'être en toutes choses semblables à Christ, une épître de Christ. Mais ce qui préoccupe le plus mon coeur c'est l'unité; non l'unité extérieure dans la chair, mais l'unité de coeur et de pensée des uns avec les autres, l'unité de ceux qui sont un en Christ. Mon coeur ne devrait-il pas se sentir uni à tout chrétien parce que je suis un avec lui en notre Seigneur ressuscité? Quand je vois que Dieu l'a ressuscité et qu'il l'a élevé dans le ciel comme notre Tête, ne devrais-je pas réaliser l'unité entre les membres? Unis par un seul Esprit à Lui, le Fils, il n'y a rien entre Lui et nous.

ME 1874 page 380

Vous ne pouvez pas avoir la vie éternelle sans la responsabilité de marche qui s'y attache. Si j'ai la vie en Christ et en Dieu, il faut que j'agisse d'une manière conséquente avec cette vie; il faut qu'on la voie dans ma conduite. Oh! que je voudrais faire sentir avec puissance à mes frères mon profond désir de voir tous ceux qui ont cette vie éternelle, marcher d'une manière digne d'elle, chacun disant dans sa conduite: «Je suis un membre vivant de Christ, et je veux vivre comme quelqu'un qui a la vie éternelle». Pesez l'effet d'un tel propos! Votre marche serait rendue semblable à la marche de Christ; vous marcheriez sur la trace de ses pas, amenant tout à la lumière de cette vie éternelle pour voir comment il fera là-haut: C'est une parfaite liberté. Je suis aussi libre que la vie éternelle est libre; mais si j'ai cette vie éternelle en Christ, je suis un serviteur de Christ, et il faut que je marche selon la pensée de Celui qui me l'a donnée.

C'est une chose qui ennoblit beaucoup un chrétien que la conscience et le sentiment qu'il est un canal par lequel la vie de Christ doit se répandre au-dehors.

D'où viennent les différences d'opinion qui existent au milieu des chrétiens

ME 1874 page 261

La première demande que, dans sa prière, le Seigneur adressa à son Père pour ses disciples sur la terre, c'est qu'ils fussent un, comme Lui et le Père sont un; et plus loin, en parlant de ceux qui viendraient à croire en Lui par leur parole, il dit: «Afin que, tous, ils soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous» (Voyez Jean 17: 11, 21). Cette unité que Jésus demandait, et qu'il exprime selon la perfection de ses propres pensées, ne procède pas d'arrangements humains, ou de l'effort de l'homme, mais elle est selon la puissance divine. Un seul et même Esprit divin en est la source et le lien. Par cet Esprit, pour autant qu'ils en étaient remplis, la pensée, le but, la vie, l'existence morale tout entière de tous les saints, dans la communion du Père et du Fils, étaient *un*; — et rien ne pouvait être un témoignage plus puissant dans le monde, qu'une pareille unité. C'est pourquoi le Seigneur ajoute encore: «Afin que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé». Qu'est-ce qui pouvait en effet davantage arrêter l'attention des hommes en général, et tendre à les convaincre, que ce fait nouveau, inouï sur la terre, que tous ceux qui croyaient en Christ étaient un cœur et une âme, et persévéraient dans une même pensée et un même jugement? Il ne pouvait pas y avoir de témoignage plus évident qu'une même vie animait toutes ces âmes, qu'un seul et même Dieu les gouvernait et les dirigeait, et que les sentiments particuliers et l'égoïsme qui divise, avaient cédé la place à un seul et même objet qui unissait tous les cœurs dans une seule sainte et grande pensée, *la pensée de Dieu*. En Dieu, en effet, je n'ai pas besoin de le dire, il n'y a qu'une seule et même pensée; et si parmi les hommes il y a sur quelque point que ce soit, une différence d'opinion, cela ne peut venir que de ce que l'un ou l'autre de ceux qui diffèrent, ou souvent tous les deux, sont dans l'ignorance de la pensée de Dieu, ou ont perdu cette pensée. C'est donc toujours une chose très sérieuse que de différer de sentiment avec un autre chrétien; car de deux choses l'une, ou bien c'est moi, en pareil cas, qui affirme et soutiens ce qui n'est pas de Dieu, ou bien c'est mon frère. Nous ne devrions jamais *accepter* de différer de sentiment, quoique nous puissions devoir user de support pour des différences de jugement.

Une fois qu'on a reconnu que c'est notre vieille nature qui entrave chez nous la perception de la pensée de Dieu et qui est l'obstacle à sa vraie et simple réception en nous, on ne peut que sentir combien il est important que nous nous tenions constamment dans la présence du Seigneur, pour que *Lui* nous enseigne, et nous communique ses pensées, et que, ne nous laissant pas être des auditeurs oublieux, il nous apprenne à mettre en pratique la Parole. Nous ne pouvons être, comme la prière même du Seigneur nous le montre (comparez1 Jean 4: 5, 6; 5: 19), que «du monde», ou «du Père». Si nous sommes «du Père» nos pensées à tous, ayant leur source en Lui, seront, pour autant, nécessairement en harmonie. Il ne devrait

pas y avoir, par conséquent, de différences de vues ou de sentiment entre nous et nos frères. Quelques-uns, sans doute, pourraient voir plus, ou plus clairement que d'autres, mais tous verraient le même objet; les uns, qui auraient la vue plus courte et qui ne verraient que le tronc et les premières branches de l'arbre, et les autres, qui verraient plus loin jusque dans les hauts rameaux, et qui discerneraient la merveilleuse structure et l'agencement du branchage, ne verraient qu'un seul et même arbre. Il y aurait toujours en commun entre tous, «les choses auxquelles nous sommes parvenus» (Philippiens 3: 15, 16); et puis, ce que l'un ou l'autre verrait de plus, ne serait jamais en contradiction avec ce qui est clair pour tous, ces exhortations de l'apôtre étant d'ailleurs toujours de saison: «Nous, les forts, nous devons supporter les infirmités des faibles... et non pas nous plaire à nous-mêmes»; et: «Tous, les uns à l'égard des autres, soyons revêtus d'humilité»,... «nous supportant l'un l'autre, et nous pardonnant les uns aux autres». Si nous ne laissons pas libre cours à notre propre jugement et si nos coeurs étaient comme des tables où on n'a jamais écrit ni ne laissera jamais écrire que la parole de Dieu, nous ne pourrions avoir d'autre pensée que la pensée du Seigneur, cette pensée que les Ecritures ont pour but et pour fin de nous communiquer. Les Ecritures, en effet, ne nous donnent pas seulement de la lumière sur de certains points, ou sur de certaines choses, mais elles nous révèlent la pensée de Dieu au sujet de toutes choses. Vous n'apprendrez jamais la pensée du Seigneur par l'étude d'un certain nombre de sujets particuliers, quel que soit d'ailleurs l'intérêt qu'ils puissent présenter; il faut que vous recherchiez Christ dans les Ecritures et le rapport des choses avec Christ; il faut que vous étudiez les Ecritures comme la révélation de Dieu, et ainsi, à mesure que vous boirez à cette source, l'Esprit de Dieu vous fera connaître Christ, et vous fera envisager toutes choses comme Dieu les voit. La beauté et les détails particuliers de telle ou telle pierre d'un édifice ne seront jamais véritablement compris, si nous n'avons pas appris à connaître d'abord la grande pensée et l'intention de l'architecte qui en a conçu le plan.

Ici, avant de signaler quelques-unes des causes de nos différences de sentiment, je désire rappeler que le grand principe de toute vraie connaissance c'est *la crainte de Dieu* (Voyez Proverbes 1: 7). C'est le privilège des pauvres en esprit, qui sentent leur ignorance et leur dénuement, de recevoir l'enseignement de Dieu, et de marcher, appuyés sur Lui et sur sa Parole, dans le chemin de sainteté que Christ a tracé, et où, après que Lui a tout surmonté, nous sommes appelés à le suivre dans cette obéissance filiale qu'il appelle son joug, là où, à travers toutes les difficultés, il nous fera trouver le repos de nos âmes et la jouissance de la bienheureuse communion des saints sous le regard de notre Dieu et Père. Mais nous suivons souvent un autre chemin; et c'est pourquoi il y a, au milieu de nous, de si grandes et si nombreuses différences de sentiment et d'opinions. Que peut-il cependant y avoir de plus humiliant pour nous tous que ces divergences? Quoi de plus triste que de voir les membres d'un seul et même corps, baptisés d'un seul Esprit, confesser et soutenir souvent de toutes leurs forces, et par tous les moyens qui sont à leur disposition, des opinions directement en opposition les unes avec les autres. C'est pourtant là le spectacle que la chrétienté nous présente.

Il vaut bien la peine de rechercher d'où vient ce désordre, et de passer en revue très succinctement quelques-unes des principales causes de ces humiliantes différences de pensée qui existent parmi nous.

En première ligne il faut placer *l'ignorance*. Plusieurs connaissent si peu les Ecritures qu'ils sont incapables de discerner ou de recevoir ce que d'autres ont saisi comme clairement et positivement révélé de Dieu. Que d'hommes sont, aujourd'hui, dans le christianisme comme Nicodème auquel le Seigneur devait dire: «Tu es le docteur d'Israël, et tu ne connais pas ces choses?» D'autres, hélas! ressemblent fort à ces disciples que Paul trouva à Ephèse, qui n'avaient pas même ouï dire «si l'Esprit saint était». D'autres sont semblables à Thomas quand il disait: «Nous ne savons où tu vas, comment pouvons-nous en savoir le chemin?» Ce n'est pas, toutefois, l'ignorance elle-même qui est la grande difficulté, car là où il y a simplement ignorance, l'oeil étant net, Dieu, dans sa bonté, donne de la lumière d'une manière ou d'une autre. Celui qui est simplement ignorant, a toujours le désir de connaître davantage; et là où une âme, avec le sentiment de sa faiblesse, recherche ainsi Dieu et sa volonté, Dieu, je le répète, supplée à l'ignorance et fournit de la lumière. «Si ton oeil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière»; «si quelqu'un veut faire Sa volonté, il connaîtra de la doctrine»;... et encore: «Nous tous donc qui sommes parfaits, ayons ce sentiment; et si en quelque chose vous avez un autre sentiment, cela aussi Dieu vous le révélera» (Matthieu 6: 22, 23; Jean 7: 17; Philippiens 3: 15, 16). Souvent, malheureusement, nous ne sommes pas simplement ignorants, et sans parler du cas où notre oeil serait positivement méchant, nous ressemblons plutôt à ces Hébreux qui demeuraient à l'état de «petits enfants», et auxquels beaucoup de choses étaient difficiles à expliquer parce qu'ils étaient devenus paresseux à écouter, et que, par le fait de l'habitude, ils n'avaient pas, comme ils auraient dû, vu le temps, les sens exercés à discerner le bien et le mal (voyez Hébreux 5: 11-14; comparez Ephésiens 4: 11-16). Combien de chrétiens sont dans ce cas, ignorants dans les choses même les plus élémentaires, ne sachant pas distinguer par exemple la dispensation mosaïque et l'état juif, d'avec l'économie de la grâce et l'état chrétien, et qui pensent que, parce qu'une chose a été établie une fois par Dieu pour Israël, son peuple terrestre, cette chose est nécessairement vraie encore aujourd'hui pour nous chrétiens qui formons l'Eglise de Dieu. Ils n'ont rien compris au contraste, que le Seigneur établit dans le discours sur la montagne, entre ce qui avait été dit aux anciens et ce que Lui disait; ils oublient que, quand ses disciples, les compagnons du Fils de l'homme rejeté, voulurent faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains comme avait fait Elie dans un cas analogue, Jésus les censure fortement et leur dit: «Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés». Ils prennent la défense de la guerre et prônent la gloire terrestre, parce que David fut un vaillant capitaine et un roi puissant, ne voyant pas que la réjection de Jésus, le Roi des rois, a pour toujours flétri la gloire de l'homme né d'Adam, et que la seule vraie grandeur sur la terre maintenant, est celle qui se trouve avec le Fils de l'homme rejeté, qui a souffert hors de la porte, et qui nous appelle à le suivre hors du camp portant son opprobre (Hébreux 13: 12-14; comparez Luc 9: 18-26; 22: 24 et suivants).

D'autres, qui ont trouvé le pardon de leurs péchés par le sang de la croix, semblent regarder comme superflu de s'enquérir davantage de la vérité. Si on leur parle du péché lui-même, et d'être «mort au péché», et «vivant à Dieu en Jésus Christ», de tout ce que Paul expose si soigneusement à partir du verset 12 du chapitre 5, jusqu'à la fin du chapitre 8 de l'épître aux Romains, on voit que ce sujet, si important pour l'affranchissement de l'âme, leur est comme une terre inconnue sur laquelle ils ne se sont jamais aventurés. Ils n'ont jamais envisagé non plus le salut qui est en Christ autrement que comme un remède divin à leur état de péché et de misère, et ils n'ont jamais su recevoir l'enseignement de l'épître aux Ephésiens qui nous initie aux conseils que Dieu avait par-devers Lui dès avant la fondation du monde, et en vertu desquels, par l'opération de la puissance de sa force, l'Eglise, unie à Christ son Chef, assise dans les lieux célestes en Lui, dira dans tous les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce par sa bonté pour nous en Jésus Christ. Ils ne comprennent pas que nous ne sommes pas seulement des sauvés, comme il y en a eu de tout temps par la grâce de Dieu, mais qu'à la suite de la réjection de Christ, Dieu a établi sur la terre une chose absolument nouvelle, savoir l'Eglise dont nous sommes les membres, l'Eglise placée sur la terre pour être la lettre de Christ connue et lue de tous les hommes, l'Eglise qui est caractéristiquement céleste, en contraste avec Israël, le peuple terrestre. Est-il besoin de dire, sans parler d'autres sujets tels que la venue du Consolateur, ou la bienheureuse seconde venue de Christ et son apparition en gloire, quelle séparation de pensée et de conduite pratique, l'ignorance, sur de pareils points, établit parmi les chrétiens, et combien elle affecte leur témoignage?

Une seconde cause vient se joindre à l'ignorance pour établir et maintenir entre les saints, cette diversité de vues, dont nous parlons; je veux parler des *préjugés*. Les disciples étaient ignorants à beaucoup d'égards, Marie Magdeleine aussi était bien ignorante; mais chez nous l'ignorance est souvent devenue *tradition* ou *préjugé*, et les divergences d'opinions en ont reçu une nouvelle force. Les préjugés ont leur source dans une certaine éducation liée à un système religieux; et plus la forme extérieure de cette religion se rapproche de la vérité, plus le préjugé s'enracine, prend de la puissance, et fausse la conscience et le jugement. C'est une chose d'une immense importance que la conscience s'affranchisse de tout préjugé et de toute tradition religieuse, de tout ce qui n'est qu'opinion ou commandement d'hommes. Les Juifs étaient aveuglés par le préjugé, et asservis à la religion des pères, de manière à ce qu'ils renversaient le commandement de Dieu à cause de leur tradition, et qu'ils pensaient rendre service à Dieu en tuant les disciples de Christ. «Ils avaient du zèle pour Dieu, mais non selon la connaissance» (Romains 10: 2).

L'homme tient naturellement aux détails de la religion, quelle qu'elle soit d'ailleurs, dans laquelle il a été élevé; il tient à tout ce qui, sous une forme ou sous une autre, a pris autorité sur sa conscience; et il se sert même très volontiers de quelque passage des Ecritures, mal interprété, pour placer, s'il le pouvait, la sanction de Dieu sur ce à quoi Dieu n'a jamais pensé et qu'il n'a jamais ordonné. Si Dieu a mis fin au judaïsme maintenant, les préjugés et la pensée de la religion des pères ne se sont pas éteints pourtant: la loi comme règle de vie, les deux institutions du baptême et de la cène du Seigneur sous différents modes d'administration, le

ministère, et mille autres sujets, lui ont servi d'aliment. Le préjugé juge toutes choses, même la Parole de Dieu, à la lumière du dogme religieux qui gouverne la conscience; et il n'y a d'autre moyen d'en être délivré que la mort qui est la fin du vieil homme. C'est ainsi que l'apôtre Paul, un homme à préjugé, s'il y en eut, — plus zélé qu'aucun autre pour la tradition de ses pères, lui qui avait vécu comme pharisien dans la secte la plus étroite du culte judaïque, fut désigné et appelé par Dieu pour être le témoin, en puissance divine, d'une supériorité complète sur tous les préjugés.

Une troisième cause de nos diversités d'opinions, c'est notre *préoccupation de l'utilité ou des conséquences d'une chose*, envisagée d'en bas, au point de vue des hommes. Cette fâcheuse disposition se rencontre souvent là où il n'y a ni ignorance ni préjugé, et elle tient à ce qu'on regarde aux choses en rapport avec l'homme, et non en rapport avec Dieu. Ainsi Jacques, en vue de l'effet qu'il en attendait, induisit Paul à montrer son zèle pour la loi (Actes des Apôtres 21); mais il fut entièrement confondu dans son attente. On appelle utile ce qui tient compte de certains besoins, et paraît fait pour y répondre. On met en avant de certains devoirs ou prétendus devoirs, pour justifier une marche au sujet de laquelle on n'a jamais consulté la pensée ou le bon plaisir du Seigneur. Marthe tomba dans une erreur, de ce genre; car quelque bien et bon que fût assurément en son lieu et place le service qui l'absorbait, elle eût été conduite dans une autre direction si, au lieu de consulter son propre cœur, elle s'était enquis de la pensée du Seigneur. Il dut ainsi y avoir entre elle et Marie, que la parole de Jésus tenait aux pieds du Sauveur, une grande divergence de manière de voir, et peu de communion. Plus une chose paraît utile et convenable, plus il est difficile d'y renoncer pour l'amour de la Parole de Dieu. Qu'est-ce qui est plus naturel, et peut paraître plus convenable, que le désir de David, établi dans sa propre maison de cèdres, de bâtir une maison pour le Seigneur? Mais quoique la pensée de son cœur fût bonne, et qu'il fût bien qu'il l'ait eue, le Seigneur avait une autre pensée: c'est Lui qui voulait bâtir une maison à David et affermir son trône à jamais (voyez 1 Chroniques 17). Il est aussi difficile d'amener un accord entre l'homme qui est préoccupé des conséquences et de ce qu'il estime utile, et l'homme de foi qui est conduit simplement par la Parole de Dieu, que de faire voir à un homme qui regarde à droite, ce qu'on ne peut apercevoir qu'en regardant à gauche. L'homme préoccupé de ce qui est utile, raisonne toujours bien, et a toujours une foule d'excellents arguments à mettre en avant pour justifier sa manière de voir et son faire. L'homme de foi compte sur Dieu et attend de Dieu sa direction; il prête l'oreille à sa parole et s'applique avec patience à accomplir sa volonté, se souvenant qu'obéissance vaut mieux que sacrifice (1 Samuel 15: 22) et que Celui sur les pas duquel il marche a exprimé toute sa vie en une seule parole: «Voici je viens... pour faire, ô Dieu, ta volonté» (Hébreux 10: 5-8; comparez Philippiens 2). Entre ces deux hommes il n'y a pas d'unité de jugement possible.

L'amour du Mammon de ce siècle, lui aussi, est une des grandes causes qui nous empêchent de voir clair et de juger sciemment, selon Dieu: on convoite, on cherche quelque chose pour sa propre satisfaction; il y a une idole dans le cœur, et toute vérité est mise à profit pour la justifier, ou réduite, afin de l'épargner. Nous lisons dans Ezéchiel: «Ainsi a dit le

Seigneur l'Eternel. Quiconque de la maison d'Israël qui aura placé les idoles dans son coeur, et devant sa face l'achoppement de son iniquité, et viendra vers le prophète: je suis l'Eternel, je lui répondrai, quand il viendra, selon la multitude de ses idoles» (Ezéchiel 14: 4). Si je viens à la lumière et que je me place simplement devant la Parole de Dieu, je découvrirai toujours que ce qui m'entrave le plus, c'est ce que la Parole reprend le plus; mais si je crains la lumière, voulant à tout prix sauver mon idole, quelle qu'elle soit, celle-ci limitera toujours l'action de la Parole, et cette limitation s'étendra à tous les sujets qui m'occuperont dans cette Parole. N'avez-vous pas remarqué combien différemment et plus courageusement, quand nous avons renoncé à la poursuite de quelque convoitise, nous insistons sur un passage qui nous restait toujours obscur, ou que nous mutilions auparavant? L'homme qui nourrit quelque idole, ne diffère pas seulement de celui qui confesse fidèlement la pleine vérité, mais encore il le craint, comme tirent les Galates et tous ceux qui étaient en Asie, qui abandonnèrent Paul. La Parole de Dieu a toujours une double action, l'une qui est d'approfondir dans l'âme, la vérité que nous avons réellement et simplement reçue, l'autre qui est de mettre en évidence et de juger, soit l'action, soit la tendance de la chair en nous; et, quand le coeur est simple, il aime l'une et l'autre de ces deux opérations. Il est ainsi initié à la pensée du Seigneur. Et tous ceux qui sont tels, ne peuvent avoir qu'une seule et même pensée, et un seul et même jugement. Que le Seigneur exerce donc nos coeurs et nos consciences en sorte que nous n'y abritions pas quelque chose qui soit un obstacle à l'unité de pensée, de sentiment et de jugement qui doit régner au milieu de ses saints pour la gloire de son nom.

Il y a encore une autre cause de nos différences de vues et de sentiment que je voudrais signaler ici en terminant: On dit que ces différences, ne portant que sur des points *secondaires*, n'ont pas l'importance qu'on veut leur donner, et que la Parole de Dieu elle-même, dans les choses qui ne sont pas essentielles au salut, est *sinon obscure, tout au moins peu claire et insuffisante, là où il s'agit des détails de la vie pratique d'une personne ou d'une assemblée*. A l'appui de cette thèse on cite des noms d'hommes éminents qui ont professé, ou qui professent des opinions diamétralement opposées; on fait valoir leur piété, leur dévouement, la droiture de leur caractère, leur capacité, leurs savantes études, et tout cela pour faire disparaître la vérité de Dieu, la fermeté et la pleine suffisance des Ecritures, sous le voile de la faiblesse de l'homme et de ce qui n'est qu'opinions d'hommes. Sans doute l'homme est un être faible, exposé à subir toutes sortes d'influences et à mêler sa faiblesse et l'erreur à ce qu'il saisit de la vérité. Mais, quel bonheur, il n'y a pas seulement des opinions d'hommes, mais il y a la vérité de Dieu elle-même, cette parole dont Jésus disait: «Si vous persévérez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira!» Quel repos pour l'âme! Quelle lumière au milieu des ténèbres de ce monde, de la fragilité et de l'instabilité des pensées des hommes! Quelle épée pour atteindre jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles, pour discerner les pensées et les intentions du coeur! Dieu a donné une révélation, sa bonté a conservé pour nous ces «*Saintes lettres*», «qui peuvent rendre sages à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus»; il nous a conservé ces «*Ecritures*» dont l'apôtre dit, après avoir parlé de ce qui concernait le salut: «Toute Ecriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger,

pour instruire dans la justice, *afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre*» (2 Timothée 3: 14-17). N'est-ce pas encore à Dieu et à ces mêmes Écritures que le même apôtre, en vue des dangers qui devaient assaillir l'Eglise, remet les saints? — «Je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce qui a la puissance de vous édifier et de vous donner un héritage avec tous les sanctifiés» (Actes des Apôtres 20: 32). — Paul avait un grand combat pour les saints, tous ceux même qui n'avaient pas vu son visage en la chair, afin que leurs cœurs fussent consolés, «étant unis ensemble dans l'amour et pour toutes les richesses de la pleine certitude d'intelligence, pour la connaissance du mystère de Dieu, dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance» (Colossiens 2: 1-4). Il y a en réserve auprès de Dieu, nous le voyons, pour ceux qui le recherchent et qui tremblent à sa parole, «une pleine certitude d'intelligence», comme ailleurs il nous est parlé «d'une pleine assurance de foi» et d'une «pleine assurance d'espérance» (Hébreux 10: 22; 11: 11). «*Il est écrit*» demeure toujours la ressource et la sauvegarde du fidèle; il sera toujours vrai que, «Si quelqu'un m'aime», comme dit le Seigneur, «*il gardera ma parole*»; et, dans notre faiblesse qu'il connaît, Lui-même nous encourage, nous disant: «Tu as peu de force, et *tu as gardé ma parole*... tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne» (Apocalypse 3: 8-11). Ne soyons donc pas comme ceux qui n'ont point d'oreille pour entendre, ni de cœur pour comprendre, et souvenons-nous de cette joie que l'apôtre voulait avoir dans les Philippiens, en les voyant remplis d'une même pensée, ayant un même amour, un même sentiment, pensant à une seule et même chose, toujours obéissants, pour être sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables au milieu d'une génération tortue et perverse «*parmi laquelle vous reluisez comme des luminaires dans le monde, présentant la parole de vie...*» (Philippiens 2).

Notes sur l'évangile de Jean

Darby J.N. - Notes recueillies à des conférences - ME 1874 page 281

L'Evangile de Jean traite de la manifestation de Dieu, du Père dans le Fils, — le Fils venu ici-bas comme vie éternelle; puis, de la présence du Saint Esprit, descendu après que Jésus s'en est retourné auprès du Père. La vérité quant à la nature du Fils une fois établie, nous trouvons toutes les formes de ses relations avec les hommes, et tous les moyens par lesquels il établit ces relations (par exemple. la mort). Cet Evangile est très méthodique et contient beaucoup plus de théologie que d'histoire.

Chapitre 1

Versets 1-34. La révélation du Fils.

Les versets 1-13 nous présentent Christ dans sa nature, ce qu'il est, et comme tel l'accueil qu'il a reçu; les versets 14-18, ce qu'il est *devenu*; enfin, les versets 19-34, le témoignage de Jean-Baptiste, Christ en contraste avec Jean, puis ce qu'il a fait.

Les versets 1, 2 nous présentent d'une manière abstraite ce qu'il est dans sa nature; aussi cet Evangile commence-t-il avant la Genèse; car ce qui *était* est évidemment antérieur à ce qui a été créé. — «Au commencement était la Parole». C'est l'expression de son existence absolue, éternelle. La Parole existait quand tout commença, quand Dieu créa. Son existence essentielle ayant été constatée, nous trouvons deux choses: — la distinction de sa personne: «la Parole était auprès de Dieu»; — puis sa nature: «la Parole était Dieu». Enfin, le verset 2 ajoute: «elle était au commencement auprès de Dieu», afin que l'on ne pût pas supposer que sa personnalité avait eu un commencement. — Ces deux premiers versets nous présentent donc l'existence absolue, éternelle et distincte de la personne du Fils. Cela imprime à l'Evangile de Jean un caractère tout spécial. Il ne s'agit là ni de dispensations, ni de conseils, mais c'est Dieu qui est manifesté; et l'homme étant tel qu'il est, nous trouvons le rejet du Seigneur dès le début, avant le récit de la conduite de l'homme envers lui. Remarquez comment, en peu de mots, l'Esprit de Dieu nous donne ces choses profondes! Il faudrait aux hommes des volumes pour les exposer, et encore sortiraient-ils de leurs explications plus confus qu'auparavant.

Au verset 3, la création lui est attribuée. Au verset 4, il est dit: «La vie était en lui»; puis, chose de toute importance pour nous, il est ajouté: «La vie était la lumière des *hommes*». — *Lumière des hommes* et *vie*, c'est ici une proposition réciproque. Le caractère de cette vie s'adaptait essentiellement au caractère des hommes. Dans sa nature, elle était déjà pour les hommes, car la Parole ne devint chair que plus tard. Il est la lumière de Dieu comme homme, pour l'homme; c'est pourquoi, venant au monde, il éclaire tout homme. Ici, au verset 4, il n'est pas encore question de son incarnation; ce passage nous parle, non de ce qu'il est devenu, mais de ce qu'il est. Nous le trouvons là avant la fondation du monde, quand ses plaisirs étaient avec les enfants des hommes (Proverbes 8). La vie n'était pas la lumière des anges,

mais des hommes; il n'a pas pris les anges. — Au verset 5, nous trouvons le fait que la lumière luit dans les ténèbres et que les ténèbres ne l'ont pas comprise. Il ne parle pas encore ici de culpabilité, mais du fait que cette lumière, qui était dans la nature de Christ, s'est trouvée en contact avec les ténèbres, avec l'homme tel qu'il est, et les ténèbres sont demeurées; phénomène qui n'arrive pas dans les choses naturelles, car les ténèbres se dissipent quand la lumière luit. Ici, au contraire, la lumière arrivant dans le monde, rencontre une opposition et une incompatibilité absolues. — Les cinq versets dont nous venons de parler forment un tout; ils présentent les choses d'une manière abstraite.

Au verset 6, nous trouvons le témoignage rendu par Jean à ce dont nous avons parlé. «Lui n'était pas la lumière, mais pour rendre témoignage de la lumière: la vraie lumière était celle qui, venant au monde, éclaire tout homme». Ce n'était pas seulement un Messie envoyé aux Juifs, mais c'était une lumière qui était là pour tout homme. Que ce fût un Siméon, un Zacharie sans reproche, un pharisien, peu importe; la lumière était là pour chacun; non qu'il s'agit d'effets intérieurs dans l'homme, mais du fait simple qu'elle brillait sur tout homme. Cela ne dit pas qu'on avait des yeux pour la voir, mais cette lumière éclairait tout homme, comme le soleil, qui luit pour tout le monde, même pour les aveugles. Jean-Baptiste était bien, lui, *une* lumière pour les Juifs, mais Christ était *la* lumière, et l'on ne saurait trouver un seul homme, pour qui il ne l'était pas. — Verset 10. «Le monde ne l'a pas connu»: voilà l'idée générale. Verset 11. «Les siens» les Juifs (une race favorisée de toute sorte de communications de la part de Dieu), «ne l'ont pas reçu». — Les versets 12 et 13 présentent l'autre côté de la vérité. Ceux qui l'ont reçu n'ont pas la force nécessaire pour devenir enfants de Dieu (*), mais l'autorité pour prendre cette position leur est donnée, autorité qui n'avait été accordée à aucun des croyants de l'ancienne alliance. Nous avons ainsi, dès le début, la grâce souveraine qui opère en mettant de côté l'homme, jugé dans sa nature. Les Juifs aussi, comme nation, ne l'ont pas reçu, et c'est maintenant une chose à part, par la puissance de Dieu, que d'être nés de Dieu. — Jusqu'ici nous avons vu les grands principes touchant la personne du Fils de Dieu.

(*) «Enfants» non «fils»; terme usité dans Jean, qui parle de l'intimité de la famille.

Au verset 14, nous arrivons aux faits historiques. Après avoir vu, dans le premier paragraphe, ce que Christ *est*, nous apprenons ce qu'il *devient*. «La Parole devint chair». Cette Parole qui avait fait toutes choses, est devenue quelque chose; elle a été faite chair et a «*habité* au milieu de nous». Elle n'est pas apparue pour s'en aller; ce n'a pas été une chose passagère, comme lorsque Dieu apparut à un Abraham pour communiquer avec lui, ou à un Moïse sur le Sinaï de gloire avec les anges. Non, la Parole a habité (a *tabernaclé*) au milieu de nous. Et puis, comme habitant ainsi au milieu de nous, «nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un fils unique de la part du [ou d'un] père». C'est le caractère de cette gloire qui nous est présenté ici: non, comme s'il y avait plusieurs enfants et des affections partagées, mais la gloire de Celui qui est le seul objet de toutes les affections et qui est avec son père comme un fils unique. — Le verset 15 est une parenthèse qui présente le témoignage de Jean Baptiste et sa confession que Christ prenait une place supérieure en vertu de son essence éternelle, comme personne divine.

«Pleine de grâce et de vérité»; voilà ce qui caractérise la «Parole» habitant au milieu de nous. Il est la grâce parfaite, le bien en amour au dessus du mal; et puis la vérité qui dit ce qui en est de tout.

Au verset 16, nous trouvons une autre vérité: «De sa plénitude, nous tous» (chrétiens) «nous avons reçu, et grâce sur grâce»; c'est-à-dire abondance de grâces, grâce entassée sur grâce. Il ne dit pas: vérité sur vérité, parce qu'on n'apprend la vérité que partiellement.

Au verset 17, contraste entre les deux économies. «La loi» (une règle donnée de Dieu aux hommes) «a été donnée par Moïse»; mais «la grâce et la vérité *vinrent* par Jésus Christ»; ou plus littéralement *vint* par Lui: la grâce et la vérité sont une *seule* chose; je ne dis pas une *même* chose. C'était Lui-même, et cela est venu. Privilège immense, au milieu d'un monde plongé dans le mal, que de posséder l'amour parfait et en même temps la vérité! La vérité me montre ce que je suis et, étant tel, je trouve l'amour parfait. On voit un bel exemple de cela dans l'histoire de la pécheresse, au chapitre 7 de l'évangile de Luc. J'y trouve: 1° Dieu, en grâce et en vérité dans le monde; une vérité absolue, sans laquelle la réconciliation ne serait pas possible, et une grâce parfaite qui peut rencontrer la pleine manifestation du mal; 2° le Pharisien. En lui, ténèbres complètes: il a Dieu dans sa maison; il ne sait le voir et tout ce qu'il pense de lui, c'est qu'une telle personne ne peut pas être un prophète; 3° la femme qui vient droit à Jésus; elle est dans la vérité et la grâce, et son état moral répond parfaitement au coeur de Dieu, manifesté en Jésus. La lumière manifestait tout le mal, mais le mal était en présence de la grâce. La question est résolue et finit à salut, quand la femme se trouve en présence de toute la vérité quant à Dieu, de toute la vérité quant à elle et de toute la grâce pour elle. N'est-ce pas une expression vivante de notre verset 17?

Nous n'avons pas tout encore. Le verset 18 ajoute: «Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître». Le Fils est ici vu personnellement. Lui sur qui se concentre l'amour du Père et qui est dans la jouissance immédiate de tout son amour, est Celui aussi qui révèle cet amour. Si je devais vous dire ce qu'est mon père, je ne pourrais le faire que selon ce qu'il est pour moi. Christ est venu déclarer ce qu'est le Père, lui qui jouissait de la manière la plus intime dans le sein du Père de tout ce que le Père est. — Le Fils qui *est* dans le sein du Père, non qui *était*, car jamais il n'est dit dans la Parole que Christ ait quitté le sein du Père. Ici, nous sommes en dehors de toute question de dispensations. C'est Dieu, révélé dans l'intimité de sa nature et de son amour par le Fils; c'est bien Dieu, mais c'est le Père révélé dans le Fils. Auparavant, Dieu lui-même n'avait jamais été révélé. La création montrait ce qu'étaient ses oeuvres. En voyant ses ouvrages, on pouvait admirer l'excellence de l'ouvrier, mais non pas connaître l'ouvrier lui-même. Dans sa relation avec Abraham, Dieu a révélé sa Toute-Puissance, ce qui est autre chose que lui-même. Il dit à Moïse *qu'il est*; il déclare son caractère éternel, mais non *ce qu'il est*. Ce même principe, dont nous parlons se montre bien clairement encore sous la loi; Dieu demeurait dans l'obscurité, et nous ne pouvons pas appeler les tonnerres une révélation de Dieu. Il avait donné la loi qui enseigne à l'homme ce qu'il doit être; il avait donné des promesses, il les accomplira; mais il n'avait pas révélé ce qu'il est. Ce qui s'approche le plus d'une révélation de Dieu, c'est ce qu'il dit à Moïse

sur la montagne (Exode 34: 6, 7), mais ce sont plutôt les termes du gouvernement d'Israël et non ce qu'il est. Abondant en gratuité, et toutefois ne tenant pas le coupable pour innocent et punissant l'iniquité des pères sur les enfants, tels étaient ces termes. — «Lui, l'a fait connaître». On ne peut pas connaître Dieu en dehors de Jésus, car autrement tous les hommes seraient immédiatement condamnés. Cette connaissance de Dieu est proposée au monde; et il y a, en contraste avec cela, le Saint Esprit qui n'est pas envoyé pour être connu du monde. Le monde, est-il dit (14: 17), ne peut pas le recevoir... parce qu'il ne connaît pas; mais vous, vous le connaissez. Cela ne pourrait pas se dire de Christ; le monde, il est vrai, ne l'a pas reçu; mais Christ était là pour le monde. Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec soi. Le Saint Esprit est donné aux croyants; il demeure en eux; il ne vient pas pour être reçu du monde; tandis que Christ est présenté au monde pour en être reçu.

Jusqu'ici nous avons eu l'idée abstraite de ce que Christ était, de ce qu'il était dans sa nature, et de ce qu'il est devenu. Dans les versets 19-34 nous trouvons ce qu'il fait: Il ôte le péché, et il baptise du Saint Esprit. Ce sont là les deux parties de son oeuvre. «Voilà», dit Jean-Baptiste, «l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde!» Oter le péché du monde n'est pas encore un fait accompli, mais l'oeuvre qui en est le fondement, est faite et le résultat de cette oeuvre sera pleinement manifesté quand les nouveaux cieux et la nouvelle terre seront introduits. — Il y a eu une terre innocente, il y a une terre pécheresse, il y aura une terre où la justice gouverne, et enfin une terre où la justice habite. Cette dernière présentera, lors de l'introduction des nouveaux cieux et de la nouvelle terre, une scène sans péché devant Dieu; non pas une scène avec l'innocence qui peut se perdre, mais avec la justice qui demeure, parce qu'elle répond au caractère de Dieu.

«Manifesté une fois pour l'abolition du péché» (Hébreux 9: 26), a le même sens. L'oeuvre est faite pour abolir le péché, mais le péché n'est pas encore aboli. Jusqu'à un certain point, la chose sera accomplie dans le millénium quand Satan sera lié. Ce qui donne droit à Christ, vis-à-vis du mal, c'est sa mort; le diable n'a aucun droit; mais le résultat de ce qui a été fait n'est pas pleinement établi. Dieu, pour le présent, s'occupe de rassembler des cohéritiers.

La seconde partie de son oeuvre, c'est qu'il «baptise de l'Esprit saint» (verset 33). En nous baptisant ainsi, il nous fait entrer actuellement, par la foi, dans la jouissance de la puissance de la rédemption accomplie, dans la certitude que les péchés sont effacés, et dans la puissance anticipée de la gloire à venir. *L'oeuvre est faite; le Saint Esprit est donné;* mais nous trouvons ici un fait touchant et remarquable, c'est que celui qui doit baptiser les autres du Saint Esprit et les introduire dans la jouissance de ces privilèges, reçoit premièrement le Saint Esprit (il n'y est jamais dit qu'il ait été *baptisé* du Saint Esprit). L'Esprit est descendu sur lui, il a été oint et scellé comme homme. Lui, homme, prend cette position comme Fils, comme homme ici-bas, pour créer cette position à l'homme et l'y introduire par la rédemption. Nous recevons l'Esprit par son oeuvre, par la rédemption lui, en vertu de sa perfection propre, parce qu'il était juste en lui-même. Celui sur lequel l'Esprit descendait et demeurait, c'est celui-là qui baptisait de l'Esprit saint (verset 32) mais nous devons être sous l'aspersion de son sang pour avoir le Saint Esprit et il doit être glorifié comme homme pour le donner. C'est ce qu'on lit dans Actes 2: 33,

et ce qui est célébré au Psaume 68, où il est dit: «Tu as reçu des dons dans l'homme» comme homme et pour les hommes (cf. Ephésiens 4: 8). C'est bien un acte divin, mais c'est comme homme que le Seigneur administre cela. Dieu mettait son sceau sur cet homme ici-bas et manifestait qu'il était Fils de Dieu.

Versets 35-52. Nous avons eu jusqu'ici la révélation de ce que Christ est, de ce qu'il est devenu, de ce qu'il a fait; au verset 35, nous commençons à le voir rassemblant des personnes pour qu'elles soient avec lui. Nous trouvons d'abord le témoignage de Jean-Baptiste, et ensuite le témoignage de Christ, qui va jusqu'à la fin, jusqu'au dernier jour.

Jean regarde Jésus qui marchait et il dit: «Voilà l'agneau de Dieu!» et les disciples suivent Jésus. Ce n'est pas lorsque Jean enseigne comme prophète, car il avait dit ces mêmes paroles comme prophète le jour précédent, mais c'est quand *son coeur* parle, que l'effet est produit et qu'il y a des disciples pour Jésus. Les disciples demandent à Jésus: Où demeures-tu? ils viennent l'entourer; lui accepte; il devient centre, et prend une place qui n'appartient qu'à Dieu. Un autre homme qui la prendrait, cette place, détournerait les hommes de Dieu et commettrait un péché grave. Aucun prophète, aucun apôtre, n'a jamais songé à être un centre. Celui seul, qui fait le chemin pour aller auprès de Dieu, est le centre pour rassembler.

Le lendemain (verset 44) nous avons quelque chose de plus. Après le témoignage de Jean-Baptiste et celui de Jésus qui devient le centre du rassemblement des disciples, nous voyons Jésus qui appelle. C'est un autre jour dans l'idée de la révélation. Alors, non seulement Christ est centre, mais il faut le suivre. Il faut un chemin. Qu'il faille un chemin à l'homme, c'est une immense vérité. Dans le Paradis, il n'y avait pas besoin d'un chemin; il s'agissait de rester où l'on était. Dans le ciel, il n'y en aura pas. Dans un monde qui est aliéné de Dieu, il n'y a pas de chemin possible; mais Christ y trace un chemin, comme la nuée qui conduisait Israël. Une fois Christ entré dans le monde comme la grâce et la vérité, voilà un chemin donné à l'homme, une chose nouvelle, un chemin divin que «l'oeil du vautour n'a pas connu» (Job).

Maintenant les disciples appellent eux-mêmes (versets 42, 46). Une chose me frappe ici. Jean avait dit: Voilà l'agneau de Dieu, le Messie. Les disciples en recevant le témoignage ne vont pas au delà de ce qui était prophétisé; c'est ce qui arrive toujours. La Parole, quand elle agit sur le coeur, donne la foi pour autant que les besoins sont à même de saisir l'objet. Je prêche la grâce souveraine; une âme est atteinte; — la voilà dans les angoisses que produit la conviction du péché. Quand Dieu agit et que la lumière est arrivée, c'est le point où en est l'âme qui se découvre.

Verset 49. Nathanaël est trouvé sous le figuier qui est toujours la figure d'Israël, maudit plus tard. Jésus l'a connu comme résidu d'Israël, quand il était sous le figuier. Nathanaël, par conséquent, le reconnaît comme Fils de Dieu et roi d'Israël. Il reconnaît Christ selon le Psaume 2 (l'oint de Jéhovah, le roi sur Sion, Son Fils) (*). Alors le Seigneur, constatant la réalité de la foi qui l'a connu ainsi, lui déclare qu'il verrait de plus grandes choses, et parle selon le [Psaume 8](#). Il a été rejeté, ce que constate le [Psaume 2](#) cité par Pierre en témoignage de sa réjection, mais il est fils de l'homme, et les plus puissantes créatures de Dieu ont le fils de l'homme pour

leur objet. Elles montent jusqu'à lui, ou descendent sur lui, ce qui n'eut pas lieu pour Jacob (**).

(*) C'est bien dans l'esprit du Psaume 2 que Nathanaël dit ici «Fils de Dieu». Ce n'est pas le Fils éternel du Père. S'il l'avait connu comme tel avec intelligence, Jésus n'aurait pas dit: «Tu verras de plus grandes choses que celles-ci».

(**) Nathanaël s'étonne qu'il puisse venir quelque chose de bon de Nazareth. Remarquons qu'avec les plus grandes préventions on peut avoir une parfaite droiture, être sans fraude comme Nathanaël. Il faut de la patience avec les préventions.

Nous venons de parcourir du verset 35 au verset 52 cette partie de l'histoire qui traite du témoignage de Jean-Baptiste et de Christ pour rassembler. Au verset 44, c'est Jésus lui-même qui commence à rassembler et cela va jusqu'à la gloire, jusqu'à son retour où il est fils de l'homme. En rapport avec ce qui vient d'être dit nous trouvons un premier *jour* au verset 35 (le «lendemain» du verset 29 n'ayant rien à faire avec ceci); c'est le témoignage de Jean-Baptiste; puis un deuxième jour au verset 44: c'est le témoignage de Jésus dans le résidu jusqu'à la fin, parce que le témoignage de Jésus sera repris à la fin; enfin un troisième jour au chapitre 2: c'est le Millénium.

Remarquons encore en terminant ce premier chapitre qu'il place devant nous à peu près tous les noms de Jésus, presque tout ce qu'il est dans ses titres variés, à l'exception de ses noms de relation. Il n'est considéré ici, ni comme chef de l'Eglise, ni comme sacrificateur, ni comme le Christ. Il ne reçoit aucun de ses noms de relation avec l'Eglise et avec Israël. (Au verset 42 il est bien nommé le Messie, le Christ, mais c'est ce que les disciples ont trouvé eux-mêmes; ce n'est pas un nom qui lui soit donné par le témoignage). Tous ses autres titres sont présentés. Il est le Fils unique de Dieu qui révèle le Père, le Fils de Dieu et Roi d'Israël, l'Agneau de Dieu, la vie, la lumière, la Parole, le Créateur, le fils de l'homme, Celui qui baptise du Saint Esprit; nous avons en un mot tous les noms qui nous disent ce qu'il est dans sa propre personne.

Chapitre 2

Versets 1-22. Nous trouvons ici, comme nous l'avons indiqué, une scène millénaire; non pas les noces de l'Agneau, mais les noces du Roi, de l'Eternel Jéhovah avec Jérusalem (selon le Psaumes 45: 10, 11); et puis le jugement. Nous avons ainsi le double caractère des relations futures du Seigneur avec les Juifs: la joie, et le jugement qui purifiera. D'abord il change l'eau de purification en vin de joie. Il fallait avant tout la purification pour qu'ils pussent être avec Dieu; puis, quand le Seigneur est là, tout est changé en joie. Le bon vin est gardé jusqu'à ce que le Seigneur vienne. Alors on ne dira plus: «l'Eternel qui nous a fait sortir d'Egypte», mais: «Celui qui nous a ramenés d'Orient et d'Occident». Le bon vin de la fin sera beaucoup meilleur que celui du commencement. En même temps (versets 13-18), il purifie le temple; il exerce le jugement sur tous les scandales qui remplissent le domaine de sa puissance. — Au verset 19, il donne aux Juifs sa résurrection comme preuve de l'autorité qu'il avait pour purifier le temple, mais alors on trouve que c'était le corps de Jésus qui était le vrai temple (le lieu où Dieu se trouvait), et il le relève lui-même.

Remarquez encore ce qu'il dit à sa mère (verset 4): «Qu'y a-t-il entre moi et toi, femme. Mon heure n'est pas encore venue». Il ne veut pas connaître sa mère jusqu'à sa mort. Dans l'Evangile de Jean ces mots «l'heure... venue» expriment toujours sa mort. De plus, «son heure» était la base de toute la bénédiction, et pour donner le bon vin il fallait qu'elle fût venue. — A la croix il dit à sa mère: «Femme voilà ton fils» et au disciple qu'il aimait: «Voilà ta mère». On rentre dans un certain sens dans les relations humaines, quand on meurt. Paul, dans son travail de serviteur de Dieu, n'a connu personne selon la chair, mais, en contraste avec cela, quand il est près du délogement, il parle à Timothée de sa grand-mère Loïs et de sa mère Eunice.

Versets 23-25. Jusqu'ici nous avons vu toute l'histoire du Seigneur jusqu'au Millénium, à l'exception de l'Eglise. Voici maintenant l'introduction d'une chose nouvelle. La fin du chapitre 2 nous y conduit; elle se rattache au chapitre 3. «Plusieurs crurent en son nom, contemplant les miracles qu'il faisait» (verset 23). C'est, à la vérité, la foi d'une intelligence correcte, mais qui, au fond, ne signifie rien du tout; il n'y a pas là une oeuvre de Dieu. Ils voyaient ses miracles et trouvaient impossible qu'un homme fit de pareilles choses. Ils avaient raison, mais ce n'était qu'une conviction d'homme, qui ne dépassait pas les choses humaines. Elle ne valait rien, quoique ce fût une foi d'intelligence juste et sincère. Le premier venu me dira: Je crois que Jésus est le Christ. Je ne doute pas de sa sincérité, mais c'est chez lui affaire d'éducation, d'intelligence, et cela ne va pas plus loin.

Chapitre 3

Nicodème vient à Jésus avec le même témoignage reçu, mais de plus avec un besoin produit dans son coeur. Il désire savoir ce qui en est et par conséquent il vient à Jésus; mais il vient de nuit, ce qui dénote la crainte du monde. Il a des besoins; le Saint Esprit, quand il agit, en produit toujours. Son coeur et sa conscience sont saisis, mais il vient à Jésus avec ses idées juives qui supposaient naturellement que les Juifs étaient des enfants du royaume. Le Seigneur lui présente les deux grands principes de l'introduction de l'homme dans le royaume de Dieu, c'est-à-dire la nouvelle naissance et la croix, mais à la croix il ajoute l'introduction dans les choses célestes. La nouvelle naissance n'implique pas nécessairement, en soi, les choses célestes; mais sans elle, on ne peut entrer dans le royaume, et même les yeux ne sont pas ouverts pour en faire la découverte.

Verset 3. «Si quelqu'un n'est né de nouveau il ne peut voir le royaume de Dieu». La mort n'est pas introduite ici; c'est la chose nouvelle en elle-même et l'ancienne n'y est absolument pour rien. — «Né de nouveau» voilà une expression très forte. Nicodème demande: «Comment un homme peut-il naître quand il est vieux?» (verset 4). Le Seigneur s'explique au verset 5: «Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit il ne peut entrer dans le royaume de Dieu». «Né d'eau»; c'est l'effet de la Parole dans l'homme et c'est à cela que quelques-uns limitent la nouvelle naissance; elle est pour eux le nettoyage, par la foi, de ce qui existe et ils laissent de côté l'essence de la chose; ils ne connaissent pas la nouvelle vie (*). «Né de l'Esprit» c'est la communication d'une nature toute nouvelle qui vient de Dieu. La puissance de l'Esprit

accompagne la Parole et alors un double effet est produit: il y a une vie toute nouvelle dont l'Esprit est la source et cette vie modifie effectivement tout l'être moral de l'homme. La chose importante à saisir c'est qu'il y a une toute nouvelle nature qui purifie l'homme. Il a d'autres goûts, d'autres désirs, cela est vrai, mais une nature nouvelle. — Au verset 6, il ne dit pas: Ce qui est né d'eau est eau, mais: Ce qui est né de l'Esprit est esprit; c'est l'Esprit qui est la source immédiate de la vie. — D'autres vérités en découlent: «Il vous faut» (vous, Juifs) «être nés de nouveau» (verset 7) mais «le vent souffle où il veut»; la porte est ouverte. aux Gentils, car «il en est ainsi de *tout homme* qui est né de l'Esprit» (verset 8). Nicodème aurait dû savoir ces choses. «Tu es le docteur d'Israël, et tu ne les connais pas?» dit Jésus. En effet, elles étaient révélées au chapitre 36 d'Ezéchiel, versets 24-29, et un maître en Israël aurait dû les connaître.

(*) Pour les Wesleyens et les évangéliques, personne au fond n'est né de nouveau; ils se servent du mot tout en rejetant complètement la chose. Ils ne voient dans la nouvelle naissance qu'une purification de l'homme tel qu'il est, une modification de son état.

Le Seigneur va maintenant plus loin (versets 11-13), parce que, quoique, en un certain sens, les prophètes eussent parlé de ces choses, lui tirait toute sa connaissance d'en haut, du ciel, et pouvait parler des choses célestes. Il pouvait dire, de la part de Dieu duquel il venait, que sans la nouvelle naissance et la croix il n'y avait pas moyen pour l'homme d'être avec Dieu. Aussi trouvons-nous son rejet au verset 14. A supposer que Christ eût été reçu sur la terre, c'était le règne du ciel, mais ce n'étaient pas les choses célestes. Elles sont introduites par son rejet, quand il est élevé sur la croix.

Verset 13. «Le fils de l'homme qui est dans le ciel». Il introduit les choses célestes pour ainsi dire dans l'homme ici-bas, et pourtant il est dans le ciel. Je puis, dit-il, vous parler des choses célestes, car je suis descendu du ciel, mais j'y suis toujours. Comme Dieu, il est dans le ciel toujours, mais maintenant cela est attribué au fils de l'homme, parce que celui qui était tel, est Dieu. Dans l'évangile de Jean, Jésus parle toujours comme l'égal de Dieu: «Moi et le Père sommes un». «Comme le Père... vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux qu'il veut»; mais jamais on ne le trouve prenant quelque chose sur lui-même, sauf le service; toujours il reste là où il s'est placé. En se dépouillant de toute la gloire (extérieure) de Dieu pour venir ici-bas, il n'a pas cessé d'être Dieu. En tant qu'homme il n'a pas pris les attributs de Dieu et nous en trouvons une preuve, en ce qu'il est venu pour pouvoir mourir. La vérité de la divinité du Sauveur est maintenue en ce que le mystère de sa personne demeure incompréhensible. Je connais Dieu; il est amour, lumière, tout-puissant; tous ceux qui sont nés de Dieu le connaissent; mais aussitôt que Dieu se fait homme, personne ne peut sonder ce mystère. Les rationalistes viennent s'y briser.

Il est dit (Hébreux 1: 7): «Il *fait* ses anges des esprits» mais quant au Fils (verset 8), il dit: «Ton trône, ô Dieu»; il ne dit pas qu'il le fasse quelque chose, mais il s'adresse à lui comme à Celui qui est Dieu. Au verset 9, il est homme: «Dieu, ton Dieu, t'a oint»; et à la fin de ce même verset nous sommes les «compagnons» de cet homme, de celui qui, au commencement de la phrase, est aussi appelé Dieu. Zacharie 13: 7, est aussi un passage remarquable: «Epée réveille-toi... sur l'homme qui est mon compagnon, dit l'Eternel des armées»; cet homme est

le compagnon de l'Éternel, l'égal de Dieu. Dans la première épître de Jean nous trouvons plusieurs passages où il apparaît à la fois Dieu et homme. Suivant le sujet dont il parle, l'apôtre passe de sa divinité à son humanité, et vice-versa.

Revenons maintenant aux versets 14-16. Nous y trouvons, d'une manière très belle et très frappante, les deux côtés de la croix. Les versets 14, 15 présentent le côté de l'homme, le verset 16 celui de Dieu. Comme fils de l'homme il faut qu'il soit élevé, mais c'est Dieu qui le donne, son Fils. Le Seigneur sort complètement des promesses faites à Israël. Il avait déjà dit plus haut: «Le vent souffle où il veut», et il dit maintenant: «Dieu a tant aimé *le monde*». Il faut distinguer ici entre l'amour qui s'exerce dans une relation quelconque, et la bienveillance de Dieu. Il n'est pas dit que Christ aime le monde, ou que Dieu aime l'Eglise. Comme avocat et sacrificeur, Christ non plus n'a pas affaire avec le monde, ni même avec les *élus* comme tels, mais avec les *croyants*, c'est-à-dire avec ceux qui sont déjà en relation avec Dieu. Je dis: pas même avec les *élus*; car il n'y a en eux *moralement* rien qui les pousse à venir à Lui plus que d'autres; ils sont comme eux des enfants de colère. Nous avons donc ici l'amour de Dieu envers tout le monde, entièrement au dessus du Judaïsme; et Nicodème, le représentant du Judaïsme sous son meilleur aspect, est contraint d'en sortir, s'il vient à Christ. Il lui faut la nouvelle naissance et la croix qui introduit les choses célestes. C'est l'exposition du fondement des choses nouvelles, en rapport avec ce que Dieu est en Lui-même; c'est la nécessité de la croix et la souveraine grâce de Dieu dans la croix. Une fois que Dieu agit de la sorte, il introduit nécessairement les choses célestes. On a affaire avec Lui-même, et par la croix immédiatement avec Lui-même, et non pas avec des promesses seulement.

Verset 18. Là où Christ est annoncé. les choses en sont venues à une crise définitive. — Versets 19-21. C'est ici le sujet de la condamnation, que celui qui était la lumière est venu, et que les hommes ne l'ont pas voulu. La lumière, non l'amour ici; non la grâce qui attire; il s'agit de la conscience qui ne veut pas de la lumière. Quand l'homme abandonna Dieu, Dieu prit soin qu'il eût une conscience. Malgré toute son incrédulité, l'homme sent qu'il n'a pas fait ce qu'il devrait faire, et que même, sans question du droit de Dieu, il a fait des choses que sa propre conscience condamne. Comme principe général (verset 21), l'homme qui agit droitement vient à la lumière, ne craint pas que ce soit connu; et ce qui prouve que l'homme est dans le mal, c'est qu'il rejette Christ, qu'il craint de venir à la lumière.

Au verset 22, nous trouvons de nouveau le témoignage de Jean-Baptiste, qui, vers la fin du chapitre (probablement depuis le verset 35), passe sans interruption dans le témoignage de Jean l'Évangéliste. Il y a une grande beauté dans le caractère de Jean; il est peut-être celui des hommes bibliques, chez lequel on trouve le moins de fautes. Ici, on le voit heureux de se cacher pour que Christ ait toute la gloire. — Verset 34. «Celui que Dieu a envoyé parle les paroles de Dieu». Le verset présente Jésus, une *personne* qui «vient du ciel» (verset 31). Christ est d'une manière spéciale l'envoyé de Dieu; il parle de ce qu'il sait et rend témoignage de ce qu'il a vu. De la même manière, l'apôtre Jean pouvait dire, dans sa 1^{re} épître. «Celui qui est de Dieu *nous* écoute» et Paul à Timothée: «Sachant *de qui* tu les as reçues». En ce sens, ils étaient des envoyés de Dieu, mais il s'agissait de ce dont ils rendaient témoignage et non de leur

personne. — «Car Dieu ne donne pas l'Esprit par mesure»: Ces mots sont appliqués à Christ, dans le sens d'un principe général, et l'écrivain en tire ici une application particulière.

Versets 35, 36. Tout ce qui dépend de la présence du Fils de Dieu est annoncé dans ces deux versets. On y trouve, constatée, la grande vérité du Christianisme.

Tout ce que nous avons vu jusqu'ici, s'est passé, comme nous pouvons l'inférer du verset 24, avant que Christ ait commencé son ministère public.

Chapitre 4

Le Seigneur quitte la Judée et s'en va en Galilée, où commencent tous les récits des autres Evangiles. Nous trouvons ici la transition même entre toutes ses relations avec les Juifs et le commencement de son nouveau ministère. Il quitte les Juifs historiquement; au chapitre 1 il les avait déjà quittés moralement; maintenant il les abandonne. Il passe par la Samarie; le voilà sur un terrain neuf. Les Samaritains étaient des Gentils qui adoraient l'Eternel tout en servant leurs idoles. Plus tard, ils avaient abandonné leurs idoles et élevé sur le mont Guérizim un temple rival de celui de Jérusalem. Ils ne savaient ce qu'ils faisaient et adoraient, dans un faux temple, ils ne savaient quoi. Aussi les Juifs les avaient-ils en souverain mépris. C'était la plus grande injure, de dire à quelqu'un: «Tu es un Samaritain» (8: 48).

C'est là que nous trouvons le Seigneur, rejeté des Juifs auprès desquels il était venu, prenant la position la plus basse, lui, homme fatigué, qui n'avait pas où reposer sa tête, qui, (tel était son abaissement!) n'avait pas même un peu d'eau pour boire. Il avait rompu avec le lieu des promesses, où était le salut, et il prend sa place là où il n'y avait rien que la misère sans les promesses. Il prend part à cette misère (non pas au péché); il y prend part comme homme rejeté sur la terre: Il s'assied là, au bord de ce puits de Jacob, qui existe encore. Une femme vient pour puiser. En lui demandant un peu d'eau, le Seigneur montre à cette femme la position qu'il avait prise. La femme est étonnée: Comment? Un Juif consentir à avoir des relations avec une Samaritaine! La chose heurtait tous les usages des Juifs, qui dans un sens avaient raison. Mais la grâce franchissait toutes les limites. Jésus lui répond: Si tu savais que Dieu vient pour donner, non pour exiger; si tu savais qui est Celui qui est descendu assez bas pour n'avoir pas un peu d'eau quand il a soif, tu lui eusses demandé. Il ne dit pas: «Si tu savais *qui je suis*», mais «qui est celui que te dit...»; il fait une allusion directe à son abaissement, et cependant c'était Dieu manifesté en chair, Dieu qui donne, qui vient donner. — Le caractère de la femme a quelque chose d'intéressant, quoique peu honorable à de certains égards, mais intéressant, parce qu'elle est malheureuse. Je vois en elle une personne énergique, qui, dans cette énergie, cherchant le bonheur, n'a trouvé que les déceptions et la fatigue de la vie. «Donne-moi de cette eau», dit-elle, «afin que je n'aie pas soif et que je ne vienne pas ici pour puiser». Elle est attirée, attentive; elle ajoute une certaine foi à ce que dit le Seigneur, mais elle est absorbée par ses soucis, par son isolement. Et cependant il y avait quelqu'un dans le monde de plus isolé qu'elle. La *misère* avait isolé cette pauvre femme, la *grâce* avait isolé le Seigneur, et les voilà qui se rencontrent.

On trouve ici encore cette grande vérité, que, dès qu'il s'agit des choses de Dieu, l'intelligence manque totalement à l'homme; mais il a une conscience, et sa conscience est la porte d'entrée de son cœur. Aussitôt que la conscience a été atteinte, la Parole de Dieu a recouvré son autorité et l'âme reconnaît cette autorité. C'est toujours par la conscience que l'on acquiert l'intelligence spirituelle. Telles preuves qui atteignent l'intelligence humaine, n'établissent aucun lien avec Dieu. Ceux qui croyaient en Jésus quand ils voyaient ses miracles, n'avaient cependant ni conscience ni cœur. Mon intelligence peut penser à Dieu, s'en occuper; dans ce cas, mon intelligence prime Dieu: mais la conscience me dit que je suis pécheur; il faut me soumettre. Dieu peut alors prendre sa place et me parler. La conscience est la seule chose qui mette l'homme à sa place et Dieu à la sienne. C'est là que la foi commence: «Tu es un prophète». Ajoutons que lorsque la conscience est atteinte par la vérité, il y a en même temps un sentiment de la bonté de Dieu qui attire le cœur.

Une autre vérité, c'est que la Parole se prouve elle-même. On ne prend pas une chandelle pour examiner le soleil. La lumière est la démonstration de la lumière; elle manifeste toutes choses. Quand je prouverais que la Bible est la Parole de Dieu, cela ne produirait aucune foi. Sa conscience une fois atteinte, la femme accepte non seulement la chose vraie que le Seigneur lui a dite, mais le tout: «Tu es un prophète». Il ne s'agit pas seulement d'un texte qui se légitime à moi, mais c'est la Parole de Dieu et je la reçois tout entière. La femme ne dit pas: «Cela est vrai» mais: «tu es un prophète».

Il y a plus encore que la conscience atteinte et la foi. La femme s'occupe de ses habitudes religieuses; peut-être aussi y avait-il en cela quelque tentative d'esquiver la question adressée à sa conscience. Quoi qu'il en soit, le Seigneur permet la chose, parce qu'elle répond à ce changement complet qui fait le sujet du chapitre: Jérusalem et Samarie disparaissent complètement, et il faut qu'il y ait un culte en Esprit et en vérité, rendu à Dieu selon son caractère. Et non seulement «*il faut*»; mais la grâce (*) *cherche* de tels adorateurs (versets 23, 24). La nature de Dieu qui est Esprit l'exige, mais c'est en même temps la grâce souveraine. La femme dit: Je sais que le Christ viendra. Eh bien! répond le Seigneur: Je le suis. Du moment que la conscience de la pauvre femme avait été atteinte par la Parole, le Seigneur était là; mais il se révèle plus abondamment afin qu'elle sût qu'il était le Sauveur. Dans toute l'histoire des Evangiles, c'est la seule fois que nous voyons le Seigneur s'appeler lui-même le Christ; et c'est à cette pauvre femme, qui n'avait aucun droit au Christ, qui n'avait droit à rien, qu'il dit: Tu as le Christ. On trouve immédiatement l'effet de cette connaissance. Sans y penser seulement, la femme est complètement délivrée de ses soucis. Elle ne pense plus à sa cruche et court à la ville, pour dire aux hommes qu'elle a trouvé le Christ.

(*) Dans ses écrits, s'il s'agit de relations et de la grâce, Jean parle toujours du Père et du Fils. Quand il s'agit d'obligations, d'obéissance c'est toujours Dieu, considéré dans sa nature. Quant il s'agit enfin d'une source essentielle, absolue du bien, c'est Dieu.

Versets 31-45. Le Seigneur avait quitté la Judée, triste, surtout de la jalousie des Pharisiens, et fatigué de son voyage, et voilà la grâce qui, dans un sens, restaure son âme. Il a de la viande à manger que ses disciples ne connaissaient pas. Il voit, dans la conversion de

cette pauvre femme, les campagnes blanches pour la moisson. Il se soumet à la volonté de son Père, et toute la gloire qui se déroule devant ses yeux, remplit son coeur. Verset 38. Il reconnaît pleinement les travaux de ceux qui avaient précédé, les travaux des prophètes, d'un Jean-Baptiste et d'autres. Verset 43. Il s'en va de là en Galilée; la Judée ne le recevait pas, et ainsi il rendait lui-même témoignage qu'un prophète n'est pas honoré dans son propre pays. Les Galiléens le reçoivent et maintenant,

Versets 46-54, il fait un autre genre de miracle en Galilée. Il donne la vie, en attendant la bénédiction de la fin, quand il changera l'eau en vin.

Chapitre 5

Nous retrouvons Jésus à Jérusalem; car en général, à la différence des trois autres évangélistes, Jean nous présente ses luttes avec les Juifs et non son ministère en Galilée. — Nous voyons ici, qu'il restait quelque chose de cette puissance angélique qui était le moyen de la bénédiction de Dieu sous la loi. Cette dernière avait été donnée par les anges; — à diverses reprises Elisée les avait vus; Dieu avait envoyé son ange auprès de Daniel, pour fermer la gueule des lions; — les anges de Dieu étaient venus au devant de Jacob; il les avait aussi vus, montant et descendant sur l'échelle; — tout cela, et bien d'autres faits semblables, signifiait qu'il y avait un gouvernement de Dieu par les anges, et que le monde d'alors leur était assujetti, tandis que ce n'est pas aux anges qu'Il a assujetti le monde à venir. Il restait encore, à ce réservoir de Béthesda, un peu de cette puissance et on y trouvait réalisées ces paroles: «Je suis l'Eternel qui te guérit». Mais ce qui caractérisait l'état de l'homme infirme — ce qui caractérise le pécheur sous la loi — c'est que la maladie l'avait privé de la force nécessaire pour se servir des moyens de guérison. Dès lors, et c'est le point capital, au lieu d'exiger cette force, le Seigneur apporte avec lui la force qui guérit. Il dit: «Lève-toi, prends ton petit lit, et marche» (verset 8), et cela communique la force. C'était un jour de sabbat. Les Juifs en font le reproche à celui qui avait été guéri. Jésus le retrouve et lui dit: «Ne pêche plus, de peur que pis ne t'arrive» (verset 14); il parle ici du gouvernement de Dieu.

Au verset 17, le Seigneur va plus loin dans les enseignements qui font suite à ce miracle. «Mon père travaille jusqu'à maintenant; et moi je travaille». Le travail de l'homme ne pouvait pas guérir, ne pouvait rien du tout; son travail est inutile et son repos impossible. D'autre part, le Père et le Fils, Dieu en grâce, ne peut avoir de repos au milieu de ce monde de péché et de misère. C'en était fini du sabbat des Juifs; il n'y avait aucun vrai repos de Dieu. Le Dieu d'amour ne peut se reposer dans la misère, ni le Dieu de sainteté dans le péché. Pour que l'homme ne soit pas livré à la condamnation, il faut que Dieu travaille.

Là-dessus les Juifs cherchent d'autant plus à le faire mourir, parce que non seulement il violait le sabbat, mais qu'il se faisait égal à Dieu (verset 18). En effet, dans la bouche d'un homme vis-à-vis de Dieu, ces mots: «Mon Père travaille et moi je travaille», auraient été un blasphème. Le Seigneur leur répond en se plaçant comme subordonné au Père sur la terre (versets 19, 20). Ensuite, il développe quel est ce *travail* et son résultat: Le Père vivifie et le Fils vivifie (verset 21). Puis (verset 22), une autre manière d'établir la gloire du Fils qui était en

question, c'est que, si le Père et le Fils vivifient ensemble, quand il s'agit du *jugement*, le Père ne juge personne, mais il a donné tout jugement au Fils exclusivement, au Fils de l'homme, qui a été humilié et injurié ici-bas. Recevoir le pouvoir de juger, fait partie de la gloire de Celui qui s'est anéanti. — La vie et le jugement, tels sont les deux moyens par lesquels le Fils est honoré. Au verset 24, il montre comment cela s'applique à nous. — Comment l'honorerai-je? Le Fils étant glorifié en me vivifiant n'a plus à me juger, car il détruirait sa propre oeuvre ou la mettrait en question. Celui qui est vivifié ne vient pas en jugement.

Dans les versets 25, 26, nous trouvons une autre vérité: Spirituellement, on n'est pas seulement faible, comme était le paralytique, mais on est mort. Nous avons ainsi ces deux côtés de l'état de l'homme et de la grâce qui y répond: Il a mérité le jugement et il ne viendra pas en jugement; il est mort, et il reçoit la vie. Cette doctrine nous place à la fois dans l'épître aux Romains et dans celle aux Ephésiens. — C'est (verset 27) celui qui est descendu si bas, en prenant cette position comme homme, que Dieu place à la tête de tous les hommes comme juge. — Versets 28, 29. Il ne faut pas s'en étonner, car Celui que Dieu a ainsi élevé, a le pouvoir de ressusciter les morts; et de sa voix il les ramènera tous sur la scène. — Il y a deux résurrections distinctes: une pour la vie et une pour le jugement. Quant à la vie et au jugement, ce chapitre forme le noyau de toute la vérité. Le seul verset 29 établit clairement qu'il y a une résurrection pour la vie et une résurrection pour le jugement, chose plus importante à connaître que l'espace de temps qui les sépare. On a invoqué ces mots: «l'heure vient» pour chercher à prouver que ces deux résurrections avaient lieu simultanément, mais on a oublié qu'au verset 25, il y a une *heure* qui a déjà duré plus de dix-huit siècles.

Le commencement de ce chapitre a montré la grâce qui agit pour donner la vie; la fin du chapitre, depuis le verset 30, présente l'autre côté de la vérité; et nous fait voir la *responsabilité* de l'homme à l'égard de la vie. La vie était personnellement présente ici-bas, en Christ. Jean-Baptiste, les oeuvres opérées, le Père, les Ecritures, lui rendaient témoignage; mais les Juifs rejetaient ces quatre témoignages; ils ne voulaient pas venir à Jésus pour avoir la vie (verset 40). Il y a plus: le Seigneur les traite déjà comme des réprouvés (versets 43, 45). Si l'Antichrist venait en son propre nom, ils le recevraient; mais quand le Fils est venu au nom de son Père, ils ne l'ont pas reçu. Un autre motif qui les empêchait de croire, c'est qu'ils ne recherchaient pas la gloire, l'approbation, qui vient de Dieu seul, l'honneur qu'Il met sur les siens, mais qu'ils recevaient de la gloire l'un de l'autre (verset 44). Rien n'empêche de croire comme la crainte des hommes; et cette crainte est selon la mesure de la position que l'on occupe. Quand même on ne rechercherait pas cette approbation du monde, la chose, en elle-même, offre plus de dangers qu'on ne le pense habituellement; notre éducation nous y pousse, et d'ailleurs, il est dans la nature du coeur humain d'aimer l'approbation. Cela s'attache au coeur, même quand le coeur ne s'y attache pas; nous ne pouvons pas nous fier à nous-mêmes. D'autre part, mépriser cette approbation n'est point, chez le chrétien, de l'indifférence hautaine ni de l'indépendance humaine, mais la dépendance de Dieu seul.

Verset 47. Dans le témoignage de Dieu, le Seigneur place les saintes écritures avant la Parole parlée. Les paroles ne sont pas une autorité pour tous les temps, tandis que Dieu a

choisi l'Écriture pour donner la certitude de sa vérité dans tous les temps. De nos jours, la chose est d'une immense importance. On voit dans la seconde épître à Timothée que l'Écriture, «toute Écriture», est la sauvegarde du croyant dans un temps désastreux, quand l'Église n'a que la forme de la piété. Pierre nous parle de prophétie, mais il ne mentionne pas tout ce que les prophètes ont proféré; il a soin de dire: «Toute prophétie de l'Écriture» ([2 Pierre 1: 20](#)). Lorsque au désert, Christ rend nuls les efforts de Satan, sa seule arme contre l'ennemi a été: «Il est écrit». Il dit aux Juifs: «L'Écriture ne peut être anéantie» ([Jean 10: 35](#)). Une chose mise par écrit dans le Livre de Dieu forme, par cela même, une partie de ses conseils révélés, une partie intégrante d'un tout. — Le caractère essentiel du Papisme est la guerre contre ces Écritures mêmes, qui, dans ces derniers temps, sont notre seule sauvegarde.

Chapitre 6

Les versets 1-21 forment une espèce de cadre pour le corps du chapitre. Le Seigneur se manifeste premièrement, dans ces versets, comme Jéhovah au milieu d'Israël, comme celui dont il était dit qu'il rassasierait de pain ses pauvres. Là-dessus, ils veulent l'enlever pour le faire roi; mais c'était une pensée charnelle, et le Seigneur ne s'y prête pas; il ne prend pas la royauté, mais il se retire tout seul sur la montagne. Il les quitte; il congédie la foule et même les disciples; puis il reste à part, lui tout seul. Il est là comme sacrificateur, tandis que les disciples sont à lutter contre les flots de la mer. Aussitôt qu'il revient, tout est tranquille et rentre dans l'ordre (verset 21).

Dans le corps du chapitre nous trouvons Christ se présentant comme fils de l'homme humilié: cela se montre sous deux aspects, qui sont comme les deux degrés de son humiliation. C'est d'abord le pain descendu du ciel, puis sa chair et son sang, la nourriture des siens durant son absence. — Le chapitre 5 nous l'a montré comme *fils de Dieu* qui vivifie; le chapitre 6 nous le présente comme le *fils de l'homme* qui est donné pour la vie.

Dans les versets 37-40 nous trouvons, d'une manière remarquable, l'élection et l'assurance qui l'accompagne, puis la présentation de Christ à tout le monde. — «Tout ce que le Père me donne viendra à moi; et je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi» (verset 37). Ici, il attribue la grâce au Père, il prend la place d'humiliation et de service, il reçoit tous ceux que le Père lui envoie. Peu importe ce qu'il a éprouvé de leurs procédés, le Père les lui envoie, il les reçoit. — Verset 39. Le salut de tous ceux que le Père lui a donnés est assuré. C'est la grâce du Père qui donne; le Fils ne perd aucun de ceux qui lui ont été donnés, et il les ressuscite au dernier jour. — «Mais que je le ressuscite». Cette puissance de la grâce souveraine met les Juifs entièrement de côté et n'a rien à faire avec leur système. La bénédiction n'est plus pour la terre, mais dans la résurrection, pour le dernier jour, pour la gloire. — «Au dernier jour», c'est le dernier jour du siècle de la loi. Quand le Messie prendra sa position de Messie au dernier jour, il ne restaurera pas l'homme comme enfant d'Adam; il ressuscitera. Le siècle de la loi s'est, dans un sens, terminé à la croix, et le siècle du Messie n'est pas encore arrivé. L'Église est entre deux; elle n'appartient à aucun siècle. Au verset 40, nous avons, ainsi que nous le disions plus haut, la présentation de Christ à tous. Le salut des

élus était assuré; mais c'était la volonté du Père, que quiconque discernait le fils et croyait en Lui, eût la vie éternelle; sur cela, les Juifs murmurent (versets 41-43). Jésus leur répond (verset 44), en affirmant l'élection: «Nul ne peut venir à moi, à moins que le Père qui m'a envoyé ne le tire»; puis il leur cite (verset 45) le passage d'Esaië: «Et ils seront tous enseignés de Dieu» pour montrer que la Parole de Dieu conduit à lui.

Le verset 51 est une transition de la vérité de son incarnation, à celle de sa mort. Dans ce passage le pain devient sa chair, *sa mort*; Christ était fait chair, mais il était là pour mourir. Telle est la nourriture des siens ballottés sur la mer, tandis que Lui, après avoir refusé la royauté, prend la position de sacrificateur en haut. En pratique on ne peut manger le pain (se nourrir de Christ vivant, de Christ homme), qu'après avoir mangé sa chair et bu son sang, c'est-à-dire après qu'on a connu le Christ mort, et la communion de sa mort. S'il n'était pas mort, nous ne saurions trouver dans son humanité, rien pour notre âme. Maintenant, le croyant a les deux choses; il a commencé par manger la chair et boire le sang, quand il a cru; puis, ayant cru, il se nourrit de lui tous les jours.

Il est important de voir que, dans ce passage, il s'agit de Christ réellement mort. Ce chapitre ne présente nullement la cène, quoique la cène célèbre la chose dont le chapitre parle. S'il s'agissait de la cène, il s'en suivrait que tous ceux qui la prennent vivent éternellement. La même remarque s'applique au chapitre 3, qui parle de la chose dont le baptême est la figure, et non du baptême proprement. La thèse générale du chapitre 6 est qu'on se nourrit de Christ, fils de Dieu, fait homme; mais il faut arriver à reconnaître la mort, et la mort en Christ, pour pouvoir vivre de lui, parce qu'on n'a pas la vie en soi-même. Cette même vérité, que la vie éternelle est dans le Fils et non pas dans le premier Adam, nous est enseignée dans 1 Jean 5: 6-12. Là, l'apôtre cite trois témoins à l'appui, l'eau, le sang et l'Esprit. D'où avons-nous cette eau? — Du côté d'un Christ mort. Il est donc certain qu'elle ne vient pas du premier Adam, car la vie nous est donnée, quand tout était perdu et fini en ce qui le concerne. Et le sang? — Il sort d'un Christ mort. Il n'y a donc aucune connexion de ces choses avec l'homme vivant. Et l'Esprit? — Il a été donné lorsque Christ est monté en haut.

Il faut considérer la mort de Christ, non seulement comme expiation, mais comme un aliment dont l'âme se nourrit. *La croix est l'événement, vers lequel converge toute l'histoire de l'éternité.* Tout le bien et le mal s'y rencontrent; mais le bien y domine par la mort. La création de l'homme a soulevé la question du bien et du mal pour l'univers. La croix l'a vidée. A la croix, je trouve le mal à son comble dans l'homme — fils d'Adam; — le bien en perfection dans l'homme — Christ Jésus; — le Diable en mal; Dieu en bien, dans sa justice parfaite, et pour le pécheur. C'est en suite de la croix que les conseils de Dieu ont pu être révélés; c'est à la croix que la responsabilité de l'homme, fils d'Adam, prend fin; là aussi est le jugement de ce monde. — La mort de Christ est le centre de tout. Nous nous nourrissons de sa mort; c'est pour nous la grâce, le salut absolu, la certitude d'être ressuscités au dernier jour.

Après avoir vu sa venue en chair dans le pain, sa mort dans le sang et la chair, nous trouvons son ascension mentionnée, pour ainsi dire, en passant (verset 62). «Dès cette heure-là plusieurs de ses disciples se retirèrent», prouvant ainsi la vérité de ce qu'Il avait dit: que nul

ne pouvait venir à lui, à moins qu'il ne lui fût donné du Père (verset 65); mais la foi réelle garde l'âme, alors même qu'il y a une ignorance totale quant aux vérités que Jésus enseigne; car les paroles de Pierre (versets 68, 69) ne sont pas une réponse à ce que le Seigneur avait dit auparavant. Quant à ceux qui le quittent, Jésus ne cache point la vérité pour les épargner. Ils ne pouvaient croire qu'il fût le pain du ciel; et aussitôt il leur annonce quelque chose de bien plus choquant, savoir qu'il leur fallait manger sa chair et boire son sang.

Chapitre 7

Ici surgit la question, si le Seigneur peut célébrer la fête des tabernacles. Cette fête était de huit jours; les autres fêtes duraient sept jours, celle-ci dépassait ce qui était complet, faisant ainsi allusion aux choses éternelles, célestes. Le huitième jour était le *grand jour de la fête*, mot qui n'est employé que pour ce jour, et une fois aussi pour la Pâque. La fête des tabernacles avait deux caractères. Elle était d'une part le souvenir du pèlerinage du peuple, ce pèlerinage une fois terminé; d'autre part elle était le repos, mais le repos après la moisson et la vendange, c'est-à-dire après l'exécution du jugement. — Les frères du Seigneur, représentants des Juifs, lui disent: «Montre-toi au monde, toi-même» (verset 4). C'est ce qu'il fera lors de la vraie fête des tabernacles, mais «son temps» (son occasion, son opportunité) n'était pas encore venu. Quant à vous, dit-il (verset 6), «votre temps est toujours prêt». Ils étaient avec le monde et leur position n'offrait aucune difficulté; le monde ne pouvait les haïr. Quant à lui, il ne montait pas à cette fête.

Ce chapitre est tout rempli des opinions du monde sur Lui. Tous sont embarrassés à son sujet; les pensées se croisent et tourbillonnent autour de lui. La foule dit: «Qui est-ce qui cherche à te faire mourir?» (verset 20) tandis que les Juifs savent bien qu'on veut le tuer (verset 25).

Versets 37-40. Ne pouvant venir fêter les tabernacles, il donne le Saint Esprit. C'était le huitième jour de la fête, et il s'agissait de savoir si, comme chose actuelle, il pouvait se montrer au monde et régner en gloire. Il ne le pouvait pas, mais il donne le Consolateur. Les choses divines, tout ce que le Saint Esprit nous donne, nous appartient *maintenant*. Tout ce qui est révélé est pour nous, tandis qu'il n'en était pas ainsi au temps des prophètes. — «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi». C'est ainsi que les choses se passent. On a soif, on vient à Christ, on boit, et, de celui qui a bu, l'eau découle pour les autres; mais on commence toujours par recevoir pour soi-même, et jamais on ne reçoit uniquement pour communiquer. Ce principe est bien important pour l'exercice des dons: si l'on n'a pas bu pour soi-même, ce qu'on communique manque entièrement de saveur.

Jusqu'ici nous avons vu: au chapitre 5, Christ, fils de Dieu, vivifiant; au chapitre 6, Christ, fils de l'homme, humilié; au chapitre 7, Christ qui, au lieu de paraître en gloire, donne le Saint Esprit. — Le chapitre 8 va nous montrer la *parole* de Christ définitivement rejetée; le chapitre 9, le rejet de ses *oeuvres*. Au chapitre 10, il montre qu'il aura ses brebis quand même. Les chapitres 11 et 12 nous présentent les témoignages que le Père rend à Christ, lorsqu'il est rejeté. Au chapitre 11, c'est le témoignage rendu au Fils de Dieu; au chapitre 12, le témoignage

rendu à sa position publique: d'abord comme Fils de David entré à Jérusalem, ensuite comme Fils de l'homme, quand les Grecs viennent à lui. Dès lors il annonce son départ et il est considéré dans les chapitres suivants (*) comme s'en étant allé et en ayant fini avec la terre. — Le chapitre 13 nous le montre comme avocat en haut, lavant les pieds de ses disciples. Au chapitre 14, il parle des consolations que les siens auraient en son absence. Au chapitre 15, il est le vrai cep et remplace tout à fait Israël. Au chapitre 16 (et à la fin du 15^e), nous trouvons divers aspects de la présence du Saint Esprit, qui prend la place du Seigneur. Au chapitre 17, dans une communication avec son Père, il place les disciples vis-à-vis du Père et vis-à-vis du monde, en relation avec Lui-même, dans la nouvelle place qu'il prend. Les chapitres 18 et 19 donnent l'histoire de sa mort, Gethsémané et la croix. Le chapitre 20 fait une espèce de tableau de toute l'économie actuelle (sauf que les écrits de Jean ne nous parlent pas de l'Eglise) comme résultat de sa mort. Enfin le chapitre 21 nous transporte dans le Millénium, sans qu'il soit question de l'ascension.

(*) Sauf le 15^e où il parle de ce qu'il a été sur la terre.

Chapitre 8

Verset 1. Jésus n'avait pas de maison où aller, lorsque chacun retournait à la sienne. Versets 3-11. Histoire de la femme adultère. Le Seigneur commence par donner sa vraie force à la loi, avant de présenter la lumière du monde, qui était la lumière de vie. La vraie force de la loi, c'est de condamner tout homme, de le placer judiciairement sous la mort. C'est l'opposé de la lumière de vie, qui était en Jésus. La méchanceté des scribes et des pharisiens est évidente en ceci, qu'ils pensaient le prendre en faute, quoiqu'il pût répondre. Si le Seigneur avait répondu que cette femme ne devait pas être lapidée, il renversait la loi de Moïse; et s'il avait dit le contraire il n'était pas un Sauveur. Mais lui, s'étant baissé, écrit avec le doigt sur la terre. Il les laisse se compromettre entièrement, car ils le croyaient embarrassé. Lorsqu'ils continuent à l'interroger, il dit: «Que celui de vous qui est sans péché, jette le premier la pierre contre elle». La loi de Moïse est parfaitement juste, le péché de cette femme est abominable devant Dieu et devant les hommes... et vous autres? Leur conscience est atteinte. Ils pensent à leur réputation, Les plus âgés, ceux qui avaient le plus de réputation à conserver, sortent les premiers. Tous se retirent. Le Seigneur, laissé seul avec la femme, ne lui dit pas «Ta foi t'a sauvée, va-t-en en paix». Il laisse sa force à la loi. La femme n'était que l'occasion d'exposer la loi aux autres. — Le point capital de toute cette scène, c'est que, si l'homme veut appliquer la loi à d'autres, il ne peut être question seulement de péchés grossiers, et qu'ainsi tout homme est condamné.

Après avoir donné toute sa force à la loi, le Seigneur peut montrer l'autre côté, pour ainsi dire. Il est la lumière de la vie, tandis que la loi était la condamnation. Il introduit une chose toute nouvelle. Depuis le verset 13 nous trouvons le témoignage de sa *parole*, non pas encore les *oeuvres*, qui viennent dans le chapitre suivant. Au verset 23, l'opposition entre Lui et eux se dessine. Ce qui est du monde est d'en bas, *du diable*; ce qui n'est pas du monde est d'en haut. Le Seigneur est poussé par leur propre insistance à leur découvrir toujours plus

ouvertement leur état, jusqu'à ce qu'il leur dise enfin: «Vous avez pour père le diable» (verset 44). On voit qu'il les ménage au commencement; qu'il ne veut pas leur dire les choses d'une manière trop dure; mais ils le pressent tellement, qu'il faut que cette parole terrible soit prononcée. — Au verset 25, ils lui demandent: Qui es-tu? — «Absolument» (en principe, essentiellement), «ce qu'aussi je vous dis», leur répond Jésus. Ce qu'un honnête homme dit, est l'expression de ce qu'il est; la parole de Jésus était l'expression parfaite de lui-même. — Versets 26, 28. «Les choses que j'ai ouïes de lui, je les *dis* au monde». «Selon ce que le Père m'a enseigné je *dis* ces choses». Nous retrouvons toujours la parole dans ce chapitre. Lui parle; le Père l'envoyait, était avec lui, et ce qu'il disait était l'expression de ce qu'il était. Verset 33. «Jamais nous ne fûmes dans la servitude de personne». Les malheureux! Ils parlaient de liberté et ils étaient, dans ce moment-là, esclaves des Romains! Mais le Seigneur ne leur parle ni des Romains, ni de leurs circonstances extérieures. Ils étaient esclaves du péché (verset 34). Il est très frappant de voir, dans cette réponse du Seigneur, ce qui du reste se retrouve dans les écrits de Paul: que, se trouver sous le péché ou sous la loi, est la même chose. «Le Fils» du verset 35 est en contraste avec Israël sous la loi, qui était esclave, mais esclave du péché. Le fils était *de* la maison, Israël n'était pas de la maison, mais *dans* la maison; le maître pouvait le renvoyer, et, de fait, il l'a été. Au verset 32 nous avons ces mots: «La vérité vous affranchira»; au verset 36. «Si donc le Fils vous affranchit». La vérité, c'est la Parole de Dieu, qui révèle Dieu tel qu'il est, un Dieu d'amour, et qui révèle aussi la rédemption; mais c'est le Fils personnellement qui accomplit cela. Toute la vérité que Christ a apportée avec lui, affranchit l'âme devant Dieu. Alors, la révélation du Fils donne davantage: «vous serez véritablement libres», parce qu'on n'a pas seulement l'affranchissement de la conscience et de l'âme, mais on a aussi une relation avec le Fils lui-même. — La *vérité* est une chose infiniment importante pour nous; c'est l'introduction des pensées, de la lumière et de la volonté de Dieu dans le monde; et elle nous place en relation avec Dieu. La *Parole*, ce sont les pensées divines, parfaitement adaptées à l'homme. *Jésus* était la Parole et la Vérité.

Verset 43. «Pourquoi n'entendez-vous pas mon langage? Parce que vous ne pouvez pas ouïr ma parole». C'est le contraire des choses humaines, à l'égard desquelles, pour les saisir, il faut d'abord comprendre le langage. Dans les choses de Dieu, au contraire, je ne pourrais par exemple comprendre ce que signifie être né de nouveau, si je n'avais pas d'abord la chose elle-même, la nouvelle naissance.

Au verset 44, nous trouvons deux caractères de Satan: Il est meurtrier et menteur; puis un troisième caractère du mal, la corruption ou la convoitise, qui est chez l'homme le résultat de l'action de Satan. Ils étaient, moralement parlant, des enfants du diable; et, chose terrible à dire, ils aimaient le mensonge; puis (verset 45), ils ne croyaient pas le Seigneur, *parce qu'il* disait la vérité. — «Vous n'entendez pas», dit-il plus loin, «parce que vous n'êtes pas de Dieu». La position se dessine toujours plus formellement entre lui et les adversaires. Le Seigneur est poussé au pied du mur par l'iniquité de l'homme, qui fait ainsi ressortir sa divinité; mais il vient en grâce, comme la lumière de la vie, et eux n'en voulaient pas; ils étaient les ténèbres de la mort! Mais ils se disaient être le peuple de Dieu dans ce monde; aussi répondent-ils tout de

suite: «Ne disons-nous pas bien que tu es un Samaritain, et que tu as un démon?» Dans sa réplique, versets 49-51, le Seigneur leur dit: «Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra point la mort, à jamais». Il était la lumière de la vie; si on gardait cette parole, on ne voyait pas la mort. Même si on la recevait alors, la mort était arrêtée temporellement dans sa puissance ici-bas. — Verset 56. Abraham avait prévu la journée du Messie en gloire. Il l'a vue par la foi, quand il lui a été dit que toutes les nations seraient bénies en sa semence. Tous les anciens fidèles pensaient au Messie. Verset 58: «Avant qu'Abraham fût, je suis». *Je suis*, c'est l'existence absolue. Quand il est appelé: «Celui qui est, qui était et qui vient», c'est l'existence continue; il entre dans le temps pour se mettre en relation avec les hommes. — Les Juifs prennent des pierres pour le lapider; ils comprennent bien qu'il voulait leur dire qu'il était Dieu. Toute la conversation de ce chapitre développe ce que Christ est, mais en même temps ce qu'ils sont; qu'ils sont du Diable, de l'adversaire de Dieu.

Dans tout ce chapitre, nous voyons, il est vrai, le témoignage du Fils comme lumière, mais avant tout *sa parole*; il est absolument, parfaitement, ce qu'il dit. Nous ne trouvons ici aucun miracle; il n'en appelle pas à ses oeuvres.

Chapitre 9

Au chapitre 9, ce n'est plus seulement le rejet de sa parole, mais celui de ses oeuvres (cf. verset 3). En outre, ce n'est plus la lumière devant des aveugles, mais il faut autre chose; il faut que Christ donne la capacité de la voir et pour cela qu'il soit reconnu comme Envoyé. Verset 3. «Ni celui-ci n'a péché». A la fin du chapitre les Juifs sont assez malheureux pour dire précisément le contraire (verset 34). Verset 4. «La nuit vient»; mais pendant qu'il était ici-bas, et jusqu'à son départ, il était la lumière du monde, non pas des Juifs qui, comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, sont toujours traités comme des réprouvés. «La nuit vient»; tout allait être fini pour le monde; le Seigneur une fois parti, le monde n'aurait plus de lumière du tout. Il ne faisait jour, que tandis que le soleil était là. — Jusqu'à la croix de Christ, le monde n'est jamais traité comme perdu; il est traité comme responsable; et, dans ce sens, il pouvait recevoir; mais, Christ une fois rejeté, tout est fini. On trouve bien, ensuite, l'Evangile du royaume en gloire, mais plus rien pour ce monde. Christ n'est plus la lumière du monde. Sans doute il peut sauver hors du monde, et il le fait; il retire du présent siècle mauvais; il emploie ses serviteurs pour cela; mais l'affaire de ceux-ci n'est pas d'amener le monde à croire; tout en présentant Sa gloire devant le monde, ils travaillent en dehors de celui-ci. Le Saint Esprit agit maintenant, mais le monde ne peut pas le recevoir. L'état du monde est une chose jugée. Je le répète, Christ n'est plus la lumière du monde; il est celle des croyants.

«Ayant dit ces choses, il cracha en terre...» (verset 6). De cette boue il fait un onguent; il met cet onguent sur les yeux de l'aveugle. Voilà ce qui arrivait aux Juifs en ce moment; la personne de Christ, Dieu et homme, présentée aux Juifs quand ils étaient déjà complètement aveugles, ne faisait que les aveugler encore davantage, et nous en trouvons la preuve au chapitre 8. Mais, aussitôt que, par l'opération de l'Esprit, on le recevait pour l'Envoyé de Dieu (Siloë), on voyait clair; les yeux étaient ouverts.

Il est remarquable de voir, dans la suite de ce récit, comment Dieu tire les choses au clair, là où l'homme agit selon ses propres principes. Les parents (versets 20-23) craignent de dire ce qu'ils pensent de tout cela; mais les deux choses réellement importantes ici, d'abord que cet homme était leur fils, puis qu'il était né aveugle, Dieu les leur fait dire.

Dans la comparution du ci-devant aveugle (versets 24-34), on trouve que, une fois l'oeuvre opérée en quelqu'un, il rend témoignage d'une manière puissante. «Vous avez beau raisonner», dit-il, «il me suffit de savoir que j'étais aveugle et que je vois». Il a la conscience de cette oeuvre en lui-même; il est fort de ce qu'il a. Verset 34: «Tu nous enseignes». Il voulait les enseigner, eux des docteurs! C'était trop! Ils le chassent.

Le voilà jeté dehors, mais le Seigneur y était déjà; Il trouve cette brebis dehors et lui dit: «Crois-tu au Fils de Dieu?» (verset 35). Il croyait déjà en Jésus, il avait confiance en sa parole; maintenant la valeur de la personne du Fils lui est révélée.

Verset 39. «Je suis venu dans ce monde pour [le] jugement». De fait, il est venu, non pour juger, mais pour sauver, et le monde est dans un tel état, que le résultat de sa venue pour le monde est le jugement, non le salut. Voilà le jugement prononcé, et le chapitre 10 va nous montrer qu'il veut avoir ses brebis, un peuple pour lui-même, en dehors de ce qui est jugé.

Chapitre 10

Au commencement du chapitre, le Seigneur entre dans le bercail; il prend ses brebis et les mène dehors. Il entre «par la porte», par le chemin ordonné de Dieu pour la manifestation du Messie. Ainsi il est né d'une vierge, né à Bethléhem il a été baptisé par Jean, etc. C'est ainsi que Christ devait être introduit, s'il était le vrai berger d'Israël. La porte implique donc *toutes les choses* que Dieu avait préordonnées pour son Messie. Quand il se présente ainsi, «le portier lui ouvre» (verset 3). Les scribes et les pharisiens faisaient tout leur possible pour empêcher les brebis d'aller vers lui; mais Dieu assure l'entrée à Christ, en sorte que les «brebis écoutent sa voix». Puis (verset 4), «quand il a mis dehors toutes ses propres brebis, il va devant elles». Il est le premier rejeté; il faut que les brebis le suivent.

Au verset 7, il devient «la porte». Il est entré par le chemin que Dieu lui avait tracé, mais il est pour nous le chemin que Dieu nous trace. Maintenant les brebis entrent et sortent, et trouvent de la pâture (verset 9). Quand le Seigneur prend ainsi ses brebis sous ses soins, il y a pour elles salut, liberté et nourriture. Nous avons ici les soins du berger, tandis que le bercail n'était, au fond, qu'une prison qui préservait les brebis de l'attaque des bêtes féroces. Dans le bercail il n'y avait rien à manger; ce n'était pas le salut, et c'était l'opposé de la liberté. Il est important de voir que désormais la sûreté des brebis dépend des soins d'un berger et non pas des murailles d'un bercail.

Au verset 10, il apporte «la vie» aux brebis qui ne l'avaient pas et il l'apporte «plus abondante» à celles qui l'avaient déjà. La résurrection entre pour beaucoup dans ce don de la vie; il est selon la puissance de la résurrection. C'est après cette dernière qu'il souffle sur ses disciples, et qu'ils reçoivent l'Esprit de Dieu comme puissance de vie.

Les versets 11-13 présentent la différence entre le bon berger et le mercenaire. Ce dernier, qui soignait les brebis parce qu'il était payé, tenait à sa vie et à ses gages. Quand il y a des mercenaires, le loup ravit et disperse les brebis. Il n'est pas dit qu'il les *tue*, mais qu'il les *ravit*. Dans un sens, quant à leur sécurité éternelle, nul ne peut les ravir de la main de Jésus, mais le loup les ravit *quant à leur condition ici-bas*, et les disperse. Sous le patronage du clergé mercenaire tout le troupeau était dispersé; mais le bon berger met sa vie pour les brebis (verset 11).

Ici ce n'est pas l'idée de l'expiation, mais de l'amour et de la fidélité. Il *met* sa vie; ce n'est pas seulement qu'il la *laisse* d'une manière passive; mais il s'agit de son activité, de son dévouement pour les brebis. Lorsqu'en Gethsémané Satan venait pour ravir et disperser les disciples, le Seigneur met sa vie pour eux et dit: Laissez aller ceux-ci.

Versets 14, 15. Les brebis sont placées dans la même relation avec lui, le Berger, que lui-même occupe vis-à-vis du Père. Le Père avait toujours les yeux sur lui; lui, a toujours les yeux sur nous. Le Père le connaît et il connaît le Père; Lui connaît ses brebis et ses brebis le connaissent.

Verset 16. Dès qu'il a parlé de sa mort, il introduit les Gentils; il a d'autres brebis; et ainsi il y aura un seul troupeau, un seul berger.

Au verset 17, nous trouvons une des paroles les plus remarquables de tout le Nouveau Testament. «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne». En dehors de toute question de brebis, Christ seul, — et il l'a fait à la croix, — pouvait donner à son Père un motif pour l'aimer. Aucune créature ne peut donner un motif pareil à Dieu et je vois là un témoignage évident à la divinité de la personne du Seigneur. Aucun homme n'aurait, non plus, le pouvoir de laisser sa vie et de la reprendre (verset 18). Il ne dit pas que le Père l'aime parce qu'il laisse sa vie *pour les brebis*, car, dans ce cas, les brebis seraient le but de tout; mais nous avons ici le fait qu'il *laisse sa vie*, — «Afin que je la reprenne». Il ne pouvait être retenu par la mort, mais il laisse sa vie. Dieu voulait que la mort fût vaincue, et cela ne pouvait avoir lieu que si celui qui avait la puissance de vie en lui-même, laissait sa vie. La mort avait mis entre les mains de Satan la puissance sur la plus belle créature de Dieu, sur l'homme. Brebis ou non, tous étaient sous cette puissance, et lorsque tout est ruiné il donne sa vie pour la reprendre et pour établir ainsi la vie, comme vie éternelle, sur un pied tout nouveau. C'est la victoire sur tout ce qui avait été prononcé contre l'homme par le jugement de Dieu; sur tout ce qui avait placé la créature de Dieu sous l'empire de Satan. La gloire de Dieu était intéressée à ce que l'homme fût sorti de la position où le péché l'avait placé. La croix va beaucoup plus loin que la rédemption de pauvres pécheurs. Elle est une chose unique dans l'histoire de l'éternité; jamais rien ne pourra lui être comparé, si ce n'est le coeur de celui qui mourut sur elle. Elle est envisagée ici sous l'aspect de la mort. «je laisse ma vie». Il avait pris une vie pour la laisser et la reprendre, afin qu'il y eût victoire complète à la gloire de Dieu. A la croix il s'agissait premièrement d'effacer nos péchés et nous verrons plus loin que Dieu était glorifié en elle. Mais je vois à la croix tout le bien et le mal moral amenés à leur comble et entièrement manifestés. Le mal dans l'homme est au comble, la haine contre

Dieu manifesté en bonté — puis aussi le mal en Satan, quand il mène le monde entier contre Christ, — Le bien dans l'homme est au comble; la perfection de l'obéissance et de l'amour du Père en Christ — enfin, en Dieu, c'est la perfection de la justice contre le péché et de l'amour. Je trouve donc à la croix le bien et le mal au plus haut degré — mais j'y trouve la question du bien et du mal entièrement résolue, et la victoire parfaite du bien. — «J'ai reçu ce commandement de mon Père». Il entreprend librement la chose, mais toujours dans l'obéissance. Aussitôt qu'il devient serviteur, tout est obéissance.

Versets 26-30. Au verset 26, nous trouvons l'élection d'une manière très positive. Verset 27. «Mes brebis écoutent ma voix». Le Seigneur déclare au sujet de ses brebis tous ces privilèges et ce qui les caractérise: Elles écoutent sa voix, il les connaît, elles le suivent; il leur donne la vie éternelle; elles ne périront jamais. Il n'y a pas de force majeure contre leur sûreté, ni de cause de défaillance intérieure. Au verset 29, le Seigneur ajoute que, dans cette oeuvre de grâce, le Père et le Fils sont associés. Il faudrait être plus puissant que Dieu pour les ravir de sa main. Moi et le Père sommes un.

Les versets 34-36 ne sont pas un *enseignement*, mais le Seigneur montre aux Juifs que, sur leur propre terrain, ils sont sans excuse. Si la Parole peut se servir du mot: «dieux», pour caractériser des hommes, comment blasphémerai-je, moi qui ai dit moins que cela en m'appelant fils de Dieu? A leur propre point de vue, les Juifs n'avaient aucun droit de blâmer ce qu'il avait dit. — Mais il ajoute: «Afin que vous connaissiez et que vous croyiez que le Père est en moi et moi en lui». Cela, aucun des juges dont il est question dans le passage cité plus haut, n'aurait pu le dire de lui-même. Toutefois, en se présentant comme étant un avec le Père, il ne sort jamais de sa position de dépendance. Il prend une place subordonnée, il garde jusqu'au bout son caractère de serviteur, disant de lui-même: «celui que le Père a sanctifié et qu'il a envoyé dans le monde». Ce titre d'*envoyé* est très caractéristique dans l'Évangile de Jean. De fait, extérieurement, il n'a été envoyé qu'après son baptême; mais ces mots: «envoyé dans le monde», prennent les choses de plus haut. Il en est de même pour le mot: «sanctifié». Dieu lui avait préparé un corps; il prend ce corps et est mis à part dès le ventre de sa mère, mais même avant cela dans un certain sens. Les versets 36-38 nous présentent de nouveau les deux témoignages, celui de sa parole et celui de ses oeuvres, que nous retrouverons encore à la fin du chapitre 15.

Chapitre 11

Les trois chapitres que nous venons de considérer forment un ensemble. Les chapitres 11 et 12 nous présentent les divers témoignages que Dieu rend à Christ une fois qu'il a été rejeté. Au chapitre 11, nous trouvons le témoignage rendu au Fils de Dieu par la résurrection de Lazare; au chapitre 12, le témoignage rendu au Fils de David et au Fils de l'homme.

Lazare était malade et ses soeurs envoient vers Jésus pour le lui dire. Jésus répond (verset 4): «Cette maladie n'est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le *Fils de Dieu* soit glorifié par elle». Le Fils de Dieu est glorifié par la puissance de la résurrection. — Puis le Seigneur demeure encore deux jours au lieu où il était. Toute son affection pour Lazare ne

l'engage pas à faire un seul pas pour aller le trouver; il n'avait pas de parole du Père pour s'y rendre. Mais après cela, Il dit à ses disciples: «Retournons en Judée». C'est l'obéissance parfaite du serviteur de Dieu; le Seigneur ne s'en écarte jamais; l'Evangile de Jean nous en offre continuellement des exemples. Il attend le moment de la volonté de son Père; puis, lorsque ce dernier a parlé c'est pour lui la lumière qui le guide (verset 9). Une fois cette volonté manifestée, alors même que ce serait pour lui le chemin de la mort (verset 8), rien ne peut l'arrêter.

La grande vérité qui nous est présentée dans la suite de ce chapitre, c'est la puissance du Fils de Dieu dans la résurrection, en contraste avec les miracles qu'il avait faits jusque-là — et cette puissance déployée au milieu d'une scène où la mort domine. Marthe, Marie, les Juifs, disent tous la même chose: «Si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort» (versets 21, 32); puis: «N'aurait-il pas pu faire aussi que cet homme ne mourût pas?» (verset 37). Telle est leur pensée à tous; ils peuvent bien comprendre la guérison, mais à la mort il n'y a pas de remède; elle domine sur l'homme. Les hommes sympathiseront avec les parents du défunt, pleureront avec eux, aideront à mettre le corps dans le tombeau, mais tout cela ne change rien au fait terrible que *la mort domine*. Malgré toute la sympathie dont il fera preuve, l'homme est impuissant en face de la mort. — Le Seigneur, lui, pleure avec eux (et quelle sympathie est comparable à la sienne?) mais en même temps il ressuscite — *il domine la mort*.

Marthe, qui avait couru à sa rencontre, ne comprend rien de cela. Elle voit en lui le Messie qui a une certaine influence auprès de Dieu: «Je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te le donnera»; et quand Jésus lui répond: «Ton frère ressuscitera», elle reste dans la vérité judaïque et ne va pas au delà: «Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection au dernier jour». Le Seigneur lui présente *sa personne*; c'est *lui* qui est la résurrection et la vie. Il a la vie en lui-même, dans sa personne, et cette puissance de résurrection, introduite dans le second homme quand la mort était entrée par le premier homme. Sans lui, la mort reste dans toute sa puissance. «Je suis la résurrection et la vie»: Parce que la mort était entrée, il fallait la vie par la résurrection; il fallait absolument la résurrection pour être délivré de la mort. Si les morts ne ressuscitent pas, la mort domine encore et n'est pas un ennemi vaincu. — Si Christ n'avait pas été rejeté, il aurait pu ressusciter un Abraham et un Jacob comme il avait ressuscité Lazare; et ceux qui vivaient et croyaient en Lui ne seraient pas morts du tout (versets 25, 26). Dans le Millénium les saints ne mourront pas, parce que Satan sera lié et que, par ce fait, la puissance de la mort sera annulée. — Christ a la vie en lui-même et par conséquent la vie accompagne la position qu'il prend. Quand il ressuscite Lazare, il le ressuscite pour ce monde; quand il monte en haut notre vie est cachée avec lui en Dieu; quand il reviendra, les croyants qui sont morts ressusciteront.

«Crois-tu cela?» dit le Seigneur Jésus à Marthe. — «Oui Seigneur», répond la pauvre femme; puis elle s'en va immédiatement. Il est évident qu'elle ne se sent pas à la hauteur des pensées de Jésus. Elle s'était avancée, elle rencontre la pensée du Seigneur et s'en va; mais c'est pour appeler secrètement Marie sa soeur: «Le maître est venu», lui dit-elle, «et t'appelle». De fait, ce n'était pas vrai qu'Il appelât Marie; mais moralement c'était la vérité,

car Marthe sentait que la place de Marie était là. Cette dernière se lève promptement et s'en vient à lui. Elle se jette à ses pieds; elle a plus de coeur que sa soeur, mais elle n'a pas plus de foi. Le coeur de Jésus voit que la mort domine même l'esprit de celle qui avait été à ses pieds, écoutant ses enseignements. Il frémit en son esprit, et se trouble; puis il pleure. Les Juifs disent, en le voyant pleurer: «Voyez comme il l'affectionnait». Mais c'était bien plus que cela, qui provoquait ses larmes et le faisait frémir; c'était le sentiment de la puissance et de la domination de la mort sur tous les hommes, sur tous les esprits, même sur celui de Marie. Combien il est frappant de voir comment le Seigneur sent la puissance de la mort sur les autres; comment il entre en esprit dans les effets de cette puissance qui domine sur tous les hommes! Et quand Il est sur le point de crier à haute voix: «Lazare, sors dehors!» la pauvre Marthe n'avait autre chose à dire que ces mots: «Il sent déjà». Voilà où tout aboutissait pour elle. Lui, démontre qu'il est la résurrection et la vie; mais, chose remarquable, dans ce moment même, il n'agit pas, lui le Fils de Dieu, sans montrer, comme homme, sa dépendance complète du Père. Il lève les yeux en haut et dit: «Père, je te rends grâce de ce que tu m'as entendu» (verset 41).

Aux versets 45-47, nous retrouvons, ce qui est un des caractères de l'Evangile de Jean, Jésus en lutte avec toutes les puissances du mal à *Jérusalem*. Au milieu de toute cette hostilité, Caïphe prophétise «que Jésus allait mourir pour la nation; et non pas seulement pour la nation, mais aussi pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés». Nous trouvons ici ces deux vérités importantes: d'abord que la mort de Christ ne s'applique pas seulement au salut d'une âme, mais à la délivrance de la nation; ensuite, qu'il n'est pas mort seulement pour la nation, mais pour rassembler les enfants de Dieu, pour former une *unité de famille*; car l'Evangile de Jean ne parle jamais proprement de l'unité du *corps*, mais de celle des individus réunis en famille. Il ne s'agit pas ici de les sauver pour les introduire dans le ciel, mais de réunir ceux qui étaient dispersés ici-bas.

Chapitre 12

Au milieu de ces divers témoignages rendus à Christ, nous trouvons à Béthanie (versets 1-8) un tout petit résidu, caché, mais qui entre de coeur dans les circonstances du Seigneur. Tandis que, même les disciples se laissent entraîner par Judas, qui cherche à représenter la folie d'une dépense inutile (comparez Matthieu 26: 8), l'affection de Marie monte en proportion de la haine qu'elle voit s'élever autour de son Seigneur. Elle sent, pour ainsi dire, que la mort est dans l'air pour Jésus et elle l'oïnt pour le jour de sa sépulture. Marie a un coeur prophétique. — On aime à s'arrêter sur ce passage, à voir le Seigneur dans cette retraite de Béthanie, seul endroit où, dans un certain sens, il se trouvât à son aise.

Dans les versets 12-19 nous trouvons, ce qui du reste n'appartient pas à l'idée générale de l'Evangile de Jean, le témoignage rendu à Christ comme *Fils de David et roi d'Israël*. Le monde va après lui; mais quel épouvantable état moral nous découvrons en même temps chez les principaux sacrificateurs! (verset 10). Ils tiennent conseil pour faire mourir aussi Lazare, parce que, à cause de lui, plusieurs des Juifs s'en allaient et croyaient en Jésus.

Les versets 20-26 nous présentent le témoignage rendu au *Fils de l'homme*. «L'heure» dit-il «est venue pour que le Fils de l'homme soit glorifié»; mais pour que cela puisse avoir lieu il faut qu'il meure, que le grain de froment tombe en terre; *ensuite*, ajoute le Seigneur, il s'agit de me suivre en chargeant sa croix. — Il ne parle pas de sa mort lorsqu'il est déclaré Fils de Dieu et roi d'Israël, car il était tel de son vivant, mais, quant à sa position de Fils de l'homme, il ne peut la prendre officiellement, sur les nuées et en puissance, sans la mort. Il est Fils de Dieu, né en Israël, et roi, selon le Psaume 2; mais pour qu'il soit Fils de l'homme selon le Psaume 8, il doit être rejeté et il faut que ses serviteurs prennent cette place. — «Si quelqu'un me sert, qu'il me suive». Hélas! il est grand, le nombre des personnes qui veulent servir le Seigneur et faire de grandes choses pour lui, qui travaillent, qui évangélisent, *sans avoir la moindre idée de le suivre*. Ils craignent la conséquence de la fidélité, qui est celle-ci: c'est qu'en le suivant son serviteur trouvera, au milieu des systèmes religieux actuels, l'opprobre qu'avait le Maître dans le Judaïsme.

Maintenant (verset 27) il pressent sa mort. Il a le sentiment angoissant de la coupe qu'il lui faut boire et, en même temps, une soumission immédiate et parfaite. Il voit que précisément la chose qu'il demande à éloigner est la source de toute la gloire du nom du Père. Aussitôt une voix du ciel se fait entendre: «Et je l'ai glorifié» (dans la résurrection de Lazare) «et je le glorifierai de nouveau» (dans la résurrection de Christ) (verset 28).

A la foule, qui s'étonne de cette voix, Jésus répond: «Maintenant est le jugement de ce monde; maintenant le chef de ce monde sera jeté dehors» (verset 31). Chose bien sérieuse! Le monde, en effet, est jugé tout entier. Dans ce sens, la croix est la fin de l'homme; mais c'est une oeuvre qui détruit toute la puissance de Satan, qui jette Satan dehors en réalité, comme le Christ l'était en apparence. Désormais ce n'est plus Satan, le prince du monde, mais c'est la croix qui devient le point d'attraction pour tous: «Et moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même» (verset 32). Devant les yeux du Seigneur s'ouvrent toutes les conséquences glorieuses de ce fait, à propos duquel il disait: «Père, délivre-moi de cette heure». La soumission absolue à ce qui, dans un certain sens, le prive de tout, lui ouvre une perspective infiniment plus grande, et lui donne tout. Un Christ vivant était le Messie des Juifs, un Christ mort devient le point d'attraction pour tous les hommes. La croix est la fin de l'homme pécheur; le point de revirement, où Juifs et Gentils disparaissent; où le mur mitoyen est renversé; où les hommes pécheurs, quels qu'ils soient, peuvent désormais s'approcher. — Pourquoi, en parlant de sa mort, ce mot: «Quand je serai élevé de la terre?» C'est que Christ crucifié n'est plus sur la terre; qu'il en a fini avec le monde, et qu'il n'y est plus; que la rupture est complète. Il n'est pas non plus présenté ici comme étant glorifié dans le ciel, caché pour ainsi dire à l'intérieur du lieu très-saint; mais il est comme l'autel au dedans du parvis en Israël. Il est rejeté et devient le centre vers lequel tout converge.

Depuis le verset 35, il recommence à les exhorter dans sa patience. Qu'il est beau de voir l'intérêt que le Seigneur prend à Israël! L'apôtre cite ensuite [Esaïe 6](#) pour leur montrer que Dieu avait aveuglé leurs yeux (verset 40), mais il leur montre en même temps que ce Jéhovah,

dont les séraphins disaient, en se criant l'un à l'autre: «Saint, saint, saint est l'Eternel des armées»; que ce Jéhovah, *c'était Christ lui-même*.

Nous venons de voir les merveilleuses conséquences de la position qu'il a prise comme Fils de l'homme. Il renonce à tout, mais il accomplit toute la volonté de Dieu et devient le centre d'attraction pour tout le monde; Sauveur, mais rejeté de la terre et entièrement séparé du monde. Ceci termine, de toute manière, les relations de Christ avec Israël. Dieu lui a rendu témoignage; de ce côté tout est fini.

Chapitre 13

Ici surgit une question. Le Seigneur, qui a entièrement rompu avec le monde et qui s'en va vers le Père, peut-il continuer à rester en relation avec ses disciples? Le chapitre 13 nous fournit la réponse à cette question. Son heure était venue pour passer de ce monde au Père. Il n'était pas crucifié de fait, mais le moment était venu; le souper avait lieu; le Père lui avait mis toutes choses entre les mains. Il était venu de la part de Dieu dans toute sa pureté céleste et il s'en allait à Dieu; il retournait au même endroit, dans toute la perfection d'où il était venu. Il se lève donc du souper, se ceint et se met à laver les pieds des disciples. Au souper, il était leur compagnon; ils étaient ensemble des convives assis à la même table. Cela ne peut plus avoir lieu; l'heure est venue pour qu'il prenne comme homme une place toute nouvelle auprès de Dieu. Mais c'est comme s'il leur disait: Je ne puis pas rester *avec vous*, et je ne veux pas vous abandonner; il faut donc que vous *soyez avec moi* et dès lors il faut que je vous rende propres à vous trouver dans l'endroit où je me rends. Pierre dit: «Tu ne me laveras jamais les pieds». «Si je ne te lave», lui répond Jésus, «tu n'as pas de part avec moi»; tu n'es pas propre à être mon compagnon dans la nouvelle position que je vais prendre. Dès lors Pierre voudrait être lavé, tout entier. Jésus lui répond: «Vous êtes nets». Lors de la consécration des sacrificateurs on faisait bien, il est vrai, l'aspersion du sang, mais tout leur corps était lavé dans l'eau. Ils entreprenaient leur service ordinaire après avoir été consacrés par de l'eau une seule fois. Désormais ils n'avaient besoin que de se laver les mains et les pieds (voyez Exode 29 et 30). Le premier de ces lavages est la nouvelle naissance par la Parole. On est lavé, dans la Parole par la puissance du Saint Esprit; la chose est faite une fois pour toutes. Mais, si l'on n'est pas vigilant, on se souille dans le passage à travers le monde. C'est ici qu'intervient l'office du Seigneur pour nous laver les pieds. C'est comme *avocat* qu'il remplit cet office, en vertu duquel la souillure de la conscience disparaît. Il rétablit ainsi la communion avec Dieu qui avait été interrompue. La justice et la propitiation répondent à la question d'imputation ou de culpabilité, mais quand il s'agit de communion la fonction de l'avocat intervient sur le fondement de la justice et de la propitiation (voyez 1 Jean 2). Il y a une différence entre la sacrificature et l'office d'avocat. La première intercède auprès de Dieu afin d'obtenir pour nous la grâce nécessaire à la marche, le secours nécessaire pour que nous ne péchions pas; le second, l'avocat, intervient auprès du Père quand nous avons péché, afin que la communion soit rétablie.

Le sens spirituel de l'acte que le Seigneur accomplissait, ses disciples ne pouvaient le comprendre alors (verset 7); mais ils devaient le comprendre dans la suite. La nécessité de cet acte du Seigneur ne leur est devenue évidente qu'après la réception du Saint Esprit; ils comprennent alors qu'ils sont en relation avec le ciel et que, pour y entrer, il faut une pureté absolue.

Dans les versets 21-27, nous trouvons une circonstance intéressante. Jésus avait dit: «L'un d'entre vous me livrera». Pierre désire savoir lequel d'entre eux est celui dont parle le Seigneur; mais il n'est pas placé de manière à pouvoir le demander. Il fait signe à Jean, qui était dans le sein de Jésus non pas *afin* de recevoir ses secrets, mais *à même* de les recevoir. La place qu'il occupe lui permet de recevoir la communication directe des secrets du Seigneur, lorsque celui-ci les exprime. Marie-Madelaine offre un autre exemple frappant de la même vérité. C'est parce qu'elle se trouve au tombeau qu'elle devient la messagère de cette grande nouvelle: «Va vers mes frères etc.». — mais ce n'est pas dans ce but qu'elle y vient.

Au verset 31, Judas est sorti pour le trahir, et Jésus dit: «Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même, et incontinent il le glorifiera». Nous trouvons ici Christ mourant en vue de la gloire de Dieu. Tout ce que Dieu est moralement, a été glorifié en Christ sur la croix. C'était, pour le Fils de l'homme, une chose glorieuse que Dieu lui-même fût glorifié, parce qu'il ne pouvait pas l'être sans cela. Dieu est glorifié dans le Fils de l'homme, mais il l'est au sujet du péché. Le péché est l'occasion pour faire ressortir tout ce que Dieu est, en justice, en amour, en sainteté, en vérité. Maintenant, Dieu ayant été glorifié ainsi, la seule réponse qu'il puisse faire à un acte pareil, c'est de placer dans la gloire de Dieu l'homme qui avait manifesté cette gloire. Il le glorifie «en lui-même», dans la propre gloire de Dieu, avec Lui, auprès de Lui; et il le glorifie «incontinent», c'est-à-dire qu'il n'attend pas la manifestation de la gloire du royaume pour le faire. Sans doute, Jésus aura plus tard cette gloire du royaume, mais la position *actuelle* de l'homme qui a parfaitement glorifié Dieu, c'est d'être établi dans la gloire de Dieu, bien au-dessus de toute question du royaume. — Ceci introduit une vérité importante: c'est qu'il ne s'agissait pas seulement pour Christ d'ôter les péchés, mais d'acquérir la gloire pour l'homme. Ces deux choses sont distinctes. Israël, par exemple, sera pardonné, mais ne sera pas introduit dans la gloire. L'oeuvre de la croix établit les deux choses: après avoir effacé nos péchés, en sorte que Dieu peut les pardonner selon la mesure de notre responsabilité, Christ est entré comme notre précurseur dans la gloire de Dieu, et maintenant nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu. Il y a une différence évidente, entre faire face à la responsabilité de l'homme et avoir le droit d'entrer dans la gloire de Dieu. Dans le fait que Dieu me pardonne mes péchés, je ne trouve pas une raison pour qu'il me place dans la même gloire que son Fils; mais je vois que, dans sa mort, Christ a porté mes péchés; et, de plus, qu'il m'a acquis la gloire. En Christ., Dieu a glorifié l'homme dans Sa propre gloire, celui-ci ayant glorifié Dieu sur la croix, où il était fait péché.

C'est, en effet, l'étendue de la valeur de la croix, telle qu'elle paraît dans les sacrifices du grand jour des expiations. Il y a d'abord *la propitiation* qui s'adresse à Dieu même. Un bouc,

appelé le lot de l'Eternel, était offert, et son sang était mis sur le propitiatoire. Il ne s'agissait pas en cela des péchés du peuple, mais de satisfaire à la gloire de Dieu là où était le péché. C'est Christ établissant la gloire de Dieu dans sa mort. Il y a ensuite *la substitution* pour le péché, Christ portant nos péchés, dont le second bouc, appelé Hazazel, est la figure.

Au verset 36, le Seigneur dit à Pierre: «Là où je vais, tu ne peux me suivre maintenant; mais tu me suivras plus tard». Christ allait descendre dans la mort comme l'arche dans le Jourdain; et, comme elle, jusqu'à ce qu'il y fût descendu, personne ne pouvait le suivre. Mais, comme l'arche aussi, s'il séparait le Jourdain et séchait les eaux, c'était pour frayer au peuple l'entrée en Canaan: «Tu me suivras plus tard».

Chapitre 14

Ce chapitre, sauf les derniers versets (28-31), nous présente les consolations que les disciples auraient en l'absence du Seigneur. Il allait leur préparer une place, mais il reviendrait pour les prendre auprès de lui. En attendant, il les consolait par le moyen de deux choses. La première de ces choses ils la possédaient déjà: c'était Christ lui-même; et, par la personne de Christ, les disciples savaient où il allait et en savaient le chemin. Il allait vers le Père et le Père était révélé en lui. La seconde de ces choses, c'est que le Consolateur viendrait quand Jésus s'en serait allé et alors les disciples sauraient non seulement que lui était dans le Père, mais que eux étaient en lui. N'est-ce pas merveilleux, de pouvoir dire que, par la foi, nous avons vu le Père en lui? Combien cela met nos coeurs au large! — Mais pour savoir que nous sommes en Christ et Christ en nous, pour connaître une telle chose, il fallait le Saint Esprit.

Après avoir présenté l'idée générale de ce chapitre, nous allons en examiner quelques détails.

Au verset 1, le Seigneur se présente comme objet de foi; il ne s'agit plus, pour eux, de sa présence visible et palpable. «Vous croyez en Dieu», leur dit-il. Ce n'est pas comme ayant Dieu corporellement présent avec vous, mais par la foi, que vous jouissez de ce qu'il est; eh bien! «croyez aussi en moi»; il en est de même pour ce qui me concerne. Il ne s'en allait pas pour être seul là-haut en les abandonnant, mais il y allait pour leur préparer une place; et puisqu'il en était ainsi, il reviendrait pour les prendre auprès de lui. Nous avons déjà trouvé cette vérité au chapitre 13: il veut que ses disciples soient là où il est lui-même et les prend avec lui en haut, au lieu de rester ici-bas avec eux. Au chapitre 14, il leur montre que la chose sera accomplie lors de son retour. Tel est le fond de la consolation générale qu'il leur donne.

Depuis le verset 4, il leur montre quelles seront leurs consolations dans l'intervalle qui s'écoulera entre son départ et son retour. Et d'abord: «Vous savez», leur dit-il, «où je vais, et vous en savez le chemin». Les choses célestes sont beaucoup plus clairement révélées qu'on ne la pense. Il leur explique pourquoi ils savaient ces choses; c'est parce qu'il allait vers son Père. En connaissant Christ ils savaient où il allait, parce qu'ils avaient vu le Père en lui. C'est la personne du Fils qui révèle le Père et le chemin pour y arriver. Ces deux connaissances découlent du fait que le Père s'est révélé dans le Fils. «Nul ne vient au Père que par moi»: la

personne de Jésus est le chemin pour aller au Père. De plus, il est la vérité, parce que le Père s'est révélé en lui; enfin, il est la vie dans laquelle nous pouvons connaître le chemin et le Père, et en jouir.

Au verset 11, il leur dit: Croyez-moi, c'est-à-dire croyez ma *parole*, sinon croyez-moi à cause des *oeuvres* elles-mêmes. Depuis le verset 12 jusque vers la fin du chapitre, nous trouvons toute la position morale des apôtres après son départ. Il avait fait de grandes choses, étant sur la terre, mais un Christ glorifié ferait de plus grandes choses encore par leur moyen. Ce serait toujours la même puissance, mais plus abondamment manifestée.

Verset 15. S'ils l'aimaient, le moyen de le prouver n'était pas de s'attrister de son départ, mais d'obéir.

Au verset 16, nous avons un autre sujet. Jusqu'ici leur consolation était que le Père était révélé dans le Fils, et cela, tout inintelligents qu'ils fussent, les disciples le possédaient déjà; mais maintenant le Fils priera le Père qui avait envoyé le premier Consolateur et le Père leur en donnera un second, l'Esprit de vérité. Celui-ci ne pouvait venir avant son départ, car pour l'envoyer il fallait que le Seigneur fût glorifié. Ce Consolateur nouveau aurait un caractère particulier. Le Seigneur, lui, ne pouvait demeurer avec les disciples, mais le Consolateur ne les quitterait pas: il serait avec eux éternellement (verset 16), il demeurerait avec eux (verset 17). Le Seigneur ne pouvait demeurer en eux, mais l'Esprit serait en eux, et ils connaîtraient ce Consolateur (verset 17), comme ils avaient dû connaître le Père dans le Fils, lorsque Jésus était au milieu d'eux. En un mot, et c'est le point capital ici, l'Esprit Saint remplacerait Christ auprès des disciples.

Au verset 18, il leur parle de sa venue spirituelle; au verset 19, il leur sera révélé d'une manière spirituelle («vous me verrez») et il faut que Christ meure avant qu'eux puissent vivre spirituellement. «En ce jour-là», ajoute-t-il (verset 20), «vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous». Nous avons ici l'effet de la présence du second Consolateur, effet qui ne pouvait avoir lieu quand Christ était avec eux sur la terre. «Que moi je suis en mon Père»; ils auraient déjà dû le savoir (comparez verset 10); mais ici cette connaissance se continue du côté céleste et divin; et de plus (ce qui ne pouvait être connu quand Christ était sur la terre), ils sauraient en ce jour-là, par le Saint Esprit, qu'ils étaient en Christ, et Lui en eux. Ce verset 20 nous donne ainsi la position nouvelle des disciples.

Aux versets 21-26 nous trouvons, non pas la grâce souveraine envers un pécheur, mais les communications de grâce qui dépendent de la conduite d'un chrétien, c'est-à-dire les relations du Père avec le disciple, selon sa conduite. Avant tout, c'est celui qui *obéit* qui aime réellement le Seigneur. S'il n'y a pas d'obéissance, la première de toutes les relations manque, et Dieu n'est pas connu. Celui donc qui aime le Seigneur est obéissant et «il sera aimé de mon Père; et moi je l'aimerai et je me manifesterai à lui». La jouissance de ces choses dépend de la marche: Jude, dont l'intelligence ne va pas au-delà d'une manifestation extérieure du Seigneur, lui demande (verset 22) comment il se fait qu'il va se manifester à eux et non pas au monde. Jésus lui répond: «Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole» (verset 23). Je trouve

quelque chose de plus dans «les *paroles* du Seigneur» que dans «ses *commandements*». Un commandement implique l'obéissance positive, mais les paroles s'adressent à l'intelligence qui sait quelle est la volonté de Dieu. Quand il est dit: «Soyez remplis de la connaissance de sa volonté en toute sagesse et intelligence spirituelle» (Colossiens 1: 9), la chose a lieu par ses paroles. Quand il est dit: «Bienheureux les pauvres en esprit», ce n'est pas un commandement, mais c'est une parole du Seigneur, que je garderai si je suis en bon état. Au verset 26, le Saint Esprit fait deux choses: il leur enseigne toutes choses et leur rappelle tout ce que Christ a dit, toutes ses paroles.

Verset 27. «Je vous laisse la paix». Il ne pouvait la leur laisser tant qu'il était encore ici-bas, parce qu'il ne l'avait pas encore faite. Il leur avait dit auparavant (verset 1): «Que votre coeur ne soit pas troublé»; non pas: «Je vous laisse la paix». Ensuite, il va plus loin que l'idée générale, et dit: «Je vous donne ma paix». Ce qui donne à cette paix son étendue et son caractère, c'est qu'il s'agit de la même paix dont Christ a joui avec Dieu, quand il était ici-bas. Il ajoute: «Je ne donne pas, moi, comme le monde donne». Quand le monde donne, il peut le faire avec générosité peut-être, mais ce qu'il donne il ne l'a plus; tandis que, ce que Christ donne il l'a toujours, mais il nous introduit dans les relations et dans la jouissance des choses dont il jouit lui-même. C'est ainsi qu'il nous donne sa gloire, sa paix, sa joie, sans les abandonner. N'est-ce pas une manière vraiment divine, une manière *chrétienne* de donner? Il ne pouvait leur donner sa paix, pendant qu'il était sur la terre. Il avait, lui, la paix parfaite avec son Père. Combien il est sérieux de penser que notre relation avec Dieu est aussi paisible, aussi sereine, aussi unie et limpide, que celle de Christ lui-même avec son Père! Quelle pensée! Je suis actuellement dans la même position que celle de Christ avec le Père dans ce monde! N'est-ce pas une chose très douce, que de pouvoir dire: J'ai la paix de Christ avec le Père? On y trouve deux choses qui la caractérisent d'une manière particulière: la *confiance* et le *repos*. — Dans l'épître aux Philippiens, nous trouvons la paix par rapport aux *circonstances*. Si quelque difficulté survient, au lieu de me troubler, je présente ma requête à Dieu. La difficulté est comme déposée sur son trône. Lui n'est pas troublé, et la paix dans laquelle il se trouve garde mon coeur. Elle surpasse toute intelligence, parce qu'elle est la paix dans laquelle Dieu se trouve; une paix infinie qui garde mon coeur.

Au verset 28, nous avons autre chose que ce qui fait proprement le sujet de ce chapitre. C'est un des plus remarquables et des plus touchants passages de la Parole. Christ s'attend à ce que nous nous intéressions à son bonheur à lui. Rien, autant qu'une telle pensée, ne montre combien il s'est placé près de nous. Si vous pensez à vous-mêmes, leur dit-il, il est bien naturel que vous soyez troublés, mais si vous pensiez à moi? Ne serai-je pas beaucoup mieux là-haut? Ne pouvez-vous pas vous intéresser à mon bonheur? Chose merveilleuse, et qui le place, devant nos yeux, d'une manière très intime, dans sa position d'homme véritable, quoiqu'il fût en même temps, cela va sans dire, un avec le Père.

«Mon Père est plus grand que moi». Il était exposé ici-bas, comme serviteur, à toute la contradiction de la part des pécheurs; maintenant il s'en va au Père qui est plus grand que lui et désormais il n'est plus exposé à tout cela. Jamais on ne voit le Seigneur sortir de la position

qu'il a prise. Quand il vainc Satan, il ne le fait pas comme Dieu, mais comme homme obéissant; sans cela il ne pourrait être un exemple pour nous. Quand il dit «*moi*» c'est toujours ce qu'il était avec eux sur la terre, cet être complexe, la Parole faite chair.

Verset 30. «Le chef du monde vient; et il n'a rien en moi». Le prince du monde vient, conduisant tout le monde à sa suite. A cette occasion Satan reçoit pour la première fois ce nom de chef du monde. Sans doute il l'avait été auparavant, mais il est manifesté comme tel, quand il réussit à conduire tout le monde contre Christ. Auparavant Jésus avait vaincu l'homme fort; il pouvait délivrer l'homme de tous les effets du péché, maladie, mort, etc., mais le coeur de celui-ci n'était pas délivré, et si Christ voulait continuer à s'intéresser à lui, il fallait qu'il subît le jugement que Satan avait le droit d'exercer contre l'homme. Dans son amour infini pour nous, il prend sur lui le péché, la mort et le jugement. Satan vient donc à lui une seconde fois, mais selon la vérité de la position de l'homme il n'avait absolument rien en Lui. Et toutefois Christ était là, et s'il entreprenait la cause des hommes il fallait qu'il en subit toutes les conséquences. Satan n'avait rien en lui. Il ne trouve en Christ que l'*amour* parfait pour le Père et l'*obéissance* parfaite envers Lui (verset 31). Voilà le secret de sa mort; ce qui a été manifesté quand Christ a été fait péché; ce qui, auparavant, n'avait jamais été manifesté parfaitement; voilà ce qu'il y a de si merveilleux dans la croix!

Nous trouvons ici, en Christ, les deux grands principes de la position normale de l'homme, l'amour pour Dieu et l'obéissance; et cela, à l'endroit même où le péché, qui est l'abandon de Dieu, la haine, était placé devant Dieu. Jean nous présente le côté de la perfection de Sa personne et non le côté des souffrances.

Chapitre 15

Les deux chapitres précédents nous ont présenté l'office de Christ pour introduire ses disciples dans le ciel; le chapitre 15 nous montre ce qui remplacera sa présence sur la terre, après son départ: soit lui-même, comme souche du christianisme, soit le Saint Esprit. Le caractère de ce chapitre est donc de nous présenter, pour ainsi dire, le côté terrestre de Christ et du Saint Esprit. Le Seigneur était le cep sur la terre et, dans un certain sens extérieur, cette position se continue encore maintenant d'une manière analogue.

«Moi, je suis le vrai cep», dit-il. Il remplace Israël sur la terre. L'Eternel avait «transporté un cep hors d'Egypte» (Psaumes 80: 8), mais ce cep n'était pas le véritable. C'est lui qui est le vrai cep. Tout ce qui avait été établi d'une manière provisoire dans le premier Adam, se trouve maintenant exister en Christ d'une manière définitive. Comme homme, il recommence l'histoire de l'homme. Comme Fils et comme serviteur, il recommence l'histoire d'Israël (Osée 11: 1; Esaïe 49: 3). Dans le premier Adam tout était perdu; dans le second tout est retrouvé: l'homme, la loi, la sacrificature, la royauté. — Ici il est le vrai cep sur la terre; aussi est-il question au verset 2, de fruit à porter. On ne plante pas de ceps dans le ciel, et on n'y cherche pas de fruit. Il ne s'agit donc nullement ici de l'union de l'Eglise avec Christ par le Saint Esprit. — Au verset 5, il répète: «Moi je suis le cep». Les disciples auraient estimé le Messie pour le

meilleur sarment de l'ancien cep. Il n'en est point ainsi, leur dit-il: c'est moi qui suis le cep, et vous, les sarments.

Verset 3. Ils étaient déjà nets, mais responsables de porter du fruit; seulement leur responsabilité ne porte pas ses conséquences jusqu'à attirer sur eux la destruction. S'agit-il de cette dernière, il change de langage il ne dit plus *vous* comme aux versets 3, 4 et 7 mais il dit: «Si *quelqu'un* ne demeure pas en moi, il est jeté dehors comme le sarment, et il sèche; et on les amasse et on les met au feu, et ils brûlent» (verset 6). Ce cas a été celui de Judas, et des disciples qui l'ont abandonné. Néanmoins il met toujours la responsabilité des siens au premier rang. Il ne leur dit pas, comme au chapitre précédent. «Vous êtes en moi, et moi en vous» mais: «*Demeurez* en moi, et moi en vous». Il importe de savoir ce que signifie ce mot «demeurer» dans le sens pratique: On trouvera qu'il embrasse *l'activité soutenue dans la dépendance* et la *confiance*. Pour porter du fruit il faut l'activité, mais en même temps la dépendance qui nous fait rester attachés au cep, sans lequel nous ne pouvons rien faire.

Nous trouvons un autre point au verset 7. «Si vous demeurez en moi, et que *mes paroles* demeurent en vous...» Demeurer en lui, telle est la première condition pour porter beaucoup de fruit; la seconde, c'est que la Parole soit la source de nos pensées et de nos actions; que ce soit elle qui dirige et contrôle ce qui se passe dans notre coeur. La chose est de toute importance, car on rencontre souvent chez les chrétiens la volonté de faire le bien, mais les paroles de Christ ne sont pas présentes dans le coeur, pour féconder cette activité et pour la gouverner.

Au verset 9, nous trouvons un troisième point: Ce n'est plus: «Demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous», mais: «Demeurez dans mon amour». Christ aimait les disciples comme le Père l'avait aimé; ils devaient demeurer dans cet amour; il fallait que rien ne vînt en interrompre la jouissance. Le moyen à employer pour cela, c'était de garder ses commandements (verset 10). La question, ici, n'est pas comment Dieu pourrait déployer son amour pour nous sauver; il s'agit de montrer le chemin dans lequel on jouit de son amour. Aussi ajoute-t-il: «Comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour». C'était le chemin voulu de Dieu, où Christ lui-même jouissait de cette faveur qui est meilleure que la vie. — Tout est responsabilité dans ces passages, mais sans aucune incertitude: «Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie demeure en vous, et que votre joie soit accomplie» (verset 11). La joie de Christ lui-même, se continue en nous, comme plénitude de joie. Il avait la paix, la joie dans la présence de son Père et il voulait qu'eux aussi eussent constamment la même paix, la même joie, afin que leur joie fût pleine et entière.

Aux versets 12 et 13, il veut que nous nous aimions comme il nous a aimés. On voit clairement, au verset 13, qu'il ne s'agit point ici de la grâce envers les pécheurs, car il dit: «Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, qu'il laisse sa vie pour ses *amis*»; et ses amis sont ceux qui obéissent (verset 14). Au verset 15, il les appelle ses amis, parce qu'il a fait d'eux ses confidents en tout ce qu'il avait ouï de son Père.

Au verset 16, nous trouvons le ministère des douze: «Je vous ai *choisis*... afin que vous *alliez* et que vous portiez du fruit»; mais comme principe général cela est vrai aussi de tout chrétien.

Au verset 20, il leur rappelle l'humilité: «L'esclave n'est pas plus grand que son maître».

Du verset 20 au 25, nous trouvons le jugement d'Israël, prononcé à la suite de la présentation du Seigneur comme seul vrai cep. Ils sont jugés au verset 22 par ses paroles et au verset 24 par ses oeuvres. Si Christ n'était «pas venu et qu'il ne leur eût pas parlé, ils n'auraient pas eu de péché». Dieu ne leur imputait rien, ne leur reprochait rien, aussi longtemps qu'ils ne s'étaient pas compromis par le rejet de son Fils. Non pas qu'ils n'eussent pas péché; mais le Seigneur est venu se présenter à leur acceptation, et s'ils l'eussent reçu, aucune question de péché n'aurait été soulevée à leur égard.

Nous avons vu Christ sur la terre remplaçant Israël; voici maintenant (verset 26) le Consolateur sur la terre remplaçant Christ. Le Saint Esprit que le Seigneur enverrait, rendrait témoignage de la gloire du Fils de l'homme dans le ciel, et les disciples rendraient témoignage de ce que Christ était sur la terre, toutefois avec le secours du Saint Esprit, qui leur rappellerait tout ce que le Seigneur leur avait dit.

Chapitre 16

Dans ce chapitre, le Seigneur développe ce qu'il a dit précédemment sur le Saint Esprit.

Versets 1-3. Nous rencontrons ici un principe d'une sérieuse importance: C'est qu'une vérité, même capitale, déjà connue, et qui donne du crédit et de la réputation à la personne qui la possède, ne met pas la foi à l'épreuve. Quand cette vérité devient la gloire de l'homme déchu, lorsqu'elle est acceptée du monde comme faisant partie de l'orthodoxie, elle n'éprouve la foi en aucune manière. Quel est aujourd'hui pour un protestant, l'effet d'être le dépositaire de la doctrine de la justification par la foi? Il se vantera de ne pas être un papiste! Ce qui met la foi à l'épreuve, c'est l'introduction d'une vérité nouvelle. Pour un Juif, cette révélation nouvelle n'était pas qu'il y eût un seul Dieu, mais qu'il y avait le Père et le Fils. «Quiconque vous tuera pensera rendre service à Dieu,... parce qu'ils n'ont connu ni *le Père* ni *moi*».

Les versets 5 à 7 présentent un autre principe, et j'ai souvent trouvé de l'instruction dans ce passage. «Aucun d'entre vous ne me demande: Où vas-tu? Mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre coeur». Je rencontre une épreuve véritable dans une circonstance qui me prive d'un bien apparent, qui gâte sous mes yeux l'oeuvre de Dieu, qui m'atteint douloureusement et qui, en définitive, se trouve être ce qu'il fallait pour les intérêts du Seigneur. Dans le cas qui nous occupe, c'est le Fils de Dieu qui s'en va, qui disparaît, parce que l'homme ne sait que faire de lui. Ne pouvez-vous, dit le Seigneur, surmonter le chagrin du moment et voir que Dieu a, en cela, quelque intention, un dessein caché? Si Dieu semble intervenir pour gêner ce qui a été fait, si je m'en vais, vous ne savez pas me demander: Où vas-tu? On ne fait jamais l'oeuvre de Dieu, sans trouver que les choses vont, parfois, au rebours

de ce qu'on aurait attendu. Cela contrarie l'homme. — Mais, dit le Seigneur, «il vous est avantageux que moi je m'en aille». Votre douleur est réelle et même, à quelques égards, légitime; mais sachez que Dieu ne cesse pas de poursuivre le bien qu'il se propose de faire. Un philosophe moderne a dit que les choses humaines vont comme en spirale, tantôt de ci, tantôt de là, mais en montant toujours. On ne peut, en réalité, dire cela des choses du monde; mais c'est parfaitement vrai des choses de Dieu. Dieu ne permet pas qu'on voie toujours l'issue qu'il nous réserve. Où serait, sans cela, l'exercice de la foi? Sans le sacrifice d'Isaac, Abraham n'aurait pas trouvé la résurrection.

«Si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra pas à vous; mais si je m'en vais je vous l'enverrai» (verset 7). Ici le départ de Jésus n'est pas présenté du côté spirituel et céleste; ce n'est pas le Fils allant auprès du Père; mais c'est le Fils de l'homme qui entre dans la gloire en haut et qui envoie le Saint Esprit pour révéler ici-bas cette gloire du Fils de l'homme; pour rendre témoignage à la glorification de l'homme.

Dans les versets 8-16, nous avons deux témoignages de l'Esprit saint: le premier envers le monde, le second pour l'enseignement des chrétiens. S'agit-il du monde (versets 8-11), le Saint Esprit le «convaincra de péché, de justice, et de jugement». «Il convaincra», non d'une *conviction* qui atteint la conscience individuelle, mais il *démontrera* au monde quel est son état. Le Saint Esprit vient vers le monde, si je puis m'exprimer ainsi, pour lui dire de la part de Dieu: Qu'as-tu fait de mon Fils? La présence de l'Esprit dans le monde est la démonstration de ce rejet. Cela ne signifie nullement que le monde accepte cette démonstration ou qu'il s'y soumette. — «De péché, parce qu'ils ne croient pas en moi». Il est désormais démontré que le monde est, vis-à-vis de Dieu, dans une relation de péché et non pas d'innocence ou de justice; qu'il est entièrement sous le péché, comme ayant rejeté Christ. — «De justice, parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me voyez plus».

La preuve de la justice ne se trouve que dans ces deux choses. Il n'y a plus de justice ici-bas (sauf, cela va sans dire, les fruits de justice quand la grâce a été reçue). La justice se montre en ce que Christ, ayant mérité d'être dans la gloire de Dieu, y a été reçu. Il y avait dans ce monde un homme juste; on le couvre d'opprobres et de crachats. Il en appelle à Dieu, et il est abandonné. Trouverai-je en cela la justice de Dieu? Je la cherche en vain! Mais je la trouve en ce que cet homme est à la droite de Dieu; en ce qu'ayant mérité la gloire, Dieu l'y a placé. La justice *pour* Christ ne se trouve que dans ce fait. La justice *contre* le monde est qu'il ne verra plus Christ. Il le verra en jugement sans doute, mais il ne verra plus jamais ce Christ qui était ici-bas *en grâce*. — «De jugement, parce que le chef de ce monde est jugé». Le fait est que le monde tout entier est sous l'empire de Satan, son prince. Satan s'est compromis fatalement en poussant les hommes à crucifier le Seigneur Jésus. Une fois Christ dans la gloire et le Saint Esprit descendu de sa part, il se découvre que Satan, par l'entremise du monde, a fait crucifier le *Fils de Dieu*. Aussi ne dit-il pas que Satan est jugé, mais que le chef de ce monde est jugé. Il y a *conviction* du jugement par la présence du Saint Esprit, et la chose s'arrête là pour le moment; tandis que pour la justice nous avons un pas de plus: elle a été manifestée pleinement dans la glorification de Christ.

Les versets 12-16 nous parlent de ce que le Saint Esprit fait au milieu des chrétiens. Il les conduit dans toute la vérité; il leur apporte les choses célestes (et ne parle pas de son propre chef, comme s'il était un Esprit indépendant); enfin, il annonce les choses à venir. En tout cela, sa fonction spéciale est de glorifier Christ; et tout ce que Christ possède comme Fils, comme roi, Fils de l'homme, Chef sur toutes choses de l'Eglise, il le prend et l'annonce aux disciples. Il est très important, pour les chrétiens, de comprendre que le Saint Esprit montre toutes les choses qui ne se voient pas. C'est ce dont nous parle 1 Corinthiens 2: 9, 10. Ce qui, dans l'Ancien Testament, n'était pas révélé, ce qui n'était pas monté au coeur de l'homme, Dieu nous l'a maintenant révélé par son Esprit.

Le verset 21 fait allusion à un Christ ressuscité qu'obtenaient les disciples, au lieu d'un Messie terrestre qu'ils avaient perdu.

Versets 23-28. Dorénavant les disciples s'adresseraient au Père directement; non qu'ils ne prieraient pas le Seigneur, car Etienne dit: «Seigneur Jésus, reçois mon esprit»; mais ils n'iraient pas à Jésus comme Marthe, pour le prier de faire des demandes au Père. Jésus insiste ici sur une confiance absolue dans le Père, que peu de chrétiens, hélas, comprennent et réalisent. Les disciples devaient aller au Père dans la foi à la valeur et à la puissance du nom de Jésus devant Lui. Pauvres disciples! Ils croyaient tout comprendre (versets 29, 30) et ils ne comprenaient rien! «Tu es venu de *Dieu*», disent-ils. Cela montrait qu'ils n'avaient point saisi que Jésus était «sorti d'auprès du *Père*». Ce nom du Père, que Christ leur avait déclaré, ils ne l'ont compris qu'après avoir reçu l'Esprit d'adoption.

Verset 33: «Vous avez de la tribulation dans le monde; mais ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde». Il y avait une puissance terrible contre eux. Il ne leur dit pas: Vous vaincrez le monde; mais: Moi je n'ai cédé en rien et j'ai remporté la victoire. Vous trouverez sur votre chemin un monde ennemi, mais un monde vaincu. Tout ce que le monde peut faire, c'est de vous arrêter dans la course.

Chapitre 17

Ici le Seigneur ne s'adresse plus aux disciples, mais au *Père*. Il est important pour l'intelligence du chapitre de se rappeler cela. Ce chapitre a un caractère tout particulier; nous y sommes admis à entendre le Fils épancher son coeur dans le sein du Père à l'égard des disciples. Quel spectacle, que celui du Père et du Fils parlant ensemble des chrétiens comme de l'objet de leurs communes affections! Ce chapitre n'est pas tout entier une prière. Le Seigneur ne prie pour ses disciples qu'après les avoir placés dans leur position. Et qu'est-ce que leur position? Chose merveilleuse! c'est *sa propre position* devant le Père, et vis-à-vis du monde.

C'est par là qu'il commence. Il se place lui-même en pensée dans sa position nouvelle et montre le but qui s'y rattache (versets 1-3). Aux versets 4 et 5, il présente l'oeuvre qui en est la base, puis la position elle-même. Aux versets 6-8, il y place les apôtres, car c'est d'eux qu'il

s'agit premièrement, en ajoutant qu'il leur avait communiqué tout ce que le Père lui avait communiqué pour qu'ils jouissent plus complètement de cette position.

Reprenons ces pensées dans leur détail.

Verset 1. Jésus lève les yeux au ciel et marque la position nouvelle qu'il va prendre comme homme. Le Père doit glorifier le Fils, afin que, dans cette nouvelle position de gloire, le Fils glorifie le Père, comme il l'avait glorifié dans l'humiliation. En passant de l'état d'humiliation à l'état de gloire, ce qui remplit son cœur, ce n'est pas de se glorifier lui-même, mais de glorifier tous les conseils, tout le caractère du Père; puis (verset 2) de donner la vie éternelle aux siens. Le Père lui a donné autorité sur toute chair; et en particulier dans le but de donner la vie éternelle à tous ceux qu'il lui a donnés. La vie éternelle est pour nous dans la connaissance du Père comme seul vrai Dieu et de Jésus Christ qu'il a envoyé (verset 3). Le nom de Père est le nom sous lequel il se révèle comme donnant la vie éternelle. Il s'est révélé sous d'autres noms, comme le Tout-Puissant, comme Jéhovah, mais à aucun de ces noms il n'a rattaché le don de la vie éternelle. Ce privilège existe dans la connaissance du Père par le Fils. Il a envoyé le Fils dans le monde, afin que nous vivions par lui. Aussi le Seigneur joint-il ensemble *le Père, seul vrai Dieu, et Jésus Christ qu'il a envoyé*.

Aux versets 4, 5, il parle de son oeuvre. Il avait glorifié le Père sur la terre et achevé l'oeuvre qu'il lui avait donnée à faire. Cette oeuvre devient la base de la gloire dans laquelle il entre; toutefois, cette gloire est la même que celle qu'il avait auprès du Père avant que le monde fût. Il rentre comme homme dans cette gloire qu'il avait quittée.

Ces premiers versets nous présentent donc Christ dans sa nouvelle position en gloire, comme un témoignage rendu à sa personne et à son oeuvre; puis la vie éternelle comme effet de l'autorité qu'il a reçue sur toute chair.

Au verset 6, le Seigneur passe à un autre sujet: Il avait manifesté le nom du Père aux apôtres, — à ceux que le Père lui avait donnés du monde. Ils appartenaient au Père (avant leur conversion) et le Père les a donnés au Fils. Comment leur a-t-il manifesté le nom du Père? — Il dit: «Je leur ai donné les paroles que tu m'as données» (verset 8). Toutes les communications dont le Père a fait jouir le Fils dans sa position d'homme ici-bas, le Fils les a transmises aux disciples et les en a rendus participants. Dès lors ils sont placés dans la position du Seigneur lui-même. Le nom du Père leur est révélé.

Au verset 9, Jésus commence à prier. Il donne deux motifs pour lesquels le Père devait l'exaucer et prendre soin des disciples. Premièrement, «ils sont à toi»; il faut donc que tu les gardes. Ensuite, «je suis glorifié en eux» (verset 10); si tu m'aimes, si tu tiens à ma gloire, garde-les.

Au verset 11, nous trouvons que c'est en son nom de «Père saint» qu'il les garde, parce qu'ils sont à lui et que Christ est glorifié en eux. Ils sont gardés comme fils, mais gardés dans la sainteté. Nous verrons plus tard (verset 25) que lorsqu'il en appelle à Dieu contre le monde, il s'adresse à lui comme au «Père juste».

«Afin qu'ils soient un comme nous». Le Père et le Fils sont un, non seulement de nature, mais aussi de pensée, de conseil, d'intention, d'activité, de sentiment; et le Seigneur demande pour les apôtres que le Saint Esprit les possède de telle sorte qu'ils soient absolument un de la même manière. C'est en effet ce qui eut lieu au commencement. Jusqu'ici il les avait gardés au nom du Père, parce qu'il leur avait manifesté le nom du Père (verset 12). Ici se termine ce qu'il dit à l'égard de ses relations avec le Père et de la position des apôtres vis-à-vis du Père.

Au verset 14, il dit: «Je leur ai donné», — non pas tes paroles, mais —«ta parole», ton témoignage vis-à-vis du monde, et dès lors «le monde les a haïs». Je les place comme moi devant le Père, mais je les place aussi comme moi devant le monde. «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde». Jésus n'avait aucune pensée qui vint du monde. Rien en lui, ni le principe, ni le motif, ni la source de pensée et d'activité de son être moral ne dérivait du monde; il venait du ciel, et, par le Saint Esprit, les apôtres devaient être dans la même condition. C'est une position bien solennelle pour nous, quoique les apôtres, sans doute, s'y soient trouvés tout premièrement et d'une manière spéciale.

Il répète au verset 16, qu'ils ne sont pas du monde, qu'ils n'y appartiennent nullement; mais comment alors sont-ils appropriés à cette place si particulière d'être étrangers au monde et toutefois envoyés dans le monde? Le verset 17 répond à cette question. «Sanctifie-les», dit-il, «par la vérité; ta Parole est la vérité». Voilà ce qui les met à part pour n'être pas du monde. C'est la Parole du Père, la Parole de vérité; (*) ce sont les choses divines et célestes, mais adaptées de manière à produire dans ce monde quelque chose qui y était sans *en* être.

(*) Remarquez qu'il s'agit ici, comme tout le long de ce chapitre, du Père, de la vérité du Père, de la Parole du Père. Les prophéties de Jéhovah étaient bien la vérité, mais n'étaient pas la Parole du Père.

Le monde est un vaste système, inventé et arrangé par le diable pour plaire à la chair de l'homme, système dans lequel se développe tout ce qui est de la chair. C'est la première création.

Elle était sortie pure des mains du Créateur. Mais une fois corrompue, quand Satan a établi son système autour de l'homme, le Père introduit un système nouveau, un monde à Lui, où Christ apparaît, et dont il est le centre. Le Père est révélé dans le Fils. La Parole du Père est la communication des choses célestes et divines qui émanent du Père; communication basée sur l'oeuvre du Fils, mais parfaitement adaptée à l'homme, en tant qu'il traverse ce monde, tout en n'étant pas du monde. La Parole du Père communique ces choses afin que nous soyons formés pour être une épître de Christ au milieu du monde. Je dirai, pour résumer ma pensée, que le Père reçoit Christ quand le monde l'a rejeté et qu'il a tout un système autour du Fils, que le témoignage du Père — la Parole du Père — révèle. Les disciples étant ainsi mis à part par la Parole du Père, qui est la vérité, sont envoyés dans le monde pour y manifester Christ, comme Christ lui-même y avait été envoyé pour manifester le Père (verset 18). Le système de ce monde leur est entièrement étranger. Christ les a attachés, en les séparant du monde, au nouveau système et les envoie dans le monde pour en être les témoins.

Au verset 19, il ajoute: «Et moi, je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité», la vérité vivante dans la personne de Jésus, en qui la vie et toutes les affections se trouvent. Il est l'homme modèle de ce système du Père. Il se met entièrement à part, pour que ce ne soit pas seulement une vérité sèche, mais la communication de tout ce qui est précieux cri Christ pour nous sanctifier. «Je me sanctifie moi-même pour eux». Il anticipe la gloire. L'heure était venue pour lui, d'aller de ce monde vers le Père. Remarquons en passant, que l'idée d'une victime est étrangère à l'Évangile de Jean.

«Afin qu'ils soient sanctifiés par la vérité». Il parle de ce qu'il faisait alors, afin qu'il y eût cette vérité qui les mit aussi eux-mêmes à part pour le Père. La vérité en elle-même est ce qui est divin, céleste; elle révèle tout ce qui est du Père et du Fils; elle juge tout ce qui est en nous; elle forme le cœur des siens et leur communique ce qui est en Lui. Ce n'est pas, comme nous l'avons dit, une vérité sèche, mais elle se trouve dans la personne de Celui qui est la plénitude de toutes ces choses. Sans doute, Christ était tout cela dans sa vie d'ici-bas; mais maintenant il se place en dehors du monde comme homme, afin que toute cette richesse de la vérité se déploie dans ses disciples et qu'ils deviennent l'épître de Christ. La vérité se trouve dans une personne, dans le Fils de l'homme glorifié, en qui le Père s'est révélé; qui glorifie le Père maintenant et qui forme le cœur des disciples en leur communiquant tout ce qu'Il est.

Versets 20, 21. C'est quelque chose de semblable à la pensée exprimée en 1 Jean 1: 3. «Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous aussi vous ayez communion avec nous: Or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ». Les apôtres étaient en communion avec le Père et avec le Fils; mais le Seigneur veut que d'autres aussi entrent dans cette communion par le moyen de leur témoignage, afin que l'effet de cette manifestation de la puissance qui plaçait ces nouveaux disciples au-dessus de tous les motifs mondains et les unissait aux apôtres, convainquit le monde. Cette unité des disciples a été réalisée à la lettre; il n'est pas question ici de la responsabilité de l'homme qui aurait dû continuer à la manifester. Au commencement (Actes des Apôtres 2 et 4) le témoignage au milieu des disciples était si complet, que tout le monde était attiré par une vie qui était au-dessus de tous les motifs qui gouvernent l'homme. Cela n'a pas duré longtemps et la Parole parle plus tard d'un tout autre ordre de choses. «Ordonne à ceux qui sont riches dans ce présent siècle...» (1 Timothée 6: 17) nous montre que cet ordre de choses existait déjà du temps de l'apôtre. Il est bon, quoique tout soit en ruine, que nous n'abandonnions pas la responsabilité de manifester une vie au-dessus de tous les motifs humains.

L'unité est ici mentionnée pour la troisième fois dans ce chapitre, — unité qui découle de la gloire du Seigneur dans les siens et qui se révèle *en descendant*: Christ en eux et le Père en lui. Verset 23. Ce n'est plus comme au verset 21: «Afin que le monde croie», mais: «Afin que le monde connaisse». Quand le Seigneur sera glorifié en nous, lorsque le monde nous verra dans la même gloire que Christ, alors le monde *saura* (car il ne s'agira plus de *croire*), que le Père a envoyé le Fils et nous a aimés comme il l'a aimé.

Ce chapitre nous présente donc les trois caractères d'unité qui viennent de passer sous nos yeux; les apôtres, au verset 11; ceux qui croient par leur parole, aux versets 20 et 21; enfin la gloire, au verset 22. — L'unité du verset 21, aurait dû être manifestée; celle du verset 22 ne peut l'être que dans la gloire à venir. — Ici se termine cette partie du sujet.

Les trois derniers versets nous parlent du ciel, chose rare dans l'Évangile de Jean. Même dans le commencement du chapitre 14, son sujet n'est pas le ciel, mais la manifestation du Père dans le Fils sur la terre.

Verset 24. Le monde verra notre gloire, mais notre privilège sera de voir la gloire de Jésus; nous le verrons comme il est dans le ciel. Nous serons au-dedans de la nuée, capables de contempler cette gloire, tandis que les nations seront au-dehors, éclairées par elle. Les hommes en la chair ne pourraient supporter d'être là où nous serons.

Verset 25. «Père juste». Il n'en appelle pas au «Père saint» pour garder les siens comme au verset 11 mais à la justice du Père pour décider entre lui et le monde. Les choses en sont venues à une crise décisive: «Le monde ne t'a pas connu, mais moi, je t'ai connu».

Verset 26. Il avait déclaré, de son vivant, le nom de son Père aux disciples; il le ferait encore quand il les aurait quittés, afin que l'amour dont le Père l'avait aimé fût en eux et Lui en eux; c'est-à-dire qu'ils eussent la jouissance présente de cet amour. Nous en sommes les objets comme Christ lui-même, et le Seigneur veut que nous ayons la conscience de l'amour du Père, comme Lui-même la possédait.

Chapitre 18

Dans ce chapitre, nous ne trouvons pas le récit des souffrances de Christ; mais nous voyons une personne divine qui se montre dans sa divinité. Il sait toutes les choses qui doivent lui arriver (verset 4); il demeure parfaitement calme. En présence des méchants qui s'avancent pour le saisir, lui-même les prévient et se désigne: «Qui cherchez-vous?»... «C'est moi». On ne voit pas, comme dans l'Évangile de Matthieu, une victime que l'on saisit, mais une personne divine qui s'offre elle-même. Voilà la puissance qui trouble les méchants, qui les fait reculer et tomber par terre (verset 6), S'il avait voulu, même comme homme, il n'avait qu'à s'en aller. Il se présente une seconde fois (verset 8), il se met à la brèche, il se donne, et les siens sont mis à l'abri. Quand le souverain sacrificateur l'interroge touchant ses disciples et sa doctrine, il n'en tient pas compte. Un des huissiers le frappe. Jésus répond: «Si j'ai mal parlé, rends témoignage du mal; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu?» On le mène au prétoire. Les Juifs, par scrupule religieux, n'y entrent pas; ils ne voulaient pas se souiller; mais faire mourir un innocent, était pour eux peu de chose!

Devant Pilate, il dit: «Mon royaume n'est pas de ce monde» (verset 36). Tu es donc roi? lui dit Pilate. Jésus répond: «Tu le dis que je suis roi». Il était né pour rendre témoignage à la vérité. Et c'était chose dangereuse pour lui, que d'affirmer sa royauté devant le gouverneur romain, mais il était venu pour rendre témoignage à la vérité. Il n'évitera pas, pour sauver sa vie, de déclarer ce qu'il est. C'est «la belle confession» dont parle l'apôtre. — Quand le

Seigneur a rendu témoignage, Pilate demande: «Qu'est-ce que la vérité?» Il n'y avait pas de justice dans cet homme, mais cependant un certain désir de délivrer Jésus parce qu'il ne trouvait aucun crime en lui. — L'affreux état des Juifs est mis en évidence ici (verset 40). Quand Pilate leur demande: «Voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs?» ils répondent: «Non pas celui-ci, mais Barrabas. Or Barrabas était un brigand!»

Chapitre 19

Pilate rend le témoignage le plus positif qu'il ne trouve aucun crime en Jésus (versets 4, 6). Mais il a peur, et quoique mal à son aise, il le livre entre leurs mains. Dans les circonstances graves une mauvaise conscience et un mauvais coeur sont toujours faibles. Il cherche à relâcher Jésus; mais les Juifs crient: «Si tu relâches celui-ci, tu n'es pas ami de César». Puis ils prononcent leur propre sentence: «Nous n'avons pas d'autre roi que César» (verset 15). C'était dire qu'ils n'étaient pas différents des Gentils. Cette parole clôt leur histoire comme nation.

Le Seigneur, lui, reste toujours le maître de la situation. «Tu n'aurais», dit-il à Pilate, «aucun pouvoir contre moi, s'il ne t'était donné d'en haut». Même la croix nous le montre dans cette dignité: avec un calme parfait, il recommande sa mère au disciple qu'il aimait, il dit, afin que l'écriture soit accomplie: «J'ai soif». Et quand on lui présente le vinaigre, il le prend en disant: «C'est accompli»; puis il baisse la tête et donne son esprit; il le remet, comme un acte qu'il accomplit lui-même.

Toutes choses sont considérées ici du côté divin. Jésus est supérieur à Pilate, aux Juifs, supérieur à tout. Il se trouve là parce qu'il se donne lui-même. Pas un détail dans ces chapitres, qui ne nous présente la dignité de sa personne. On n'y trouve ni la prière de Gethsémani, ni le cri suprême de la croix. Ses réponses à Pilate, son dernier acte quand il remet son esprit, tout nous parle de cette dignité parfaite. Même après sa mort il ne faut pas qu'un seul de ses os soit cassé, car il est le Fils de Dieu. Puis Joseph d'Arimathée et Nicodème le placent dans un «sépulcre neuf, dans lequel personne n'avait jamais été mis».

Au verset 34, nous avons la dernière insulte que l'homme puisse faire au Seigneur et la réponse de Dieu: l'eau et le sang, la preuve du salut donnée dans un Christ mort. Belle image de ce qui se passait réellement alors! L'eau et le sang, c'est la *provision divine*; il ne s'agit plus seulement des souffrances de l'homme, comme dans les autres évangiles. Les écrits de Paul nous parlent de l'eau, non pas quant au fait extérieur, mais comme figure de la puissance sanctifiante de la Parole. Cet apôtre est celui qui met cela le plus en évidence et qui le développe le plus largement. Jean fait usage de ce fait aussi ([1 Jean 5: 6-8](#)), à l'appui de sa thèse, que la vie est dans le Fils et non pas en Adam. L'eau et le sang sont deux des témoins qui l'affirment. — L'eau est toujours la puissance de la Parole appliquée à l'âme; mais c'est la mort. Dans le Christianisme, c'est par la mort et pas autrement, qu'a lieu non seulement l'expiation mais aussi la purification. L'expiation et la purification sortent du côté de Christ, en qui toute relation est rompue avec le vieil homme, enfant d'Adam. Qu'il est beau de voir une pareille réponse, alors que l'homme cherchait à s'assurer que Christ était bien mort!

Chapitre 20

Ce chapitre nous présente, comme thèse générale, le tableau de toute l'économie actuelle, jusqu'au moment où le Seigneur est reconnu par Thomas, type du résidu. Mais entrons dans les détails du chapitre, qui sont plus importants que l'idée générale.

Marie de Magdala vient toute seule, avant les autres, au sépulcre, comme il faisait encore nuit: Elle vient avec un coeur attaché à Christ, rempli de lui. Elle sent que, si elle ne le trouve pas, il ne lui reste absolument rien dans ce monde. Nous apprenons ici, comme dans le cas de Jean qui était à table dans le sein de Jésus, que l'attachement personnel à Christ est le moyen d'avoir une intelligence réelle. C'est Marie qui reçoit du Seigneur la communication de la position la plus élevée que nous possédions; c'est elle encore qui est appelée à la communiquer aux apôtres.

Quand elle trouve la pierre ôtée du sépulcre elle court aux deux disciples et ses paroles dénotent bien peu d'intelligence et de foi, mais elle n'en avait pas davantage. Aussitôt Pierre et Jean accourent au sépulcre. Jean est plus jeune et va plus vite; Pierre arrive après, mais il a plus de hardiesse et entre dans le sépulcre. Il y voit les linges et le suaire à part, rangés avec un ordre qui dénote qu'il n'y avait eu aucune précipitation. Alors Jean, qui se présente plus tard comme témoin oculaire, entre aussi et, chose triste à dire, ne croit que quand il voit. «Ils ne connaissaient pas l'Écriture»... ce n'était pas le témoignage de Dieu qu'ils avaient cru et compris; ils n'avaient pas encore d'intelligence spirituelle. La conséquence est qu'ils s'en retournent chez eux; tableau peu flatteur de l'état de leurs âmes. Ils avaient un chez-soi. Mais ce qui leur suffisait ne suffit pas à Marie. Si elle n'avait pas Christ, le monde n'était pour elle qu'un sépulcre vide: Elle «se tenait près du sépulcre, dehors, et pleurait», et comme elle se baissait dans le sépulcre elle voit deux anges, deux témoins qui sont là pour rendre honneur à Christ, et qui lui disent: «Femme, pourquoi pleures-tu?» La question des anges et la même question dans la bouche de Jésus (verset 15), mettent bien en relief la pensée de Marie. Elle répond aux anges dans les mêmes termes qu'au verset 2. C'est de l'ignorance et à quelques égards de l'incrédulité, mais c'est aussi de l'attachement au Seigneur. A Jésus, qu'elle prend pour le jardinier, elle répond: «Si toi, tu l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi je l'ôterai», Paroles touchantes! son affection lui donne le droit de disposer du Seigneur. Alors Jésus lui dit. Marie! Il appelle sa brebis par son nom et celle-ci, reconnaissant aussitôt la voix du bon berger, se retourne, pensant l'avoir retrouvé pour elle dans ce monde, comme roi. Mais Jésus lui répond: «Ne me touche pas». Il ne s'agit pas de m'avoir ici-bas; «car je ne suis pas encore monté vers mon Père». Il remplace sa position comme homme ici-bas, par la gloire céleste auprès du Père. «Mais va vers mes frères et leur dis: Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». Marie devient ainsi, pour les apôtres, le vase de communication de la vérité la plus élevée que nous ayons, touchant les immenses privilèges dans lesquels la grâce nous place. La défense de le toucher se lie à cette position infiniment plus élevée, qu'il nous révèle ici. L'eût-il permis, il eût contredit ce que dans le moment même il enseignait, savoir que désormais il n'était plus présent ici-bas dans un corps, mais qu'il associait à Lui ceux

qu'il appelait ses frères, qu'il les introduisait dans sa propre position vis-à-vis de son Dieu et de son Père.

Cette révélation rassemble les disciples; mais, malgré cette parole du Seigneur si souvent répétée: «Ne craignez pas», ils tiennent les portes fermées par crainte des Juifs. Dès qu'ils sont rassemblés Jésus vient et se trouve au milieu d'eux, d'une manière réelle mais spirituelle, pour leur annoncer cette paix qu'il a faite, la paix avec Dieu. La présence du Seigneur ressuscité et la paix, telles sont donc les deux grandes vérités révélées aux disciples dans ce passage. Ils avaient déjà été appelés ses frères; maintenant ils entendent cette parole: «Paix vous soit», parole que Jésus n'avait pas prononcée avant sa résurrection sinon d'une manière prophétique. Au verset 21, il leur répète la même parole, preuve que cette paix leur était nécessaire comme point de départ de leur mission. «Ayant dit cela, il souffla en eux, et leur dit: Recevez l'Esprit saint» (verset 22). Quoique l'Esprit ne leur soit pas envoyé du ciel, comme cela eut lieu peu après (Actes des Apôtres 2), on peut voir ici comme un tableau de la dispensation qui allait s'ouvrir. Le Seigneur, présent au milieu des disciples dans la puissance de la vie de résurrection, souffle en eux l'Esprit saint comme la puissance de leur propre vie à eux, de même que Dieu avait soufflé dans les narines d'Adam pour lui donner la vie. Dès lors ils ont la capacité d'agir, quoiqu'ils n'en aient pas encore la puissance comme ils l'ont reçue à la Pentecôte. Christ a vivifié depuis Adam, et il vivifie encore; mais il ajoute ici le caractère de la puissance de résurrection. Ensuite, il envoie le Saint Esprit qui demeure en nous, qui habite personnellement dans cette vie. Ces trois choses se lient et s'ajoutent l'une à l'autre. Dans le passage qui nous occupe, l'Esprit, en personne, n'était pas encore envoyé d'en haut. Les disciples étaient fils, mais n'avaient pas encore l'Esprit d'adoption; ils avaient la vie de résurrection mais non pas la conscience et la puissance de toutes les choses célestes que donne le Saint Esprit.

Romains 8: 10, 11, nous présente ces deux vérités réunies. Nous y trouvons d'abord l'Esprit comme source et puissance de vie, puis comme personne divine qui habite en nous. Nous trouvons en même temps dans ce passage la preuve qu'on ne peut guère séparer l'Esprit de la vie. «l'Esprit est vie», y est-il dit. C'est comme la source et le ruisseau qui ne sont pas la même chose, mais entre lesquels on ne peut tirer une ligne de démarcation. On ne sait pas où l'une finit et où l'autre commence.

J'ai dit plus haut que ces choses se lient et s'ajoutent l'une à l'autre. En supposant que j'aie la vie, pourrai-je me montrer à moi-même les choses célestes? Non, mais l'Esprit est la force et l'énergie de la vie en moi, pour me faire *jouir* de ces choses, quand il me les *montre*.

Christ ressuscité est un homme mort que Dieu a ressuscité. Ce n'est pas là une source de vie; mais Christ Fils de Dieu, vivifie qui il veut: Christ s'est placé dans une position où le péché, la mort, le jugement, la puissance de Satan, étaient sur lui, mais il n'y est resté qu'un moment et en est sorti en résurrection. Il a la puissance de la vie en lui-même et nous communique la vie dans cette nouvelle position de résurrection, et non dans notre position ancienne. Nous sommes ressuscités avec Christ, mais Christ a laissé tous nos péchés en arrière et nous

trouvons ce fait, que non seulement nous avons la vie, mais que nous l'avons toute nouvelle, *au delà* de toute question de péché, de mort et de jugement.

On ne voit pas assez l'importance de la résurrection. Après la mort elle est le fondement de tout. La glorification est la conséquence acquise par la mort, mais la résurrection est déjà la position nouvelle, une vie dans laquelle l'homme est placé au delà de toutes les questions qui ont été vidées à la croix.

Au fait de la réception du Saint Esprit, se rattache (verset 23) la rémission des péchés. Ce passage peut s'appliquer à la discipline de l'Eglise, mais il a trait d'une manière plus directe à l'envoi des disciples pour annoncer l'Evangile. Dans les Actes, Pierre retient les péchés de Simon le magicien et remet ceux de Corneille. Actes 2: 38, est un exemple du même ordre.

Versets 24-29. Thomas arrive, comme le fera le résidu d'Israël, à la fin de l'économie actuelle, dont le tableau nous est présenté dans ce chapitre. Il n'était pas avec les disciples; il n'avait pas eu part à la révélation qui venait de leur être faite. Il ne voulait croire que quand il verrait; il est comme le type du résidu Juif qui croira quand il verra et n'aura pas la communication de la partie céleste de cette dispensation. Jésus prononce la bénédiction sur ceux qui auront cru sans voir (verset 29); ainsi se termine l'Evangile proprement dit. Le chapitre suivant va nous présenter l'économie future développée intentionnellement d'une manière très mystérieuse.

Chapitre 21

Après ces choses, Jésus se manifeste de nouveau à ses disciples. Ils étaient allés pêcher, mais ne prenaient rien. Jésus se tient sur le rivage et leur demande s'ils ont quelque chose à manger. Sur leur réponse négative, il leur ordonne de jeter le filet au côté droit de la nacelle; ils prennent une multitude de poissons, «et quoiqu'il y en eût tant, le filet n'avait pas été déchiré» (verset 11). Arrivés à terre ils trouvent du poisson déjà mis sur la braise.

Tout ceci est, je n'en doute pas, une figure du Millénium, du siècle à venir, mais présentée d'une façon très mystérieuse. «Ce fut la troisième fois» est-il dit (verset 14), que Jésus fut manifesté aux disciples, après qu'il fut ressuscité d'entre les morts. La première fois c'est à l'Eglise, la seconde fois à Thomas, type du résidu, la troisième fois dans le Millénium. — Les poissons sur le feu figurent le résidu (la viande de Dieu) déjà préparé quand aura lieu le grand coup de filet du Millénium. Le filet ne se rompt pas à cause de la présence personnelle de Christ, tandis que, dans l'économie actuelle, qui est confiée aux hommes en l'absence du Seigneur, le filet s'est rompu (Luc 5: 6) et toutes choses ont tourné à mal.

Au verset 15 commence l'entretien si touchant du Seigneur avec Pierre. Il sonde son disciple, ne l'épargne pas, lui rappelle ses infidélités et quand il est complètement humilié, il lui confie ses brebis (*). Le péché était complètement ôté, car le Seigneur était mort dans l'intervalle, mais il sonde le coeur de Pierre pour lui montrer ce qui avait occasionné le péché. Il ne dit pas: «Pourquoi m'as-tu renié?» mais: «M'aimes-tu?» Il pénètre jusqu'à la racine du mal pour faire sentir au pauvre disciple ce que c'est que le péché. Dès que le coeur de Pierre

est sondé, il ne lui reste pour ressource que d'en appeler à la connaissance divine: «Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime». Dès lors il a compris sa faiblesse complète et, la grâce l'ayant restauré, il sait comment fortifier ses frères. Le Seigneur lui confie les objets qui sont les plus précieux à son coeur.

(*) Il s'agit spécialement ici des brebis juives.

Ce n'est pas tout. J'ai dit, une fois, que lorsqu'un homme a perdu une occasion, elle ne lui est jamais rendue, mais qu'il peut avoir quelque chose de meilleur. On en voit un exemple en Israël qui traverse le Jourdain, après avoir manqué la montagne des Amorrhéens. Ce que nous trouvons ici a modifié mon assertion. Le Seigneur avait donné précédemment à Pierre l'occasion de mourir pour lui. Cette occasion Pierre l'avait perdue. Le Seigneur la lui donne de nouveau (versets 18, 19), mais seulement lorsque la volonté de Pierre est complètement détruite. — Puis il lui dit: «Suis-moi». Christ a été rejeté des Juifs; il faut que le témoignage de Pierre, l'apôtre des Juifs, soit aussi rejeté par cette nation jugée et perdue. — Pierre se retourne et voit Jean qui suivait. Seigneur, dit-il et celui-ci? «Si je veux», répond Jésus, «qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe?—» — Il n'explique pas cela, il laisse la chose en mystère. C'est l'Apocalypse. Jean doit veiller sur l'Eglise en décadence et devenir prophète, même pour le monde, tandis que Pierre a «travaillé en vain» comme le Seigneur Jésus lui-même.

Le témoignage de Paul, qui, comme nous le savons, regarde l'Eglise, n'est pour rien dans tout cela; il est complètement omis, et nous passons immédiatement du témoignage de Pierre avec les Juifs, ce qui forme le point de départ, à celui de Jean, où l'histoire de l'Eglise se termine et où la prophétie reprend sa place pour le monde. C'est pourquoi aussi nous ne trouvons pas l'ascension dans ce dernier chapitre. Elle faisait partie du témoignage spécial de Paul, tandis que celui de Jean devait concerner la terre et la prophétie quand l'Eglise était en ruines.

Le Père

ME 1874 page 355 - Jean 14-17

«Je leur ai fait connaître ton nom et je le leur ferai connaître» (17: 26). Ces paroles, Christ les a adressées au Père au sujet des saints. Elles nous disent que la grande oeuvre du Seigneur était de faire connaître le Père aux saints, — que c'est ce qu'il avait déjà fait et que c'est ce qu'il se proposait de faire encore.

Quelle bénédiction que de pouvoir nous dire que nous sommes les objets d'un tel enseignement — le Fils nourrissant et élargissant en nous le sentiment et l'intelligence de l'amour du Père et s'occupant de donner à nos coeurs cette joie et de nous la donner plus abondamment! Nous pouvons être lents et nous sommes lents à apprendre la leçon; nous sommes naturellement pleins de défiance toutes les fois qu'il s'agit des pensées de la grâce de Dieu envers nous, et il faut la diligence et la puissance de Christ pour nous apprendre une leçon comme celle dont le Seigneur parle ici. «Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître» — c'est cette leçon que Christ s'occupe d'enseigner, et notre incapacité à l'apprendre magnifie sa grâce, car il poursuit toujours son oeuvre, nous enseignant toujours la même leçon.

Les chapitres précédents (chapitres 14-16) nous montrent Christ faisant connaître le Père. Ils commencent par nous dire que le Père nous a ouvert sa propre maison, et, ce qui est plus, qu'il l'a préparée en vue de nous directement, y ayant fait plusieurs demeures afin que nous y ayons place (chapitres 14: 2).

Jésus, ensuite, dit à ses disciples, non sans montrer qu'il était sensible à leur incrédulité, que le Père s'était déjà révélé à eux. «Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe; celui qui m'a vu, a vu le Père»; car les choses qu'il avait dites et qu'il avait faites, il les avait dites et il les avait faites comme Fils, comme celui qui était dans le Père et en qui aussi le Père était (chapitre 14: 5-14).

L'incrédulité des disciples était l'incrédulité naturelle, l'éloignement naturel du coeur à apprendre la leçon du Père dont j'ai parlé; et le Seigneur reprend ici cette incrédulité. La foi seule peut s'asseoir à l'école de Christ, la foi, ce principe qui écoute. Les raisonnements de l'homme le transportent hors de cette école.

Jésus, toutefois, poursuit sa leçon en dépit de l'indifférence des siens. Il leur montre, après s'être ainsi interrompu, comment, quand il s'en serait allé, il glorifierait le Père dans leurs oeuvres et dans leur expérience (versets 12-14). Il leur dit ensuite que le Consolateur, l'Esprit de vérité, le Saint Esprit qui allait venir à eux, viendrait comme l'Esprit du Père, leur faisant connaître qu'ils n'étaient pas orphelins, mais qu'ils avaient la vie du Fils en eux; et il leur répète que, s'ils gardaient sa parole, ils jouiraient dans leurs âmes de la présence et de la communion du Père aussi bien que de la sienne, parce que la parole qu'ils entendaient n'était

pas la sienne, mais celle du Père qui l'avait envoyé (versets 21-24). Cette parole ou ce commandement que les disciples avaient à garder afin que cette communion leur fut assurée, était touchant l'amour, parce que c'était la parole apportée par le Fils de la part du Père, et non une parole qui venait d'un roi, ou d'un juge, ou d'un législateur (voyez chapitres 13: 34; 15: 12, 17).

Dans toutes ces voies si réellement bénies, Jésus nous manifeste le nom de son Père et ne veut être Lui-même que le témoin et le serviteur de cette glorieuse révélation. Sa propre gloire personnelle est impliquée dans un pareil service; mais ce n'est pas ce qui l'occupe: son objet c'est de faire connaître le Père. Il en est de même tout le long, à mesure que nous avançons dans ces merveilleux discours. Jésus déclare que son Père est le cultivateur, nous apprenant ainsi que le fruit recherché est un fruit digne de la main d'un Père, un fruit que les enfants, non des serviteurs ou des sujets, doivent porter (chapitre 15: 1). Pareillement les rapports d'amis dans lesquels il les introduit vis-à-vis de Lui, sont en rapport avec le Père parce que c'étaient les secrets du Père que, dans la confiance de l'amitié, il leur communiquait (verset 15). Puis, à la fin du même chapitre, il présente le monde simplement sous le caractère d'un monde qui a haï le Père, révélé dans et par le Fils (versets 23, 24).

Comme la Parole s'accomplit ainsi: «Je leur ai fait connaître ton nom!» Maintenant, Jésus anticipe le jour du Saint Esprit; mais il le fait en rappelant constamment le Père. L'Esprit était l'Esprit du Père, donné par Lui, envoyé par Lui (chapitre 14: 16, 26; chapitre 15: 26); et quand il serait venu, Lui, leur divin Consolateur, ils demanderaient au Père, et ils recevraient de Lui, afin que cette joie qui était leur partage, comme enfants qui connaissent l'amour et la bénédiction d'un Père, fût accomplie (chapitre 16: 23, 24) (*): en même temps ils auraient nettement conscience de leur adoption et de leur place auprès du Père (chapitre 16: 25).

(*) Ce n'est pas ce qu'ils reçoivent qui rend leur joie accomplie, mais la preuve qu'ils reçoivent par là, que le coeur et l'oreille du Père sont pour eux. C'est le Père, non le don, qui rend accomplie leur joie (voyez chapitre 16: 24),

Un peu plus loin, et comme pour couronner tout ce qu'il avait dit jusque là, le Seigneur ajoute que ses prières pour les siens dans le ciel, ne devaient pas s'entendre comme si eux et le Père étaient plus ou moins à distance l'un de l'autre, mais que plutôt ils devaient être bien assurés que l'amour du Père reposait immédiatement sur eux, dans la pleine puissance de la relation immédiate dans laquelle le Père les avait placés vis-à-vis de Lui (chapitre 16: 26, 27).

Ainsi c'était le nom du Père que Jésus déclarait à ses disciples tout le long de ces merveilleux chapitres, introduisant le Père dans les pensées et les joies de leurs coeurs. Et si l'amour et le ciel ont quelque prix pour nous, combien ces communications seront pour nous les bienvenues! En parlant du dernier chapitre (chapitre 17), nous pouvons bien dire que rien ne réjouit autant Dieu que de voir que, par la foi, nous avons reçu ce message, ces paroles du Père. Le Fils nous a apporté du sein du Père un message d'amour; et si maintenant il peut dire au Père que nous avons reçu le message, c'est la meilleure réponse qu'il puisse lui apporter, et cette réception de cette parole au sujet du Père sera aussi notre plus vraie sanctification ou séparation du monde; car le monde, c'est ce qui refuse de connaître le Père.

En résumé, nous pourrions dire que, dans les chapitres 14-16 de l'évangile de Jean, le Seigneur veut mettre nos âmes en communication avec le Père; il les remplit des pensées du Père. Les souvenirs, les exercices présents de l'esprit, les espérances, tout est par Lui en rapport avec le Père. Il nous dit que c'est la maison du Père dans laquelle nous allons bientôt entrer, que c'était le Père qui opérait et parlait en Lui, en sorte que ce qu'il disait et faisait, c'était les oeuvres et les paroles du Père; et bientôt ses disciples feraient de plus grandes oeuvres que les siennes, parce qu'il s'en allait au Père; le Consolateur leur serait envoyé par son Père, ils porteraient du fruit parce que le Père était le cultivateur; le monde les haïrait parce qu'il ne connaissait ni le Père ni Lui; le Père lui-même les aimait, et bientôt ils auraient conscience de leurs relations avec Lui.

Si l'Esprit de vérité, le Consolateur, réalise ces choses en nous, nous pouvons mettre notre sceau sur ces paroles: «Il vous est avantageux que moi je m'en aille» (*).

(*) Ainsi nous pouvons dire que le dessein du Seigneur, au chapitre 13, est de mettre nos âmes en communication avec Lui dans le ciel. Il se présente à nous dans le ciel, la vraie demeure de l'amour et de la gloire, parce qu'il devait s'en retourner là auprès du Père et recevoir là toutes choses de la part de Dieu entre ses mains. Et ainsi il anticipe le ciel comme la demeure de l'amour et de la gloire pour Lui.

Ensuite il nous assure que son amour envers nous ne cesserait pas là-haut d'être actif et que, dans son service en vue de nos besoins, quoiqu'il fût là-haut, il ne pourrait jamais oublier ni nous ni nos besoins. Ainsi il cherche à nous mettre en communication avec Lui, tel qu'il est dans le ciel, exactement comme plus loin, chapitres 14-16, il cherche à nous mettre, comme je l'ai fait observer, en communication avec le Père.

Que ce bienheureux sentiment de notre relation avec le Père remplisse et satisfasse nos âmes plus abondamment!

La pratique explique une vérité

ME 1874 page 371

La différence entre la connaissance humaine et la connaissance divine est que la première ne nous apporte que de simples renseignements tandis que la seconde nous forme. La connaissance humaine ne me change pas, mais elle développe mon état naturel. La parole de Dieu me renouvelle; je suis régénéré par une semence incorruptible (1 Pierre 1: 23; Jacques 1: 18; Jean 3). Je vis d'une vie nouvelle, entièrement supérieure à l'ancienne, et qui ne reçoit de celle-ci ni aide, ni appui, mais qui est au contraire toujours contrariée et entravée par elle; et dès le premier pas, la nouvelle existence prend une marche tout à fait indépendante de l'ancienne et tire toute sa force de l'Esprit de Dieu. «Désirez ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le lait spirituel et pur, afin que vous croissiez par lui à salut» (1 Pierre 2: 2). Ce n'est qu'autant que j'accepte pratiquement et que je vis dans ce que la Parole communique, que je puis connaître réellement ce qu'elle apporte de la part de Dieu, parce que je n'ai aucune idée de l'ordre ou de la nature de la nouvelle création, si ce n'est quand j'ai la conscience que je m'y trouve placé. J'ai des instincts naturels quant à ce à quoi je suis appelé et naturellement propre, soit qu'il s'agisse de marcher, ou de lire, ou de chanter, ou de faire quelque autre chose que ce soit. Pour faire ces choses, il faut une capacité de nature que l'enseignement ne peut pas donner, quoiqu'il puisse la cultiver, l'augmenter et la développer. Mais la parole de Dieu par l'Esprit forme une créature entièrement nouvelle et qui est aussi distincte de l'ancienne que le papillon diffère de la chenille. Dans la nouvelle création tout est donné selon la mesure de la grâce: c'est pourquoi aucune idée ne peut être comme qu'autant qu'une action est produite.

On ne peut pas communiquer à une personne née aveugle une idée de la nature de la lumière, parce qu'elle ne connaît pas le pouvoir de la vue; et aucun raisonnement, aucune description, ne peut lui expliquer ce qu'est celle-ci; mais du moment que la personne voit, tout le mystère est résolu, et la difficulté a disparu.

Il est inutile de raisonner avec une personne inconvertie. Tout lui semble une théorie impraticable, jusqu'à ce que la lumière ait lui dans son âme et qu'elle ait cru; alors elle comprend ce qui autrefois était entièrement au dessus de son intelligence. «La foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend est par la Parole de Dieu» (Romains 10: 17). La foi n'admet pas seulement la vérité, mais elle voit: — il y a une puissance pour produire une reconnaissance pratique de la vérité, et la foi est démontrée par cette reconnaissance. Dieu en grâce envoie la parole: du moment que par l'Esprit celle-ci est acceptée, il y a un acte — et l'acte de la foi rend simple et clair ce qui auparavant était incompréhensible. Quand vous agissez comme un homme qui croit réellement, non seulement vous «rendez parfaite» votre foi, comme fit Abraham quand il offrit Isaac (Jacques 2: 22), mais encore vous êtes fortifiés dans l'assurance de la simplicité et de la réalité de la vérité que vous avez crue, parce que c'est

la vérité. La femme qui était une pécheresse, dans Luc 7, croit les choses qui étaient dites de Jésus (versets 16, 17), et en agissant selon sa foi, en suivant le Seigneur dans la maison du pharisien, elle comprend et saisit que Jésus est son Sauveur: la pratique qui suivit sa foi, lui fit comprendre et saisir la vérité et confirma la vérité à son âme. La foi sans les oeuvres est morte. La vraie cause de notre manque d'intelligence et de puissance, c'est que nous agissons si peu d'après notre foi. Si cette femme se fût contentée de croire que Jésus était le Sauveur, combien grande eût été sa perte, soit quant à la confirmation de la grâce pour elle, soit quant au témoignage du fait pour les autres. Sa hardiesse, qui lui fit braver les dédains du pharisien, non seulement lui procura une entrevue avec le Seigneur en qui elle croyait, mais encore elle entendit de la bouche de Jésus la confirmation de Sa grâce, tandis que la piété de ses actes affermissait dans son propre coeur la pleine confiance de la foi. Elle fut convaincue de la beauté et de la valeur de Celui en qui elle avait cru et elle devint un témoin de sa grâce.

De nos jours plusieurs croient que le sang de Christ, comme le sang sur les linteaux des portes en Egypte, est le seul abri contre le jugement de Dieu; mais il n'y a ni confirmation de cette vérité à leurs âmes, ni témoignage public à ce fait, parce qu'on ne se nourrit pas de l'Agneau, de Christ dans le secret, — et il n'y a pas des manières et une conduite qui rendent témoignage: on n'a pas les reins ceints, les souliers aux pieds, le bâton à la main, proclamant ainsi non seulement qu'on est délivré du lieu du jugement, mais qu'on le laisse sciemment derrière soi.

Le marin, quoique sauvé du navire naufragé et recueilli dans le bateau de sauvetage, soupire néanmoins après la terre, et soupire d'autant plus ardemment que sa position a été plus périlleuse et qu'il est plus attaché à cette terre qu'il a devant lui. Il n'est pas possible de faire sentir à une âme le bonheur qu'il y a à quitter le monde, avant que, ayant agi suivant sa foi, elle ait cherché le Seigneur dans son cabinet, les portes fermées, ayant franchement tout emballé, et s'étant préparée à tout quitter ici-bas pour être avec Lui. Qui pourrait expliquer à un autre ce que c'est que marcher sur les eaux, s'il n'a jamais essayé d'y marcher lui-même. Et même dans les choses naturelles il en est ainsi: nul ne peut nager qui ne s'aventure pas dans l'eau. Or si, dans l'état d'enfance de la vie nouvelle, la perte qu'on éprouve en n'agissant pas dans la foi, est si manifeste, combien la perte ne sera-t-elle pas encore plus sensible quand il s'agira de vérités plus élevées? La vraie cause du manque d'intelligence de la vérité et aussi de la fréquente opposition qui lui est faite, c'est que la vérité présentée n'a jamais été traduite en pratique. Quelquefois on a écouté la vérité, et on l'a écartée comme impraticable parce qu'elle n'a pas été soumise à l'épreuve de la pratique; et même quand la vérité est acceptée cette acceptation se réduit souvent à un simple acquiescement à une vérité comme telle, au lieu qu'elle soit une conviction que c'est une vérité qui doit affecter réellement l'état tout entier d'un homme; car si tel n'est pas le résultat, il y a de l'indifférence dans le coeur quant à cette vérité.

Il est à la fois triste et surprenant de voir la somme de vérité qui demeure inactive sans germer et sans s'épanouir dans nos coeurs, et cela même là où la vérité est admise, admirée et louée, parce qu'on n'a pas cherché à s'y conformer pour être façonné par elle. Voilà la vraie

cause de la faiblesse dans les conversions de nos jours. Depuis le temps des apôtres, il n'y a jamais eu autant de vérité en circulation que maintenant, et cependant à aucune autre époque les conversions n'ont présenté un caractère aussi faible. Quand il y avait moins de vérité connue, chaque converti faisait une grande impression sur ses compagnons au moins par l'oeuvre profonde opérée dans son âme, par son éloignement des plaisirs mondains et par la stricte observation de ses devoirs; mais actuellement, avec une connaissance plus claire de la grâce, il semble qu'il n'y ait aucune idée de responsabilités plus élevées, et on pense que, comme tout est grâce, il n'y a pas besoin du tout qu'il y ait des oeuvres. On admet qu'on est délivré du jugement, mais on n'a pas le moindre sentiment qu'on a reçu une nature nouvelle pour remplir de plus hautes fonctions et manifester de plus nobles sentiments que ceux qui pouvaient être connus de la vieille nature; on se croit bien délivré de la mort comme peine, mais on semble ignorer complètement que le chrétien possède une vie nouvelle, et qu'il y a une plus grande différence entre cette vie et l'ancienne qu'il n'y en a entre la vie de la chenille et celle du papillon. Il est possible que les prédicateurs n'insistent pas assez fortement sur l'état de ruine déplorable et complète de la vieille nature, ni sur les qualités distinctives et merveilleuses de la nouvelle nature. Quoiqu'il en soit, il est évident que, bien que la foi puisse accepter les moyens de salut, il n'y a cependant pas de vraie et réelle connaissance de ce qu'est le salut jusqu'à ce qu'on ait fait un pas ou des pas qui confirment ou corroborent la foi. Ceux qui repoussent la vérité comme étant impossible à pratiquer ressemblent dans leur ignorante prudence à un homme qui refuserait d'entrer dans l'eau avant de savoir nager. Que le Seigneur, dans sa miséricorde, veuille donner à ceux qui sont dans ce cas, des oreilles pour entendre.

Prenons par exemple ceux qui ont accepté la vérité que «nous sommes assis dans les lieux célestes en Christ». Nous pouvons diviser ces hommes en quatre classes. Ceux de la première, les moins éclairés, vous disent: Nous voyons bien ce que l'Écriture nous apprend, savoir que le ciel est notre portion présente; mais nous ne sentons pas, malgré tout le désir que nous en avons, que cela nous communique quoi que ce soit; au contraire, tout en admettant cette vérité, nous trouvons que nous pouvons jouir de la terre de bien des manières. Ceux qui appartiennent à cette classe montrent assez qu'ils ne sont jamais entrés par la foi sur ce nouveau terrain: ils ne sont jamais entrés et n'ont jamais posé le pied dans le pays qui leur a été donné. Leur foi est morte. La pratique aurait bientôt fait disparaître leur difficulté, et la jouissance de la possession les aurait promptement convaincus que la vérité céleste n'est pas impraticable; mais ils manquent de ce propos du coeur à mettre en pratique ce qu'ils savent bien, parce que leur coeur est tourné vers les choses de la terre.

La deuxième classe comprend ceux qui acceptent la vérité comme orthodoxe, et qui ne s'en détournent point par crainte d'abandonner les jouissances d'ici-bas. Au contraire, ils maintiennent avec une grande fidélité que toute vraie consolation doit venir du Seigneur; mais au lieu de prendre la vraie position de bourgeois du ciel, et de venir *de là* sur la terre, ils regardent seulement vers le ciel pour y trouver du secours pour leur marche sur la terre; leurs pensées et leurs travaux sont toujours déterminés ou influencés par l'état de choses ici-bas,

et au lieu de présenter avec puissance aux hommes la pensée du Seigneur, telle qu'on l'apprend dans le ciel, ils ne sont occupés que de la bénédiction de l'homme sur la terre. Il y a dans les personnes de cette classe, avec l'acceptation de la vérité céleste, un zèle sincère et un service dévoué pour la bénédiction de l'homme sur la terre; mais ce qui se recommande à l'homme est préféré à ce qui est céleste; on ne considère l'homme que comme un pèlerin qui marche vers les cieux, et la conscience pratique que nous sommes, comme des hommes célestes, actuellement chez nous dans le ciel, manque totalement. Dès lors «le témoignage du Seigneur et de moi (Paul) son prisonnier» est pratiquement négligé.

La troisième classe comprend ceux qui ont vu et admiré la vérité céleste, mais qui craignant le chemin étroit, et ayant peur de se trouver enfermés dans un champ de service et de communion dans le travail trop restreint, se sont engagés dans une autre voie où, pensent-ils, ils exerceront plus d'influence et auront plus de collaborateurs. Mais ils ne font jamais de progrès, et ils souffrent dans leurs âmes et sont des obstacles pour le témoignage.

La quatrième classe renferme ceux qui non seulement acceptent la vérité et y adhèrent, mais qui s'étudient à y être pratiquement; et en le faisant, ils voient les difficultés se résoudre et leur chemin, parce qu'il est divin, s'éclaircir chaque jour. Ils marchent de force en force.

Ceux qui forment la première classe ressemblent à un oiseau qui, dans son nid où il est placé pour grandir afin de s'envoler ensuite librement, en opposition avec sa propre nature, ne veut pas quitter son nid. Ceux de la seconde ressemblent à un oiseau qui ne fait jamais d'autre effort que celui de voler d'un barreau de sa cage à un autre, comme si sa seule mission était d'encourager par son chant les pauvres délaissés. Ceux de la troisième sont comme un oiseau qui a une aile cassée, et qui ne peut se mouvoir que sur terre. Seuls, ceux de la quatrième classe jouissent de l'étendue des merveilleux dons qui sont devenus leur part, et cela simplement parce qu'ils usent de la puissance qui leur a été conférée.

Ainsi la pratique explique à chacun pour lui-même, et aux autres en témoignage, la nature et les qualités de la puissance de la grâce, autrement inexplicable et toujours incomprise jusqu'à ce qu'on agisse comme on croit: et ceci est l'oeuvre de la foi en puissance; et ainsi, la foi est rendue parfaite (2 Thessaloniens 1: 11, 12; Jacques 2: 22; lisez aussi 1: 22 et suivants).

Le trésor et le talent ou privilège et responsabilité

ME 1874 page 415

Tout vrai chrétien se présente à nous sous un double aspect: comme un objet de la grâce ou un vase de miséricorde, et comme un saint ou un serviteur responsable; comme quelqu'un à qui, d'un côté, quelque chose a été donné, mais à qui aussi quelque chose a été confié.

«Nous sommes sauvés par la grâce, par la foi; cela ne vient pas de nous; c'est le don de Dieu». «Dieu qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés ensemble avec le Christ...; vous êtes sauvés par la grâce». Et: «Nous avons ce trésor dans des vases de terre, afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous» (Ephésiens 2: 1-10; 2 Corinthiens 4: 7). Tout cela est heureusement vrai pour le croyant, et une âme fatiguée et chargée, mais confiante, trouve du repos dans de telles paroles.

Mais il y a l'autre côté. Si ces trésors de Dieu sont placés dans des «vases de terre», les vases doivent par conséquent les conserver. Le vase de terre ne doit pas, comme s'il était fêlé, laisser s'écouler le trésor, mais le retenir; il ne doit pas le cacher, mais le mettre en évidence, et de plus, par le contraste même qu'il y a entre le vase et son contenu, *l'excellence* du trésor doit être manifestée.

Le trésor ou les privilèges que la grâce nous a conférés constituent notre bénédiction, mais ils constituent en même temps un talent qui nous est confié et dont nous sommes responsables. Le trésor et le talent viennent tous deux de la même source, car la grâce qui sauve est aussi celle qui enseigne; mais nous avons tous la tendance à accepter la bénédiction, sans accepter aussi comme il faudrait, la responsabilité. Le côté licencieux de notre cœur revendique la grâce aux dépens de la responsabilité, et, si Christ n'est pas connu, le côté légal fait de même pour la responsabilité aux dépens de la grâce. Mais là où Christ demeure dans le cœur par la foi, là, l'équilibre est maintenu. L'amour de Christ qui satisfait, étreint aussi; et il n'y a de place ni pour la licence ni pour la légalité; la responsabilité est sentie et exercée comme l'effet naturel et spontané de la grâce. Le talent est mis à profit dans le profond sentiment du prix infini du trésor possédé; et le fait que quelque chose nous a été confié, et cela par Dieu, augmente grandement le prix de ce que sa grâce nous a donné.

Pour une âme qui est dans un bon état, qui jouit vraiment de la grâce, qui est en communion avec le Dieu qui l'a si richement bénie et gratifiée de tout bien et de tout don parfait, il y a un désir ardent de conserver le dépôt qui lui a été confié, non pas dans un esprit légal, mais comme expression d'un service d'amour volontaire. Ainsi, «l'amour de Christ nous étreint». «Malheur à moi si je n'évangélise pas!» «Nous ne pouvons pas ne pas parler des choses que nous avons vues et entendues».

Il y a une jouissance positive dans la connaissance que Dieu a confié quelque chose qui touche à sa gloire à de pauvres êtres comme nous, dans un monde mauvais comme celui-ci; qu'il nous a non seulement confié un *trésor* pour nous-mêmes, mais aussi un *talent* à faire valoir pour Lui. «Je rends grâces au Christ Jésus, notre Seigneur, qui m'a fortifié, de ce qu'il m'a estimé fidèle, m'ayant établi dans le service».

Voilà l'exclamation de l'apôtre quant au glorieux évangile dont le dépôt lui avait été confié.

Dans une certaine mesure, la même chose est vraie de tout chrétien; car il est impossible d'être un vase de la grâce sans responsabilité, où de posséder le trésor sans le talent; et l'étendue de la responsabilité sera proportionnée au degré de la vraie connaissance que l'âme possède de la grâce. Si nous sommes en communion avec la grâce, si nous en jouissons, nous chercherons toujours à amener les autres à la connaissance des choses auxquelles nous sommes nous-mêmes parvenus. Là où le cœur est libre et heureux, ceci se fera naturellement et sans effort. L'âme que Dieu a bénie ne peut pas retenir la bénédiction pour elle seule; l'Esprit la fait déborder. Le premier mouvement peut être celui de ces hommes qui se partageaient le butin (2 Rois 7: 8); mais ensuite, ne disent-ils pas: «Nous ne faisons pas bien; ce jour est un jour de bonnes nouvelles, et nous ne disons mot?» (2 Rois 7: 9). Puis vient: «J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé». Mais ce que l'apôtre exprime en disant: «Grâces à Dieu qui nous mène toujours en triomphe dans le Christ et manifeste par nous l'odeur de sa connaissance en tout lieu; car nous sommes la bonne odeur de Christ pour Dieu», sera toujours le mobile le plus élevé et le plus parfait comme aussi l'expérience de celui qui, en toutes choses dans le service de Dieu, aura été conduit par l'Esprit. La bénédiction de nos semblables est, comme la gloire de Dieu, un mobile vrai aussi (quoique moins élevé). Nous commençons généralement par le mobile le moins élevé, mais si nous marchons par la foi nous ne nous arrêterons pas là; mais nous trouverons notre plus grande jouissance dans ce fait que nous sommes liés, associés à la gloire de Dieu et aux intérêts de Christ sur la terre, car tel est en effet la marche et la place d'un véritable serviteur de Dieu: son cœur sera plus occupé des intérêts et de l'approbation du Maître qu'il sert, que des intérêts et de l'approbation de ceux qu'il sert pour l'amour de son Maître; mais il n'ignore pas que c'est la joie de son Maître qu'ils soient bien servis.

Notre trésor donc, c'est *Christ*, maintenant connu par la foi, autrefois humilié ici-bas, crucifié pour nos péchés, mais ressuscité et maintenant glorifié à la droite de Dieu. Un précieux trésor, en vérité! «Un *trésor* dans le ciel où ni la teigne ni la rouille ne gâtent rien, et où les voleurs ne percent ni ne dérobent». Si la pensée et le cœur sont là avec Lui, le *talent* sera bientôt mis en évidence sur la terre. Il n'y sera pas caché dans un linge ou dans quelque autre chose, ni lié à une charge permanente et ainsi incapable de répondre à l'appel inattendu du Maître; il sera au contraire placé à la banque «retourné» incessamment, rapportant son intérêt chaque jour, et toujours sous la main pour le moment où le Seigneur viendra régler compte avec ses serviteurs. Ce que la grâce nous a confié ici-bas n'est pas à nous, mais «à un autre» dans le sens le plus vrai; car si toutes choses sont bien «à nous»; toutefois «nous sommes à Christ, et Christ est à Dieu». Le Seigneur a dit: «Trafiquez jusqu'à ce que je vienne»

(Luc 19), et il a laissé les siens ici-bas, durant la nuit de ce monde, pour apprendre à le connaître et pour le servir, tout ce qui lui est cher sur la terre leur étant confié, — son nom et le nom de son Père, sa vérité, sa parole, son église, comme aussi les âmes et les corps des pauvres pécheurs. Quel dépôt!

Veuille le Seigneur augmenter en tout croyant, le sentiment de ce que sa grâce nous a librement donné et confié aussi, notre *trésor* et notre *talent*, nos riches et glorieux *privèges* et notre *responsabilité*.

Daniel 12: 13

ME 1874 page 437

«Mais toi, va à ta fin; néanmoins tu te reposeras et te relèveras dans ton lot à la fin de tes jours» (Daniel 12 : 13).

Quand les circonstances sont les plus adverses, et les perspectives terrestres les plus sombres, les consolations de Dieu sont les plus abondantes dans les âmes de ses enfants. Il y a en Lui, pour tous ceux qui se sont confiés en Jésus, une source inépuisable de bénédiction qu'on découvre le mieux en l'absence de toute autre source inférieure de joie. Il semble étrange qu'il en soit ainsi, — que le poids de maux de toute sorte, le sentiment de ce que le coeur lui-même est devant Dieu, «rusé et désespérément malin par-dessus toutes choses» (Jérémie 17: 9), — l'état de ruine dans lequel tout ici-bas se trouve, les souffrances d'une création qui soupire et est en travail, l'entière incapacité de tout ce qui est dans l'homme à répondre à sa vraie condition et à ses relations, l'accroissement de l'iniquité, la certitude du jugement à venir qui tombera sur tout ce qui nous entoure, — il est étrange, dis-je, que le sentiment de ces choses, si accablant pour l'âme, doive devenir le moyen de sa plus profonde entrée dans la bénédiction, même la bénédiction de ce que Dieu est en Lui-même, et du remède qu'il a préparé pour toute la misère sous le poids de laquelle le coeur gémit. Cependant il en est ainsi. Le sentiment du *péché*, éveillé dans le coeur par la puissance du Saint Esprit, devient un moyen d'amener celui-ci au sang précieux qui lave de *tout* péché, et à lui faire connaître l'amour merveilleux et les compassions de Celui qui le versa; et chaque *douleur*, à mesure qu'elle passe sur le coeur de celui qui est pardonné, sert à manifester plus profondément ce qu'est cette plénitude qui habite en Lui, qui, lors même qu'il soit le Très-Haut et le Tout-Puissant qui vit éternellement, fut l'homme de douleurs, et sut (Esaïe 53) toutes les langueurs de son peuple. Et il est doux d'apprendre ainsi de Lui, — de connaître sa sympathie pour tous nos maux, — d'entendre au milieu de nos douleurs sa voix pleine de grâce et d'encouragement, apaisant, guérissant, consolant, et nous parlant d'un monde à venir où le mal ne peut entrer, où la joie et le bonheur, la sainteté et la paix régneront pour l'éternité.

L'assurance d'une part personnelle à cette bénédiction à venir est ce dont le coeur a besoin pour être soutenu ici-bas, et notre Dieu dans sa grâce donne cette assurance. En repassant la vie d'Abraham, nous voyons (Genèse 15) que l'oeil du patriarche a dû percer une longue suite de tribulations qui attendait sa postérité, — une nuit d'affliction et d'oppression de la part d'un monde corrompu, bien faite pour rendre l'esprit las de contempler. Mais la révélation donnée à Abraham ne vint pas sans la parole de consolation. Il devait être délivré du mal à venir. «*Tu t'en iras vers tes pères en paix*». Abraham avait seulement un regard à jeter sur des malheurs dont il était préservé; sa propre part était plus haut, et au delà! Il en

est de même pour le juste Daniel. Un temps de trouble, tel qu'il n'y en eut jamais, passa devant lui dans une vision prophétique. Pouvait-il le contempler, même à distance, sans en être accablé? Mais au milieu de tout sa consolation était grande. «Va à ta fin; néanmoins tu te reposeras, et te relèveras dans ton lot à la fin de tes jours.

Compagnon de pèlerinage, ces promesses ne sont-elles pas pour nous? — Le fidèle Abraham et le juste Daniel, ne sont-ils pas de la *famille* de la foi? (Galates 3: 7, 16, 29). Crois-tu en Jésus? — «Tu te reposeras». Le péché est-il un fardeau pour toi? Es-tu en lutte avec lui? — Certainement «tu te reposeras» (Matthieu 11: 28). As-tu des tentations? Ton adversaire te tourmente-t-il chaque jour? — «Tu te reposeras bientôt» (Romains 16: 20). Ta douleur est-elle grande à cause des maux auxquels tu ne peux porter remède? — Mènes-tu deuil à cause du déshonneur fait par toute la terre à Celui dont tu aimes le nom? — «Tu te reposeras». Oui, tu te reposeras avec Jésus dans la maison du Père, car Il l'a promis. Ton lot est fixé, et tu t'y tiendras. Ton Dieu maintient ton lot (Psaumes 16: 5). Mets donc ta confiance dans Son amour, et que cet amour de ton Dieu soit ta portion déjà à présent. Souviens-toi qu'il est éternel, — qu'il ne change pas, — qu'il ne se refroidit pas. Son propos est de te *bénir*, et rien ne peut l'arrêter ni en empêcher l'accomplissement. Regarde donc en avant avec *espérance*, et attends avec *patience*. Veille, et attends le retour de Celui qui vient pour te prendre auprès de Lui-même. Encore un peu de temps et tu verras sa face. — Là est le remède à ton affliction. — «*Tu te reposeras*». — «Il reste un repos pour le peuple de Dieu» (Hébreux 4: 9).

Courte esquisse de l'Apocalypse

ME 1874 page 461 - Darby J.N. - Conférences

1. — Il est très important de remarquer qu'il s'agit de *prophétie* dans l'Apocalypse et que, par conséquent, on n'y trouve pas, comme en d'autres portions de l'Écriture, le développement de la relation entre le Père et ses enfants et les directions qui appartiennent à cette relation. Aussi y est-il parlé, non pas du Père, mais de Dieu, dans son caractère d'Éternel Dieu Tout-Puissant. La parole de la prophétie n'en est pas moins le témoignage de Jésus Christ, mais nous trouvons, au commencement et à la fin du livre (1: 1, 2; 22: 6, 8), quelqu'un qui reçoit pour d'autres la communication de la prophétie et qui est lui-même dans la relation chrétienne. La position chrétienne elle-même est exprimée dans les versets 5 (seconde moitié), 6 et 7 du chapitre 1, puis au verset 17 du chapitre 22; mais ces paroles que l'Esprit de Dieu met dans la bouche des chrétiens sont, dans un certain sens, accidentelles, ne forment pas le sujet du livre, et précèdent ou suivent son contenu proprement dit.

La prophétie elle-même ne commence qu'au verset 9 ou plutôt encore au verset 10. Elle se divise en trois parties (1: 19): 1° les choses que Jean a vues; 2° les choses qui sont; 3° les choses qui doivent arriver après celles-ci.

2, 3. — Les choses que le prophète a vues, ce sont les sept chandeliers et Christ au milieu d'eux. Christ est considéré comme étant sur la terre, car Jean ne fait que se retourner pour le voir. Il se présente comme *jugé* sous le double caractère du *fils de l'homme* et de *l'Ancien des jours* de Daniel (Daniel 10); mais nous ne le voyons pas ici, en sa qualité de serviteur, ni de chef de l'Église; comme ceint pour le service, ou comme assis sur le trône du monde. L'effet que cette apparition produit sur Jean, effet constant dans la prophétie, c'est que l'apôtre tombe comme mort. «Ne crains point», lui dit le Seigneur, «moi je suis le premier et le dernier; et le vivant, et j'ai été mort», affirmant ainsi sa divinité et son caractère de fils de l'homme. Puis il ajoute qu'il a vaincu la mort et qu'il en a les clefs.

Viennent ensuite «les choses qui sont», savoir les sept églises. Ce qui le prouve, c'est le commencement du chapitre 4, où nous trouvons ces mots: «les choses qui doivent arriver après celles-ci», mots qui caractérisent la troisième partie de la prophétie. En mentionnant des églises locales qui existaient au temps de l'apôtre, l'Esprit de Dieu nous retrace l'histoire de l'Église et le jugement que Dieu porte sur son état depuis l'époque de sa première décadence jusqu'à la venue du Seigneur. Les quatre premières églises nous présentent l'Église sous son caractère ecclésiastique jusqu'à la venue de Christ; les trois dernières développent l'histoire du protestantisme jusqu'à ce qu'il soit vomi de la bouche du Seigneur. Aussi n'y trouvons-nous pas, comme dans les premières églises, les caractères ecclésiastiques de Christ.

Dans l'épître à Thyatire, aussitôt après que la venue du Seigneur a été introduite, on trouve que le résidu fidèle se détache davantage de l'ensemble. C'est pourquoi, dans les quatre dernières églises, les mots: «Que celui qui a des oreilles, écoute ce que l'Esprit dit aux

assemblées» suivent l'annonce de la victoire au lieu de la précéder. Dans l'épître à Thyatire, l'église professante avait eu du temps pour se repentir; elle ne l'a pas fait; dès lors le jugement tombe sur elle et elle est remplacée par le royaume et par l'étoile du matin. Ainsi finit son histoire.

4, 5. — Depuis le chapitre 4, nous trouvons les choses qui viennent après l'Eglise et qui forment la troisième division du Livre. C'est ici (4) que nous trouvons spécialement l'Eternel Dieu Tout-Puissant, Jéhovah Elohim Schadaï, le Dieu de l'Ancien Testament et de la prophétie. Il se présente comme le Créateur en alliance avec la création; et comme le Dieu du gouvernement de la création, sur son trône, entouré des saints sur leurs trônes. Cette scène se passe dans le temple, caractérisé par le trône, les lampes de feu et la mer. Une chose à remarquer, c'est que les quatre animaux réunissent les caractères des chérubins d'Ezéchiel et des séraphins d'Esaië; c'est-à-dire du jugement providentiel ou gouvernemental, et du jugement absolu ou qui découle de la nature de Dieu. Les anges ne sont pas distinctement mentionnés dans ce chapitre.

Le chapitre 5 introduit le Lion de Juda qui est l'Agneau et qui prend le livre. C'est la manifestation de Celui qui a droit à l'accomplissement des conseils de Dieu. Nous trouvons aussi dans ce chapitre un changement de dynastie: les anciens et les animaux y sont vus ensemble et les anges à part. Les anciens donnent toujours un motif pour leur culte; ils en expliquent la raison, le pourquoi. Il y a chez eux l'intelligence spirituelle que nous ne trouvons ni chez les animaux au chapitre 4, ni chez les anges au chapitre 5. Une autre remarque à faire c'est que, au chapitre 4, les saints sont *rois* avec des couronnes d'or sur leurs têtes, tandis qu'au chapitre 5 ils sont *sacrificateurs* avec des encensoirs, quoiqu'ils ne perdent pas le caractère qu'ils avaient au chapitre précédent (*).

(*) Les anciens sont les saints; les animaux représentent le gouvernement providentiel du Créateur, administré par des êtres quelconques. Ces êtres ne sont pas autrement spécifiés, parce que ce sont tantôt les anges (chapitre 4), tantôt les saints (chapitre 5). Le Chérubin est toujours la puissance gouvernementale en jugement. C'est un Chérubin qui garde l'arbre de vie; ce sont aussi des Chérubins qui, dans le prophète Ezéchiel, sont les instruments employés pour mettre fin au gouvernement de Dieu en Israël. Les Chérubins sont l'expression du trône de Dieu, avec ses quatre attributs de force active, de fermeté, de sagesse et de rapidité de jugement. Naturellement ce sont des *êtres* qui administrent ce gouvernement, mais ces êtres sont des suppôts du trône de Dieu. Dieu est assis entre les chérubins; mais son trône exerce sa puissance par le moyen de certains êtres que Dieu choisit pour symboliser cette puissance. Les chariots de feu, les flammes de feu sur le Sinai, étaient des anges; les roues pleines d'yeux n'étaient pas autre chose que l'expression de cette grande puissance de Dieu qui s'exerçait par certains êtres comme il l'entendait.

6, 7. — L'Eglise est dans le ciel; dès lors, au chapitre 6, l'activité des voies providentielles de Dieu commence à se développer et nous trouvons des châtiments; d'abord, dans les quatre premiers sceaux, sous la forme de jugements extérieurs qui atteignent les hommes, dans leurs circonstances. Ce sont la guerre de conquête, la guerre de destruction, la famine, et toute sorte de morts. Lorsque le cinquième sceau est ouvert, nous trouvons les martyrs (ce ne sont pas encore ceux que la *bête* a tués) qui sont morts pour le témoignage. Ils demandent vengeance, mais doivent en attendre d'autres qui seront tués par la bête. Lors du sixième

sceau toutes les autorités sont renversées de toute manière; la crainte s'empare des rois et des grands qui estiment (à tort) que le grand jour de Dieu est arrivé. C'est ainsi que se termine la première scène.

Avant que les autres scènes se développent devant nous, nous trouvons au chapitre 7 deux classes d'hommes, les scellés d'Israël et une grande multitude de Gentils. Ce n'est pas des joies célestes qu'ils jouissent, mais Dieu les console, les rafraîchit et les reconnaît avant d'exécuter le jugement.

8 à 11: 19. — Au chapitre 8, le septième sceau est ouvert. D'abord tout reste immobile; ce silence prépare les derniers événements. Ensuite l'intercession dans le ciel produit le jugement sur la terre. La fumée de l'encens monte avec les prières des saints et l'ange jette le feu de l'autel sur la terre. Ce n'est pas encore la réponse, mais l'acheminement vers la réponse. Enfin, les quatre premières trompettes sont le jugement sur l'empire romain caractérisé par ces mots: «le tiers». Ce sont les souffrances de l'Occident.

Le chapitre 9 nous transporte en Orient. Les jugements terribles de la cinquième et sixième trompette, s'abattent spécialement sur ceux qui n'ont pas été scellés au milieu des Juifs. Ce n'est pas encore la fin, mais le prophète fait une pause, pour introduire une parenthèse dans l'histoire générale, parenthèse plus importante que tout le reste, parce qu'elle agite la question entre la Bête et Christ, entre Dieu et l'homme (chapitre 10). — L'ange puissant (*) met son pied droit sur la mer et le gauche sur la terre. Il affirme ainsi son droit sur toute la terre (**). Il déclare qu'il n'y aura plus de délai mais que tout sera terminé quand le septième ange sera sur le point de sonner de la trompette. — Le prophète prend le petit livre et savoure le bonheur d'en recevoir la communication de la part du Seigneur, mais la digestion de son contenu lui est pénible.

(*) Cet ange est Christ lui-même; mais il n'est pas révélé ici dans son humanité.

(**) Au chapitre 11: 4, il est le «Seigneur de la terre». Il a mis son pied sur elle; il n'en a pas encore pris possession, mais il a témoigné que désormais Dieu veut posséder la terre.

Le contenu du petit livre nous est rapporté au chapitre 11. Nous y trouvons un résidu juif fidèle présenté sous le double caractère d'adorateurs et de témoins. Tout ce qui est en dehors du temple est donné aux nations pour qu'elles le foulent aux pieds. Les deux témoins sont un témoignage général au milieu des Juifs, car par la bouche de deux témoins toute parole sera confirmée. Pendant la durée de leur témoignage qui est de trois ans et demi, ils exercent la puissance de Moïse et d'Elie. Ce témoignage achevé, ils sont mis à mort, restent exposés durant trois jours et demi et montent au ciel à la vue de leurs ennemis. Un bouleversement terrible suit cet événement et les survivants donnent gloire au Dieu du ciel, mais trop tard, car le témoignage se rapportait au Dieu de la terre.

La sixième trompette est passée. Au chapitre 11, verset 14, la parenthèse ouverte avec le chapitre 10 est fermée et nous reprenons la continuation du chapitre 9. Le septième ange sonne de la trompette; le royaume terrestre de notre Seigneur et de son Christ est venu et cela nous conduit jusqu'à la fin; même au-delà du Millénium.

11: 19 à 22. — Le dernier verset du chapitre 11 introduit une section nouvelle du livre; ce verset appartient au chapitre 12. Avec la septième trompette se terminait l'histoire générale; maintenant, nous allons nous occuper formellement d'Israël et passer en revue plusieurs révélations particulières qui nous donnent le détail des derniers jours et nous présentent la lutte entre Christ et les hommes. Le petit livre en offrait déjà une courte esquisse destinée à mettre ces événements à leur place dans l'histoire.

Voici la division de cette seconde partie du livre: Les chapitres 12 à 14 forment un ensemble; puis les chapitres 15 et 16 auxquels on peut ajouter le chapitre 17, qui décrit la Babylone sur laquelle tombe le jugement de Dieu. Au chapitre 18, nous trouvons le jugement de Babylone. Au chapitre 19 à 20: 3, la venue du Seigneur, la Bête détruite et Satan lié. C'est Dieu qui juge Babylone et l'Agneau qui juge la Bête. — Le chapitre 20: 4 à 21: 8 décrit le Millénium et l'éternité, et le chapitre 21: 9 à 22: 5, la nouvelle Jérusalem qui fait contraste avec la description de Babylone donnée au chapitre 17. Enfin (22: 6-21) le livre se termine par une espèce de péroraison qui présente le réveil du sentiment de l'Eglise.

11: 19 à 14. — Le chapitre 12 remonte en arrière jusqu'à l'ascension de Christ, à laquelle l'Eglise a part ici d'une manière mystérieuse. Satan est chassé du ciel. Les six premiers versets forment un ensemble; ils nous font connaître les personnages du drame. Ce sont: Jérusalem selon les conseils de Dieu; le fils mâle qu'elle doit enfanter; enfin le dragon qui veut l'en empêcher dans l'empire romain (*). Le fils mâle, comme nous l'avons dit, c'est Christ, mais dans son union avec l'Eglise. Il est enlevé vers Dieu et vers son trône et la femme s'enfuit dans le désert. La bataille s'engage entre Micaël et Satan. Ce dernier est chassé du ciel; dès lors commence le règne; la capitale céleste du royaume est délivrée, mais, pour un temps, les choses vont de mal en pis sur la terre. La femme est mise à l'abri, le dragon est en grande fureur.

(*) La «troisième partie», comme toujours caractérise l'empire romain.

Au chapitre 13, nous trouvons les instruments de ce qui se passe sur la terre pendant trois ans et demi: d'abord une première Bête, à laquelle le dragon donne sa puissance et son trône, et un grand pouvoir. Cette Bête blasphématoire qui fait la guerre aux saints, nous est décrite. C'est la Bête romaine, mais avec un caractère particulier; et la terre tout entière l'adore. Ensuite, au verset 11, nous trouvons une autre Bête qui devient plus tard le «faux prophète». C'est en lui que toute la puissance immédiate de Satan s'exerce.

Au chapitre 14, Dieu intervient. Nous trouvons d'abord le résidu juif, encore sur la terre, mais ayant traversé, dans le sens extérieur, ce que Christ a traversé lui-même. Au verset 6, l'Evangile éternel est annoncé: la semence de la femme va écraser la tête du serpent, mais le jugement est arrivé. Au verset 8, Babylone est tombée. Au verset 9, on est averti que si l'on adore la Bête, on sera tourmenté avec elle. Vient ensuite (verset 13) la déclaration de la bénédiction de ceux qui meurent dorénavant au Seigneur.

Enfin (versets 14-20) le jugement exercé par le fils de l'homme; la moisson, ou le jugement séparatif; et la vendange, ou le jugement purement destructif.

15 et 16. — Ces deux chapitres nous présentent le jugement de *Dieu* et non pas encore celui de *l'Agneau*. Il y a un *autre* signe dans le ciel; puis les sept dernières plaies dans lesquelles est accomplie la colère de *Dieu* (*). Le chapitre 16 nous parle des jugements qui tombent plus particulièrement sur le domaine de la Bête. Ce n'est qu'au verset 19 que la grande Babylone vient en mémoire devant Dieu pour lui donner la coupe du vin de la fureur de sa colère. Ce jugement n'est pas encore exécuté; nous en trouverons le détail plus tard.

(*) Au verset 3, il faut lire «roi des nations» et non pas «roi des saints» (Jérémie 10: 7).

Une chose digne de remarque, c'est qu'après la sixième coupe, nous voyons des esprits de démons qui sortent de la bouche du dragon, de la Bête et du faux prophète, afin de rassembler les nations pour la grande bataille du chapitre 19. Confusion épouvantable, de voir, au milieu de tous les jugements, ce rassemblement pour le combat de la fin!

17. — Le chapitre 17 nous présente, non pas un aperçu historique, mais la description de Babylone et de sa position. Le prophète voit une femme, Rome. Il est saisi d'un grand étonnement, parce que cette femme avait, somme toute, le nom d'Eglise. L'ange décrit ce phénomène au verset 8: La Bête était l'empire romain; elle n'est pas, car on ne l'a pas maintenant; elle viendra directement de Satan et ira à la destruction. Les sept montagnes où la femme est assise, caractérisent Rome. Les sept têtes sont aussi sept rois; l'un est la tête impériale du temps de Jean; l'autre viendra. La Bête se concentrera à la fin dans sa tête; elle dira: L'Etat c'est moi. — Les dix cornes de la Bête sont dix royaumes qui n'existaient pas au temps de Jean. Ils reçoivent leur puissance avec la Bête (*) et combattent contre l'Agneau; et ceux qui sont avec lui sont non seulement élus et fidèles mais aussi *appelés*, ce qu'on ne pourrait dire des *anges*.

(*) Ce ne sont donc pas les Barbares, comme on l'a voulu, puisque ceux-ci détruisirent la Bête.

18. — Le chapitre 18 forme un sujet à part: Un *autre* ange vient prononcer le jugement de Babylone. Celle-ci tombe avant d'être détruite et devient la demeure de démons et le repaire de tout oiseau immonde. Alors Dieu appelle, ou peuple à en sortir. Les rois de la terre mènent deuil, parce que Babylone est la tête de tout leur système. Maintenant (verset 20) c'est Dieu qui juge cette cité religieuse où le sang des prophètes et des saints a été trouvé, et qui avait hérité la place de Jérusalem (*) et pis encore.

(*) Au chapitre 17: 16, nous trouvons que ce sont la Bête et les dix rois qui détruisent Babylone. C'est un événement providentiel; les deux choses sont vraies.

19 à 20: 3. — La fausse femme, la prostituée, ayant été jugée, nous trouvons au chapitre 19 les noces de la vraie femme; après quoi, le Seigneur sort avec les siens pour détruire *la Bête*. La femme est déjà détruite. Après la destruction, de cet instrument du dragon, le dragon lui-même est, lié pour mille ans.

20: 4 à 21: 8. — Au chapitre 20: 4, nous trouvons les trônes, la première résurrection et le Millénium qui n'est pas décrit ici. Lorsque cette période a pris fin, Satan est délié de sa prison pour éprouver ceux qui sont sur la terre. L'armée innombrable des méchants entoure le troupeau des saints et le jugement fond sur elle. Ensuite nous assistons au jugement des morts

devant le trône blanc. Enfin le chapitre 21: 1-8, introduit l'état éternel, lorsque Christ aura remis le royaume à Dieu le Père; aussi n'est-il pas question, dans cette partie du chapitre, de *Dieu et de l'Agneau* mais de *Dieu*.

21: 9 à 22: 5. — Dans cette section du livre nous avons la description de la Jérusalem céleste et de ses relations avec la terre.

22: 6-21. C'est la péroraison; nous y trouvons trois choses: D'abord le: «Voici, je viens bientôt», du verset 7, qui concerne ceux qui sont engagés dans les événements du livre; ensuite un autre «je viens bientôt» au verset 12 qui s'adresse à tout le monde. (Au verset 16, comme dans l'introduction, il a envoyé son ange pour rendre témoignage de ces choses dans les assemblées). En dernier lieu, les affections de l'Eglise sont réveillées dès qu'il se nomme l'Etoile du matin. Le commencement du chapitre 1, donnait le sentiment individuel de la première venue de Christ; ici, nous trouvons l'effet de sa seconde venue: «L'Esprit et l'Epouse disent: Viens». L'Esprit ajoute: «Que celui qui entend dise: Viens». Enfin l'Eglise qui, si elle n'a pas encore l'Epoux, possède l'eau vive, dit: «Que celui qui a soif, vienne». Nous avons donc ici l'état du coeur de celui qui a compris ce que c'est que l'Epoux. Tout se termine par les mots: «Amen! viens, Seigneur Jésus!»

«Eldad et Medad prophétisent dans le camp»

ME 1874 page 473 - Nombres 11

Depuis l'appel d'Abraham, depuis le temps où la foi, l'oeuvre de la puissance divine, sépara du monde le peuple de Dieu, il y a eu, si on peut dire ainsi, deux classes de saints; les uns qui s'appliquèrent à marcher selon la lumière et la vérité que Dieu leur avait confiées; les autres que Dieu en miséricorde garda, quoique la pensée d'un témoignage ne soit jamais entrée dans leurs coeurs. Il y eut un Lot aux jours d'Abraham, comme en sens inverse il y eut un Joseph aux jours de Jacob et de ses fils, et un Moïse et puis un Caleb et un Josué dans d'autres jours; et les neuf tribus et demie qui passèrent le Jourdain en même temps que les deux tribus et demie qui demeurèrent en deçà du Jourdain. Nous apprenons ainsi que, quoique l'énergie de la puissance divine puisse être manifestée dans un ou plusieurs des saints, Dieu fait trouver miséricorde et secours cependant aussi à ceux qui ne sont pas des «témoins» de la vérité.

Il en est de même au chapitre 11 des Nombres. L'Esprit de Dieu vint reposer sur Eldad et sur Médad, et agit par eux, quoiqu'ils fussent demeurés *dans le camp*, alors que Dieu avait ordonné par Moïse aux soixante et dix hommes des anciens du peuple de venir au tabernacle d'assignation et de se présenter là avec Moïse. Mais qui oserait avancer que, parce que l'Esprit de Dieu reconnut ces deux hommes et opéra ainsi en eux et avec eux dans le camp, le camp, et non le tabernacle du témoignage était la place où ils auraient dû se tenir? D'un autre côté, personne n'agirait selon Dieu en suivant l'exemple de Josué le fils de Nun, qui aurait voulu empêcher Eldad et Médad de prophétiser. Ce qu'il importe de bien saisir, c'est que ces deux hommes, qui restèrent dans le camp, ne sont pas dans le témoignage; et cependant Dieu, dans son amour et sa miséricorde, dépasse les limites précises qu'il avait lui-même fixées, pour atteindre son peuple par ces hommes qui n'étaient pourtant pas là où ils *auraient dû être*, comme aux jours de David, Jonathan n'est pas rejeté par Dieu, quoiqu'il n'arrive jamais à la place de service et d'honneur qui devint la part de ceux qui s'attachèrent au roi rejeté.

Il importe beaucoup de bien saisir cela et de comprendre la différence qu'il y a entre ce que la grâce de Dieu voudrait amener un saint à être pour Dieu ici-bas, et ce que sa *miséricorde* est pour celui qui ne le comprend *pas*; faisant la différence entre la manière dont le saint répond à la grâce et la manière dont la grâce prend soin du saint.

Assurément, quand le Seigneur était sur la terre, il était le fidèle et vrai Témoin, et cependant l'Esprit de Dieu opéra avec ceux qui, comme ses disciples, n'avaient aucune idée du témoignage. Ce n'est pas que les disciples soient excusables pour cette ignorance; mais il ne faut pas non plus limiter pour cela, dans leur étendue et leur richesse, la grâce et la miséricorde de Dieu, parce que l'homme n'y répond pas: d'un autre côté, il ne faut pas prétendre ou supposer que parce que Dieu a pris soin des disciples et a opéré par eux, qui ne comprenaient rien encore au témoignage qui brillait devant eux de la plus vive lumière, ceux

qui travaillent en dehors du chemin et qui ne savent pas ce que c'est que le témoignage sont d'accord avec sa pensée.

Le grand but que Dieu se propose, c'est de manifester ici-bas sur la terre, par l'homme et par le moyen de l'homme, ce qui lui est dû à Lui. Quand son Esprit n'est pas contristé, ce propos de Dieu s'accomplit, quoique jamais parfaitement, si ce n'est dans le Seigneur Jésus. Mais d'un autre côté, quoique Satan et la chair entravent l'action et la direction de l'Esprit, Dieu cependant vient en aide aux siens et les sert, bien qu'eux ne cherchent pas à le servir.

Le Saint Esprit est venu sur la terre tout spécialement pour faire demeurer Christ dans les coeurs des siens pendant son absence, et pour rendre témoignage de Lui devant le monde. Il est venu, en conséquence de l'élévation de Christ à la droite de Dieu, en sorte que non seulement le chrétien est consolé et fortifié pendant l'absence de Christ, mais qu'aussi, par le même Consolateur, il y a sur la terre un témoignage rendu à Christ. Nous ne voyons pas toutefois qu'après que le Saint Esprit fut venu ainsi tous les saints aient été dans le témoignage — ainsi Apollos a pu être béni à Ephèse quoiqu'il ne «connût que le baptême de Jean» (Actes des Apôtres 18), et que par conséquent il fût bien évidemment «dans le camp»; mais d'un autre côté il fallut, pour l'avancement de ceux qui avaient cru, que Paul fût envoyé à Ephèse, et que par lui la Parole du Seigneur montrât sa force d'une manière extraordinaire. Mais Paul ne fit pas taire Apollos, quoiqu'il ne pût pas se tenir pour satisfait de l'oeuvre de celui-ci ou plutôt de la mesure de son oeuvre; car Dieu avait confié à Paul un témoignage pour «compléter la Parole de Dieu» (Colossiens 1: 25 et suivants), comme l'apôtre nous le dit lui-même. A lui tout spécialement, Dieu avait révélé l'Eglise; non pas que les autres disciples aient été laissés dans l'ignorance à cet égard; mais l'administration du mystère avait été confiée à Paul (comparez aussi Ephésiens 3). Nous voyons pourtant que le Saint Esprit opéra et rendit témoignage avec les douze, puisque Jacques peut dire: «Tu vois frère combien il y a de milliers de Juifs qui ont cru», bien que cependant ces saints ne fussent pas dans le témoignage selon la mesure de ce que Dieu avait confié à Paul. Paul avait écrit déjà que «celui-là est Juif qui l'est au-dedans, et la circoncision est du coeur, en esprit, et la louange de ce Juif ne vient pas des hommes, mais de Dieu». Toutefois Dieu ayant agi en grâce sur un terrain inférieur au témoignage confié à Paul, ce n'était pas une raison pour que Paul descendît sur ce terrain: Jacques l'incita, et Paul céda et souffrit.

Tout cela confirme ce que j'ai fait remarquer, c'est que tandis que l'énergie de la grâce est manifestée par la persévérance dans le témoignage, Dieu dans sa grâce peut agir «dans le camp» et y garder et y bénir les siens; et l'homme qui, comme Paul, maintient le témoignage, ne doit pas s'y opposer, quoiqu'il ne doive pas descendre sur ce terrain.

Plus tard aussi nous voyons qu'à la fin de la carrière de l'apôtre, dans la seconde épître à Timothée, tous ceux qui étaient en Asie, cette contrée où Paul avait le plus travaillé, se détournèrent de lui. L'énergie de l'Esprit le soutint jusqu'au bout, lui et tous ceux qui n'avaient pas honte du témoignage de notre Seigneur; et cependant nous ne pouvons pas dire que la miséricorde de Dieu ait abandonné ceux des siens qui n'avaient pas su se maintenir dans le

chemin étroit de l'apôtre, quoique, je n'ai pas besoin de le dire, ce ne soit pas une excuse pour leur infidélité.

Il en a été ainsi dans tous les âges de l'histoire de l'Eglise; Dieu a toujours continué à agir en grâce, a converti et à garder les âmes, quoiqu'il y eut peut-être personne qui comprit la vraie position du témoignage ou s'y maintint; et nous pouvons dire que, sans les Eldad et les Médad des siècles du moyen âge, il n'y eut peut-être pas eu d'âmes sauvées dans ces temps de ténèbres.

De nos jours encore, nous voyons des chrétiens qui reconnaissent la présence du Saint Esprit et qui, dans la communion de Dieu, s'appliquent de tout leur coeur à suivre le chemin que Dieu a tracé pour de tels jours, et à maintenir le témoignage; mais, en même temps, le Seigneur use de miséricorde envers les siens qui sont dans le camp, où ils demeurent sans excuse, à cause de ceux qui en sont sortis pour aller vers Jésus hors du camp, portant son opprobre (Hébreux 13). Dieu use de miséricorde envers eux, mais cette miséricorde ne peut servir à personne d'excuse ou de motif pour demeurer plus longtemps *dans le camp*, ou de sanction de la part de Dieu sur une telle position; bien au contraire!

Il y a donc, comme nous venons de le montrer, deux classes de chrétiens, si je puis dire ainsi: les uns qui s'appliquent à suivre entièrement le Seigneur, gardant sa Parole pour maintenir ainsi le témoignage de la lumière et de la vérité communiquées; les autres qui, quoique enseignés de Dieu à salut, oublient leur haute vocation quand Lui ne les oublie pas. Que le lecteur se demande à laquelle de ces deux classes il appartient.

Il y a toujours une différence frappante entre ces deux sortes de chrétiens, en ceci que, tandis que ceux qui sont fidèles surmontent les difficultés qu'ils rencontrent sur leur chemin et les traversent comme étant supérieurs à ces circonstances, ceux qui ne sont pas fidèles, ou qui restent dans une position inférieure au témoignage que Dieu a suscité dans le moment, sont à un moment ou à un autre surmontés par les difficultés. Abraham marchant avec Dieu, séparé pour Dieu, était en sûreté; il marche de force en force (comparez Hébreux 11: 8-19); Lot, au contraire, disparaît à notre vue sous d'épaisses ténèbres. Caleb et Josué entrent seuls dans le pays; eux seuls sont demeurés fermes au milieu de toute l'armée d'Israël qui périt dans le désert. Ainsi, dans d'autres jours, Paul, au milieu de tous ceux qui l'avaient abandonné, lui aussi est demeuré ferme, sans compromis, et il peut dire avec confiance: «Le Seigneur me délivrera de toute mauvaise oeuvre et me conservera pour son royaume céleste» (2 Timothée 1: 15); tandis que ceux qui étaient en Asie ne se relevèrent jamais de leur déclin, comme nous le voyons dans les chapitres 2 et 3 de l'Apocalypse. Le chemin de la fidélité n'est pas seulement le chemin du témoignage et le chemin où Dieu est glorifié, mais est en même temps le chemin de la parfaite sécurité, comme il est celui de la communion, parce que l'Esprit de Dieu opère là sans entraves dans sa plus grande énergie, tandis que ceux qui se tiennent ailleurs, quoique soutenus pour un temps, tombent tôt ou tard dans le mal, doctrinalement et moralement comme les Corinthiens: ceux-ci ne manquaient d'aucun don, mais les richesses et le luxe d'une ville corrompue, et d'un autre côté les faux docteurs Juifs et l'esprit philosophique les avaient

détournés du sentier humble et étroit du témoignage et les avaient fait tomber dans toute sorte de désordres et de mauvaises oeuvres.

En résumé, la Parole de Dieu nous montre clairement que le Seigneur appelle les fidèles à sortir vers Lui *hors du camp*, portant son opprobre; mais en même temps nous voyons que, dans sa miséricorde, il prend soin des siens *dans le camp*, mais que le camp n'est pas le lieu qui convient à ceux qui sont enseignés de Lui, et qui ont appris ainsi qu'ils ne peuvent être de vrais témoins pour Christ que *hors du camp*; et puis, et c'est chose bien sérieuse, ceux qui demeurent dans le camp s'exposent à être, tôt ou tard, en une manière ou en une autre, surmontés par le monde et par Satan. «Maintenant donc, ô rois, ayez de l'intelligence juges de la terre, recevez instruction».